REVUE SPIRITE
JOURNAL
D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. - L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. - L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité ; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

FONDE PAR ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

ANNEE 1861

Janvier 1861

Bulletin de la société parisienne des études spirites
Extrait des procès verbaux

Vendredi 16 novembre 1860 (Séance particulière.)
Admission de deux nouveaux membres.
Communications diverses.
1° Lecture de plusieurs dissertations obtenues en dehors des séances.
2° Lettre de M. de Porry, de Marseille, qui fait hommage à la Société de la seconde édition de son poème intitulé : Uranie. La Société remercie l'auteur de l'avoir mise à même d'apprécier son talent, qu'elle est heureuse de lui voir appliquer aux idées spirites. Ces idées, en revêtant la forme gracieuse de la poésie, ont un charme qui les fait accepter plus aisément par ceux que pourrait effrayer la sévérité de la forme dogmatique.
3° Lettre de M. L…, qui donne de nouveaux détails sur l'Esprit frappeur et obsesseur dont il a déjà entretenu la Société. (Voir le compte-rendu ci-après.)
4° Lettre de mesdames G…, du département de l'Indre, sur les mauvais tours et les déprédations dont elles sont victimes depuis plusieurs années, et qu'elles attribuent à un Esprit malveillant. Elles sont six sœurs, et, malgré toutes les précautions qu'elles prennent, leurs robes sont enlevées des tiroirs des meubles, quoique fermés à clef, et souvent sont coupées en morceaux.
5° M. Th… rapporte un cas d'obsession violente exercée sur un médium par un mauvais Esprit qu'il est parvenu à maîtriser et à chasser. Cet Esprit, s'adressant à M. Th…, écrivit : Je te hais, toi qui me domptes. Depuis lors il n'a plus reparu, et le médium n'a plus été entravé dans l'exercice de sa faculté.
6° M. Allan Kardec cite un fait personnel d'indication donnée par les Esprits, et remarquable par sa précision ; dans un entretien qu'il avait eu la veille avec son Esprit familier, ce dernier lui dit : Tu trouveras dans le Siècle d'aujourd'hui un long article sur ce sujet, et qui répond à ta question ; c'est nous qui avons inspiré l'auteur et la création dont il rend compte, parce quelle se rattache aux grandes réformes humanitaires qui se préparent. Cet article, dont ni M. Kardec ni le médium n'avaient connaissance, se trouvait effectivement dans le journal indiqué, sous le titre désigné, ce qui prouve que les Esprits peuvent être au courant des publications d'ici-bas.
Travaux de la séance. Enseignement spontané. Communication signée Cazotte, par M. A. Didier. - Autre, contenant les plaintes d'un Esprit souffrant et égoïste, par madame Costel.
Évocations. Second entretien avec l'Esprit gastronome qui a pris le nom de Balthazar, et qu'une personne a cru reconnaître pour être celui de M. G… de la R…, ce qui est confirmé par l'Esprit.
Questions diverses. Questions adressées à saint Louis sur l'Esprit frappeur dont parle la lettre de M. L…, et sur l'Esprit déprédateur de mesdames G…. Il dit, à l'égard de ce dernier, qu'il sera plus facile d'en avoir raison, attendu qu'il est plus espiègle que méchant.

Vendredi 23 novembre 1860 (Séance générale.)
Communications diverses. Lecture de plusieurs dissertations obtenues en dehors de la séance : Entrée d'un coupable dans le monde des Esprits, signée Novel, par madame Costel. - Le Châtiment de l'égoïste, par la même ; cette communication forme suite avec celle du même Esprit, obtenue dans la dernière séance. - Autre sur le libre arbitre, signée Marcillac. - Réflexions de l'Esprit de vérité sur les communications relatives au châtiment de l'égoïste, par M. C….
Travaux de la seance. Enseignement spontané.
1° Le lutin familier, signé Charles Nodier, par madame Costel.
2° Parabole de Lazare, signée Lamennais, par M. A. Didier.
3° L'Esprit d'Alfred de Musset se présente, par mademoiselle Eugénie ; il offre de traiter un sujet au choix de l'assemblée ; ce choix étant laissé à sa disposition, il donne une remarquable dissertation sur les consolations du Spiritisme. Sur son offre de répondre aux questions qui lui seront adressées, il traite les sujets suivants : Quelle est l'influence de la poésie sur le Spiritisme ? - Y aura-t-il un art

Spirite, comme il y a eu l'art païen et l'art chrétien ? - Quelle est l'influence de la femme au xix° siècle ?
Évocations. Évocation de Cazotte qui s'est manifesté spontanément dans la dernière séance ; plusieurs questions lui sont adressées sur le don de prévision qu'il paraissait avoir de son vivant.
Questions et problèmes divers. - Sur l'ubiquité des Esprits dans les manifestations visuelles. - Sur les Esprits des ténèbres, à propos des manifestations de M. Squire, qui ne se produisent que dans l'obscurité.
Nota. Nous traiterons cette question dans un article spécial en parlant de M. Squire.
M. Jobard lit trois charmantes pièces de poésie de sa composition : Le bonheur des Martyrs, - l'Oiseau de Paradis, - l'Annexion, fable.

Vendredi 30 novembre 1860. (Séance particulière.)
Affaires administratives. Lettre collective signée de plusieurs membres, au sujet de la proposition de M. L…. Les conclusions admises par le comité sont adoptées par la Société.
Lettre de M. Sol…, qui prie la Société d'accepter sa démission de membre du comité, motivée sur les voyages qui l'éloignent de Paris la plus grande partie de l'année. - La Société exprime ses regrets de la détermination de M. Sol… ; elle espère qu'elle sera assez heureuse pour le conserver au nombre de ses membres. M. le Président est prié de lui répondre dans ce sens. Il sera pourvu à son remplacement dans le comité.
Communications diverses.
1° Dictée spontanée contenant de nouvelles explications sur l'ubiquité, signée saint Louis. Discussion à propos de cette communication.
2° Autre, signée Charles Nodier, obtenue par un médium étranger à la Société, et transmise par M. Didier père, au sujet de l'article du Journal des Débats contre le Spiritisme.
3° M. D…, du département de la Vienne, prie avec instance de vouloir bien évoquer M. Jean-Baptiste D…, son beau-père. La Société ne se prête jamais à ces sortes de demandes lorsqu'elles n'ont qu'un intérêt privé, surtout en l'absence des personnes intéressées, et lorsqu'elle ne connaît pas celles-ci directement. Cependant, en raison du caractère honorable et de la position officielle du correspondant, des circonstances particulières que présente le défunt, et de l'athéisme que ce dernier a professé toute sa vie, elle pense que cette évocation peut offrir un utile sujet d'études ; en conséquence, elle le met à l'ordre du jour.
4° Plusieurs membres rendent compte d'un phénomène intéressant de manifestation physique dont ils ont été témoins. Il consiste dans l'enlèvement d'une personne par l'influence médianimique de deux jeunes demoiselles de 15 à 16 ans qui, posant deux doigts sous les barreaux de la chaise, la soulèvent à la hauteur de plus d'un mètre, quel qu'en soit le poids, comme elles le feraient du corps le plus léger. Ce phénomène a été répété plusieurs fois, et toujours avec la même facilité. (Nous en donnerons l'explication dans un article spécial.)
5° M. Jobard donne lecture d'un article de sa composition intitulé : La Conversion d'un paysan.
Travaux de la seance. Enseignement spontané. Dissertation sur l'ubiquité, signée Channing, par mademoiselle Huet. - Autre, sur l'article du Journal des Débats, signée André Chénier, par M. A. Didier. - Autre, signée Rachel, par madame Costel.
Un fait digne de remarque, rappelé à propos des deux premières communications, c'est que, lorsqu'un sujet d'une certaine importance est à l'ordre du jour, il est très ordinaire de le voir traiter par plusieurs Esprits, par des médiums et dans des lieux différents. Il semble que, s'intéressant à la question, chacun veuille concourir à l'enseignement qui peut en ressortir.
Évocations.
1° M. Jean-Baptiste D…, dont il a été parlé ci-dessus, et de son frère, tous les deux matérialistes et athées. La situation du premier, qui s'est suicidé, est surtout déplorable.
2° Evocation de M. C… de B…, de Bruxelles, sur la demande de M. Jobard, qui l'a personnellement connu.

Vendredi 7 décembre 1860. (Séance particulière.)

Admission de M. C…, professeur à Paris, comme associé libre.
Communications diverses. Lecture d'une dissertation signée l'Esprit de vérité, obtenue dans une séance particulière chez M. Allan Kardec, à propos de la définition de l'art, et de la distinction entre l'art païen, l'art chrétien et l'art Spirite.
M. Theub… complète cette définition en disant qu'on peut considérer l'art païen comme étant l'expression du sentiment matériel, l'art chrétien celle de l'expiation, et l'art Spirite celle du triomphe.
Travaux de la seance. Enseignement Spirite spontané. Dissertation signée Lamennais, par M. A. Didier. - Autre, signée Charles Nodier, par mademoiselle Huet. Il continue le sujet commencé le 24 août 1860, quoique personne n'en eût gardé le souvenir, et n'ait pu le lui rappeler. - Autre, signée Georges, par madame Costel.
Évocations. Le docteur Kane, voyageur américain au pôle arctique, et qui a découvert une mer libre au-delà de la ceinture des glaces polaires. Appréciation très juste de la part de l'Esprit sur les résultats de cette découverte.
Questions diverses. Questions adressées à Charles Nodier sur les causes qui peuvent influer sur la nature des communications dans certaines séances, et notamment dans celle de ce jour, où les Esprits n'ont pas eu leur éloquence ordinaire. Discussion à ce sujet.

Vendredi 14 décembre 1860. (Séance générale.)
M. Indermuhle, de Berne, fait hommage à la Société d'une brochure allemande publiée à Glaris, 1855, intitulée : L'Éternité n'est plus un secret, ou Révélations les plus évidentes sur le monde des Esprits.
Communications diverses.
1° Lecture d'une évocation très intéressante et de plusieurs dissertations spirites obtenues en dehors des séances.
2° Fait de manifestation visuelle rapportée par M. Indermuhle, dans sa lettre adressée à la Société.
3° Fait personnel à M. Allan Kardec et qui peut être considéré comme une preuve d'identité de l'Esprit d'un personnage ancien. Mademoiselle J… a eu plusieurs communications de Jean l'évangéliste, et chaque fois avec une écriture très caractérisée et toute différente de son écriture ordinaire. Sur sa demande, M. Allan Kardec ayant évoqué cet Esprit, par madame Costel, il s'est trouvé que l'écriture avait exactement le même caractère que celle de mademoiselle J… quoique le nouveau médium n'en eût aucune connaissance ; de plus le mouvement de la main avait une douceur inaccoutumée, ce qui était encore une similitude ; enfin les réponses concordaient de tous points avec celles qui avaient été faites par mademoiselle J… et rien dans le langage qui ne fût à la hauteur de l'Esprit évoqué.
4° Notice remise par M. D… sur un cas remarquable de vision et de révélation arrivé à un cultivateur peu de jours avant sa mort.
Travaux de là séance. - Communications spirites spontanées. Les trois types : Hamlet, Tartufe et Don Juan, signée Gérard de Nerval, par M. A. Didier. - Fantaisie, signée Alfred de Musset, par madame Costel. - Le jugement, signé Léon X, par mademoiselle Eugénie.
Évocation du cultivateur dont il a été parlé plus haut. Il donne quelques explications sur ses visions. Une particularité remarquable c'est l'absence de toute orthographe, et un langage tout à fait semblable à celui des gens de campagne.
Questions diverses adressées à saint Louis sur les faits relatifs à l'évocation ci-dessus.

Le Livre des Médiums

Cet ouvrage annoncé depuis longtemps, mais dont la publication a été retardée par son importance même, paraîtra du 5 au 10 janvier chez MM. Didier et Cie, libraires-éditeurs, quai des Augustins, n°

351. Il forme le complément du Livre des Esprits et renferme la partie expérimentale du Spiritisme, comme le premier en contient la partie philosophique.
Nous avons cherché, dans ce travail, fruit d'une longue expérience et de laborieuses études, à éclairer toutes les questions qui se rattachent à la pratique des manifestations ; il contient, d'après les Esprits, l'explication théorique des divers phénomènes et des conditions dans lesquelles ils peuvent se produire ; mais la partie concernant le développement et l'exercice de la médiumnité a surtout été de notre part l'objet d'une attention toute spéciale.
Le Spiritisme expérimental est entouré de beaucoup plus de difficultés qu'on ne le croit généralement, et les écueils qu'on y rencontre sont nombreux : c'est ce qui cause tant de déceptions chez ceux qui s'en occupent sans avoir l'expérience et les connaissances nécessaires. Notre but a été de prémunir contre ces écueils qui ne sont pas toujours sans inconvénients pour quiconque s'aventure avec imprudence sur ce terrain nouveau. Nous ne pouvions négliger un point si capital, et nous l'avons traité avec un soin égal à son importance.
Les inconvénients naissent presque toujours de la légèreté avec laquelle on traite une aussi grave question. Les Esprits, quels qu'ils soient, sont les âmes de ceux qui ont vécu, et au milieu desquelles nous serons infailliblement d'un instant à l'autre ; toutes les manifestations Spirites, intelligentes ou autres, ont donc pour objet de nous mettre en rapport avec ces mêmes âmes ; si nous respectons leurs restes mortels, à plus forte raison devons-nous respecter l'être intelligent qui survit et qui en est la véritable individualité ; se faire un jeu des manifestations, c'est manquer à ce respect que nous réclamerons peut-être pour nous-mêmes demain, et que l'on ne viole jamais impunément.
Le premier moment de la curiosité causée par ces phénomènes étranges est passé ; aujourd'hui qu'on en connaît la source, gardons-nous de la profaner par des plaisanteries déplacées, et efforçons-nous d'y puiser l'enseignement propre à assurer notre bonheur à venir ; le champ est assez vaste, et le but assez important, pour captiver toute notre attention. C'est à faire entrer le Spiritisme dans cette voie sérieuse que tous nos efforts ont tendu jusqu'à ce jour ; si ce nouvel ouvrage, en le faisant mieux connaître encore, peut contribuer à l'empêcher de dévier de sa destination providentielle, nous serons largement payé de nos soins et de nos veilles.
Ce travail, nous ne nous le dissimulons pas, soulèvera plus d'une critique de la part de ceux que gène la sévérité des principes, et de ceux qui, voyant la chose à un autre point de vue, nous accusent déjà de vouloir faire école dans le Spiritisme. Si c'est faire école que de chercher dans cette science un but utile et profitable pour l'humanité, nous aurions lieu d'être flatté de ce reproche ; mais une telle école n'a pas besoin d'autre chef que le bon sens des masses et la sagesse des bons Esprits, qui l'eussent créée sans nous ; c'est pourquoi nous déclinons l'honneur de l'avoir fondée, heureux nous-même de nous ranger sous sa bannière, et n'aspirant qu'au modeste titre de propagateur ; s'il lui faut un nom, nous inscrirons sur son frontispice : Ecole du Spiritisme moral et philosophique, et nous y convions tous ceux qui ont besoin d'espérances et de consolations.
Allan Kardec.

La Bibliographie catholique contre le Spiritisme

Jusqu'à présent le spiritisme n'avait pas été attaqué sérieusement ; quand certains écrivains de la presse périodique, dans leurs moments de loisir, ont daigné s'en occuper, ce n'a été que pour le tourner en ridicule. Il s'agit de remplir un feuilleton, de fournir un article à tant la ligne, n'importe sur quoi, pourvu que le compte y soit. Quel sujet traiter ? Parlerai-je, se dit l'écrivain chargé de la partie récréative du journal, de telle chose ? Non, c'est trop sérieux ; de telle autre ? C'est usé. Inventerai-je quelque aventure authentique du grand ou du petit monde ? Il ne me vient rien à l'esprit pour le quart d'heure, et la chronique scandaleuse de la semaine est muette. Mais j'y songe ! Voilà mon sujet tout trouvé ! J'ai vu quelque part le titre d'un livre qui parle des Esprits, et il y a de par le monde des gens assez sots pour prendre cela au sérieux. Qu'est-ce que les Esprits ? Je n'en

---

1 On le trouve également au bureau de la *Revue Spirite*, rue Sainte-Anne n° 59, passage Sainte-Anne. Un volume grand in-18 de 500 pages ; Paris, 3 fr. 50 ; franco par la poste, 4 fr.

sais rien et ne m'en soucie guère ; mais qu'importe ! Ce doit être plaisant. D'abord, moi, je n'y crois pas du tout, parce que je n'en ai jamais vu, et j'en verrais que je n'y croirais pas davantage, parce que c'est impossible ; donc aucun homme de bon sens ne peut y croire ; c'est là de la logique, où je ne m'y connais pas. Parlons donc des Esprits, puisqu'ils sont à l'ordre du jour ; autant ce sujet qu'un autre, cela amusera nos chers lecteurs. Le thème est bien simple : Il n'y a pas d'Esprits, il ne peut pas, il ne doit pas y en avoir ; donc tous ceux qui y croient sont des fous. Maintenant à l'œuvre et brodons là-dessus. Oh ! mon bon génie ! je te remercie de cette inspiration ! Tu me tires d'un fameux embarras, car, il n'y a pas à dire, il me faut mon article pour demain, et je n'en avais pas le premier mot.

Mais voici un homme grave qui se dit : On a tort de plaisanter avec ces choses-là ; c'est plus sérieux qu'on ne pense ; ne croyez pas que ce soit là une mode passagère : cette croyance est inhérente à la faiblesse de l'humanité, qui de tout temps a cru au merveilleux, au surnaturel, au fantastique. Qui se douterait qu'en plein xix° siècle, dans un siècle de lumières et de progrès, après Voltaire qui a si bien démontré que le néant seul nous attend, après tant de savants qui ont cherché l'âme et ne l'ont pas trouvée, on puisse encore croire aux Esprits, aux tables tournantes, aux sorciers, aux magiciens, au pouvoir de Merlin l'enchanteur, à la baguette divinatoire, à Mlle Lenormand ? O humanité ! Humanité ! où vas-tu, si je ne viens à ton aide pour te tirer du bourbier de la superstition ? On a voulu tuer les Esprits par le ridicule, et l'on n'a pas réussi ; loin de là, le mal contagieux fait des progrès incessants ; la raillerie semble lui donner une recrudescence, et, si l'on n'y met ordre, l'humanité entière en sera bientôt infestée. Puisque ce moyen, si efficace d'ordinaire, a été impuissant, il est temps que les savants s'en mêlent, afin d'en finir une fois pour toutes ; des plaisanteries ne sont pas raisons ; parlons au nom de la science ; démontrons que de tout temps les hommes ont été des imbéciles de croire qu'il y avait une puissance supérieure à eux ; qu'ils n'avaient pas en eux-mêmes tout pouvoir sur la nature ; prouvons-leur que tout ce qu'ils attribuent à des forces surnaturelles s'explique par les simples lois de la physiologie ; que l'âme survivant au corps, et pouvant se communiquer aux vivants est une chimère, et que c'est folie de compter sur l'avenir. Si après avoir digéré quatre volumes de bonnes raisons ils ne sont pas convaincus, il ne nous restera plus qu'à gémir sur le sort de l'humanité qui au lieu de progresser, rétrograde à grands pas vers la barbarie du moyen-âge, et court à sa perte.

Que M. Figuier se voile donc la face, car son livre, si pompeusement annoncé, si vanté par les champions du matérialisme, a produit un résultat tout contraire à ce qu'il en attendait.

Mais voici venir un nouveau champion qui prétend écraser le Spiritisme par un autre moyen : c'est M. Georges Gandy, rédacteur de la Bibliographie catholique, qui le prend corps à corps au nom de la religion menacée. Eh quoi ! la religion menacée par ce que vous appelez une utopie ! Vous avez donc bien peu de foi en sa force ; vous la croyez donc bien vulnérable, pour craindre que les idées de quelques rêveurs ne l'ébranlent sur sa base ; vous trouvez donc cet ennemi bien redoutable pour l'attaquer avec tant de rage et de fureur ; réussirez-vous mieux que les autres ? nous en doutons, car la colère est un mauvais conseiller. Si vous parvenez à effrayer quelques âmes timorées, ne craignez-vous pas d'allumer la curiosité chez le plus grand nombre ? Jugez-en par le fait suivant. Dans une ville qui compte un certain nombre de Spirites et quelques cercles intimes où l'on s'occupe de manifestations, un prédicateur fit un jour un sermon virulent contre ce qu'il appelait l'œuvre du diable, prétendant que lui seul venait parler dans ces réunions sataniques dont tous les membres étaient notoirement voués à la damnation éternelle. Qu'arriva-t-il ? Dès le lendemain bon nombre d'auditeurs se mirent en quête des réunions spirites, et demandèrent à entendre parler les diables, curieux de voir ce qu'ils leur diraient ; car on en a tant parlé qu'on s'est familiarisé avec ce nom qui ne fait plus peur ; or ils virent dans ces réunions des gens graves, sérieux, instruits, priant Dieu, ce qu'ils n'avaient fait depuis leur première communion, croyant à leur âme, à son immortalité, aux peines et aux récompenses futures, travaillant à devenir meilleurs, s'efforçant de pratiquer la morale du Christ, ne disant de mal de personne, pas même de ceux qui les vouent à l'anathème ; ils se dirent alors que si le diable enseignait de pareilles choses, il fallait qu'il se fût converti ; quand ils les virent s'entretenir respectueusement et pieusement avec leurs parents et leurs amis défunts qui leur donnaient des consolations et de sages conseils, ils ne purent croire que ces réunions fussent des

succursales du sabbat, car ils n'y virent ni chaudières, ni balais, ni chouettes, ni chats noirs, ni crocodiles, ni grimoires, ni trépied, ni baguette magique, ni aucun des accessoires de la sorcellerie, pas même de vieille femme au nez et au menton crochus ; ils voulurent, eux aussi, causer l'un avec sa mère, l'autre avec un enfant chéri, et il leur sembla difficile, en les reconnaissant, d'admettre que cette mère et cet enfant fussent des démons. Heureux d'avoir la preuve de leur existence et la certitude de les rejoindre dans un monde meilleur, ils se demandèrent dans quel but on avait voulu leur faire peur, et cela leur fit faire des réflexions auxquelles ils n'avaient point encore songé ; il en résulta qu'ils aimèrent mieux aller là où ils trouvaient des consolations, que là où on les effrayait.
Ce prédicateur, comme on le voit, a fait fausse route, et c'est le cas de dire : Mieux vaut un ennemi qu'un ami maladroit. M. Georges Gandy espère-t-il être plus heureux ? Nous le citons textuellement pour l'édification de nos lecteurs :
« A toutes les époques des grandes épreuves de l'Eglise et de ses prochains triomphes, il y a eu contre elle des conspirations infernales où l'action des démons était visible et tangible. Jamais la théurgie et la magie n'eurent plus de vogue au sein du paganisme et de la philosophie, qu'au moment où le christianisme se répandait dans le monde pour le subjuguer. Au seizième siècle, Luther eut des colloques avec Satan, et un redoublement de sorcelleries, de communications diaboliques se fit remarquer en Europe, alors que s'opérait par l'Eglise la grande réforme catholique qui allait tripler ses forces, et qu'un nouveau monde lui ouvrait, sur un espace immense, des destinées glorieuses. Au dix-huitième siècle, à la veille du jour où la hache des bourreaux devait retremper l'Eglise dans le sang de nouveaux martyrs, la démonolâtrie florissait au cimetière de Saint-Médard, autour des baquets de Mesmer et des miroirs de Cagliostro. Aujourd'hui, dans la grande lutte du catholicisme contre toutes les puissances de l'enfer, la conspiration de Satan est venue visiblement en aide à celle du philosophisme ; l'enfer a voulu donner, au nom du naturalisme, une consécration à l'œuvre de violence et d'astuce qu'il continue depuis quatre siècles, et qu'il s'apprête à couronner d'une suprême imposture. C'est là tout le secret de cette soi-disant doctrine Spirite, amas d'absurdités, de contradictions, d'hypocrisie et de blasphèmes, - comme nous allons le voir, - laquelle essaie, avec la dernière des perfidies, de glorifier le christianisme pour l'avilir, de le répandre pour le supprimer, affectant le respect pour le divin Sauveur, afin d'arracher sur la terre tout ce qu'il a fécondé de son sang, et de substituer à son règne immortel le despotisme des rêveries impies.
« En abordant l'examen de ces prétentions étranges qu'on n'a pas encore, croyons-nous, suffisamment dévoilées et flagellées, nous demandons à nos lecteurs de vouloir bien suivre notre course un peu longue dans ce dédale diabolique, d'où la secte espère sortir triomphante, après avoir aboli à tout jamais le nom divin devant lequel on la voit ployer le genou. Le Spiritisme, en dépit de ses ridicules, de ses profanations révoltantes, de ses contradictions sans fin, nous est un précieux enseignement. Jamais les folies de l'enfer n'avaient rendu à notre religion sainte un plus éclatant hommage. Jamais Dieu ne l'avait condamné avec une puissance plus souveraine à confirmer par ces témoignages la parole du divin Maître : Vos ex patre diabolo estis. »
Ce début fait juger de l'aménité du reste ; ceux de nos lecteurs qui voudront s'édifier à cette source de charité évangélique pourront s'en donner le plaisir en lisant la Bibliographie, n° 3 de septembre 1860, rue de Sèvres, n° 31. Encore une fois, pourquoi donc tant de colère, tant de fiel, contre une doctrine qui, si elle est comme vous dites l'œuvre de Satan, ne peut prévaloir contre celle de Dieu, à moins que vous ne supposiez que Dieu soit moins puissant que Satan, ce qui serait quelque peu impie ? Nous doutons fort que ce déchaînement d'injures, cette fièvre, cette profusion d'épithètes dont le Christ ne s'est jamais servi envers ses plus grands ennemis sur lesquels il appelait la miséricorde de Dieu et non sa vengeance, en disant : « Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font ; » nous doutons, disons-nous, qu'un tel langage soit très persuasif. La vérité est calme et n'a pas besoin d'emportements, et, par cette rage, vous feriez croire à votre propre faiblesse. Nous avouons ne pas trop comprendre cette singulière politique de Satan qui glorifie le christianisme pour l'avilir, qui le répand pour le supprimer ; à notre avis, ce serait passablement maladroit et ressemblerait fort à un jardinier qui, ne voulant pas avoir de pommes de terre pour en détruire

l'espèce les sèmerait à profusion dans son jardin. Quand on accuse les autres de pécher par défaut de raisonnement, il faut commencer par être logique soi-même.
M. Georges Gandy en veut mortellement au Spiritisme de s'appuyer sur l'Evangile et le christianisme, nous ne savons vraiment pourquoi ; que dirait-il donc s'il s'appuyait sur Mahomet ? Beaucoup moins, assurément, car c'est un fait digne de remarque que l'islamisme, le judaïsme, le boudhisme même sont l'objet d'attaques moins virulentes que les sectes dissidentes du christianisme ; avec certaines gens, il faut être tout ou rien. Il y a un point surtout que M. Gandy ne pardonne pas au Spiritisme, c'est de n'avoir pas proclamé cette maxime, absolue : « Hors l'Eglise, point de salut, » et d'admettre que celui qui fait le bien puisse être sauvé des flammes éternelles, quelles que soient ses croyances ; une telle doctrine ne peut évidemment sortir que de l'enfer. Mais le bout de l'oreille perce surtout dans ce passage :
« Que nous veut le Spiritisme ? C'est une importation américaine, protestante au premier chef, et qui avait déjà parfaitement réussi, - on daigne nous le dire, - sur toutes les plages de l'idolâtrie et de l'hérésie ; tels sont ses titres au respect du monde. Ce serait donc des terres classiques de la superstition et des folies religieuses, que nous viendraient la vérité et la sagesse ! » Voilà certes un grand grief ; s'il eût pris naissance à Rome, il serait la voix de Dieu ; il est né dans un pays protestant, c'est la voix du diable. Mais que direz-vous, quand nous aurons prouvé, ce que nous ferons un jour, qu'il était dans la Rome chrétienne bien avant d'être dans l'Amérique protestante ? Que répondrez-vous à ce fait, constant aujourd'hui, qu'il y a plus de Spirites catholiques, que de Spirites protestants ?
Le nombre des gens qui ne croient à rien, qui doutent de tout, de l'avenir, de Dieu même, est considérable et s'accroît dans une proportion effrayante ; est-ce par vos violences, vos anathèmes, vos menaces de l'enfer, vos déclamations furibondes que vous les ramènerez ? Non, car ce sont vos violences mêmes qui les éloignent. Sont-ils coupables d'avoir pris au sérieux la charité et la mansuétude du Christ, la bonté infinie de Dieu ? Or, quand ils entendent ceux qui prétendent parler en son nom, vomir la menace et l'injure, ils se prennent à douter du Christ, de Dieu, de tout enfin. Le Spiritisme leur fait entendre des paroles de paix et d'espérance, et, comme le doute leur pèse, et qu'ils ont besoin de consolations, ils se jettent dans les bras du Spiritisme, parce qu'on aime mieux ce qui sourit que ce qui fait peur ; alors ils croient à Dieu, à la mission du Christ, à sa divine morale ; en un mot, d'incrédules et d'indifférents, ils deviennent croyants ; c'est ce qui faisait dire dernièrement à un respectable curé qu'une de ses pénitentes consultait sur le Spiritisme : « Rien n'arrive sans la permission de Dieu ; or, Dieu permet ces choses pour raviver la foi qui s'éteint. » S'il lui eût tenu un autre langage, il l'aurait peut-être éloignée pour jamais. Vous voulez à toute force que le Spiritisme soit une secte, alors qu'il n'aspire qu'au titre de science morale et philosophique, respectant toutes les croyances sincères ; pourquoi donc donner l'idée d'une séparation à ceux qui n'y pensent pas ? Si vous repoussez ceux qu'il ramène à la croyance en Dieu, si vous ne leur donnez que l'enfer pour perspective, vous n'aurez à vous en prendre qu'à vous d'une scission que vous aurez provoquée.
Saint Louis nous disait un jour : « On s'est moqué des tables tournantes, on ne se moquera jamais de la philosophie, de la sagesse et de la charité qui brillent dans les communications sérieuses. » Il s'est trompé, car il a compté sans M. Georges Gandy. Des écrivains se sont souvent égayés sur les Esprits et leurs manifestations, sans songer qu'un jour eux-mêmes pourraient servir de point de mire aux quolibets de leurs successeurs ; mais ils ont toujours respecté la partie morale de la science ; il était réservé à un écrivain catholique, nous le regrettons sincèrement, de tourner en dérision les maximes admises par le plus vulgaire bon sens. Il cite un très grand nombre de passages du Livre des Esprits ; nous n'en rapportons que quelques-uns qui donneront une idée de son appréciation. - « Dieu préfère ceux qui l'adorent du fond du cœur à ceux qui l'adorent extérieurement. » Le texte du Livre des Esprits porte : « Dieu préfère ceux qui l'adorent du fond du cœur, avec sincérité, en faisant le bien et en évitant le mal, à ceux qui croient l'honorer par des cérémonies qui ne les rendent pas meilleurs pour leurs semblables. » M. Gandy admet l'inverse, mais en homme de bonne foi, il aurait dû citer le passage textuellement, et non pas le tronquer de manière à en dénaturer le sens.

- « Toute destruction d'animal, qui dépasse les limites des besoins, est une violation de la loi de Dieu ; » ce qui veut dire que le principe moral qui règle les jouissances s'applique également à l'exercice de la chasse et de la boucherie.
Précisément ; mais il paraît que M. Gandy est chasseur et pense que Dieu a fait le gibier, non pour la nourriture de l'homme, mais pour lui procurer le plaisir de faire, sans nécessité, des tueries d'animaux inoffensifs.
- « Les jouissances ont des bornes tracées par la nature : c'est la limite du nécessaire ; par les excès, on arrive à la satiété. » C'est la morale du vertueux Horace, un des pères du Spiritisme.
Puisque l'auteur critique cette maxime, il paraît qu'il n'admet pas de limites aux jouissances, ce qui n'est guère religieux.
- « La propriété, pour être légitime, doit être acquise sans préjudice de la loi d'amour et de justice ; » ainsi, quiconque possède, sans remplir les devoirs de charité qu'ordonne la conscience ou la raison individuelle, est un usurpateur du bien d'autrui ; nous sommes spiritiquement en plein socialisme.
Le texte porte : « Il n'y a de propriété légitime que celle qui est acquise sans préjudice pour autrui. La loi d'amour et de justice défendant de faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît, condamne par cela même tout moyen d'acquérir qui serait contraire à cette loi. » Il n'y a pas : qu'ordonne la raison individuelle ; c'est une addition perfide. Nous ne pensions pas qu'on pût posséder en toute sécurité de conscience aux dépens de la justice ; M. Gandy aurait dû nous dire dans quels cas la spoliation est légitime. Heureusement les tribunaux ne sont pas de son avis.
- « L'indulgence attend, hors cette vie, le suicidé qui est aux prises avec le besoin, qui a voulu empêcher la honte de rejaillir sur ses enfants, ou sa famille. Ailleurs, saint Louis, dont nous dirons tout à l'heure les fonctions spirites, daigne nous révéler qu'il y a excuse pour les suicidés amoureux. Quant aux peines du suicidé, elles ne sont pas fixées ; ce qui est sûr, c'est qu'il n'échappe pas au désappointement : en d'autres termes, il est attrapé, comme on dit vulgairement en ce bas monde. »
Ce passage est entièrement dénaturé pour les besoins de la critique de M. Gandy ; il nous faudrait citer sept pages pour le rétablir dans son texte. Avec un pareil système, il serait facile de rendre ridicules les plus belles pages de nos meilleurs écrivains. Il paraît que M. Gandy n'admet de gradation ni dans les fautes, ni dans la pénalité d'outre-tombe. Nous croyons Dieu plus juste, et nous souhaitons que M. Gandy n'ait jamais à réclamer près de lui le bénéfice des circonstances atténuantes.
- « La peine de mort et l'esclavage ont été, sont et seront contraires à la loi de nature. L'homme et la femme, étant égaux devant Dieu, doivent être égaux devant les hommes. » Est-ce l'âme errante de quelque saint-simonien effaré, à la recherche de la femme libre, qui a fait don au Spiritisme de cette piquante révélation ? »
Ainsi la peine de mort, l'esclavage et l'asservissement de la femme, que la civilisation tend à abolir, sont des institutions que le Spiritisme a tort de condamner. O heureux temps du moyen-âge, pourquoi êtes-vous passés sans retour ! Où êtes-vous bûchers qui nous eussent délivrés des Spirites !
Citons un dernier passage des plus bénins :
« Le Spiritisme ne peut nier un tel salmigondis de contradictions, d'absurdités et de folies, qui n'appartiennent ni à aucune philosophie, ni à aucune langue. Si Dieu permet ces manifestations impies, c'est parce qu'il laisse aux démons, comme l'Église nous l'apprend, le pouvoir de tromper ceux qui l'appellent en violant sa loi. »
Alors le démon est fait au même, puisque, sans le vouloir, il nous fait aimer Dieu.
- « Quant à la vérité, l'Église nous la fait connaître ; elle nous dit avec les saints livres que l'ange des ténèbres se transforme en ange de lumière, et qu'il faudrait récuser le témoigne d'un archange même, s'il était contraire à la doctrine du Christ, dont son infaillible autorité a le dépôt. Elle a d'ailleurs des moyens sûrs et évidents pour distinguer les prestiges diaboliques des manifestations divines. »
C'est une grande vérité qu'il faudrait récuser le témoignage d'un archange même s'il était contraire à la doctrine du Christ. Or que dit cette doctrine que le Christ a prêchée de parole et d'exemple ?
« Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde.

« Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu.
« Quiconque se mettra en colère contre son frère, sera condamné par le jugement ; celui qui dira à son frère Raca, méritera d'être condamné par le conseil ; celui qui lui dira : Vous êtes fou, méritera d'être condamné au feu de l'enfer.
« Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever le soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et les injustes ; car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous ? Les publicains ne le font-ils pas aussi ?
« Soyez donc vous autres parfaits, comme votre Père céleste est parfait. »
« Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-mêmes. »
La charité est donc le principe fondamental de la doctrine du Christ. D'où nous concluons que toute parole et toute action contraires à la charité ne peuvent être, comme vous le dites avec une parfaite vérité, inspirées que par Satan, alors même qu'il revêtirait la forme d'un archange ; c'est pour cette raison que le Spiritisme dit : Hors la charité point de salut.
Nous renvoyons pour le même sujet à nos réponses à l'Univers, numéros de mai et de juillet 1859, et à la Gazette de Lyon, octobre 1860. Nous recommandons également à nos lecteurs, comme réfutation de M. Gandy, la Lettre d'un catholique sur le Spiritisme, par le docteur Grand. Si l'auteur de cette brochure2 est voué à l'enfer, il y en aura bien d'autres, et l'on y verrait, chose étrange, ceux qui prêchent la charité pour tous, tandis que le ciel serait réservé à ceux qui lancent l'anathème et la malédiction. On se serait singulièrement mépris sur le sens des paroles du Christ.
Le défaut d'espace nous oblige de renvoyer, à notre prochain numéro, quelques mots de réponse à M. Deschanel, du Journal des Débats.

Lettre sur l'incrédulité

Première partie

Un de nos collègues, M. Canu, jadis fort imbu des principes matérialistes, et que le Spiritisme a ramené à une plus saine appréciation des choses, se reprochait de s'être fait le propagateur de doctrines qu'il considère maintenant comme subversives de l'ordre social ; dans l'intention de réparer ce qu'il regarde avec raison comme une faute, et d'éclairer ceux qu'il avait égarés, il écrivit à un de ses amis une lettre sur laquelle il voulut bien nous demander notre avis. Elle nous parut si bien répondre au but qu'il se proposait, que nous le priâmes de nous permettre de la publier, ce dont nos lecteurs nous saurons sans doute gré. Au lieu d'aborder carrément la question du Spiritisme, qui eût été repoussée par des gens n'admettant pas l'âme qui en est la base ; au lieu surtout d'étaler à leurs yeux des phénomènes étranges qu'ils eussent niés, ou attribués à des causes vulgaires, il remonte à sa source ; il cherche avec raison à les rendre spiritualistes avant de les rendre Spirites ; par un enchaînement d'idées parfaitement logique, il arrive à l'idée spirite comme conséquence. Cette marche est évidemment la plus rationnelle.
L'étendue de cette lettre nous oblige à en partager la publication.

Paris, 10 novembre 1860.
Mon cher ami,
Tu désires une longue lettre sur le Spiritisme, je vais tâcher de te satisfaire de mon mieux, en attendant l'envoi d'un ouvrage important sur la matière, lequel doit paraître à la fin de l'année.
Je serai obligé de commencer par quelques considérations générales, et il nous faudra remonter à l'origine de l'homme ; cela allongera un peu ma lettre, mais c'est indispensable pour l'intelligence de la chose.
Tout passe ! dit-on généralement.

---

2 Grand in-18, prix 1 fr. ; par la poste, 1 fr. 15 c. - Au bureau de la *Revue spirite*, et chez Ledoyen, libraire au Palais-Royal.

Oui, tout passe ; mais généralement aussi on donne à cette expression une signification bien éloignée de celle qui lui appartient.
Tout passe, mais rien ne finit que la forme.
Tout passe, en ce sens que tout marche et suit son cours, mais non un cours aveugle et sans but, bien qu'il ne doive jamais finir.
Le mouvement est la grande loi de l'univers, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, et le but du mouvement est la progression vers le mieux ; c'est un travail actif, incessant et universel ; c'est ce que nous appelons le progrès.
Tout est soumis à cette loi, Dieu excepté. Dieu en est l'auteur ; la créature en est l'instrument et l'objet.
La création se compose de deux natures distinctes : la nature matérielle et la nature intellectuelle ; celle-ci est l'instrument actif ; l'autre est l'instrument passif.
Ces deux instruments sont le complément l'un de l'autre, c'est-à-dire que l'un sans l'autre serait d'un usage complètement nul.
Sans la nature intellectuelle, ou l'esprit intelligent et actif, la nature matérielle, c'est-à-dire la matière inintelligente et inerte, serait parfaitement inutile, ne pouvant rien par elle-même. Sans la matière inerte l'esprit intelligent ne pourrait pas davantage.
L'instrument même le plus parfait serait comme s'il n'existait pas, s'il n'y avait quelqu'un pour s'en servir.
L'ouvrier le plus habile, le savant de l'ordre le plus élevé, seraient aussi impuissants que le plus complet idiot, s'ils n'avaient pas d'instruments pour développer leur science et la manifester.
C'est maintenant ici le lieu de faire remarquer que l'instrument matériel ne consiste pas seulement dans le rabot du menuisier, le ciseau du sculpteur, la palette du peintre, le scalpel du chirurgien, le compas ou la lunette de l'astronome ; il consiste aussi dans la main, la langue, les yeux, le cerveau, en un mot dans la réunion de tous les organes matériels nécessaires à la manifestation de la pensée, ce qui implique naturellement, dans la dénomination d'instrument passif, la matière elle-même sur laquelle l'intelligence opère au moyen de l'instrument proprement dit. C'est ainsi qu'une table, une maison, un tableau, considérés dans les éléments qui les composent, ne sont pas moins des instruments que la scie, le rabot, l'équerre, la truelle, le pinceau qui les ont produits, que la main et les yeux qui ont dirigé ces derniers, que le cerveau enfin qui a présidé à cette direction. Or, tout cela, y compris le cerveau, a été l'instrument complexe dont s'est servi l'intelligence pour manifester sa pensée, sa volonté, qui était de produire une forme, et cette forme était ou une table, ou une maison, ou un tableau, etc.
La matière, inerte par sa nature, informe dans son essence, n'acquiert de propriétés utiles que par la forme qu'on lui imprime ; ce qui a fait dire à un célèbre physiologiste que la forme était plus nécessaire que la matière ; proposition un peu paradoxale peut-être, mais qui prouve la supériorité du rôle que joue la forme dans les modifications de la matière. C'est d'après cette loi que Dieu lui-même, si je puis m'exprimer ainsi, a disposé et modifié sans cesse les mondes et les créatures qui les habitent, selon les formes qui conviennent le mieux à ses vues pour l'harmonisation de l'univers ; et c'est toujours d'après cette loi que les créatures intelligentes, agissant incessamment sur la matière, comme Dieu lui-même, mais secondairement, concourent à sa transformation continuelle, transformation dont chaque degré, chaque échelon est un pas dans le progrès, en même temps qu'il est la manifestation de l'intelligence qui le lui a fait faire.
C'est ainsi que tout, dans la création, est en mouvement et toujours en progrès ; que la mission de la créature intelligente est d'activer ce mouvement dans le sens du progrès, ce qu'elle accomplit souvent même sans le savoir ; que le rôle de la créature matérielle est d'obéir à ce mouvement et de manifester le progrès de la créature intelligente ; que la création, enfin, considérée dans son ensemble ou dans ses parties, accomplit incessamment les vues de Dieu.
Que de créatures dites intelligentes (sans sortir de notre planète) accomplissent une mission dont elles sont bien loin de se douter ! Et j'avoue que, pour ma part, il n'y a pas bien longtemps encore, j'étais de ce nombre. Je ne serais même pas fâché, à ce sujet, de placer ici quelques mots de ma propre histoire ; tu me pardonneras cette petite digression qui peut avoir son côté utile.

Élevé à l'école du dogme catholique, et la réflexion et l'examen ne s'étant développés chez moi qu'assez tard, je fus longtemps fervent et aveugle croyant ; tu ne l'as pas oublié sans doute.
Mais tu sais aussi que, plus tard, je tombai dans un excès contraire ; de la négation de certains principes que ma raison ne prouvait admettre, je conclus à la négation absolue. Le dogme de l'éternité des peines surtout me révoltait ; je ne pouvais concilier l'idée d'un Dieu qu'on disait être infiniment miséricordieux avec celle d'un châtiment perpétuel pour une faute passagère ; le tableau de l'enfer, de ses fournaises, de ses tortures matérielles, me semblait ridicule et une parodie du Tartare des Païens. Je récapitulai mes impressions d'enfance, et me souvins que, lors de ma première communion, on nous disait qu'il ne fallait pas prier pour les damnés, parce que cela ne leur servait à rien ; quiconque n'avait pas la foi était voué aux flammes, et qu'il suffisait d'un doute sur l'infaillibilité de l'Église pour être damné ; que le bien même qu'on faisait ici-bas ne pouvait sauver, attendu que Dieu plaçait la foi au-dessus des meilleures actions humaines. Cette doctrine m'avait rendu impitoyable et avait endurci mon cœur ; je regardai les hommes avec défiance, et à la moindre peccadille je croyais voir à mes côtés un réprouvé que je devais fuir comme la peste, et auquel, dans mon indignation, j'aurais refusé un verre d'eau, me disant que Dieu lui en refuserait un jour bien davantage. S'il y avait encore eu des bûchers, j'y aurais volontiers poussé tous ceux qui n'avaient pas la foi orthodoxe, fût-ce mon père lui-même. Dans cette situation d'esprit, je ne pouvais aimer Dieu : j'en avais peur.
Plus tard, une foule de circonstances, trop longues à énumérer, vinrent m'ouvrir les yeux, et je rejetai des dogmes qui ne s'accordaient pas avec ma raison, parce que rien ne m'avait appris à mettre la morale au-dessus de la forme ; du fanatisme religieux, je tombai dans le fanatisme de l'incrédulité, à l'exemple de tant de mes compagnons d'enfance.
Je n'entrerai point dans des détails qui nous mèneraient trop loin ; j'ajouterai seulement qu'après avoir perdu pendant quinze ans la douce illusion de l'existence d'un Dieu infiniment bon, puissant et sage, de l'existence et de l'immortalité de l'âme, je retrouve enfin aujourd'hui, non plus mon illusion, mais une certitude aussi complète que celle de mon existence actuelle, que celle de t'écrire en ce moment.
Voilà, mon ami, le grand événement de notre époque, le grand événement qu'il nous est donné de voir s'accomplir de nos jours : la preuve matérielle de l'existence et de l'immortalité de l'âme.
Revenons au fait ; mais pour te faire mieux comprendre le Spiritisme, nous allons remonter à l'origine de l'homme, nous n'y serons pas longtemps.
Il est évident que les globes qui peuplent l'immensité ne sont pas faits uniquement en vue de son ornementation ; ils ont aussi un but utile à côté de l'agréable : c'est celui de produire et d'alimenter des êtres matériels vivants qui soient des instruments appropriés et dociles à cette multitude infinie de créatures intelligentes qui peuplent l'espace, et qui sont en définitive le chef-d'œuvre, ou mieux, le but de la création, puisque seules elles ont la faculté d'en connaître, d'en admirer et d'en adorer l'auteur.
Chacun des globes répandus dans l'espace a eu son commencement, quant à sa forme, dans un temps plus ou moins reculé. Quant à l'âge de la matière qui le compose, c'est un secret qu'il ne nous importe pas ici de connaître, la forme étant tout pour l'objet qui nous occupe. En effet, peu nous importe que la matière soit éternelle, ou seulement de création antérieure à la formation de l'astre, ou enfin contemporaine à cette formation ; ce qu'il faut savoir, c'est que l'astre a été formé pour être habité. Il n'est peut-être pas hors de propos d'ajouter que ces formations ne se font pas en un jour comme le disent les Écritures ; qu'un globe ne sort pas tout à coup du néant couvert de forêts, de prairies et d'habitants, comme Minerve sortit armée de pied en cap de la tête de Jupiter. Non, Dieu procède sûrement, mais lentement ; tout suit une loi lente et progressive, non que Dieu hésite ou ait besoin de lenteur, mais parce que ses lois sont telles et qu'elles sont immuables. D'ailleurs, ce que nous appelons lenteur, nous, êtres éphémères, ne l'est pas pour Dieu pour qui le temps n'est rien.
Voici donc un globe en formation, ou si tu le veux, tout formé ; il doit se passer encore bien des siècles ou des milliers de siècles avant qu'il soit habitable, mais enfin ce moment arrive. Après des modifications nombreuses et successives à sa surface, il commence à se couvrir peu à peu de végétation ; (je parle de la terre, ne prétendant pas faire, à moins que par analogie, l'histoire des

autres globes dont le but est évidemment le même, mais dont les modifications physiques peuvent varier). A côté de la végétation apparaît la vie animale, l'une et l'autre dans leur plus grande simplicité, ces deux branches du règne organique étant nécessaires l'une à l'autre, se fécondant mutuellement en s'alimentant réciproquement, élaborant de concert la matière inorganique, pour la rendre de plus en plus propre à la formation d'êtres de plus en plus parfaits, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue au point de pouvoir produire et alimenter le corps qui doit servir d'habitation et d'instrument à l'être par excellence, c'est-à-dire à l'être intellectuel qui doit s'en servir, qui l'attend, pour ainsi dire, pour se manifester, et qui ne saurait se manifester sans lui.

Nous voici arrivés à l'homme ! Comment s'est-il formé ? Là encore n'est pas la question ; il s'est formé d'après la grande loi de la formation des êtres, voilà tout. Pour n'être pas connue, cette loi n'en existe pas moins. Comment se sont formés les premiers individus de chaque espèce de plantes ? les premiers individus de chaque espèce d'animaux ? Ils se sont formés, chacun à sa manière, d'après la même loi. Tout ce qu'il y a de certain, c'est que Dieu n'a pas eu besoin de se transformer en potier, ni de se salir les mains dans la boue pour former l'homme, ni de lui arracher une côte pour faire la femme. Cette fable, en apparence absurde et ridicule, peut bien être une figure ingénieuse cachant un sens pénétrable à des esprits plus perspicaces que le mien ; mais comme je n'y comprends rien, je ne m'y arrête pas.

Voilà donc l'homme matériel habitant la terre, et habité lui-même par un être immatériel dont il n'est que l'instrument. Incapable de rien par lui-même, comme la matière en général, il ne devient propre à quelque chose que par l'intelligence qui le meut ; mais cette intelligence elle-même, créature imparfaite comme tout ce qui est créature, c'est-à-dire comme tout ce qui n'est pas Dieu, a besoin de se perfectionner, et c'est précisément en vue de ce perfectionnement que le corps lui a été donné, puisque sans la matière, l'esprit ne pourrait se manifester, ni conséquemment s'améliorer, s'éclairer, progresser enfin.

L'humanité, considérée collectivement est comparée à l'individu ; ignorante dans l'enfance, elle s'éclaire à mesure qu'elle avance en âge ; ce qui s'explique naturellement par l'état même d'imperfection où étaient les esprits pour l'avancement desquels cette humanité a été faite ; mais quant à l'esprit considéré individuellement, ce n'est pas dans une seule existence qu'il peut acquérir la somme de progrès qu'il est appelé à accomplir ; c'est pourquoi un plus ou moins grand nombre d'existences corporelles lui sont nécessaires, suivant l'usage qu'il aura fait de chacune d'elles. Plus il aura travaillé à son avancement dans chaque existence, moins il en aura à subir ; et comme chaque existence corporelle est une épreuve, une expiation, un vrai purgatoire, il a intérêt à progresser le plus promptement possible, pour avoir à subir moins d'épreuves, car l'Esprit ne rétrograde pas ; chaque progrès accompli par lui est une conquête assurée que rien ne saurait lui enlever. D'après ce principe, aujourd'hui avéré, il est évident que plus il marchera vite, plus tôt il arrivera au but.

Il résulte de ce qui précède que chacun de nous, aujourd'hui, n'en est pas à sa première existence corporelle, tant s'en faut, et qu'il est peut-être plus éloigné encore de sa dernière, car nos existences primitives ont dû se passer dans des mondes bien inférieurs à la terre, sur laquelle nous ne sommes arrivés que lorsque notre Esprit est parvenu à un état de perfection en rapport avec cet astre ; de même que, à mesure que nous progresserons, nous passerons dans des mondes supérieurs bien plus avancés que la terre sous tous les rapports, et cela, d'échelon en échelon, en avançant toujours vers le mieux. Mais, avant de quitter un globe, il paraît que l'on y subit généralement plusieurs existences dont le nombre, toutefois, n'est pas limité, mais bien subordonné à la somme de progrès qu'on y aura acquis.

Je préviens une objection que je vois sur tes lèvres. Tout cela, me diras-tu, peut être vrai, mais comme je ne me souviens de rien, et qu'il en est de même de chacun de nous, tout ce qui s'est passé dans nos existences précédentes est pour nous comme non-avenu ; et, s'il en est de même à chaque nouvelle existence, peu importe à mon esprit d'être immortel ou de mourir avec le corps, si, conservant son individualité, il n'a pas conscience de son identité. En effet, ce serait pour nous la même chose, mais il n'en est pas ainsi ; nous ne perdons le souvenir du passé que durant la vie corporelle, pour le retrouver à la mort, c'est-à-dire au réveil de l'esprit dont la véritable existence est

celle d'esprit libre, et pour lequel les existences corporelles peuvent être comparées au sommeil pour le corps.
Que deviennent les âmes des morts en attendant une nouvelle réincarnation ?
Celles qui ne quittent pas la terre restent errantes à sa surface, vont où il leur plaît sans doute, ou du moins où elles peuvent, selon leur degré d'avancement, mais, en général, s'éloignent peu des vivants, et surtout de ceux qu'elles affectionnent, quand elles affectionnent quelqu'un, à moins qu'il ne leur soit imposé des devoirs à remplir ailleurs. Nous sommes donc à chaque instant environnés d'une foule d'Esprits connus et inconnus, amis et ennemis, qui nous voient, nous observent, nous entendent ; dont les uns prennent part à nos peines comme à nos joies, dont les autres souffrent de nos jouissances, ou jouissent de nos douleurs, et dont les autres, enfin, sont indifférents à tout, exactement comme cela se passe sur terre entre les mortels dont ils conservent, dans l'autre monde, les affections, les antipathies, les vices et les vertus. La différence est que les bons jouissent dans l'autre vie d'une félicité inconnue sur la terre, et cela se conçoit : n'ayant pas de besoins matériels à satisfaire ni d'obstacles du même genre à surmonter ; s'ils ont bien vécu, c'est-à-dire s'ils n'ont rien ou que peu de chose à se reprocher dans leur dernière existence corporelle, ils jouissent en paix du témoignage de leur conscience et du bien qu'ils ont fait. S'ils ont mal vécu, s'ils ont été méchants, comme ils sont là à découvert, et ne peuvent plus se dissimuler sous leur enveloppe matérielle, ils souffrent de la honte de se voir connus, appréciés ; ils souffrent de la présence de ceux qu'ils ont offensés, méprisés, opprimés, et de l'impossibilité où ils sont de se dérober aux regards de tous. Ils souffrent enfin du remords qui les ronge, jusqu'à ce que le repentir vienne les soulager, ce qui arrive tôt ou tard, ou jusqu'à ce qu'une nouvelle incarnation les soustraie, non pas à la vue des autres Esprits, mais à leur propre vue, en leur ôtant momentanément la conscience de leur identité, et, perdant alors le souvenir de leur passé, ils sont soulagés. Mais c'est alors aussi que commence pour eux une nouvelle épreuve ; s'ils ont le bonheur d'en sortir améliorés, ils jouissent du progrès qu'ils ont fait ; s'ils ne se sont pas améliorés, ils retrouvent les mêmes tourments, jusqu'à ce qu'enfin ils se repentent ou profitent d'une nouvelle existence.
Il y a un autre genre de souffrance : c'est celui qu'éprouvent les plus mauvais Esprits, les plus pervers. Ceux-là, inaccessibles à la honte et au remords, n'en éprouvent point le tourment ; mais leurs souffrances sont plus vives encore, car, toujours portés au mal et impuissants à le faire, ils souffrent de l'envie de voir les autres plus heureux ou meilleurs qu'eux, et de la rage, en même temps, de ne pouvoir assouvir leurs haines et se livrer à tous leurs mauvais penchants. Oh ! ceux-là souffrent beaucoup ; mais, comme je te l'ai dit, ils ne souffriront que le temps qu'ils ne s'amélioreront pas, ou, en d'autres termes, que jusqu'au jour où ils s'amélioreront. Souvent ils ne prévoient pas ce terme ; ils sont si méchants, si aveuglés par le mal, qu'ils ne soupçonnent pas l'existence ou la possibilité de l'existence d'un état de choses meilleur, et ne se doutent pas, par conséquent, que leurs souffrances doivent finir un jour, et c'est ce qui les endurcit dans le mal et aggrave leurs tourments ; mais, comme ils ne peuvent fuir toujours le sort commun que Dieu réserve à toutes ses créatures, sans exception, il vient un moment où il leur faut bien suivre enfin la route commune, et ce jour est quelquefois beaucoup plus rapproché qu'on ne serait tenté de le croire en observant leur perversité. On en a vu qui se sont convertis tout à coup, et tout à coup leurs souffrances ont cessé ; mais cependant, il leur reste encore de rudes épreuves à subir sur la terre dans leur prochaine incarnation ; il faut qu'ils s'épurent en expiant leurs fautes, et cela, en définitive, n'est que juste ; mais au moins, ils n'ont plus à craindre de perdre le progrès accompli, ils ne peuvent rétrograder.
Voilà mon ami, le plus succinctement et le plus clairement, qu'il m'a été possible de le faire, l'exposé de la philosophie du Spiritisme, tel, du moins, qu'il m'était possible de le faire dans une lettre ; tu en trouveras, les développements les plus complets, jusqu'à ce jour, et les plus satisfaisants dans le Livre des Esprits, source où j'ai puisé moi-même ce qui m'a fait ce que je suis.
Passons maintenant à la pratique.

La fin au prochain numéro

L'Esprit frappeur de l'Aube

Un de nos abonnés nous transmet des détails fort intéressants sur des faits de manifestation qui se sont passés, et se passent encore en ce moment, dans une localité du département de l'Aube, dont nous tairons le nom, attendu que la personne chez qui ces phénomènes ont lieu ne se soucie nullement d'être assaillie par la visite des nombreux curieux qui ne manqueraient pas de se porter chez elle : ces manifestations bruyantes lui ayant déjà attiré plus d'un désagrément ; du reste, notre correspondant nous rapporte les faits comme témoin oculaire, et nous le connaissons assez pour savoir qu'il mérite toute confiance. Nous extrayons les passages les plus intéressants de sa relation :

« Il y a quatre ans (en 1856), il se passa chez M. R…, de la ville que j'habite, des faits de manifestation qui rappellent, jusqu'à un certain point, ceux de Bergzabern ; je ne connaissais pas alors ce monsieur, et ce n'est que plus tard que je fus en rapport avec lui, de sorte que c'est par ouï-dire que j'appris ce qui se passa à cette époque. Les manifestations ayant cessé depuis longtemps, M. R… s'en croyait débarrassé, mais depuis peu elles ont recommencé comme autrefois, et j'ai pu en être témoin pendant plusieurs jours de suite ; je vous raconterai donc ce que j'ai vu de mes propres yeux.

« La personne qui est l'objet de ces manifestations est le fils de M. R…, âgé de seize ans, et qui n'en avait par conséquent que douze lorsqu'elles se produisirent pour la première fois. C'est un garçon d'une intelligence excessivement bornée, qui ne sait ni lire ni écrire, et sort très rarement de la maison. Quant aux manifestations qui ont eu lieu en ma présence, à l'exception du balancement du lit et de la suspension magnétique, l'Esprit imita à peu près en tout celui de Bergzabern ; les coups, les grattements furent les mêmes ; il sifflait, imitait le bruit de la lime et de la scie, et lança à travers la chambre des morceaux de charbon qui vinrent on ne sait d'où, car il n'y en avait pas dans la pièce où nous étions. Les phénomènes se produisent généralement dès que l'enfant est couché et commence à s'endormir. Pendant son sommeil il parle à l'Esprit avec autorité, et prend le ton du commandement d'un officier supérieur à s'y méprendre, quoiqu'il n'ait jamais assisté à aucun exercice militaire ; il simule un combat, commande la manoeuvre, remporte la victoire, et se croit nommé général sur le champ de bataille. Quand il ordonne à l'Esprit de frapper un certain nombre de coups, il arrive quelquefois que celui-ci en frappe plus qu'il n'en a demandé ; l'enfant lui dit alors : Comment vas-tu faire pour ôter ceux que tu as frappés de trop ? Alors l'Esprit se met à gratter, comme s'il effaçait. Quand l'enfant commande il est dans une grande agitation, et crie parfois si fort que sa voix s'éteint dans une espèce de râle. Au commandement l'Esprit bat toutes les marches françaises et étrangères, même celles des Chinois ; je n'ai pu en vérifier l'exactitude, ne les connaissant pas ; mais il est souvent arrivé à l'enfant de dire : Ce n'est pas ça, recommencez ; et l'Esprit obéissait. Je dois vous dire en passant que pendant son sommeil l'enfant est très grossier en commandant.

« Un soir que j'assistais à une de ces scènes, il y avait déjà cinq heures que le fils R… était dans une grande agitation ; j'essayai de le calmer par quelques passes magnétiques, mais aussitôt il devint furieux et bouleversa son lit. Le lendemain il se coucha à mon arrivée, et comme d'habitude s'endormit au bout de quelques minutes ; alors les coups et les grattements commencèrent ; tout à coup il dit à l'Esprit : Mets-toi là, je vais t'endormir ; et à notre grande surprise il le magnétisa, et cela malgré la résistance de l'Esprit qui paraissait s'y refuser, à ce que je crus comprendre d'après la conversation qu'ils avaient ensemble ; puis il le réveilla en le dégageant comme aurait pu le faire un magnétiseur exercé. Je m'aperçus alors qu'il semblait ramasser son fluide en un tas, puis il me le lança en m'apostrophant et en m'injuriant. Quand il se réveille, il n'a aucun souvenir de ce qui s'est passé.

« Les faits, loin de se calmer, s'aggravent chaque jour d'une manière affligeante par l'exaspération de l'Esprit, qui craint sans doute de perdre l'empire qu'il a pris sur ce jeune homme ; j'ai voulu lui demander son nom et ses antécédents, mais je n'ai obtenu que mensonges et blasphèmes. Je dois dire ici que quand il parle, c'est par la bouche du jeune homme, qui lui sert de médium parlant. J'ai vainement cherché à le ramener à de meilleurs sentiments par de bonnes paroles ; il me répond que la prière ne peut rien sur lui ; qu'il a essayé de monter vers Dieu, mais qu'il n'a trouvé que glaces et

brouillards ; alors il me traite de bigot, et quand je prie mentalement, je remarque toujours qu'il devient furieux et frappe à coups redoublés. Tous les jours il apporte des objets assez volumineux, du fer, du cuivre, etc. Quand je lui demande où il va les chercher, il répond qu'il les prend à des gens qui ne sont pas honnêtes. Si je lui fais de la morale, il se met en fureur. Un soir il me dit que tant que je viendrais il casserait tout, et qu'il ne s'en irait pas avant Pâques, puis il me cracha au visage. Lui ayant demandé pourquoi il s'attachait ainsi au fils R…, il répondit : Si ce n'était pas lui, ce serait un autre. Le père lui-même n'est pas exempt des atteintes de cet Esprit malfaisant ; souvent il est arrêté dans son travail, parce qu'il est frappé, tiré par ses habits en tous sens, et même piqué jusqu'au sang.

« J'ai fait ce que j'ai pu, mais je suis à bout de ressources ; j'ajoute qu'il est d'autant plus difficile d'obtenir de bons résultats, que M. et Mme R…, malgré leur désir d'en être délivré, car il a été cause pour eux d'un véritable préjudice, étant obligés de travailler pour vivre, ne me secondent pas, leur foi en Dieu n'ayant pas une grande consistance. »

Nous avons omis une foule de détails qui ne feraient que corroborer ceux que nous avons rapportés ; toutefois nous en avons dit assez pour montrer qu'on peut dire de cet Esprit, comme de certains malfaiteurs, qu'il est de la pire espèce.

Dans la séance de la Société, du 9 novembre dernier, les questions suivantes furent adressées à saint Louis à ce sujet :

1. Auriez-vous la bonté de nous dire quelque chose sur l'Esprit qui obsède le jeune R… ? - R. L'intelligence de ce jeune homme est des plus faibles, et quand l'Esprit s'empare de lui, il est alors dans une hallucination complète, d'autant mieux que son corps est plongé dans le sommeil. La raison ne peut donc rien sur son cerveau, et alors il est livré à l'obsession de cet Esprit turbulent.

2. Un Esprit relativement supérieur peut-il exercer sur un autre Esprit une action magnétique et paralyser ses facultés ? - R. Un bon Esprit ne peut quelque chose sur un autre que moralement, mais non physiquement. Pour paralyser par le fluide magnétique, il faut agir sur la matière, et l'Esprit n'est pas une matière semblable à un corps humain.

3. Comment se fait-il alors que le jeune R… prétende magnétiser l'Esprit et l'endormir ? - R. Il le croit, et l'Esprit se prête à l'illusion.

4. Le père désire savoir s'il n'y aurait pas moyen de se débarrasser de cet hôte importun, et si son fils sera encore longtemps soumis à cette épreuve ? - R. Quand ce jeune homme est réveillé, il faudrait, avec lui, évoquer de bons Esprits, afin de le mettre en rapport avec eux, et, par ce moyen, écarter les mauvais qui l'obsèdent pendant son sommeil.

5. Pourrions-nous agir d'ici en évoquant, par exemple, cet Esprit pour le moraliser, ou peut-être l'Esprit même du jeune homme ? - R. Ce n'est guère possible à présent : ils sont tous deux trop matériels ; il faut agir directement sur le corps de l'être vivant, par la présence des bons Esprits qui viendront vers lui.

6. Nous ne comprenons pas bien cette réponse. - R. Je dis qu'il faut appeler le concours de bons Esprits qui pourront rendre le jeune homme moins accessible aux impressions du mauvais Esprit.

7. Que pouvons-nous faire pour lui ? - R. Le mauvais Esprit qui l'obsède ne s'en ira pas facilement, n'étant fortement repoussé par personne. Vos prières, vos évocations sont une arme faible contre lui ; il faudrait agir directement et matériellement sur le sujet qu'il tourmente. Vous pouvez prier, car la prière est toujours bonne ; mais vous n'arriverez pas par vous-mêmes, si vous n'êtes secondés par ceux qui y sont le plus intéressés, c'est-à-dire par le père et la mère ; malheureusement, ils n'ont pas cette foi en Dieu qui centuple les forces, et Dieu n'écoute pas ceux qui ne s'adressent pas à lui avec confiance. Ils ne peuvent donc se plaindre d'un mal qu'ils ne font rien pour éviter.

8. Comment concilier la sujétion de ce jeune homme sous l'empire de cet Esprit, avec l'autorité qu'il exerce sur lui, puisqu'il commande et que l'Esprit obéit ? - R. L'esprit de ce jeune homme est peu avancé moralement, mais il l'est plus qu'on ne le croit en intelligence. Dans d'autres existences il a abusé de son intelligence qui n'était pas dirigée vers un but moral, mais, au contraire, par des vues ambitieuses ; il est maintenant en punition dans un corps qui ne lui permet pas de donner un libre cours à son intelligence, et le mauvais Esprit profite de sa faiblesse ; il se laisse commander pour des choses sans conséquence, parce qu'il le sait incapable de lui ordonner des choses sérieuses : il

l'amuse. La terre fourmille d'Esprits qui sont en punition dans des corps humains, c'est pourquoi il y a tant de maux de toutes sortes.
Remarque. L'observation vient à l'appui de cette explication. Pendant son sommeil, l'enfant montre une intelligence incontestablement supérieure à celle de l'état normal, ce qui prouve un développement antérieur, mais réduit à l'état latent sous cette enveloppe grossière ; ce n'est que dans les moments d'émancipation de l'âme, dans ceux où elle ne subit plus autant l'influence de la matière, que son intelligence se déploie, et c'est aussi le moment où il exerce une espèce d'autorité sur l'être qui le subjugue ; mais rendu à l'état de veille, ses facultés s'annihilent sous l'enveloppe matérielle qui la comprime. N'est-ce pas là un enseignement moral pratique ?
On témoigne le désir d'évoquer cet Esprit, mais aucun des médiums présents ne se soucie de lui servir d'interprète. Mlle Eugénie, qui avait aussi montré de la répugnance, saisit tout à coup le crayon par un mouvement involontaire, et écrivit :
1. Tu ne veux pas ? Eh bien ! tu écriras. Oh ! tu crois que je ne te dompterai pas ; si fait. Me voici ; mais tu ne t'effraies guère ; je te ferai voir mes forces.
Nota. Ici l'Esprit fait frapper au médium un grand coup de poing sur la table, et casse plusieurs crayons.
2. Puisque vous êtes ici, dites-nous pour quelle raison vous vous êtes attaché au fils de M. R… ? - R. Il faudrait, je crois, vous faire des confidences ! D'abord, sachez que j'ai un besoin très grand de tourmenter quelqu'un.
Un médium qui serait raisonnable me repousserait ; je m'attache à un idiot qui ne m'oppose aucune résistance.
3. Nota. Quelqu'un fait la réflexion que, malgré cet acte de lâcheté, cet Esprit ne manque pas d'intelligence. Il répond sans qu'il lui soit adressé de question directe :
Un peu ; je ne suis pas si bête que vous croyez.
4. Qu'étiez-vous de votre vivant ? - R. Pas grand chose ; un homme qui a fait plus de mal que de bien, et qui est d'autant plus puni.
5. Puisque vous êtes puni pour avoir fait du mal, vous devriez comprendre la nécessité de faire du bien. Est-ce que vous ne voulez pas chercher à vous améliorer ? - R. Si vous vouliez m'aider, je perdrais moins de temps.
6. Nous ne demandons pas mieux, mais il faut que vous en ayez la volonté ; priez avec nous, cela vous aidera. - R. (Ici l'Esprit fait une réponse blasphématoire).
7. Assez ! nous ne voulons pas en entendre davantage ; nous espérions éveiller en vous quelques bons sentiments, c'est dans ce but que nous vous avons appelé ; mais puisque vous ne répondez à notre bienveillance que par de vilaines paroles, vous pouvez vous retirer. - R. Ah ! là s'arrête votre charité ! parce j'ai pu un peu résister, je vois que cette charité s'arrête court : c'est que vous ne valez pas mieux. Oui, vous pourriez me moraliser mieux que vous ne pensez si vous saviez vous y prendre ; d'abord dans l'intérêt de l'idiot qui en souffre, du père qui ne s'en effraie que trop, puis du mien si cela vous plaît.
8. Dites-nous votre nom, afin que nous puissions désigner. - R. Oh ! mon nom vous importe peu ; appelez-moi si vous voulez l'Esprit du jeune idiot.
9. Si nous avons voulu vous faire cesser, c'est parce que vous avez dit une parole sacrilège. - R. Ah ! ah ! monsieur a été choqué ! Pour savoir ce qu'il y a dans la boue, il faut la remuer.
10. Quelqu'un dit : Cette figure est digne de l'Esprit : elle est ignoble. - R. Vous voulez du poétique, jeune homme ? en voici : Pour connaître l'odeur de la rose il faut la sentir.
11. Puisque vous avez dit que nous pouvions vous aider à vous améliorer, un de ces messieurs s'offre de vous instruire ; voulez-vous aller avec lui quand il vous évoquera ? - R. Il faut d'abord que je voie s'il me convient. (Après quelques instants de réflexion il ajoute :) Oui, j'irai.
12. Pourquoi le fils de M. R… se mettait-il en fureur quand M. L… voulait le magnétiser ? - R. Ce n'est pas lui qui était en colère, c'était moi.
13. Pourquoi cela ? - R. Je n'ai aucun pouvoir sur cet homme qui m'est supérieur, c'est pourquoi je ne puis le sentir. Il veut m'arracher celui que je tiens sous ma dépendance, et c'est ce que je ne veux pas.

14. Vous devez voir autour de vous des Esprits qui sont plus heureux que vous ; savez-vous pourquoi ? - R. Oui, je le sais ; ils sont meilleurs que moi.
15. Comprenez-vous alors que si, au lieu de faire le mal, vous faisiez le bien, vous seriez heureux comme eux ? - R. Je ne demanderais pas mieux ; mais c'est difficile de faire le bien.
16. C'est peut-être difficile pour vous, mais ce n'est pas impossible. Comprenez-vous que la prière peut avoir une grande influence pour votre amélioration ? - R. Je ne dis pas non ; j'y réfléchirai. Appelez-moi quelquefois.
Remarque. Cet Esprit, comme on le voit, n'a pas démenti son caractère ; cependant il s'est montré moins récalcitrant sur la fin, ce qui prouve qu'il n'est pas tout à fait inaccessible au raisonnement. Il y a donc chez lui de la ressource, mais il faudrait pour le dominer entièrement un concours de volontés qui n'existe pas. Ceci doit être un enseignement pour les personnes qui pourraient se trouver dans un cas analogue.
Cet Esprit est sans doute très mauvais, et appartient au bas-fond du monde Spirite ; mais on peut dire qu'il est brutalement mauvais, et chez de pareils êtres il y a plus de ressources que chez ceux qui sont hypocrites ; ils sont à coup sûr beaucoup moins dangereux que les Esprits fascinateurs qui, à l'aide d'une certaine dose d'intelligence et d'un faux semblant de vertu, savent inspirer à certaines personnes une aveugle confiance dans leurs paroles ; confiance dont tôt ou tard elles sont victimes, car ces Esprits n'agissent jamais en vue du bien : ils ont toujours une arrière-pensée. Le Livre des Médiums aura pour résultat, nous l'espérons, de mettre en garde contre leurs suggestions, ce dont, assurément, ils ne nous sauront pas bon gré ; mais, comme on le pense bien, nous nous inquiétons tout aussi peu de leur mauvais vouloir, que de celui des Esprits incarnés qu'ils exciteront contre nous. Les mauvais Esprits, pas plus que les hommes, ne voient avec plaisir ceux qui, en démasquant leurs turpitudes, leur ôtent les moyens de nuire.

Enseignement spontané des Esprits

Dictées obtenues ou lues dans la Société par divers Médiums

Les trois types
(Méd. M. Alfred Didier.)
Il y a dans le monde trois types qui seront éternels ; ces trois types, de grands hommes les ont peints tels qu'ils ont été de leur temps, et ils ont deviné qu'ils existeraient toujours. Ces trois types sont d'abord Hamlet, qui dit en lui-même : To be or not to be, that is the question ; puis Tartufe, qui marmotte des prières, et qui, en outre, médite le mal ; puis Don Juan, qui dit à tous : Je ne crois à rien. Molière a trouvé, lui seul, deux de ces types ; il a flétri Tartufe, et il a foudroyé Don Juan. L'homme sans la vérité est dans le doute comme Hamlet, sans conscience comme Tartufe, sans cœur comme Don Juan. Hamlet est dans le doute, il est vrai, mais il cherche, il est malheureux, l'incrédulité l'accable, ses plus suaves illusions s'éloignent de jour en jour, et cet idéal, cette vérité qu'il poursuit, tombe dans l'abîme comme Ophélie et est à jamais perdue pour lui ; alors il devient fou, il meurt en désespéré ; mais Dieu lui pardonnera, car il a eu du coeur, il a aimé, et c'est le monde qui lui a enlevé ce qu'il voulait conserver.
Les deux autres types sont atroces, parce qu'ils sont égoïstes et hypocrites, chacun dans leur genre. Tartufe prend le masque de la vertu, ce qui le rend odieux ; Don Juan ne croit à rien, pas même à Dieu : il ne croit qu'à lui. Ne vous a-t-il jamais semblé voir dans cet emblème fameux de Don Juan et de la statue du Commandeur, ne vous a-t-il jamais semblé, dis-je, voir le scepticisme en face des tables tournantes ? L'esprit humain corrompu devant la plus brutale manifestation ? Le monde n'y a vu, jusqu'à présent, qu'une figure tout à fait humaine ; croyez-vous qu'il ne faille pas y voir et y deviner davantage ? Que le génie inimitable de Molière n'a pas eu dans cette œuvre le sentiment du bon sens sur les faits spirituels, comme il l'avait toujours eu pour les défauts de ce monde !

Gérard de Nerval

Cazotte
(Méd. M. Alfred Didier.)

Il est curieux de voir surgir, au milieu du matérialisme, une réunion d'hommes de bonne foi pour propager le Spiritisme. Oui, c'est au milieu des plus profondes ténèbres que Dieu lance la lumière, et c'est au moment où on l'oublie le plus qu'il se montre le mieux ; semblable au voleur sublime dont parle l'Evangile, qui viendra juger le monde au moment où il y pensera le moins. Mais Dieu ne vient pas vers vous pour vous surprendre ; il vient, au contraire, vous prévenir que cette grande surprise, qui doit saisir les hommes à la mort, doit être, pour eux, funeste ou heureuse.
C'était au milieu d'une société corrompue que Dieu m'avait envoyé. Grâce à la clairvoyance, quelques-unes de ces révélations, qui semblaient si merveilleuses de mon temps, paraissent aujourd'hui toutes naturelles. Tous ces souvenirs ne sont plus que des rêves pour moi, et, Dieu soit loué ! le réveil n'a pas été pénible. Le Spiritisme est né, ou plutôt il est ressuscité à votre époque ; le magnétisme était de mon temps. Croyez que les grandes lumières précèdent de grands éclats.
L'auteur du Diable amoureux vous rappelle qu'il a déjà eu l'honneur de converser avec nous, et il sera heureux de continuer ses relations amicales.
Cazotte.
Dans la séance suivante, les questions ci-après furent adressées à l'Esprit de Cazotte :
Vous avez eu l'obligeance, en venant spontanément la dernière fois, de nous dire que vous reviendriez volontiers. Nous profitons de votre offre pour vous adresser quelques questions, si vous le voulez bien.
1° L'histoire du fameux souper où vous prédîtes le sort qui attendait chaque convive est-elle entièrement vraie ? - R. Elle est vraie en ce sens que cette prédiction ne s'est pas faite en une seule soirée, mais à bien des repas, à la fin desquels je m'égayais à faire peur à mes aimables convives par de sinistres révélations.
2° Nous connaissons les effets de la seconde vue, et nous comprendrions que, doué de cette faculté, vous eussiez pu voir des choses éloignées, mais se passant à ce moment-là ; comment avez-vous pu voir des choses futures qui n'existaient pas encore, et les voir avec précision ? Veuillez nous dire en même temps comment cette prévision vous a été donnée ? Avez-vous parlé simplement comme inspiré, sans rien voir, ou bien le tableau des événements annoncés par vous s'est-il présenté comme une image ? Soyez assez bon pour nous décrire cela le mieux possible pour notre instruction. - R. Il y a dans la raison de l'homme un instinct moral qui le pousse à prédire certains événements. J'étais doué, il est vrai, d'une clairvoyance assez grande, mais toujours humaine, sur les événements qui s'effectuaient alors ; mais croyez-vous que le bon sens, ou le jugement sain des choses d'ici-bas, puisse vous détailler, bien des années à l'avance, telle ou telle circonstance ? Non ; à ma sagacité naturelle était jointe une qualité surnaturelle : la seconde vue. Lorsque je révélais aux personnes qui m'entouraient les secousses terribles qui allaient avoir lieu, je parlais évidemment comme un homme de sens et de logique ; mais lorsque de ces circonstances vagues et générales, je voyais les petits détails, lorsque je voyais visiblement telle ou telle victime, c'est alors que je ne parlais plus comme un homme seulement doué, mais comme un homme inspiré.
3° Indépendamment de ce fait, avez-vous eu, pendant votre vie, d'autres exemples de prévisions ? - Oui ; elles étaient toutes à peu près sur ce sujet ; mais, par passe-temps, j'étudiais les sciences occultes, et je m'occupais beaucoup de magnétisme.
4° Cette faculté de prévision vous a-t-elle suivi dans le monde des Esprits ? c'est-à-dire, depuis votre mort, prévoyez-vous encore certains événements ? - R. Oui, ce don m'est resté beaucoup plus pur.
Remarque. On pourrait voir ici une contradiction avec le principe qui s'oppose à la révélation de l'avenir. L'avenir, en effet, nous est caché par une loi très sage de la Providence, parce que cette connaissance nuirait à notre libre-arbitre, et nous porterait à négliger le présent pour l'avenir ; de plus, par notre opposition, nous pourrions entraver certains événements nécessaires à l'ordre général ; mais lorsque cette communication peut nous exciter à faciliter l'accomplissement d'une chose, Dieu peut en permettre la révélation dans des limites assignées par sa sagesse.

La voix de l'ange gardien
(Médium, mademoiselle Huet.)

Tous les hommes sont médiums ; tous ont un Esprit qui les dirige, vers le bien, quand ils savent l'écouter. Maintenant que quelques-uns communiquent directement avec lui par une médiumnité particulière, que d'autres ne l'entendent que par la voix du cœur et de l'intelligence, peu importe, ce n'est pas moins leur Esprit familier qui les conseille. Appelez-le esprit, raison, intelligence, c'est toujours une voix qui répond à votre âme et vous dicte de bonnes paroles ; seulement, vous ne les comprenez pas toujours. Tous ne savent pas agir d'après les conseils de cette raison, non cette raison qui se traîne et rampe plutôt qu'elle ne marche, cette raison qui se perd au milieu des intérêts matériels et grossiers, mais cette raison qui élève l'homme au-dessus de lui-même, qui le transporte vers des régions inconnues ; flamme sacrée qui inspire l'artiste et le poète, pensée divine qui élève le philosophe, élan qui entraîne les individus et les peuples, raison que le vulgaire ne peut comprendre, mais qui rapproche l'homme de la divinité, plus qu'aucune autre créature ; entendement qui sait le conduire du connu à l'inconnu, et lui fait exécuter les choses les plus sublimes. Ecoutez donc cette voix intérieure, ce bon génie qui vous parle sans cesse, et vous arriverez progressivement à entendre votre ange gardien qui vous tend les mains du haut du ciel.

Channing

La coquetterie

(Méd., madame Costel.)

Aujourd'hui nous nous occuperons de la coquetterie féminine qui est l'ennemie de l'amour : elle le tue ou elle l'amoindrit, ce qui est pis. La femme coquette ressemble à un oiseau en cage qui, par ses chants, attire les autres oiseaux auprès de lui. Elle attire les hommes qui brisent leurs cœurs contre les barreaux qui l'enferment. Plaignons-la plus qu'eux ; rendue captive par l'étroitesse de ses idées et par la sécheresse de son cœur, elle piétine dans l'obscurité de sa conscience, ne pouvant jamais voir luire le soleil de l'amour qui ne rayonne que pour les âmes généreuses et dévouées. Il est plus difficile de ressentir l'amour que de l'inspirer, et tous, cependant, s'inquiètent et fouillent le cœur désiré sans examiner d'abord si le leur possède le trésor convoité. Non, l'amour qui est la sensualité de l'amour-propre, n'est pas l'amour plus que la coquetterie n'est la séduction pour une âme élevée. On a raison de jeter le blâme et d'entourer de difficultés ces fragiles liaisons, honteux échange de vanité, de misères de toutes sortes ; l'amour demeure étranger à ces choses-là ; pas plus que le rayon, il n'est souillé par le fumier qu'il éclaire. Insensées sont les femmes qui ne comprennent pas que leur beauté, leur vertu, c'est l'amour dans son abandon, dans son oubli des intérêts personnels, et dans la transmigration de l'âme qui se livre tout entière à l'être aimé. Dieu bénit la femme qui a porté le joug de l'amour, il repousse celle qui a fait de ce précieux sentiment un trophée à sa vanité, une distraction à son oisiveté, ou une flamme charnelle qui consume le corps en laissant le cœur vide.

Georges

Allan Kardec

Février 1861

Bulletin de la société parisienne des études spirites
Extrait des procès verbaux

Vendredi 21 décembre 1860 (Séance particulière.)
Admission de deux nouveaux membres.
Rapports divers.
1° Lecture de plusieurs communications obtenues hors des séances.
2° M. Allan Kardec donne lecture d'une lettre de Bordeaux par laquelle on propose l'évocation d'une demoiselle M. H… décédée récemment. La Société consultée ne pense pas qu'elle doive s'occuper de cette évocation.
Travaux de la séance.
1° Dictée spontanée signée Lazare, obtenue par madame Costel. - Autre, signée Gérard de Nerval, obtenue par M. A. Didier. L'Esprit développe la proposition dont il a posé les bases dans la communication des Trois types : Hamlet, Don Juan et Tartufe, le 14 décembre. Il développe le type d'Hamlet. Sur la demande qui lui en est faite, il donne son appréciation sur Lafontaine. - Autre, signée Torquato Tasso, par mademoiselle H… L'Esprit donne également son appréciation sur Lafontaine.
2° Evocation de lady Esther Stanhope, qui a passé la plus grande partie de sa vie sur les hauteurs du Liban, au milieu des populations arabes qui lui avaient donné le titre de reine de Palmyre.

Vendredi 28 décembre 1860. (Séance générale.)
Rapports divers.
1° Lecture de plusieurs communications obtenues hors des séances, entre autres un conte fantastique signé Hoffmann, par madame Costel, et l'évocation d'un nègre faite à la Nouvelle-Orléans, par madame de B… Elle est remarquable par la naïveté des idées, et la reproduction du langage usité parmi les nègres.
2° Lettre de madame T. D… de Cracovie qui constate les progrès du Spiritisme en Pologne, dans la Podolie et l'Ukraine. Cette dame est médium depuis sept ans ; elle joint à sa lettre quatre communications qui attestent la bonté et la supériorité de l'Esprit qui les a faites, et demande en outre à faire partie de la Société.
3° M. Allan Kardec adresse aux Esprits l'allocution suivante, pour les remercier de leur concours pendant l'année qui vient de s'écouler :
« Nous ne voulons pas terminer l'année sans adresser nos remerciements aux bons Esprits qui ont bien voulu venir nous instruire. Nous remercions surtout saint Louis, notre président spirituel, dont la protection a été si évidente sur la Société qu'il a prise sous son patronage, et qui, nous l'espérons, voudra bien nous la continuer, le priant de nous inspirer à tous les sentiments qui peuvent nous en rendre dignes. Nous remercions également tous ceux qui sont venus spontanément nous donner leurs avis et leurs instructions, soit à nos séances, soit dans les communications qu'ils ont données en particulier à nos médiums et qui nous ont été transmises. Dans le nombre, nous ne saurions oublier Lamennais qui a dicté à M. Didier des pages si éloquentes ; Channing ; Georges, dont les belles communications ont été admirées de tous les lecteurs de la Revue ; Mme Delphine de Girardin, Charles Nodier, Gérard de Nerval, Lazare, Le Tasse, Alfred de Musset, Rousseau, etc., etc. L'année 1860 a été éminemment prospère pour les idées spirites ; espérons qu'avec le concours des bons Esprits, l'année qui va s'ouvrir ne sera pas moins favorable. Quant aux Esprits souffrants qui sont venus, soit spontanément, soit à notre appel, nous continuerons, par nos prières, d'appeler sur eux la miséricorde de Dieu, le priant de soutenir ceux qui sont dans la voie du repentir, et d'éclairer ceux qui sont encore dans la voie ténébreuse du mal. »
Travaux de la séance.
1° Dictée spontanée sur l'année 1860, signée J.-J. Rousseau, par Mme Costel. - Autre, signée Necker, par mademoiselle H… - Autre, sur l'année 1861, signée saint Louis.

2° Évocation de lady Stanhope, Hoffmann, le nègre de la Nouvelle-Orléans.
3° Questions diverses : Sur le souvenir des existences antérieures dans Jupiter ; - Sur diverses apparitions qu'a eues la belle-mère de M. Pr…, présent à la séance.

Vendredi 4 janvier 1861. (Séance particulière.)
Admission de M. W…, artiste peintre.
Rapports divers.
1° Lettre de M. Kond…, docteur-médecin (Vaucluse), qui exprime le regret que tout ce qui est mentionné dans les procès-verbaux de la Société ne soit pas publié intégralement dans la Revue. « Les partisans du Spiritisme, dit-il, qui ne peuvent assister aux séances, se trouvent étrangers aux questions qui sont étudiées et résolues dans cette assemblée scientifique. Tous les mois nous attendons avec une impatience fiévreuse l'arrivée de la Revue ; quand nous la tenons, nous ne perdons pas une minute pour la lire ; nous la lisons et relisons, puis nous apprenons avec tristesse une foule de questions dont nous n'aurons jamais la solution. » Il demande s'il n'y aurait pas moyen de remédier à cet inconvénient.
Mme Costel dit avoir reçu des lettres dans le même sens.
Cela prouve, dit M. Allan Kardec, une chose dont nous devons être très satisfaits, c'est le prix que l'on attache aux travaux de la Société, et le crédit dont elle jouit parmi les vrais Spirites. La publication de l'extrait des procès-verbaux montre aux étrangers qu'elle ne s'occupe que de choses graves et d'études sérieuses ; la considération qu'elle s'est acquise au dehors tient à sa modération et à sa marche prudente sur un terrain nouveau, à l'ordre et à la gravité qui président à ses réunions, et au caractère essentiellement moral et scientifique de ses travaux ; c'est donc pour elle un encouragement de ne pas s'écarter d'une voie qui lui mérite l'estime, puisque de l'étranger, de la Pologne même, on écrit pour demander à en faire partie.
A la réclamation spéciale et très flatteuse pour nous de M. le docteur K…, je répondrai d'abord que, pour publier intégralement tout ce qui se fait et se discute dans la Société, il faudrait des volumes. Parmi les évocations qui y sont faites, il en est beaucoup, ou qui ne répondent pas à l'attente, ou qui n'offrent pas un intérêt assez général pour être publiées ; on les conserve dans les archives pour être consultées au besoin, et le bulletin se contente de les mentionner. Il en est de même des communications spontanées : on ne publie que les plus instructives. Quant aux questions diverses et problèmes moraux, qui ont souvent un grand intérêt, M. le docteur K… est dans l'erreur s'il pense que les Spirites du dehors en sont privés. Ce qui lui donne cette opinion, c'est que l'abondance des matières, et la nécessité de les coordonner, permettent assez rarement de publier toutes ces questions dans le numéro de la Revue où elles sont mentionnées au bulletin ; mais elles y trouvent tôt ou tard leur place. D'ailleurs, elles constituent un des éléments essentiels des ouvrages sur le Spiritisme ; elles ont été mises à profit dans le Livre des Esprits et dans le Livre des Médiums où elles sont classées selon leur objet, et aucune de celles qui sont essentielles n'a été omise. Que M. K…, et les autres Spirites se rassurent donc ; s'ils ne peuvent, par la lecture de la Revue, assister de loin aux séances de la Société, et n'en pas perdre une parole, tout ce que l'on y obtient d'important n'est jamais mis sous le boisseau. Néanmoins, la Revue s'efforcera de répondre, autant que possible, au désir exprimé par l'honorable correspondant.
2° M. Allan Kardec signale, d'après le récit d'un négociant de New-York, présent à la séance, le progrès que fait aux États-Unis du nord les principes formulés dans le Livre des Esprits. Ce livre y est traduit en anglais par fragments, et la doctrine de la réincarnation y compte maintenant de nombreux partisans.
3° Lecture d'une gracieuse et charmante communication en vieux style du moyen-âge, obtenue par mademoiselle S… - Autre, sur l'immatérialité des Esprits, par madame Costel.
Travaux de la séance.
1° Observations critiques sur la dictée faite dans la dernière séance par l'Esprit de Necker. L'Esprit de Mme de Staël se manifeste spontanément et justifie, en en expliquent le sens, les paroles de son père.

2° Évocation de Léon X, qui s'est manifesté spontanément le 14 décembre. Répondant à plusieurs questions qui lui sont faites, il explique et développe ses idées sur le caractère comparé des Américains, des Français et des Anglais ; la manière de voir de ces peuples touchant le Spiritisme ; les progrès inévitables de cette doctrine, etc.
3° Dialogue spontané entre Mgr Sibour et son meurtrier.
4° Questions adressées à saint Louis sur le nègre évoqué le 28 décembre, son caractère et son origine.
5° Évocation de mademoiselle J. B., pour sa mère présente à la séance. Cette communication, d'un intérêt tout privé, offre une peinture touchante de l'affection que certains Esprits conservent pour ceux qu'ils ont aimés sur la terre.

M. Squire

Plusieurs journaux ont parlé avec plus ou moins de dérision, selon leur habitude, de ce nouveau médium, compatriote de M. Home, sous l'influence duquel se produisent aussi des phénomènes d'un ordre en quelque sorte exceptionnel. Ils ont cela de particulier, que les effets n'ont lieu que dans la plus profonde obscurité, circonstance dont ne manquent pas d'exciper les incrédules. M. Home, comme on le sait, produisait des phénomènes très variés, dont le plus remarquable était, sans contredit, celui des apparitions tangibles ; nous en avons rendu un compte détaillé dans la Revue Spirite des mois de février, mars et avril 1868. M. Squire n'en produit que deux, ou, pour mieux dire, qu'un seul avec certaines variantes, mais qui n'en est pas moins digne d'attention. L'obscurité étant une condition essentielle pour l'obtention du phénomène, il va sans dire que l'on prend toutes les précautions nécessaires pour s'assurer de la réalité. Voici en quoi il consiste :
M. Squire se place devant une table, pesant 35 à 40 kilog., semblable à une forte table de cuisine ; on lui attache solidement les deux jambes ensemble, afin qu'il ne puisse s'en servir, et, dans cette position même, sa force musculaire, s'il y avait recours, serait considérablement paralysée. Une autre personne, la première venue, la plus incrédule si l'on veut, lui tient une main, de manière à n'en laisser libre qu'une seule. Il pose alors légèrement celle-ci sur le bord de la table ; cela étant, on enlève les lumières, et à l'instant même, la table est soulevée, passe par-dessus sa tête, et va retomber derrière lui, les pieds en l'air, sur un divan ou des coussins disposés pour la recevoir, afin qu'elle ne se brise pas dans sa chute ; l'effet produit, on rapporte immédiatement la lumière : c'est l'affaire de quelques secondes. Il peut répéter l'expérience autant de fois qu'il le veut dans la même séance.
Une variété de ce phénomène est celle-ci : une personne se place à côté de M. Squire ; la table étant soulevée et renversée comme il vient d'être dit, au lieu de retomber par derrière, se pose à plat et en équilibre sur la tête de la personne, qui ne sent qu'une très légère pression ; mais à peine la lumière vient-elle à frapper la table que celle-ci pèse de tout son poids, et tomberait si deux autres personnes n'étaient là prêtes à la recevoir et à la soutenir par les deux extrémités.
Tel est en substance, et dans sa plus grande simplicité, sans emphases comme sans réticence, le récit de ces faits singuliers que nous empruntons à la Patrie du 23 décembre 1860, et que nous tenons également d'un grand nombre de témoins, car nous avouons ne les avoir pas vus ; mais l'honorabilité de ceux qui nous les ont rapportés ne nous laisse aucun doute sur leur exactitude. Nous avons un autre motif plus puissant peut-être d'y ajouter foi, c'est que la théorie nous en démontre la possibilité ; or, rien n'est propre à asseoir une conviction comme de se rendre compte ; rien ne provoque le doute comme de dire : j'ai vu, mais je ne comprends pas. Essayons donc de faire comprendre.
Commençons d'abord par lever quelques objections préjudicielles. La première qui vient assez naturellement à la pensée, c'est que M. Squire emploie quelque moyen secret, autrement dit, qu'il est un habile prestidigitateur ; ou bien, comme le disent plus crûment les gens qui ne tiennent pas à passer pour polis, que c'est un charlatan. Un seul mot répond à cette supposition, c'est que M. Squire, venu à Paris en simple touriste, ne tire aucun profit de son étrange faculté ; or, comme il n'y a pas de charlatans désintéressés, c'est pour nous la meilleure garantie de sincérité. Si M. Squire

donnait des séances à tant la place, s'il était mû par un intérêt quelconque, nous trouverions toutes les suspicions parfaitement légitimes ; nous n'avons pas l'honneur de le connaître, mais nous tenons de personnes dignes de toute notre confiance, qui le connaissent particulièrement depuis plusieurs années, que c'est un homme des plus honorables, d'un caractère doux et bienveillant, un littérateur distingué, qui écrit dans plusieurs journaux d'Amérique. La critique tient rarement compte du caractère des personnes et du mobile qui les fait agir ; elle a tort, car c'est assurément une base essentielle d'appréciation ; il est des cas où l'accusation de supercherie est non-seulement une offense, mais un manque de logique.

Ceci posé, et toute supposition de moyens frauduleux écartée, reste à savoir si le phénomène pourrait se produire à l'aide de la force musculaire. L'essai en a été fait par des hommes doués d'une force exceptionnelle, et tous ont reconnu l'impossibilité absolue de soulever cette table avec une main, et encore moins de la faire pirouetter en l'air ; ajoutons que la complexion physique de M. Squire ne saurait s'allier avec une puissance herculéenne. Puisque l'emploi de la force physique est impossible, qu'un examen scrupuleux garantit contre l'usage de tout moyen mécanique, il faut bien admettre l'action d'une force surhumaine. Tout effet a une cause ; si la cause n'est pas dans l'humanité, il faut, de toute nécessité, qu'elle soit hors de l'humanité, autrement dit, dans l'intervention des êtres invisibles qui nous entourent, c'est-à-dire des Esprits.

Pour les Spirites, le phénomène produit par M. Squire n'a de nouveau que la forme selon laquelle il se produit, mais quant au fond, il rentre dans la catégorie de tous les autres phénomènes connus d'enlèvement et de déplacement d'objets, avec ou sans contact, de suspension des corps graves dans l'espace ; il a son principe dans le phénomène élémentaire des tables tournantes, dont la théorie complète se trouve dans notre nouvel ouvrage : le Livre des Médiums. Quiconque aura bien médité cette théorie pourra facilement s'expliquer l'effet produit par M. Squire ; car, certes, le fait d'une table qui, sans le contact d'aucune personne, se détache du sol, se soulève et se maintient dans l'espace sans point d'appui, est plus extraordinaire encore ; si l'on peut s'en rendre compte, on s'expliquera d'autant plus facilement l'autre phénomène.

Dans tout cela, dira-t-on, qu'est-ce qui prouve l'intervention des Esprits ? Si les effets étaient purement mécaniques, rien, il est vrai, ne prouverait cette intervention, et il suffirait de recourir à l'hypothèse d'un fluide électrique ou autre ; mais du moment qu'un effet est intelligent, il doit avoir une cause intelligente ; or, c'est aux signes d'intelligence de ces effets que l'on a reconnu que leur cause n'est pas exclusivement matérielle. Nous parlons des effets spirites en général, car il en est dont le caractère intelligent est presque nul, et c'est le cas de M. Squire. On pourrait donc le supposer doué, à l'instar de certaines personnes, d'une puissance électrique naturelle ; mais nous ne sachions pas que jamais la lumière ait été un obstacle à l'action de l'électricité ou du fluide magnétique. D'un autre côté, l'examen attentif des circonstances du phénomène exclut cette supposition, tandis que son analogie avec ceux qui ne peuvent être produits que par l'intervention d'intelligences occultes est manifeste ; il est donc plus rationnel de le ranger parmi ces derniers. Reste à savoir comment l'Esprit, ou l'être invisible, s'y prend pour agir sur la matière inerte.

Lorsqu'une table se meut, ce n'est pas l'Esprit qui la prend avec les mains et la soulève à force de bras, par la raison très simple que, quoiqu'il ait un corps comme nous, ce corps est fluidique et ne peut exercer une action musculaire proprement dite. Il sature la table avec son propre fluide combiné avec le fluide animalisé du médium ; par ce moyen, la table est momentanément animée d'une vie factice ; elle obéit alors à la volonté, comme le ferait un être vivant ; elle exprime, par ses mouvements, la joie, la colère et les divers sentiments de l'Esprit qui s'en sert ; ce n'est pas elle qui pense, elle n'est ni joyeuse ni colère ; ce n'est pas l'Esprit qui s'incorpore en elle, car il ne se métamorphose pas en table ; elle n'est pour lui qu'un instrument docile, obéissant à sa volonté, comme le bâton qu'un homme agite, et avec lequel il exprime la menace ou divers signaux. Le bâton, dans ce cas, est soutenu par les muscles ; mais la table, ne pouvant être mise en mouvement par les muscles de l'Esprit, celui-ci l'agite par son propre fluide qui lui tient lieu de force musculaire. Tel est le principe fondamental de tous les mouvements en pareil cas.

Une question, plus difficile au premier abord, est celle-ci : comment un corps lourd peut-il se détacher du sol et se maintenir dans l'espace contrairement à la loi de gravitation ? Pour nous en

rendre compte, il suffit de nous reporter à ce qui se passe journellement sous nos yeux. On sait qu'il faut distinguer dans un corps solide le poids de la pesanteur ; le poids est toujours le même, il dépend de la somme des molécules ; la pesanteur varie en raison de la densité du milieu ; c'est pourquoi un corps pèse moins dans l'eau que dans l'air, et encore moins dans le mercure. Supposons qu'une chambre, sur le sol de laquelle repose une lourde table, soit tout-à-coup remplie d'eau, la table se soulèvera d'elle-même, ou tout au moins, un homme, un enfant même la soulèvera sans effort. Autre comparaison : Que l'on fasse le vide sous la cloche pneumatique, et à l'instant l'air de dessous ne faisant plus équilibre à la colonne atmosphérique, la cloche acquiert une pesanteur telle que l'homme le plus fort ne peut l'enlever ; et pourtant, quoique ni la table ni la cloche n'aient gagné ou perdu un atome de leur substance, leur poids relatif a augmenté ou diminué en raison du milieu, que ce milieu soit un liquide ou un fluide.

Connaissons-nous tous les fluides de la nature, ou même toutes les propriétés de ceux que nous connaissons ? Il faudrait être bien présomptueux pour le croire. Les exemples que nous venons de citer sont des comparaisons : nous ne disons pas des similitudes ; c'est uniquement pour montrer que les phénomènes spirites qui nous paraissent si étranges ne le sont pas plus que ceux que nous venons de citer, et qu'ils peuvent s'expliquer, sinon par les mêmes causes, du moins par des causes analogues. En effet, voici une table qui perd évidemment de son poids apparent à un moment donné, et qui, dans une autre circonstance, acquiert un surcroît de pesanteur, et ce fait ne peut s'expliquer par les lois connues ; mais comme il se renouvelle, cela prouve qu'il est soumis à une loi qui, pour être inconnue, n'en existe pas moins. Quelle est cette loi ? Les Esprits la donnent ; mais à défaut de l'explication donnée par eux, on peut la déduire par analogie, sans recourir à des causes miraculeuses ou surnaturelles.

Le fluide universel, ainsi que l'appellent les Esprits, est le véhicule et l'agent de tous les phénomènes spirites ; on sait que les Esprits peuvent en modifier les propriétés selon les circonstances ; qu'il est l'élément constitutif du périsprit ou enveloppe semi-matérielle de l'Esprit ; que, dans ce dernier état, il peut acquérir la visibilité, et même la tangibilité ; est-il donc irrationnel d'admettre qu'un Esprit, à un moment donné, puisse envelopper un corps solide d'une atmosphère fluidique, dont les propriétés modifiées en conséquence produisent sur ce corps l'effet d'un milieu plus dense ou plus rare ? Dans cette hypothèse, l'enlèvement si facile d'une lourde table par M. Squire s'explique tout naturellement, ainsi que tous les phénomènes analogues.

La nécessité de l'obscurité est plus embarrassante. Pourquoi l'effet cesse-t-il au moindre contact de la lumière ? Le fluide lumineux exerce-t-il ici une action mécanique quelconque ? Cela n'est pas probable, puisque des faits du même genre se produisent parfaitement au grand jour. On ne peut attribuer cette singularité qu'à la nature toute spéciale des Esprits qui se manifestent par ce médium. Pourquoi par ce médium plutôt que par d'autres ? c'est encore là un de ces mystères que peuvent seuls pénétrer ceux qui se sont identifiés avec les phénomènes si nombreux et souvent si bizarres du monde des invisibles ; seuls, ils peuvent comprendre les sympathies et les antipathies qui existent entre les morts et les vivants.

A quel ordre appartiennent ces Esprits ? Sont-ils bons ou mauvais ? Nous savons que nous avons froissé certains amours-propres terrestres, en dépréciant la valeur des Esprits qui produisent des manifestations physiques ; on nous a fortement critiqué de les avoir qualifiés de saltimbanques du monde invisible ; pour notre excuse, nous dirons que le mot n'est pas de nous, mais des Esprits eux-mêmes ; nous leur en demandons bien pardon, mais il ne pourra jamais entrer dans notre pensée que des Esprits élevés viennent s'amuser à faire des tours de force ou autres choses de ce genre, pas plus qu'on ne parviendra à nous faire croire que les clowns, les hercules, les danseurs de corde et les baladins de la place publique sont des membres de l'Institut. Quiconque connaît la hiérarchie des Esprits sait qu'il y en a de tous les degrés d'intelligence et de moralité, et que l'on y rencontre autant de variétés d'aptitudes et de caractères que parmi les hommes, ce qui n'est pas étonnant, puisque les Esprits ne sont autre chose que les âmes de ceux qui ont vécu ; or, jusqu'à preuve contraire, on nous permettra de douter que des Esprits tels que ceux de Pascal, de Bossuet ou autres, même moins élevés, se mettent à nos ordres pour faire tourner ou voltiger des tables, et amuser un cercle de curieux ; nous demandons à ceux qui pensent autrement, s'ils croient qu'après leur mort, ils se

résigneraient volontiers à ce rôle de parade. Il y a même chez ceux qui sont aux ordres de M. Squire une servilité incompatible avec la moindre supériorité intellectuelle, d'où nous concluons qu'ils doivent appartenir aux classes inférieures, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient mauvais ; on peut être très bon et très honnête sans savoir ni lire ni écrire. Les mauvais Esprits sont généralement indociles, colères, et se plaisent à faire le mal ; or, il ne nous est pas revenu que ceux de M. Squire lui aient jamais joué de mauvais tours ; ils lui obéissent avec une docilité pacifique qui exclut tout soupçon de malveillance, mais ils ne sont pas pour cela aptes à donner des dissertations philosophiques. Nous croyons M. Squire trop homme de bon sens pour se formaliser de cette appréciation. Cette sujétion des Esprits qui l'assistent a fait dire à un de nos collègues, qu'ils l'avaient probablement connu dans une autre existence, où M. Squire aurait exercé sur eux une grande autorité, et qu'ils conservent envers lui, dans son existence présente, une obéissance passive. Du reste il ne faut pas confondre les Esprits qui s'occupent d'effets physiques proprement dits et que l'on désigne plus spécialement sous le nom d'Esprits frappeurs, avec ceux qui se communiquent par des coups frappés ; ce dernier moyen étant un langage, peut être employé par les Esprits de tous ordres comme l'écriture.

Comme nous l'avons dit, nous avons vu beaucoup de personnes qui ont assisté aux expériences de M. Squire ; mais, parmi celles qui n'étaient pas déjà initiées à la science spirite, beaucoup en sont sorties très peu convaincues, tant il est vrai que la vue seule des effets les plus extraordinaires ne suffit pas pour amener la conviction ; après avoir entendu les explications que nous leur avons données, leur manière de voir a été toute différente. Assurément, nous ne donnons pas cette théorie comme le dernier mot, la solution définitive ; mais à défaut de pouvoir expliquer ces faits par les lois connues, on conviendra que le système que nous émettons n'est pas dénué de vraisemblance ; admettons-le, si l'on veut, à titre de simple hypothèse, et quand on donnera une solution meilleure, nous serons un des premiers à l'accepter.

Pénurie des médiums

Quoique paru depuis peu de temps, le Livre des Médiums a déjà provoqué, dans plusieurs localités, le désir de former des réunions spirites intimes comme nous conseillons de le faire ; mais on nous écrit qu'on est arrêté par la pénurie des médiums ; c'est pourquoi nous croyons devoir donner quelques conseils sur les moyens d'y suppléer.

Un médium, et surtout un bon médium, est sans contredit un des éléments essentiels de toute assemblée qui s'occupe de Spiritisme, mais on serait dans l'erreur si l'on croyait qu'à son défaut, il n'y a rien à faire qu'à se croiser les bras ou à lever la séance. Nous ne partageons nullement l'opinion d'une personne qui comparait une séance spirite sans médium à un concert sans musiciens. Il y a, à notre avis, une comparaison beaucoup plus juste, c'est celle de l'Institut et de toutes les sociétés savantes qui savent utiliser leur temps sans avoir constamment devant eux les moyens d'expérimentation. On va au concert pour entendre de la musique ; il est donc évident que si les musiciens sont absents, le but est manqué ; mais dans une réunion spirite on va, ou du moins on doit aller, pour s'instruire : la question est de savoir si on ne peut le faire sans médium. Assurément, pour ceux qui vont dans ces sortes de réunions dans le seul but de voir des effets, le médium est aussi indispensable que le musicien dans un concert ; mais pour ceux qui recherchent avant tout l'instruction, qui veulent approfondir les diverses parties de la science, à défaut de l'instrument expérimentateur, ils ont plus d'un moyen d'y suppléer, c'est ce que nous allons essayer d'expliquer.

Nous dirons d'abord que, si les médiums sont communs, les bons médiums, dans la véritable acception du mot, sont rares. L'expérience prouve chaque jour qu'il ne suffit pas de posséder la faculté médianimique pour avoir de bonnes communications ; mieux vaut donc se passer d'un instrument que d'en avoir un défectueux. Certainement pour ceux qui, dans les communications, recherchent plus le fait que la qualité, qui y assistent plus pour se distraire que pour s'éclairer, le choix du médium est assez indifférent, et celui qui produira le plus d'effet sera le plus intéressant ; mais nous parlons de ceux qui ont un but plus sérieux et voient plus loin ; c'est à eux que nous nous adressons, parce que nous sommes certain d'en être compris.

D'un autre côté, les meilleurs médiums sont sujets à des intermittences plus ou moins longues, pendant lesquelles il y a suspension totale ou partielle de la faculté médianimique, sans parler des nombreuses causes accidentelles qui peuvent momentanément priver de leur concours. Ajoutons également que les médiums complètement flexibles, ceux qui se prêtent à tous les genres de communications sont plus rares encore ; ils ont généralement des aptitudes spéciales dont il importe de ne pas les détourner. On voit donc, qu'à moins d'en avoir une provision de rechange, on peut se trouver au dépourvu au moment où l'on s'y attend le moins, et il serait fâcheux qu'en pareil cas on fût obligé d'interrompre ses travaux.

L'enseignement fondamental que l'on vient chercher dans les réunions spirites sérieuses est sans doute donné par les Esprits ; mais quel fruit un élève retirerait-il des leçons du plus habile professeur si, de son côté, il ne travaillait pas ; s'il ne méditait pas sur ce qu'il a entendu ? Quels progrès ferait son intelligence s'il avait constamment le maître à ses côtés pour lui mâcher la besogne, et lui épargner la peine de penser ? Dans les assemblées spirites les Esprits remplissent deux rôles : les uns sont les professeurs qui développent les principes de la science, élucident les points douteux, enseignent surtout les lois de la vraie morale ; les autres sont les sujets d'observation et d'étude, qui servent d'application ; la leçon dominée, leur tâche est finie et la nôtre commence : c'est de travailler sur ce qui nous a été enseigné, afin de le mieux comprendre, d'en mieux saisir le sens et la portée. C'est afin de nous laisser le loisir de faire notre devoir (qu'on nous passe cette comparaison classique) que les Esprits suspendent quelquefois leurs communications. Ils veulent bien nous instruire, mais à une condition, c'est que nous les seconderons par nos efforts ; ils se lassent de répéter sans cesse la même chose inutilement ; ils avertissent ; si on ne les écoute pas, ils se retirent pour donner le temps de la réflexion.

En l'absence de médiums, une réunion qui se propose autre chose que de voir manœuvrer un crayon, a mille moyens d'utiliser son temps d'une manière profitable. Nous nous bornons à en indiquer sommairement quelques-uns :

1° Relire et commenter les anciennes communications, dont une étude plus approfondie fera mieux apprécier la valeur.

Si l'on objectait que ce serait une occupation fastidieuse et monotone, nous dirions qu'on ne se lasse pas d'entendre un beau morceau de musique ou de poésie ; qu'après avoir écouté un éloquent sermon, on voudrait pouvoir le lire à tête reposée ; qu'il est certains ouvrages qu'on relit vingt fois, parce que chaque fois on y découvre quelque chose de nouveau. Celui qui n'est frappé que par les mots s'ennuie d'entendre seulement deux fois la même chose, fût-elle sublime ; il lui faut toujours du nouveau pour l'intéresser, ou mieux pour l'amuser ; celui qui pense a un sens de plus : il est frappé par les idées plus que par les paroles ; c'est pourquoi il aime à entendre encore ce qui va jusqu'à son esprit sans s'arrêter à son oreille.

2° Raconter les faits dont on a connaissance, les discuter, les commenter, les expliquer par les lois de la science spirite ; en examiner la possibilité ou l'impossibilité ; voir ce qu'ils ont de probable ou d'exagéré ; faire la part de l'imagination et de la superstition, etc.

3° Lire, commenter et développer chaque article du Livre des Esprits, du Livre des Médiums, ainsi que tous autres ouvrages sur le Spiritisme.

Nous pensons qu'on nous excusera de citer ici nos propres ouvrages, ce qui est assez naturel puisqu'ils sont écrits pour cela ; ce n'est, au reste, de notre part qu'une indication et non une recommandation expresse ; ceux à qui ils ne conviendraient pas sont parfaitement libres de les mettre de côté. Loin de nous la prétention de croire qu'on ne puisse faire mieux ni aussi bien, nous croyons seulement que la science y est, jusqu'à ce jour, envisagée d'une manière plus complète que dans beaucoup d'autres, et qu'ils répondent à un plus grand nombre de questions et d'objections ; c'est à ce titre que nous les recommandons ; quant à leur mérite intrinsèque, l'avenir seul en sera le grand juge.

Nous donnerons un jour un catalogue raisonné des ouvrages qui ont trait, directement ou indirectement, à la science spirite, dans l'antiquité et dans les temps modernes, en France ou à l'étranger, parmi les auteurs sacrés ou profanes, lorsque nous aurons pu réunir les éléments

nécessaires. Ce travail est naturellement fort long, et nous serons très reconnaissants envers les personnes qui voudront bien nous le faciliter en nous fournissant des documents et des indications.
4° Discuter les différents systèmes sur l'interprétation des phénomènes spirites.
Nous recommandons à ce sujet l'ouvrage de M. de Mirville et celui de M. Louis Figuier, qui sont les plus importants. Le premier est riche en faits du plus haut intérêt et puisés aux sources authentiques. La conclusion de l'auteur est seule contestable, car il ne voit partout que des démons. Il est vrai que le hasard l'a servi selon ses goûts, en lui mettant sous les yeux ceux qui pouvaient le mieux y prêter la main, tandis qu'il lui a caché les innombrables faits que la religion elle-même regarde comme l'œuvre des anges et des saints.
L'histoire du merveilleux dans les temps modernes par M. Figuier est intéressante à un autre point de vue. Il y a aussi des faits longuement et minutieusement narrés qui s'y trouvent, on ne sait trop pourquoi, mais qu'il est bon de connaître. Quant aux phénomènes spirites proprement dits, ils occupent la partie la moins considérable de ses quatre volumes. Tandis que M. de Mirville explique tout par le diable, que d'autres expliquent tout par les anges, M. Figuier, qui ne croit ni aux diables, ni aux anges, ni aux Esprits bons ou mauvais, explique tout, ou croit tout expliquer, par l'organisme humain. M. Figuier est un savant ; il écrit sérieusement, et s'appuie sur le témoignage de quelques savants ; on peut donc regarder son livre comme le dernier mot de la science officielle sur le Spiritisme, et ce mot est : La négation de tout principe intelligent en dehors de la matière. Nous sommes fâchés que la science soit mise au service d'une si triste cause, mais elle n'en est pas responsable, elle qui nous dévoile sans cesse les merveilles de la création et qui écrit le nom de Dieu sur chaque feuille, sur l'aile de chaque insecte ; les coupables sont ceux qui s'efforcent de persuader en son nom qu'après la mort il n'y a plus d'espérance.
Les Spirites verront donc par ce livre à quoi se réduisent ces foudres terribles qui devaient anéantir leurs croyances ; ceux que la crainte d'un échec aurait pu ébranler, seront affermis en voyant la pauvreté des arguments qu'on leur oppose, les contradictions sans nombre qui résultent de l'ignorance et de l'inobservation des faits. Sous ce rapport cette lecture peut leur être utile, ne serait-ce que pour pouvoir en parler avec plus de connaissance de cause que ne le fait l'auteur à l'égard du Spiritisme qu'il nie sans l'avoir étudié, par ce seul motif qu'il nie toute puissance extra-humaine. La contagion de pareilles idées n'est pas à craindre ; elles portent avec elles leur antidote : la répulsion instinctive de l'homme pour le néant. Défendre un livre, c'est prouver qu'on le redoute ; nous engageons à lire celui de M. Figuier.
Si la pauvreté des arguments contre le Spiritisme est manifeste dans les ouvrages sérieux, leur nullité est absolue dans les diatribes et articles diffamatoires où la rage impuissante se trahit par la grossièreté, l'injure et la calomnie. Ce serait faire trop d'honneur à de pareils écrits de les lire dans des réunions sérieuses ; il n'y a rien à réfuter, rien à discuter, par conséquent rien à apprendre ; il n'y a qu'à les mépriser.
On voit donc qu'en dehors des instructions données par les Esprits, il y a ample matière à un travail utile ; nous ajouterons même qu'on puisera dans ce travail de nombreux éléments d'étude à soumettre aux Esprits par les questions auxquelles il donnera inévitablement lieu. Mais si, au besoin, on peut suppléer à l'absence momentanée de médiums, on aurait tort d'en induire qu'on peut s'en passer indéfiniment ; il ne faut donc rien négliger pour s'en procurer ; le mieux, pour une réunion, est de les puiser dans son propre sein, et si l'on veut bien se reporter à ce que nous disons à ce sujet dans notre dernier ouvrage, pages 306 et 307, on verra que le moyen est plus facile qu'on ne croit.

Lettre sur l'incrédulité

Suite et fin. Voyez numéro de janvier 1861, page 15

Depuis que l'homme existe sur terre il y existe des Esprits ; et, depuis lors aussi, des Esprits se sont manifestés aux hommes. L'histoire et la tradition fourmillent de preuves à ce sujet ; mais, soit que les uns ne comprissent pas les phénomènes de ces manifestations, soit que les autres n'osassent pas les divulguer, de peur de la prison ou du bûcher, soit que ces faits fussent mis sur le compte de la

superstition ou du charlatanisme par des gens trop prévenus, ou qui avaient intérêt à ce que la lumière ne se fît pas ; soit enfin qu'ils fussent mis sur le compte du démon par une autre classe d'intéressés, il est certain que, jusqu'à ces derniers temps, ces phénomènes, quoique bien constatés, n'avaient point encore été expliqués d'une manière satisfaisante, ou que, du moins, la véritable théorie n'avait pas encore pénétré dans le domaine public, probablement parce que l'humanité n'était pas mûre encore pour cela, comme pour bien d'autres choses merveilleuses qui s'accomplissent de nos jours. Il était réservé à notre époque de voir éclore, dans le même demi-siècle, la vapeur, l'électricité, le magnétisme animal, j'entends, du moins, comme sciences d'application, et enfin le spiritisme, le plus merveilleux de tous, c'est-à-dire, non seulement la constatation matérielle de notre existence immatérielle et de notre immortalité, mais encore l'établissement de relations matérielles, pour ainsi dire, et constantes entre le monde invisible et nous. Quelles conséquences incalculables ne doivent pas naître d'un événement aussi prodigieux ! Mais pour ne parler que de ce qui, pour l'heure, frappe le plus la généralité des hommes, de la mort, par exemple ; ne la voilà-t-il pas réduite à son vrai rôle d'accident naturel, nécessaire, et je dirai même heureux, et perdant ainsi tout son caractère d'événement douloureux et terrible, puisque, pour celui qui la subit, elle est le moment du réveil ; puisque, dès le lendemain de la mort d'un être chéri, nous autres qui restons, nous pouvons continuer nos relations intimes comme par le passé ! il n'y a de changé que nos rapports matériels ; nous ne le voyons plus, nous ne le touchons plus, nous n'entendons plus sa voix ; mais nous continuons d'échanger avec lui nos pensées comme de son vivant, et souvent même beaucoup plus fructueusement pour nous. Que reste-t-il après cela de si douloureux ? Et, si l'on ajoute à ce qui précède cette certitude que nous ne sommes plus séparés de lui que par quelques années, quelques mois, quelques jours peut-être, tout cela n'est-il pas fait pour transformer en un simple événement utile celui que jusqu'à ce jour, à peu d'exceptions près, les plus décidés ne pouvaient envisager sans effroi, et qui, certainement, fait le tourment incessant de toute l'existence de bien des hommes ? Mais je m'éloigne du sujet.

Avant de t'expliquer la pratique fort simple des communications, je voudrais essayer de te donner une idée de la théorie physiologique que je m'en fais. Je ne te la donne pas pour certaine, car je ne l'ai pas vue encore expliquée par la science ; mais il me semble, du moins, que ce doit être quelque chose approchant de cela.

L'esprit agit sur la matière d'autant plus facilement qu'elle est disposée d'une certaine façon plus propre à recevoir son action, c'est pourquoi il n'agit pas directement sur toute espèce de matière, mais il pourrait agir indirectement, s'il se trouvait, entre cette matière et lui, certaines substances d'une organisation graduée qui missent les deux extrêmes en rapport, c'est-à-dire la matière la plus brute en rapport avec l'esprit. C'est ainsi que l'esprit d'un homme vivant déplace des blocs de pierre fort lourds, les façonne, les coordonne avec d'autres et en forme un tout que l'on nomme une maison, une colonne, une église, un palais, etc. Est-ce l'homme-corps qui a fait tout cela ? Qui oserait le dire ?… Oui, c'est lui qui a fait cela, comme c'est ma plume qui écrit cette lettre ; mais je reviens, car je me sens encore aller à la dérive.

Comment l'esprit se met-il en rapport avec le lourd bloc qu'il veut déplacer ? Par le moyen de la matière échelonnée entre lui et ce bloc ; le levier met le bloc en rapport avec la main ; la main met le levier en rapport avec les muscles ; les muscles mettent la main en rapport avec les nerfs ; les nerfs mettent les muscles en rapport avec le cerveau, et le cerveau met les nerfs en rapport avec l'esprit, à moins qu'il n'y ait encore une matière plus délicate, un fluide qui mette le cerveau en rapport avec l'esprit. Quoi qu'il en soit, un intermédiaire de plus ou de moins n'infirme pas la théorie ; que l'esprit agisse de première ou de seconde main sur le cerveau, il agit toujours de très près ; de sorte que, reprenant la mise en rapport à rebours, ou plutôt, dans son ordre naturel, voilà l'esprit agissant sur une matière extrêmement délicate, organisée par la sagesse du Créateur d'une manière propre à recevoir directement, ou presque directement, l'action de sa volonté ; cette matière qui est le cerveau agit, par le moyen de ses ramifications que nous nommons les nerfs, sur une autre matière moins délicate, mais qui l'est encore assez pour recevoir l'action de ceux-ci, ce sont les muscles ; les muscles imprimant le mouvement à la partie solide qui sont les os du bras et de la main, tandis que les autres parties de la charpente osseuse recevant la même action servent de point

d'appui ou d'arc-boutant. La partie osseuse, quand elle n'est pas encore assez forte par elle-même, ou pas assez étendue pour agir directement, multiplie sa force en s'aidant du levier, et, voilà le lourd bloc inerte, obéissant docilement à la volonté de l'esprit qui, sans cette hiérarchie intermédiaire, n'aurait eu aucune action sur lui.
En procédant du plus au moins, voilà les plus petits faits de l'esprit expliqués, de même qu'en procédant dans le sens contraire, on voit comment l'esprit peut arriver à transposer les montagnes, dessécher les lacs, etc., et dans tout cela, le corps disparaît presque au milieu de la multitude d'instruments nécessaires, parmi lesquels il ne fait que jouer le premier rôle.
Je veux écrire une lettre ; que me faut-il faire ? mettre une feuille de papier en rapport avec mon esprit, comme tout à l'heure j'y mettais un bloc de pierre ; je remplace le levier par la plume et la chose est faite. Voilà la feuille de papier répétant la pensée de mon esprit, comme tout à l'heure le mouvement imprimé au bloc manifestait sa volonté.
Si mon esprit veut transmettre plus directement, plus instantanément sa pensée au tien, et que rien ne s'y oppose, telles que la distance ou l'interposition d'un corps solide, toujours par le moyen du cerveau et des nerfs, il met en mouvement l'organe de la voix qui, frappant l'air de diverses manières, produit certains sons variés et convenus représentant la pensée, lesquels vont se répercuter dans ton organe auditif qui les transmet à ton esprit par le moyen de tes nerfs et de ton cerveau ; et c'est toujours la pensée manifestée et transmise par une série d'agents matériels gradués et interposés entre son principe et son objet.
Si la théorie qui précède est vraie, il me semble que rien n'est plus facile maintenant que d'expliquer le phénomène des manifestations spirites, et particulièrement de l'écriture médianimique qui seule nous occupe en ce moment.
La substance psychique étant identique chez tous les esprits, leur mode d'action sur la matière doit être le même pour tous ; leur puissance seule peut varier de degrés. La matière des nerfs étant organisée de manière à pouvoir recevoir l'action d'un esprit, il n'y a pas de raison pour qu'elle ne puisse recevoir l'action d'un autre esprit dont la nature ne diffère pas de celle du premier ; et puisque la substance de tous les esprits est de même nature, tous les esprits doivent être aptes à exercer, je ne dirai pas la même action, mais le même mode d'action sur la même substance, toutes les fois qu'ils sont mis en mesure de pouvoir le faire ; or, c'est ce qui arrive dans l'évocation.
Qu'est-ce que l'évocation ?
C'est un acte par lequel un Esprit titulaire d'un corps, prie un autre Esprit, ou, tout simplement, lui permet de se servir de son propre organe, de son propre instrument, pour manifester sa pensée ou sa volonté.
L'Esprit titulaire n'abandonne pas pour cela son corps, mais il peut bien neutraliser momentanément sa propre action sur l'organe de la transmission, et le laisser ainsi à la disposition de l'autre qui ne peut, toutefois, s'en servir qu'autant qu'il plaît au premier de le permettre, en vertu de cet axiome de droit naturel que chacun doit être maître chez soi. Cependant, il faut bien le dire, il arrive dans le Spiritisme, comme dans les sociétés humaines, que ce droit de propriété n'est pas toujours scrupuleusement respecté par messieurs les Esprits, et que plus d'un médium s'est trouvé plus d'une fois fort surpris d'avoir donné l'hospitalité à des hôtes qu'il n'avait point conviés et encore moins désirés ; mais c'est là un des mille petits désagréments de la vie qu'il faut savoir supporter, d'autant plus que, dans l'espèce, ils ont toujours un côté utile, n'eussent-ils pour but que celui de nous éprouver, en même temps qu'ils sont la preuve la plus manifeste de l'action d'un Esprit étranger sur notre organe, nous faisant écrire des choses que nous étions loin de prévoir, ou que nous ne sommes nullement jaloux d'entendre. Toutefois, cela n'arrive aux médiums qu'à leurs débuts ; quand ils sont formés, cela ne leur arrive plus, ou, du moins, ils ne s'y laissent plus prendre.
Chacun est-il apte à être médium ? Naturellement cela devrait être, à des degrés différents toutefois, comme avec des aptitudes diverses ; c'est là l'opinion de M. Kardec. Il y a des médiums écrivains ; des médiums voyants ; des médiums auditifs ; des médiums intuitifs ; c'est-à-dire, des médiums qui écrivent, ce sont les plus nombreux et les plus utiles ; des médiums qui voient les Esprits ; d'autres qui les entendent, et conversent avec eux comme avec les vivants : ceux-ci sont rares ; d'autres qui reçoivent la pensée de l'Esprit évoqué dans leur cerveau et la transmettent par la parole. Un médium

possède rarement plusieurs de ces facultés à la fois. Il y a encore des médiums d'un autre genre, c'est-à-dire dont la présence seule en un lieu quelconque permet aux Esprits de s'y manifester, soit par un bruit tel que des coups frappés, soit par le mouvement des corps, tel que le déplacement d'un guéridon, le soulèvement d'une chaise, d'une table ou de tout autre objet. C'est par ce moyen que les Esprits ont commencé à se manifester et à révéler leur existence. Tu as entendu parler des tables tournantes et de la danse des tables, tu en as ri et moi aussi ; eh bien ! ce sont les premiers moyens que les Esprits ont employés pour attirer l'attention ; c'est ainsi qu'on a reconnu leur présence ; après quoi, l'observation et l'étude aidant, on est arrivé à découvrir chez l'homme des facultés jusqu'alors ignorées, au moyen desquelles il peut entrer en communication directe avec les Esprits. Tout cela n'est-il pas merveilleux ? Et pourtant ce n'est que naturel, seulement, et je te le répète, il était réservé à notre époque de faire la découverte et l'application de cette science, comme de bien d'autres secrets merveilleux de la nature.

Maintenant, pour se mettre en rapport avec les Esprits, ou tout au moins pour voir si on est apte à le faire par l'écriture, on prend une feuille de papier blanc et un crayon qui marque bien, et on se met en position d'écrire. Il est toujours bon de commencer par adresser une prière à Dieu, puis on évoque un Esprit, c'est-à-dire on le prie de bien vouloir se communiquer à nous et de nous faire écrire ; puis on attend, toujours dans la même position.

Il y a des personnes qui ont la faculté médianimique tellement développée qu'elles écrivent tout d'abord ; d'autres, au contraire, ne voient cette faculté se développer chez elles qu'avec le temps et la persévérance. Dans ce dernier cas, on renouvelle la séance chaque jour, et pour cela un quart d'heure suffit ; il est inutile d'y passer plus de temps ; mais, autant que possible, il faut la renouveler tous les jours, la persévérance étant une des premières conditions de succès. Il faut aussi faire sa prière et son évocation avec ferveur ; la répéter même quelquefois pendant l'exercice ; avoir une volonté ferme, un grand désir de réussir, et surtout, point de distractions. Quand une fois on a réussi à écrire, ces dernières précautions deviennent inutiles.

Quand on doit bientôt écrire, on sent ordinairement un léger frémissement dans la main, précédé quelquefois d'un léger engourdissement dans la main et dans le bras, quelquefois même d'une légère douleur dans les muscles du bras et de la main ; ce sont des signes précurseurs et presque toujours certains que le moment du succès n'est pas éloigné ; il est quelquefois immédiat, d'autres fois, il se fait encore attendre un ou plusieurs jours, mais il ne tarde jamais beaucoup ; seulement, pour en arriver là, il faut plus ou moins de temps, ce qui peut varier d'un instant à six mois, mais, je te le répète, un quart d'heure d'exercice par jour suffit.

Quant aux Esprits que l'on peut évoquer pour ces sortes d'exercices préparatoires, il est préférable de s'adresser à son Esprit familier qui est toujours là et ne nous quitte jamais, tandis que les autres Esprits peuvent n'y être que momentanément et ne pas s'y trouver au moment où nous les évoquons, et être alors, par une cause quelconque, dans l'impossibilité de se rendre à notre appel, ce qui arrive quelquefois.

L'Esprit familier, qui vérifie jusqu'à un certain point la théorie catholique de l'ange gardien, n'est point cependant tout à fait tel que nous le représente le dogme catholique. C'est tout simplement l'Esprit d'un mortel qui a vécu comme nous, mais qui est beaucoup plus avancé que nous et nous est, par conséquent, infiniment supérieur en bonté et en intelligence ; qui accomplit là une mission méritoire pour lui, profitable pour nous, et nous accompagne ainsi dans ce monde et dans l'autre, jusqu'à ce qu'il soit appelé à une nouvelle incarnation, ou jusqu'à ce que nous-mêmes, arrivés à un certain dégré de supériorité, soyons appelés à remplir, dans l'autre vie, une mission semblable près d'un mortel moins avancé que nous.

Tout ceci, mon cher ami, entre merveilleusement comme tu le vois, dans nos idées de solidarité universelle. Tout ceci, en nous montrant cette solidarité établie de tout temps et fonctionnant constamment entre le monde invisible et nous, nous prouve, certes, que ce n'est pas une utopie de conception humaine, mais bien une des lois de la nature ; que les premiers penseurs qui l'ont prêchée ne l'ont pas inventée, mais seulement découverte ; et qu'enfin, étant dans les lois de la

nature, elle est appelée fatalement à se développer dans les sociétés humaines, malgré les résistances et les obstacles que pourront encore lui opposer ses aveugles adversaires3.
Il ne me reste plus qu'à te parler de la manière d'évoquer. C'est la chose la plus simple. Il n'y a pour cela aucune forme cabalistique, aucune formule obligée ; tu t'adresses à l'Esprit dans les termes qui te conviennent ; voilà tout.
Pour te faire mieux comprendre, toutefois, la simplicité de la chose, je vais te dire la formule que j'emploie moi-même :
« Dieu tout-puissant ! permettez à mon bon ange (ou à l'Esprit d'un tel, si on préfère évoquer un autre Esprit), de se communiquer à moi et de me faire écrire. » Ou bien encore :
« Au nom du Dieu tout-puissant, je prie mon bon ange (ou l'Esprit de…) de se communiquer à moi. »
Maintenant, tu veux savoir le résultat de ma propre expérience, le voici :
Après six semaines environ d'exercices infructueux, j'ai senti un jour ma main trembler, s'agiter et tracer tout à coup, avec le crayon, des caractères informes. Dans les exercices suivants, ces caractères, quoique toujours inintelligibles, sont devenus plus réguliers ; j'écrivais des lignes, et des pages avec la rapidité de mon écriture ordinaire, mais toujours illisibles. D'autres fois, je traçais des paraphes de toutes sortes, petits, grands, quelquefois à plein papier. Quelquefois c'étaient des lignes droites, tantôt de haut en bas, tantôt en travers. D'autres fois, c'étaient des cercles, tantôt grands, tantôt petits, et quelquefois si répétés les uns sur les autres, que la feuille de papier était toute noircie par le crayon.
Enfin, après un mois de l'exercice le plus varié, mais aussi le plus insignifiant, je commençai à m'ennuyer, et je demandai à mon Esprit familier de me faire faire des lettres, au moins, s'il ne pouvait me faire écrire des mots ; j'obtins alors toutes les lettres de l'alphabet, mais je n'ai pu obtenir davantage.
Sur ces entrefaites, ma femme, qui avait toujours eu le pressentiment de ne point posséder la faculté médianimique, se décida néanmoins à en essayer, et au bout de quinze jours d'attente, elle se mit à écrire couramment et avec une grande facilité ; mais, plus heureuse que moi, elle le faisait, elle, très correctement et très lisiblement.
Un de nos amis a réussi, dès le second exercice, à griffonner comme moi, mais ça été tout. Nous ne nous décourageons pas pour cela, nous sommes convaincus que c'est une épreuve, et que, tôt ou tard, nous écrirons ; il ne faut que de la patience, c'est facile.
Dans une autre lettre, je t'entretiendrai des communications que nous avons obtenues par ma femme, et qui, assez singulières par elles-mêmes, sont surtout très concluantes pour l'existence des Esprits. En voilà assez pour aujourd'hui ; je tenais à te faire un exposé qui, bien que très sommaire, pût néanmoins embrasser l'ensemble de la théorie spirite. Cela suffira, je l'espère, à exciter ta curiosité, et surtout à éveiller ton intérêt ; la lecture des ouvrages spéciaux à laquelle cela va te disposer fera le reste.
En attendant l'ouvrage pratique dont je t'ai parlé, je t'enverrai très prochainement l'ouvrage philosophique intitulé : Le Livre des Esprits.
Étudie, lis, relis, essaie, travaille, et surtout ne te rebute pas, la chose en vaut la peine.
Et de plus, ne fais pas attention aux rieurs ; il y en a déjà beaucoup qui ne rient plus, bien qu'ils soient encore en possession de tous les organes qui leur servaient à cela naguère.
A toi et à bientôt,
Canu.

---

3 Pour peu que les faits les plus naturels, mais non encore expliqués, prêtent au merveilleux, chacun sait avec quelle adresse la jonglerie s'en empare et avec quelle audace elle les exploite ; c'est là peut-être encore un des plus grands obstacles à la découverte et surtout à la vulgarisation de la vérité.

Entretiens familiers d'outre-tombe

Le Suicide d'un athée

M. J. B. D…, évoqué sur la demande d'un de ses parents, était un homme instruit, mais imbu au dernier degré des idées matérialistes, ne croyant ni à son âme, ni à Dieu. Il s'est noyé volontairement il y a deux ans.

1. Évocation. - R… Je souffre ! Je suis réprouvé.

2. Nous sommes priés de vous appeler de la part d'un de vos parents qui désire connaître votre sort ; veuillez nous dire si notre évocation vous est agréable ou pénible ? - R. Pénible.

3. Votre mort a-t-elle été volontaire ? - R. Oui.

Remarque. L'Esprit écrit avec une extrême difficulté ; l'écriture est très grosse, irrégulière, convulsive et presque illisible. A son début il montre de la colère, casse le crayon et déchire le papier.

4. Soyez plus calme ; nous prierons tous Dieu pour vous. - R. Je suis forcé de croire à Dieu.

5. Quel motif a pu vous porter à vous détruire ? - R. Ennui de la vie sans espérance.

Remarque. On conçoit le suicide quand la vie est sans espoir ; on veut échapper au malheur à tout prix ; avec le Spiritisme l'avenir se déroule et l'espérance se légitime : le suicide n'a donc plus d'objet ; bien plus, on reconnaît que, par ce moyen, on n'échappe à un mal que pour retomber dans un autre qui est cent fois pire. Voilà pourquoi le Spiritisme a déjà arraché tant de victimes à la mort volontaire. Ont-ils donc tort, et sont-ils des rêveurs ceux qui en recherchent avant tout le but moral et philosophique ? Ils sont bien coupables ceux qui s'efforcent d'accréditer par des sophismes scientifiques, et soi-disant au nom de la raison, cette idée désespérante, source de tant de maux et de crimes, que tout finit avec la vie ! Ils seront responsables, non seulement de leurs propres erreurs, mais de tous les maux dont ils auront été la cause.

6. Vous avez voulu échapper aux vicissitudes de la vie ; y avez-vous gagné quelque chose ? êtes-vous plus heureux maintenant ? - R. Pourquoi le néant n'existe-t-il pas !

7. Veuillez être assez bon pour nous décrire votre situation le mieux que vous pourrez. - R. Je souffre d'être obligé de croire tout ce que je niais. Mon âme est comme dans un brasier ; elle est tourmentée horriblement.

8. D'où vous venaient les idées matérialistes que vous aviez de votre vivant ? - R. Dans une autre existence j'avais été méchant, et mon Esprit était condamné à souffrir les tourments du doute pendant ma vie ; aussi me suis-je tué.

Remarque. - Il y a ici tout un ordre d'idées. On se demande souvent comment il peut y avoir des matérialistes, puisque ayant déjà passé par le monde Spirite on devrait en avoir l'intuition ; or, c'est précisément cette intuition qui est refusée, comme châtiment, à certains Esprits qui ont conservé leur orgueil, et ne se sont pas repentis de leurs fautes. La terre, il ne faut pas l'oublier, est un lieu d'expiation ; voilà pourquoi elle renferme tant de mauvais Esprits incarnés.

9. Quand vous vous êtes noyé, que pensiez-vous qu'il adviendrait de vous ? quelles réflexions avez-vous faites à ce moment ? - R. Aucune ; c'était le néant pour moi. J'ai vu après que n'ayant pas subi toute ma condamnation, j'allais encore bien souffrir.

10. Maintenant, êtes-vous bien convaincu de l'existence de Dieu, de l'âme et de la vie future ? - R. Hélas ! je ne suis que trop tourmenté pour cela !

11. Avez-vous revu votre femme et votre frère ? - R. Oh ! non.

12. Pourquoi cela ? - R. Pourquoi réunir nos tourments ? on s'exile dans le malheur, on ne se réunit que dans le bonheur ; hélas !

13. Seriez-vous bien aise de revoir votre frère que nous pourrions appeler là, à côté de vous ? - R. Non, non ; je suis trop bas.

14. Pourquoi ne voulez-vous pas que nous l'appelions ? - R. C'est qu'il n'est pas heureux, lui non plus.

15. Vous redoutez sa vue ; cela ne pourrait cependant que vous faire du bien ? - R. Non ; plus tard.

16. Votre parent me prie de vous demander si vous avez assisté à votre enterrement, et si vous ayez été satisfait de ce qu'il a fait à cette occasion ? - R. Oui.

17. Désirez-vous lui faire dire quelque chose ? - R. Qu'on prie un peu pour moi.
18. Il paraît que, dans la société que vous fréquentiez, quelques personnes partagent les opinions que vous aviez de votre vivant ; auriez-vous quelque chose à leur dire à ce sujet ? - R. Ah ! les malheureux ! Puissent-ils croire à une autre vie ! c'est ce que je peux leur souhaiter de plus heureux ; s'ils pouvaient comprendre ma triste position, cela les ferait bien réfléchir.
Évocation du frère du précédent, professant les mêmes idées, mais qui ne s'est pas suicidé. Quoique malheureux, il est plus calme ; son écriture est nette et lisible.
19. Évocation. - R. Puisse le tableau de nos souffrances vous être une utile leçon, et vous persuader qu'une autre vie existe, où l'on expie ses fautes, son incrédulité !
20. Vous voyez-vous réciproquement avec votre frère que nous venons d'appeler ? - R. Non, il me fuit.
21. Vous êtes plus calme que lui ; pourriez-vous nous donner une description plus précise de vos souffrances ? - R. Sur la terre ne souffrez-vous pas dans votre amour-propre, dans votre orgueil, quand vous êtes obligés de convenir de vos torts ? Votre esprit ne se révolte-t-il pas à la pensée de vous humilier devant celui qui vous démontre que vous êtes dans l'erreur ? Eh bien ! que croyez-vous que souffre l'Esprit qui, pendant toute une existence, s'est persuadé que rien n'existe après lui, qu'il a raison contre tous ? Quand tout à coup il se trouve en face de l'éclatante vérité, il est anéanti, il est humilié. A cela vient se joindre le remords d'avoir pu si longtemps oublier l'existence d'un Dieu si bon, si indulgent. Son état est insupportable ; il ne trouve ni calme, ni repos ; il ne retrouvera un peu de tranquillité qu'au moment où la grâce sainte, c'est-à-dire l'amour de Dieu le touchera, car l'orgueil s'empare tellement de notre pauvre esprit, qu'il l'enveloppe tout entier, et il lui faut encore bien du temps pour se défaire de ce vêtement fatal ; ce n'est que la prière de nos frères qui peut nous aider à nous en débarrasser.
22. Voulez-vous parler de vos frères vivants ou en Esprits ? - R. Des uns et des autres.
23. Pendant que nous nous entretenions avec votre frère, une personne ici présente a prié pour lui ; cette prière lui a-t-elle été utile ? - R. Elle ne sera pas perdue. S'il repousse la grâce maintenant, cela lui reviendra, quand il sera en état de recourir à cette divine panacée.
Le résultat de ces deux évocations ayant été transmis à la personne qui nous avait prié de les faire, nous reçûmes de cette dernière la réponse suivante :
« Vous ne pouvez croire, monsieur, le grand bien produit par l'évocation de mon beau-père et de mon oncle. Nous les avons parfaitement reconnus ; l'écriture du premier surtout a une analogie frappante avec celle qu'il avait de son vivant, d'autant mieux que pendant les derniers mois qu'il a passés avec nous, elle était saccadée et indéchiffrable ; on y retrouve la même forme des jambages, du paraphe, et de certaines lettres, principalement les d, f, o, p, q, t. Quant aux paroles, aux expressions et au style, c'est encore plus frappant ; pour nous, l'analogie est parfaite, si ce n'est qu'il est plus éclairé sur Dieu, l'âme et l'éternité qu'il niait si formellement autrefois. Nous sommes donc parfaitement convaincus de son identité ; Dieu en sera glorifié par notre croyance plus ferme au Spiritisme, et nos frères, Esprits et vivants, en deviendront meilleurs. L'identité de son frère n'est pas moins évidente ; à la différence immense de l'athée au croyant nous avons reconnu son caractère, son style, ses tournures de phrases ; un mot surtout nous a frappés, c'est celui de panacée ; c'était son mot d'habitude ; il le disait et répétait à tous et à chaque instant.
« J'ai communiqué ces deux évocations à plusieurs personnes qui ont été frappées de leur véracité ; mais les incrédules, ceux qui partagent les opinions de mes deux parents, auraient voulu des réponses encore plus catégoriques : que M. D…, par exemple, précisât l'endroit où il a été enterré, celui où il s'est noyé, de quelle manière il s'y est pris, etc. Pour les satisfaire et les convaincre, ne pourriez-vous l'évoquer de nouveau, et dans ce cas, vous voudriez bien lui adresser les questions suivantes : où et comment il a accompli son suicide ? - combien de temps il est resté sous l'eau ? - à quel endroit son corps a été retrouvé ? - à quelle place il a été enseveli ? - de quelle manière civile ou religieuse on a procédé à son inhumation, etc. ?
« Veuillez, je vous prie, monsieur, faire répondre catégoriquement à ces demandes qui sont essentielles pour ceux qui doutent encore ; je suis persuadé du bien immense que cela produira. Je

fais en sorte que ma lettre vous parvienne demain vendredi, afin que vous puissiez faire cette évocation dans la séance de la Société qui doit avoir lieu ce jour-là… etc. »
Nous avons reproduit cette lettre à cause du fait d'identité qu'elle constate ; nous y joignons la réponse que nous y avons faite, pour l'instruction des personnes qui ne sont pas familiarisées avec les communications d'outre-tombe.
« … Les questions que vous nous priez d'adresser de nouveau à l'Esprit de votre beau-père sont sans doute dictées par une louable intention, celle de convaincre des incrédules ; car, chez vous, il ne s'y mêle aucun sentiment de doute et de curiosité ; mais une plus parfaite connaissance de la science spirite vous eût fait comprendre qu'elles sont superflues. - D'abord, en me priant de faire répondre catégoriquement M. votre beau-père, vous ignorez sans doute qu'on ne gouverne pas les Esprits à son gré ; ils répondent quand ils veulent, comme ils veulent, et souvent comme ils peuvent ; leur liberté d'action est encore plus grande que de leur vivant, et ils ont plus de moyens d'échapper à la contrainte morale qu'on voudrait exercer sur eux. Les meilleures preuves d'identité sont celles qu'ils donnent spontanément, de leur propre volonté, ou qui naissent des circonstances, et c'est, la plupart du temps, en vain qu'on cherche à les provoquer. Votre parent a prouvé son identité d'une manière irrécusable selon vous ; il est donc plus que probable qu'il refuserait de répondre à des questions qu'à bon droit il peut regarder comme superflues, et faites en vue de satisfaire la curiosité de gens qui lui sont indifférents. Il pourrait répondre, comme l'ont souvent fait d'autres Esprits en pareil cas : « A quoi bon me demander des choses que vous savez ? » J'ajouterai même que l'état de trouble et de souffrance où il se trouve doit lui rendre plus pénibles les recherches de ce genre ; c'est absolument comme si l'on voulait contraindre un malade qui peut à peine penser et parler à raconter les détails de sa vie ; ce serait assurément manquer aux égards que l'on doit à sa position.
« Quant au résultat que vous en espériez, il serait nul, soyez-en persuadé. Les preuves d'identité qui ont été fournies ont une bien plus grande valeur, par cela même qu'elles sont spontanées, et que rien ne pouvait mettre sur la voie ; si les incrédules n'en sont pas satisfaits, ils ne le seraient pas davantage, moins encore peut-être, par des questions prévues et qu'ils pourraient suspecter de connivence. Il y a des gens que rien ne peut convaincre ; ils verraient de leurs yeux M. votre beau-père en personne, qu'ils se diraient le jouet d'une hallucination. Ce qu'il y a de mieux à faire avec eux, c'est de les laisser tranquilles et ne pas perdre son temps en discours superflus ; il n'y a qu'à les plaindre, car ils n'apprendront que trop tôt à leurs dépens ce qu'il en coûte d'avoir repoussé la lumière que Dieu leur envoyait ; c'est contre ceux-là surtout que Dieu fait éclater sa sévérité.
« Deux mots encore, monsieur, sur la demande que vous me faites de faire cette évocation le jour même où je devais recevoir votre lettre. Les évocations ne se font pas ainsi à la baguette ; les Esprits ne répondent pas toujours à notre appel ; il faut pour cela qu'ils le puissent ou qu'ils le veuillent ; il faut, de plus, un médium qui leur convienne, et qui ait l'aptitude spéciale nécessaire ; que ce médium soit disponible à un moment donné ; que le milieu soit sympathique à l'Esprit, etc. Toutes circonstances dont on ne peut jamais répondre, et qu'il importe de connaître quand on veut faire la chose sérieusement. »

Questions et problèmes divers

1. Dans un monde supérieur, comme Jupiter ou autre, l'Esprit incarné a-t-il le souvenir de ses existences passées comme à l'état errant ? - R. Non ; du moment que l'Esprit revêt une enveloppe matérielle, il perd le souvenir de ses existences antérieures.
- Cependant l'enveloppe corporelle dans Jupiter est très peu matérielle, et, par cette raison, l'Esprit n'est-il pas plus libre ? - R. Oui, mais elle l'est assez pour éteindre, dans l'Esprit, le souvenir du passé.
- Alors les Esprits qui habitent Jupiter, et qui se sont communiqués à nous, s'y trouvaient, à ces moments-là, dans un état de sommeil ? - R. Certainement. Dans ce monde, l'Esprit étant beaucoup plus élevé, comprend bien mieux Dieu et l'univers ; mais son passé est effacé pour l'instant, car tout cela obscurcirait son intelligence ; il ne se comprendrait plus lui-même ; serait-il l'homme de l'Afrique, celui de l'Europe ou de l'Amérique ; celui de la Terre, de Mars ou de Vénus ? Ne se

souvenant plus, il est lui-même, l'homme de Jupiter, intelligent, supérieur, comprenant Dieu, voilà tout.
Remarque. Si l'oubli du passé est nécessaire dans un monde avancé comme l'est Jupiter, à plus forte raison doit-il en être ainsi dans notre monde matériel. Il est évident que le souvenir de nos existences précédentes apporterait une fâcheuse confusion dans nos idées, sans parler de tous les autres inconvénients qui ont été signalés à ce sujet. Tout ce que Dieu fait porte l'empreinte de sa sagesse et de sa bonté ; il ne nous appartient pas de le critiquer, alors même que nous n'en comprendrions pas le but.
2. Mademoiselle Eugénie, l'un des médiums de la Société, offre une particularité remarquable et en quelque sorte exceptionnelle, c'est la prodigieuse volubilité avec laquelle elle écrit, et la promptitude incroyable avec laquelle les Esprits les plus divers se communiquent par son entremise. Il y a peu de médiums d'une aussi grande flexibilité ; à quoi cela tient-il ? - R. Cette cause tient plutôt au médium qu'à l'Esprit ; celui-ci écrirait par un autre médium qu'il irait moins vite, par la raison que la nature de l'instrument ne serait plus la même. Ainsi, il y a des médiums dessinateurs, d'autres sont plus aptes à la médecine, etc. ; selon la médiumnité, l'Esprit agit ; c'est donc une cause physique plutôt qu'une cause morale. Les Esprits se communiquent d'autant plus facilement par un médium, qu'il y a chez ce dernier une combinaison plus rapide de son propre fluide avec celui de l'Esprit ; il se prête plus que d'autres à la rapidité de la pensée, et l'Esprit en profite comme vous profitez d'une voiture rapide quand vous êtes pressés ; cette vivacité du médium est toute physique : son propre Esprit n'y est pour rien.
- Les qualités morales du médium sont-elles sans influence ? - R. Elles en ont une très grande sur les sympathies des Esprits, car il faut que vous sachiez que quelques-uns ont une telle antipathie pour certains médiums, que ce n'est qu'avec la plus grande répugnance qu'ils se communiquent par eux.

Saint Louis.

Enseignement des Esprits

Dictées spontanées obtenues ou lues dans la Société par divers Médiums

L'année 1860
(Médium, madame Costel.)
Je parlerai de la nécessité philosophique où se trouvent les Esprits de faire de fréquents retours sur eux-mêmes, d'apporter enfin à l'état de leurs cerveaux le même soin que chacun prend de son corps. Voilà une année terminée ; quels progrès a-t-elle apportés dans le monde intellectuel ? De très grands, de très sérieux résultats, surtout dans l'ordre scientifique. La littérature, moins heureuse, n'a eu que des fragments, des détails charmants ; mais comme une statue mutilée qu'on retrouve enfouie, et qu'on admire, tout en regrettant l'ensemble de sa beauté, la littérature n'offre aucune œuvre sérieuse. En France, ordinairement, elle marche à la tête des autres arts ; cette année, elle est devancée par la peinture qui fleurit, glorieuse, au-dessus des écoles rivales. Pourquoi ce temps d'arrêt parmi nos jeunes écrivains ? L'explication en est facile. Ils manquent du souffle généreux qu'inspirent les luttes ; l'indifférence pèse sur eux ; on les feuillette, on les critique, on ne les discute pas passionnément comme dans mon temps où la lutte littéraire dominait presque toutes les préoccupations. Puis, on ne s'improvise pas écrivain, et c'est un peu ce que chacun fait. Pour écrire, il faut de longues et profondes études ; elles manquent absolument à votre génération impatiente de jouir, et préoccupée avant tout du succès facile. Je termine en admirant la marche ascensionnelle des sciences et des arts, et en regrettant l'absence de généreux élans dans les esprits et dans les cœurs.

J.-J. Rousseau

Remarque. Cette communication, obtenue spontanément, prouve que les Esprits qui ont quitté la terre s'occupent encore de ce qui s'y passe, qu'ils s'y intéressent, et suivent le mouvement du progrès intellectuel et moral. Ce n'est pas des profondeurs infinies de l'espace qu'ils pourraient le faire ; il

faut pour cela qu'ils soient parmi nous, au milieu de nous, et témoins invisibles de ce qui se passe. Cette communication et la suivante ont été données dans la séance de la Société du 28 décembre, où il avait été question de l'année qui finissait et de celle qui allait commencer ; c'était, par conséquent, un à propos.

L'année 1861

L'année qui s'envole a vu progresser sensiblement les croyances au Spiritisme. C'est un grand bonheur pour les hommes, car cela les retient un peu au bord de l'abîme qui menace d'engloutir l'esprit humain. L'année nouvelle sera meilleure encore, car elle verra de graves changements matériels, une révolution dans les idées, et le Spiritisme ne sera pas oublié, croyez-le bien ; au contraire, on s'y rattachera comme à une pierre de salut. Je prierai Dieu de bénir votre œuvre et de la faire progresser.

Saint Louis

Remarque. Dans une séance intime, un autre médium a eu spontanément, sur le même sujet, la communication suivante :

L'année qui va s'ouvrir contient dans ses replis les plus grandes choses. La réaction va donner tête baissée dans le piège qui lui est tendu. Pourquoi pensez-vous que la terre se couvre de voies ferrées, et que la mer s'entrouvre à l'électricité, si ce n'est pour répandre la bonne nouvelle ? Le vrai, le bon, le beau seront enfin compris de tous. Ne vous lassez donc pas, vrais Spirites, car votre tâche est marquée dans l'œuvre de la régénération ; heureux ceux qui sauront l'accomplir !

Léon J… (frère du médium).

Sur le même sujet (par un autre médium.)

Le changement est de toute nécessité ; le progrès est la loi divine ; il semble qu'il ait été lancé ces dernières années plus que les autres. Relativement à 1860, 1861 sera magnifique, et pâle si l'on regarde 1862, car vous voulez partir, chers frères, et quand une fois le souffle divin fait aller la locomotive, il n'y a pas de déraillement possible.

Léon X.

Commentaire sur la dictée publiée sous le titre de : le Réveil de l'Esprit

Dans une communication que l'Esprit Georges a dictée à madame Costel, et qui a été publiée dans la Revue de 1860, page 332, sous le titre de Le Réveil de l'Esprit, il est dit qu'il n'y a pas de relations amicales entre les Esprits errants ; que ceux mêmes qui se sont aimés n'échangent pas de signes de reconnaissance. Cette théorie a fait sur beaucoup de personnes une impression d'autant plus pénible, que les lecteurs de la Revue considèrent cet Esprit comme élevé, et ont admiré la plupart de ses communications. Si cette théorie était absolue, elle serait en contradiction avec ce qui a été dit si souvent, qu'au moment de la mort, les Esprits amis viennent recevoir le nouvel arrivant, l'aident à se dégager des liens terrestres, et l'initient en quelque sorte à sa nouvelle vie. D'un autre côté, si les Esprits inférieurs ne communiquaient pas avec des Esprits plus avancés ils ne pourraient s'améliorer.

Nous avons essayé de réfuter ces objections dans un article de la Revue de 1860, page 342, sous le titre de Relations affectueuses des Esprits, mais voici le commentaire que, sur notre demande, Georges lui-même a donné de sa communication :

« Lorsqu'un homme surpris par la mort dans les habitudes matérialistes d'une vie qui ne lui a jamais laissé le temps de s'occuper de Dieu ; lorsque, tout palpitant encore des angoisses et des craintes terrestres, il arrive dans le monde des Esprits, il ressemble à un voyageur qui ignore la langue et les mœurs du pays qu'il visite. Plongé dans le trouble, il est incapable de se communiquer et de comprendre ni ses propres sensations, ni celles des autres ; il erre enveloppé de silence ; alors il sent germer, éclore et se développer lentement des pensées inconnues, et une nouvelle âme fleurit en la sienne. Arrivée à ce point, l'âme captive sent tomber ses liens, et comme un oiseau rendu à la liberté, elle s'élance vers Dieu, en jetant un cri d'allégresse et d'amour ; alors se pressent autour

d'elle les Esprits des parents, des amis purifiés qui avaient silencieusement accueilli sa venue parmi eux. Ils sont en petit nombre ceux qui peuvent, aussitôt après la délivrance du corps communiquer avec leurs amis retrouvés ; il faut l'avoir mérité, et ce ne sont que ceux qui ont accompli glorieusement leurs dernières migrations qui sont, dès le premier moment, assez dématérialisés pour jouir de cette faveur que Dieu accorde comme récompense.
J'ai présenté une des phases de la vie spirite ; je n'ai point entendu généraliser, et, comme on le voit, je n'ai parlé que de l'état des premiers instants qui suivent la mort, et cet état peut durer plus ou moins longtemps, selon la nature de l'Esprit ; il dépend de chacun de l'abréger en se détachant des liens terrestres dès la vie corporelle, car ce n'est que l'attachement aux choses matérielles qui empêche de jouir du bonheur de la vie spirituelle. »

Georges.

Remarque. Rien n'est plus moral que cette doctrine, car elle montre qu'aucune des jouissances que nous promet la vie future n'est obtenue sans l'avoir méritée ; que le bonheur même de revoir les êtres qui nous sont chers et de s'entretenir avec eux peut être ajourné ; en un mot que la situation dans la vie spirite est en toutes choses, ce que nous la faisons par notre conduite dans la vie corporelle.

Les trois types - Suite
Nota. Dans les trois dictées suivantes, l'Esprit développe chacun des trois types qu'il a esquissés dans la première. (Voyez le n° de janvier 1861, page 29.)

I

Dans votre monde, ici-bas, l'intérêt, l'égoïsme et l'orgueil étouffent la générosité, la charité et la simplicité. L'intérêt et l'égoïsme sont les deux mauvais génies du financier et du parvenu ; l'orgueil est le vice de celui qui sait, et surtout de celui qui peut. Lorsqu'un cœur vraiment penseur examine ces trois vices hideux, il souffre ; car soyez-en sûrs, l'homme qui pense sur le néant et la méchanceté de ce monde est ordinairement un homme dont les sentiments et les instincts sont délicats et charitables ; et, vous le savez, les délicats sont malheureux, a dit Lafontaine, que j'ai oublié de mettre à côté de Molière ; les délicats seuls sont malheureux, parce qu'ils sentent.
Hamlet est la personnification de cette partie malheureuse de l'humanité qui pleure et qui souffre toujours, et qui se venge en vengeant Dieu et la morale. Hamlet a eu des vices honteux à punir dans sa famille : l'orgueil et la luxure, c'est-à-dire l'égoïsme. Cette âme tendre et mélancolique, aspirant à la vérité, s'est ternie au souffle du monde, comme un miroir qui ne peut plus refléter ce qui est bon et ce qui est juste ; et cette âme si pure a versé le sang de sa mère et vengé son honneur. Hamlet est l'intelligence impuissante, la pensée profonde luttant contre l'orgueil stupide, et contre l'impudicité maternelle. L'homme qui pense, et qui venge un vice de la terre, quel qu'il soit, est coupable aux yeux des hommes, et souvent il ne l'est pas devant Dieu. Ne croyez pas que je veuille idéaliser le désespoir : j'ai été assez puni ! mais il y a de tels brouillards devant les yeux du monde !
Nota. L'Esprit, prié de donner son appréciation sur Lafontaine dont il vient de parler, ajoute :
Lafontaine, on ne le connaît pas plus qu'on ne connaît Corneille et Racine. Vous connaissez à peine vos littérateurs, et les Allemands connaissent cependant Shakespeare, comme Goethe. Lafontaine, pour en revenir à mon sujet, est le Français par excellence, cachant son originalité et sa sensibilité sous les noms d'Esope et de joyeux penseur ; mais, soyez-en sûrs, Lafontaine était un délicat, comme je vous le disais tout à l'heure ; voyant qu'il n'était pas compris, il affecta cette bonhomie que vous appelez fausse ; de vos jours on l'aurait enrôlé dans le régiment des faux bonshommes. La véritable intelligence n'est pas fausse, mais il faut souvent hurler avec les loups, c'est ce qui a perdu Lafontaine dans l'opinion de bien des gens. Je ne vous parle pas de son génie : il est égal, s'il n'est supérieur à celui de Molière.

II

Don Juan, pour en revenir à notre petit cours de littérature très familier, est, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire déjà, le type le plus parfaitement peint du gentilhomme corrompu et blasphémateur.

Molière l'a élevé jusqu'au drame, parce qu'effectivement la punition de don Juan ne devait pas être humaine, mais divine ; c'est par des coups inattendus de la vengeance, céleste que tombent ces têtes orgueilleuses ; l'effet en est d'autant plus dramatique et plus imprévu.
J'ai dit que don Juan était un type ; mais, à vrai dire, c'est un type rare ; car, en réalité, on voit peu d'hommes de cette trempe, parce qu'ils sont presque tous lâches ; j'entends la classe des blasés et des corrompus.
Beaucoup blasphèment, peu, je vous assure, osent blasphémer sans crainte. La conscience est un écho qui leur rejette leur blasphème, et ils l'écoutent grelottant de peur, mais ils rient devant le monde ; c'est ce qu'on appelle aujourd'hui les fanfarons du vice. Cette sorte de libertins est nombreuse à votre époque, mais ils sont loin d'être les fils de Voltaire.
Molière, pour en revenir à notre sujet, étant l'auteur le plus sage, et l'observateur le plus profond, a non seulement châtié les vices qui attaquent l'humanité, mais il châtie aussi ceux qui osent s'adresser à Dieu.

III

Jusqu'à présent nous avons vu deux types : l'un généreux et malheureux ; l'autre heureux selon le monde, mais bien misérable devant Dieu. Il nous reste à voir le plus laid, le plus ignoble, le plus repoussant ; je veux dire Tartufe.
Dans l'antiquité, le masque de la vertu était déjà hideux, car, sans être épuré par la morale chrétienne, le paganisme avait aussi des vertus et des sages ; mais devant l'autel du Christ, ce masque est plus hideux encore, car c'est celui de l'égoïsme et de l'hypocrisie. Le paganisme a peut-être eu moins de Tartufes que la religion chrétienne ; exploiter le cœur de l'homme sage et bon, le flatter dans toutes ses actions, tromper les gens confiants par une apparente piété, pousser la profanation jusqu'à recevoir l'Eucharistie avec l'orgueil et le blasphème dans le cœur, voilà ce que fait Tartufe, ce qu'il a fait et ce qu'il fera toujours.
O vous ! hommes imparfaits et mondains qui condamnez un principe divin et une morale surhumaine, parce que vous en voyez faire abus, vous êtes aveugles lorsque vous confondez les hommes et ce principe, c'est-à-dire Dieu et l'humanité. C'est parce qu'il cache ses turpitudes sous un manteau sacré que Tartufe est hideux et repoussant. Malédiction sur lui, car il maudissait alors qu'il se faisait pardonner, il méditait la trahison alors qu'il prêchait la charité.

Gérard de Nerval.

L'harmonie
(Méd. M. Alfred Didier.)
Vous avez vu souvent, dans certaines contrées, particulièrement en Provence, les ruines de grands châteaux ; un donjon se dresse quelquefois au milieu d'une immense solitude, et ses débris tristes et mornes, nous reportent à un âge où la foi était peut-être ignorante, mais où l'art et la poésie s'étaient élevés avec cette même foi si naïve et si pure. Nous sommes, vous le voyez, en plein moyen âge. Avez-vous souvent pensé qu'autour de ces murailles démantelées, l'élégant caprice d'une châtelaine avait fait courir des cordes harmonieuses que l'on appelait la harpe d'Eole ? Hélas ! aussi vite que le vent qui les faisait frémir, aussi vite ont disparu donjon, châtelaine, harmonie ! Cette harpe d'Éole berçait la pensée des trouvères et des dames ; c'était avec un religieux recueillement qu'on l'écoutait. Tout finit sur votre terre ; la poésie y descend rarement du ciel, et s'envole aussitôt ; dans les autres mondes, au contraire, l'harmonie est éternelle, et ce que l'imagination humaine peut inventer, n'égale pas cette constante poésie qui, non seulement est dans le cœur des purs Esprits, mais aussi dans toute la nature.

Réné de Provence

Allan Kardec

Mars 1861

Petit bonhomme vit encore

A propos de l'article du journal des Débats, par M. Deschanel

M. Émile Deschanel, dont le nom ne nous était point encore parvenu, a bien voulu nous consacrer vingt-quatre colonnes du feuilleton des Débats dans les numéros des 15 et 29 novembre dernier ; nous le remercions du fait, sinon de l'intention. En effet, après l'article de la Bibliographie catholique et celui de la Gazette de Lyon, qui vomissaient l'anathème et l'injure à pleine bouche, de manière à faire croire au retour du quinzième siècle, nous ne connaissons rien de plus malveillant, de moins scientifique, de plus long surtout, que celui de M. Deschanel. Une si vigoureuse sortie a dû lui faire croire que le Spiritisme, frappé par lui d'estoc et de taille, était à tout jamais bien et dûment mort et enterré ; comme nous ne lui avons pas répondu, que nous ne lui avons fait aucune sommation, que nous n'avons entamé avec lui aucune polémique à outrance, il a pu se méprendre sur les causes de notre silence : nous devons en exposer les motifs. Le premier, c'est qu'à notre avis il n'y avait rien d'urgent, et que nous étions bien aise d'attendre, afin de juger l'effet de cet assaut, pour régler notre réponse ; aujourd'hui que nous sommes complètement édifiés à cet égard, nous en dirons quelques mots.

Le second motif est la conséquence du précédent. Pour réfuter cet article en détail, il eût fallu le reproduire en entier, afin de mettre en regard l'attaque et la défense, ce qui eût déjà absorbé un numéro de notre Revue ; la réfutation en eût au moins absorbé deux ; cela faisait donc trois numéros employés à réfuter quoi ? des raisons ? non, mais les plaisanteries de M. Deschanel : franchement cela n'en valait pas la peine, et nos lecteurs aiment mieux autre chose. Ceux qui désireraient connaître sa logique pourront se contenter en lisant les numéros cités. Et puis, notre réponse n'eût été en définitive que la répétition de ce que nous avons écrit, de ce que nous avons répondu à l'Univers, à M. Oscar Comettant, à la Gazette de Lyon, à M. Louis Figuier, à la Bibliographie catholique4, car toutes ces attaques ne sont que des variantes d'un même thème. Il eût donc fallu redire la même chose en d'autres termes pour n'être pas monotone, et nous n'en avons pas le temps. Ce que nous pourrions dire serait inutile pour les adeptes et ne serait pas assez complet pour convaincre les incrédules ; ce serait donc peine perdue ; nous préférons renvoyer à nos ouvrages ceux qui voudront sérieusement s'éclairer ; ils pourront mettre en parallèle les arguments pour et contre : leur propre jugement fera le reste.

Pourquoi d'ailleurs répondrions-nous à M. Deschanel ? serait-ce pour le convaincre ? Mais nous n'y tenons pas du tout. Ce serait, dit-on, un adepte de plus. Mais que nous fait la personne de M. Deschanel de plus ou de moins ? De quel poids peut-il peser dans la balance, quand les adhésions arrivent par milliers depuis les sommités de l'échelle sociale ? - Mais c'est un publiciste, et si, au lieu de faire une diatribe, il avait fait un éloge, est-ce que cela n'aurait pas fait beaucoup de bien à la doctrine ? Ceci est une question plus grave, examinons-la.

D'abord est-il bien certain que M. Deschanel nouveau converti eût publié 24 colonnes en faveur du Spiritisme, comme il les a publiées contre ? Nous ne le pensons pas, par deux raisons : la première, qu'il eût craint de se faire tourner en ridicule par ses confrères ; la seconde, que le directeur du journal ne l'eût probablement pas accepté, de peur d'effaroucher certains lecteurs moins effrayés du diable que des Esprits. Nous connaissons bon nombre de littérateurs et de publicistes qui sont dans ce cas, et n'en sont pas moins de bons et sincères Spirites. On sait que madame Émile de Girardin, qui passe assez généralement pour avoir eu quelque intelligence pendant sa vie, était non seulement très croyante, mais de plus très bon médium, et qu'elle a obtenu d'innombrables communications ; mais elle les réservait pour le cercle intime de ses amis qui partageaient ses convictions ; aux autres, elle n'en parlait pas. Donc, pour nous, un publiciste qui ose bien parler contre, mais qui n'oserait pas parler pour, s'il était convaincu, n'est pour nous qu'un simple individu, et lorsque nous voyons une

---

4 A l'*Univers* : mai et juillet 1859 ; à M. Oscar Comettant : décembre 1859 ; à la *Gazette de Lyon* : octobre 1860 ; à M. Louis Figuier : septembre et décembre 1860 ; à la *Bibliographie catholique* : janvier 1861.

mère désolée de la perte d'un enfant chéri trouver d'ineffables consolations dans la doctrine, son adhésion à nos principes a pour nous cent fois plus de prix que la conversion d'une illustration quelconque, si cette illustration n'ose rien dire. D'ailleurs les hommes de bonne volonté ne manquent pas ; ils abondent tellement, et il en vient tant à nous, que nous pouvons à peine suffire à leur répondre ; nous ne voyons donc pas pourquoi nous perdrions notre temps avec les indifférents, et à courir après ceux qui ne nous recherchent pas.
Un seul mot fera connaître si M. Deschanel est un homme sérieux ; voici le début de son second article du 29 novembre :
« La doctrine spirite se réfute d'elle-même, il suffit de l'exposer. Après tout, elle n'a pas tort de s'appeler Spirite tout court, car elle n'est ni spirituelle ni spiritualiste. Elle est au contraire fondée sur le matérialisme le plus grossier, et elle n'est amusante que parce qu'elle est ridicule. »
Dire que le Spiritisme est fondé sur un matérialisme grossier, alors qu'il le combat à outrance, qu'il ne serait rien sans l'âme, son immortalité, les peines et les récompenses futures dont il est la démonstration patente, c'est le comble de l'ignorance de la chose qu'on traite ; si ce n'est pas ignorance, c'est mauvaise foi et calomnie. En voyant cette accusation, et à l'entendre citer les textes bibliques, les prophètes, la loi de Moïse qui défend d'interroger les morts, - preuve qu'on peut les interroger, car on ne défend pas une chose impossible, - on le croirait d'une orthodoxie furibonde ; mais en lisant le facétieux passage suivant de son article, les lecteurs seront fort embarrassés de se prononcer sur ses opinions :
« Comment des Esprits peuvent-ils tomber sous les sens ? Comment peuvent-ils être vus, être entendus, être palpés ? Et comment peuvent-ils écrire eux-mêmes et nous laisser des autographes de l'autre monde ?
- « Oh ! mais c'est que ces Esprits-là ne sont pas des Esprits comme vous pourriez croire ; des Esprits purement Esprits. « L'Esprit, - entendez bien cela, - n'est point un être abstrait, indéfini, que la pensée seule peut concevoir ; c'est un être réel, circonscrit, qui, dans un certain cas, est appréciable pour les sens de la vue, de l'ouïe et du toucher. »
- « Mais ces Esprits ont donc des corps ?
- « Pas précisément.
- « Mais enfin ?…
- « Il y a dans l'homme trois choses :
« 1° Le corps, ou être matériel, analogue aux animaux, mû par le même principe vital ;
« 2° L'âme, ou être immatériel, Esprit incarné dans le corps ;
« 3° Le lien qui unit l'âme et le corps, principe intermédiaire entre la matière et l'Esprit. »
- « Intermédiaire ? Que diable voulez-vous dire ? On est matière ou on ne l'est pas.
- « Cela dépend.
- « Comment ! cela dépend !
- « Voici la chose : « Le lien, ou périsprit, qui unit le corps et l'Esprit est une sorte d'enveloppe semi-matérielle… »
- « Semi ! semi !
- « La mort est la destruction de l'enveloppe la plus grossière ; l'Esprit conserve la seconde, qui constitue pour lui un corps éthéré, invisible pour nous dans l'état normal, mais qu'il peut rendre accidentellement visible et même tangible, comme cela a lieu dans le phénomène des apparitions. »
- « Éthéré tant que vous voudrez : un corps est un corps. Cela en fait deux. Et la matière est la matière. Subtilisez-la tant qu'il vous plaira, il n'y a point de semi là dedans. L'électricité elle-même n'est que matière, et non semi-matière. Et quant à votre… Comment appelez-vous cela ?
- « Le périsprit ?
- « Oui, votre périsprit… je trouve qu'il n'explique rien, et qu'il a grand besoin lui-même d'explication.
- « Le périsprit sert de première enveloppe à l'Esprit, et unit l'âme et le corps. Tels sont, dans un fruit, le germe, le périsperme et la coquille… Le périsprit est puisé dans le milieu ambiant, dans le fluide universel ; il tient à la fois de l'électricité, du fluide magnétique, et, jusqu'à un certain point, de la matière inerte… » Comprenez-vous ?

- « Pas trop.
- « On pourrait dire que c'est la quintessence de la matière. »
- « Vous avez beau quintessencier, vous n'en tirerez pas de l'esprit, ni du semi-esprit, et c'est pure matière que votre périsprit.
- « C'est le principe de la vie organique, mais ce n'est pas celui de la vie intellectuelle. »
- « Enfin, c'est ce que vous voudrez ; mais votre périsprit est tant de choses, que je ne sais pas trop ce qu'il est, et qu'il pourrait bien n'être rien. »

Le mot périsprit vous offusque, à ce qu'il paraît ? Si vous eussiez vécu au temps où fut inventé le mot périsperme, vous l'eussiez probablement trouvé ridicule aussi ; que ne critiquez-vous ceux que l'on invente chaque jour pour exprimer les idées nouvelles ? Ce n'est pas le mot que je critique, direz-vous, c'est la chose. Soit, vous ne l'avez jamais vu ; mais niez-vous l'âme que vous n'avez jamais vue ? niez-vous Dieu que vous n'avez pas vu davantage ? Eh bien ! si l'on ne peut voir l'âme ou l'Esprit, ce qui est la même chose, on peut voir son enveloppe fluidique ou périsprit quand elle est libre, comme on voit son enveloppe charnelle quand elle est incarnée.

M. Deschanel s'efforce de prouver que le périsprit doit être de la matière ; mais c'est ce que nous disons en toutes lettres. Serait-ce, par hasard, ce qui lui fait dire que le Spiritisme est une doctrine matérialiste ? Mais la citation même qu'il fait le condamne, puisque nous disons en propres termes, moins ses spirituelles facéties, que ce n'est qu'une enveloppe indépendante de l'Esprit. Où a-t-il vu que nous ayons dit que c'est le périsprit qui pense ? Il ne veut pas de périsprit, soit ; mais qu'il nous dise comment il peut expliquer l'action de l'Esprit sur la matière sans intermédiaire ? Nous ne parlerons pas des apparitions contemporaines auxquelles sans doute il ne croit pas ; mais puisqu'il est si ferré sur la Bible dont il prend si chaudement la défense, c'est qu'il croit à la Bible et à ce qu'elle dit ; qu'il veuille donc nous expliquer les apparitions d'anges dont elle fait à chaque instant mention ? Les anges, selon la doctrine théologique, sont de purs Esprits ; mais quand ils se rendent visibles, dira-t-il que c'est l'Esprit qui se fait voir ? Alors ce serait, pour le coup, matérialiser l'Esprit lui-même, car il n'y a que la matière qui puisse tomber sous les sens. Nous, nous disons que l'Esprit revêt une enveloppe qu'il peut rendre visible et même tangible à volonté ; l'enveloppe seule est matérielle, quoique très éthérée, ce qui n'ôte rien aux qualités propres de l'Esprit. Nous expliquons ainsi un fait jusqu'alors inexpliqué, et nous sommes certes moins matérialistes que ceux qui prétendent que c'est l'Esprit lui-même qui se transforme en matière pour se faire voir et agir. Ceux qui ne croyaient pas à l'apparition des anges de la Bible, peuvent donc y croire maintenant, s'ils croient à l'existence des anges, sans que cela répugne à leur raison ; ils peuvent, par cela même, comprendre la possibilité des manifestations actuelles, visibles, tangibles ou autres, du moment que l'âme ou Esprit possède une enveloppe fluidique, si tant est qu'ils croient à l'existence de l'âme.

Au reste, M. Deschanel a oublié une chose, c'est de donner sa théorie de l'âme, ou de l'Esprit ; en homme judicieux, il aurait dû dire : Vous avez tort par telle ou telle raison ; les choses ne sont pas telles que vous le dites : voilà ce qui est. Alors seulement nous aurions eu quelque chose sur quoi discuter. Mais il est à remarquer que c'est ce que n'a encore fait aucun des contradicteurs du Spiritisme : ils nient, se moquent ou disent des injures : nous ne leur connaissons pas d'autre logique, ce qui est fort peu inquiétant ; aussi ne nous en inquiétons-nous pas du tout ; car, s'ils ne proposent rien, c'est qu'apparemment ils n'ont rien de meilleur à proposer. Les francs matérialistes seuls ont un système arrêté : le néant après la mort ; nous leur souhaitons bien du plaisir si cela les satisfait. Ceux qui admettent l'âme sont malheureusement dans l'impuissance de résoudre les questions les plus vitales d'après leur seule théorie, c'est pourquoi ils n'ont d'autre recours que la foi aveugle, raison peu concluante pour ceux qui aiment les raisons, et le nombre en est grand par ce temps de lumières ; or, les spiritualistes n'expliquant rien d'une manière satisfaisante pour les penseurs, ceux-ci concluent qu'il n'y a rien, et que les matérialistes ont peut-être raison : c'est ce qui conduit tant de gens à l'incrédulité, tandis que ces mêmes difficultés trouvent une solution toute simple et toute naturelle par la théorie spirite. Le matérialisme dit : Il n'y a rien en dehors de la matière ; le spiritualisme dit : Il y a quelque chose, mais il ne le prouve pas ; le Spiritisme dit : Il y a quelque chose et il le prouve, et à l'aide de son levier il explique ce qui jusqu'alors était inexplicable ; c'est ce qui fait que le Spiritisme ramène tant d'incrédules au spiritualisme. Nous ne

demandons à M. Deschanel qu'une chose, c'est de donner carrément sa théorie, et de répondre non moins carrément aux diverses questions que nous avons adressées à M. Figuier.
En somme, les objections de M. Deschanel sont puériles ; s'il eût été un homme sérieux, s'il eût tenu à faire de la critique en connaissance de cause, et à ne pas s'exposer à commettre une aussi lourde bévue que de taxer le Spiritisme de doctrine matérialiste, il aurait cherché à approfondir ; il serait venu nous trouver, comme tant d'autres, nous demander des éclaircissements que nous nous serions fait un plaisir de lui donner ; mais il a préféré parler d'après ses propres idées qu'il regarde sans doute comme le régulateur suprême, comme l'unité métrique de la raison humaine ; or, comme son opinion personnelle nous est indifférente, nous ne tenons nullement à lui en faire changer, c'est pourquoi nous n'avons fait aucun pas pour cela, nous ne l'avons convié à aucune réunion, à aucune démonstration ; s'il avait tenu à savoir, il serait venu ; il n'est pas venu, c'est donc qu'il n'y tenait pas, et nous n'y tenions pas plus que lui.
Un autre point à examiner est celui-ci : Une critique aussi virulente et aussi longue, fondée ou non, dans un journal aussi important que les Débats, ne peut-elle nuire à la propagation des idées nouvelles ? Voyons.
Il faut d'abord remarquer qu'il n'en est pas d'une doctrine philosophique comme d'une marchandise. Si un journal affirmait, avec preuves à l'appui, que tel marchand vend des denrées avariées ou frelatées, personne ne serait tenté d'aller essayer si cela est vrai ; mais toute théorie métaphysique est une opinion qui, fût-elle de Dieu même, trouverait des contradicteurs. N'a-t-on pas vu les meilleures choses, les vérités les plus incontestables aujourd'hui, tournées en ridicule à leur apparition par les hommes les plus capables ? Cela les a-t-il empêchées d'être des vérités et de se propager ? Tout le monde sait cela ; c'est pourquoi l'opinion d'un journaliste sur des questions de ce genre n'est toujours qu'une opinion personnelle, et l'on se dit que si tant de savants se sont trompés sur des choses positives, M. Deschanel peut bien se tromper sur une chose abstraite ; et pour peu qu'on ait une idée, même vague, du Spiritisme, son accusation de matérialisme est sa propre condamnation. Il en résulte qu'on veut voir et juger par soi-même : c'est tout ce que nous demandons. Sous ce rapport M. Deschanel a donc rendu, sans le vouloir, un véritable service à notre cause, et nous l'en remercions, parce qu'il nous épargne des frais de publicité, n'étant pas assez riches pour payer un feuilleton de 24 colonnes. Quelque répandu qu'il soit, le Spiritisme n'a pas encore pénétré partout ; il y a bien des gens qui n'en ont jamais entendu parler ; un article de cette importance attire l'attention, le fait pénétrer même dans le camp ennemi où il cause des désertions, car on se dit naturellement qu'on ne frappe pas ainsi une chose sans valeur ; en effet, on ne s'amuse pas à dresser des batteries formidables contre une place qu'on peut prendre à coups de fusil. On juge la résistance par le déploiement des forces d'attaque, et c'est ce qui éveille l'attention sur des choses qui eussent peut-être passé inaperçues.
Ceci n'est que du raisonnement ; voyons si les faits viennent le contredire. On juge du crédit d'un journal, des sympathies qu'il trouve dans l'opinion publique par le nombre de ses lecteurs. Il doit en être de même du Spiritisme représenté par quelques ouvrages spéciaux ; nous ne parlerons que des nôtres, parce que nous en savons le chiffre exact ; eh bien ! le Livre des Esprits, qui passe pour contenir l'exposé le plus complet de la doctrine, a été publié en 1857 ; la 2° édition en avril 1860, la 3° en août 1860, c'est-à-dire quatre mois plus tard, et en février 1861 la 4° était en vente ; ainsi trois éditions en moins d'un an prouvent que tout le monde n'est pas de l'avis de M. Deschanel. Notre nouvel ouvrage, le Livre des Médiums, a paru le 15 janvier 1861 et déjà il faut songer à préparer une nouvelle édition ; il est demandé en Russie, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Espagne, aux États-Unis, au Mexique, au Brésil, etc. Les articles du Journal des Débats ont paru en novembre dernier ; s'ils avaient exercé la moindre influence sur l'opinion, c'est assurément sur la Revue Spirite, que nous publions, qu'elle se serait fait sentir ; or le 1° janvier 1861, époque des renouvellements annuels, il y avait un tiers d'abonnés inscrits de plus qu'à la même époque de l'année précédente, et chaque jour elle en reçoit de nouveaux qui, chose digne de remarque, demandent tous les collections des années antérieures, si bien qu'il a fallu les faire réimprimer ; donc cela prouve qu'elle ne leur semble pas par trop ridicule. De tous les côtés, à Paris, en province, à l'étranger, se forment des réunions Spirites ; nous en connaissons plus de cent dans les

départements, et nous sommes loin de les connaître toutes, sans compter toutes les personnes qui s'en occupent isolément ou dans l'intérieur des familles. Que diront à cela MM. Deschanel, Figuier et consorts ? que le nombre des fous augmente. Oui, il augmente tellement qu'avant peu les fous seront plus nombreux que les gens sensés ; mais ce que ces Messieurs, si pleins de sollicitude pour le bon sens humain, doivent déplorer, c'est de voir que tout ce qu'ils ont fait pour arrêter le mouvement produit un résultat tout contraire. Veulent-ils en connaître la cause ? Elle est bien simple. Ils prétendent parler au nom de la raison et n'offrent rien de mieux ; les uns donnent pour perspective le néant, les autres les flammes éternelles, deux alternatives qui plaisent à bien peu de personnes ; entre les deux on choisit ce qui est le plus rassurant. Étonnez-vous donc, après cela, de voir les hommes se jeter dans les bras du Spiritisme ! Ces Messieurs ont cru le tuer, nous avons tenu à leur prouver que Petit Bonhomme vit encore, et vivra longtemps.

L'expérience nous ayant donc démontré que les articles de M. Deschanel, loin de nuire à la cause du Spiritisme, l'ont servie, en excitant chez ceux qui n'en avaient pas entendu parler le désir de le connaître, nous jugeons superflu de discuter une à une ses assertions. Toutes les armes ont été employées contre cette doctrine : on l'a attaquée au nom de la religion, qu'elle sert au lieu de lui nuire, au nom de la science, au nom du matérialisme ; on lui a prodigué tour à tour l'injure, la menace, la calomnie, et elle a résisté à tout, même au ridicule ; sous la nuée des traits qu'on lui lance, elle fait paisiblement le tour du monde et s'implante partout, à la barbe de ses ennemis les plus acharnés ; n'y a-t-il pas là matière à sérieuse réflexion, et n'est-ce pas la preuve qu'elle trouve de l'écho dans le cœur de l'homme, en même temps qu'elle est sous la sauvegarde d'une puissance contre laquelle viennent se briser les efforts humains ?

Il est remarquable qu'à l'époque où parurent les articles du Journal des Débats, des communications spontanées eurent lieu de différents côtés à Paris et dans les départements ; toutes expriment la même pensée. La suivante a été faite dans la Société le 30 novembre dernier :

« Ne vous inquiétez pas de ce que le monde peut écrire contre le Spiritisme ; ce n'est pas à vous que s'attaquent les incrédules, c'est à Dieu même, mais Dieu est plus puissant qu'eux. C'est une ère nouvelle, entendez-vous bien, qui s'ouvre devant vous, et ceux qui cherchent à s'opposer aux desseins de la Providence seront bientôt renversés. Comme on vous l'a parfaitement dit, loin de nuire au Spiritisme, le scepticisme se frappe de sa propre main, et c'est lui-même qui se tuera. Puisque le monde veut rendre la mort toute-puissante par le néant, laissez-le dire, n'opposez que de l'indifférence à son amer pédantisme. Pour vous la mort ne sera plus cette déesse atroce qu'ont rêvée les poètes : la mort se présentera à vous comme l'aurore aux doigts de rose d'Homère. » André Chénier.

Saint Louis avait dit précédemment sur le même sujet :

« De semblables articles ne font de mal qu'à ceux qui les écrivent, ils n'en font aucun au Spiritisme qu'ils contribuent à répandre même parmi ses ennemis. »

Un autre Esprit répondit à un médecin Spirite de Nîmes, qui lui demandait ce qu'il pensait de ces articles :

« Vous devez en être très satisfaits ; si vos ennemis s'occupent tant de vous, c'est qu'ils vous reconnaissent quelque valeur, et qu'ils vous craignent. Laissez-les donc dire et faire ce qu'ils voudront ; plus ils parleront, plus ils vous feront connaître, et le temps n'est pas loin où ils seront bien forcés de se taire. Leur colère prouve leur faiblesse ; la véritable force seule sait se posséder : elle a le calme de la confiance ; la faiblesse cherche à s'étourdir en faisant beaucoup de bruit. »

Veut-on maintenant un échantillon de l'usage que certains savants font de la science au profit de la Société ? citons un exemple.

Un de nos collègues de la Société parisienne des Études Spirites, M. Indermuhle, de Berne, nous écrit ce qui suit :

« M. Schiff, professeur d'anatomie (je ne sais si c'est le même qui a si ingénieusement découvert le muscle craqueur, dont M. Jobert de Lambale s'est fait l'éditeur responsable)5, a fait ici, il y a quelques semaines, un cours public sur la digestion. Le cours n'était certes pas sans intérêt ; mais

5 Voy. la *Revue Spirite*, juin 1859.

après avoir longtemps parlé de cuisine et de chimie à propos des aliments, et prouvé qu'aucune matière ne s'anéantit ; qu'elle peut se diviser et se transformer, mais qu'on la retrouve dans la composition de l'air, de l'eau et des tissus organiques, il vient à la solution suivante : « Ainsi donc, dit-il, l'âme, telle que le vulgaire l'entend, est juste dans ce sens que ce qu'on appelle l'âme, après la mort du corps, se dissout, comme le corps matériel ; elle se décompose pour rejoindre les matières contenues, soit dans l'air, soit dans les autres corps, c'est seulement dans ce sens que le mot immortalité est justifié, autrement, non. »

« C'est ainsi qu'en 1861, les savants, chargés d'instruire et d'éclairer les hommes, leur offrent des pierres au lieu de pain. Il faut dire, à la louange de l'humanité, que les auditeurs étaient, pour la plupart, très peu édifiés et satisfaits de cette conclusion amenée si brusquement ; que beaucoup en ont été scandalisés ; moi, j'ai eu pitié de cet homme. S'il eût attaqué le Gouvernement, on l'eût interdit, on l'eût puni même ; comment peut-on tolérer l'enseignement public du matérialisme, ce dissolvant de la société ? »

À ces judicieuses réflexions de notre collègue nous ajouterons qu'une société matérialiste, telle que certains hommes s'efforcent de rendre la société actuelle, n'ayant aucun frein moral, est la plus dangereuse pour toute espèce de gouvernement ; jamais peut-être le matérialisme n'a été professé avec autant de cynisme ; ceux qu'un peu de pudeur retient s'en dédommagent en traînant dans la boue ce qui peut le détruire ; mais ils auront beau faire, ce sont les convulsions de son agonie ; et, quoi qu'en dise M. Deschanel, c'est le Spiritisme qui lui donnera le coup de grâce.

Nous nous sommes borné à adresser à M. Deschanel la lettre suivante :

Monsieur,

Vous avez publié deux articles dans le Journal des Débats des 15 et 29 novembre dernier, dans lesquels vous appréciez le Spiritisme à votre point de vue. Le ridicule que vous jetez sur cette doctrine, sur moi par contrecoup, et sur tous ceux qui la professent, m'autorisait à vous adresser une réfutation que j'aurais pu vous prier d'insérer ; je ne l'ai pas fait, parce que, quelque étendue que j'y eusse donnée, elle eût toujours été insuffisante pour les personnes étrangères à cette science, et elle eût été inutile pour celles qui la connaissent. La conviction ne peut s'acquérir que par une étude sérieuse, faite sans prévention, sans idées préconçues et par des observations nombreuses, faites avec la patience et la persévérance de quiconque veut réellement savoir et comprendre. Il m'aurait donc fallu faire à vos lecteurs un véritable cours qui eût dépassé les bornes d'un article ; mais, comme je vous crois trop homme d'honneur pour vouloir attaquer sans admettre la défense, je me bornerai à leur dire, par cette simple lettre, que je vous prie de vouloir bien publier dans le même journal, qu'ils trouveront, soit dans le Livre des Esprits, soit dans le Livre des Médiums, que je viens de publier chez MM. Didier et Cie, une réponse suffisante, à mon avis ; je laisse à leur jugement le soin de mettre en parallèle vos arguments et les miens. Ceux qui voudraient, au préalable, en avoir une idée succincte et à peu de frais, pourront lire la petite brochure intitulée : Qu'est-ce que le Spiritisme ? et qui ne coûte que 60 centimes, ainsi que la Lettre d'un catholique sur le Spiritisme par M. le docteur Grand, ancien vice-consul de France. Ils trouveront encore quelques réflexions sur votre article dans le n° du mois de mars de la Revue Spirite que je publie.

Toutefois, il est un point que je ne saurais passer sous silence ; c'est le passage de votre article où vous dites que le Spiritisme est fondé sur le plus grossier matérialisme. Je mets de côté les expressions offensantes et peu parlementaires auxquelles j'ai l'habitude de ne prêter aucune attention, et je me borne à dire que ce passage contient une erreur, je ne dirai pas grossière, le mot serait incivil, mais capitale, et qu'il m'importe de relever pour l'édification de vos lecteurs. En effet, le Spiritisme a pour base essentielle, et sans laquelle il n'aurait aucune raison d'être, l'existence de Dieu, celle de l'âme, son immortalité, les peines et les récompenses futures ; or, ces points sont la négation la plus absolue du matérialisme, qui n'en admet aucun. La doctrine Spirite ne se borne pas à les affirmer, elle ne les admet pas à priori, elle en est la démonstration patente ; c'est pourquoi elle a déjà ramené un si grand nombre d'incrédules qui avaient abjuré tout sentiment religieux.

Elle peut n'être pas spirituelle, mais à coup sûr, elle est essentiellement spiritualiste, c'est-à-dire contraire au matérialisme, car on ne concevrait pas une doctrine de l'âme immortelle, fondée sur la

non-existence de l'âme. Ce qui conduit tant de gens à l'incrédulité absolue, c'est la manière dont l'âme et son avenir sont présentés ; je vois tous les jours des gens me dire : « Si dès mon enfance on m'avait enseigné ces choses comme vous le faites, je n'aurais jamais été incrédule, parce qu'à présent je comprends, et qu'avant je ne comprenais pas ; » aussi ai-je tous les jours la preuve qu'il suffit d'exposer cette doctrine pour lui conquérir de nombreux partisans.
Agréez, etc.

La tête de Garibaldi

Le Siècle du 4 février contient une lettre du docteur Riboli qui est allé à Caprera examiner la tête de Garibaldi au point de vue phrénologique. Il n'entre pas dans notre cadre d'apprécier le jugement du docteur, et encore moins le personnage politique ; mais la lecture de cette lettre nous a fourni quelques réflexions qui trouvent naturellement ici leur place.
Le docteur Riboli trouve que l'organisation cérébrale de Garibaldi correspond parfaitement à toutes les éminentes facultés morales et intellectuelles qui le distinguent, et il ajoute :
« Vous pourrez sourire de mon fanatisme, mais je puis vous assurer que ce moment passé à examiner cette tête remarquable est le plus heureux de ma vie ; j'ai vu, mon cher ami, j'ai vu ce grand homme se prêter comme un enfant à tout ce que je lui demandais ; cette tête qui porte tout un monde, je l'ai tenue entre mes mains pendant plus de vingt minutes, sentant à tout instant saillir sous mes doigts les inégalités et les contrastes de son génie…
« Garibaldi a 1 mètre 64 centimètres de hauteur. J'ai mesuré toutes les proportions, la largeur des épaules, la longueur des bras et des jambes, l'épaisseur de la taille ; c'est en un mot l'homme bien proportionné, fort et d'un tempérament nerveux sanguin.
« Le volume de la tête est remarquable ; la phénoménalité principale est la hauteur du crâne mesurée de l'oreille au sommet de la tête, qui est de 20 centimètres. Cette prédominance particulière de toute la partie supérieure de la tête dénote au premier coup d'œil, et sans examen préalable, une organisation exceptionnelle ; le développement du crâne dans sa partie supérieure, siège des sentiments, indique la prépondérance de toutes les facultés nobles sur les instincts. Bref, la craniologie de la tête de Garibaldi, après examen, présente une phénoménalité originale des plus rares, on peut dire sans précédent : l'harmonie de tous les organes parfaite ; et la résultante mathématique de leur assemblage, présente au premier chef :
- l'abnégation avant tout et partout ;
- la prudence et le sang-froid ;
- l'austérité naturelle des mœurs ;
- la méditation presque perpétuelle ;
- l'éloquence grave et exacte ;
- la loyauté dominante ;
- sa déférence incroyable avec ses amis au point d'en souffrir ;
- sa perceptibilité à l'égard des hommes qui l'entourent est surtout dominante.
« En un mot, mon cher, sans vous ennuyer de toutes les comparaisons, de tous les contrastes de causalité, d'habitativité, de constructivité, de destructivité[6], c'est une tête merveilleuse, organique, sans défaillances, que la science étudiera et prendra pour modèle, etc. »
Toute la lettre est écrite avec un enthousiasme qui dénote la plus profonde et la plus sincère admiration pour le héros italien. Cependant, nous voulons bien croire que les observations de l'auteur n'ont été influencées par aucune idée préconçue ; mais ce n'est pas ce dont il s'agit : nous acceptons ses données phrénologiques comme exactes, et ne le fussent-elles pas, Garibaldi n'en serait ni plus ni moins ce qu'il est. On sait que les disciples de Gall forment deux écoles : celle des matérialistes et celle des spiritualistes. Les premiers attribuent les facultés aux organes ; pour eux les organes sont la cause, les facultés sont le produit ; d'où il suit qu'en dehors des organes il n'y a pas de facultés, autrement dit, que quand l'homme est mort, tout est mort. Les seconds admettent l'indépendance des facultés ; les facultés sont la cause, le développement des organes est un effet ;

6 En voilà des néologismes, qui pourtant ne sont pas plus des barbarismes que le *spiritisme* et le *périsprit*.

d'où il suit que la destruction des organes n'entraîne pas l'anéantissement des facultés. Nous ne savons à laquelle de ces deux écoles appartient l'auteur de la lettre, car son opinion ne se révèle par aucun mot ; mais nous supposons un instant que les observations ci-dessus aient été faites par un phrénologue matérialiste, et nous demandons quelle impression il devait ressentir à l'idée que cette tête, qui porte tout un monde, ne doit son génie qu'au hasard ou au caprice de la nature qui lui aurait donné une plus grande masse cérébrale dans un endroit plutôt que dans un autre ; or, comme le hasard est aveugle, et n'a pas de dessein prémédité, il pouvait tout aussi bien augmenter le volume d'une autre circonvolution du cerveau, et donner ainsi, sans le vouloir, un tout autre cours à ses inclinations. Ce raisonnement s'applique nécessairement à tous les hommes transcendants, à quelque titre que ce soit. Où serait leur mérite s'il ne tenait qu'au déplacement d'un petit morceau de substance cérébrale ? Si un simple caprice de la nature peut, au lieu d'un grand homme, faire un homme vulgaire, au lieu d'un homme de bien faire un scélérat ?

Ce n'est pas tout. En considérant cette tête puissante aujourd'hui, n'y a-t-il pas quelque chose de terrible à penser que demain peut-être, de ce génie il ne restera rien, absolument rien qu'une matière inerte qui sera la pâture des vers ? Sans parler des funestes conséquences d'un pareil système, s'il était accrédité, nous dirons qu'il fourmille de contradictions inexplicables, et que les faits le démontrent à chaque pas. Tout s'explique au contraire par le système spiritualiste : les facultés ne sont pas le produit des organes, mais les attributs de l'âme dont les organes ne sont que les instruments servant à leur manifestation. La faculté étant indépendante, son activité pousse au développement de l'organe, comme l'exercice d'un muscle en augmente le volume. L'être pensant est l'être principal dont le corps n'est qu'un accessoire destructible. Le talent alors est un mérite réel, parce qu'il est le fruit du travail, et non le résultat d'une matière plus ou moins abondante. Avec le système matérialiste, le travail à l'aide duquel on acquiert le talent, est entièrement perdu à la mort, qui souvent ne laisse pas le temps d'en jouir ; avec l'âme, le travail a sa raison d'être, parce que tout ce que l'âme acquiert sert à son développement ; on travaille pour un être immortel, et non pour un corps qui n'a peut-être que quelques heures à vivre.

Mais, dira-t-on, le génie ne s'acquiert pas : il est inné ; c'est vrai ; mais aussi pourquoi deux hommes nés dans les mêmes conditions sont-ils si disparates au point de vue intellectuel ? Pourquoi Dieu aurait-il favorisé l'un plus que l'autre ? Pourquoi aurait-il donné à l'un les moyens de progresser qu'il aurait refusés à l'autre ? Quel est le système philosophique qui a résolu ce problème ? La doctrine de la préexistence de l'âme peut seule l'expliquer : l'homme de génie a déjà vécu, il a de l'acquis, de l'expérience, et à ce titre il a plus de droits à nos respects que s'il tenait sa supériorité d'une faveur non justifiée de la Providence, ou du caprice de la nature. Nous aimons à croire que le docteur Riboli a vu dans la tête de celui qu'il ne touchait, pour ainsi dire, qu'avec une crainte respectueuse, quelque chose de plus digne de sa vénération qu'une masse de chair, et qu'il ne l'a pas rabaissée au rôle d'une mécanique organisée. On se rappelle ce chiffonnier philosophe qui, regardant un chien mort au coin d'une borne, se disait à part lui : Ce que c'est que de nous ! Eh bien ! vous tous qui niez l'existence future, voilà à quoi vous nous réduisez les plus grands génies.

Nous renvoyons pour plus de détails sur la question de la phrénologie et de la physiognomonie à l'article publié dans la Revue Spirite du mois de juillet 1860, page 198.

Assassinat de M. Poinsot

Le mystère qui environne encore ce déplorable événement a fait naître chez beaucoup de personnes la pensée qu'en évoquant l'Esprit de la victime on pourrait arriver à connaître la vérité. De nombreuses lettres nous ont été écrites à ce sujet, et comme la question repose sur un principe d'une certaine gravité, nous croyons utile de faire connaître la réponse à tous nos lecteurs.

Ne faisant jamais du Spiritisme un objet de curiosité, nous n'avions point songé à évoquer M. Poinsot ; néanmoins, à la prière instante d'un de nos correspondants qui avait eu une communication de lui, soi-disant, et désirait savoir par nous si elle était authentique, nous essayâmes de le faire il y a quelques jours. Selon notre habitude, nous demandâmes à notre guide spirituel si cette évocation

était possible et si c'était bien lui qui s'était manifesté à notre correspondant. Voici les réponses que nous avons obtenues :
« M. Poinsot ne peut répondre à votre appel ; il ne s'est encore communiqué à personne : Dieu le lui défend pour le moment. »
1. Peut-on en savoir le motif ? - R. Oui : parce que des révélations de ce genre influenceraient la conscience des juges qui doivent agir en toute liberté.
2. Cependant ces révélations, en éclairant les juges, pourraient quelquefois leur épargner des erreurs regrettables, et même irréparables. - R. Ce n'est pas par ce moyen qu'ils doivent être éclairés ; Dieu veut leur laisser l'entière responsabilité de leurs jugements, comme il laisse à chaque homme la responsabilité de ses actes ; il ne veut pas plus leur épargner la peine des recherches qu'il ne veut leur ôter le mérite de les avoir faites.
3. Mais, faute de renseignements suffisants, un coupable peut échapper à la justice ? - R. Croyez-vous qu'il échappe à la justice de Dieu ? S'il doit être frappé par la justice des hommes, Dieu saura bien le faire tomber sous leurs mains.
4. Soit, pour le coupable ; mais si un innocent était condamné, ne serait-ce pas un grand mal ? - R. « Dieu juge en dernier ressort, et l'innocent condamné injustement par les hommes aura sa réhabilitation. Cette condamnation, d'ailleurs, peut être pour lui une épreuve utile à son avancement ; mais quelquefois aussi elle peut être la juste punition d'un crime auquel il aura échappé dans une autre existence.
« Rappelez-vous que les Esprits ont pour mission de vous instruire dans la voie du bien, et non de vous aplanir la voie terrestre laissée à l'activité de votre intelligence ; c'est en vous écartant du but providentiel du Spiritisme que vous vous exposez à être trompés par la tourbe des Esprits menteurs qui s'agitent sans cesse autour de vous. »
Après la première réponse, les assistants discutaient sur les motifs de cette interdiction, et, comme pour justifier le principe, un Esprit fait écrire au Médium : Je vais l'amener… le voici ; puis un peu après : « Que vous êtes aimables de vouloir bien causer avec moi ; cela m'est d'autant plus agréable que j'ai beaucoup de choses à vous dire. » Ce langage parut suspect de la part d'un homme tel que M. Poinsot, et en raison surtout de la réponse qui venait d'être faite ; c'est pourquoi on le pria de vouloir bien affirmer son identité au nom de Dieu. Alors l'Esprit écrit : « Mon Dieu, je ne peux pas mentir ; j'aurais cependant bien désiré causer dans une aussi aimable société, mais vous ne voulez pas de moi : adieu. » C'est alors que notre guide spirituel ajouta : « Je vous ai dit que cet Esprit ne peut répondre ce soir ; Dieu lui défend de se manifester ; si vous insistez vous serez trompés. »
Remarque. Il est évident que si les Esprits pouvaient épargner des recherches aux hommes, ceux-ci se donneraient moins de peine pour découvrir la vérité, puisqu'elle leur arriverait toute seule. A ce titre, le plus paresseux pourrait en savoir autant que le plus laborieux, ce qui ne serait pas juste. Ceci est un principe général. Appliqué à l'affaire de M. Poinsot, il n'est pas moins évident que si l'Esprit déclarait un individu innocent ou coupable, et que les juges ne trouvassent pas de preuves suffisantes de l'une ou l'autre affirmation, leur conscience en serait troublée ; que l'opinion publique pourrait s'égarer par d'injustes préventions. L'homme n'étant pas parfait, nous devons en conclure que Dieu sait mieux que lui ce qui doit lui être révélé ou caché. Si une révélation doit être faite par des moyens extra-humains, Dieu sait y donner un cachet d'authenticité capable de lever tous les doutes, témoin le fait suivant :
Dans le voisinage des mines, au Mexique, une ferme avait été incendiée. Dans une réunion où l'on s'occupait de manifestations spirites (il y en a plusieurs dans ce pays, où probablement ne sont pas encore parvenus les articles de M. Deschanel, c'est pourquoi on y est si arriéré) ; dans cette réunion, disons-nous, un Esprit se communiquait par coups frappés ; il dit que le coupable est parmi les assistants ; on en doute d'abord, et l'on croit à une mystification ; l'Esprit insiste et désigne un des individus présents ; on s'étonne ; celui-ci fait bonne contenance, mais l'Esprit semble s'acharner après lui, et fait si bien qu'on arrête l'homme qui, pressé de questions, finit par avouer son crime. Les coupables, comme on le voit, ne doivent pas trop se fier à la discrétion des Esprits qui, souvent, sont les instruments dont Dieu se sert pour les châtier. Comment M. Figuier expliquerait-il ce fait ? Est-ce l'intuition, l'hypnotisme, la biologie, la surexcitation du cerveau, la concentration de la

pensée, l'hallucination, qu'il admet sans croire à l'indépendance de l'Esprit et de la matière ? Arrangez donc tout cela si vous le pouvez ; sa solution elle-même est un problème, et il devrait bien donner sa solution de sa solution. Mais pourquoi un Esprit ne ferait-il pas connaître l'assassin de M. Poinsot, comme il l'a fait pour cet incendiaire ? Demandez donc à Dieu compte de ses actions ; demandez-le à M. Figuier, qui croit en savoir plus que lui.

Entretiens familiers d'outre-tombe

Madame Bertrand (Haute Saône.)

Décédée le 7 février 1861, évoquée dans la Société Spirite de Paris, le 15 du même mois.
Nota. Madame Bertrand avait fait une étude sérieuse du Spiritisme dont elle professait la doctrine, et dont elle comprenait toute la portée philosophique.
1. Évocation. - R. Je suis là.
2. Votre correspondance nous ayant appris à vous apprécier, et connaissant votre sympathie pour la Société, nous avons pensé que vous ne nous sauriez pas mauvais gré de vous avoir appelée sitôt. - R. Vous voyez que je suis là.
3. Un autre motif me détermine personnellement à le faire : je compte écrire à mademoiselle votre fille au sujet de l'événement qui vient de la frapper, et je suis sûr qu'elle sera heureuse de connaître le résultat de notre entretien. - R. Certainement ; elle l'attend, car je lui avais promis de me révéler aussitôt qu'une évocation me serait adressée.
4. Éclairée comme vous l'étiez sur le Spiritisme, et pénétrée des principes de cette doctrine, vos réponses seront pour nous doublement instructives.
Veuillez d'abord nous dire si vous avez beaucoup tardé à vous reconnaître, et si vous avez déjà recouvré la pleine jouissance de vos facultés ? - R. La pleine jouissance de mes anciennes facultés, oui ; la pleine jouissance de mes nouvelles facultés, non.
5. L'usage est de demander aux vivants comment ils se portent ; mais aux Esprits on leur demande s'ils sont heureux ; c'est avec un profond sentiment de sympathie que nous vous adressons cette dernière question. - R. Merci, mes amis. Je ne suis pas encore heureuse dans le sens spiritualiste du mot ; mais je suis heureuse par le renouvellement de mon être ravi en extase ; par la vue des choses qui nous sont révélées, mais que nous comprenons encore imparfaitement, tout bon médium ou Spirite que nous soyons.
6. De votre vivant vous vous étiez fait une idée du monde Spirite par l'étude de la doctrine ; veuillez nous dire si vous avez trouvé les choses telles que vous vous les étiez représentées ? - R. A peu près, comme nous voyons les objets dans l'incertitude de demi-ténèbres ; mais combien sont-elles différentes lorsque le jour éclatant les révèle !
7. Ainsi le tableau qui nous est fait de la vie Spirite n'a rien d'exagéré, rien d'illusoire ! - R. Il est amoindri par votre esprit qui ne peut comprendre les choses divines qu'adoucies et voilées ; nous agissons avec vous comme vous le faites avec les enfants auxquels vous ne montrez qu'une partie des choses disposées pour leur entendement.
8. Avez-vous été témoin de l'instant de la mort de votre corps ? - R. Mon corps, épuisé par de longues souffrances, n'a pas eu à subir une grande lutte ; mon âme s'est détachée de lui comme le fruit mûr tombe de l'arbre. L'anéantissement complet de mon être m'a empêchée de sentir la dernière angoisse de l'agonie.
9. Pourriez-vous nous décrire vos sensations au moment du réveil ? - R. Il n'y a pas de réveil, ou plutôt il m'a semblé qu'il y avait continuation ; comme après une courte absence on rentre chez soi, il m'a semblé que quelques minutes me séparaient à peine de ce que je venais de quitter. Errante autour de mon lit, je me voyais étendue, transfigurée, et je ne pouvais m'éloigner, retenue que j'étais, ou du moins à ce qu'il me semblait, par un dernier lien à cette enveloppe corporelle qui m'avait tant fait souffrir.
10. Avez-vous immédiatement vu d'autres Esprits vous entourer ? - R. Aussitôt ils sont venus me recevoir. J'ai alors détourné ma pensée du moi terrestre, et le moi spirituel transporté s'est abîmé dans la délicieuse jouissance des choses nouvelles et connues que je retrouvais.

11. Étiez-vous parmi les membres de votre famille pendant la cérémonie funèbre ? - R. J'ai vu enlever mon corps, mais je me suis détournée aussitôt ; le Spiritisme dématérialise par avance, et rend plus soudain le passage du monde terrestre au monde spirituel. Je n'avais emporté de ma migration sur la terre ni vains regrets ni curiosité puérile.
12. Avez-vous quelque chose de particulier à dire à mademoiselle votre fille qui partageait vos croyances, et m'a écrit plusieurs fois en votre nom ? - R. Je lui recommande de donner à ses études un caractère plus sérieux ; je lui recommande de transformer la douleur stérile en souvenir pieux et fécond ; qu'elle n'oublie pas que la vie se poursuit sans interruption, et que les frivoles intérêts du monde pâlissent devant le grand mot : Éternité ! D'ailleurs mon souvenir personnel, tendre et intime, lui sera transmis bientôt.
13. Au mois de janvier je vous ai adressé une carte de visite-portrait ; comme vous ne m'avez jamais vu, veuillez nous dire si vous me reconnaissez. - R. Mais je ne vous reconnais pas ; je vous vois. N'avez-vous pas reçu cette carte ? - R. Je ne me la rappelle pas.
14. J'aurais plusieurs questions importantes à vous adresser sur les faits extraordinaires qui se sont passés dans votre demeure, et dont vous nous avez entretenus ; je pense que vous pourrez nous donner à ce sujet d'intéressantes explications ; mais l'heure avancée et la fatigue du médium m'engagent à les ajourner ; je me borne à quelques demandes pour terminer.
Quoique votre mort soit récente, avez-vous déjà quitté la terre ? avez-vous parcouru les espaces et visité d'autres mondes ? - R. Le mot visiter ne répond pas au mouvement aussi rapide que l'est la parole qui nous fait, aussi vite que la pensée, découvrir les sites nouveaux. La distance n'est qu'un mot, comme le temps n'est qu'une même heure pour nous.
15. En préparant les questions que l'on se propose d'adresser à un Esprit, c'est généralement une évocation anticipée ; veuillez nous dire si, par là, vous étiez prévenue de notre intention, et si vous étiez près de moi hier pendant que je préparais les questions ? - R. Oui, je savais tout ce que vous me diriez aujourd'hui, et je répondrai avec développement aux questions que vous réservez.
16. De votre vivant nous aurions été très heureux de vous voir parmi nous, mais puisque cela n'a pas pu avoir lieu, nous sommes également heureux de vous avoir en Esprit, et nous vous remercions de votre empressement à répondre à notre appel. - R. Mes amis, je suivais vos études avec intérêt, et maintenant que je puis en Esprit habiter parmi vous, je vous donne le conseil de vous attacher à l'Esprit plus qu'à la lettre.
Adieu.

La lettre suivante nous a été adressée au sujet de cette évocation :
Monsieur,
C'est avec un sentiment de profonde reconnaissance que je viens vous remercier, au nom de mon père et au mien, d'avoir devancé notre désir de recevoir par vous des nouvelles de celle que nous pleurons.
Les nombreuses épreuves morales et physiques que ma chère et bonne mère a eu à subir pendant son existence, sa patience à les supporter, son dévouement, sa complète abnégation d'elle-même, me faisaient espérer qu'elle était heureuse ; mais l'assurance que vous venez de nous en donner, Monsieur, est une grande consolation pour nous qui l'aimions tant, et voulons son bonheur avant le nôtre.
Ma mère était l'âme de la maison, Monsieur ; je n'ai pas besoin de vous dire quel vide son absence y fait ; nous souffrons de ne plus la voir, plus que je ne saurais l'exprimer, et pourtant nous éprouvons une certaine quiétude de ne plus la sentir dans les atroces douleurs qu'elle a éprouvées. Ma pauvre mère était une martyre ; elle doit avoir une belle récompense pour la patience et la douceur avec lesquelles elle a enduré toutes ses angoisses ; sa vie n'a été qu'une longue torture d'esprit et de corps. Ses sentiments élevés, sa foi dans une autre existence l'ont soutenue ; elle avait comme un pressentiment et un souvenir voilé du monde des Esprits ; souvent je la voyais, regardant en pitié les choses de notre planète, me dire : Rien d'ici-bas ne peut me suffire ; j'ai la nostalgie d'un autre monde.

Dans les réponses que ma chère et adorée mère vous a faites, Monsieur, nous avons parfaitement reconnu sa manière de penser et de s'exprimer ; elle aimait à se servir de figures. Seulement je suis étonnée qu'elle ne se soit pas souvenue de l'envoi de votre carte-portrait qui lui avait fait un si grand et si vif plaisir ; je devais vous en remercier de sa part ; mes nombreuses occupations, pendant les derniers temps de la maladie de ma vénérée mère, ne m'ont pas permis de le faire ; je crois que, plus tard, elle se souviendra mieux ; pour le moment elle est enivrée des splendeurs de sa nouvelle vie ; l'existence qu'elle vient d'achever ne lui apparaît que comme un rêve pénible déjà bien loin d'elle. Nous espérons aussi, mon père et moi, qu'elle viendra nous dire quelques paroles d'affection dont nous avons bien besoin. Serait-ce une indiscrétion, Monsieur, de vous prier, quand ma bonne mère vous parlera de nous, de nous en faire part ? vous nous avez fait tant de bien en venant nous parler d'elle, en venant nous dire de sa part qu'elle ne souffre plus ! Ah ! merci encore, Monsieur ! je prie Dieu de cœur et d'âme qu'il vous en récompense. En me quittant, ma mère chérie me prive de la meilleure des mères, de la plus tendre des amies ; il me faut la certitude de la savoir heureuse, et ma croyance dans le Spiritisme pour me donner un peu de force. Dieu m'a soutenue ; mon courage a été plus grand que je ne l'espérais.
Recevez, etc.
Remarque. Que les incrédules rient tant qu'ils voudront du Spiritisme ; que ses adversaires plus ou moins intéressés le tournent en ridicule, qu'ils l'anathématisent même, cela ne lui ôtera pas cette puissance consolatrice qui fait la joie du malheureux, et qui le fait triompher du mauvais vouloir des indifférents en dépit de leurs efforts pour l'abattre. Les hommes ont soif de bonheur ; quand ils ne le trouvent pas sur la terre, n'est-ce pas un grand soulagement d'avoir la certitude de le trouver dans une autre vie si l'on fait ce qu'il faut pour le mériter. Qui donc leur offre plus d'adoucissements aux maux de la terre ? Est-ce le matérialisme, avec l'horrible expectative du néant ? Est-ce la perspective des flammes éternelles, auxquelles n'échappe pas un sur des millions ? Ne vous y trompez pas, cette perspective est encore plus horrible que celle du néant, et voilà pourquoi ceux dont la raison se refuse à l'admettre sont portés au matérialisme ; quand on présentera aux hommes l'avenir d'une manière rationnelle, il n'y aura plus de matérialistes. Qu'on ne s'étonne donc pas de voir les idées spirites accueillies avec tant d'empressement par les masses, parce que ces idées relèvent le courage au lieu de l'abattre. L'exemple du bonheur est contagieux ; quand tous les hommes verront autour d'eux des gens heureux par le Spiritisme, ils se jetteront dans les bras du Spiritisme comme sur une planche de salut, car ils préféreront toujours une doctrine qui sourit et parle à la raison à celles qui épouvantent. L'exemple que nous venons de citer n'est pas le seul de ce genre, c'est par milliers qu'ils s'offrent à nous, et la plus grande joie que Dieu nous ait réservée ici-bas c'est d'être témoin des bienfaits et des progrès d'une croyance que nos efforts tendent à répandre. Les gens de bonne volonté, ceux qui viennent y puiser des consolations sont si nombreux que nous ne saurions leur dérober notre temps, en nous occupant des indifférents qui n'ont aucun désir de se convaincre. Ceux qui viennent à nous suffisent pour l'absorber, c'est pourquoi nous n'allons au-devant de personne ; c'est pourquoi aussi nous ne le perdons pas à glaner dans les champs stériles ; le tour des autres viendra quand il plaira à Dieu de lever le voile qui les aveugle, et ce temps viendra plus tôt qu'ils ne le pensent, pour la gloire des uns, et pour la honte des autres.

Mademoiselle Pauline M…

(Envoi de M. Pichon, médium de Sens.)
1. Évocation. - R. Je suis là, mes bons amis.
2. Vos parents nous ont priés de vous demander si vous êtes plus heureuse que pendant votre existence terrestre ; auriez-vous l'obligeance de nous le dire ? - R. Oh ! oui ; je suis plus heureuse qu'eux.
3. Assistez-vous souvent votre mère ? - R. Je ne la quitte presque pas ; mais elle ne peut comprendre tous les encouragements que je lui donne, sans cela elle ne serait pas aussi mal. Elle me pleure et je suis heureuse ! Dieu m'a rappelée à lui : c'est une faveur ; si toutes les mères étaient bien pénétrées des lumières du Spiritisme, quelles consolations pour elles ! Dites bien à ma pauvre mère qu'elle se résigne, car sans cela elle s'éloignerait de sa fille chérie. Toute personne qui n'est pas

docile aux épreuves que lui envoie son Créateur manque le but de ses épreuves. Qu'elle comprenne bien ceci, car elle ne me reverrait pas de sitôt. Elle m'a perdue matériellement, mais elle me retrouvera spirituellement. Qu'elle se dépêche donc de se rétablir pour assister à vos séances ; c'est alors que je pourrai mieux la consoler ; je serai plus heureuse moi-même.
4. Pourriez-vous vous manifester à elle d'une manière plus particulière ? pourrait-elle vous servir de médium ? Elle recevrait ainsi plus de consolations que par notre entremise. - R. Qu'elle prenne un crayon, comme vous le faites, et j'essaierai de lui dire quelque chose. Ceci nous est bien difficile quand nous ne trouvons pas les dispositions voulues pour cela.
5. Pourriez-vous nous dire pourquoi Dieu vous a retirée si jeune du sein de votre famille dont vous faisiez la joie et la consolation ? - R. Relisez.
6. Voudriez-vous nous dire ce que vous avez ressenti à l'instant de votre mort ? - R. Un trouble ; je ne croyais pas être morte. Cela m'a fait tant de peine de quitter ma bonne mère ! Je ne me reconnaissais pas ; mais quand j'ai compris ce n'a plus été la même chose.
7. Êtes-vous maintenant complètement dématérialisée ? - R. Oui.
8. Pourriez-vous nous dire combien de temps vous êtes restée dans le trouble ? - R. J'y suis restée six de vos semaines.
9. A quel endroit étiez-vous lorsque vous vous êtes reconnue ? - R. Vers mon corps ; j'ai vu le cimetière et j'ai compris.
Mère ! je suis toujours à tes côtés ; je te vois, je te comprends beaucoup mieux que quand j'avais mon corps. Cesse donc de t'attrister, puisque tu n'as perdu que le pauvre corps que tu m'avais donné. Ta fille est toujours là ; ne pleure plus ; réjouis-toi au contraire, c'est le seul moyen de te faire du bien et à moi aussi. Nous nous comprendrons mieux ; je te dirai de bien douces choses ; Dieu me le permettra ; nous le prierons ensemble. Tu viendras parmi ces hommes qui travaillent pour le bien de l'humanité ; tu prendras part à leurs travaux ; je t'aiderai : cela servira à notre avancement à toutes les deux.
Ta fille qui t'aime,
Pauline.
P. S. Vous donnerez ceci à ma mère ; je vous en serai reconnaissante.
10. Pensez-vous que la convalescence de votre mère soit encore longue ? - R. Cela dépendra des consolations qu'elle recevra et de sa résignation.
11. Vous rappelez-vous toutes vos incarnations ? - R. Non, pas toutes.
12. L'avant-dernière a-t-elle eu lieu sur la terre ? - R. Oui ; j'étais dans une grande maison de commerce.
13. A quelle époque était-ce ? - R. Sous le règne de Louis XIV ; au commencement.
14. Vous rappelez-vous quelques-uns des personnages de ce temps-là ? - R. J'ai connu M. le duc d'Orléans, car il se fournissait chez nous. J'ai bien connu aussi Mazarin et une partie de sa famille.
15. Votre dernière existence a-t-elle beaucoup servi à votre avancement comme Esprit ? - R. Elle n'a pu me servir beaucoup, puisque je n'y ai subi aucune épreuve ; elle a été pour mes parents, plutôt que pour moi, un sujet d'épreuves.
16. Et votre avant-dernière existence, vous a-t-elle été plus profitable ? - R. Oui, car j'y ai été bien éprouvée. Des revers de fortune ; la mort de toutes les personnes qui m'étaient chères ; je suis restée seule ; mais, confiante en mon Créateur, j'ai supporté tout cela avec résignation. Dites à ma mère qu'elle fasse comme j'ai fait. Que celui qui leur portera mes consolations serre la main pour moi à tous mes bons parents ! Adieu.

Henri Murger

Nota. Dans une séance spirite intime qui avait lien chez un de nos collègues de la Société, le 6 février 1861, le médium écrivit spontanément ce qui suit :

Plus grand est l'espace des cieux, plus grande est l'atmosphère, plus belles sont les fleurs, plus doux sont les fruits, et les aspirations sont remplies au-delà même de l'illusion. Salut, nouvelle patrie ! Salut, nouveau séjour ! Salut, bonheur, amour ! Que notre courte station sur la terre est pâle, et que celui qui a poussé le soupir de soulagement doit se trouver heureux d'avoir quitté le Tartare pour le

ciel ! Salut, vraie bohème ! Salut, vraie insouciance ! Salut, rêves réalisés ! je me suis endormi gai, parce que je savais me réveiller heureux. Ah ! merci à mes amis de leur doux souvenir !
H. Murger.
Les questions et les réponses suivantes ont été faites à la Société le 8 février :
1. Mercredi vous êtes venu spontanément vous communiquer chez un de nos collègues, et vous y avez dicté une charmante page ; cependant il ne s'y trouvait personne qui vous connût particulièrement ; veuillez nous dire, je vous prie, ce qui nous a procuré l'honneur de votre visite ? - R. Je suis venu faire acte de vie pour être évoqué aujourd'hui.
2. Étiez-vous porté aux idées spirites ? - R. Entre les deux ; je pressentais, puis je me laissais facilement aller à mes inspirations.
3. Il paraît que le trouble a duré peu de temps chez vous, puisque vous vous exprimez si promptement, avec autant de facilité et de clarté ? - R. Je suis mort dans la parfaite connaissance de moi-même, et par conséquent je n'ai eu qu'à ouvrir les yeux de l'Esprit aussitôt que les yeux de la chair ont été fermés.
4. Cette dictée peut être considérée comme un récit de vos premières impressions dans le monde où vous êtes maintenant ; voudriez-vous nous décrire avec plus de précision ce qui s'est passé en vous depuis l'instant où votre âme a quitté votre corps ? - R. La joie m'a inondé ; j'ai revu de chers visages que je croyais perdus à jamais. A peine dématérialisé, je n'ai encore eu que des sensations quasi terrestres.
5. Voudriez-vous nous donner une appréciation, à votre point de vue actuel, de votre principal ouvrage : La Vie de Bohème ? - R. Comment voulez-vous qu'ébloui, comme je le suis, des splendeurs inconnues de la résurrection, je fasse un retour sur cette pauvre œuvre, pâle reflet d'une jeunesse souffrante ?
6. Un de vos amis, M. Théodore Pelloquet, a publié dans le Siècle du 6 de ce mois un article bibliographique sur vous. Voudriez-vous lui adresser quelques paroles, ainsi qu'à vos autres amis et confrères en littérature, et parmi lesquels il doit s'en trouver d'assez peu croyants sur la vie future ? - R. Je leur dirai que le succès présent est semblable à l'or changé en feuilles sèches ; ce que nous croyons, ce que nous espérons, nous autres glaneurs affamés du champ parisien, c'est le succès, toujours le succès, et jamais nos yeux ne s'élèvent vers le ciel pour penser à celui qui juge en dernier ressort nos œuvres. Mes paroles les changeront-elles ? Non ; entraînés par la vie brûlante qui consume croyance et jeunesse, ils écouteront distraits et passeront oublieux.
7. Voyez-vous ici Gérard de Nerval qui vient de nous parler de vous ? - Je le vois, et Musset, et l'aimable, la grande Delphine ; je les vois tous ; ils m'aident, ils m'encouragent ; ils m'apprennent à parler.
Remarque. Cette question est motivée par la communication suivante qu'un des médiums de la Société avait écrite spontanément au commencement de la séance.
Un frère est arrivé parmi nous, heureux et dispos ; il remercie le ciel, comme vous l'avez entendu tout à l'heure, de sa délivrance un peu tardive. Au loin ! maintenant la tristesse, les larmes et le rire amer, car nous le voyons bien à présent, le rire n'est jamais franc parmi vous ; ce qu'il y a de lamentable et de vraiment pénible sur la terre, c'est qu'il faut rire ; il faut rire forcément et d'un rien, surtout d'un rien en France, quand on serait disposé à rêver solitairement. Ce qu'il y a d'affreux pour le cœur qui a beaucoup espéré, c'est la désillusion, ce squelette hideux dont on veut palper en vain les contours : la main inquiète et tremblante ne rencontre que les os. O horreur ! pour celui qui a cru à l'amour, à la religion, à la famille, à l'amitié ; ceux qui peuvent regarder en face impunément ce masque horrible qui pétrifie, ah ! ceux-là vivent, quoique pétrifiés ; mais ceux qui chantent en bohémiens, ah ! ceux-là meurent bien vite : ils ont vu la tête de Méduse ; mon frère Murger était de ces derniers.
Vous le voyez, amis, désormais nous ne vivons plus seulement dans nos œuvres, et nous serons aussitôt votre appel près de vous. Loin d'être fiers de cet air de bonheur qui nous entoure, nous viendrons à vous comme si nous étions encore sur la terre, et Murger chantera encore.

Gérard de Nerval.

L'Esprit et les roses

(Envoi de Madame de B… de la Nouvelle-Orléans.)

Emma D…, jeune et jolie petite fille, morte à l'âge de 7 ans, après 6 mois de souffrances, ne mangeant presque plus six semaines avant sa mort.

1. Évocation. - R. Je suis là, madame, que voulez-vous ?

2. Savoir où vous êtes ; si vous êtes heureuse, et pourquoi Dieu a infligé à votre charmante mère et à vos sœurs un si grand chagrin que celui de vous perdre ? - R. Je suis au milieu de bons Esprits, qui m'aiment et m'instruisent ; je suis heureuse, bien heureuse ; mon passage chez vous n'était qu'un reste d'épreuve physique ; j'ai souffert, mais cette souffrance n'était rien ; elle épurait mon âme en même temps qu'elle saccageait mon pauvre corps. Maintenant, j'apprends la vie de l'âme ; je suis réincarnée, mais en Esprit conservateur ; je suis dans un monde où nul de nous ne séjourne que pendant la durée des enseignements qui nous sont donnés par les Grands Esprits. En dehors de cela, je voyage, prévenant les malheurs, éloignant les tentations ; je suis souvent par ici : il y a tant de pauvres nègres ; je les ai toujours plaints, mais maintenant je les aime. Oui, je les aime, pauvres âmes ! Parmi eux, il y en a beaucoup de bons, de meilleurs que leurs maîtres ; et même ceux qui sont paresseux, il faut les plaindre.

Ma mère chérie, je vais souvent près d'elle ; et quand elle sent son cœur raffermi, c'est moi qui lui ai versé le baume divin ; mais il faut qu'elle souffre, hélas ! mais, plus tard, tout sera oublié ; et Lucie, ma bien-aimée Lucie sera avec moi avant tout ; mais les autres viendront ; ce n'est rien que mourir pour être ainsi ; rien : on change de corps, c'est tout. Moi, je n'ai plus ce mal qui me rendait un sujet d'horreur pour chacun ; je suis plus heureuse, et, la nuit, je me penche vers ma mère et je l'embrasse ; elle ne sent rien, mais alors elle rêve de moi, et me voit comme j'étais avant mon affreuse maladie. Vous comprenez, madame, que je suis heureuse.

Je voudrais des roses dans le coin du jardin où j'allais dormir autrefois ; suggérez à Lucie l'idée d'en mettre. J'aimais tant les roses, et je vais si souvent là ! J'ai des roses là-bas ; mais Lucie dort chaque jour dans mon ancien coin, et je viens chaque jour aussi près d'elle ; je l'aime tant !

3. Ma chère enfant, est-ce que je ne pourrais pas vous voir ? - R. Non, pas encore. Vous ne pouvez me voir ; mais regardez le rayon du soleil, là, sur votre table, je vais le traverser. Merci de m'avoir évoquée ; soyez indulgente pour mes sœurs. Adieu.

L'Esprit disparut en faisant ombre un instant sur le rayon de soleil qui continuait. Les roses ayant été mises dans le cher petit coin, trois jours après, le médium écrivant une lettre, le mot merci est venu sous la plume ainsi que la signature de l'enfant, qui lui fit écrire : « Recommence ta lettre ; tant pis ! mais je suis si heureuse d'avoir un médium ! Je reviendrai. Merci pour les roses. Adieu !

Enseignements et dissertations spirites

La loi de Moïse et la loi du Christ

(Communication obtenue par M. R… de Mulhouse.)

Un de nos abonnés de Mulhouse nous adresse la lettre et la communication suivantes :

… « Je profite de l'occasion qui se présente de vous écrire, pour vous faire part d'une communication que j'ai reçue, comme médium, de mon Esprit protecteur, et qui me paraît intéressante et instructive à juste titre ; si vous la jugez telle, je vous autorise à en faire l'usage que vous croirez le plus utile. Voilà quel en a été le principe. Je dois d'abord vous dire que je professe le culte israélite, et que je suis naturellement porté aux idées religieuses dans lesquelles j'ai été élevé. J'avais remarqué que, dans toutes les communications faites par les Esprits, il n'était toujours question que de la morale chrétienne prêchée par le Christ, et qu'il n'était jamais parlé de la loi de Moïse. Je me disais cependant que les commandements de Dieu, révélés par Moïse, me paraissaient être le fondement de la morale chrétienne ; que le Christ avait pu en élargir le cadre, en développer les conséquences, mais que le germe était dans la loi dictée au Sinaï. Je me suis demandé alors si la mention, si souvent répétée de la morale du Christ, bien que celle de Moïse n'y fût pas étrangère, ne provenait pas du fait que la plupart des communications reçues émanaient d'Esprits ayant appartenu à la religion dominante, et si elles ne seraient pas un souvenir des idées terrestres. Sous l'empire de

ces pensées, j'ai évoqué mon Esprit protecteur, qui fut un de mes proches parents et s'appelait Mardoché R… Voici les questions que je lui ai adressées et les réponses qu'il m'a faites, etc.…

1. Dans toutes les communications qui sont faites à la Société parisienne des études spirites, on cite Jésus comme étant celui qui a enseigné la plus belle morale ; que dois-je en penser ? - R. Oui, c'est le Christ qui a été l'initiateur de la morale la plus pure, la plus sublime ; la morale évangélique chrétienne qui doit rénover le monde, rapprocher les hommes et les rendre tous frères ; la morale qui doit faire jaillir de tous les cœurs humains la charité, l'amour du prochain ; qui doit créer entre tous les hommes une solidarité commune ; une morale enfin qui doit transformer la terre et en faire un séjour pour des Esprits supérieurs à ceux qui l'habitent aujourd'hui. C'est la loi du progrès à laquelle la nature est soumise qui s'accomplit, et le Spiritisme est une des forces vives dont Dieu se sert pour arriver à faire avancer l'humanité dans la voie du progrès moral. Les temps sont arrivés où les idées morales doivent se développer pour accomplir les progrès qui sont dans les desseins de Dieu ; elles doivent suivre la même route que les idées de liberté ont parcourue et dont elles étaient l'avant-coureur. Mais il ne faut pas croire que ce développement se fera sans luttes ; non ; elles ont besoin, pour arriver à maturité, de secousses et de discussions, afin qu'elles attirent l'attention des masses ; mais une fois l'attention fixée, la beauté et la sainteté de la morale frapperont les Esprits, et ils s'attacheront à une science qui leur donne la clef de la vie future et leur ouvre les portes du bonheur éternel.

Dieu est seul et unique, et Moïse est l'Esprit que Dieu a envoyé en mission pour se faire connaître, non seulement aux Hébreux, mais encore aux peuples païens. Le peuple hébreu a été l'instrument dont Dieu s'est servi pour faire sa révélation, par Moïse et par les prophètes, et les vicissitudes de ce peuple si remarquable étaient faites pour frapper les yeux et faire tomber le voile qui cachait aux hommes la Divinité.

2. En quoi donc la morale de Moïse est-elle inférieure à celle du Christ ? - R. En ce que celle de Moïse n'était appropriée qu'à l'état d'avancement dans lequel se trouvaient les peuples qu'elle était appelée à régénérer, et que ces peuples, à demi sauvages quant au perfectionnement de leur âme, n'auraient pas compris qu'on pût adorer Dieu autrement que par des holocaustes, ni qu'il fallût faire grâce à un ennemi. Leur intelligence, remarquable au point de vue de la matière, et même sous celui des arts et des sciences, était très arriérée en moralité, et ne se serait pas convertie sous l'empire d'une religion entièrement spirituelle ; il leur fallait une représentation semi-matérielle, telle que l'offrait alors la religion hébraïque. C'est ainsi que les holocaustes parlaient à leurs sens pendant que l'idée de Dieu parlait à leur esprit.

Les commandements de Dieu donnés par Moïse portent le germe de la morale chrétienne la plus étendue, mais les commentaires de la Bible en rétrécissaient le sens, parce que, mise en œuvre dans toute sa pureté, elle n'eût pas été comprise alors. Mais les dix commandements de Dieu n'en restaient pas moins comme le frontispice brillant, comme le phare qui devait éclairer l'humanité dans la route qu'elle avait à parcourir. C'est Moïse qui a ouvert la voie ; Jésus a continué l'œuvre ; le Spiritisme l'achèvera.

3. Le samedi est-il un jour consacré ? - R. Oui, le samedi est un jour consacré au repos, à la prière ; c'est l'emblème du bonheur éternel après lequel aspirent tous les Esprits, et auquel ils n'arriveront qu'après s'être perfectionnés par le travail, et s'être dépouillés par les incarnations de toutes les impuretés du cœur humain.

4. Comment se fait-il alors que chaque secte ait consacré un jour différent ? - R. Chaque secte, il est vrai, a consacré un jour différent, mais ce n'est pas un motif pour ne pas s'y conformer. Dieu agrée les prières et les formes de chaque religion, pourvu que les actes répondent à l'enseignement. Sous quelque forme qu'on invoque Dieu, la prière lui est agréable si l'intention est pure.

5. Peut-on espérer l'établissement d'une religion universelle ? - R. Non, pas dans notre planète, ou, du moins, pas avant qu'elle n'ait fait des progrès que plusieurs milliers de générations ne verront même pas.

Mardoché R….

Leçons familières de morale
(Envoi de madame la comtesse F… de Varsovie, médium. Traduit du polonais.)

I

Mes chers enfants, votre manière de comprendre la volonté de Dieu est erronée, en ce que vous prenez tout ce qui arrive pour l'expression de cette volonté. Certes, Dieu connaît tout ce qui est, tout ce qui a été et tout ce qui doit être ; sa sainte volonté étant toujours l'expression de son amour divin, apporte en se réalisant la grâce et la bénédiction, tandis qu'en s'écartant de cette voie unique, l'homme s'attire des peines qui ne sont que des avertissements. Malheureusement l'homme d'aujourd'hui, aveuglé par l'orgueil de son esprit, ou noyé dans la fange de ses passions, ne veut pas les comprendre ; or, sachez-le, mes enfants, le temps approche où le règne de la volonté de Dieu commencera sur la terre ; alors, malheur à celui qui oserait encore s'y opposer, il sera brisé comme le roseau, tandis que ceux qui se seront amendés verront s'ouvrir pour eux les trésors de la miséricorde infinie. Vous voyez par là que si la volonté de Dieu est l'expression de son amour, et par cela même immuable et éternelle, tout acte de rébellion contre cette volonté, quoique souffert par l'incompréhensible sagesse, n'est que temporaire et passager, et plutôt une preuve de la patiente miséricorde de Dieu, que l'expression de sa volonté.

II

Je vois avec plaisir, mes enfants, que votre foi ne faiblit point, malgré les attaques des incrédules. Si les hommes avaient tous accueilli avec le même zèle, la même persévérance et surtout avec la même pureté d'intention cette manifestation extraordinaire de la bonté divine, nouvelle porte ouverte à votre avancement, c'eût été une preuve évidente que le monde n'est ni aussi méchant, ni aussi endurci qu'il le paraît, et que, ce qui est inadmissible, la main de Dieu s'est injustement appesantie sur les humains. Ne soyez donc pas étonnés de l'opposition que le Spiritisme rencontre dans le monde ; destiné à combattre victorieusement l'égoïsme et à amener le triomphe de la charité, il est tout naturellement en butte aux persécutions de l'égoïsme et du fanatisme qui souvent en dérive. Rappelez-vous ce qui a été dit il y a bien des siècles : « Il y aura beaucoup d'appelés et peu d'élus. » Cependant le bien qui vient de Dieu finira toujours par triompher du mal qui vient des hommes.

III

Dieu fit descendre sur la terre la foi et la charité pour aider les hommes à secouer la double tyrannie du péché et de l'arbitraire, et il ne saurait être douteux qu'avec ces deux divins moteurs ils auraient depuis longtemps atteint un bonheur aussi parfait que le comporte la nature humaine et l'état physique de votre globe, si les hommes n'avaient laissé la foi languir et leurs cœurs se dessécher. Ils crurent même un moment pouvoir s'en passer et se sauver par la seule charité. C'est alors que l'on vit naître cette foule de systèmes sociaux, bons dans l'intention qui les dictait, mais défectueux et impraticables dans la forme. Et pourquoi sont-ils impraticables, direz-vous ? ne sont-ils pas fondés sur le désintéressement de chacun ? Oui, sans doute ; mais pour fonder sur le désintéressement il faut d'abord que le désintéressement existe, or il ne suffit pas de le décréter, il faut l'inspirer. Sans la foi qui donne la certitude des compensations de la vie future, le désintéressement est une duperie aux yeux de l'égoïste ; voilà pourquoi les systèmes qui ne reposent que sur les intérêts matériels sont instables, tant il est vrai que l'homme ne saurait rien construire d'harmonieux et de durable sans la foi qui, non seulement, le dote d'une force morale supérieure à toutes les forces physiques, mais lui ouvre l'assistance du monde spirituel, et lui permet de puiser à la source de la toute-puissance divine.

IV

« Quand même vous rempliriez tout ce qui vous a été commandé, regardez-vous comme des serviteurs inutiles. » Ces paroles du Christ vous enseignent l'humilité comme la première base de la foi et une des premières conditions de la charité. Celui qui a la foi n'oublie pas que Dieu connaît

toutes les imperfections ; il ne s'avise par conséquent jamais de vouloir paraître aux yeux de son prochain meilleur qu'il n'est. Celui qui a l'humilité accueille toujours avec douceur les reproches qu'on lui adresse, quelque injustes qu'ils soient ; car, sachez-le bien, l'injustice n'irrite jamais le juste, mais c'est en mettant le doigt sur quelque plaie envenimée de votre âme que l'on fait monter sur votre front la rougeur de la honte, indice certain d'un orgueil mal caché. L'orgueil, mes enfants, est le plus grand obstacle à votre perfectionnement, parce qu'il ne vous laisse point profiter des leçons qu'on vous donne ; c'est donc en le combattant sans paix ni trêve que vous travaillerez le mieux à votre avancement.

V

Si vous jetez les yeux sur le monde qui vous entoure, vous voyez que tout y est harmonie : l'harmonie du monde matériel, c'est le beau. Cependant ce n'est encore que la partie la moins noble de la création ; l'harmonie du monde spirituel, c'est l'amour, émanation divine qui remplit les espaces et conduit la créature à son créateur. Tâchez, mes enfants, d'en remplir vos cœurs ; tout ce que vous pourriez faire de grand en dehors de cette loi ne saurait vous être compté ; l'amour seul, lorsque vous en aurez assuré le triomphe sur la terre, fera venir à vous le règne de Dieu promis par les apôtres.

Les Missionnaires

(Envoi de M. Sabò, de Bordeaux.)

Je vais vous dire quelques mots pour vous faire comprendre le but que se proposent les Missionnaires en quittant patrie et famille pour aller évangéliser des peuplades ignorantes ou féroces, des frères cependant, mais enclins au mal et ne connaissant pas le bien ; ou pour aller prêcher la mortification, la confiance en Dieu, la prière, la foi, la résignation dans la douleur la charité, l'espérance d'une meilleure vie après le repentir ; dites, n'est-ce pas là du Spiritisme ? Oui, âmes d'élite qui avez toujours servi Dieu et fidèlement observé ses lois ; qui aimez et secourez votre prochain, vous êtes Spirites. Mais vous ne connaissez pas ce mot de création nouvelle, et vous y voyez un danger. Eh bien ! puisque le mot vous effraie, ne le prononçons plus devant vous jusqu'à ce que vous-mêmes veniez demander ce nom, qui résume l'existence des Esprits et leurs manifestations : le Spiritisme.

Frères aimés, que sont les Missionnaires auprès des nations dans l'enfance ? des Esprits en mission qui sont envoyés par Dieu, notre père, pour éclairer de pauvres Esprits plus ignorants ; pour leur apprendre à espérer en lui, à le connaître, à l'aimer, à être bons époux, bons parents, bons pour leurs semblables ; pour leur donner, autant que le comporte leur nature inculte, l'idée du bien et du beau. Or, vous, qui êtes si fiers de votre intelligence, sachez que vous êtes partis d'aussi bas, et que vous avez encore beaucoup à faire pour arriver au plus haut degré. Je vous le demande, mes amis, sans les missions et les Missionnaires, que deviendraient ces pauvres gens abandonnés à leurs passions et à leur sauvage nature ? Mais, dites : Est-ce vous qui, à l'exemple de ces hommes dévoués, iriez prêcher l'Evangile à ces frères abrupts ? non, ce n'est pas vous : vous avez une famille, des amis, une position que vous ne pouvez abandonner ; non, ce n'est pas vous, qui aimez les douceurs du foyer domestique ; non, ce n'est pas vous, qui avez de la fortune, des honneurs, tous les bonheurs enfin qui satisfont votre vanité et votre égoïsme ; non, ce n'est pas vous. Il faut des hommes qui quittent le toit paternel et la patrie avec joie ; des hommes qui fassent peu de cas de la vie, car souvent elle est tranchée par le fer et le feu ; il faut des hommes bien convaincus que, s'ils vont travailler à la vigne du Seigneur et l'arroser de leur sang, ils trouveront là-haut la récompense de tant de sacrifices ; dites, sont-ce des matérialistes qui seraient capables d'un tel dévouement, ceux qui n'espèrent plus rien après cette vie ? Croyez-moi, ce sont des Esprits envoyés par Dieu. Ne riez donc plus de ce que vous appelez leur sottise, car ils sont instruits, et, en exposant leur vie pour éclairer leurs frères ignorants, ils ont droit à vos respects et à votre sympathie. Oui, ce sont des Esprits incarnés qui ont la mission périlleuse d'aller défricher ces intelligences incultes, comme d'autres Esprits plus élevés ont pour mission de vous faire progresser vous-mêmes.

Ce que nous venons de faire, mes amis, c'est du Spiritisme ; ne vous effrayez donc pas de ce mot ; n'en riez pas, surtout, car il est le symbole de la loi universelle qui régit les êtres vivants de la création.

Adolphe, évêque d'Alger

La France

(Communication envoyée par M. Sabò, de Bordeaux.)

Toi aussi, terre des Francs, tu étais plongée dans la barbarie, et les cohortes sauvages portaient l'épouvante et la désolation jusqu'au sein des nations civilisées. Tu offrais à Teutatès des montagnes de sacrifices humains, et tremblais à la voix des Druides qui choisissaient leurs victimes ; et les dolmens qui te servaient d'autels gisent au milieu des landes stériles ! et le pâtre qui y conduit ses maigres troupeaux regarde avec étonnement ces blocs de granit, et se demande à quoi ont servi ces souvenirs d'un autre âge !

Cependant tes fils, pleins de bravoure, domptaient les nations, et rentraient sur le sol natal, le front triomphant, tenant dans leurs mains les trophées de leurs victoires, et traînant les vaincus dans un honteux esclavage ! Mais Dieu voulait que tu prisses ton rang parmi elles, et il t'envoya ses bons Esprits, apôtres d'une religion nouvelle, qui venaient prêcher à tes sauvages enfants l'amour, le pardon, la charité ; et quand Clovis, à la tête de ses armées, appelait à son secours ce Dieu puissant, il accourut à sa voix, lui donna la victoire, et en fils reconnaissant le vainqueur embrassa le christianisme ! L'apôtre du Christ, en lui versant l'onction sainte, inspiré par l'Esprit de Dieu, lui ordonna d'adorer ce qu'il avait brûlé, et de brûler ce qu'il avait adoré.

Alors commença pour toi une longue lutte entre tes enfants, qui ne pouvaient se décider à braver la colère de leurs dieux et de leurs prêtres, et ce n'est qu'après que le sang des martyrs eût arrosé ton sol, pour y faire germer leurs prédications, que tu secouas peu à peu de ton cœur le culte de tes pères, pour suivre celui de tes rois. Ils étaient braves et vaillants ; ils allaient à leur tour combattre les hordes sauvages des barbares du Nord ; et, rentrés dans le calme de leurs palais, ils s'appliquaient au progrès et à la civilisation de leurs peuples ; pendant une longue suite de siècles on les voit accomplir ce progrès, lentement il est vrai, mais enfin ils t'ont mise au premier rang.

Pourtant tu as été si souvent coupable que le bras de Dieu s'était levé, et était prêt à t'exterminer ; mais si le sol français est un foyer d'incrédulité et d'athéisme, il est aussi le foyer des élans généreux, de la charité et des sublimes dévouements ; à côté de l'impiété fleurissent les vertus prêchées par l'Evangile ; aussi ont-elles désarmé son bras prêt à frapper tant de fois, et jetant sur ce peuple qu'il aime un regard de clémence, il l'a choisi pour être l'organe de sa volonté, et c'est de son sein que doivent sortir les germes de la doctrine Spirite qu'il fait enseigner par les bons Esprits, afin que ses rayons bienfaisants aillent peu à peu pénétrer le cœur de toutes les nations, et que les peuples, consolés par des préceptes d'amour, de charité, de pardon et de justice, marchent à pas de géant vers la grande réforme morale qui doit régénérer l'humanité. France ! tu tiens ton sort entre tes mains ; si tu méconnaissais la voix céleste qui t'appelle à ces glorieuses destinées, si ton indifférence te faisait repousser ta lumière que tu dois répandre, Dieu te répudierait, comme jadis il répudia le peuple hébreu, car il sera avec celui qui accomplira ses desseins. Hâte-toi donc, car le moment est venu ! Que les peuples apprennent de toi le chemin de la vraie félicité ; que ton exemple leur montre les fruits consolants qu'ils doivent en retirer, et ils répéteront avec le chœur des bons Esprits : Dieu protège et bénisse la France !

Charlemagne

L'ingratitude

(Envoi de M. Pichon, médium de Sens.)

Il faut toujours aider aux faibles et à ceux qui ont le désir de faire le bien, quoique sachant d'avance qu'on n'en sera pas récompensé par ceux à qui on le fait, parce que celui qui vous refuse de vous savoir gré de l'avoir assisté n'est pas toujours aussi ingrat que vous vous l'imaginez : bien souvent il agit selon les vues que Dieu s'est proposées, mais ses vues ne sont pas, et très souvent ne peuvent pas être appréciées par vous. Qu'il vous suffise de savoir qu'il faut faire le bien par devoir et par

amour de Dieu, car Jésus a dit : « Celui qui ne fait le bien que par intérêt a déjà reçu sa récompense. » Sachez que si celui à qui vous rendez service oublie le bienfait, Dieu vous en tiendra plus de compte que si vous étiez déjà récompensé par la gratitude de votre obligé.

Socrate

Allan Kardec

Avril 1861

Encore un mot sur M. Deschanel du Journal des Débats

Dans le précédent numéro de la Revue Spirite, nos lecteurs ont pu voir, à côté de nos réflexions sur l'article de M. Deschanel, la lettre personnelle que nous lui avons adressée. Cette lettre, très courte, dont nous lui demandions l'insertion, avait pour objet de rectifier une erreur grave qu'il avait commise dans son appréciation. En présentant la doctrine Spirite comme étant fondée sur le plus grossier matérialisme, c'était en dénaturer complètement l'esprit, puisqu'elle tend au contraire à détruire les idées matérialistes. Il y avait dans soit article bien d'autres erreurs que nous aurions pu relever, mais celle-là était trop capitale pour rester sans réponse ; elle avait une gravité réelle en ce qu'elle tendait à jeter une véritable défaveur sur les nombreux adeptes du Spiritisme. M. Deschanel n'a pas cru devoir obtempérer à notre demande, et voici la réponse qu'il nous a adressée :

« Monsieur,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date du 25 février. Votre éditeur, M. Didier, a bien voulu me charger de vous expliquer que c'était sur sa demande réitérée que j'avais consenti à rendre compte dans les Débats de votre Livre des Esprits, sauf à le critiquer tant que je voudrais ; c'était notre convention. Je vous remercie d'avoir compris que, dans ces circonstances, user de votre droit de contre-exposition eût été strictement légal, mais moins délicat assurément que l'abstention à laquelle vous avez accédé, ainsi que M. Didier me l'apprend ce matin.

« Veuillez agréer, etc.E. Deschanel. »

Cette lettre manque d'exactitude sur plusieurs points. Il est vrai que M. Didier a remis à M. Deschanel un exemplaire du Livre des Esprits, comme cela se pratique d'éditeur à journaliste ; mais ce qui n'est pas exact, c'est que M. Didier se soit chargé de ne nous rien expliquer sur ses prétendues instances réitérées pour qu'il en fût rendu compte, et si M. Deschanel a cru devoir y consacrer vingt-quatre colonnes de railleries, il nous permettra de croire que ce n'est ni par condescendance ni par déférence pour M. Didier. Au reste, nous l'avons dit, ce n'est pas ce dont nous nous plaignons : la critique était dans son droit ; et du moment qu'il ne partage pas notre manière de voir, il était libre d'apprécier l'ouvrage à son point de vue, ainsi que cela a lieu tous les jours ; une chose est portée aux nues par les uns, décriée par les autres, mais ni l'un ni l'autre de ces jugements n'est sans appel ; le seul juge en dernier ressort, c'est le public, et surtout le public à venir, qui est étranger aux passions et aux intrigues du moment. Les éloges obséquieux des coteries ne l'empêchent pas d'enterrer à tout jamais ce qui est réellement mauvais, et ce qui est vraiment bon survit en dépit des diatribes de l'envie et de la jalousie.

De cette vérité deux fables feront foi.

Tant la chose en preuves abonde, aurait dit La Fontaine ; nous ne citerons pas deux fables, mais deux faits. A son apparition, la Phèdre de Racine eut contre elle la cour et la ville, et fut bafouée ; l'auteur fut abreuvé de tant de dégoûts, qu'à l'âge de trente-huit ans il renonça à écrire pour le théâtre ; la Phèdre de Pradon, au contraire, fut prônée outre mesure ; quel est aujourd'hui le sort de ces deux ouvrages ? Un autre livre plus modeste, Paul et Virginie, fut déclaré mort-né par l'illustre Buffon qui le trouvait fade et insipide, et pourtant on sait si jamais livre fut plus populaire. Par ces deux exemples, notre but est simplement de prouver que l'opinion d'un critique, quel que soit son mérite, est toujours une opinion personnelle qui n'est pas toujours ratifiée par la postérité. Mais revenons de Buffon à M. Deschanel, sans comparaison, car Buffon s'est lourdement trompé, tandis que M. Deschanel croit sans doute qu'on n'en dira pas autant de lui.

M. Deschanel, dans sa lettre, reconnaît que notre droit de contre-exposition eût été strictement légal, mais il trouve plus de délicatesse de notre part à ne pas l'exercer ; il se trompe encore complètement quand il dit que nous avons accédé à une abstention, ce qui donnerait à entendre que nous nous sommes rendu à une sollicitation, et même que M. Didier aurait été chargé de le lui apprendre ; or rien n'est moins exact. Nous n'avons pas cru devoir exiger l'insertion d'un exposé contradictoire ; libre à lui de trouver notre doctrine mauvaise, détestable, absurde, de le crier sur les toits, mais nous attendions de sa loyauté la publication de notre lettre pour rectifier une allégation fausse, et pouvant

porter atteinte à notre considération, en ce qu'il nous accuse de professer et de propager les doctrines mêmes que nous combattons, comme subversives de l'ordre social et de la morale publique. Nous ne lui demandions pas une rétractation à laquelle son amour-propre se fût peut-être refusé, mais simplement d'insérer notre protestation ; nous n'abusions certes pas du droit de réponse, puisqu'en échange de vingt-quatre colonnes nous ne lui demandions que trente à quarante lignes. Nos lecteurs sauront apprécier son refus ; s'il a bien voulu voir de la délicatesse dans notre procédé, nous ne saurions juger le sien de la même manière.

Quand M. l'abbé Chesnel publia dans l'Univers, en 1858, son article sur le Spiritisme, il donna de la Société parisienne des Études spirites une idée également fausse en la présentant comme une secte religieuse ayant son culte et ses prêtres ; cette allégation dénaturait complètement son but et ses tendances et pouvait tromper l'opinion publique ; elle était d'autant plus erronée que le règlement de la Société lui interdit de s'occuper de matières religieuses ; on ne concevrait pas en effet une Société religieuse qui ne pourrait pas s'occuper de religion. Nous protestâmes contre cette assertion, non par quelques lignes, mais par un article entier et longuement motivé que, sur notre simple demande, l'Univers se fit un devoir d'insérer. Nous regrettons qu'en pareille circonstance, M. Deschanel, du journal des Débats, se croie moins moralement obligé de rétablir la vérité que Messieurs de l'Univers ; si ce n'était une question de droit, ce serait toujours une question de loyauté ; se réserver le droit d'attaque sans admettre la défense, c'est un moyen facile pour lui de faire croire à ses lecteurs qu'il a raison.

M. Louis Jourdan et le Livre des Esprits

Puisque nous sommes en train de parler des publicistes à propos du Spiritisme, ne nous arrêtons pas en chemin ; ces Messieurs, en général, ne nous gâtent pas, et comme nous ne faisons pas mystère de leurs critiques, on nous permettra bien d'en présenter la contrepartie, et d'opposer à l'opinion de M. Deschanel et autres celle d'un écrivain dont personne ne conteste la valeur et l'influence, sans qu'on puisse nous taxer d'amour-propre. Les éloges, d'ailleurs, ne s'adressent pas à notre personne, ou du moins nous ne les prenons pas pour nous, et nous en reportons l'honneur aux guides spirituels qui veulent bien nous diriger. Nous ne saurions donc nous prévaloir du mérite que l'on peut trouver à nos travaux ; nous acceptons les éloges, non comme un indice de notre valeur personnelle, mais comme une consécration de l'œuvre que nous avons entreprise, œuvre qu'avec l'aide de Dieu nous espérons mener à bonne fin, car nous ne sommes pas au terme, et le plus difficile n'est pas fait. Sous ce rapport l'opinion de M. Louis Jourdan est d'un certain poids, parce qu'on sait qu'il ne parle pas à la légère et pour parler, ou remplir des colonnes avec des mots ; certes, il peut se tromper comme un autre, mais dans tous les cas son avis est toujours consciencieux.

Il serait prématuré de dire que M. Jourdan est un adepte avoué du Spiritisme ; il déclare lui-même n'avoir rien vu, n'être en rapport avec aucun médium ; il juge la chose d'après son sentiment intime, et comme il ne prend pas son point de départ dans la négation de l'âme et de toute puissance extra-humaine, il voit dans la doctrine Spirite une nouvelle phase du monde moral et un moyen d'expliquer ce qui jusqu'alors était inexplicable ; or, en admettant la base, sa raison ne se refuse nullement à en admettre les conséquences, tandis que M. Figuier ne peut admettre ces conséquences, dès lors qu'il repousse le principe fondamental. N'ayant point tout étudié, tout approfondi dans cette vaste science, il n'est pas étonnant que ses idées ne soient pas fixées sur tous les points, et, par cela même, certaines questions doivent lui paraître encore hypothétiques ; mais en homme de sens, il ne dit pas : Je ne comprends pas, donc cela n'est pas ; il dit au contraire : Je ne sais pas, parce que je n'ai pas appris, mais je ne nie pas. En homme sérieux, il ne plaisante pas sur une question qui touche aux intérêts les plus graves de l'humanité, et en homme prudent, il se tait sur ce qu'il ignore, de peur que les faits ne viennent, comme à tant d'autres, donner un démenti à ses dénégations, et qu'on ne lui oppose cet irrésistible argument : Vous parlez de ce que vous ne savez pas. Passant donc sur les questions de détail pour lesquelles il confesse son incompétence, il se borne à l'appréciation du principe, et ce principe, le seul raisonnement lui en fait admettre la possibilité, ainsi que cela a lieu journellement.

M. Jourdan a d'abord publié un article sur le Livre des Esprits dans le Causeur (n° 8, avril 1860) ; voilà de cela un an, et nous n'en avons pas encore parlé dans cette Revue, preuve que nous ne sommes pas très empressés de nous prévaloir des éloges, tandis que nous avons cité textuellement, ou indiqué, les plus amères critiques, preuve aussi que nous ne craignons pas leur influence. Cet article est reproduit dans son nouvel ouvrage : Un Philosophe au coin du feu[7], dont il forme un chapitre. Nous en extrayons les passages suivants :

. . . . . .

« J'ai formellement promis de revenir sur un sujet dont j'ai dit quelques mots à peine et qui mérite une attention toute particulière, c'est le Livre des Esprits, contenant les principes de la doctrine et de la philosophie spirites. Le mot peut vous paraître barbare, mais qu'y faire ? Aux choses nouvelles il faut des mots nouveaux. Les tables tournantes ont abouti au spiritisme, et nous sommes aujourd'hui en possession d'une doctrine complète entièrement révélée par les Esprits, car ce Livre des Esprits n'est pas fait de main d'homme ; M. Allan Kardec s'est borné à recueillir et à mettre en ordre les réponses faites par les Esprits aux innombrables questions qui leur ont été posées, réponses brèves, qui ne satisfont pas toujours complètement la curiosité du questionneur, mais qui, considérées dans leur ensemble, constituent en effet une doctrine, une morale, et qui sait ? peut-être une religion.

« Jugez-en vous-mêmes. Les Esprits se sont nettement expliqués sur les causes premières, sur Dieu et l'infini, sur les attributs de la Divinité. Ils nous ont donné les éléments généraux de l'univers, la connaissance du principe des choses, les propriétés de la matière. Ils ont dit les mystères de la création, la formation des mondes et des êtres vivants, les causes de la diversité des races humaines. De là au principe vital, il n'y avait qu'un pas, et ils nous ont dit ce qu'était le principe vital, ce qu'étaient la vie et la mort, l'intelligence et l'instinct.

« Puis ils ont levé le voile qui nous cache le monde spirite, c'est-à-dire le monde des Esprits, et nous ont dit quelle était leur origine et quelle était leur nature ; comment ils s'incarnaient et quel était le but de cette incarnation ; comment s'effectuait le retour de la vie corporelle à la vie spirituelle. Esprits errants, mondes transitoires, perceptions, sensations et souffrances des Esprits, relations d'outre-tombe, rapports sympathiques et antipathiques des Esprits, retour à la vie corporelle, émancipation de l'âme, intervention des Esprits dans le monde corporel, occupations et missions des Esprits, rien ne nous a été caché.

« J'ai dit que les Esprits étaient en train de fonder non seulement une doctrine et une philosophie, mais aussi une religion. Ils ont en effet élaboré un code de morale où se trouvent formulées des lois dont la sagesse me paraît très grande, et, pour que rien n'y manque, ils ont dit quelles seraient les peines et les jouissances futures, ce qu'il fallait entendre par ces mots : Paradis, purgatoire et enfer. C'est, comme on le voit, un système complet, et je n'éprouve aucun embarras à reconnaître que si ce système n'a pas la cohésion puissante d'une œuvre philosophique, si des contradictions y éclatent çà et là, il est du moins très remarquable par son originalité, par sa haute portée morale, par les solutions inattendues qu'il donne aux délicates questions qui ont de tout temps inquiété ou préoccupé ?

. . . . . .

« Je n'ai aucune répugnance à admettre ces influences, ces inspirations, ces révélations, si vous voulez. Ce que je repousse absolument, c'est que, sous prétexte de révélation, on vienne me dire : Dieu a parlé, donc vous allez vous soumettre. Dieu a parlé par la bouche de Moïse, du Christ, de Mahomet, donc vous serez juifs, chrétiens ou musulmans, sinon vous encourrez les châtiments éternels et en attendant nous allons vous maudire ou vous torturer ici-bas.

« Non ! l'esprit humain.

« Je suis complètement, étranger à l'école spirite ; je ne connais ni ses chefs, ni ses adeptes ; je n'ai jamais vu fonctionner la moindre table tournante ; je n'ai de rapport avec aucun médium ; je n'ai été témoin d'aucun de ces faits surnaturels ou miraculeux dont je trouve les récits incroyables dans les recueils spirites que l'on m'envoie. Je n'affirme ni ne repousse absolument les communications des Esprits ; je crois à priori que ces communications sont possibles et ma raison n'en est nullement

---

[7] 1 vol. in-12 ; prix 3 fr. Chez Dentu.

alarmée. Je n'ai pas besoin, pour y croire, de l'explication que me donnait dernièrement mon savant ami, M. Louis Figuier, sur ces faits qu'il attribue à l'influence magnétique des médiums.

. . . . . .

« Je ne vois rien d'impossible à ce que des relations s'établissent entre le monde invisible et nous. Ne me demandez pas le comment et le pourquoi, je n'en sais rien ; ceci est affaire de sentiment et non de démonstration mathématique. C'est donc un sentiment que j'exprime, mais un sentiment qui n'a rien de vague et prend dans mon esprit et dans mon cœur des formes assez précises.

. . . . . .

« Si par le jeu de nos poumons, nous puisons dans l'espace infini qui nous environne les fluides, les principes vitaux nécessaires à notre existence, il est bien évident que nous sommes en rapport constant et nécessaire avec le monde invisible. Ce monde est-il peuplé d'Esprits errants comme des âmes en peine et toujours prêts à répondre à nos appels ? C'est là ce qu'il est le plus difficile d'admettre, mais aussi c'est ce qu'il serait téméraire de nier absolument.

« Sans doute, nous n'avons pas de peine à croire que toutes les créatures de Dieu ne ressemblent pas aux tristes habitants de notre planète. Nous sommes assez imparfaits, nous sommes soumis à des besoins assez grossiers pour qu'il ne soit pas difficile d'imaginer qu'il existe des êtres supérieurs que n'étreint aucune peine corporelle ; des êtres rayonnants et lumineux, esprit et matière comme nous, mais esprit plus subtil et plus pur, matière moins dense et moins lourde ; messagers fluidiques qui unissent entre eux les univers, soutiennent, encouragent les astres et les races diverses qui les peuplent dans l'accomplissement de leur tâche.

« Par l'aspiration et la respiration nous sommes en rapport avec toute la hiérarchie de ces créatures, de ces êtres dont nous ne pouvons pas plus comprendre l'existence que nous ne pouvons nous représenter leur forme. Il n'est donc pas absolument impossible que quelques-uns de ces êtres entrent accidentellement en relation avec des hommes, mais ce qui nous semble puéril, c'est qu'il faille le concours matériel d'une table, d'une planchette ou d'un médium quelconque pour que ces relations s'établissent.

« De deux choses l'une : ou ces communications sont utiles, ou elles sont oiseuses. Si elles sont utiles, les Esprits ne doivent pas avoir besoin d'être appelés d'une façon mystérieuse, d'être évoqués et interrogés pour apprendre aux hommes ce qu'il importe de savoir ; si elles sont oiseuses, pourquoi y avoir recours non ! de pareilles révélations, je n'en veux à aucun prix ; au-dessus de toutes les révélations, de toutes les inspirations, de tous les prophètes présents, passés ou futurs, il est une loi suprême : c'est la loi de la liberté. Avec cette loi pour base, j'admettrai, sauf discussion, tout ce qui vous plaira. Supprimez cette loi, il n'y a plus que ténèbres et violences. Je veux avoir la liberté de croire ou de ne pas croire et de le dire hautement ; c'est mon droit, j'en veux user ; c'est ma liberté et j'y tiens. Dites-moi qu'en ne croyant pas ce que vous m'enseignez, je perds mon âme ; c'est possible. Je veux ma liberté jusqu'à cette limite ; je veux perdre mon âme si cela me plaît. Et qui donc ici-bas sera juge de mon salut ou de ma perte ? Qui donc peut dire : Celui-là est sauvé, celui-ci est perdu sans retour ? Est-ce que la miséricorde de Dieu n'est pas infinie ? Est-ce que qui que ce soit au monde peut sonder l'abîme d'une conscience ?

. . . . . .

« C'est parce que cette doctrine se retrouve aussi dans le curieux livre de M. Allan Kardec, que je me réconcilie avec les Esprits qu'il a interrogés. Le laconisme de leurs réponses prouve que les Esprits n'ont pas de temps à perdre, et si je m'étonne de quelque chose, c'est qu'ils en aient encore assez pour répondre complaisamment à l'appel de tant de gens qui perdent le leur à les évoquer.

. . . . . .

« Tout ce que disent d'une façon plus ou moins claire, plus ou moins sommaire, les Esprits dont M. Allan Kardec a colligé les réponses a été exposé et développé avec une remarquable netteté par Michel qui me paraît être, à beaucoup près, le plus avancé et le plus complet de tous les mystiques contemporains. Sa révélation est à la fois une doctrine et un poème, doctrine saine et fortifiante, poème étincelant. Le seul avantage que je trouve aux demandes et réponses que M. Allan Kardec a publiées, c'est qu'elles présentent sous une forme plus accessible à la grande masse des lecteurs, et des lectrices surtout, les principales idées sur lesquelles il importe d'appeler leur attention. Les

livres de Michel ne sont pas d'une lecture facile ; ils exigent une tension d'esprit très soutenue. Le livre dont nous parlons, au contraire, peut être une sorte de vade mecum ; on le prend, on le quitte, on l'ouvre n'importe où, et soudain la curiosité est éveillée. Les questions adressées aux Esprits sont celles qui nous préoccupent tous ; les réponses sont quelquefois très faibles, d'autres fois elles condensent en peu de mots la solution des problèmes les plus ardus, et toujours elles offrent un vif intérêt ou de salutaires indications. Je ne sais pas de cours de morale plus attrayant, plus consolant, plus charmant que celui-là. Tous les grands principes sur lesquels se fondent les civilisations modernes y sont confirmés et notamment le principe des principes : la liberté ! L'esprit et le cœur sortent de là rassérénés et fortifiés.

« Ce sont surtout les chapitres relatifs à la pluralité des systèmes, à la loi du progrès collectif et individuel qui ont un attrait et un charme puissants. Pour moi, les Esprits de M. Allan Kardec ne m'ont rien appris sous ce rapport. Il y a longtemps que je crois fermement au développement progressif de la vie à travers les mondes ; que la mort est le seuil d'une existence nouvelle dont les épreuves sont proportionnées aux mérites de l'existence antérieure. C'est du reste la vieille foi gauloise, c'était la doctrine druidique, et les Esprits n'ont rien inventé en cela ; mais ce qu'ils y ont ajouté, c'est une série de déductions et de règles pratiques excellentes dans la conduite de la vie. Sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, la lecture de ce livre, indépendamment de l'intérêt et de la curiosité qu'excite son origine, peut avoir un haut caractère d'utilité pour les caractères indécis, pour les âmes mal affermies qui flottent dans les limbes du doute. Le doute ! c'est le pire des maux ! c'est la plus horrible des prisons, il en faut sortir à tout prix. Ce livre étrange en aidera plus d'un et plus d'une à affermir sa vie, à briser les verrous de sa prison, précisément parce qu'il est présenté sous une forme simple et élémentaire, sous la forme d'un catéchisme populaire que tout le monde peut lire et comprendre. »

. . . . . .

Après avoir cité quelques questions sur le mariage et le divorce, qu'il trouve un peu puériles et ne sont pas traitées à son gré, M. Jourdan termine ainsi :

« Je me hâte de dire cependant que toutes les réponses des Esprits ne sont pas aussi superficielles que celles dont je viens de parler. C'est l'ensemble de ce livre qui est remarquable, c'est la donnée générale qui est empreinte d'une certaine grandeur et d'une très vive originalité. Qu'elle émane ou non d'une source extra-naturelle, l'œuvre est saisissante à plus d'un titre, et par cela seul qu'elle m'a vivement intéressé, je suis fondé à croire qu'elle peut intéresser beaucoup de gens. »

Réponse.

M. Jourdan fait une question, ou plutôt une objection nécessairement motivée par l'insuffisance de ses connaissances sur la matière.

« Il n'est donc pas absolument impossible, dit-il, que quelques-uns de ces êtres entrent accidentellement en relation avec les hommes, mais ce qui nous semble puéril, c'est qu'il faille le concours matériel d'une table, d'une planchette ou d'un médium quelconque pour que ces relations s'établissent. De deux choses l'une : ou ces communications sont utiles, ou elles sont oiseuses. Si elles sont utiles, les Esprits ne doivent pas avoir besoin d'être appelés d'une façon mystérieuse, d'être évoqués pour apprendre aux hommes ce qu'il leur importe de savoir ; si elles sont oiseuses, pourquoi y avoir recours ? » Dans son Philosophe au coin du feu, il ajoute à ce sujet : « Voilà un dilemme d'où l'école Spirite aura de la peine à sortir. »

Non, certes, elle n'a pas de peine à en sortir, car elle se l'était posé depuis longtemps, et depuis longtemps aussi il est résolu, et s'il ne l'est pas pour M. Jourdan, c'est qu'il ne sait pas tout ; or, nous croyons que s'il avait lu le Livre des Médiums qui traite la partie pratique et expérimentale du Spiritisme, il aurait su à quoi s'en tenir sur ce point.

Oui, sans doute, il serait puéril, et ce mot employé par convenance par M. Jourdan serait trop faible, nous disons qu'il serait ridicule, absurde et inadmissible que pour des rapports aussi graves que ceux du monde visible et du monde invisible, les Esprits eussent besoin, pour nous transmettre leurs enseignements d'un ustensile aussi vulgaire qu'une table, une corbeille ou une planchette, car il s'ensuivrait que celui qui serait privé de ces accessoires serait aussi privé de leurs leçons. Non, il n'en est pas ainsi ; les Esprits n'étant que les âmes des hommes dépouillées de la grossière

enveloppe du corps, il y a des Esprits depuis qu'il y a des hommes dans l'Univers (nous ne disons pas sur la terre) ; ces Esprits composent le monde invisible qui peuple les espaces, qui nous entoure, au milieu duquel nous vivons sans nous en douter, comme nous vivons sans nous en douter également, au milieu du monde microscopique. De tous temps ces Esprits ont exercé leur influence sur le monde visible ; de tous temps ceux qui sont bons ou savants ont aidé le génie par des inspirations, tandis que d'autres se bornent à nous guider dans les actes ordinaires de la vie ; mais ces inspirations, qui ont lieu par la transmission de pensée à pensée, sont occultes et ne peuvent laisser aucune trace matérielle ; si l'Esprit veut se manifester d'une manière ostensible, il faut qu'il agisse sur la matière ; s'il veut que son enseignement, au lieu d'avoir le vague et l'incertitude de la pensée, ait de la précision et de la stabilité, il lui faut des signes matériels, et pour cela, qu'on nous passe l'expression, il se sert de tout ce qui lui tombe sous la main, pourra que ce soit dans des conditions appropriées à sa nature. Il se sert d'une plume ou d'un crayon s'il veut écrire, d'un objet quelconque, table ou casserole s'il veut frapper, sans qu'il en soit humilié. Y a-t-il rien de plus vulgaire qu'une plume d'oie ? n'est-ce pas avec cela que les plus grands génies lèguent leurs chefs-d'œuvre à la postérité ? Otez-leur tout moyen d'écrire ; que font-ils ? ils pensent ; mais leurs pensées se perdent si personne ne les recueille. Supposez un littérateur manchot, comment s'y prend-il ? il a un secrétaire qui écrit sous sa dictée. Or, comme les Esprits ne peuvent tenir la plume sans intermédiaire, ils la font tenir parce qu'on appelle un médium qu'ils inspirent et dirigent. Ce médium agit quelquefois en connaissance de cause : c'est le médium proprement dit ; d'autres fois il agit d'une manière inconsciente de la cause qui le sollicite : c'est le cas de tous les hommes inspirés qui sont ainsi médiums sans le savoir. On voit donc que la question des tables et planchettes est tout à fait accessoire au lieu d'être la chose principale, comme le croient ceux qui n'en savent pas davantage ; elles ont été le prélude des grands et puissants moyens de communication, comme l'alphabet est le prélude de la lecture courante.

La seconde partie du dilemme n'est pas moins facile à résoudre. « Si ces communications sont utiles, dit M. Jourdan, les Esprits ne doivent pas avoir besoin d'être appelés d'une façon mystérieuse, d'être évoqués. »

Disons d'abord qu'il ne nous appartient pas de régler ce qui se passe monde des Esprits ; ce n'est pas à nous de dire : Les choses doivent ou ne doivent pas être de telle ou telle façon, car ce serait vouloir régenter l'œuvre de Dieu. Les Esprits veulent bien nous initier en partie à leur monde, parce que ce monde sera le nôtre peut-être demain ; c'est à nous de le prendre tel qu'il est, et, s'il ne nous convient pas, il n'en sera ni plus ni moins, car Dieu ne le changera pas pour nous.

Ceci posé, hâtons-nous de dire qu'il n'y a jamais d'évocation mystérieuse et cabalistique ; tout se fait simplement, au grand jour et sans formule obligatoire. Ceux qui croiraient ces choses nécessaires ignorent les premiers éléments de la science spirite.

En second lieu, si les communications spirites ne pouvaient exister que par suite d'une évocation, il s'ensuivrait qu'elles seraient le privilège ceux qui savent évoquer, et que l'immense majorité de ceux qui n'en ont jamais entendu parler en serait privée ; or ce serait en contradiction avec ce que nous avons dit tout à l'heure des communications occultes et spontanées. Ces communications sont pour tout le monde, pour le petit comme pour le grand, le riche comme le pauvre, l'ignorant comme le savant. Les Esprits qui nous protègent, les parents et les amis que nous avons perdus n'ont pas besoin d'être appelés ; ils sont près de nous, et, quoique invisibles, nous entourent de leur sollicitude ; notre pensée seule suffit pour les attirer, en leur prouvant notre affection, car, si nous ne pensons pas à eux, il est assez naturel qu'ils ne pensent pas à nous.

Alors, direz-vous, à quoi bon évoquer ? Le voici. Supposez que vous soyez dans la rue, entouré d'une foule compacte qui cause et bourdonne à vos oreilles ; mais, dans le nombre, vous apercevez au loin quelqu'un de connaissance à qui vous voulez parler en particulier ; que faites-vous si vous ne pouvez aller à lui ? Vous l'appelez, et il vient à vous. Il en est de même des Esprits. A côté de ceux qui nous affectionnent et qui ne sont peut-être pas toujours là, il y a la foule innombrable des indifférents ; si vous voulez parler à un Esprit déterminé, comme vous ne pouvez aller à lui, retenu que vous êtes par votre boulet corporel, vous l'appelez, et là est tout le mystère de l'évocation, qui n'a d'autre but que de vous adresser à celui que vous voulez, au lieu d'écouter le premier venu. Dans

les communications occultes et spontanées dont nous avons parlé tout à l'heure, les Esprits qui nous assistent nous sont inconnus ; ils le font à notre insu ; par le fait des manifestations matérielles, écrites ou autres, ils révèlent leur présence d'une manière patente, et peuvent se faire connaître s'ils le veulent : c'est un moyen de savoir à qui l'on a affaire, et si l'on a autour de soi des amis ou des ennemis ; or les ennemis ne manquent pas plus dans le monde des Esprits que parmi les hommes ; là, comme chez nous, les plus dangereux sont ceux qu'on ne connaît pas ; le Spiritisme pratique donne les moyens de les connaître.

En résumé, celui qui ne connaît le Spiritisme que par les tables tournantes s'en fait une idée aussi mesquine et aussi puérile que celui qui ne connaîtrait la physique que par certains jouets d'enfants ; mais plus on avance, plus l'horizon s'élargit, et c'est alors seulement que l'on en comprend la véritable portée, car il nous dévoile une des forces les plus puissantes de la nature, force qui agit à la fois sur le monde moral et sur le monde physique. Personne ne conteste la réaction qu'exerce sur nous le milieu matériel, visible ou invisible dans lequel nous sommes plongés ; si nous sommes dans une foule, cette multitude d'êtres réagit aussi sur nous moralement et physiquement. A notre mort, nos âmes vont quelque part ; où vont-elles ? Comme il n'y a pour elles aucun lien clos et circonscrit, le Spiritisme dit et prouve par les faits, que ce quelque part est l'espace ; elles forment autour de nous une population innombrable. Or, comment admettre que ce milieu intelligent ait moins d'action que le milieu inintelligent ? Là est la clef d'un grand nombre de faits incompris que l'homme interprète selon ses préjugés et qu'il exploite au gré de ses passions. Quand ces choses seront comprises de tout le monde, les préjugés disparaîtront, et le progrès pourra suivre sa marche sans entraves. Le Spiritisme est une lumière qui éclaire les replis les plus ténébreux de la société ; il est donc tout naturel que ceux qui craignent la lumière cherchent à l'éteindre ; mais, quand la lumière aura pénétré partout, il faudra bien que ceux qui cherchent l'obscurité se décident à vivre au grand jour ; c'est alors que l'on verra bien des masques tomber. Tout homme qui veut véritablement le progrès ne peut donc rester indifférent à l'une des causes qui doivent le plus y contribuer, et qui prépare une des plus grandes révolutions morales qu'ait encore subies l'humanité. Nous sommes loin, comme on le voit, des tables tournantes : c'est qu'il y a aussi loin de ce modeste début à ses conséquences que de la pomme de Newton à la gravitation universelle.

Appréciation de l'histoire du Merveilleux

De M. Louis Figuier, par M. Escande, rédacteur de la Mode Nouvelle.

Dans les articles que nous avons publiés sur cet ouvrage, nous nous sommes principalement attachés à chercher le point de départ de l'auteur, et il ne nous a pas été difficile, en citant ses propres paroles, de prouver qu'il se base sur les idées matérialistes. La base étant fausse, au point de vue du moins de l'immense majorité des hommes, les conséquences qu'il en tire contre les faits qu'il qualifie de merveilleux sont par cela même entachées d'erreur. Cela n'a pas empêché quelques-uns de ses confrères de la presse d'exalter le mérite, la profondeur et la sagacité de l'ouvrage. Tous cependant ne sont pas de cet avis. Nous trouvons sur ce sujet, dans la Mode Nouvelle[8], journal plus sérieux que son titre, un article aussi remarquable par le style que par la justesse des appréciations. Son étendue ne nous permet pas de le citer en entier, et d'ailleurs l'auteur en promet d'autres, car dans celui-ci il ne s'occupe guère que du premier volume. Nos lecteurs nous sauront gré de leur en donner quelques fragments.

I

« Ce livre a de grandes prétentions, et il n'en justifie aucune. Il voudrait passer pour érudit, il affecte la science, il affiche un luxe apparent de recherches, et son érudition est superficielle, sa science incomplète, ses recherches hâtives, mal digérées. M. Louis Figuier s'est donné la spécialité de recueillir, un à un, les mille petits faits qui poussent, au jour le jour, autour des académies, comme ces longues rangées de champignons qui naissent du soir au matin sur les couches cryptogamifères,

8 Bureau, rue Sainte-Anne, 63, n° du 22 février 1861. Prix, par n°, 1 fr.

et il en compose ensuite des livres qui font concurrence à la Cuisinière bourgeoise et aux traités du Bonhomme Richard. Rompu à ce travail de compositions faciles, - inférieur au travail de compilation de ce bon abbé Trublet dont Voltaire s'est spirituellement moqué, - et qui lui laisse forcément des loisirs, il s'est dit qu'il ne lui serait pas plus difficile d'exploiter la passion du surnaturel qui enfièvre plus que jamais les imaginations, qu'il ne lui était difficile d'utiliser les partages presque toujours oiseux de la seconde classe de l'Institut. Habitué à rédiger des revues scientifiques avec les redites d'autrui, avec des abrégés de comptes rendus qu'il abrége à son tour, avec des thèses et des mémoires qu'il analyse ; habile à brocher plus tard en volumes ces réductions de réductions, il s'est donc mis à l'oeuvre ; et fidèle à son passé, il a compulsé, à la hâte, tous les traités sur la matière qui lui sont tombés sous la main, les a émiettés, puis il a repétri ces miettes à sa façon, et en a composé un livre, après quoi nous ne mettons pas en doute qu'il ne se soit écrié avec Horace : Exegi monumentum ; « moi aussi, j'ai élevé mon monument, et il sera plus durable que l'airain ! »

« Et il aurait raison d'être fier de son chiffonnage, si la qualité se mesurait à là quantité ! En effet, elle ne forme pas moins de quatre forts volumes, cette histoire du merveilleux, et elle ne contient que l'histoire du merveilleux dans les temps modernes, depuis 1630 jusqu'à nos jours, à peine deux siècles, ce qui en supposerait au moins un peu plus du double que les plus volumineuses encyclopédies, si elle contenait l'histoire du merveilleux dans tous les temps et chez tous les peuples ! Aussi, quand on pense que ce fragment de monographie d'une si vaste étendue ne lui a coûté que quelques mois de travail, on est d'abord tenté de croire que cet enfantement, à la fois si gros et si hâtif, est plus merveilleux que les merveilles qu'il contient. Mais cette fécondité cesse d'être un prodige, lorsqu'on étudie de près le procédé de composition dont il a fait usage, et, à vrai dire, il lui est si familier, qu'on ne pouvait pas s'attendre à ce qu'il en employât un autre. Au lieu de condenser les faits, de les exposer sommairement, de négliger les détails inutiles, de s'attacher surtout à mettre en relief les circonstances caractéristiques, et de les discuter ensuite, il s'est étudié uniquement à écrire un feuilleton plus long que ceux qu'il écrit hebdomadairement dans la Presse. Armé d'une paire de ciseaux, il a découpé, dans les ouvrages antérieurs au sien, ce qui favorisait les idées préconçues qu'il désirait faire triompher, écartant ce qui pouvait contrarier l'opinion qu'il s'était formée à priori sur cette importante question, ce qui surtout pouvait contrarier l'explication naturelle qu'il se proposait de donner des manifestations qualifiées surnaturelles par ce que les libres penseurs sont unanimes à appeler la crédulité publique. Car c'est encore une des prétentions de son livre, - et cette prétention n'est pas mieux justifiée que les autres, - que celle d'en donner une solution physique ou médicale nouvelle, trouvée par lui, solution triomphante, inattaquable, désormais à l'abri des objections des hommes assez simples pour croire que Dieu est plus puissant que nos savants. Il le répète en cent endroits de son ouvrage, afin que nul ne l'ignore, et avec l'espoir qu'on finira par le croire, quoiqu'il se borne à répéter ce qu'ont dit à cet égard, avant lui, tous ceux, physiciens ou médecins, philosophes ou chimistes, qui ont plus horreur du surnaturel que Pascal n'avait horreur du vide.

« Il en résulte que cette histoire du merveilleux manque à la fois et d'autorité et de proportions. Au point de vue dogmatique, elle ne dépasse pas les dénégations des dénégateurs antérieurs, elle n'ajoute aucun argument aux arguments qu'ils ont déjà développés, et en cette question comme en toute autre, nous ne comprenons pas l'utilité des échos. Il y a plus : tourmenté du désir de paraître faire mieux que Calmeil, Esquiros, Montègre, Hecquet et tant d'autres qui l'ont précédé et seront toujours ses maîtres, M. Louis Figuier s'égare souvent dans le labyrinthe confus des démonstrations qu'il leur emprunte, en voulant se les approprier, et finit parfois par rivaliser de logique avec M. Babinet. Quant aux faits, il les y a accumulés en immense quantité, quoiqu'un peu au hasard, tronquant, les uns, écartant les autres, s'attachant à reproduire de préférence ceux qui pouvaient offrir un certain attrait à la lecture ; ce qui prouve qu'il a principalement visé à un succès facile, à lutter d'intérêt avec les romanciers du jour, et nous sommes à nous demander comment il n'a pas engagé l'éditeur à comprendre son ouvrage dans l'amusante Bibliothèque des chemins de fer, afin qu'il allât plus droit à l'adresse de cette foule de lecteurs qui lisent pour se distraire et nullement pour s'instruire.

« Et son livre est amusant, nous ne le contestons pas, s'il suffit à un livre, pour posséder ce mérite, de ressembler à un ana composé d'historiettes accumulées en vue du pittoresque, sans trop de souci de la vérité ; ce qui ne l'empêche pas de s'y vanter à tout propos et hors de propos de son impartialité, de sa véracité : - une prétention de plus à ajouter à toutes celles que nous avons relevées, et dans laquelle il se drape avec d'autant plus d'affectation, qu'il ne se dissimule pas combien elle lui fait défaut. - Tel qu'il est, nous ne saurions mieux le comparer qu'à ces restaurants-omnibus, prodigues de comestibles, qui n'ont guère de séduisant que l'apparence, et qu'ils servent aux consommateurs un peu au hasard de la fourchette. Plus superficiel que profond, l'important y est sacrifié au futile, le principal à l'accessoire, le côté dogmatique au côté épisodique ; les lacunes y abondent d'ailleurs autant que les choses inutiles, et afin que rien n'y manque, il est plein de contradictions, affirmant ici ce qu'il dénie plus loin, si bien qu'on serait tenté de croire que, différent en cela au célèbre Pic de la Mirandole, - capable de disserter de omni re simili, - M. Louis Figuier a entrepris d'enseigner aux autres ce qu'il ne savait pas lui-même.

II

Nous pourrions borner là l'examen de cette histoire du merveilleux, si nous ne tenions pas à justifier ces sévères mais justes appréciations. Et d'abord avons-nous besoin d'ajouter que celui qui l'a écrite ne croit pas à la possibilité du surnaturel ? nous ne le pensons pas. En sa qualité d'académicien surnuméraire, - un surnumérariat qui ne se terminera probablement qu'avec sa vie ; - en vertu des pouvoirs que lui confère son titre de feuilletoniste scientifique, il ne pouvait soutenir d'autre thèse, sans s'exposer à être mis à l'index par l'armée dés incrédules dont il s'estime susceptible de faire partie. Lui non plus ne croit pas, et, à cet égard, son incroyance est au-dessus du soupçon. Il est du nombre « de ces esprits sages qui, témoins du débordement imprévu du merveilleux contemporain, ne peuvent comprendre un tel égarement en plein dix-neuvième siècle, avec une philosophie avancée, et au milieu de ce magnifique mouvement scientifique qui dirige tout aujourd'hui vers le positif et l'utile. » - Nous reconnaissons qu'il doit être pénible pour « ces esprits sages » de voir que l'esprit public se refuse ainsi à dépouiller ses vieux préjugés, et persiste à avoir des croyances autres que celles du positivisme philosophique, qui sont cependant celles de tous les animaux. Ce déboire ne date pas, du reste, seulement de nos jours. M. Louis Figuier en fait l'aveu, non sans dépit, lorsqu'il se demande, en termes ahuris, comment il a pu se faire que le merveilleux ait résisté au dix-huitième siècle, « dans le siècle de Voltaire et de l'Encyclopédie, tandis que les yeux s'ouvraient aux lumières du bon sens et de la raison. » Qu'y faire ? Elle est si vivace cette croyance au merveilleux, consacrée par toutes les religions, qui a été celle de tous les temps, de tous les peuples, sous toutes les latitudes et sur tous les continents, que les libres penseurs, satisfaits de l'avoir secouée par eux-mêmes et pour eux-mêmes, feraient sagement de s'abstenir désormais d'un prosélytisme dont ils savent l'inévitable insuccès.

« Mais M. Louis Figuier n'est pas de ces cœurs pusillanimes qui s'effraient à l'avance de l'inutilité de leurs efforts. Plein de confiance et de suffisance dans sa force, il s'est flatté de réaliser ce que Voltaire, Diderot, Lamétrie, Dupuis, Volney, Dulaure, Pigault-Lebrun, ce que Dulaurens avec son Compère Mathieu, ce que les chimistes avec leurs alambics, les physiciens avec leurs piles électriques, les astronomes avec leurs compas, les panthéistes avec leurs sophismes et les mauvais plaisants avec leur scepticisme de mauvais aloi, ont été impuissants à accomplir. Il s'est proposé de démontrer à nouveau et triomphalement cette fois que « le surnaturel n'existe pas, qu'il n'a jamais existé, » et par suite que « les prodiges anciens et contemporains peuvent être tous rapportés à une cause naturelle. » L'entreprise est ardue, les plus intrépides ont jusqu'ici succombé à la peine ; mais « une pareille conclusion, qui évincerait nécessairement tout agent surnaturel, serait une victoire remportée par la science sur l'esprit de superstition, au grand bénéfice de la raison et de la dignité humaines, » et cette victoire a flatté son ambition ; - victoire aisée à tout prendre, plus aisée que nous le supposions, si M. Louis Figuier ne s'est pas mépris lorsqu'il dit, dans son introduction, que « notre siècle s'inquiète assez peu des matières théologiques et des disputes religieuses. » Alors à quoi bon s'armer en guerre contre une croyance qui n'existe pas ? à quoi bon s'attaquer à des opinions de théologie dont nous n'avons nul souci ? à quoi bon s'en prendre à des superstitions

religieuses qui ne nous préoccupent plus ? « A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire, » dit le poète, et il ne convient pas de faire sonner trop haut la trompette guerrière, si l'on n'a à combattre que des moulins à vent. Que voulez-vous ? M. Louis Figuier avait oublié, en écrivant ceci, ce qu'il avait écrit plus haut, lorsqu'il avouait, la honte au front, que notre siècle, sourd aux leçons de l'Encyclopédie et aux enseignements de la presse irréligieuse, s'était subitement épris du merveilleux et croyait plus que ses devanciers au surnaturel, aberration incompréhensible dont il ambitionnait de le guérir. Mais cette contradiction est si minime qu'elle ne valait peut-être pas la peine d'être relevée : nous en verrons bien d'autres, et encore serons-nous obligé d'en négliger beaucoup !

Donc M. Louis Figuier nie qu'il se produise de nos jours et qu'il se soit produit en aucun temps des manifestations surnaturelles. En fait de miracles, il n'y a que la science qui ait le pouvoir d'en faire : le pouvoir de Dieu n'a jamais été jusque-là. Encore quand nous disons que Dieu n'a pas ce pouvoir, avons-nous une sorte de scrupule de traduire incomplètement sa pensée. Reconnaît-il un autre dieu que le dieu nature, si admirable dans son intelligence aveugle, et qui accomplit des merveilles sans s'en douter, dieu chéri des savants, parce qu'il est assez débonnaire pour leur laisser croire qu'ils usurpent journellement un lambeau de sa souveraineté ? C'est une question que nous ne nous permettrons pas d'approfondir.

« Médiocrement merveilleuse, cette histoire du merveilleux débute par une introduction que M. Louis Figuier appelle un coup d'œil rapide jeté sur le surnaturel dans l'antiquité et au moyen âge, dont nous ne dirons rien, parce que nous aurions trop à en dire. Les manifestations les plus importantes y sont défigurées, sous prétexte de résumé, et l'on comprend qu'il nous faudrait trop de temps et d'espace pour restituer leur véritable physionomie aux milliers de faits qui n'y figurent qu'à l'état de raccourci.

« L'édifice est digne du péristyle ; cette histoire du merveilleux, pendant ces deux derniers siècles, s'ouvre par le récit de l'affaire d'Urbain Grandier et des religieuses de Loudun ; viennent ensuite la baguette divinatoire, les Trembleurs des Cévennes, les Convulsionnaires jansénistes, Cagliostro, le magnétisme et les tables tournantes. Mais de la possession de Louviers pas un mot, et pas un mot non plus des illuminés, des Martinistes, du swedenborgisme, des sygmatisés du Tyrol, de la remarquable manifestation des enfants en Suède, il n'y a pas cinquante ans ; à peine y est-il dit un mot des exorcismes du prêtre Gassner, et moins d'une page insignifiante y est consacrée à la voyante de Prevorst. M. Louis Figuier aurait mieux fait d'intituler son livre : Épisodes de l'histoire du merveilleux dans les temps modernes ; encore les épisodes qu'il a choisis peuvent-ils donner lieu à de sérieuses objections. Personne n'a jamais attribué aux tours de passe-passe de Cagliostro une signification surnaturelle. C'était un habile intrigant, qui possédait quelques secrets curieux, dont il sut habilement se servir pour éblouir ceux qu'il voulait exploiter, et qui possédait surtout de nombreux compères. Cagliostro méritait plutôt de trouver place dans la galerie des précurseurs révolutionnaires que dans le pandémonium des sorciers. Nous ne voyons pas également ce que le magnétisme a à faire dans cette histoire du merveilleux, surtout au point de vue où M. Louis Figuier s'est placé. Le magnétisme ressort de l'Académie de médecine et de l'Académie des sciences, qui l'ont trop dédaigné ; mais il ne peut intéresser le surnaturalisme qu'à l'occasion de quelques-unes de ses manifestations, celles que M. Louis Figuier a négligées du reste, afin de réserver l'espace qu'il lui a consacré au récit de la vie de Mesmer, des expériences du marquis de Puységur et de l'incident relatif au fameux rapport de M. Husson. Nous avons traité, il y a deux ans, cette importante question, et nous n'y reviendrons pas, parce que nous ne pourrions que nous répéter. Nous laisserons aussi de côté celle des tables tournantes, que nous avons examinée à la même époque. Il y aurait cependant beaucoup à dire sur l'explication naturelle et physique que M. Louis Figuier prétend fournir de cette danse des tables et des manifestations qui en sont la suite ; mais il faut savoir se borner. Laissons-le donc se débattre avec la Revue spiritualiste et avec la Revue spirite, deux revues publiées à Paris par les adeptes de la croyance à la manifestation des Esprits, qui l'accusent d'avoir écrit son réquisitoire sans avoir au préalable entendu les témoins et consulté les pièces du procès. L'une et l'autre prétendent qu'il n'a jamais assisté qu'à une seule séance

spiritualiste, et qu'à son arrivée, il eut soin de déclarer que son opinion était arrêtée, que rien ne l'en ferait changer.
« Est-ce vrai ? nous ne savons. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'après avoir repoussé, avec juste raison, la solution de M. Babinet, par les mouvements naissants et inconscients, il finit par l'adopter pour son propre compte, tant il est inconscient lui-même de ce qu'il pense et de ce qu'il écrit, et la preuve la voici. « Dans ces réunions de personnes fixement attachées, dit-il, pendant vingt minutes ou une demi-heure, à former la chaîne, les mains posées à plat sur une table, sans avoir la liberté de distraire un instant leur attention de l'opération à laquelle elles prennent part, le plus grand nombre n'éprouve aucun effet particulier. Mais il est bien difficile que l'une d'elles, une seule si l'on veut, ne tombe pas, pour un moment, en proie à l'état hypnotique ou biologique. (L'hypnotisme lui fournit une réponse à tout, ainsi que nous le verrons plus tard.) Il ne faut peut-être qu'une seconde de durée de cet état pour que le phénomène attendu se réalise. Le membre de la chaîne tombé dans ce demi-sommeil nerveux, n'ayant plus conscience de ses actes, et n'ayant d'autre pensée que l'idée fixe de la rotation de la table, imprime à son insu le mouvement au meuble. » Que ne commençait-il alors par se moquer de lui-même, puisqu'il lui plaisait de se moquer de M. Babinet ? C'eût été logique, surtout après avoir annoncé qu'il venait éclaircir le mystère, et du moment qu'il ne plaçait dans sa lanterne qu'un lumignon aussi ridicule que celui qu'avait précédemment allumé le savant académicien. Mais la logique et M. Louis Figuier ont divorcé dans cette histoire du merveilleux. Hélas ! les échos ont beau prétendre qu'ils vont parler, leurs efforts n'aboutissent qu'à répéter ce qu'ils entendent.
« Quant aux longs chapitres qu'il consacre à la baguette divinatoire, et en particulier à Jacques Aymar, nous nous permettrons d'abord de lui faire observer qu'il s'abuse s'il pense que ce problème a été suffisamment étudié par M. Chevreul. C'est une illusion qu'il peut laisser, si bon lui semble, à ce savant ; mais en dehors de l'Académie des sciences, il ne trouvera personne qui admette que la théorie du pendule explorateur réponde à toutes les objections. Le mot prêté à Galilée : « Et cependant elle tourne ! » n'est pas sans une application possible à la baguette divinatoire. Elle a tourné et elle tourne, en dépit des sceptiques qui nient le mouvement, parce qu'ils se refusent à le voir ; et les milliers d'exemples que nous pourrons citer, - et que M. Louis Figuier cite lui-même, - attestent la réalité du phénomène. Tourne-t-elle par une impulsion diabolique ou spirite, comme on dirait aujourd'hui, ou bien sous l'impression qu'elle reçoit de quelques effluves inconnus ? Volontiers nous rejetterons toute influence surnaturelle, quoiqu'elle puisse être admise dans certains cas. Ce qui ne nous paraît pas prouvé, c'est la non-existence de fluides inconnus. Le fluide magnétique compte, entre autres, de nombreux partisans, dont les affirmations méritent autant d'autorité que les négations de leurs adversaires. Quoi qu'il en soit, la baguette divinatoire a accompli des merveilles qui peuvent n'avoir rien de surnaturel, mais que la science est incapable d'expliquer, elle qui en explique d'ailleurs fort peu de toutes celles que nous voyons se produire chaque jour autour de nous, dans la vie du moindre brin d'herbe. La modestie est une vertu qui lui fait défaut, et qu'elle ferait sagement d'acquérir.
« Entre autres merveilles, celles qu'accomplissait Jacques Aymar, dont nous parlions tantôt, mériteraient d'être rapportées au long. Un jour, entre autres, il est appelé à Lyon, au lendemain d'un grand crime commis dans cette ville. Armé de sa baguette, il explore la cave qui en avait été le théâtre, déclare que les assassins étaient au nombre de trois ; puis il se met à suivre leurs traces, qui le conduisent chez un jardinier dont la maison était située sur le bord du Rhône, et affirme qu'ils y sont entrés, qu'ils y ont même bu une bouteille de vin. Le jardinier proteste du contraire ; mais ses jeunes enfants interrogés avouent que trois individus sont venus, en l'absence de leur père, et qu'ils leur ont vendu du vin. Alors Aymar se remet en route, - toujours conduit par sa baguette, - découvre l'endroit où ils se sont embarqués sur le Rhône, se jette lui-même dans une nacelle, descend à tous les endroits où ils sont descendus, se rend au camp de Sablon, entre Vienne et Saint-Vallier, trouve qu'ils y ont séjourné quelques jours, se remet à leur poursuite, et arrive d'étape en étape jusqu'à Beaucaire, en pleine foire, dont il parcourt les rues encombrées de monde et s'arrête devant la porte de la prison où il entre et désigne un petit bossu comme étant l'un des meurtriers. Ses investigations lui firent ensuite trouver que les autres s'étaient dirigés du côté de Nîmes ; mais les agents de

l'autorité ne voulurent pas alors pousser plus loin leurs recherches. Le bossu, conduit à Lyon, confessa son forfait, et fut rompu vif.
« Voilà l'exploit de Jacques Aymar, et les exploits aussi surprenants que celui-là sont nombreux dans sa vie. M. Louis Figuier l'admet dans toutes ses circonstances. Il ne pouvait d'ailleurs faire autrement, puisqu'il est attesté par des centaines de témoignages dont il n'est pas permis de suspecter la véracité, « par trois relations et plusieurs lettres concordantes écrites par les témoins et par des magistrats, hommes également honorables et désintéressés, et que personne, dans le public contemporain, n'a soupçonné d'un concert véritablement impossible entre eux. » Mais comme ici une explication physique ne pouvait même être essayée, il s'est vu obligé de renoncer à son procédé ordinaire, et s'est jeté dans un labyrinthe de suppositions plus ingénieuses que vraisemblables. Il transforme Jacques Aymar en un agent de police d'une perspicacité à distancer celle de M. de Sartines, quelque célèbre qu'elle soit. Auprès de lui nos chefs de la police de sûreté les plus intelligents ne seraient que des écoliers. Il suppose donc que ce tourneur de baguette, pendant trois ou quatre heures qu'il passa à Lyon, avant de commencer ses expériences, eut le temps de prendre des informations et de découvrir ce que les autorités judiciaires ignoraient elles-mêmes. Il se rendit chez le jardinier, parce qu'il était présumable que les assassins s'étaient embarqués sur le Rhône, afin de s'éloigner plus vite ; il devina qu'ils y avaient bu du vin, parce qu'ils devaient avoir soif ; il aborda le long de ce fleuve partout où l'on sut plus tard qu'ils avaient réellement abordé, parce que les lieux habituels d'abordage lui étaient connus ; il s'arrêta au camp de Sablon, parce qu'il était évident qu'ils avaient voulu se donner le spectacle de cette réunion de troupes ; il se rendit à Beaucaire, parce qu'il était certain que le désir d'y faire quelque bon coup de leur métier les y avait conduits ; il s'arrêta enfin devant la porte de la prison, parce qu'il était probable que quelqu'un d'entre eux avait eu la maladresse de se faire arrêter. « Voilà pourquoi votre fille est muette ! » dit Sganarelle ; et M. Louis Figuier ne dit pas mieux ni autrement. Il croit surtout triompher, parce que Jacques Aymar, ayant été appelé plus tard à Paris, sur le bruit de sa renommée, y vit sa perspicacité subir des échecs réels, à côté de quelques réussites réelles aussi. Mais ces éclipses, qui lui valurent alors une certaine défaveur, M. Louis Figuier devait, moins que tout autre, lui en faire un reproche ; moins que tout autre, il pouvait s'en autoriser pour le déclarer un imposteur, lui qui sait mieux que personne, lui qui reconnaît, à propos du magnétisme, que ces sortes d'expériences sont capricieuses, et réussissent un jour pour échouer un autre. A cette inconséquence il en ajoute enfin une seconde, moins excusable. Non content d'accuser Jacques Aymar de charlatanisme, il prononce la même condamnation contre presque tous les tourneurs de baguette dont il raconte les faits et gestes, et dans la discussion, il dit cependant : « Parmi les nombreux adeptes praticiens, un petit nombre seulement étaient de mauvaise foi ; encore ne l'étaient-ils pas toujours ; le plus grand nombre opérait avec une entière sincérité. La baguette tournait positivement entre leurs mains, indépendante de tout artifice, et le phénomène, en tant que fait, était bien réel. » Bien, très bien, on ne peut mieux, la vérité est là. Mais comment et pourquoi tournait-elle ? Impossible d'échapper à cette interrogation indiscrète. Or M. Louis Figuier y répond ainsi : « Ce mouvement du bâton s'opérait en vertu d'un acte de leur pensée et sans qu'ils eussent aucune conscience de cette action secrète de leur volonté. » Toujours cette inconscience plus merveilleuse que le merveilleux qu'on repousse ! Y croira qui voudra. »

Escande.

La mer par M. Michelet

M. Michelet n'a qu'à se tenir sur ses gardes, car voilà tous les dieux marins de l'antiquité qui s'apprêtent à lui faire un mauvais parti ; c'est ce que nous apprend M. Taxile Delord, dans un spirituel article publié par le Siècle du 4 février dernier. Leur langage est digne de l'Orphée aux enfers des Bouffes-Parisiens, témoin cet échantillon : Neptune paraissant tout à coup à la porte de la demeure d'Amphitrite, où étaient rassemblés les mécontents, s'écrie : « Voilà le Neptune demandé. Vous ne m'attendiez pas en ce moment, chère Amphitrite ; c'est l'heure de ma sieste ; mais il n'y a pas moyen de fermer l'oeil, depuis l'apparition de ce diable de livre intitulé La Mer. J'ai voulu le parcourir, mais il est plein de sornettes ; je ne sais de quelles mers M. Michelet veut nous parler ;

pour moi, il m'est impossible de m'y reconnaître. Tout le monde sait fort bien que la mer finit aux colonnes d'Hercule ; que peut-il y avoir au-delà ?… etc. »
Il va sans dire que M. Michelet triomphe sur toute la ligne ; or, après la dispersion de ses ennemis, M. Taxile Delord lui dit : « Vous serez peut-être bien aise de savoir ce que sont devenus les dieux marins depuis que la mer les a chassés de leur empire. Neptune fait de la pisciculture en grand ; Glaucus est professeur de natation aux bains Ouarnier ; Amphitrite est dame de comptoir aux bains de la Méditerranée à Marseille ; Nérée a accepté une place de cuisinier sur les paquebots transatlantiques, plusieurs tritons sont morts, d'autres se montrent dans les foires. »
Nous ne garantissons pas l'exactitude des renseignements fournis par M. Delord sur la condition actuelle des héros olympiques, mais, comme principe, il a dit, sans le vouloir, quelque chose de plus sérieux qu'il n'avait l'intention de le faire.
Le mot dieu, chez les Anciens, avait une acception fort élastique ; c'était une qualification générique appliquée à tout être qui leur semblait s'élever au-dessus du niveau de l'humanité ; voilà pourquoi ils ont divinisé leurs grands hommes ; nous ne les trouverions pas aussi ridicules, si nous ne nous étions pas servis du même mot pour désigner l'être unique, souverain maître de l'univers. Les Esprits, qui existaient alors comme aujourd'hui, s'y manifestaient également, et ces êtres mystérieux devaient aussi, selon les idées du temps, et à bien meilleur titre encore, appartenir à la classe des dieux. Les peuples ignorants, les regardant comme des êtres supérieurs, leur rendirent un culte ; les poètes les chantèrent et semèrent leur histoire de profondes vérités philosophiques, cachées sous le voile d'ingénieuses allégories, dont l'ensemble forma la mythologie païenne. Le vulgaire qui, généralement, ne voit que la surface des choses, prit la figure à la lettre, sans rechercher le fond de la pensée, absolument comme celui qui, de nos jours, ne verrait dans les fables de Lafontaine que la conversation des animaux.
Tel est en substance le principe de la mythologie ; les dieux n'étaient donc que les Esprits ou les âmes de simples mortels, comme ceux de nos jours ; mais les passions que la religion païenne leur prêtait ne donnent pas une brillante idée de leur élévation dans la hiérarchie spirite, à commencer par leur chef Jupiter, ce qui ne les empêchait pas de savourer l'encens qu'on brûlait sur leurs autels. Le christianisme les a dépouillés de leur prestige, et le Spiritisme, aujourd'hui, les réduit à leur juste valeur. Leur infériorité même a pu les assujettir à diverses réincarnations sur la terre ; il se pourrait donc que, parmi nos contemporains, il se trouvât quelques-uns des Esprits qui auraient jadis reçu les honneurs divins, et qui n'en seraient pas plus avancés pour cela. M. Taxile Delord, qui n'y croit pas sans doute, n'a certainement voulu faire qu'une plaisanterie, mais, à son insu, il n'en a pas moins dit une chose peut-être plus vraie qu'il ne pense, ou, tout au moins, qui n'est pas matériellement impossible, comme principe. C'est ainsi, qu'à l'imitation de M. Jourdain, quantité de personnes font du Spiritisme sans le savoir.

Entretiens familiers d'outre-tombe

Alfred Leroy, suicidé

(Société spirite de Paris, 8 mars 1861.)
Le Siècle du 2 mars 1861 rapporte le fait suivant :
Dans un terrain vague, à l'angle du chemin dit de l'Arcade, qui conduit de Conflans à Charenton, des ouvriers se rendant à leur travail, hier de grand matin, ont trouvé pendu à un sapin très élevé un individu qui avait cessé de vivre.
Averti de ce fait, le commissaire de police de Charenton s'est rendu sur les lieux, accompagné du docteur Josias et a procédé aux constatations.
Le suicidé était, dit le Droit, un homme d'une cinquantaine d'années, d'une figure pleine de distinction et mis d'une manière convenable. De l'une de ses poches on a retiré un billet au crayon ainsi conçu :
« Onze heures trois quarts du soir ; je monte au supplice. Dieu me pardonnera mes erreurs. »

Cette poche renfermait encore une lettre sans adresse et sans signature, dont voici le contenu :
« Oui, j'ai lutté jusqu'à la dernière extrémité ! Promesses, garanties, tout m'a manqué. Je pouvais arriver ; j'avais tout à croire, tout à espérer : un manque de parole me tue ; je ne puis plus lutter. J'abandonne cette existence depuis quelque temps si douloureuse. Plein de force et d'énergie, je suis obligé de recourir au suicide. J'en atteste Dieu, j'avais la plus grande envie de m'acquitter envers ceux qui m'avaient aidé dans l'infortune ; la fatalité m'écrase : tout se met contre moi. Abandonné subitement par ceux que j'ai représentés, je subis mon sort ; je meurs sans fiel, je l'avoue ; mais on aura beau dire, la calomnie n'empêchera pas que dans mes derniers moments je n'aie eu pour moi de nobles sympathies. Insulter l'homme qu'on réduit à la dernière des résolutions serait une infamie. C'est assez de l'avoir réduit là. La honte ne sera pas toute pour moi ; l'égoïsme m'aura tué. »
D'après d'autres papiers, ce suicidé serait un sieur Alfred Leroy, âgé de cinquante ans, originaire de Vimoutiers (Orne). La profession et le domicile sont restés inconnus, et, à la suite des formalités ordinaires, le corps, que personne n'a réclamé, a été transporté à la Morgue.
1. - Évocation. - R. Je ne viens pas en supplicié ; je suis sauvé ! Alfred.
Remarque. - Ces mots : Je suis sauvé ! ont étonné la plupart des assistants ; l'explication en a été demandée dans la suite de l'entretien.
2. - Nous avons appris par les journaux l'acte de désespoir auquel vous avez succombé, et, quoique nous ne vous connaissions pas, nous y compatissons, parce que la religion nous fait un devoir de compatir au sort de tous nos frères malheureux, et c'est pour vous donner un témoignage de sympathie que nous vous avons appelé. - R. Je dois taire les motifs qui m'ont poussé à cet acte désespéré. Je vous remercie de ce que vous faites pour moi ; c'est un bonheur, une espérance de plus ; merci !
3. Veuillez nous dire d'abord si vous avez bien la conscience de votre situation actuelle ? - R. Parfaite ; je suis heureux relativement ; je ne me suis pas suicidé pour des causes purement matérielles ; croyez qu'il y avait plus, mes dernières paroles le font bien voir ; c'est une main de fer qui m'a saisi ; quand je me suis incarné sur la terre, j'ai vu dans l'avenir mon suicide ; c'était l'épreuve contre laquelle j'avais à lutter ; j'ai voulu être plus fort que la fatalité, j'ai succombé.
Remarque. On verra tout à l'heure que cet Esprit n'échappe pas au sort des suicidés, malgré ce qu'il vient de dire. Quant au mot fatalité, il est évident que c'est chez lui un souvenir des idées terrestres ; on met sur le compte de la fatalité tous les malheurs qu'on ne sait pas éviter. Le suicide était pour lui l'épreuve contre laquelle il avait à lutter ; il a cédé à l'entraînement au lieu de résister en vertu de son libre arbitre, et il a cru que c'était dans sa destinée.
4. Vous avez voulu échapper à une position fâcheuse par le suicide ; y avez-vous gagné quelque chose ? - R. C'est là mon châtiment : la confusion de mon orgueil et la conscience de ma faiblesse.
5. D'après la lettre trouvée sur vous, il paraît que la dureté des hommes et un manque de parole vous ont conduit à vous détruire ; quel sentiment éprouvez-vous maintenant pour ceux qui ont été la cause de cette résolution funeste ? - R. Oh ! ne me tentez pas, ne me tentez pas, je vous en prie !
Remarque. Cette réponse est admirable ; elle peint la situation de l'Esprit luttant contre l'envie de haïr ceux qui lui ont fait du mal, et le sentiment du bien qui l'engage à pardonner. Il craint que cette question ne provoque une réponse que sa conscience réprouve.
6. Regrettez-vous ce que vous avez fait ? - R. Je vous l'ai dit, mon orgueil et ma faiblesse en sont la cause.
7. De votre vivant croyiez-vous en Dieu et à la vie future ? - R. Mes dernières paroles le prouvent ; je marche au supplice.
Remarque. Il commence à comprendre sa position sur laquelle il a pu se faire illusion au premier abord, car il ne pourrait être sauvé et marcher au supplice.
8. En prenant cette résolution, que pensiez-vous qu'il adviendrait de vous ? - R. J'avais assez conscience de la justice pour comprendre ce qui me fait souffrir maintenant. J'eus un moment l'idée du néant ; mais je l'ai repoussée bien vite. Je ne me serais pas tué si j'avais eu cette idée en moi, je me serais vengé d'abord.
Remarque. Cette réponse est à la fois très logique et très profonde. S'il avait cru au néant après la mort, au lieu de se tuer, il se serait vengé, ou tout au moins il aurait commencé par se venger ; l'idée

de l'avenir l'a empêché de commettre un double crime ; avec celle du néant qu'avait-il à craindre s'il voulait s'ôter la vie ? il ne craignait plus la justice des hommes, et il avait le plaisir de la vengeance. Telle est la conséquence des doctrines matérialistes que certains savants s'efforcent de propager.
9. Si vous aviez été bien convaincu que les plus cruelles vicissitudes de la vie sont des épreuves bien courtes en présence de l'éternité, auriez-vous succombé ? - R. Bien courtes, je le savais, mais le désespoir ne peut raisonner.
10. Nous supplions Dieu de vous pardonner, et nous lui adressons pour vous cette prière à laquelle nous nous associons tous :
« Dieu tout-puissant, nous savons le sort qui est réservé à ceux qui abrègent leurs jours, et nous ne pouvons entraver votre justice ; mais nous savons aussi que votre miséricorde est infinie ; puisse-t-elle s'étendre sur l'âme d'Alfred Leroy ! Puissent aussi nos prières, en lui montrant qu'il y a sur la terre des êtres qui s'intéressent à son sort, alléger les souffrances qu'il endure pour n'avoir pas eu le courage de supporter les vicissitudes de la vie !
« Bons Esprits dont la mission est de soulager les malheureux, prenez-le sous votre protection ; inspirez-lui le regret de ce qu'il a fait, et le désir de progresser par de nouvelles épreuves qu'il saura mieux supporter. »
R. Cette prière me fait pleurer, et puisque je pleure, je sus heureux.
11. Vous avez dit en commençant : maintenant je suis sauvé ; comment concilier ces paroles avec ce que vous avez dit plus tard : Je marche au supplice ? - R. Et pourquoi comptez-vous la bonté divine ? Je ne pouvais vivre ; c'était impossible ; croyez-vous que Dieu ne voit pas l'impossible en ce cas ?
Remarque. Au milieu de quelques réponses remarquablement sensées, il y en a d'autres, et celle-ci est de ce nombre, qui dénotent chez cet Esprit une idée imparfaite de sa situation. Cela n'a rien d'étonnant, si l'on songe qu'il est mort depuis peu de jours.
12 (A Saint-Louis). Veuillez nous dire quel est le sort du malheureux que nous venons d'évoquer ? - R. L'expiation et la souffrance. Non, il n'y a pas de contradiction entre les premières paroles de cet infortuné et ses douleurs. Il est heureux, dit-il ; heureux de la cessation de la vie, et comme il est encore engagé dans les liens terrestres, il ne sent encore que l'absence du mal terrestre ; mais lorsque son Esprit s'élèvera, les horizons de la douleur, de l'expiation lente et terrible se dérouleront devant lui, et la connaissance de l'infini, encore voilée à ses yeux, sera pour lui le supplice qu'il a entrevu.
13. Quelle différence établissez-vous entre ce suicidé et celui de la Samaritaine ? Tous les deux se sont tués de désespoir, et pourtant leur situation est bien différente : celui-ci se reconnaît parfaitement ; il parle avec lucidité, et il ne souffre pas encore ; tandis que l'autre ne croyait pas être mort, et dès les premiers instants subissait un supplice cruel, celui de ressentir l'impression de son corps en décomposition. - R. Une immense différence ; le supplice de chacun de ces deux hommes revêt le caractère propre à leur avancement moral. Le dernier, âme faible et brisée, a supporté autant qu'il a cru ; il a douté de sa force, de la bonté de Dieu, mais il n'a ni blasphémé ni maudit ; son supplice intérieur, lent et profond, aura la même intensité de douleur que celui du premier suicidé ; seulement la loi d'expiation n'est pas uniforme.
Nota. La relation du suicidé de la Samaritaine a été donnée dans le n° de juin 1858, page 166.
14. Quel est le plus coupable aux yeux de Dieu, et quel est celui qui subira le grand châtiment, ou de cet homme qui a succombé à sa faiblesse, ou de celui qui, par sa dureté, l'a conduit au désespoir ? - R. Assurément celui qui l'a fait succomber à la tentation.
15. La prière que nous avons adressée à Dieu pour lui, lui sera-t-elle utile ? - R. Oui, la prière est une rosée bienfaisante.

Jules Michel

Mort à 14 ans, ami du fils du médium, madame Costel, évoqué huit jours après sa mort.
1. Evocation. - R. Je vous remercie de m'évoquer. Je me souviens de vous et des promenades que vous nous avez fait faire au parc Monceau.

2. Et votre camarade Charles, qu'en dites-vous ? - R. Charles a beaucoup de chagrin de ma mort. Mais suis-je mort ? Je vois, je vis, je pense comme avant, seulement je ne puis me toucher, et je ne reconnais rien de ce qui m'entoure.
3. Que voyez-vous ? - R. Je vois une grande clarté ; mes pieds ne touchent pas le sol ; je glisse ; je me sens entraîné. Je vois des figures brillantes, et d'autres qui sont enveloppées de blanc ; on me presse, on m'entoure ; les unes me sourient ; les autres me font peur avec leurs regards noirs.
4. Voyez-vous votre mère ? - R. Ah ! oui ; je vois ma mère, et ma sœur, et mon frère ; les voilà tous ! ma mère pleure beaucoup. Je voudrais lui parler comme à vous ; elle verrait que je ne suis pas mort. Comment donc faire pour la consoler ? Je vous en prie, parlez-lui de moi. Je voudrais bien aussi que vous dissiez à Charles que je vais bien m'amuser à le regarder travailler.
5. Voyez-vous votre corps ? - R. Mais oui, je vois mon corps, couché là, tout raide. Je ne suis pourtant pas dans ce trou, puisque me voici.
6. Où êtes-vous donc ? - R. Je suis là, près de votre table, à droite. Je trouve drôle que vous ne me voyiez pas ; je vous vois si bien, moi.
7. Qu'avez-vous ressenti quand vous avez quitté votre corps ? - R. Je ne me rappelle pas trop ce que j'ai senti alors ; j'avais très mal à la tête, et je voyais toutes sortes de choses autour de moi. J'étais tout engourdi ; je voulais remuer, je ne pouvais pas ; mes mains étaient toutes mouillées de sueur, et je sentais un grand travail dans mon corps ; puis je n'ai plus rien senti, et je me suis réveillé très soulagé ; je ne souffrais plus et j'étais léger comme une plume. Alors je me suis vu sur le lit, et pourtant je n'y étais pas ; j'ai vu tout le grand mouvement que l'on faisait, et je m'en suis allé ailleurs.
8. Comment avez-vous su que je vous demandais ? - R. Je ne me rends pas bien compte de tout ceci. J'ai bien entendu que vous me demandiez tout à l'heure, et je suis venu de suite, parce que, comme je disais à Charles, vous n'êtes pas ennuyeuse. Adieu, madame, à revoir. Je reviendrai vous parler, n'est-ce pas ?

Correspondance

Rome, ce 2 mars 1861
Monsieur,
Depuis quatre ans, environ, je m'occupe ici des manifestations spirites, et j'ai le bonheur d'avoir dans ma famille un très bon médium qui nous donne des communications d'un ordre supérieur. Nous avons lu et relu votre Livre des Esprits qui fait notre joie et notre consolation en nous donnant les notions les plus sublimes et les plus admissibles de la vie future. Si j'en pouvais douter, les preuves que j'en ai maintenant sont plus que suffisantes pour affermir ma foi. J'ai perdu des personnes qui m'étaient bien chères, et j'ai le bonheur inappréciable de savoir qu'elles sont heureuses, et de pouvoir correspondre avec elles. Vous dire la joie que j'en ai ressentie est inexprimable. La première fois qu'elles m'ont donné des signes manifestes de leur présence, je me suis écrié : Il est donc vrai que tout ne meurt pas avec le corps ! Je vous dois, monsieur, de m'avoir donné cette confiance ; croyez à mon éternelle gratitude pour le bien que vous m'avez fait, car malgré moi l'avenir me tourmentait. L'idée du néant était affreuse, et hors du néant, je ne retrouvais qu'une incertitude accablante ; à présent plus de doute ; il me semble que je renais à la vie : toutes mes appréhensions sont dissipées, et ma confiance en Dieu, est revenue plus forte que jamais. J'espère bien que, grâce à vous, mes enfants n'auront pas les mêmes tourments, car ils sont nourris de ces vérités que la raison grandissant ne peut que fortifier en eux.
Cependant il nous manquait un guide sûr pour la pratique ; si je n'avais pas craint de vous importuner, je vous aurais depuis longtemps demandé les conseils de votre expérience ; heureusement votre livre des médiums est venu combler cette lacune, et maintenant nous marchons d'un pas plus ferme, puisque nous sommes prévenus des écueils que l'on peut rencontrer.
Je vous envoie, monsieur, quelques échantillons des communications que nous avons obtenues depuis peu ; elles ont été écrites en italien, et ont sans doute perdu à la traduction ; malgré cela, je

vous serai fort reconnaissant de me dire ce que vous en pensez, si vous voulez bien me favoriser d'une réponse ; ce sera pour nous un encouragement.
Excusez, je vous prie, monsieur, cette longue lettre, et croyez au témoignage de sympathie de votre tout dévoué, Comte X…
Nota. L'abondance des matières nous force d'ajourner la publication des communications que nous transmet M. le comte X…, au nombre desquelles il s'en trouve de très remarquables ; nous en extrayons seulement les réponses suivantes faites par un des Esprits qui se sont manifestés à lui.
Demande. Connaissez-vous le Livre des Esprits ? - Réponse. Comment les Esprits ne connaîtraient-ils pas leur ouvrage ? Tous le connaissent.
D. C'est très naturel pour ceux qui y ont travaillé ; mais les autres ? - R. Il y a entre les Esprits une communauté de pensées et une solidarité que vous ne pouvez comprendre, hommes qui êtes nourris dans l'égoïsme et ne voyez que par les étroites fenêtres de votre prison.
D. Y avez-vous travaillé ? - R. Non, pas personnellement, mais je savais qu'il devait être fait, et que d'autres Esprits, bien au-dessus de moi, étaient chargés de cette mission.
D. Quels résultats produira-t-il ? - R. C'est un arbre qui a déjà jeté des semences fécondes par toute la terre ; ces semences germent, bientôt elles mûriront, et avant peu on en recueillera les fruits.
D. N'a-t-il pas à craindre l'opposition de ses détracteurs ? - R. Quand les nuages qui obscurcissent le soleil sont dissipés, il brille d'un plus vif éclat.
D. Ces nuages seront donc dissipés ? - R. Un souffle de Dieu suffit.
D. Ainsi, selon vous, le spiritisme deviendra une croyance générale ? - R. Dites universelle.
D. Il y a pourtant des hommes qu'il paraît bien difficile de convaincre ? - R. Il y en a qui ne le seront jamais dans cette vie, mais chaque jour la mort les moissonne.
D. Est-ce qu'il n'en viendra pas d'autres à leur place et qui seront incrédules comme eux ? - R. Dieu veut le triomphe du bien sur le mal, de la vérité sur l'erreur, ainsi qu'il l'a annoncé ; il faut que son règne arrive ; ses voies sont impénétrables ; mais croyez bien que ce qu'il veut il le peut.
D. Le spiritisme sera-t-il jamais accepté ici ? - R. Il y sera accepté et il y fleurira. (Au même instant l'Esprit porte avec vivacité le crayon sur la réponse avant-dernière, et il la souligne avec force.)
D. Quelle peut être l'utilité du spiritisme pour le triomphe du bien sur le mal ; la loi du Christ ne suffit-elle pas pour cela ? - R. Cette loi suffirait certainement si on la pratiquait ; mais combien le font ? Combien y en a-t-il qui n'ont que les apparences de la foi ? Dieu voyant donc que sa loi était méconnue et incomprise, et que, malgré cette loi l'homme va se précipitant de plus en plus dans le gouffre de l'incrédulité, a voulu lui donner une nouvelle marque de sa bonté infinie, en multipliant sous ses yeux les preuves de l'avenir par les manifestations éclatantes dont il est témoin, en le faisant avertir de tous côtés par ceux mêmes qui ont quitté la terre et qui viennent lui dire : Nous vivons. En présence de ces témoignages, ceux qui résisteront seront sans excuse ; ils expieront leur aveuglement et leur orgueil par de nouvelles existences plus pénibles dans des mondes inférieurs jusqu'à ce qu'enfin ils ouvrent les yeux à la lumière. Croyez bien que, parmi ceux qui souffrent sur la terre, il y en a beaucoup qui expient leurs existences passées.
D. Le spiritisme peut-il être regardé comme une loi nouvelle ? - R. Non, ce n'est pas une loi nouvelle. Les interprétations que les hommes ont données de la loi du Christ ont engendré des luttes qui sont contraires à son esprit ; Dieu ne veut plus qu'une loi d'amour soit un prétexte de désordre et de luttes fratricides. Le spiritisme, s'exprimant sans ambages et sans allégories, est destiné à ramener à l'unité de croyance ; il est donc la confirmation et l'éclaircissement du christianisme qui est et qui sera toujours la loi divine, celle qui doit régner sur toute la terre et dont la propagation va être rendue plus facile par cet auxiliaire puissant.

Enseignements et dissertations Spirites

La Vérité va naître
(Envoi de M. Sabo, de Bordeaux.)
Quels sont les douloureux gémissements qui viennent retentir jusqu'à mon cœur et en font vibrer toutes les fibres ? C'est l'humanité qui se débat sous les efforts d'un rude et pénible travail, car elle

va enfanter la Vérité. Accourez, Spirites, rangez-vous autour de son lit de souffrance ; que les plus forts d'entre vous tiennent ses membres raidis sous les convulsions de la douleur ; que les autres attendent la naissance de cet enfant et le reçoivent dans leurs bras à son entrée dans la vie. Le moment suprême arrive ; il s'échappe, par un dernier effort, du sein qui l'avait conçu, laissant sa mère quelque temps affaissée sous l'atonie de la faiblesse. Cependant il est né sain et robuste, et de sa large poitrine il aspire la vie à pleins poumons. Vous, qui avez assisté à sa naissance, il faut que vous le suiviez pas à pas dans la vie. Voyez ! la joie de l'avoir enfanté a donné à sa mère une recrudescence de force et de courage, et de ses accents maternels elle appelle tous les hommes à se grouper autour de cet enfant de bénédiction, car elle pressent que de sa voix retentissante il va, dans quelques années, faire tomber l'échafaudage de l'Esprit de mensonge, et, vérité immuable comme Dieu lui-même, appeler par le Spiritisme tous les hommes sous son drapeau. Mais il n'achètera le triomphe qu'au prix de la lutte, car il a des ennemis acharnés qui conspirent sa perte, et ces ennemis sont l'orgueil, l'égoïsme, la cupidité, l'hypocrisie et le fanatisme, ennemis tout-puissants qui jusqu'alors ont régné en maîtres et ne se laisseront pas détrôner sans résistance. Quelques-uns rient de sa faiblesse, mais d'autres s'effraient de sa venue et pressentent leur ruine ; c'est pourquoi ils cherchent à le faire périr, comme jadis Hérode chercha à faire périr Jésus dans le massacre des Innocents. Cet enfant n'a point de patrie ; il erre sur toute la terre, cherchant le peuple qui, le premier, arborera son drapeau, et ce peuple sera le plus puissant parmi les peuples, car telle est la volonté de Dieu.

Massillon.

Progrès d'un Esprit pervers

(Société spirite de Paris. Médium madame Costel.)

Sous le titre de Châtiment de l'égoïste, nous avons publié, dans le numéro de décembre 1860, plusieurs communications, signées Claire, où cet Esprit révèle ses mauvais penchants et la situation déplorable où il se trouve. Notre collègue, madame Costel, qui a connu cette personne de son vivant, et lui sert de médium, a entrepris son éducation morale ; ses efforts ont été couronnés de succès ; on en peut juger par la dictée spontanée suivante qu'elle a faite à la Société le 1° mars dernier.

« Je vous parlerai de la différence importante qui existe entre la morale divine et la morale humaine. La première assiste la femme adultère dans son abandon, et dit aux pécheurs : « Repentez-vous, et le royaume des cieux vous sera ouvert. » La morale divine, enfin, accepte tous les repentirs et toutes les fautes avouées, tandis que la morale humaine repousse celles-ci et admet, en souriant, les péchés cachés qui, dit-elle, sont à moitié pardonnés. A l'une la grâce du pardon, à l'autre l'hypocrisie ; choisissez, esprits avides de vérité ! Choisissez entre les cieux ouverts au repentir, et la tolérance qui admet le mal qui ne dérange pas son égoïsme et ses faux arrangements, mais qui repousse la passion et les sanglots de fautes confessées au grand jour. Repentez-vous, vous tous qui péchez ; renoncez au mal, mais surtout renoncez à l'hypocrisie qui voile la laideur du mal sous le masque riant et trompeur des convenances mutuelles.

Claire. »

Voici un autre exemple de conversion obtenue dans un cas à peu près semblable. Dans la même séance se trouvait une dame étrangère, médium, qui écrivait dans la Société pour la première fois. Elle avait connu une femme, morte il y a neuf ans, et qui, de son vivant, méritait peu d'estime. Depuis sa mort, son Esprit s'était montré à la fois pervers et méchant, ne cherchant qu'à faire le mal. Cependant de bons conseils avaient fini par la ramener à de meilleurs sentiments. Dans cette séance elle dicta spontanément ce qui suit :

« Je demande qu'on prie pour moi ; il faut que je sois bonne ; j'ai persécuté et obsédé longtemps un être appelé à faire du bien, et Dieu ne veut plus que je persécute ; mais j'ai peur de manquer de courage ; aidez-moi ; j'ai fait tant de mal ! Oh ! que je souffre ! que je souffre ! Je me suis réjouie du mal arrivé ; j'y ai contribué de toutes mes forces, mais je ne veux plus faire le mal. Oh ! priez pour moi ! Adèle. »

Sur la jalousie chez les médiums
(Envoi de M. Ky…, correspondant de la Société à Carlsruhe.)
L'homme vain de lui-même et de sa propre intelligence est aussi méprisable que pitoyable. Il chasse la vérité devant lui, pour y substituer ses arguments et ses convictions personnelles, qu'il croit infaillibles et irrévocables, parce qu'ils lui appartiennent. L'homme vain est toujours égoïste, et l'égoïsme est le fléau de l'humanité ; mais en méprisant le reste du monde, il ne montre que trop sa propre petitesse ; en repoussant des vérités qui pour lui sont nouvelles, il montre aussi l'espace limité de sa propre intelligence pervertie par son obstination, qui accroît encore sa vanité et son égoïsme.
Malheur à l'homme qui se laisse dominer par ces deux ennemis de lui-même ! quand il se réveillera dans cet état où la vérité et la lumière fondront sur lui de toutes parts, alors il ne verra en lui qu'un être misérable qui s'est follement exalté au-dessus de l'humanité pendant sa vie terrestre, et qui sera bien au-dessous de certains êtres plus modestes et plus simples auxquels il pensait en imposer ici-bas.
Soyez humbles de cœur, vous à qui Dieu a fait part de ses dons spirituels. N'attribuez aucun mérite à vous-mêmes, pas plus qu'on n'attribue l'ouvrage, non aux outils, mais à l'ouvrier. Souvenez-vous bien que vous n'êtes que les instruments dont Dieu se sert pour manifester au monde son Esprit tout-puissant, et que vous n'avez nul sujet de vous glorifier de vous-mêmes. Il y a tant de médiums, hélas ! qui deviennent vains, au lieu de devenir humbles à mesure que leurs dons s'accroissent. Ceci est un retard dans le progrès, car au lieu d'être humble et passif, le médium repousse souvent, par sa vanité et par son orgueil, des communications importantes qui se font alors jour par des sujets plus méritants. Dieu ne regarde pas à la position matérielle d'une personne pour lui communiquer son esprit de sainteté ; bien loin de là, car il élève souvent les humbles d'entre les humbles, pour les douer des plus grandes facultés, afin que le monde voie bien que ce n'est pas l'homme, mais l'esprit de Dieu par l'homme qui fait des miracles. Le médium est, comme je l'ai dit, le simple instrument du grand Créateur de toutes choses, et c'est à ce dernier qu'il faut rendre gloire, c'est lui qu'il faut remercier de son inépuisable bonté.
Je voudrais aussi dire un mot sur l'envie et la jalousie qui règnent bien souvent entre les médiums, et que, comme la mauvaise herbe, il faut arracher dès qu'elle commence à paraître, de peur qu'elle n'étouffe les bons germes avoisinants.
Chez le médium la jalousie est autant à craindre que l'orgueil ; elle prouve le même besoin d'humilité ; je dirai même qu'elle dénote un manque de sens commun. Ce n'est pas en vous montrant jaloux des dons de votre voisin que vous en recevrez de pareils, car si Dieu donne beaucoup aux uns et peu aux autres, soyez certains qu'en agissant ainsi, il a un motif bien fondé ! La jalousie aigrit le cœur ; elle étouffe même les meilleurs sentiments ; c'est donc un ennemi qu'on ne saurait éviter avec trop de soin, car il ne laisse aucun repos quand une fois il s'est emparé de nous ; ceci s'applique à tous les cas de la vie d'ici-bas ; mais j'ai voulu surtout parler de la jalousie entre médiums, aussi ridicule que méprisable et mal fondée, et qui prouve combien l'homme est faible quand il se rend esclave de ses passions.

Luos.

Remarque. Lors de la lecture de cette dernière communication devant la Société, une discussion s'établit sur la jalousie des médiums comparée à celle des somnambules. Un des membres, M. D…, dit qu'à son avis la jalousie est la même dans les deux cas, et que si elle paraît plus fréquente chez les somnambules, c'est que, dans cet état, ils ne savent pas la dissimuler.
M. Allan Kardec réfute cette opinion : « La jalousie, dit-il, paraît inhérente à l'état somnambulique, et cela par une cause dont il est difficile de se rendre compte, et que les somnambules eux-mêmes ne peuvent expliquer. Ce sentiment existe entre somnambules qui, à l'état de veille, n'ont l'un pour l'autre que de la bienveillance. Chez les médiums, il est loin d'être habituel, et tient évidemment à la nature morale de l'individu. Un médium n'est jaloux d'un autre médium que parce qu'il est dans sa nature d'être jaloux ; ce défaut, conséquence de l'orgueil et de l'égoïsme, est essentiellement nuisible à la bonté des communications, tandis que le somnambule le plus jaloux peut être très lucide, et cela

se conçoit facilement. Le somnambule voit par lui-même ; c'est son propre Esprit qui se dégage et agit : il n'a besoin de personne ; le médium, au contraire, n'est qu'un intermédiaire : il reçoit tout des Esprits étrangers, et sa personnalité est bien moins en jeu que chez le somnambule. Les Esprits sympathisent avec lui en raison de ses qualités ou de ses défauts ; or, les défauts qui sont le plus antipathiques aux bons Esprits sont l'orgueil, l'égoïsme et la jalousie. L'expérience nous apprend que la faculté médianimique, en tant que faculté, est indépendante des qualités morales ; elle peut, de même que la faculté somnambulique, exister au plus haut degré chez l'homme le plus pervers. Il en est tout autrement à l'égard des sympathies des bons Esprits, qui se communiquent naturellement d'autant plus volontiers, que l'intermédiaire chargé de transmettre leur pensée est plus pur, plus sincère, et s'écarte plus de la nature des mauvais Esprits ; ils font à cet égard ce que nous faisons nous-mêmes quand nous prenons quelqu'un pour confident. En ce qui concerne spécialement la jalousie, comme ce travers existe chez presque tous les somnambules, et qu'il est beaucoup plus rare chez les médiums, il paraît que chez les premiers il est la règle, et chez les seconds l'exception, d'où il suivrait qu'il ne doit pas avoir la même cause dans les deux cas. »

Allan Kardec

Mai 1861

Discours de M. Allan Kardec

à l'occasion du renouvellement de l'année sociale, prononcé dans la séance du 5 avril 1861

Messieurs et chers collègues,

Au moment où notre société commence sa quatrième année, je crois que nous devons un remerciement spécial aux bons Esprits qui ont bien voulu nous assister, et, en particulier, à notre Président spirituel dont les sages conseils ont su nous préserver de plus d'un écueil, et dont la protection nous a fait surmonter les difficultés qui ont été semées sur notre route, sans doute pour mettre à l'épreuve notre dévouement et notre perspicacité. Nous devons le reconnaître, sa bienveillance ne nous a jamais fait défaut, et, grâce au bon esprit dont la Société est maintenant animée, elle a triomphé du mauvais vouloir de ses ennemis. Permettez-moi, à ce sujet, quelques observations rétrospectives.

L'expérience nous avait démontré des lacunes regrettables dans la constitution de la Société, lacunes qui ouvraient la porte à certains abus ; la Société les a comblées, et depuis lors elle n'a eu qu'à s'en applaudir. Réalise-t-elle l'idéal de la perfection ? Nous ne serions pas Spirites si nous avions l'orgueil de le croire ; mais quand la base est bonne et que le reste ne dépend que de la volonté, il faut espérer que, les bons Esprits aidant, nous ne nous arrêterons pas en chemin.

Au nombre des réformes les plus utiles, il faut placer en première ligne l'institution des Associés libres, qui donne un accès plus facile aux candidats, tout en leur permettant de se faire connaître et apprécier avant leur admission définitive comme membres titulaires ; participant aux travaux et aux études de la Société, ils profitent de tout ce qui s'y fait ; mais, comme ils n'ont pas voix dans la partie administrative, ils ne peuvent, dans aucun cas, engager la responsabilité de la Société. Vient ensuite la mesure qui a eu pour objet de restreindre le nombre des auditeurs, et d'entourer de plus de difficultés, par un choix plus sévère, leur admission aux séances ; puis, celle qui interdit la lecture de toute communication obtenue en dehors de la Société, avant qu'au préalable il n'en ait été pris connaissance, et que cette lecture n'ait été autorisée ; enfin, celles qui arment la Société contre quiconque pourrait y porter la perturbation, ou tenterait d'y imposer sa volonté.

Il en est d'autres encore qu'il serait superflu de rappeler, dont l'utilité n'est pas moins grande, et dont nous sommes chaque jour à même d'apprécier les heureux résultats. Mais si cet état de choses est compris dans le sein de la Société, il n'en est pas de même au dehors, où, il ne faut pas se le dissimuler, nous n'avons pas que des amis. On nous critique sur plusieurs points, et quoique nous n'ayons pas à nous en préoccuper, puisque l'ordre de la Société n'intéresse que nous, il n'est peut-être pas inutile de jeter un coup d'œil sur ce que l'on nous reproche, parce qu'en définitive, si ces reproches étaient fondés, nous devrions en profiter.

Certaines personnes blâment la sévère restriction apportée dans l'admission des auditeurs ; elles disent que, si nous voulons faire des prosélytes, il faut éclairer le public, et, pour cela, lui ouvrir les portes de nos séances, autoriser toutes questions et toutes interpellations ; que si nous n'admettons que des gens croyants, nous n'avons pas grand mérite à les convaincre. Ce raisonnement est spécieux, et si, en ouvrant nos portes au premier venu, le résultat supposé était atteint, certes nous aurions tort de ne pas le faire ; mais comme c'est le contraire qui arriverait, nous ne le faisons pas.

Il serait, du reste, bien fâcheux que la propagation de la doctrine fût subordonnée à la publicité de nos séances ; quelque nombreux que pût être l'auditoire, il serait toujours fort restreint, imperceptible, comparé à la masse de la population. D'un autre côté nous savons, par expérience, que la véritable conviction ne s'acquiert que par l'étude, la réflexion et une observation soutenue, et non en assistant à une ou deux séances quelque intéressantes qu'elles soient ; et cela est si vrai, que le nombre de ceux qui croient sans avoir rien vu, mais parce qu'ils ont étudié et compris, est immense. Sans doute le désir de voir est très naturel, et nous sommes loin de le blâmer, mais nous voulons que l'on voie dans des conditions profitables ; voilà pourquoi nous disons : Étudiez d'abord et vous verrez ensuite, parce que vous comprendrez mieux.

Si les incrédules réfléchissaient à cette condition, ils y verraient la meilleure garantie de notre bonne foi d'abord, et ensuite de la puissance de la doctrine. Ce que le charlatanisme redoute le plus, c'est d'être compris ; il fascine les yeux et n'est pas assez sot pour s'adresser à l'intelligence qui découvrirait aisément le dessous de carte. Le Spiritisme, au contraire, n'admet pas de confiance aveugle ; il veut être clair en tout ; il veut que l'on comprenne tout, que l'on se rende compte de tout ; donc, quand nous prescrivons d'étudier et de méditer, c'est appeler le concours de la raison, et prouver que la science spirite ne redoute pas l'examen, puisque avant de croire nous faisons une obligation de comprendre.

Nos séances n'étant pas des séances de démonstration, leur publicité n'atteindrait donc pas le but, et aurait de graves inconvénients ; avec un public sans choix, apportant plus de curiosité que de véritable désir de s'instruire, et encore plus d'envie de critiquer et de railler, il serait impossible d'avoir le recueillement indispensable pour toute manifestation sérieuse ; une controverse plus ou moins malveillante, et basée, la plupart du temps, sur l'ignorance des principes les plus élémentaires de la science, entraînerait de perpétuels conflits où la dignité pourrait être compromise. Or, ce que nous voulons, c'est que, si en sortant de chez nous les auditeurs n'emportent pas la conviction, ils emportent de la Société l'idée d'une assemblée grave, sérieuse, qui se respecte et sait se faire respecter, qui discute avec calme et modération, examine avec soin, approfondit tout avec l'œil de l'observateur consciencieux qui cherche à s'éclairer, et non avec la légèreté du simple curieux. Et croyez-le bien, messieurs, cette opinion fait plus pour la propagande que s'ils sortaient avec la seule pensée d'avoir satisfait leur curiosité, car l'impression qui en résulte les porte à réfléchir, tandis que dans le cas contraire, ils seraient plus disposés à rire qu'à croire.

J'ai dit que nos séances ne sont pas des séances de démonstration, mais si jamais nous en faisions de ce genre, à l'usage des novices qu'il s'agirait d'instruire et de convaincre, tout s'y passerait avec autant de gravité et de recueillement que dans nos séances ordinaires ; la controverse s'y établirait avec ordre, de manière à être instructive et non tumultueuse, et quiconque s'y permettrait un mot déplacé en serait exclus ; alors l'attention serait soutenue, et la discussion même serait profitable à tout le monde ; c'est probablement ce que nous ferons un jour. On nous demandera, sans doute, pourquoi nous ne l'avons pas fait plus tôt dans l'intérêt de la vulgarisation de la science ; la raison en est simple : c'est que nous avons voulu procéder avec prudence, et non comme des étourdis plus impatients que réfléchis ; avant d'instruire les autres, nous avons voulu nous instruire nous-mêmes. Nous voulons appuyer notre enseignement sur une masse imposante de faits et d'observations, et non sur quelques expériences décousues, observées à la légère et superficiellement. Toute science, à son début, rencontre forcément des faits qui, au premier abord, paraissent contradictoires, et dont une étude complète, minutieuse, peut seule démontrer la connexion ; c'est la loi commune de ces faits que nous avons voulu rechercher, afin de présenter un ensemble aussi complet, aussi satisfaisant que possible, et donnant le moins possible prise à la contradiction. Dans ce but, nous recueillons les faits, nous les examinons, nous les scrutons dans ce qu'ils ont de plus intime, nous les commentons, nous les discutons froidement, sans enthousiasme, et c'est ainsi que nous sommes arrivés à découvrir l'admirable enchaînement qui existe dans toutes les parties de cette vaste science qui touche aux plus graves intérêts de l'humanité. Tel a été jusqu'à présent, messieurs, l'objet de nos travaux, objet parfaitement caractérisé par le simple titre de Société des études spirites que nous avons adopté. Nous nous réunissons dans le but de nous éclairer et non de nous distraire ; ne cherchant point à nous amuser, nous ne voulons pas amuser les autres ; voilà pourquoi nous tenons à n'avoir que des auditeurs sérieux, et non des curieux qui croiraient trouver ici un spectacle. Le Spiritisme est une science, et, pas plus que toute autre science, il ne peut s'apprendre en se jouant ; bien plus, prendre les âmes de ceux qui ne sont plus comme sujet de distraction, ce serait manquer au respect qu'on leur doit ; spéculer sur leur présence et leur intervention, serait une impiété et une profanation.

Ces réflexions répondent au reproche que quelques personnes nous ont adressé, de revenir sur des faits connus, et de ne pas constamment chercher du nouveau. Au point où nous en sommes, il est difficile qu'à mesure que nous avançons, les faits qui se produisent ne roulent pas à peu près dans le même cercle ; mais on oublie que des points aussi importants que ceux qui touchent à l'avenir de

l'homme ne peuvent arriver à l'état de vérité absolue qu'après un grand nombre d'observations ; il y aurait de la légèreté à formuler une loi sur quelques exemples ; l'homme sérieux et prudent est plus circonspect ; non seulement il veut tout voir, mais voir beaucoup et souvent ; c'est pourquoi nous ne reculons pas devant la monotonie des répétitions, parce qu'il en ressort des confirmations et souvent des nuances instructives, et que si nous y découvrions des faits contradictoires, nous en rechercherions la cause. Nous ne nous sommes point hâtés de prononcer sur de premières données nécessairement incomplètes ; avant de cueillir nous attendons la maturité. Si nous avons été moins en avant que quelques-uns l'eussent désiré au gré de leur impatience, nous avons marché plus sûrement, sans nous égarer dans le labyrinthe des systèmes ; nous savons peut-être moins de choses, mais nous savons mieux, ce qui est préférable, et nous pouvons affirmer ce que nous savons sur la foi de l'expérience.

Ne croyez pas, du reste, messieurs, que l'opinion de ceux qui critiquent l'organisation de la Société soit celle des vrais amis du Spiritisme ; non, c'est celle de ses ennemis, qui sont vexés de voir la Société poursuivre sa route avec calme et dignité à travers les embûches qu'ils lui ont tendues et lui tendent encore ; ils regrettent que l'accès en soit difficile, parce qu'ils seraient enchantés d'y venir semer le trouble. C'est dans ce but qu'ils la blâment encore de limiter le cercle de ses travaux, et prétendent qu'elle ne s'occupe que de choses insignifiantes et sans portée, parce qu'elle s'abstient de traiter les questions politiques et religieuses ; ils voudraient la voir entrer dans la controverse dogmatique ; or, c'est là précisément que perce le bout de l'oreille. La Société s'est sagement renfermée dans un cercle inattaquable à la malveillance ; on voudrait, en piquant son amour-propre, l'entraîner dans une voie périlleuse, mais elle ne s'y laissera pas prendre ; en s'occupant exclusivement des questions qui intéressent la science, et qui ne peuvent porter ombrage à personne, elle s'est mise à l'abri des attaques, et elle tient à y rester ; par sa prudence, sa modération, sa sagesse, elle s'est concilié l'estime des vrais Spirites, et son influence s'étend jusque dans les pays lointains d'où l'on aspire à l'honneur d'en faire partie ; or, cet hommage qui lui est rendu par des personnes qui ne la connaissent que de nom, par ses travaux, et par la considération qu'elle s'est acquise, lui est cent fois plus précieux que le suffrage des imprudents trop pressés, ou des malveillants qui voudraient l'entraîner à sa perte, et seraient enchantés de la voir se compromettre. Tant que j'aurai l'honneur de la diriger, tous mes efforts tendront à la maintenir dans cette voie ; si jamais elle devait en sortir, je la quitterais à l'instant même, parce que, à aucun prix, je n'en voudrais assumer la responsabilité.

Au reste, messieurs, vous savez par quelles vicissitudes la Société a passé ; tout ce qui est arrivé avant et depuis a été annoncé, et tout s'est accompli ainsi que cela avait été prévu ; ses ennemis voulaient sa ruine ; les Esprits, qui savaient qu'elle était utile, voulaient sa conservation, et elle s'est maintenue, et elle se maintiendra tant qu'elle sera nécessaire à leurs vues ; si vous aviez été à même d'observer, comme j'ai pu le faire, les choses dans les détails intimes, vous ne pourriez méconnaître l'intervention d'une puissance supérieure, car pour moi elle est manifeste, et vous comprendriez que tout a été pour le mieux et dans l'intérêt de sa propre conservation ; mais il viendra un temps où, telle qu'elle est actuellement, elle ne sera plus indispensable ; nous verrons alors ce que nous aurons à faire, car la marche est tracée en vue de toutes les éventualités.

Les ennemis les plus dangereux de la Société ne sont pas ceux du dehors ; nous pouvons leur fermer nos portes et nos oreilles ; les plus à craindre sont les ennemis invisibles qui pourraient s'introduire ici malgré nous. C'est à nous de leur prouver, comme nous l'avons déjà fait, qu'ils perdraient leur temps s'ils tentaient de s'imposer à nous. Leur tactique, nous le savons, est de chercher à semer la désunion, de jeter des brandons de discorde, d'inspirer la jalousie, la défiance et les puériles susceptibilités qui engendrent la désaffection ; opposons-leur le rempart de la charité, de la bienveillance mutuelle, et nous serons invulnérables aussi bien contre leurs malignes influences occultes que contre les diatribes de nos adversaires incarnés qui s'occupent plus de nous que nous ne nous occupons d'eux ; car nous pouvons, sans amour-propre, nous rendre cette justice que jamais ici leur nom même n'a été prononcé, soit par un sentiment de convenance, soit parce que nous avons à nous occuper de choses plus utiles. Nous ne forçons personne à venir à nous ; nous accueillons avec plaisir et empressement les gens sincères et de bonne volonté, sérieusement désireux de

s'éclairer, et nous en trouvons assez pour ne pas perdre notre temps à courir après ceux qui nous tournent le dos par de futiles motifs d'amour-propre ou de jalousie. Ceux-là ne peuvent être considérés comme de vrais Spirites malgré les apparences ; ce sont peut-être des Spirites croyant aux faits, mais à coup sûr ce ne sont pas des Spirites croyant aux conséquences morales des faits, autrement ils montreraient plus d'abnégation, d'indulgence, de modération, et moins de présomption dans leur infaillibilité. Les rechercher, serait même leur rendre un mauvais service, car ce serait faire croire à leur importance et qu'on ne peut s'en passer. Quant à ceux qui nous dénigrent, nous ne devons pas nous en préoccuper davantage ; des hommes qui valaient cent fois mieux que nous ont été dénigrés et bafoués : nous ne saurions avoir de privilège à cet égard ; c'est à nous de prouver par nos actes que leurs diatribes portent à faux, et les armes dont ils se servent se tourneront contre eux.
Après avoir, en commençant, remercié les Esprits qui nous assistent, nous ne devons pas oublier, leurs interprètes dont quelques-uns nous donnent leur concours avec un zèle, une complaisance qui ne se sont jamais démentis ; nous ne pouvons, en échange, leur offrir qu'un stérile témoignage de notre satisfaction ; mais le monde des Esprits les attend, et là tous les dévouements sont comptés au poids du désintéressement, de l'humilité et de l'abnégation.
En résumé, messieurs, nos travaux ont marché, pendant l'année qui vient de s'écouler, avec une parfaite régularité et rien ne les a interrompus ; une foule de faits du plus haut intérêt ont été rapportés, expliqués et commentés ; des questions fort importantes ont été résolues ; tous les exemples qui ont passé sous nos yeux par les évocations, toutes les investigations auxquelles nous nous sommes livrés sont venus confirmer les principes de la science et nous fortifier dans nos croyances ; de nombreuses communications d'une incontestable supériorité ont été obtenues par divers médiums ; la province et l'étranger nous en ont adressé d'excessivement remarquables, et qui prouvent, non seulement combien le Spiritisme se répand, mais aussi sous quel point de vue grave et sérieux il est maintenant partout envisagé. Ceci, sans doute, est un résultat dont nous devons être heureux, mais il en est un non moins satisfaisant et qui, du reste, est une conséquence de ce qui avait été prédit dès l'origine : c'est l'unité qui s'établit dans la théorie de la doctrine à mesure qu'on l'étudie et qu'on la comprend mieux. Dans toutes les communications qui nous viennent du dehors, nous trouvons la confirmation des principes qui nous sont enseignés par les Esprits, et comme les personnes qui les obtiennent nous sont pour la plupart inconnues, on ne peut dire qu'elles subissent notre influence.
Le principe même de la réincarnation qui avait, au premier abord, trouvé le plus de contradicteurs, parce qu'on ne le comprenait pas, est aujourd'hui accepté par la force de l'évidence, et parce que tout homme qui pense y reconnaît la seule solution possible des plus grands problèmes de la philosophie morale et religieuse. Sans la réincarnation on est arrêté à chaque pas, tout est chaos et confusion ; avec la réincarnation tout s'éclaircit, tout s'explique de la manière la plus rationnelle ; si elle rencontre encore quelques adversaires plus systématiques que logiques, le nombre en est fort restreint ; or qui l'a inventée ? ce n'est à coup sûr ni vous ni moi ; elle nous a été enseignée, nous l'avons acceptée, voilà tout ce que nous avons fait. De tous les systèmes qui ont surgi dans le principe, bien peu survivent aujourd'hui, et on peut dire que leurs rares partisans sont surtout parmi les gens qui jugent sur un premier aspect, et souvent d'après des idées préconçues ou des préjugés ; mais il est évident maintenant que quiconque se donne la peine d'approfondir toutes les questions et juge froidement, sans prévention, sans hostilité systématique surtout, est invinciblement ramené, par le raisonnement autant que par les faits, à la théorie fondamentale qui prévaut aujourd'hui, on peut dire dans tous les pays du monde.
Certes, messieurs, la Société n'a pas tout fait pour ce résultat ; mais je crois que, sans vanité, elle peut en revendiquer une petite part ; son influence morale est plus grande qu'on ne le croit, et cela précisément parce qu'elle n'a jamais dévié de la ligne de modération qu'elle s'est tracée ; on sait qu'elle s'occupe exclusivement de ses études, sans se laisser détourner par les mesquines passions qui s'agitent autour d'elle ; qu'elle le fait sérieusement comme doit le faire toute assemblée scientifique ; qu'elle poursuit son but sans se mêler d'aucune intrigue, sans jeter la pierre à personne, sans même ramasser celles qu'on lui lance ; voilà, sans aucun doute, la principale cause du crédit et de la considération dont elle jouit et dont elle peut justement être fière, et qui donne un certain poids

à son opinion. Continuons, messieurs, par nos efforts, par notre prudence et l'exemple de l'union qui doit exister entre de vrais Spirites, à montrer que les principes que nous professons ne sont pas pour nous une lettre morte, et que nous prêchons d'exemple autant que de théorie. Si nos doctrines trouvent de si nombreux échos, c'est qu'apparemment on les trouve plus rationnelles que d'autres ; je doute qu'il en fût de même si nous eussions professé la doctrine de l'intervention exclusive du diable et des démons dans les manifestations spirites, doctrine aujourd'hui complètement ridicule, qui excite plus de curiosité qu'elle ne cause d'effroi, si ce n'est sur quelques personnes timorées, qui bientôt elles-mêmes en reconnaîtront la futilité.
La doctrine spirite, telle qu'elle est aujourd'hui professée, a une ampleur qui lui permet d'embrasser toutes les questions de l'ordre moral ; elle satisfait à toutes les aspirations, et l'on peut dire à la raison la plus exigeante pour quiconque se donne la peine de l'étudier et n'est pas dominé par les préjugés ; elle n'a pas les mesquines restrictions de certaines philosophies ; elle élargit jusqu'à l'infini le cercle des idées, et nulle n'est capable d'élever plus haut la pensée et de sortir l'homme de l'étroite sphère de l'égoïsme dans laquelle on a cherché à le confiner ; elle s'appuie enfin sur les immuables principes fondamentaux de la religion dont elle est la démonstration patente ; voilà, sans aucun doute, ce qui lui conquiert de si nombreux partisans parmi les gens éclairés de toutes les contrées, et ce qui la fera prévaloir dans un temps plus ou moins rapproché, et cela malgré ses adversaires, pour la plupart plus opposés par intérêt que par conviction. Sa marche progressive si rapide, depuis qu'elle est entrée dans la voie philosophique sérieuse, nous est un sûr garant de l'avenir qui lui est réservé, et qui, comme vous le savez, est annoncé de toutes parts. Laissons donc dire et faire ses ennemis, ils ne peuvent rien contre la volonté de Dieu, car rien n'arrive sans sa permission, et comme le disait naguère un ecclésiastique éclairé : Si ces choses ont lieu, c'est que Dieu le permet pour ranimer la foi qui s'éteint dans les ténèbres du matérialisme.

L'Ange du choléra

Un de nos correspondants de Varsovie nous écrit ce qui suit :
« . . . . J'ose réclamer votre attention pour un fait tellement extraordinaire, qu'il faudrait le ranger dans la catégorie de l'absurde, si le caractère de la personne qui me l'a rapporté ne m'était un garant de sa réalité. Nous tous qui connaissons du Spiritisme tout ce qui, par vous, en a été si judicieusement traité, ce qui veut dire que nous croyons le bien comprendre, nous n'avons pas trouvé d'explication à ce fait, et je le livre à votre appréciation, vous priant de me pardonner le temps que je vous fais perdre à le lire, si vous ne le jugez pas digne d'un plus sérieux examen. Voici ce dont il s'agit :
« La personne dont j'ai parlé plus haut se trouvait, en 1852, à Wilna, ville de la Lithuanie qui, à ce moment, était ravagée par le choléra. Sa fille, charmante enfant de douze ans, était douée de toutes les qualités qui constituent les natures supérieures. Dès son plus bas âge, elle se fit remarquer par une intelligence exceptionnelle, une bonté de cœur et une candeur vraiment angéliques. Elle fut une des premières, dans notre pays, à jouir de la faculté médianimique, et toujours assistée par des Esprits d'un ordre très élevé. Souvent, et sans être somnambule, elle avait le pressentiment de ce qui allait arriver, et le prédisait toujours avec justesse. Ces renseignements ne me paraissent pas inutiles pour juger de sa sincérité. Une nuit, au moment où les bougies venaient d'être éteintes, la jeune fille, encore complètement éveillée, vit se dresser devant son lit la figure livide et sanglante d'une vieille femme dont la seule vue la fit frissonner. Cette femme s'approcha du lit de l'enfant et lui dit : « Je suis le choléra, et je viens te demander un baiser ; si tu m'embrasses, je rentrerai aux lieux que j'ai quittés et la ville sera délivrée de ma présence. » L'héroïque jeune fille ne recula point devant le sacrifice : elle appliqua ses lèvres sur le visage glacé et humide de la vieille, et la vision, si s'en était une, disparut. L'enfant, épouvantée, ne se calma que dans le sein de son père qui, ne comprenant rien à la chose, était cependant convaincu que sa fille avait dit la vérité ; mais on n'en parla à personne. Vers midi on reçut la visite d'un médecin, ami de la famille : « Je vous apporte une bonne nouvelle, dit-il ; cette nuit aucun malade n'a été apporté à l'hôpital des cholériques que je viens de visiter. » Et depuis ce jour, en effet, le choléra cessa de sévir. Environ trois ans plus tard, cette

personne et sa famille firent un autre voyage dans la même ville. Pendant leur séjour le choléra y reparut, et déjà l'on y comptait les victimes par centaines, lorsqu'une nuit la même vieille femme apparut près du lit de la jeune fille, toujours parfaitement éveillée, et lui fit la même demande, en ajoutant que, si sa prière était exaucée, cette fois elle quitterait la ville pour n'y plus revenir. La jeune personne ne recula pas plus que la première fois ; aussitôt elle vit un sépulcre s'ouvrir et se refermer sur la femme. Le choléra se calma comme par miracle, et il n'est pas à ma connaissance qu'il ait reparu depuis à Wilna. Était-ce une hallucination ou une vision réelle ? je l'ignore ; tout ce que je puis certifier, c'est que je ne puis douter de la sincérité de la jeune fille et de ses parents. »

Ce fait est, en effet, très singulier ; les incrédules ne manqueront pas de dire que c'est une hallucination ; mais il leur serait probablement plus difficile d'expliquer cette coïncidence avec un fait matériel que rien ne pouvait faire prévoir. Une première fois, cela pouvait être mis sur le compte du hasard, cette manière si commode de passer outre sur ce qu'on ne comprend pas ; mais à deux reprises différentes, et dans des conditions identiques, c'était plus extraordinaire. En admettant le fait de l'apparition, il restait à savoir ce que c'était que cette femme ; était-ce réellement l'ange exterminateur du choléra ? Les fléaux seraient-ils personnifiés dans certains Esprits chargés de les provoquer ou de les apaiser ? On pouvait le croire en voyant celui-ci disparaître par la volonté de cette femme ; mais alors pourquoi s'adressait-elle à cette enfant, étrangère à la ville, et comment un baiser de sa part pouvait-il avoir cette influence ? Quoique le Spiritisme nous ait déjà donné la clef de bien des choses, il ne nous a pas encore dit son dernier mot, et, dans le cas dont il s'agit, la dernière hypothèse n'avait rien de positivement absurde ; nous avouons qu'au premier abord nous penchions assez de ce côté, ne voyant pas dans le fait le caractère de la véritable hallucination ; mais d'un mot les Esprits sont venus renverser notre supposition. Voici l'explication fort simple et fort logique qu'en a donnée saint Louis dans la séance de la Société du 19 avril 1861.

D. Le fait qui vient d'être rapporté paraît très authentique ; nous désirerions avoir à ce sujet quelques explications. Pourriez-vous d'abord nous dire quelle est cette femme qui est apparue à la jeune fille et a dit être le choléra ?

R. Ce n'était pas le choléra ; un fléau matériel ne revêt pas d'apparence humaine ; c'était l'Esprit familier de la jeune fille qui éprouvait sa foi, et faisait coïncider cette épreuve avec la fin du fléau. Cette épreuve était salutaire pour l'enfant qui la subissait ; elle fortifiait, en les idéalisant, les vertus en germe dans cet être protégé et béni. Les natures d'élite, celles qui apportent en venant au monde le ressouvenir des biens acquis, subissent souvent ces avertissements qui seraient dangereux pour une âme non épurée, et non préparée par les migrations antérieures aux grands dévouements de l'amour et de la foi.

D. L'Esprit familier de cette jeune fille avait-il assez de pouvoir pour prévoir l'avenir et la fin du fléau ?

R. Les Esprits sont les instruments de la volonté divine, et souvent ils sont élevés à la hauteur de messagers célestes.

D. Les Esprits n'ont-ils aucune action sur les fléaux comme agents producteurs ?

R. Ils n'y sont absolument pour rien, pas plus que les arbres n'agissent sur le vent, ni les effets sur les causes.

Dans la prévision de réponses conformes à notre pensée première, nous avions préparé une série de questions qui sont par conséquent devenues inutiles ; cela prouve une fois de plus que les médiums ne sont pas le reflet de la pensée de l'interrogateur. Du reste, nous devons dire que nous n'avions sur ce sujet aucune idée arrêtée ; faute de mieux, nous penchions vers celle que nous avons émise, parce qu'elle ne nous paraissait pas impossible, mais l'explication donnée par l'Esprit étant plus simple et plus rationnelle, nous la regardons comme infiniment préférable.

On peut, du reste, tirer de ce fait une autre instruction. Ce qui est arrivé à cette jeune fille a dû se produire en d'autres circonstances, et même dans l'antiquité, puisque les phénomènes spirites sont de tous les temps. Ne serait-ce pas une des causes qui ont porté les Anciens à tout personnifier et à voir dans chaque chose un génie particulier ? Nous ne pensons pas qu'il faille en chercher la source dans le seul génie poétique, car on voit ces idées chez les peuples les moins avancés.

Supposons qu'un fait analogue à celui que nous avons rapporté se soit produit chez un peuple superstitieux et barbare, il n'en fallait pas davantage pour accréditer l'idée d'une divinité malfaisante qu'on ne pouvait apaiser qu'en lui sacrifiant des victimes. Nous l'avons déjà dit, tous les dieux du paganisme n'ont pas d'autre origine que les manifestations spirites ; le christianisme est venu renverser leurs autels, mais il était réservé au Spiritisme de faire connaître leur véritable nature, et de jeter la lumière sur ces phénomènes dénaturés par la superstition, ou exploités par la cupidité.

Phénomène des apports

Ce phénomène est, sans contredit, l'un des plus extraordinaires parmi ceux que présentent les manifestations spirites, et c'est aussi l'un des plus rares. Il consiste dans l'apport spontané d'un objet qui n'existe pas dans l'endroit où l'on est. Nous le connaissions depuis longtemps par ouï-dire, mais comme il nous a été donné depuis peu d'en être témoin, nous pouvons maintenant en parler en connaissance de cause. Disons d'abord que c'est un de ceux qui se prêtent le plus à l'imitation, et que par conséquent il faut se tenir en garde contre la supercherie. On sait jusqu'où peut aller l'art de la prestidigitation en fait d'expériences de ce genre ; mais, sans avoir affaire à un homme du métier, on pourrait être facilement dupe d'une manœuvre habile. La meilleure de toutes les garanties est dans le caractère, l'honorabilité notoire, le désintéressement absolu de la personne qui obtient de semblables effets ; en second lieu dans l'examen attentif de toutes les circonstances dans lesquelles les faits se produisent ; enfin dans la connaissance éclairée du Spiritisme, qui seule peut faire découvrir ce qui serait suspect.

Nous avons dit que ce phénomène est un des plus rares, et moins que les autres, peut-être, il ne se produit à volonté et surtout à point nommé ; il peut quelquefois, quoique rarement, être provoqué, mais le plus souvent il est spontané ; d'où il résulte que quiconque se flatterait de l'obtenir à son gré et à un instant donné, peut être hardiment taxé d'ignorance et suspecté de fraude, à plus forte raison s'il s'y mêlait le moindre motif d'intérêt matériel. Un médium qui tirerait un profit quelconque de sa faculté peut être réellement médium ; mais comme cette faculté est sujette à des intermittences, que les phénomènes dépendent exclusivement de la volonté des Esprits qui ne se soumettent pas à notre caprice, il en résulte que le médium intéressé, pour ne pas rester court ou pour produire plus d'effet selon les circonstances, appelle la ruse à son aide, car, pour lui, il faut que l'Esprit agisse quand même, sinon on y supplée, et la ruse se cache quelquefois sous les dehors les plus simples.

Ces réflexions préliminaires ayant pour but de mettre les observateurs sur leurs gardes, nous revenons à notre sujet ; mais, avant de parler de ce qui nous concerne, nous croyons devoir rapporter la lettre suivante qui nous a été écrite d'Orléans, le 14 février dernier.

« Monsieur,

« C'est un Spirite convaincu qui vous écrit cette lettre ; les faits qu'elle relate sont rares ; ils doivent servir au bien de tous, et ont déjà porté la conviction chez plusieurs des personnes qui nous entourent et qui en ont été témoins.

« Le premier fait s'est passé le 1° janvier 1861. Une de mes parentes, qui possède au suprême degré la faculté médianimique, et qui l'ignorait complètement avant que je lui eusse parlé du Spiritisme, voyait quelquefois sa mère, mais elle prenait cela pour des hallucinations et tâchait de les éviter. Le 1° janvier dernier, vers trois heures de l'après-midi, elle la vit de nouveau ; le saisissement qu'elle éprouva, ainsi que son mari, quoique celui-ci ne vît rien, l'empêcha de se rendre compte de ses mouvements. Quelques minutes après, son mari rentrant dans cette chambre, voit sur la table un anneau que sa femme reconnaît parfaitement pour l'anneau de sa mère qu'elle lui avait mis elle-même au doigt lors de sa mort. A quelques jours de là, comme cette dame souffrait d'un étouffement auquel elle était sujette, je conseillai à son mari de la magnétiser, ce qu'il fit, et au bout de trois minutes elle s'endormit profondément, et la lucidité fut parfaite. Elle dit alors à son mari que sa mère leur avait apporté son anneau pour leur prouver qu'elle est avec eux et qu'elle veille sur eux. Son mari lui demande si elle voit sa fille morte il y a 8 ans, à l'âge de 2 ans, et si celle-ci peut lui apporter un souvenir ? La somnambule répond qu'elle est là, ainsi que la mère de son mari ; qu'elle lui apportera le lendemain une rose qu'il trouvera sur le secrétaire. Le fait s'est accompli ; la

rose fanée était accompagnée d'un papier sur lequel étaient écrits ces mots : A mon papa cheri. Laure. Le surlendemain, sommeil magnétique ; le mari demande s'il pourrait avoir des cheveux de sa mère à lui ? Son désir est exaucé à l'instant : les cheveux sont sur la cheminée. Depuis, deux lettres ont été écrites spontanément par les deux mères.

« J'arrive à des faits qui se sont passés chez moi. Après une étude sérieuse de vos ouvrages sur le Spiritisme, la foi m'était venue sans que j'aie vu un seul fait. Le Livre des médiums m'avait engagé à essayer d'écrire, mais sans aucun résultat ; persuadé que je n'obtiendrais rien sans la présence de la personne dont j'ai parlé plus haut, je la priai de venir à Orléans, ainsi que son mari. Le lundi 11 février, à 10 heures du soir, sommeil magnétique et extase ; elle voit auprès d'elle et de nous les Esprits qui l'accompagnent et lui avaient promis de venir avec elle. Je lui demande si je serai médium écrivain ; elle répond : Oui, dans 15 jours ; elle ajoute que le lendemain elle écrira par l'entremise de sa mère pour convaincre un de mes amis qu'elle me prie de faire venir. Le lendemain 12, à 8 heures du matin, sommeil ; nous lui demandons si on doit lui donner un crayon : Non, me dit-elle ; ma mère est près de toi et écrit ; sa lettre est sur la cheminée. J'y vais, et je trouve un papier plié contenant ces mots : Croyez et priez, je suis avec vous ; ceci est pour vous convaincre. Elle me dit encore que ce soir je pourrais essayer d'écrire avec sa main posée sur la mienne. Je n'osais espérer un pareil résultat et pourtant j'ai écrit ces mots : Croyez ; je vais venir ; n'oubliez pas le magnétisme ; ne restez pas plus longtemps. Ma parente devait partir le lendemain. Le soir nous avons écrit ceci : La science spirite n'est pas une plaisanterie ; c'est vrai ; le magnétisme peut y conduire. Priez, et invoquez ceux que votre cœur vous dira. Ne restez pas plus longtemps. Catherine. C'est le nom de sa mère.

« Il m'a été ordonné à plusieurs reprises de vous écrire ces faits ; j'ai même été blâmé de ne l'avoir pas fait plus tôt ; du reste elle m'a dit que vous pourriez avoir la preuve de ce que je vous dis, et que sa mère elle-même irait vous confirmer ces faits si vous l'appeliez. Agréez, etc. »

Cette lettre relate deux phénomènes remarquables, celui des apports et celui de l'écriture directe. Nous ferons à ce sujet une observation essentielle, c'est que, lorsque le mari et la femme obtinrent les premiers effets, ils étaient seuls, tout préoccupés de ce qui leur arrivait, et qu'ils n'avaient aucun intérêt à se tromper mutuellement. En second lieu, l'apport de la bague qui avait été enterrée avec la mère, était un fait positif qui ne pouvait être le résultat d'une supercherie, car on ne joue pas avec ces choses.

Plusieurs faits de la même nature nous ont été rapportés par des personnes en qui nous avons toute confiance, et qui se sont passés dans des circonstances tout aussi authentiques, mais voici celui dont nous avons été deux fois témoin oculaire ainsi que plusieurs membres de la Société.

Mademoiselle V. B…, jeune personne de 16 à 17 ans, est un très bon médium écrivain, et en même temps somnambule très clairvoyante. Pendant son sommeil elle voit surtout l'Esprit d'un de ses cousins qui déjà plusieurs fois lui avait apporté différents objets, entre autres des bagues, des bonbons en grande quantité et des fleurs. Il faut toujours qu'elle soit endormie environ deux heures avant la production du phénomène. La première fois que nous assistâmes à une manifestation de ce genre, il y eut apport d'une bague qui lui fut remise dans la main. Pour nous, qui connaissions la jeune personne et ses parents pour des gens très honorables, nous n'avions aucun motif de douter ; cependant nous avouons que, pour des étrangers, la manière dont cela se passa était peu concluante. Il en fut tout autrement dans une autre séance. Après deux heures de sommeil préalable pendant lesquelles la jeune somnambule fut occupée de choses très intéressantes mais étrangères à ce qui nous occupe, l'Esprit lui apparut tenant un bouquet, visible pour elle seulement. Ce ne fut qu'après avoir longtemps aiguillonné sa convoitise et provoqué d'incessantes supplications, que l'Esprit fit tomber à ses pieds un bouquet de crocus. La jeune personne n'était pas satisfaite ; l'Esprit tenait encore quelque chose qu'elle voulait avoir ; nouvelles supplications pendant près d'une demi-heure après laquelle un gros bouquet de violettes entouré de mousse parut sur le parquet ; puis quelque temps après un bonbon gros comme le poing tomba à ses côtés ; au goût on reconnut que c'était de la conserve d'ananas qui semblait avoir été pétrie dans les mains.

Tout cela dura environ une heure, et pendant ce temps la somnambule fut constamment isolée de tous les assistants ; son magnétiseur lui-même se tint à une assez grande distance ; nous étions placé

de manière à ne pas perdre de vue un seul mouvement, et nous déclarons sincèrement qu'il n'y eut pas la moindre chose de suspect. Dans cette séance, l'Esprit, qui s'appelle Léon, promit de venir à la Société donner les explications qu'on lui demanderait.

Nous l'avons évoqué dans la séance de la Société du 1° mars, conjointement avec l'Esprit de madame Catherine qui s'était manifesté à Orléans, et voici l'entretien qui s'en est suivi :

1. Évocation de madame Catherine. - R. Je suis présente, et prête à vous répondre.

2. Vous avez dit à votre fille et à votre parent d'Orléans que vous viendriez confirmer ici les phénomènes dont ils ont été les témoins ; nous serons charmés de recevoir de vous les explications que vous voudrez bien nous donner à ce sujet. Je vous demanderai d'abord dans quel but vous avez tant insisté pour qu'on m'écrivît la relation de ces faits ? - R. Ce que j'ai dit, je suis prête à le faire, car c'est vous que l'on doit le plus instruire ; j'avais dit à mes enfants de vous faire part de ces preuves en vue de propager le Spiritisme.

3. J'ai été témoin, il y a quelques jours, de faits analogues, et je vais prier l'Esprit qui les a produits de vouloir bien venir. Ayant pu observer toutes les phases du phénomène, je compte lui adresser différentes questions. Veuillez, je vous prie, vous joindre à lui pour compléter les réponses si cela est nécessaire. - R. Ce que vous me demandez je le ferai, et à nous deux la clarté sera plus nette et plus précise.

4. Évocation de Léon. - R. Me voici tout prêt à remplir la promesse que je vous ai faite, monsieur.

Remarque. Les Esprits se dispensent assez généralement de nos formules de politesse ; celui-ci offre cette particularité que chaque fois que nous l'avons évoqué il s'est toujours servi du mot monsieur.

5. Veuillez, je vous prie, nous dire pourquoi ces phénomènes ne se sont produits que dans le sommeil magnétique du médium ? - R. Cela tient à la nature du médium ; les faits que je produis quand le mien est endormi, je pourrais également les produire dans l'état de veille.

6. Pourquoi faites-vous attendre si longtemps l'apport des objets, et pourquoi excitez-vous la convoitise du médium en irritant son désir d'obtenir l'objet promis ? - R. Ce temps m'est nécessaire afin de préparer les fluides qui servent à l'apport ; quant à l'excitation, ce n'est souvent que pour amuser les personnes présentes et la somnambule.

7. J'avais pensé que cette excitation pouvait produire une émission plus abondante de fluide de la part du médium et faciliter la combinaison nécessaire. - R. Vous vous étiez trompé, monsieur ; les fluides qui nous sont nécessaires n'appartiennent pas au médium, mais à l'Esprit, et l'on peut même, dans certains cas, s'en passer, et l'apport avoir lieu immédiatement.

8. La production du phénomène tient-elle à la nature spéciale du médium, et pourrait-il se produire par d'autres médiums avec plus de facilité et de promptitude ? - R. La production tient à la nature du médium, et ne peut se produire qu'avec des natures correspondantes ; pour la promptitude, l'habitude que nous prenons, en correspondant souvent avec le même médium, nous est d'un grand secours.

9. La nature du médium doit-elle correspondre à la nature du fait ou à la nature de l'Esprit ? - R. Il faut qu'elle corresponde à la nature du fait, et non pas de l'Esprit.

10. L'influence des personnes présentes y est-elle pour quelque chose ? - R. Quand il y a de l'incrédulité, de l'opposition, on peut beaucoup nous gêner ; nous aimons bien mieux faire nos preuves avec des croyants et des personnes versées dans le Spiritisme ; mais je n'entends pas par là dire que la mauvaise volonté pourrait nous paralyser complètement.

11. Il n'y a ici que des croyants et des personnes très sympathiques ; y a-t-il un empêchement à ce que le fait ait lieu ? - R. Il y a celui que je ne suis pas préparé, ni disposé.

12. Le serez-vous un autre jour ? - R. Oui.

13. Pourriez-vous le fixer ? - R. Un jour que vous ne me demanderez rien, je viendrai à l'improviste vous surprendre avec un joli bouquet.

14. Il y a peut-être des personnes qui aimeraient mieux des bonbons. - R. S'il y a des gourmands, on pourra également les contenter ; je crois que les dames, qui ne dédaignent pas les fleurs, aimeront encore mieux les bonbons.

15. Mademoiselle V. B… aura-t-elle besoin d'être en somnambulisme ? - R. Je ferai l'apport éveillé.

16. Où avez-vous été prendre les fleurs et les bonbons que vous avez apportés ? - R. Les fleurs je les prends dans les jardins, où elles me plaisent.
17. Mais les bonbons ; le marchand a dû s'apercevoir qu'ils lui manquaient ? - R. Je les prends où cela me plaît ; le marchand ne s'en est pas aperçu du tout, parce que j'en ai mis d'autres à la place.
18. Mais les bagues ont une valeur ; où les avez-vous prises ? Est-ce que cela n'a pas fait de tort à celui à qui vous les avez empruntées ? - R. Je les ai prises dans des endroits inconnus à tous, et de manière que personne ne puisse en éprouver aucun tort.
19. Est-il possible d'apporter des fleurs d'une autre planète ? - R. Non, ce n'est pas possible à moi.
20. Est-ce que d'autres Esprits le pourraient ? - R. Oui, il y a des Esprits plus élevés que je ne le suis qui peuvent le faire ; quant à moi, je ne puis me charger de cela ; contentez-vous de ce que je vous apporterai.
21. Pourriez-vous apporter des fleurs d'un autre hémisphère, des tropiques, par exemple ? - R. Du moment que c'est sur terre, je le puis.
22. Comment avez-vous introduit ces objets l'autre jour, puisque la chambre était close ? - R. Je les ai fait entrer avec moi, enveloppés, pour ainsi dire, dans ma substance ; quant à vous en dire plus long, ce n'est pas explicable.
23. (A madame Catherine.) Puisque la bague que vous avez apportée à votre fille avait été enterrée avec vous, comment l'avez-vous eue ? - R. Je l'ai retirée de terre et apportée à mon enfant.
24. (A Léon.) Comment avez-vous fait pour rendre visibles ces objets qui étaient invisibles un instant auparavant ? - R. J'ai ôté la matière qui les enveloppait.
25. Ces objets que vous avez apportés, pourriez-vous les faire disparaître et les remporter ? - R. Aussi bien que je les ai fait venir, je puis les remporter à ma volonté.
26. Hier… (l'Esprit rectifie en écrivant : mercredi). C'est juste ; mercredi, le médium vous a vu prendre des ciseaux et couper des fleurs d'oranger au bouquet qui est dans sa chambre ; avez-vous eu réellement besoin d'un instrument tranchant pour couper cela ? - R. Je n'avais pas de ciseaux du tout, mais je me faisais voir ainsi, afin que l'on fût bien sûr que c'était moi qui les ôtais.
27. Mais le bouquet était sous un globe de verre ? - R. Oh ! je pouvais bien ôter le globe.
28. L'avez-vous ôté ? - R. Non.
29. Nous ne comprenons pas comment cela peut se faire ; croyez-vous qu'un jour nous arrivions à nous expliquer ce phénomène ? - R. Dans peu de temps même ; nous ne faisons pas que de le croire, nous en sommes assurés.
30. Qui est-ce qui vient de répondre ? Est-ce Léon ou madame Catherine ? - R. C'est nous deux.
31. La production du phénomène des apports vous cause-t-elle une peine, un embarras quelconque ? - R. Elle ne nous cause aucune peine quand nous en avons la permission ; elle pourrait nous en causer de très grandes si nous voulions produire des effets sans y être autorisés.
32. Quelles sont les difficultés que vous rencontrez ? - R. Aucune autre que de mauvaises dispositions fluidiques qui peuvent nous être contraires.
33. Comment apportez-vous l'objet ; le tenez-vous avec les mains ? - R. Non, nous l'enveloppons en nous.
34. Apporteriez-vous avec la même facilité un objet d'un poids considérable ; de 50 kil., par exemple ? - R. Le poids n'est rien pour nous ; nous apportons des fleurs, parce que cela peut être plus agréable qu'un poids volumineux.
35. Y a-t-il quelquefois des disparitions d'objets dont la cause est ignorée, et qui seraient le fait des Esprits ? - Cela arrive très souvent, plus souvent que vous ne le pensez, et l'on pourrait y remédier en priant l'Esprit de rapporter l'objet disparu.
36. Y a-t-il des effets que l'on regarde comme des phénomènes naturels et qui sont dus à l'action de certains Esprits ? - R. Vos jours sont remplis de ces faits-là que vous ne comprenez pas, parce que vous n'y avez pas songé, et qu'un peu de réflexion vous ferait voir clairement.
37. Parmi les objets apportés, n'y en a-t-il pas qui peuvent être fabriqués par les Esprits ; c'est-à-dire produits spontanément par les modifications que les Esprits peuvent faire subir au fluide ou à l'élément universel ? - R. Pas par moi, car je n'en ai pas la permission ; un Esprit élevé le peut seul.

38. Un objet fait de cette manière pourrait-il avoir de la stabilité, et devenir un objet usuel ? Si un Esprit me faisait une tabatière, par exemple, pourrais-je m'en servir ? - R. Il pourrait en avoir si l'Esprit le voulait ; mais il pourrait aussi n'être que pour la vue et s'évanouir au bout de quelques heures.
Remarque. On peut ranger dans la catégorie des phénomènes des apports les faits de la nature de ceux qui se sont passés dans la rue des Noyers et que nous avons rapportés dans la Revue du mois d'août 1860 ; il y a cette différence que, dans ce dernier cas, ils sont produits par un Esprit malveillant qui n'a en vue que de causer du trouble, tandis que dans ceux dont il s'agit ici ce sont des Esprits bienveillants qui cherchent à être agréables et à témoigner leurs sympathies.
Nota. Voir, pour la théorie de la formation spontanée des objets, le Livre des médiums, chap. intitulé : Laboratoire du monde invisible.

Entretiens familiers d'outre-tombe

Le docteur Glas

Né à Lyon, mort le 21 février 1861, à l'âge de 35 ans et demi.
(Société spirite de Paris, 5 avril 1861.)
M. Glas était un fervent Spirite ; il a succombé à une longue et douloureuse maladie dont les souffrances n'ont été adoucies que par l'espérance que donne le Spiritisme. Sa vie laborieuse et accidentée de soucis amers, et un accident méconnu d'abord ont abrégé son existence. Il a été évoqué sur la demande de son père.
1. Évocation. - R. Je suis là.
2. Nous serons charmés de nous entretenir avec vous, d'abord pour condescendre au désir de M. votre père et de votre femme, et ensuite parce que, vu l'état de vos connaissances, nous espérons en profiter pour nous-mêmes. - R. Je désire que cette communication soit pour ceux qui me regrettent une consolation, et pour vous, qui m'évoquez, un sujet d'études instructives.
3. Il paraît que vous avez succombé à une cruelle maladie ; pourriez-vous nous donner quelques explications sur sa nature et sa cause ? - R. Ma maladie, je le vois bien clairement aujourd'hui, était toute morale et a fini par m'étreindre douloureusement le corps. Quant à m'étendre longuement sur mes souffrances, je les ai encore assez présentes pour ne pas me les rappeler. Un travail opiniâtre, joint à une agitation continuelle dans le cerveau, a été la véritable source de mon mal.
Remarque. - Cette réponse est confirmée par le passage suivant de la lettre de son père : « Sa vie laborieuse et accidentée de soucis amers, et un accident méconnu d'abord, ont abrégé son existence. » Cette lettre n'avait point été lue avant l'évocation, et ni le médium ni les assistants n'avaient connaissance de ce fait.
4. Il paraît aussi que vos croyances vous ont aidé à supporter vos souffrances avec courage, et nous vous en félicitons. - R. J'avais en moi la conscience d'une vie meilleure ; c'est assez dire.
5. Ces croyances ont-elles contribué à hâter votre dégagement ? - R. Infiniment, car les idées spiritualistes que l'on peut avoir sur la vie sont, pour ainsi dire, des indulgences plénières qui écartent de vous, après la mort, toute influence terrestre.
6. Veuillez, je vous prie, nous décrire le plus exactement possible la nature du trouble que vous avez éprouvé, sa durée et vos sensations quand vous vous êtes reconnu. - R. J'avais en moi, lorsque je suis mort, la parfaite connaissance de moi-même, et j'entrevoyais avec calme ce que tant d'autres redoutent avec tant d'effroi. Mon trépas a été court, et ma conscience de moi-même n'a pas changé ; j'ignore combien de temps le trouble a duré ; mais lorsque je me suis réveillé, réellement j'étais mort.
7. Au moment où vous vous êtes reconnu, vous êtes-vous trouvé isolé ? - R. Oui ; du reste, j'étais encore par le coeur tout à la terre ; je n'ai pas vu d'Esprits autour de moi sur-le-champ ; peu à peu seulement.
8. Que pensez-vous de vos confrères qui cherchent, par la science, à prouver aux hommes qu'il n'y a en eux que matière, et que le néant seul les attend ? - R. Orgueil ! Quand ils seront près de la mort,

peut-être le feront-ils taire ; je le leur souhaite. Ah ! comme disait Lamennais à l'instant, il y a deux sciences, celle du bien et celle du mal ; ils ont la science qui vient de l'homme : c'est celle du mal.
Remarque. - L'Esprit fait allusion à une communication que Lamennais venait de donner un instant auparavant, ce qui prouve qu'il n'avait pas attendu l'évocation pour se rendre à la séance.
9. Êtes-vous souvent auprès de votre femme, de votre enfant et de votre père ? - R. Presque constamment.
10. Le sentiment que vous éprouvez en les voyant est-il différent de celui que vous éprouviez de votre vivant quand vous étiez près d'eux ? - R. La mort donne aux sentiments comme aux idées une vue large, mais pleine d'espérance que l'homme ne peut saisir sur terre. Je les aime, mais je les voudrais auprès de moi ; c'est surtout en vue des espérances futures que l'Esprit doit avoir du courage et du sang-froid.
11. Vous, étant ici, pouvez-vous les voir chez eux sans vous déranger ? - R. Oh ! parfaitement.
Remarque. Un Esprit inférieur ne le pourrait pas ; ceux qui ont une certaine élévation peuvent seuls voir simultanément des points différents : les autres sont encore trop terre à terre.
Certaines personnes, en lisant cette réponse, diront sans doute que c'était une bonne occasion de contrôle ; qu'il aurait fallu demander à l'Esprit ce que faisaient ses parents à ce moment, et s'assurer si c'était exact. Dans quel but l'aurions-nous fait ? Pour nous assurer que c'était vraiment un Esprit qui nous parlait ? Mais alors, si ce n'était pas un Esprit, c'est que le médium nous trompait ; or, depuis plusieurs années que ce médium donne son concours à la Société, nous n'avons jamais eu lieu de suspecter sa bonne foi.
Si c'eût été, comme preuve d'identité, cela ne nous aurait pas servi à grand'chose, car un Esprit trompeur aurait pu le savoir tout aussi bien que l'Esprit véritable. Cette question serait donc rentrée dans la catégorie des questions de curiosité et d'épreuve qui déplaisent aux esprits sérieux et auxquelles ils ne répondent jamais. Comme fait, nous savons par expérience que cela est possible ; mais nous savons aussi que lorsqu'un Esprit veut entrer dans certains détails, il le fait spontanément, s'il le juge utile, et non pour satisfaire un caprice.
12. Faites-vous une distinction entre votre Esprit et votre périsprit, et quelle différence établissez-vous entre ces deux choses ? - R. Je pense, donc je sens et j'ai une âme, comme a dit un philosophe ; je n'en sais pas plus que lui sur ce point. Quant au périsprit, c'est une forme, comme vous savez, fluidique et naturelle ; mais chercher l'âme, c'est vouloir chercher l'absolu spirituel.
13. Croyez-vous que la faculté de penser réside dans le périsprit ; en un mot que l'âme et le périsprit soient une seule et même chose ? - R. C'est absolument comme si vous demandiez si la pensée réside dans votre corps ; l'un se voit, l'autre se sent et se conçoit.
14. Vous êtes ainsi non un être vague et indéfini, mais un être limité et circonscrit ? - R. Limité, oui ; mais rapide comme la pensée.
15. Veuillez préciser la place où vous êtes ici ? - R. A votre gauche et à la droite du médium.
Nota. - M. Allan Kardec se met à la place même indiquée par l'Esprit.
16. Avez-vous été obligé de quitter votre place pour me la céder ? - R. Du tout ; nous passons à travers tout, comme tout passe à travers nous ; c'est le corps spirituel.
17. Je suis donc plongé dans vous ? - R. Oui.
18. Pourquoi est-ce que je ne vous sens pas ? - R. Parce que les fluides qui composent le périsprit sont trop éthérés, pas assez matériels pour vous ; mais par la prière, la volonté, la foi en un mot, les fluides peuvent devenir plus pondérables, plus matériels, et affecter même le toucher, ce qui arrive dans les manifestations physiques et qui est la conclusion de ce mystère.
Remarque. - Supposons un rayon lumineux pénétrant dans un endroit obscur ; on peut le traverser, s'y plonger, sans en altérer la forme ni la nature ; quoique ce rayon soit une sorte de matière, elle est si subtile, qu'elle ne fait aucun obstacle au passage de la matière plus compacte. Il en est de même d'une colonne de fumée ou de vapeur que l'on peut également traverser sans difficulté ; seulement la vapeur ayant plus de densité fera sur le corps une impression que ne fait pas la lumière.
19. Supposons qu'à ce moment vous puissiez vous rendre visible aux yeux de l'assemblée, quel effet produiraient nos deux corps ainsi l'un dans l'autre ? - R. L'effet que vous vous figurez naturellement

vous-mêmes ; tout votre côté gauche serait moins visible que votre côté droit ; il serait dans le brouillard, dans la vapeur du périsprit ; il en serait de même du côté droit du médium.
20. Supposons maintenant que vous puissiez vous rendre non-seulement visible, mais tangible, comme cela a lieu quelquefois, cela se pourrait-il en conservant la situation où nous sommes ? - R. Forcément je changerais peu à peu de place ; je me construirais à côté de vous.
21. Tout à l'heure, quand j'ai parlé de la visibilité seule, vous avez dit que vous seriez entre le médium et moi, ce qui indique que vous auriez changé de place ; maintenant, pour la tangibilité, il paraît que vous vous écarteriez encore davantage ; est-ce qu'il n'est pas possible que vous preniez ces deux apparences en conservant notre position première, moi restant plongé dans vous ? - R. Non, du tout, puisque je réponds à cette question. Je me reconstruirais à côté ; je ne peux me solidifier dans cette position ; je ne peux y être que si je reste fluidique.
Remarque. - De cette explication il ressort un enseignement grave ; dans l'état normal, c'est-à-dire fluidique et invisible, le périsprit est parfaitement pénétrable à la matière solide ; dans l'état de visibilité, il y a déjà un commencement de condensation qui le rend moins pénétrable ; dans l'état de tangibilité, la condensation est complète, et la pénétrabilité ne peut plus avoir lieu.
22. Croyez-vous qu'un jour la science parvienne à soumettre le périsprit à l'appréciation des instruments, comme elle le fait pour les autres fluides ? - R. Parfaitement ; vous ne connaissez encore que la surface de la matière ; mais la finesse, l'essence de la matière, vous ne la connaîtrez que peu à peu ; l'électricité et le magnétisme sont des voies certaines.
23. Avec quel autre fluide connu le périsprit a-t-il le plus d'analogie ? - R. La lumière, l'électricité et l'oxygène.
24. Il y a ici une personne qui croit avoir été votre camarade de collège ; la reconnaissez-vous ? - R. Je ne la vois pas ; je ne me souviens pas.
25. C'est M. Lucien B…, de Montbrison, qui a été avec vous au collège de Lyon. - R. Je n'aurais jamais cru vous rencontrer ainsi. J'ai fait de fortes études sur terre ; mais je vous assure que mes études, comme Esprit, sont plus graves encore. Merci, mille fois, de votre bon souvenir.

Questions et problèmes divers

M. Jobard, de Bruxelles, nous adresse la lettre suivante, ainsi que les réponses qu'il a obtenues à diverses questions.
Mon cher Président,
Bruxelles étant aussi loin de Paris que la lune du soleil, les rayons du Spiritisme ne l'ont pas encore échauffée ; pourtant Nicolas B… m'ayant consacré deux jours, nous a inoculé un médium intuitif écrivain de première qualité qui nous étonne chaque jour, autant qu'il est étonné lui-même des magnifiques dictées qui lui sont faites par l'Esprit de Tertullien, lequel veut qu'il écrive un livre explicatif du tableau de la création des mondes à partir du chaos jusqu'à Dieu. Je l'ai lu hier au grand peintre Wiertz qui l'a compris et veut lui consacrer une page de 100 pieds. Je n'ose vous envoyer ces sublimes dictées avant que vous ne vous soyez assuré de l'identité du personnage. J'en joins seulement deux ou trois bribes que je viens d'extraire des brouillons médianimiques que je conserve précieusement.
Nous avons appelé Cabanis le matérialiste qui est aussi malheureux que votre athée et tous les autres casseurs de crayons. Appelez donc Henri Mondeux pour savoir la longue filière de mathématiciens qu'il doit avoir habités. Tout le monde veut que l'on découvre Jud, l'assassin de M. Poinsot. La reddition de Gaëte nous a été annoncée huit jours à l'avance. J'ai aussi l'ordre d'écrire un livre, mais je ne sais par où commencer, n'étant pas et ne pouvant pas devenir médium écrivain, sous prétexte que je n'ai pas besoin de le devenir davantage. Votre discours de Lyon est admirable ; je le fais lire aux humanimaux les plus avancés de notre lune ; il n'y en a guère, hélas ! Quand pourrai-je aller me réchauffer à votre soleil ? Adieu, cher maître. Jobard.
D. Les mages, les sages, les grands philosophes et les prophètes anciens n'étaient-ils pas des médiums ? - R. Évidemment, oui ; le lien qui les unissait aux intelligences supérieures agissait sur eux, et leur inspirait de nobles pensées, sans parler de leur supériorité propre qui leur permettait

d'émettre des appréciations plus exactes ; ils communiquaient aux Esprits incarnés des idées qui semblaient des prophéties, car les prophéties ne sont que des communications venant des grands Esprits ; et comme ceux-ci possèdent une partie des attributs divins, les idées énoncées avaient un caractère de divination, et se sont forcément réalisées dans les temps et aux époques indiquées.
D. La médiumnité est donc une faveur pour ceux qui la possèdent ? - R. Le véritable médium qui ne fait pas métier de ce don sublime doit évidemment devenir meilleur. Comment en serait-il autrement, lorsqu'à chaque instant il peut recevoir des impressions si favorables à son progrès dans la voie du bien ? Les idées philosophiques qu'il émet, non seulement par son propre Esprit, mais encore et surtout par nous, sont rectifiées en ce que son intelligence trop faible pourrait mal comprendre et mal énoncer.
Remarque de M. J. Il suit de ces réponses pleines de justesse, que les bons médiums se multipliant, la race humaine s'améliorant par eux, finira par amener, dans un temps donné, le règne de Dieu sur la terre.
D. Dans les statistiques du crime, on remarque que les ouvriers qui travaillent le fer y figurent rarement ; est-ce que le fer aurait quelque influence sur eux ? - R. Oui, car dans ce travail manuel de transformation de la matière, il y a quelque chose qui doit élever l'esprit le moins bien doué ; une influence magnétique agit sur lui. Le fer est le père de tous les minéraux ; il est le plus utile à l'homme, et représente pour lui la vie de tous les jours, tandis que les métaux que vous appelez riches représentent pour les esprits de bas étage la source de la satisfaction de toutes les passions humaines ; ce sont les instruments de l'Esprit du mal.
D. Tous les métaux peuvent donc se changer les uns dans les autres, comme certains savants le prétendent ? R. Oui, mais cette transformation ne se fait que par le temps.
D. Et le diamant ? - R. C'est du carbone dégagé de la source qui le produit à l'état gazeux, et qui est cristallisé sous des pressions que vous ne pouvez apprécier. Mais, pas de ces questions ; je ne puis y répondre.
Tertullien.
Remarque de M. J. : généralement les Esprits refusent de répondre aux questions qui pourraient faire la fortune d'un homme sans le travail ; c'est à lui de chercher, car ces recherches font partie des épreuves qu'il doit subir dans le pénitencier que nous avons à traverser. Il est probable que les Esprits n'en savent pas plus que nous sur les découvertes à faire ; ils peuvent bien les pressentir comme nous ; ils peuvent nous guider dans nos recherches, mais ne peuvent nous éviter le plaisir ou la peine de chercher. Il n'en est pas moins très agréable, quand nous croyons tenir une solution, d'obtenir leur approbation que nous pouvons regarder comme une confirmation.
Nota. Voyez sur l'objet de la remarque ci-dessus, le Livre des Esprits, n° 532 et suivants ; le Livre des médiums, chap. des Évocations ; Questions que l'on peut adresser aux Esprits, n° 78 et suivants.
Remarque de M. A. K. La lettre de notre honorable confrère est antérieure à la publication du numéro du mois de mars de la Revue, où nous avons inséré un article sur M. Poinsot. Quant à Henri Mondeux, diverses explications ont été données à son sujet dans la Société, mais les circonstances n'ayant pas encore permis de compléter son évocation, c'est le motif pour lequel nous n'en avons pas parlé. A la demande que nous fait M. Jobard de nous assurer de l'identité de l'Esprit qui s'est communiqué sous le nom de Tertullien, nous lui avons répondu dans le temps ce que nous avons dit à ce sujet dans notre Livre des médiums. Il ne saurait y avoir de preuves matérielles de l'identité de l'Esprit des personnages anciens ; quand il s'agit surtout d'un enseignement supérieur, le nom n'est le plus souvent qu'un moyen de fixer les idées, attendu que parmi les Esprits qui viennent nous instruire, le nombre de ceux qui sont inconnus sur la terre est incontestablement le plus grand ; le nom est plutôt un signe d'analogie qu'un signe d'identité ; il ne faut y attacher qu'une importance secondaire. Ce qu'il faut considérer avant tout, c'est la bonté et la rationalité de l'enseignement ; s'il ne dément en rien le caractère de l'Esprit dont il porte le nom, s'il est à sa hauteur, c'est l'essentiel ; s'il est inférieur, l'origine doit être suspecte, parce qu'un Esprit peut faire mieux, mais non plus mal que de son vivant, attendu qu'il peut gagner, mais non perdre ce qu'il avait acquis. Les réponses suivantes, considérées à ce point de vue, nous semblent avouables par Tertullien, d'où nous

concluons que ce peut être lui, sans pouvoir l'affirmer, ou un Esprit de sa catégorie qui a pris ce nom pour indiquer le rang qu'il occupe.

Les questions et les réponses suivantes nous sont adressées par un de nos correspondants de Saint-Pétersbourg.
1. Je voudrais me rendre compte quelle peut être la destination de la beauté dans l'univers ; n'est-ce qu'un écueil qui sert aux épreuves ? - R. On croit tout ce que l'on espère, on espère tout ce que l'on aime, on aime tout ce qui est beau, donc la beauté contribue à fortifier la foi. Si, souvent, elle devient une tentation, ce n'est point à cause de la beauté elle-même qui est un attribut des œuvres de Dieu, mais à cause des passions qui, semblables aux Harpies, flétrissent tout ce qu'elles touchent.
2. Et que diras-tu de l'amour ? - R. C'est un bienfait de Dieu quand il germe et se développe dans un cœur non corrompu, chaste et pur ; c'est une calamité quand les passions s'en mêlent. Autant il élève et épure dans le premier cas, autant il trouble et agite dans le second. C'est toujours la même loi admirable de l'Éternel : beauté, amour, mémoire d'une autre existence, talents que vous apportez en naissant ; tous les dons du Créateur peuvent devenir des poisons au souffle envenimé des passions que le libre arbitre peut contenir ou développer.
3. Je demande à un bon Esprit de vouloir bien m'éclairer sur les questions que je vais lui soumettre à propos des faits relatés aux pages 223 et suivantes du Livre des médiums sur la transfiguration. - R. Questionne.
4. Si dans l'augmentation du volume et du poids de la jeune fille des environs de Saint-Étienne le phénomène se produisait par l'épaississement de son périsprit, combiné avec celui de son frère, comment ses yeux, à elle, qui devaient être restés à la même place, pouvaient-ils voir à travers la couche épaisse d'un nouveau corps qui se formait devant eux ? - R. Comme voient les somnambules qui ont les paupières closes : par les yeux de l'âme.
5. Dans le phénomène cité, le corps a augmenté ; à la fin du chapitre viii il est dit qu'il est probable que si la transfiguration avait eu lieu sous l'aspect d'un petit enfant, le poids eût diminué en proportion. Je ne puis me rendre compte, d'après la théorie du rayonnement et de la transfiguration du périsprit, qu'il puisse rendre plus petit un corps solide ; il me semble que celui-ci devait déborder les deux périsprits combinés. - R. Comme le corps peut devenir invisible par la volonté d'un Esprit supérieur, celui de la jeune fille le devient par la force d'une puissance indépendante de sa volonté ; en même temps son périsprit se combinant avec celui du petit enfant, peut former, et forme en effet, l'image de cet enfant. La théorie du changement du poids spécifique t'est connue.
6. Le Spiritisme, après avoir dissipé mes doutes un à un et raffermi ma foi dans sa base, me laisse une question non résolue que voici :
Comment les Esprits nouveaux que Dieu crée, et qui sont destinés un jour à devenir de purs Esprits, après avoir passé par l'étamine d'une multitude d'existences et d'épreuves, sortent-ils si imparfaits des mains du Créateur, qui est la source de toute perfection, et ne s'améliorent-ils graduellement qu'en s'éloignant de leur origine ? - R. Ce mystère est un de ceux que l'Éternel ne nous permet point de pénétrer avant que nous autres Esprits errants ou incarnés ayons atteint la perfection qui nous est dévolue, grâce à la bonté divine, perfection qui nous rapprochera de nouveau de notre origine et fermera le cercle de l'éternité.
Remarque. Notre correspondant ne nous dit pas quel est l'Esprit qui lui a répondu, mais la sagesse de ses réponses prouve que ce n'est pas un Esprit vulgaire, c'est là l'essentiel ; car, on le sait, le nom importe peu. Nous n'avons rien à dire sur les premières réponses, qui concordent de tous points avec ce qui nous a été enseigné, ce qui prouve que la théorie que nous avons donnée des phénomènes spirites n'est pas un produit de notre imagination, puisqu'elle est donnée par d'autres Esprits, dans des temps et des lieux différents, et hors de notre influence personnelle. La dernière réponse seule ne résout pas la question proposée ; nous allons tâcher d'y suppléer. Disons d'abord que la solution peut être aisément déduite de ce qui est dit avec quelques développements dans le Livre des Esprits, sur la progression des Esprits, n° 114 et suivants. Nous aurons peu de chose à y ajouter. Les Esprits sortent des mains du Créateur simples et ignorants, mais ils ne sont ni bons ni mauvais, autrement Dieu aurait, dès leur origine, voué les uns au bien et au bonheur, les autres au mal et au malheur, ce

qui ne s'accorderait ni avec sa bonté, ni avec sa justice. Les Esprits, au moment de leur création, ne sont imparfaits qu'au point de vue du développement intellectuel et moral, comme l'enfant à sa naissance, comme le germe contenu dans la graine de l'arbre ; mais ils ne sont pas mauvais par leur nature. En même temps que la raison se développe en eux, le libre arbitre en vertu duquel ils choisissent, les uns la bonne route et les autres la mauvaise, fait que les uns arrivent au but plus tôt que les autres ; mais tous, sans exception, doivent passer par les vicissitudes de la vie corporelle, pour acquérir l'expérience et avoir le mérite de la lutte ; or, dans cette lutte les uns triomphent, les autres succombent, mais les vaincus peuvent toujours se relever et racheter leur défaite.

Cette question en soulève une autre plus grave, qui nous a souvent été faite ; c'est celle-ci : Dieu qui sait tout, le passé, le présent et l'avenir, doit savoir que tel Esprit suivra la mauvaise route, qu'il succombera et sera malheureux ; dans ce cas, pourquoi l'a-t-il créé ?

Oui, certes, Dieu sait parfaitement la ligne que suivra un Esprit, autrement il n'aurait pas la souveraine science ; si la mauvaise voie dans laquelle l'Esprit s'engage devait fatalement le conduire à une éternité absolue de peines et de souffrances ; si, parce qu'il aura failli, il lui était à tout jamais défendu de se réhabiliter, l'objection ci-dessus aurait une force de logique incontestable, et c'est là peut-être le plus puissant argument contre le dogme des supplices éternels ; car, dans ce cas, il est impossible de sortir de ce dilemme : ou Dieu ne connaît pas le sort réservé à sa créature, et alors il n'a pas la souveraine science ; s'il le connaît, il l'a donc créée pour être éternellement malheureuse, et alors il n'a pas la souveraine bonté. Avec la doctrine spirite, tout s'accorde parfaitement, et il n'y a plus de contradiction : Dieu sait qu'un Esprit s'engage dans la mauvaise voie ; il connaît tous les périls dont elle est semée, mais il sait aussi qu'il en sortira, et qu'il n'y a pour lui qu'un retard ; et dans sa bonté, et pour le faciliter, il multiplie sur sa route les avertissements salutaires, dont malheureusement pour lui il ne profite pas toujours. C'est l'histoire de deux voyageurs qui veulent atteindre un beau pays où ils vivront heureux ; l'un sait éviter les obstacles, les tentations qu'il aurait de s'arrêter en chemin ; l'autre, par son imprudence, se heurte à ces mêmes obstacles, fait des chutes qui le retardent, mais il arrivera à son tour. Si, chemin faisant, des personnes charitables le préviennent des dangers qu'il court, et si, par présomption, il ne les écoute pas, il n'en sera que plus répréhensible.

Le dogme de l'éternité absolue des peines est battu en brèche de tous côtés, non seulement par l'enseignement des Esprits, mais par la simple logique du bon sens ; le soutenir c'est méconnaître les attributs les plus essentiels de la Divinité ; c'est se contredire soi-même en affirmant d'un côté ce qu'on nie de l'autre ; il tombe, et les rangs de ses partisans s'éclaircissent chaque jour, de telle sorte que, s'il faut absolument y croire pour être catholique, il n'y aura bientôt plus de vrais catholiques, pas plus qu'il n'y aurait aujourd'hui de vrais catholiques si l'Église eût persisté à faire un article de foi du mouvement du soleil et des six jours de la création. Persister dans une thèse que la raison repousse, c'est porter un coup fatal à la religion et donner des armes au matérialisme ; le Spiritisme vient, au contraire, ranimer le sentiment religieux qui fléchit sous les coups que lui porte l'incrédulité, en donnant sur les questions de l'avenir une solution que la raison la plus sévère peut admettre ; le rejeter, c'est refuser l'ancre de salut.

Enseignements et dissertations spirites

Madame de Girardin

(Société spirite de Paris. Méd. Mme Costel.)

Nota. Quelques observations critiques ayant été faites sur la communication dictée, dans une précédente séance, par madame de Girardin, celle-ci y répond spontanément. Elle fait allusion aux circonstances qui ont accompagné cette communication.

Je viens remercier le membre qui a bien voulu présenter ma défense et ma réhabilitation morale devant vous. En effet, de mon vivant, j'aimais et je respectais les lois du bon goût qui sont celles de la délicatesse, je dirai plus, du cœur, pour le sexe auquel j'appartenais ; et après ma mort, Dieu a permis que je fusse assez élevée pour pratiquer facilement et simplement les devoirs de charité qui nous lient tous, Esprits et hommes. Cette explication donnée, je n'insisterai pas sur la

communication signée de mon nom, la critique et le blâme ne conviennent ni à mon médium ni à moi-même ; croyez donc que je viendrai lorsque je serai évoquée, mais que jamais je ne m'interposerai dans des incidents futiles. Je vous ai parlé des enfants. Laissez-moi reprendre ce sujet qui a été la plaie douloureuse de ma vie. Une femme a besoin de la double couronne de l'amour et de la maternité pour remplir le mandat d'abnégation que Dieu lui a confié en la jetant sur la terre. Hélas ! je n'ai jamais connu ce doux et tendre souci qu'impriment dans l'âme ces frêles dépôts. Que de fois j'ai suivi d'un œil noyé de larmes amères les enfants qui venaient, en se jouant, frôler ma robe ; et je sentais l'angoisse et l'humiliation de ma déchéance. Je frémissais, j'attendais, j'écoutais, et ma vie remplie des succès du monde, fruits remplis de cendres, ne m'a laissé qu'un goût amer et décevant.

Delphine de Girardin.

Remarque. Il y a dans ce morceau une leçon qui ne doit pas passer inaperçue. Madame de Girardin, faisant allusion à certains passages de sa communication précédente qui avaient soulevé quelques objections, dit que, de son vivant, elle aimait et respectait les lois du bon goût qui sont celles de la délicatesse, et qu'elle a conservé ce sentiment après sa mort ; elle répudie, par conséquent, tout ce qui, dans des communications portant son nom s'écarterait du bon goût. L'âme, après la mort, reflète les qualités et les défauts qu'elle avait pendant sa vie corporelle, sauf les progrès qu'elle peut avoir faits en bien, car elle peut s'être améliorée, mais elle ne se montre jamais inférieure à ce qu'elle était. Dans l'appréciation des communications d'un Esprit, il y a donc souvent des nuances d'une extrême délicatesse à observer, pour distinguer ce qui est vraiment de lui, ou ce qui pourrait être le fait d'une substitution. Les Esprits vraiment élevés ne se contredisent jamais, et l'on peut hardiment rejeter tout ce qui démentirait leur caractère. Cette appréciation est souvent d'autant plus difficile qu'à une communication parfaitement authentique peut se mêler un reflet, soit de l'Esprit propre du médium qui ne rend pas exactement la pensée, soit d'un Esprit étranger qui s'interpose en insinuant sa propre pensée dans celle du médium. On doit donc considérer comme apocryphes les communications qui, de tous points, et par le fond même des idées, démentiraient le caractère de l'Esprit dont elles portent le nom ; mais il serait injuste d'en condamner l'ensemble sur quelques taches partielles qui peuvent avoir la cause que nous venons de signaler.

La peinture et la musique

(Société spirite de Paris. Méd. M. Alfred Didier.)

L'art a été défini cent mille fois : c'est le beau, le vrai, le bien. La musique, qui est une des branches de l'art, est entièrement dans le domaine de la sensation. Entendons-nous, et tâchons de n'être pas obscur. La sensation est produite chez l'homme quand il comprend l'art de deux façons distinctes, mais qui se lient étroitement ; la sensation de la pensée qui a pour conclusion la mélancolie ou la philosophie, et puis la sensation qui appartient entièrement au cœur. La musique, selon moi, est l'art qui va le plus droit au cœur. La sensation, vous me comprenez, est toute dans le cœur ; la peinture, l'architecture, la sculpture, la peinture avant tout, atteignent bien plus à la sensation cérébrale ; en un mot la musique va du cœur à l'esprit, la peinture de la pensée au cœur. L'exaltation religieuse a créé l'orgue ; quand la poésie, sur la terre, touche l'orgue, les anges du ciel lui répondent ; ainsi la musique sérieuse, religieuse élève l'âme et les pensées ; la musique légère fait vibrer les nerfs, rien de plus. Je voudrais bien faire quelques personnalités, mais je n'en ai pas le droit : je ne suis plus sur la terre. Aimez le Requiem de Mozart qui l'a tué. Je ne désire pas plus que les Esprits votre mort par la musique, mais la mort vivante cependant, c'est là l'oubli de tout ce qui est terrestre, par l'élévation morale.

Lamennais.

Fête des bons Esprits

A l'arrivée d'un Frère parmi eux.

(Envoi de Mme Cazemajoux, médium de Bordeaux.)

Nous avons aussi nos fêtes, et cela nous arrive souvent, car les bons Esprits de la terre, nos frères bien-aimés, en se dépouillant de leur enveloppe matérielle, nous tendent les bras, et nous allons en troupe innombrable les recevoir à l'entrée du séjour qu'ils vont désormais habiter avec nous ; et dans ces fêtes ne s'agitent pas, comme dans les vôtres, les passions humaines qui, sous les visages gracieux, et les fronts couronnés de fleurs, cachent l'envie, l'orgueil, la jalousie, la vanité, le désir de plaire et de primer sur ses rivaux dans ces plaisirs factices qui n'en sont pas. Ici règnent la joie, la paix, la concorde ; chacun est content du rang qui lui est assigné et heureux du bonheur de ses frères. Eh bien ! mes amis, avec cet accord parfait qui règne entre nous, nos fêtes ont un charme indescriptible ; des millions de musiciens chantent sur des lyres harmonieuses les merveilles de Dieu et de la création, avec des accents plus ravissants que vos plus suaves mélodies ; de longues processions aériennes d'Esprits voltigent comme des zéphyrs, en jetant sur les nouveaux arrivés des nuages de fleurs dont vous ne pouvez comprendre le parfum et les nuances variées ; puis le banquet fraternel où sont conviés ceux qui ont terminé avec bonheur leur épreuve, et viennent recevoir la récompense de leurs travaux. Oh ! mon ami, tu voudrais en savoir davantage, mais votre langue est impuissante à décrire ces magnificences ; je vous en ai dit assez, à vous qui êtes mes bien-aimés, pour vous donner le désir d'y aspirer, et alors, cher Emile, libre de la mission que je remplis auprès de toi sur la terre, je la continuerai pour te conduire à travers l'espace, et te faire jouir de toutes ces félicités.

Félicia, Femme de l'évocateur Émile, et depuis un an son guide protecteur.

Venez à nous.

(Envoi de Mme Cazemajoux, médium de Bordeaux.)

Le Spiritisme est l'application de la morale évangélique prêchée par le Christ dans toute sa pureté, et les hommes qui le condamnent sans le connaître sont peu sages. En effet, pourquoi qualifier de superstition, de jongleries, de sortilèges, de démonomanie des choses que le vulgaire bon sens ferait accepter s'il voulait les étudier ? L'âme est immortelle : c'est l'Esprit. La matière inerte, c'est le corps périssable se dépouillant de ses formes pour ne devenir, quand l'Esprit l'a quitté, qu'un amas de pourriture sans nom. Et vous trouvez logique, vous qui ne croyez pas au Spiritisme, que cette vie qui, pour la plupart d'entre vous, est une vie d'amertume, de douleurs, de déceptions, un véritable purgatoire, n'ait d'autre but que la tombe ! Détrompez-vous ; venez à nous, pauvres déshérités des biens, des grandeurs et des jouissances terrestres, venez à nous et vous serez consolés en voyant que vos douleurs, vos privations, vos souffrances, doivent vous ouvrir les portes des mondes heureux, et que Dieu, juste et bon pour toutes ses créatures, ne nous a éprouvés que pour notre bien, selon cette parole du Christ : Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés. - Venez donc, incrédules et matérialistes ; rangez-vous sous la bannière où sont écrites en lettres d'or ces paroles : Amour et charité pour les hommes qui sont tous frères ; bonté, justice, indulgence d'un père grand et généreux pour les Esprits qu'il a créés, et qu'il élève vers lui par des voies sûres, quoiqu'elles vous soient inconnues ; la charité, l'amélioration morale, le développement intellectuel, vous conduiront vers l'auteur et le maître de toutes choses.

Nous ne vous instruisons que pour que vous travailliez à votre tour à répandre cette instruction ; mais surtout faites-le sans aigreur ; soyez patients et attendez. Jetez la semence ; la réflexion et l'aide de Dieu la feront fructifier, d'abord pour un petit nombre qui fera comme vous, et peu à peu le nombre des ouvriers s'augmentant, vous fera espérer après les semailles une bonne et abondante moisson.

Ferdinand, Fils du médium.

Le progrès intellectuel et moral

(Envoi de M. Sabo, de Bordeaux.)

Je viens vous dire que le progrès moral est le plus utile à acquérir, parce qu'il nous corrige de nos mauvais penchants, et nous rend bons, charitables et dévoués pour nos frères. Cependant, le progrès intellectuel est utile aussi pour notre avancement, car il élève l'âme, nous fait juger plus sainement nos actions, et par là facilite le progrès moral ; il nous initie aux enseignements que Dieu nous fait

donner depuis des siècles par tant d'hommes de mérites divers, qui sont venus sous toutes les formes et dans toutes les langues pour nous faire connaître la vérité, et qui n'étaient autres que des Esprits déjà avancés, envoyés par Dieu pour le développement de l'entendement humain. Mais dans le temps où vous vivez la lumière qui n'éclairait qu'un petit nombre va luire pour tous. Travaillez donc pour comprendre la grandeur, la puissance, la majesté, la justice de Dieu ; pour comprendre la sublime beauté, de ses œuvres ; pour comprendre les magnifiques récompenses accordées aux bons, et les châtiments infligés aux méchants ; pour comprendre enfin que le seul but auquel vous devez aspirer, c'est de vous rapprocher de lui.

Georges, Évêque de Périgueux et de Sarlat, qui est heureux d'être un des guides du médium.

L'Inondation.

(Envoi de M. Casimir H., d'Inspruck ; traduit de l'allemand.)

Dans une contrée jadis stérile, surgit un jour une source ; ce n'était d'abord qu'un mince filet d'eau qui s'écoula dans la plaine, et l'on n'y donna que peu d'attention. Peu à peu ce faible ruisseau grossit et devint rivière ; en s'élargissant, il empiéta sur les terres voisines, mais celles qui restèrent à découvert furent fertilisées et rapportèrent le centuple. Cependant un propriétaire riverain, mécontent de voir son terrain reculé, entreprit d'en arrêter le cours pour reprendre la portion couverte par les eaux, croyant ainsi accroître sa richesse ; or il arriva que la rivière refoulée submergea tout, terrain et propriétaire.

Telle est l'image du progrès ; comme un fleuve impétueux il rompt les digues qu'on lui oppose et entraîne avec lui les imprudents qui, au lieu d'en suivre le cours, cherchent à l'entraver. Il en sera de même du Spiritisme ; Dieu l'envoie pour fertiliser le terrain moral de l'humanité, bienheureux ceux qui sauront en profiter, malheur à ceux qui tenteraient de s'opposer aux desseins de Dieu ! Ne le voyez-vous pas qui s'avance à pas de géant des quatre points cardinaux ? Déjà partout sa voix se fait entendre, et bientôt elle couvrira tellement celle de ses ennemis, que ceux-ci seront forcés au silence et contraints de se courber devant l'évidence. Hommes ! ceux qui essaient d'enrayer la marche irrésistible du progrès vous préparent de rudes épreuves ; Dieu permet qu'il en soit ainsi pour le châtiment des uns et pour la glorification des autres ; mais il vous donne dans le Spiritisme le pilote qui doit vous conduire au port, en portant dans ses mains le drapeau de l'espérance.

Wilhelm, Aïeul du médium.

Allan Kardec

Juin 1861

Discours sur la vie future

Prêché par Channing, le dimanche de Pâques 1834, après la mort d'un de ses amis.

Nous avons plusieurs fois reproduit dans cette Revue des dictées spontanées de l'Esprit de Channing, qui ne démentent point la supériorité de son caractère et de son intelligence. Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner une idée des opinions qu'il professait de son vivant par le fragment ci-après d'un de ses discours dont nous devons la traduction à l'obligeance d'un de nos abonnés. Son nom étant peu connu en France, nous le ferons précéder d'une courte notice biographique.
William Ellery Channing est né en 1780, à Newport, Rhode-Island, état de New-York. Son grand-père, William Ellery, signa la fameuse déclaration de l'indépendance. Channing fut élevé à Harward college et destiné à la profession médicale ; mais ses goûts et ses aptitudes le portèrent vers la carrière religieuse, et en 1803 il devint ministre de la chapelle unitairienne de Boston. Depuis, il demeura toujours dans cette ville, professant la doctrine des Unitairiens, secte protestante qui compte de nombreux adhérents en Angleterre et en Amérique dans le monde le plus élevé. Il se fit remarquer par ses vues larges et libérales ; par son éloquence remarquable, ses ouvrages qui sont nombreux et la profondeur de ses vues philosophiques, il compte au nombre des hommes les plus marquants des États-Unis. Partisan déclaré de la paix et du progrès, il prêcha sans relâche contre l'esclavage, et fit à cette institution une guerre si acharnée qu'à bien des libéraux, cet excès de zèle qui nuisait à sa popularité, paraissait parfois inopportun. Son nom fait autorité parmi les anti-esclavagistes. Il est mort à Boston en 1842 à l'âge de 62 ans. Gannet lui a succédé comme chef de la secte des Unitairiens.

« Pour la masse des hommes, le ciel est presque toujours un monde de fantaisie : il manque de substance ; l'idée d'un monde dans lequel existent des êtres sans corps grossiers, Esprits purs ou revêtus de corps spirituels ou éthérés, leur semble une pure fiction ; ce qu'on ne peut ni voir, ni toucher ne leur paraît point réel. Ceci est triste, mais non étonnant, car comment se pourrait-il que des hommes immergés dans la matière et ses intérêts, et ne cultivant point la connaissance de leur âme et de leurs capacités spirituelles, puissent comprendre une vie spirituelle plus élevée ? La multitude considère comme rêveur visionnaire celui qui parle clairement et avec joie de sa vie future et du triomphe de l'esprit sur la décomposition corporelle. Ce scepticisme sur les choses spirituelles et célestes est aussi irrationnel et peu philosophique qu'avilissant.
. . . . . .
« Et combien il est peu rationnel de s'imaginer qu'il n'y a pas d'autres mondes que celui-ci, d'autre mode d'existence plus élevé que le nôtre ! Quel est celui qui, parcourant de l'œil cette création immense, puisse douter qu'il n'y ait des êtres supérieurs à nous, ou voir quelque chose de déraisonnable à concevoir l'Esprit dans un état moins circonscrit, moins entravé que sur la terre, en d'autres mots, qu'il y a un monde spirituel ?
. . . . . .
« Ceux qui nous ont quittés pour un autre monde doivent prendre encore le plus profond intérêt à celui-ci ; leurs liens avec ceux qu'ils y ont laissés sont épurés, mais non dissous. Si l'état futur est une amélioration sur l'état présent, si l'intelligence doit être fortifiée et l'amour élargi, la mémoire, puissance fondamentale de l'intelligence, doit agir sur le passé avec une plus grande énergie, et toutes les affections bienveillantes qu'on y a entretenues doivent y recevoir une activité nouvelle. Supposer la vie terrestre effacée de l'Esprit, ce serait en détruire l'utilité, ce serait rompre le rapport des deux mondes et subvertir la responsabilité, car comment la récompense on le châtiment atteindraient-ils une existence oubliée ? Non ; il faut que nous emportions le présent avec nous, quel que soit notre avenir, heureux ou malheureux. Les bons formeront, il est vrai, des liens nouveaux plus saints, plus forts ; mais, sous l'influence expansive de ce monde meilleur, le cœur aura une capacité assez grande pour retenir les liens anciens, tout en en formant de nouveaux ; il se rappellera avec tendresse son lieu de naissance, tout en jouissant d'une existence plus mûre et plus heureuse. Si

je pouvais me figurer que ceux qui sont partis meurent pour ceux qui restent, je les honorerais et les aimerais moins. L'homme qui, en les quittant oublie les siens, paraît dépourvu des meilleurs sentiments de notre nature ; et si, dans leur nouvelle patrie, les justes devaient oublier leurs pères sur terre, s'ils devaient, en s'approchant de Dieu, cesser d'intercéder pour eux, pourrions-nous trouver que le changement leur a profité ?

« On pourrait se demander si ceux qui sont emportés vers le ciel, non seulement se souviennent avec intérêt de ceux qu'ils ont laissés sur la terre, mais encore s'ils en ont une connaissance présente et immédiate. Je ne sais aucune raison de croire que cette connaissance n'existe pas. Nous sommes habitués à regarder le ciel comme éloigné de nous, mais rien ne nous le prouve. Le ciel est l'union, la société d'êtres spirituels supérieurs ; ces êtres ne peuvent-ils remplir l'univers, rendant ainsi le ciel partout ? Est-il probable que de tels êtres soient circonscrits comme nous par des limites matérielles ? Milton a dit :

Millions of spiritual beings walk the earth
Both when we wake and when we sleep.

« Des millions d'êtres spirituels parcourent la terre aussi bien quand nous veillons que quand nous dormons. »

« Un sens nouveau, un nouvel œil pourrait nous montrer que le monde spirituel nous entoure de tous côtés. Mais supposez même que le ciel soit éloigné, ses habitants n'en peuvent pas moins être présents et nous visibles pour eux ; car, qu'entendons-nous par la présence ? Ne suis-je pas présent pour ceux d'entre vous que mon bras ne peut atteindre, mais que je vois distinctement ? N'est-il pas pleinement d'accord avec notre connaissance de la nature de supposer que ceux qui sont au ciel, quel que soit le lieu de leur résidence, puissent posséder des sens et des organes spirituels au moyen desquels ils peuvent voir ce qui est distant aussi facilement que nous distinguons ce qui est rapproché ? Notre œil aperçoit sans peine des planètes à des millions de lieues de distance, et à l'aide de la science nous pouvons même reconnaître les inégalités de leur surface. Nous pouvons même nous figurer un organe visuel assez sensible ou un instrument assez puissant pour permettre de distinguer, de notre globe, les habitants de ces mondes éloignés ; pourquoi donc ceux qui sont entrés dans leur phase d'existence plus élevée, qui sont revêtus de corps spiritualisés, ne pourraient-ils contempler notre terre aussi facilement que lorsqu'elle était leur demeure ?

« Cela peut être vrai ; mais si nous l'acceptons ainsi, n'en abusons pas : on pourrait en abuser. Ne pensons pas aux morts comme s'ils nous contemplaient d'un amour partiel terrestre ; ils nous aiment plus que jamais, mais d'une affection spirituelle épurée. Ils n'ont pour nous qu'un seul désir, celui que nous nous rendions dignes de les rejoindre dans leur demeure de bienfaisance et de piété. Leur vision spirituelle pénètre nos âmes ; si nous pouvions entendre leur voix, ce ne serait point une déclaration d'attachement personnel, mais un appel vivifiant à des efforts plus grands, à une abnégation plus ferme, à une charité plus large, à une patience plus humble, à une obéissance plus filiale à la volonté de Dieu. Ils respirent l'atmosphère de la bienfaisance divine, leur mission est maintenant plus élevée qu'elle ne l'était ici.

« Me direz-vous que si nos morts connaissent les maux qui nous affligent, la souffrance doit exister dans cette vie bénie ? Je réponds que je ne puis considérer le ciel que comme un monde de sympathies. Rien ne peut, me semble-t-il, mieux attirer les regards de ses habitants bienfaisants, comme la vue de la misère de leurs frères ; mais cette sympathie, si elle fait naître la tristesse, est loin de rendre malheureux ceux qui la ressentent. Dans le monde d'ici-bas, la compassion désintéressée, jointe au pouvoir d'adoucir la souffrance, est un gage de paix procurant souvent les plus pures jouissances. Libres de nos infirmités présentes, et éclairés par des vues plus étendues sur la perfection du gouvernement divin, cette sympathie ajoutera plus de charme aux vertus des êtres bénis, et, comme toute autre source de perfection, ne fera qu'augmenter leur félicité.

. . . . . .

« Nos amis qui nous quittent pour cet autre monde ne se trouvent point au milieu d'inconnus ; ils n'ont pas ce sentiment désolé d'avoir échangé leur patrie pour une terre étrangère. Les plus tendres paroles de l'amitié humaine n'approchent pas des accents de félicitation qui les attendent à leur arrivée dans ce séjour. Là l'Esprit a des moyens plus sûrs de se révéler qu'ici ; le nouvel arrivé se

sent et se voit entouré de vertus et de bonté, et par cette vision intime des Esprits sympathiques qui les entourent, des liaisons plus fortes que celles qui sont cimentées par les années sur la terre peuvent se créer en un moment. Les affections les plus intimes sur cette terre sont froides comparées à celles des Esprits. De quelle manière se communiquent-ils ? Dans quelle langue et au moyen de quels organes ? Nous l'ignorons, mais nous savons que l'Esprit progressant doit acquérir une plus grande facilité de transmettre sa pensée.

« On aurait tort de croire que les habitants du ciel s'en tiennent à la communication réciproque de leurs idées ; ceux qui atteignent ce monde entrent au contraire dans un état nouveau d'activité, de vie et d'efforts. Nous sommes portés à regarder l'état futur comme tellement heureux pour qu'aucun n'y ait besoin d'aide, que l'effort cesse, que les bons n'aient autre chose à faire que de jouir. La vérité cependant est que toute action sur la terre, même la plus intense, n'est qu'un jeu d'enfant, comparée à l'activité, à l'énergie déployées dans cette vie plus élevée. Il doit en être ainsi, car il n'y a pas de principe plus actif que l'intelligence, la bienfaisance, l'amour du vrai, la soif de la perfection, la sympathie pour les souffrances et le dévouement à l'œuvre divine, qui sont les principes expansifs de la vie d'outre-tombe. C'est alors que l'âme a conscience de ses capacités, que la vérité infinie se déploie devant nous, que l'on sent que l'univers est une sphère sans bornes pour la découverte, pour la science, pour la bienfaisance et l'adoration. Ces nouveaux objets de la vie qui réduisent à rien les intérêts actuels se déploient constamment. Il ne faut donc point se figurer que le ciel est composé d'une communauté stationnaire. Je me le figure comme un monde de plans et d'efforts prodigieux pour sa propre amélioration. Je le considère comme une société traversant des phases successives de développement, de vertus, de connaissances, de puissance, par l'énergie de ses propres membres.

« Le génie céleste est toujours actif à explorer les grandes lois de la création et les principes éternels de l'esprit, à dévoiler le beau dans l'ordre de l'univers et à découvrir les moyens d'avancement pour chaque âme ; là comme ici, il y a des intelligences de divers degrés, et les Esprits les plus élevés trouvent le bonheur et le progrès à élever les plus arriérés ; là, le travail d'éducation, commencé ici-bas, progresse toujours, et une philosophie plus divine que celle enseignée parmi nous révèle à l'Esprit son essence propre, l'excite à des efforts joyeux pour sa propre perfection.

« Le ciel est en rapport avec d'autres mondes ; ses habitants sont les messagers de Dieu dans toute la création ; ils ont de grandes missions à remplir, et pour le progrès de leur existence sans fin, il peut leur être confié le soin d'autres mondes. »

. . . . . .

Ce discours fut prononcé en 1834 ; à cette époque il n'était point encore question en Amérique des manifestations des Esprits ; Channing n'en avait donc pas connaissance, autrement il eût affirmé ce qu'en certains points il ne pose que comme hypothèse ; mais n'est-il pas remarquable de voir cet homme pressentir avec autant de justesse ce qui devait être révélé quelques années plus tard ; car, à bien peu d'exceptions près, sa description de la vie future y concorde parfaitement ; il n'y manque que la réincarnation, et encore, si l'on examine de près, on voit qu'il la côtoie, comme il côtoie les manifestations sur lesquelles il se tait, parce qu'il ne les connaissait pas. En effet, il admet le monde invisible autour de nous, au milieu de nous, plein de sollicitude pour nous, nous aidant à progresser ; de là aux communications directes il n'y a qu'un pas ; il admet dans le monde céleste, non la contemplation perpétuelle, mais l'activité et le progrès ; il admet la pluralité des mondes corporels, mais plus ou moins avancés ; s'il eût dit que les Esprits pouvaient accomplir leur progrès en passant par ces différents mondes, c'était la réincarnation. L'idée de ces mondes progressifs est même inconciliable sans cela avec celle de la création des âmes au moment de la naissance des corps, à moins d'admettre des âmes créées plus ou moins parfaites, et alors il faudrait justifier cette préférence. N'est-il pas plus logique de dire que si les âmes d'un monde sont plus avancées que dans un autre, c'est qu'elles ont déjà vécu dans des mondes inférieurs. On peut en dire autant des habitants de la terre comparés entre eux, depuis le sauvage jusqu'à l'homme civilisé. Quoi qu'il en soit, nous demandons si une telle peinture de la vie d'outre-tombe, par ses déductions logiques, accessibles aux intelligences les plus vulgaires, et acceptables par la raison la plus sévère, n'est pas cent fois plus propre à produire la conviction et la confiance en l'avenir que le hideux et inadmissible tableau des tortures sans fin empruntées au Tartare du paganisme. Ceux qui prêchent

ces croyances ne se doutent pas du nombre d'incrédules qu'ils font et des recrues qu'ils procurent à la phalange des matérialistes.
Remarquons que Milton, cité dans ce discours, émet sur le monde invisible ambiant une opinion conforme à celle de Channing, qui est aussi celle des Spirites modernes. C'est que Milton, comme Channing, comme tant d'autres hommes éminents, étaient Spirites d'intuition ; c'est pourquoi nous ne cessons de dire que le Spiritisme n'est pas une invention moderne ; il est de tous les temps, parce qu'il y a eu des âmes de tous les temps, et que de tout temps la masse des hommes a cru à l'âme ; aussi retrouve-t-on les traces de ces idées dans une foule d'écrivains anciens et modernes, sacrés et profanes. Cette intuition des idées spirites est tellement générale que nous voyons tous les jours une foule de gens qui, en entendant parler pour la première fois n'en sont nullement étonnés : il ne manquait qu'une formule à leur croyance.

Correspondance

Lettre de M. Roustaing, de Bordeaux

La lettre suivante nous est adressée par M. Roustaing, avocat à la Cour impériale de Bordeaux, ancien bâtonnier. Les principes qui y sont hautement exprimés de la part d'un homme que sa position met au rang des plus éclairés donneront peut-être à réfléchir à quelques-uns de ceux qui, croyant avoir le privilège de la raison, rangent sans façon tous les adeptes du Spiritisme parmi les imbéciles.
Mon cher monsieur et très honoré chef Spirite,
J'ai reçu la douce influence et recueilli le bénéfice de ces paroles du Christ à Thomas : Heureux ceux qui croiront et qui n'auront pas vu ; profondes, vraies et divines paroles qui montrent la voie la plus sûre, la plus rationnelle qui conduit à la foi, selon la maxime de saint Paul, qu'accomplit et réalise le Spiritisme : Rationabile sit obsequium vestrum.
Lorsque je vous écrivis, au mois de mars dernier, pour la première fois, je vous disais : Je n'ai rien vu, mais j'ai lu et compris, et je crois. Dieu m'a bien récompensé d'avoir cru sans avoir vu ; depuis, j'ai vu et bien vu ; j'ai vu dans des conditions profitables, et la partie expérimentale est venue animer, si je puis m'exprimer ainsi, la foi que la partie doctrinale m'avait donnée, et, en la fortifiant, lui imprimer la vie.
Après avoir étudié et compris, je connaissais le monde invisible comme connaît Paris, celui qui l'a étudié sur la carte. Par l'expérience, le travail et l'observation soutenue, j'ai connu le monde invisible et ses habitants comme connaît Paris celui qui l'a parcouru, mais sans avoir encore pénétré dans tous les coins de cette vaste capitale. Néanmoins, depuis le commencement du mois d'avril, grâce à la connaissance que vous m'avez procurée de l'excellent M. Sabo et de sa famille patriarcale, tous bons et vrais Spirites, j'ai pu travailler, et j'ai travaillé constamment chaque jour avec eux ou chez moi, en présence et avec le concours des adeptes de notre ville qui sont convaincus de la vérité du Spiritisme, bien que tous ne soient pas encore de fait et pratiquement Spirites.
M. Sabo vous a envoyé exactement le produit de nos travaux obtenus à titre d'enseignement par évocations ou par manifestations spontanées des Esprits supérieurs. Nous avons éprouvé autant de joie et de surprise que de confusion et d'humilité lorsque nous avons reçu ces enseignements si précieux et vraiment sublimes de tant d'Esprits élevés qui sont venus nous visiter ou nous ont envoyé des messagers pour parler en leur nom.
Oh ! cher monsieur, que je suis heureux de ne plus appartenir, par le culte matériel, à la terre que je sais maintenant n'être pour nos Esprits qu'un lieu d'exil à titre d'épreuves ou d'expiation ! Que je suis heureux de connaître et d'avoir compris la réincarnation avec toute sa portée et toutes ses conséquences, comme réalité et non comme allégorie. La réincarnation, cette sublime et équitable justice de Dieu, ainsi que le disait hier encore mon guide protecteur, si belle, si consolante, puisqu'elle laisse la possibilité de faire le lendemain ce que nous n'avons pu faire la veille ; qui fait progresser la créature vers le créateur ; « cette juste et équitable loi, » selon l'expression de Joseph de Maistre dans l'évocation que nous avons faite de son Esprit, et que vous avez reçue ; la

réincarnation est, selon la divine parole du Christ, « le long et difficile chemin à parcourir pour arriver au séjour de Dieu. »
Je comprends maintenant le sens de ces mots du Christ à Nicodème : Vous êtes docteur de la loi et vous ne savez pas cela ! Aujourd'hui que Dieu m'a permis de comprendre d'une manière complète toute la vérité de la loi évangélique, je me demande comment l'ignorance des hommes, docteurs de la loi, a pu résister à ce point à l'interprétation des textes ; produire ainsi l'erreur et le mensonge qui ont amené et entretenu le matérialisme, l'incrédulité, le fanatisme ou la poltronnerie ? Je me demande comment cette ignorance, cette erreur, ont pu se produire alors que le Christ avait eu soin de proclamer la nécessité de revivre en disant : Il faut que vous naissiez de nouveau, et par là la réincarnation comme seul moyen de voir le royaume de Dieu, ce qui était déjà connu et enseigné sur la terre et que Nicodème devait savoir : Vous êtes docteur de la loi et vous ne savez pas cela ! Il est vrai que le Christ ajoute à chaque pas : Que ceux qui ont des oreilles entendent ; et aussi : « Ils ont des yeux et ils ne voient point ; ils ont des oreilles et ils n'entendent et ne comprennent point ; » ce qui peut s'appliquer à ceux qui sont venus après lui, aussi bien qu'à ceux de son temps.
Dieu, dans sa bonté, je l'ai dit, m'a récompensé par nos travaux jusqu'à ce jour, et les enseignements qu'il nous a fait donner par ses divins messagers, « missionnaires dévoués et intelligents auprès de leurs frères, - selon l'expression de l'Esprit de Fénelon, - pour leur inspirer l'amour et la charité du prochain, l'oubli des injures et le culte d'adoration dû à Dieu. » Je comprends maintenant l'admirable portée de ces paroles de l'Esprit de Fénelon quand il parle de ces divins messagers : « Ils ont vécu tant de fois qu'ils sont devenus nos maîtres. »
Je remercie avec joie et humilité ces divins messagers d'être venus nous apprendre que le Christ est en mission sur la terre pour la propagation et le succès du Spiritisme, cette troisième explosion de la bonté divine, pour accomplir cette parole finale de l'Evangile : « Unum ovile et unus pastor ; » d'être venus nous dire : « Ne craignez rien ! Le Christ (appelé par eux Esprit de Vérité), la Vérité est le premier et le plus saint missionnaire des idées spirites. » Ces paroles m'avaient vivement frappé, et je me demandais : Mais où est donc le Christ en mission sur la terre ? « La Vérité commande, selon l'expression de l'Esprit de Marius, évêque des premiers âges de l'Eglise, cette phalange des Esprits envoyés par Dieu en mission sur la terre pour la propagation et le succès du Spiritisme. »
Quelles douces et pures jouissances donnent ces travaux spirites par la charité faite à l'aide de l'évocation aux Esprits souffrants ! Quelle consolation on trouve à communiquer avec ceux qui furent, sur la terre, nos parents ou nos amis ; à apprendre qu'ils sont heureux ou à les soulager s'ils souffrent ! Quelle vive et éclatante lumière jettent dans nos âmes ces enseignements spirites qui, en nous apprenant la vérité complète de la loi du Christ, nous donnent la foi par notre propre raison, et nous font comprendre la toute-puissance du Créateur, sa grandeur, sa justice, sa bonté et sa miséricorde infinie, nous plaçant ainsi dans la délicieuse nécessité de pratiquer cette loi divine d'amour et de charité ! Quelle sublime révélation ils nous donnent en nous apprenant que ces divins messagers, en nous faisant progresser, progressent eux-mêmes pour aller grossir la phalange sacrée des Esprits parfaits ! Admirable et divine harmonie qui nous montre à la fois l'unité en Dieu et la solidarité entre toutes ses créatures ; qui nous celles-ci, sous l'influence et l'impulsion de cette solidarité, de cette sympathie, de cette réciprocité, appelées à gravir, et gravissant, mais non sans faux pas et sans chutes, à leurs premiers essais, cette longue et haute échelle spirite, pour, après en avoir parcouru tous les degrés, arriver de l'état de simplicité et d'ignorance originelles, à la perfection intellectuelle et morale, et, par cette perfection, à Dieu. Admirable et divine harmonie, qui nous montre cette grande division de l'infériorité et de la supériorité, par la distinction des mondes qui sont des lieux d'exil où tout n'est qu'épreuve ou expiation, et des mondes supérieurs, séjours des bons Esprits où ils n'ont plus qu'à progresser vers le bien.
La réincarnation, bien comprise, apprend aux hommes qu'ils ne sont ici-bas que dans un lieu de passage où ils sont libres de ne plus revenir, s'ils font ce qui est nécessaire pour cela ; que la puissance, les richesses, les dignités, la science ne leur sont données qu'à titres d'épreuves, et comme moyen de progresser vers le bien ; qu'elles ne sont dans leurs mains qu'un dépôt et un instrument pour la pratique de la loi d'amour et de charité ; que le mendiant qui passe à côté d'un grand seigneur est son frère devant Dieu, et l'a peut-être été devant les hommes ; qu'il a peut-être été

riche et puissant ; s'il est maintenant dans une condition obscure et misérable, c'est pour avoir failli à ses redoutables épreuves, rappelant ainsi cette parole célèbre au point de vue des conditions sociales : Il n'y a qu'un pas du Capitole à la roche Tarpéienne, mais avec cette différence que, par la réincarnation, l'Esprit se relève de sa chute, et peut, après être remonté au Capitole, s'élancer de son sommet dans les régions célestes, séjour splendide des bons Esprits.
La réincarnation, en apprenant aux hommes, selon l'admirable expression de Platon, qu'il n'y a pas de roi qui ne descende d'un berger, et de berger qui ne descende d'un roi, efface toutes les vanités terrestres, détache du culte matériel, nivelle moralement toutes les conditions sociales ; elle constitue l'égalité, la fraternité parmi les hommes, comme pour les Esprits, en Dieu et devant Dieu, et la liberté qui, sans la loi d'amour et de charité, n'est que mensonge et utopie, ainsi que nous le disait dernièrement l'Esprit de Washington. Dans son ensemble, le Spiritisme vient donner aux hommes l'unité et la vérité dans tout progrès intellectuel et moral, grande et sublime entreprise dont nous ne sommes que les très humbles apôtres.
Adieu, mon cher monsieur ; après trois mois de silence, je vous accable d'une bien trop longue lettre ; vous me répondrez quand vous pourrez et quand vous voudrez. Je me proposais de faire le voyage de Paris pour avoir le plaisir de vous connaître personnellement, de vous serrer fraternellement la main ; ma santé s'y est opposée jusqu'à présent.
Vous pourrez faire de cette lettre l'usage que vous jugerez convenable ; je m'honore d'être hautement et publiquement Spirite.
Votre bien dévoué.

Roustaing, avocat.

Chacun appréciera comme nous la justesse des pensées exprimées dans cette lettre ; on voit que, quoique récemment initié, M. Roustaing, est passé maître en fait d'appréciation ; c'est qu'il a sérieusement et profondément étudié, ce qui lui a permis de saisir rapidement toutes les conséquences de cette grave question du Spiritisme, et qu'à l'encontre de beaucoup de gens, il ne s'est pas arrêté à la surface. Il n'avait encore rien vu, dit-il, et il était convaincu, parce qu'il avait lu et compris. Il a cela de commun avec beaucoup de gens, et nous avons toujours remarqué que ceux-là, loin d'être superficiels, sont au contraire ceux qui réfléchissent le plus ; s'attachant plus au fond qu'à la forme, pour eux la partie philosophique est le principal, les phénomènes proprement dits sont l'accessoire, et ils se disent qu'alors même que ces phénomènes n'existeraient pas, il n'en resterait pas moins une philosophie qui seule résout des problèmes insolubles jusqu'à ce jour ; qui seule donne du passé et de l'avenir de l'homme la théorie la plus rationnelle ; or ils préfèrent une doctrine qui explique à celle qui n'explique pas, ou qui explique mal. Quiconque réfléchit, comprend très bien qu'on pourrait faire abstraction des manifestations, et que la doctrine n'en subsisterait pas moins ; les manifestations viennent la corroborer, la confirmer, mais elles n'en sont pas la base essentielle ; le discours de Channing, que nous venons de citer, en est la preuve, puisque, près de vingt ans avant ce grand déploiement des manifestations en Amérique, le seul raisonnement l'avait conduit aux mêmes conséquences.
Il est un autre point auquel on reconnaît aussi le Spirite sérieux ; par les citations que l'auteur de cette lettre fait des pensées contenues dans les communications qu'il a reçues, il prouve qu'il ne s'est pas borné à les admirer comme de beaux morceaux littéraires, bons à conserver dans un album, mais qu'il les étudie, les médite et en fait son profit. Il y en a tant, malheureusement, pour qui ce haut renseignement reste une lettre morte ; qui collectionnent les belles communications, comme certaines gens collectionnent de beaux livres, mais sans les lire.
Ce dont nous devons en outre féliciter M. Roustaing, c'est de la déclaration par laquelle il termine sa lettre ; malheureusement tout le monde n'a pas, comme lui, le courage de son opinion, et c'est ce qui enhardit les adversaires. Cependant il faut reconnaître que depuis quelque temps les choses ont bien changé sous ce rapport ; il y a deux ans à peine que quantité de personnes ne parlaient du Spiritisme qu'entre quatre yeux ; elles n'achetaient les livres qu'en cachette, et avaient grand soin de ne pas les laisser en évidence. Aujourd'hui, c'est bien différent ; on s'est familiarisé avec les épithètes inciviles des railleurs, et l'on en rit au lieu de s'en offusquer ; on ne craint pas plus de s'avouer hautement

Spirite qu'on ne craint de se dire partisan de telle ou telle autre philosophie, du magnétisme, du somnambulisme, etc. ; on discute librement avec le premier venu sur cette matière, comme on discuterait sur les classiques et les romantiques, et sans se croire humilié d'être pour les uns ou pour les autres. C'est un progrès immense et qui prouve deux choses : le progrès des idées Spirites en général, et le peu de consistance des arguments des adversaires ; il aura pour conséquence d'imposer silence à ces derniers qui se croyaient forts, parce qu'ils se croyaient les plus nombreux ; mais quand de toutes parts ils trouveront à qui parler, nous ne disons pas qu'ils seront convertis, mais ils se tiendront sur la réserve. Nous connaissons telle petite ville de province où, il y a un an, le Spiritisme ne comptait qu'un seul adepte qui eût été montré au doigt comme une bête curieuse, si on l'eût connu pour tel ; qui sait même ? peut-être déshérité par sa famille ou destitué de sa place ; aujourd'hui les adeptes y sont nombreux ; ils se réunissent ouvertement sans se soucier du qu'en dira-t-on, et quand on a vu parmi eux des autorités municipales, des fonctionnaires, des officiers, des ingénieurs, des avocats, des notaires, etc., qui ne cachaient pas leurs sympathies pour la chose, les railleurs ont cessé de railler, et le journal de la localité, rédigé par un esprit très fort, qui avait déjà lancé quelques pointes et s'apprêtait à pulvériser la nouvelle doctrine, craignant de se mettre à dos plus forte partie que lui, a prudemment gardé le silence. C'est l'histoire de maintes autres localités, et elle se généralisera à mesure que les partisans du Spiritisme, dont le nombre augmente tous les jours, lèveront la tête et la voix. On peut bien vouloir abattre une tête qui se montre, mais quand il y en a vingt, quarante, cent qui ne craignent pas de parler haut et ferme, on y regarde à deux fois, et cela donne du courage à ceux qui en manquent.

La prière

Un de nos correspondants de Lyon nous adresse le morceau suivant de poésie ; il rentre trop dans l'esprit de la doctrine spirite, pour que nous ne nous fassions pas un plaisir de lui donner une place dans notre Revue.

Que ne puis-je, mortels, par mes faibles accents,
Pénétrer votre cœur du plus sublime encens !
Vous apprendre en ces vers, durant cette carrière,
Ce que c'est que prier et ce qu'est la prière.
C'est un élan d'amour, de fluide et de feu
Qui s'échappe de l'âme et s'élève vers Dieu.
Sublime épanchement de l'humble créature
Qui retourne à sa source ennoblir sa nature !
Prier ne change en rien la loi de l'Eternel,
Immuable toujours ; mais son cœur paternel
Répand son flux divin sur celui qui l'implore
Et redouble l'ardeur du feu qui le dévore.
C'est alors qu'il se sent élever et grandir ;
Pour l'amour du prochain, il sent son cœur bondir.
Plus il répand d'amour, plus l'auguste sagesse
Remplit son cœur aimant des dons de sa largesse.
Dès lors un saint désir de prier pour les morts,
Sous le poids de la peine et des cuisants remords,
Nous montre le besoin que leur état réclame,
Pour diriger sur eux ce doux fluide de l'âme
Dont l'efficacité, baume consolateur,
Pénètre tout leur être en vrai libérateur.
Tout se ranime en eux ; un rayon d'espérance
Seconde leurs efforts, hâte leur délivrance.
Semblables aux mortels accablés par le mal

Qu'un baume souverain rend à l'état normal,
Ils sont régénérés par l'influence occulte
De l'auguste prière et de son divin culte.
Redoublons de ferveur ; rien ne se perd enfin ;
Prions, prions pour eux, prions jusqu'à la fin ;
La prière toujours, étincelle divine,
Devient foyer d'amour, puis à la fin domine.
Oui, prions pour les morts, et bientôt, à leur tour,
Ils répandront sur nous un doux rayon d'amour.
JOLY.

Dans ces vers, évidemment inspirés par un Esprit élevé, le but et les effets de la prière sont définis avec une parfaite exactitude. Certainement Dieu ne déroge point à ses lois sur notre demande, autrement ce serait la négation d'un de ses attributs, qui est l'immuabilité ; mais elle agit surtout sur celui qui en est l'objet ; c'est d'abord un témoignage de sympathie et de commisération qu'on lui donne, et qui, par cela même, lui fait paraître sa peine moins lourde ; en second lieu, elle a pour effet actif d'exciter l'Esprit au repentir de ses fautes, de lui inspirer le désir de les réparer par la pratique du bien. Dieu a dit : A chacun selon ses œuvres ; loi éminemment juste, qui met notre sort entre nos propres mains, et qui a pour conséquence de subordonner la durée de la peine à la durée de l'impénitence ; d'où il suit que la peine serait éternelle si l'impénitence était éternelle ; donc, si, par l'action morale de la prière, nous provoquons le repentir et la réparation volontaire, nous abrégeons par cela même le temps de l'expiation. Tout cela est parfaitement rendu dans les vers ci-dessus. Cette doctrine peut ne pas être très orthodoxe aux yeux de ceux qui croient à un Dieu impitoyable, sourd à la voix qui l'implore, et condamnant à des tortures sans fin ses propres créatures pour les fautes d'une vie passagère ; mais on conviendra qu'elle est plus logique et plus conforme à la véritable justice et à la bonté de Dieu. Tout nous dit, la religion comme la raison, que Dieu est infiniment bon ; avec le dogme du feu éternel, il faudrait ajouter qu'il est en même temps infiniment impitoyable, deux attributs qui se détruisent l'un par l'autre, parce qu'ils sont la négation l'un de l'autre. Au reste, le nombre des partisans de l'éternité des peines diminue tous les jours : c'est un fait positif, incontestable ; il sera bientôt si restreint qu'on pourra les compter, et si même, dès aujourd'hui, l'Église taxait d'hérésie et rejetait par conséquent de son sein tous ceux qui ne croient pas aux peines éternelles, il y aurait parmi les catholiques même plus d'hérétiques que de vrais croyants, et il faudrait condamner en même temps tous les ecclésiastiques et tous les théologiens qui, comme nous, interprètent ce mot dans le sens relatif et non dans le sens absolu.

Entretiens familiers d'outre-tombe

C'est une erreur de croire qu'il n'y a rien à gagner dans les entretiens avec les Esprits des hommes vulgaires, et que des hommes illustres seuls peut sortir un enseignement profitable ; dans le nombre il en est assurément de très insignifiants, mais souvent aussi, de ceux sur lesquels on compte le moins, il sort quelquefois des révélations d'une grande importance pour l'observateur sérieux. Il est d'ailleurs un point qui nous intéresse au suprême degré, parce qu'il nous touche de plus près : c'est le passage, la transition de la vie actuelle à la vie future, passage tant redouté, que le Spiritisme seul peut nous faire envisager sans effroi, et que nous ne pouvons connaître qu'en l'étudiant sur les actualités, c'est-à-dire sur ceux qui viennent de le franchir, qu'ils soient illustres ou non.

Monsieur le marquis de Saint-Paul

Mort en 1860, évoqué sur la demande de sa sœur, membre de la Société, le 16 mai 1861.

1. Évocation. - R. Me voici.

2. Madame voire sœur m'a prié de vous évoquer, quoiqu'elle soit médium, mais elle n'est pas encore assez formée pour être bien sûre d'elle. - R. Je tâcherai de répondre de mon mieux.

3. Elle désire d'abord savoir si vous êtes heureux. - R. Je suis errant, et cet état transitoire n'apporte jamais ni la félicité, ni le châtiment absolus.
4. Avez-vous été longtemps à vous reconnaître ? - R. Je suis resté longtemps dans le trouble, et je n'en suis sorti que pour bénir la piété de ceux qui ne m'oubliaient pas et priaient pour moi.
5. Pouvez-vous apprécier la durée de ce trouble ? - R. Non.
6. Quels sont ceux de vos parents que vous avez reconnus tout d'abord ? - R. J'ai reconnu ma mère et mon père qui tous deux m'ont reçu au réveil ; ils m'ont initié à la vie nouvelle.
7. D'où vient qu'à la fin de votre maladie vous sembliez converser avec ceux que vous aviez aimés sur la terre ? - R. Parce que j'ai eu, avant de mourir, la révélation du monde que j'allais habiter. J'étais voyant avant de mourir, et mes yeux se sont voilés dans le passage de la séparation définitive du corps, parce que les liens charnels étaient encore très vigoureux.
Remarque. Ce phénomène du dégagement anticipé de l'âme est très fréquent ; avant de mourir beaucoup de personnes entrevoient le monde des Esprits ; c'est sans doute afin d'adoucir par l'espérance les regrets de quitter la vie. Mais l'Esprit ajoute que ses yeux se sont voilés pendant la séparation ; c'est en effet ce qui a toujours lieu ; à ce moment, l'Esprit perdant la conscience de lui-même, n'est jamais témoin du dernier soupir de son corps, et la séparation s'opère sans qu'il s'en doute. Les convulsions même de l'agonie sont un effet purement physique dont l'Esprit n'éprouve presque jamais la sensation ; nous disons presque, parce qu'il peut arriver que ces dernières douleurs lui soient infligées comme châtiment.
8. Comment se fait-il que vos souvenirs d'enfance semblaient vous revenir de préférence ? - R. Parce que le commencement est plus rapproché de la fin que ne l'est le milieu de la vie.
9. Comment l'entendez-vous ? - R. C'est-à-dire que les mourants se souviennent et voient, comme dans un mirage de consolation, les jeunes et pures années.
Remarque. C'est probablement par un motif providentiel semblable que les vieillards, à mesure qu'ils approchent du terme de la vie, ont quelquefois un souvenir si précis des moindres détails de leurs premières années.
10. Pourquoi, en parlant de votre corps, parliez-vous toujours à la troisième personne ? - R. Parce que j'étais voyant, je vous l'ai dit, et que je sentais nettement les différences qui existent entre le physique et le moral ; ces différences, reliées entre elles par le fluide de vie, deviennent très tranchées aux yeux des mourants clairvoyants.
Remarque. C'est là une particularité singulière qu'a présentée la mort de ce monsieur. Dans ses derniers moments il disait toujours : Il a soif, il faut lui donner à boire ; il a froid, il faut le réchauffer ; il souffre à tel endroit, etc. Et quand on lui disait : Mais c'est vous qui avez soif, il répondait : Non, c'est lui. Ici se dessinent parfaitement les deux existences ; le moi pensant est dans l'Esprit et non dans le corps ; l'Esprit, déjà en partie dégagé, considérait son corps comme une autre individualité qui n'était pas lui a proprement parler ; c'était donc à son corps qu'il fallait donner à boire et non à lui Esprit.
11. Ce que vous avez dit de votre état errant, et de la durée de votre trouble, porterait à croire que vous n'êtes pas très heureux, et cependant vos qualités devraient faire supposer le contraire. Il y a d'ailleurs des Esprits errants qui sont très heureux, comme il y en a de très malheureux. - R. Je suis dans un état transitoire ; les vertus humaines acquièrent ici leur véritable prix. Sans doute mon état est mille fois préférable à celui de l'incarnation terrestre, mais j'ai toujours porté en moi les aspirations du vrai bien et du vrai beau, et mon âme ne sera rassasiée que lorsqu'elle volera aux pieds de son créateur.

Henri Mondeux

Société Spirite parisienne ; le 26 avril 1861.
Les journaux ont annoncé en février dernier la mort subite du pâtre Henri Mondeux, le célèbre calculateur, qui a succombé, dans les premiers jours de février 1861, à une attaque d'apoplexie dans la diligence de Condom (Gers), à l'âge d'environ 34 ans. Il était né en Touraine, et dès l'âge de dix ans, il se fit remarquer par la prodigieuse facilité avec laquelle il résolvait de tête les questions les plus compliquées d'arithmétique, quoique complètement illettré et n'ayant fait aucune étude

spéciale. Il attira bientôt l'attention, et nombre de personnes allaient le voir tandis qu'il gardait ses bestiaux ; les visiteurs s'amusaient à lui poser des problèmes, ce qui lui procurait quelques petits profits. On se rappelait encore le pâtre napolitain, Vito Mangiamele qui, peu d'années auparavant, avait présenté un phénomène semblable. Un professeur de mathématiques du collège de Tours pensa qu'un don naturel si remarquable devrait donner des résultats surprenants s'il était secondé ; en conséquence il se l'attacha dans le but de lui donner de l'éducation ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait affaire à une nature des plus réfractaires ; en effet, à l'âge de seize ans, il savait à peine lire et écrire couramment, et, chose extraordinaire, jamais son professeur n'avait pu parvenir à lui faire retenir les noms des figures élémentaires de géométrie ; en sorte que sa faculté était entièrement circonscrite dans les combinaisons numériques ; c'était donc un calculateur, mais nullement un mathématicien.

Une autre singularité, c'est qu'il ne put jamais se plier à nos formules de calcul ; il ne les comprenait même pas ; il avait sa manière à lui dont il ne put jamais rendre compte d'une manière claire, qu'il ne s'expliquait probablement pas bien lui-même, et qui tenait surtout à une mémoire prodigieuse des nombres. Nous disons des nombres et non des chiffres, car la vue des chiffres l'embrouillait plus qu'elle ne l'aidait ; il préférait que les problèmes fussent posés verbalement, plutôt que par écrit.

Tel est, en résumé, le résultat des observations que nous avons faites nous-même sur le jeune Mondeux, et qui nous ont fourni dans le temps le sujet d'un Mémoire lu à la Société phrénologique de Paris.

Une faculté aussi exclusive, quoique portée à sa dernière limite, ne pouvait lui ouvrir aucune carrière, car il n'aurait même pas pu faire un comptable dans une maison de commerce, et son professeur s'en effrayait à juste titre pour lui ; il se reprochait presque de l'avoir enlevé à ses vaches, et se demandait ce qu'il deviendrait lorsque les années l'auraient privé de l'intérêt qui s'attachait surtout à lui en raison de son âge. Nous l'avons perdu de vue depuis dix-huit ans ; il paraît qu'il a trouvé quelques moyens d'existence en allant de ville en ville donner des séances.

1. Évocation. - R. 4 et 3 font 7, dans les autres mondes, comme ici.

2. Nous avions voulu vous évoquer peu de temps après votre mort, mais il nous a été dit que vous n'étiez pas en état de nous répondre ; il paraît que vous l'êtes maintenant ? - R. Je vous attendais.

3. Vous ne vous rappelez probablement pas de moi, quoique j'aie eu l'occasion de vous connaître assez particulièrement en Prusse, et même de vous assister dans vos séances. Quant à moi, il me semble encore vous voir ainsi que le professeur de mathématiques qui vous accompagnait, et qui m'a donné sur vous et sur votre faculté de précieux renseignements. - R. Tout cela est pour que je vous dise que je me rappelle de vous, mais seulement aujourd'hui où mes idées sont lucides.

4. D'où venait l'étrange faculté dont vous étiez doué ? - R. Ah ! voilà la question que je savais que vous alliez m'adresser. On commence par dire : je vous connaissais, je vous avais vu, vous étiez remarquable, et enfin expliquez-moi votre affaire.

Eh bien ! j'avais la faculté de pouvoir lire dans mon esprit les calculs immédiats d'un problème ; on aurait dit qu'un Esprit déroulait devant moi la solution : je n'avais qu'à la lire ; j'étais médium voyant et calculateur ; et avec tout cela, il faut le dire, un petit barème toujours.

5. Autant que je puis me le rappeler, de votre vivant vous n'aviez pas cet esprit railleur, caustique ; vous étiez même un peu lourd ? - R. Tiens ! parce que la faculté a été tout employée à cela, il n'en restait plus pour autre chose.

6. Comment se fait-il que cette faculté, si développée pour le calcul, était si incomplète pour les autres parties les plus élémentaires des mathématiques ? - R. Enfin, j'étais bête, n'est-ce pas ? dites le mot, je le comprends ; mais ici, vous comprenez, je n'ai plus à développer ma faculté pour les chiffres, et elle se développe vite pour autre chose.

7. Vous n'avez plus à la développer pour les chiffres… (L'Esprit écrit sans attendre la fin de la question.) - R. C'est-à-dire, Dieu nous a donné à tous une mission : Toi, m'a-t-il dit, va étonner les savants mathématiciens ; je te ferai paraître inintelligent pour qu'ils soient plus saisis ; déroute tous leurs calculs, et fais qu'ils se disent : Mais qu'y a-t-il au-dessus de nous ? Qu'y a-t-il de plus fort que l'étude ? Il voulait les amener à chercher au-delà du corps, car qu'y a-t-il de plus matériel qu'un chiffre ?

8. Qu'avez-vous été dans d'autres existences ? - R. J'étais envoyé pour montrer autre chose.
9. Était-ce toujours relatif aux mathématiques ? - R. Sans doute, puisque c'est ma spécialité.
10. J'avais formulé quelques problèmes pour savoir si vous aviez toujours la même faculté ; mais d'après ce que vous dites, je pense que cela n'est plus nécessaire. - R. Mais je n'ai plus de solutions à faire ; je ne peux plus ; l'outil est mauvais, car il n'est pas mathématicien.
11. Est-ce que vous ne pourriez pas vaincre la difficulté ? - R. Ah ! rien n'est invincible ; Sébastopol a bien été pris ; mais quelle différence !
12. A quoi vous occupez-vous maintenant ? - R. Vous voulez savoir à quoi je me livre ? Je me promène et j'attends un peu avant de recommencer ma carrière comme médium qui doit continuer.
13. Dans quel genre pensez-vous exercer cette faculté médianimique ? - R. Toujours le même, mais plus développé, plus étonnant.
14. (Un membre fait la réflexion suivante :) Il résulte des réponses de l'Esprit, qu'il a agi comme médium sur terre, ce qui supposerait qu'il a été aidé par un autre Esprit et expliquerait pourquoi il ne jouit plus de cette faculté aujourd'hui. - R. C'est mon Esprit qui est bâti exprès pour voir les chiffres que me passait un autre Esprit ; il saisissait mieux que vous ne le feriez ; il avait la bosse du calcul, puisque c'est dans ce genre que j'exerçais. On cherche tous les moyens de convaincre ; ils sont tous bons, petits et grands, et les Esprits les saisissent tous.
15. Avez-vous fait fortune avec votre faculté, en courant le monde pour donner des séances ? - R. Oh ! demander si un médium fait fortune ! vous vous trompez de route ; mais non.
16. Mais vous ne vous considériez pas comme médium ; vous ne saviez même pas ce que c'était ? - R. Non ; aussi, j'étais étonné que cela me servît si peu pécuniairement ; cela m'a servi moralement, et je préfère mon actif écrit sur le grand livre de Dieu aux rentes que j'aurais eues sur l'État.
17. Nous vous remercions d'avoir bien voulu répondre à notre appel. - R. Vous êtes revenu sur mon compte.
18. Je n'ai pas eu à revenir ; j'ai toujours eu pour vous beaucoup d'estime. - R. Heureusement que je résolvais des questions, sans cela vous ne m'auriez pas regardé.
Remarque. L'identité des Esprits est, comme on le sait, ce qu'il y a de plus difficile à constater ; elle se révèle en général par des circonstances et des détails imprévus, par des nuances délicates qu'une observation attentive peut seule faire saisir et qui prouvent souvent plus que des signes matériels, toujours faciles à imiter par les Esprits trompeurs, tandis qu'ils ne peuvent simuler les capacités intellectuelles ou les qualités morales qui leur manquent. On pourrait donc douter de l'identité en cette circonstance sans l'explication très logique que l'Esprit donne de la différence qui existe entre son caractère actuel et celui qu'il a montré de son vivant ; car la réponse numérique qu'il fait à l'évocation ne peut être regardée comme une preuve authentique. Quelle que soit l'opinion que l'on puisse se former à cet égard au sujet de l'évocation ci-dessus, on ne peut disconvenir qu'à côté de pensées facétieuses, elle en renferme de très profondes ; les réponses aux questions 7 et 16 sont surtout remarquables sous ce rapport. Il en ressort également, ainsi que des réponses données par d'autres Esprits, que l'Esprit de Mondeux a une prédisposition pour les mathématiques ; qu'il a exercé cette faculté dans d'autres existences, ce qui est probable, mais qu'il n'a appartenu à aucune des célébrités de la science. On concevrait difficilement qu'un vrai savant en fût réduit à faire des tours de force de calcul pour amuser le public, sans portée et sans utilité scientifiques. Il y aurait beaucoup plus de motifs de douter de son identité s'il se fût donné pour avoir été un Newton ou un Laplace.

Madame Anaïs Gourdon.

Très jeune femme, remarquable par la douceur de son caractère et par les qualités morales les plus éminentes, morte en novembre 1860 ; évoquée sur la demande de son père et de son mari. Elle appartenait à une famille de travailleurs dans les mines de charbon des environs de Saint-Étienne, circonstance importante pour apprécier son évocation.
1. Évocation. - R. Je suis là.
2. Votre mari et votre père m'ont prié de vois appeler, et ils seront très heureux d'avoir de vous une communication. - R. Je suis bien heureuse aussi de la leur donner.

3. Pourquoi avez-vous été enlevée si jeune à l'affection de votre famille ? - R. Parce que je terminais mes épreuves terrestres.
4. Allez-vous les voir quelquefois ? - R. Oh ! je suis sans cesse auprès d'eux.
5. Êtes-vous heureuse comme Esprit ? - R. Je suis heureuse, j'espère, j'attends, j'aime ; les cieux n'ont pas de terreur pour moi, et j'attends avec confiance et amour que les ailes blanches me poussent.
6. Qu'entendez-vous par ces ailes ? - R. J'entends devenir pur Esprit et resplendir comme les messagers célestes qui m'éblouissent.
Remarque. Les ailes des anges, archanges, séraphins qui sont de purs Esprits ne sont évidemment qu'un attribut imaginé par les hommes pour peindre la rapidité avec laquelle ils se transportent, car leur nature éthérée les dispense d'aucun soutien pour parcourir les espaces. Ils peuvent cependant apparaître aux hommes avec cet accessoire pour répondre à leur pensée, comme d'autres Esprits prennent l'apparence qu'ils avaient sur la terre pour se faire reconnaître.
7. Voyez-vous votre beau-frère, mort il y a déjà quelque temps et que nous avons évoqué l'année dernière ? - R. Je l'ai vu lorsque je suis arrivée parmi les Esprits ; je ne le vois plus maintenant.
8. Pourquoi ne le voyez-vous plus ? - R. Je n'en sais rien.
9. Vos parents peuvent-ils faire quelque chose qui vous soit agréable ? - R. Ils peuvent, ces chers êtres, ne plus m'attrister par la vue de leurs regrets, puisqu'ils savent que je ne suis pas perdue pour eux ; que ma pensée leur soit douce, légère et parfumée de leur souvenir. J'ai passé comme une fleur, et rien de triste ne doit subsister de mon rapide passage.
10. D'où vient que votre langage est si poétique et si peu en rapport avec la position que vous aviez sur la terre ? - R. C'est que c'est mon âme qui parle. Oui, j'avais des connaissances acquises, et souvent Dieu permet que des Esprits délicats s'incarnent parmi les hommes les plus rudes pour leur faire pressentir les délicatesses qu'ils atteindront et comprendront plus tard.
Remarque. Sans cette explication si logique, et si conforme à la sollicitude de Dieu pour ses créatures, on se serait difficilement rendu compte de ce qui, au premier abord, pourrait sembler une anomalie. En effet, quoi de plus gracieux et de plus poétique que le langage de l'Esprit de cette jeune femme élevée au milieu des plus rudes travaux ? La contrepartie se voit souvent ; ce sont des Esprits inférieurs incarnés parmi les hommes les plus avancés, mais c'est dans un but opposé ; c'est en vue de leur propre avancement que Dieu les met en contact avec un monde éclairé, et quelquefois aussi pour servir d'épreuve à ce même monde. Quelle autre philosophie peut résoudre de tels problèmes ?

Évocation de M. Gourdon fils aîné

11. Évocation de M. Gourdon fils aîné, déjà évoqué en 1860. - R. Je suis là.
12. Vous rappelez-vous avoir déjà été appelé par moi ? - R. Oui, parfaitement.
13. Comment se fait-il que votre belle-sœur ne vous voie plus ? - R. Elle s'est élevée.
Remarque. A cette question elle avait répondu : Je n'en sais rien ; sans doute par modestie. Maintenant cela s'explique ; d'une nature supérieure, elle appartient à un ordre plus avancé, tandis qu'il est encore retenu sur la terre. Ils suivent des voies différentes.
14. Quelles ont été vos occupations depuis cette époque ? - R. Je me suis avancé dans la voie des connaissances en écoutant les instructions de nos guides.
15. Veuillez, je vous prie, me donner une communication pour votre père qui en sera très heureux. - R. Cher père, ne crois pas tes enfants perdus, et ne souffre pas en regardant nos places vides. Moi aussi j'attends, et je n'ai aucune impatience, puisque je sais que les jours qui s'écoulent sont autant d'échelons gravis qui nous rapprochent l'un de l'autre. Sois grave et recueilli, mais ne sois pas triste, car la tristesse est un reproche muet adressé à Dieu qui veut être loué dans ses œuvres. D'ailleurs, pourquoi souffrir dans cette triste vie où tout s'efface, sauf le bien ou le mal que nous accomplissons. Cher père, courage et confiance !
Remarque. La première évocation de ce jeune homme était empreinte des mêmes sentiments de piété filiale et d'élévation. Elle avait été une immense consolation pour ses parents qui ne pouvaient supporter sa perte. On comprend qu'il a dû en être de même de celle de la jeune femme.

Effets du désespoir

Mort de M. Laferrière, membre de l'Institut. - Suicide de M. Léon L… - La veuve et le médecin.

Pour enregistrer tous les accidents funestes causés par le désespoir, ceux seulement qui arrivent à la connaissance du public, il faudrait des volumes. Que de suicides, de maladies, de morts involontaires, de cas de folie, d'actes de vengeance, de crimes même ne produit-il pas tous les jours ! Une statistique bien instructive serait celle des causes premières qui ont amené le dérangement du cerveau, et l'on verrait que le désespoir y entre au moins pour les quatre cinquièmes ; mais ce n'est pas ce dont nous voulons nous occuper aujourd'hui. Voici deux faits relevés dans les journaux, non à titre de nouvelles, mais comme sujets d'observation.

On lit dans le Siècle du 17 février dernier, au compte rendu des obsèques de M. Laferrière :

« Mardi dernier, nous conduisions à sa dernière demeure, avec quelques amis attristés, une jeune fille de vingt ans, enlevée par une maladie de quelques jours. Le père de cette jeune fille unique était M. Laferrière, membre de l'Institut, inspecteur général des facultés de droit. L'excès de la douleur a foudroyé ce malheureux père, et la résignation de la foi du chrétien est restée impuissante pour sa consolation.

« A trente-six heures de distance, la mort frappait un second coup, et la même semaine qui avait séparé la fille du père les a réunis. Une foule nombreuse et consternée suivait aujourd'hui le cercueil de M. Laferrière. »

M. Laferrière avait des sentiments religieux, dit le journal, et nous aimons à le penser, car il ne faut pas croire que tous les savants soient matérialistes ; et cependant ces sentiments ne l'ont pas empêché de succomber à son désespoir. Nous sommes convaincu que s'il avait eu sur l'avenir des idées moins vagues, plus positives, telles que les donne le Spiritisme ; s'il avait cru à la présence de sa fille auprès de lui ; s'il avait eu la consolation de communiquer avec elle, il aurait compris qu'il n'en était séparé que matériellement et pour un temps donné, et il eût pris patience, s'en remettant à la volonté de Dieu quant au moment de leur réunion ; il se serait calmé par l'idée que son désespoir même était une cause de trouble pour la félicité de l'objet de son affection.

Ces réflexions s'appliquent avec encore plus de raison au fait suivant, qu'on lit dans le Siècle du 1° mars dernier.

« Le sieur Léon L…, âgé de 25 ans, entrepreneur des voitures-omnibus de Villemonble à Paris, avait épousé, il y a environ deux ans, une jeune femme qu'il aimait avec passion. La naissance d'un fils, âgé aujourd'hui d'un an, était venu resserrer encore l'affection des époux, et comme leurs affaires prospéraient, tout semblait leur présager un long avenir de bonheur.

« Il y a quelques mois, la dame L… fut subitement atteinte d'une fièvre typhoïde, et malgré les soins les plus assidus, malgré tous les secours de la science, elle succomba en peu de temps. A partir de ce moment, le sieur L… fut en proie à une mélancolie dont rien ne pouvait le distraire. Souvent on lui entendait dire que la vie lui était odieuse et qu'il irait rejoindre celle qui avait emporté tout son bonheur.

« Hier, revenant de Paris dans son cabriolet, vers sept heures du soir, le sieur L… remit sa voiture entre les mains d'un palefrenier, et, sans dire un mot à personne, entra dans une pièce située au rez-de-chaussée et attenante à la salle à manger. Une heure plus tard, une domestique vint l'avertir que le dîner était servi ; il répondit qu'il n'avait plus besoin de rien ; il était à demi couché sur une table, la tête appuyée dans ses deux mains, et paraissait frappé d'une prostration complète.

« La domestique avertit les parents qui se rendirent auprès de leur fils. Il avait perdu connaissance. On courut chercher le docteur Dubois. A son arrivée, ce médecin constata que Léon n'existait plus. Il s'était empoisonné à l'aide d'une forte dose de laudanum qu'il s'était procuré pour ses chevaux.

« La mort de ce jeune homme a causé une vive impression dans le pays, où il jouissait de l'estime générale. »

M. Léon L… croyait sans doute à la vie future, puisqu'il s'est tué pour aller rejoindre sa femme. S'il avait connu par le Spiritisme le sort des suicidés, il aurait su que loin de hâter le moment de leur réunion, c'était un moyen infaillible de l'éloigner.

A ces deux faits opposons le suivant qui montre l'empire que peuvent avoir les croyances Spirites sur les résolutions de ceux qui les possèdent.
Un de nos correspondants nous transmet ce qui suit :
Une dame de ma connaissance avait perdu son mari dont la mort était généralement attribuée à la faute du médecin. La veuve en conçut contre ce dernier un tel ressentiment, qu'elle le poursuivait sans cesse de ses invectives et de ses menaces, lui disant, partout où elle le rencontrait : « Bourreau, tu ne mourras que de ma main ! » Cette dame était très pieuse et très bonne catholique ; mais c'est en vain qu'on employa pour la calmer les secours de la religion ; ce fut au point que le médecin crut devoir s'adresser à l'autorité pour sa propre sûreté.
Le Spiritisme compte de nombreux adeptes dans la ville habitée par cette dame ; un de ses amis, très bon Spirite, lui dit un jour : - Que penseriez-vous si l'on vous mettait à même de vous entretenir avec votre mari ? - Oh ! dit-elle, si je savais que cela fût possible ! si j'étais sûre de ne l'avoir pas perdu pour toujours, je me consolerais et j'attendrais. On lui en donna bientôt la preuve ; son mari vint lui-même lui donner des conseils et des consolations, et à son langage elle ne put conserver aucun doute sur sa présence auprès d'elle. Dès lors une révolution complète s'opéra dans son esprit ; le calme succéda au désespoir et ses idées de vengeance firent place à la résignation. Huit jours après, elle se rend chez le médecin, fort peu rassuré de cette visite ; mais, au lieu de le menacer, elle lui tend la main en lui disant : « Ne craignez rien, monsieur ; je viens vous prier de me pardonner le mal que je vous ai fait, comme je vous pardonne celui que vous m'avez fait involontairement. C'est mon mari lui-même qui m'a conseillé la démarche que je fais en ce moment ; il m'a dit que vous n'étiez point la cause de sa mort, et j'ai d'ailleurs maintenant la certitude qu'il est près de moi, qu'il me voit et veille sur moi et que nous serons un jour réunis. Ainsi, monsieur, ne m'en veuillez plus, comme, de mon côté, je ne vous en yeux plus. » Inutile de dire que le médecin accepta avec empressement la réconciliation, et qu'il eut hâte de s'enquérir de la cause mystérieuse à laquelle il devait désormais sa tranquillité. Ainsi, sans le Spiritisme, cette dame eût probablement commis un crime, toute religieuse qu'elle était. Cela prouve-t-il l'inutilité de la religion ? Non, pas le moins du monde, mais seulement l'insuffisance des idées qu'elle nous donne de l'avenir, qu'elle nous présente comme tellement vague, qu'il laisse chez beaucoup une sorte d'incertitude, tandis que le Spiritisme, en le faisant pour ainsi dire toucher du doigt, fait naître dans l'âme une confiance et une sécurité plus complètes.
Au père qui a perdu son enfant, au fils qui a perdu son père, au mari qui a perdu une épouse adorée, quelle consolation donne le matérialiste ? Il dit : Tout est fini ; de l'être qui vous était si cher, il ne reste rien, absolument rien que ce corps qui avant peu sera dissous ; mais de son intelligence, de ses qualités morales, de l'instruction qu'il avait acquise, rien, tout cela est le néant ; vous l'avez perdu pour toujours. Le Spirite, dit : De tout cela rien n'est perdu ; tout existe ; il n'y a de moins que l'enveloppe périssable, mais l'Esprit dégagé de sa prison est rayonnant ; il est là, près de vous, qui vous voit, vous écoute et vous attend. Oh ! que les matérialistes font de mal en inoculant par leurs sophismes le poison de l'incrédulité ! Ils n'ont jamais aimé, autrement pourraient-ils voir de sang-froid les objets de leur affection réduits à un tas de poussière ? Aussi est-ce pour eux que Dieu semble réserver ses plus grandes rigueurs, car nous les voyons tous réduits à la plus déplorable position dans le monde des Esprits, et Dieu est d'autant moins indulgent pour eux qu'ils ont été plus à même de s'éclairer.

Dissertations et enseignements spirites

Par dictées spontanées

Beaucoup d'appelés et peu d'élus
(Obtenu par M. d'Ambel, médium de la Société.)
Cette maxime évangélique doit s'appliquer avec bien plus de raison aux temps actuels qu'aux premiers temps du christianisme.
En effet, n'entendez-vous pas déjà fermenter la tempête qui doit emporter le vieux monde et engloutir dans le néant la somme des iniquités terrestres ? Ah ! bénissez le Seigneur, vous qui avez

mis votre foi en sa souveraine justice, et qui, nouveaux apôtres de la croyance révélée par les voix prophétiques supérieures, allez prêcher le dogme nouveau de la réincarnation et de l'élévation des Esprits, suivant qu'ils ont bien ou mal accompli leurs missions, et supporté leurs épreuves terrestres.
Ne tremblez plus ! les langues de feu sont sur vos têtes. O adeptes du Spiritisme, vous êtes les élus de Dieu ! Allez et prêchez la parole divine. L'heure est venue où vous devez sacrifier à sa propagation vos habitudes, vos travaux, vos occupations futiles. Allez et prêchez ; les Esprits d'en haut sont avec vous. Certes vous parlerez à des gens qui ne voudront point écouter la voix de Dieu, parce que cette voix les rappelle sans cesse à l'abnégation ; vous prêcherez le désintéressement aux avares, l'abstinence aux débauchés, la mansuétude aux tyrans domestiques comme aux despotes : paroles perdues, je le sais ; mais qu'importe ! Il faut arroser de vos sueurs le terrain que vous devez ensemencer, car il ne fructifiera et ne produira que sous les efforts réitérés de la bêche et de la charrue évangéliques. Allez et prêchez !
Oui, vous tous, hommes de bonne foi, qui croyez à votre infériorité en regardant les mondes espacés dans l'infini, partez en croisade contre l'injustice et l'iniquité. Allez et renversez ce culte du veau d'or, chaque jour de plus en plus envahissant. Allez, Dieu vous conduit ! Hommes simples et ignorants, vos langues seront déliées, et vous parlerez comme aucun orateur ne parle. Allez et prêchez, et les populations attentives recueilleront avec bonheur vos paroles de consolation, de fraternité, d'espérance et de paix.
Qu'importent les embûches qui seront jetées sur votre chemin ! les loups seuls se prendront aux pièges à loup, car le pasteur saura défendre ses brebis contre les bouchers sacrificateurs.
Allez, hommes grands devant Dieu, qui, plus heureux que saint Thomas, croyez sans demander à voir, et acceptez les faits de la médianimité quand même vous n'avez jamais réussi à en obtenir vous-mêmes ; allez, l'Esprit de Dieu vous conduit.
Marche donc en avant, phalange imposante par ta foi et par ton petit nombre ! Marche ! et les gros bataillons des incrédules s'évanouiront devant toi comme les brouillards du matin aux premiers rayons du soleil levant.
La foi est la vertu qui soulèvera les montagnes, vous a dit Jésus ; mais plus lourdes que les plus lourdes montagnes gît dans le cœur des hommes l'impureté et tous les vices de l'impureté. Partez donc avec courage pour soulever cette montagne d'iniquités que les générations futures ne doivent connaître qu'à l'état de légende, comme vous ne connaissez vous-mêmes que très imparfaitement la période des temps antérieurs à la civilisation païenne.
Oui, les bouleversements moraux et philosophiques vont éclater sur tous les points du globe ; l'heure approche où la lumière divine apparaîtra sur les deux mondes.
Allez donc, et portez la parole divine : aux grands qui la dédaigneront, aux savants qui en demanderont la preuve, aux petits et aux simples qui l'accepteront, car c'est surtout parmi les martyrs du travail, cette expiation terrestre, que vous trouverez la ferveur et la foi. Allez ; ceux-ci recevront avec des cantiques d'actions de grâce et en chantant les louanges de Dieu la consolation sainte que vous leur apporterez, et ils s'inclineront en le remerciant du lot de leurs misères terrestres.
Que votre phalange s'arme donc de résolution et de courage ! A l'œuvre ! la charrue est prête ; la terre attend ; il faut labourer.
Allez, et remerciez Dieu de la tâche glorieuse qu'il vous a confiée ; mais songez que parmi les appelés au Spiritisme beaucoup se sont fourvoyés ; regardez donc votre route et suivez la voie de la vérité.
D. Si beaucoup d'appelés au Spiritisme se sont fourvoyés, à quel signe reconnaître ceux qui sont dans la bonne voie ? - R. Vous les reconnaîtrez aux principes de véritable charité qu'ils professeront et pratiqueront ; vous les reconnaîtrez au nombre des affligés auxquels ils auront apporté les consolations ; vous les reconnaîtrez à leur amour pour leur prochain, à leur abnégation, à leur désintéressement personnel ; vous les reconnaîtrez enfin au triomphe de leurs principes, car Dieu veut le triomphe de sa loi ; ceux qui suivent sa loi sont ses élus, et il leur donnera la victoire, mais il écrasera ceux qui faussent l'esprit de cette loi et s'en font un marchepied pour satisfaire leur vanité et leur ambition.

Éraste, Ange gardien du médium

Occupations des Esprits
(Médium, madame Costel.)
Les occupations des Esprits du second ordre consistent à se préparer aux épreuves qu'ils auront à subir par des méditations sur leurs vies passées, et des observations sur les destinées des humains, leurs vices, leurs vertus, ce qui peut les perfectionner ou les faire faillir. Ceux qui ont comme moi le bonheur d'avoir une mission s'en occupent avec d'autant plus de zèle et d'amour, que l'avancement des âmes qui leur sont confiées leur est compté comme un mérite ; ils s'efforcent donc de leur suggérer de bonnes pensées, d'aider leurs bons mouvements, et d'écarter les Esprits mauvais en opposant leur douce influence aux influences nuisibles. Cette occupation intéressante, surtout quand on est assez heureux pour diriger un médium et avoir des communications directes, ne détourne pas du soin et du devoir de se perfectionner.
Ne crois pas que l'ennui puisse atteindre un être qui ne vit que par l'esprit et dont toutes les facultés tendent vers un but, qu'il sait éloigné mais certain. L'ennui ne résulte que du vide de l'âme et de la stérilité de la pensée ; le temps, si lourd pour vous qui le mesurez par vos craintes puériles ou vos frivoles espérances, ne fait pas sentir sa marche à ceux qui ne sont assujettis ni aux agitations de l'âme, ni aux besoins du corps. Il passe encore plus vite pour les Esprits purs et supérieurs que Dieu charge de l'exécution de ses ordres et qui parcourent les sphères d'un vol rapide.
Quant aux Esprits inférieurs, surtout ceux qui ont de lourdes fautes à expier, le temps se mesure par leurs regrets, leurs remords et leurs souffrances. Les plus pervers d'entre eux cherchent à y échapper en faisant le mal, c'est-à-dire en le suggérant. Ils éprouvent alors cette âpre et fugitive satisfaction du malade qui gratte sa plaie et ne fait qu'augmenter sa douleur. Aussi leurs souffrances s'augmentent de telle sorte qu'ils finissent fatalement par en chercher le remède, qui n'est autre que le retour au bien.
Les pauvres Esprits, qui n'ont été coupables que par faiblesse ou par ignorance, souffrent de leur inanité, de leur isolement. Ils regrettent leur enveloppe terrestre, quelque douleur qu'elle leur ait apportée ; ils se révoltent et se désespèrent jusqu'au moment où ils s'aperçoivent que la résignation et une ferme volonté de revenir au bien peuvent seules les soulager ; ils s'apaisent et comprennent que Dieu n'abandonne aucune de ses créatures.

Marcillac, Esprit familier.

La débauche
(Envoi de M. Sabo, de Bordeaux.)
Le choix des bons auteurs est très utile, et ceux qui exercent leur empire sur vous en excitant l'imagination pour les folles passions humaines, ne font que corrompre le cœur et l'esprit. En effet, ce n'est pas chez les apologistes de l'orgie, de la débauche, de la volupté, chez ceux qui préconisent les jouissances matérielles, qu'on peut puiser des leçons d'amélioration morale. Songez donc, mes amis, que si Dieu vous a donné des passions, c'est dans le but de vous faire concourir à ses desseins, et non pour les satisfaire comme la brute. Sachez que si vous dépensez votre vie en folles jouissances qui ne laissent que du remords et du vide dans le cœur, vous n'agissez pas selon les vues de Dieu. S'il vous est donné de reproduire l'espèce humaine, c'est que des milliers d'Esprits errants attendent dans l'espace la formation des corps dont ils ont besoin pour recommencer leur épreuve, et qu'en usant vos forces dans d'ignobles voluptés, vous allez à l'encontre des vues de Dieu, et votre châtiment sera grand. Bannissez donc ces lectures dont vous ne tirez aucun fruit ni pour votre intelligence, ni pour votre perfectionnement moral. Que les écrivains sérieux de tous les temps et de tous les pays vous fassent connaître le beau et le bien ; qu'ils élèvent votre âme par le charme de la poésie et vous apprennent l'utile emploi des facultés dont le créateur vous a doués.

FÉLICIA, Fille du médium.

Remarque. N'y a-t-il pas quelque chose de profond et de sublime dans cette idée qui donne à la reproduction du corps un but si élevé ? Les Esprits errants attendent ces corps dont ils ont besoin pour leur propre avancement, et que les Esprits incarnés sont chargés de reproduire, comme l'homme attend le produit de la fabrication de certains animaux pour se vêtir et se nourrir.

Il en ressort un autre enseignement d'une haute gravité. Si l'on n'admet pas que l'âme a déjà vécu, il faut de toute nécessité qu'elle soit créée au moment de la formation et pour l'usage de chaque corps ; d'où il suit que la création de l'âme par Dieu serait subordonnée au caprice de l'homme, et la plupart du temps le résultat de la débauche. Comment ! Toutes les lois religieuses et morales condamnent la dépravation des mœurs, et Dieu en profiterait pour créer des âmes ! Nous demandons à tout homme de bon sens s'il est admissible que Dieu se contredise à ce point ? Ne serait-ce pas glorifier le vice puisqu'il servirait à l'accomplissement des vues les plus élevées du Tout-Puissant : la création des âmes ? Qu'on nous dise si telle ne serait pas la conséquence de la formation simultanée des âmes et des corps ; et ce serait bien pire encore si l'on admettait l'opinion de ceux qui prétendent que l'homme procrée l'âme en même temps que le corps. Admettez au contraire la préexistence de l'âme, et toute contradiction cesse. L'homme ne procrée que la matière du corps, et l'œuvre de Dieu, la création de l'âme immortelle qui doit un jour se rapprocher de lui, n'est plus soumise au caprice de l'homme. C'est ainsi, en dehors de la réincarnation, des difficultés insolubles surgissent à chaque pas, et qu'on tombe dans la contradiction et l'absurde quand on veut les expliquer ; aussi le principe de l'unité d'existence corporelle pour décider sans retour des destinées futures de l'homme perd-il chaque jour du terrain et des partisans ; nous pouvons donc dire avec assurance qu'avant peu le principe contraire sera universellement admis, comme le seul logique, le seul conforme à la justice de Dieu, et proclamé par le Christ lui-même quand il dit : Je vous dis qu'il faut que vous naissiez plusieurs fois avant d'entrer dans le royaume des cieux.

Sur le Périsprit

Dictée spontanée à propos d'une discussion qui venait d'avoir lieu à la Société sur la nature de l'Esprit et du Périsprit. Méd. M. A. Didier.

J'ai suivi avec intérêt la discussion qui s'est développée à l'instant et vous a mis dans un si grand embarras. Oui, les mots manquent de couleur et de forme pour exprimer le périsprit et sa véritable nature ; mais il y a une chose certaine, c'est que ce que les uns nomment périsprit n'est pas autre chose que ce que les autres appellent enveloppe fluidique, matérielle. Quand on discute de pareilles questions, ce ne sont pas les phrases qu'il faut chercher, ce sont les mots. Je dirai, pour me faire comprendre d'une manière plus logique, que ce fluide est la perfectibilité des sens et l'extension de la vue et des idées ; je parle ici des Esprits élevés. Quant aux Esprits inférieurs, les fluides terrestres sont encore complètement inhérents à eux ; donc c'est matière, comme vous voyez ; de là les souffrances de la faim, du froid, etc., souffrances que ne peuvent endurer des Esprits supérieurs, attendu que les fluides terrestres sont épurés autour de la pensée, c'est-à-dire de l'âme. L'âme, pour son progrès, a toujours besoin d'un agent ; l'âme sans agent n'est rien pour vous, ou, pour mieux dire, ne peut être conçue par vous. Le périsprit, pour nous autres Esprits errants, est l'agent par lequel nous communiquons avec vous, soit indirectement par votre corps ou votre périsprit, soit directement par votre âme ; de là les infimes nuances de médiums et de communications. Maintenant reste le point de vue scientifique, c'est-à-dire l'essence même du périsprit ; ceci est une autre affaire. Comprenez d'abord moralement ; il ne reste plus qu'une discussion sur la nature des fluides, ce qui est inexplicable pour le moment ; la science ne connaît pas assez, mais on y arrivera si la science veut marcher avec le Spiritisme.

Lamennais.

L'Ange Gabriel

Evocation d'un bon Esprit, par madame de X…, à Soultz, Haut-Rhin.

Je suis Gabriel, l'ange du Seigneur qui me charge de vous bénir, non pour vos mérites, mais pour les efforts que vous faites pour en acquérir.

La vie doit être un combat ; il ne faut jamais s'arrêter, jamais balancer entre le bien et le mal ; l'hésitation déjà vient de Satan, c'est-à-dire des mauvais Esprits. Courage, donc ! et plus vous trouverez d'épines sur votre route, plus il vous faudra d'efforts pour la poursuivre. Si elle était semée de roses, quel mérite auriez-vous devant Dieu ? Chacun a son calvaire sur la terre, mais tous ne le parcourent pas avec cette douce résignation dont Jésus vous a donné l'exemple. Elle a été si grande

que les anges en ont été émus ! Et les hommes ! à peine s'ils donnent une larme à tant de douleurs ! O dureté du cœur humain ! Méritiez-vous un pareil sacrifice ? Jetez votre front dans la poussière, et criez miséricorde au Dieu mille fois bon, mille fois doux, mille fois miséricordieux ! Un regard, ô mon Dieu ! sur votre ouvrage, sans cela il périra ! Son cœur n'est pas à la hauteur du vôtre ; il ne peut comprendre cet excès d'amour de votre part. Ayez pitié ; ayez mille fois pitié de sa faiblesse. Relevez son courage par des pensées qui ne peuvent venir que de vous. Bénissez-les surtout, afin qu'elles portent des fruits dignes de votre immense grandeur !
Hosanna au plus haut des cieux ! et paix aux hommes de bonne volonté !
C'est ainsi que je terminerai les paroles que Dieu m'a ordonné de vous transmettre.
Soyez bénis dans le Seigneur, afin de vous réveiller un jour dans son sein.
Réveillez-vous.
(Société spirite de Paris. Médium madame Costel.)

Je te parlerai des symptômes et des prédictions qui, de toutes parts, annoncent la venue des grands événements que notre siècle recèle. Par une touchante bonté, les Esprits, messagers de Dieu, avertissent l'Esprit des hommes, comme les douleurs avertissent la mère de sa prochaine délivrance. Ces signes, souvent méprisés, et pourtant toujours justifiés, se multiplient à l'infini en ce moment. Pourquoi sentez-vous tous l'Esprit prophétique agiter vos cœurs et ébranler vos consciences ? Pourquoi les incertitudes ? pourquoi les défaillances qui troublent les cœurs ? pourquoi le réveil de l'esprit public qui partout arbore sa fière bannière ? Pourquoi ? c'est que les temps sont venus ; c'est que le règne du matérialisme craque, et va s'écrouler ; c'est que les jouissances du corps, bientôt méprisées, vont faire place au règne de l'idée ; c'est que l'édifice social est vermoulu, et qu'il va faire place à la jeune et triomphante légion des idées Spirites qui féconderont les consciences stériles et les cœurs muets. Que ces paroles incessantes répétées ne vous trouvent pas distraits et indifférents ; recueillez, après que le laboureur a semé, les précieux épis qui naîtront ; ne vous dites pas : la vie suit son cours et une marche normale ; nos pères n'ont rien vu de ce qu'on nous annonce aujourd'hui : nous ne verrons pas plus qu'eux. Adorons ce qu'ils ont adoré, ou plutôt remplaçons l'adoration par de vaines formules, et tout sera bien. En parlant ainsi, vous dormez ; réveillez-vous, car ce n'est pas la trompette du jugement dernier qui éclatera à vos oreilles, mais la voix de la vérité ; il ne s'agit pas de la mort vaincue et humiliée, il s'agit de la vie présente, ou plutôt de la vie éternelle ; ne l'oubliez pas, et réveillez-vous.

Helvétius

Le génie et la misère
(Société spirite de Paris. Méd. M. Alfred Didier.)
Il y a une épreuve bien grande sur terre, et sur laquelle la morale du Spiritisme doit surtout appuyer, c'est cette épreuve affreuse de l'homme de génie, de celui surtout qui est doué de facultés supérieures, en proie aux exigences de la misère. Ah ! oui ; cette épreuve morale, cette misère de l'intelligence, bien plus que celle du corps, sera le mérite le plus grand pour l'homme qui aura accompli sa mission. Comprenez-vous cette lutte incessante du talent contre la misère, cette harpie qui se jette sur vous pendant le festin de la vie, semblable au monstre de Virgile, et qui dit à toutes ses victimes : Vous êtes puissants, mais moi qui vous tue, c'est moi qui renvoie au néant les dons de votre intelligence, car je suis la mort du génie. Je le sais, quelques-uns seulement sont vaincus ; mais les autres, combien sont-ils ? Il y a un peintre de l'école moderne qui a conçu ainsi ce sujet. Un être, le génie, dont les ailes se déploient, et dont les regards sont du côté du soleil ; il s'enlève presque, et retombe sur un rocher où sont fixées des chaînes de fer qui le retiendront peut-être pour toujours. L'homme qui a vu ce rêve a peut-être été enchaîné, lui aussi, et peut-être après sa délivrance s'est-il souvenu de ceux qu'il laissait pour toujours sur le rocher.

Gérard de Nerval.

Transformation
(Société Spirite de Paris. Médium madame Costel.)

Je viens te parler de la chose qui importe le plus, dans cette époque de crise et de transformation ; au moment où les nations revêtent la robe virile, au moment où le ciel dévoilé vous montre, nageant dans les espaces infinis, les Esprits de ceux que vous croyiez dispersés comme des molécules ou servant de pâture aux vers ; à ce moment solennel, il faut que, s'armant de la foi, l'homme ne marche plus à tâtons dans les ténèbres de la personnalité et du matérialisme. Comme jadis les bergers, guidés par une étoile, venaient adorer l'Enfant-Dieu, il faut que l'homme, guidé par la brillante aurore du Spiritisme, marche enfin vers la terre promise de la liberté et de l'amour ; il faut que, comprenant le grand mystère, il sache que le but harmonieux de la nature, son rhythme admirable, sont les modèles de l'humanité. Dans cette étonnante diversité qui confond les Esprits, distinguez la parfaite similitude des rapports entre les choses créées et les êtres créés, et que cette puissante harmonie vous initie tous, hommes d'action, poètes, artistes, ouvriers, à l'union dans laquelle doivent se fondre les efforts communs pendant le pèlerinage de la vie. Caravanes assaillies par les orages et les adversités, tendez-vous des mains amies, et marchez les yeux fixés vers le Dieu juste qui récompense au centuple celui qui aura soulagé le faible et l'opprimé.

Georges.

La séparation de l'Esprit

(Envoi de M. Sabo, de Bordeaux.)

Corps de boue, foyer de corruption où fermente le levain des passions impures ; ce sont ses organes qui souvent entraînent l'Esprit à prendre part aux sensations brutales qui sont du ressort de la matière. Quand le principe de la vie organique s'éteint par un des mille accidents auxquels est sujet le corps, l'Esprit se dégage des liens qui le retenaient à sa prison fétide, et le voilà libre dans l'espace.

Cependant il arrive que quand il est ignorant, et surtout quand il est bien coupable, un voile épais lui cache les beautés du séjour qu'habitent les bons Esprits, et il se trouve ou seul, ou en société d'Esprits méchants et inférieurs, dans un cercle qui ne lui permet ni de voir où il arrive, ni de se rappeler d'où il vient ; alors il est inquiet, souffrant, mal à l'aise, jusqu'à ce que, dans un temps plus ou moins long, ses frères les Esprits viennent l'éclairer sur sa position, et lui ouvrent les yeux pour qu'il se rappelle le monde des Esprits qu'il a habité, et les différentes planètes où il subira ses diverses incarnations ; si la dernière a été bien conduite, elle lui ouvre les portes des mondes supérieurs, et si elle a été inutile et remplie d'iniquités, il est puni par le remords, et après que l'Esprit a fléchi la colère de Dieu par son repentir et la prière de ses frères, il recommence à vivre, ce qui n'est pas un bonheur, mais un châtiment ou une épreuve.

Ferdinand, Esprit familier.

Allan Kardec.

Juillet 1861

Essai sur la théorie de l'hallucination

Ceux qui n'admettent pas le monde incorporel et invisible croient tout expliquer par le mot hallucination. La définition de ce mot est connue ; c'est une erreur, une illusion d'une personne qui croit avoir des perceptions qu'elle n'a pas réellement (Académie. Du latin hallucinari, errer ; fait de ad lucem) ; mais les savants n'en ont point encore, que nous sachions, donné la raison physiologique. L'optique et la physiologie ne paraissent plus avoir de secrets pour eux ; comment se fait-il qu'ils n'aient point encore expliqué la source des images qui s'offrent à l'esprit en certaines circonstances ? Que ce soit réel ou non, l'halluciné voit quelque chose ; dira-t-on qu'il croit voir, mais qu'il ne voit rien ? cela n'est pas probable. Dites, si vous le voulez, que c'est une image fantastique, soit ; mais quelle est la source de cette image, comment se forme-t-elle, comment se réfléchit-elle dans son cerveau ? voilà ce que vous ne dites pas. Assurément, quand il croit voir le diable avec ses cornes et ses griffes, les flammes de l'enfer, des animaux fabuleux qui n'existent pas, la lune et le soleil qui se battent, il est évident qu'il n'y a là aucune réalité ; mais si c'est un jeu de son imagination, comment se fait-il qu'il décrive ces choses comme si elles étaient présentes ? Il y a donc devant lui un tableau, une fantasmagorie quelconque ; quelle est alors la glace sur laquelle se peint cette image ? Quelle est la cause qui donne à cette image la forme, la couleur et le mouvement ? C'est ce dont nous avons vainement cherché la solution dans la science. Puisque les savants veulent tout expliquer par les lois de la matière, qu'ils donnent donc, par ces lois, une théorie de l'hallucination ; bonne ou mauvaise, ce sera toujours une explication.

Les faits prouvent qu'il y a de véritables apparitions dont la théorie spirite rend parfaitement compte, et que peuvent seuls nier ceux qui n'admettent rien en dehors du monde visible ; mais, à côté des visions réelles, y a-t-il des hallucinations dans le sens attaché à ce mot ? Cela n'est pas douteux ; l'essentiel est de déterminer les caractères qui peuvent les faire distinguer des apparitions réelles. Quelle en est la source ? Ce sont les Esprits qui vont nous mettre sur la voie, car l'explication nous semble tout entière dans la réponse faite à la question suivante :

Peut-on considérer comme des apparitions les figures et autres images qui se présentent souvent dans le premier sommeil ou simplement quand on ferme les yeux ?

« Dès que les sens s'engourdissent, l'Esprit se dégage, et peut voir au loin ou de près ce qu'il ne pourrait voir avec ses yeux. Ces images sont quelquefois des visions, mais elles peuvent être aussi un effet des impressions que la vue de certains objets a laissées dans le cerveau qui en conserve des traces comme il conserve celle des sons. L'Esprit dégagé voit alors dans son propre cerveau ces empreintes qui s'y sont fixées comme sur une plaque de daguerréotype. Leur variété et leur mélange forment des ensembles bizarres et fugitifs qui s'effacent presque aussitôt, malgré les efforts que l'on fait pour les retenir. C'est à une cause semblable qu'il faut attribuer certaines apparitions fantastiques qui n'ont rien de réel, et qui se produisent souvent dans l'état de maladie. »

Il est reconnu que la mémoire est le résultat des empreintes conservées par le cerveau. Par quel singulier phénomène ces empreintes si variées, si multipliées ne se confondent-elles pas ? C'est là un mystère impénétrable, mais qui n'est pas plus étrange que celui des ondulations sonores qui se croisent dans l'air et n'en restent pas moins distinctes. Dans un cerveau sain et bien organisé, ces empreintes sont nettes et précises ; dans des conditions moins favorables, elles s'effacent ou se confondent, comme font les empreintes d'un cachet sur une substance trop solide ou trop fluide ; de là la perte de la mémoire ou la confusion des idées. Cela paraît moins extraordinaire, si l'on admet, comme en phrénologie, une destination spéciale à chaque partie, et même à chaque fibre du cerveau.

Les images arrivées au cerveau par les yeux y laissent donc une empreinte qui fait qu'on se souvient d'un tableau comme si on l'avait devant soi ; il en est de même de l'impression des sons, des odeurs, des saveurs, des mots, des nombres, etc. Selon que les fibres, organes destinés à la réception et à la transmission de ces empreintes, sont aptes à les conserver, on a la mémoire des formes, des couleurs, de la musique, des nombres, des langues, etc. Lorsqu'on se représente une scène que l'on a

vue, ce n'est qu'une affaire de mémoire, car en réalité on ne voit pas ; mais, dans un certain état d'émancipation, l'âme voit dans le cerveau et y retrouve ces images, celles surtout qui ont le plus frappé selon la nature des préoccupations ou des dispositions de l'esprit ; elle y retrouve l'empreinte des scènes religieuses, diaboliques, dramatiques ou autres qu'elle a vues à une autre époque en peinture, en action, en lectures ou en récits, car les récits laissent aussi des empreintes. Ainsi l'âme voit réellement quelque chose : c'est l'image en quelque sorte daguerréotypée dans le cerveau. Dans l'état normal, ces images sont fugitives et éphémères, parce que toutes les parties cérébrales fonctionnent librement ; mais dans l'état de maladie, le cerveau est toujours plus ou moins affaibli ; l'équilibre n'existe plus entre tous les organes ; quelques-uns seulement conservent leur activité, tandis que d'autres sont en quelque sorte paralysés ; de là la permanence de certaines images qui ne sont plus effacées, comme dans l'état normal, par les préoccupations de la vie extérieure ; c'est là la véritable hallucination, la source première des idées fixes. L'idée fixe est le souvenir exclusif d'une impression ; l'hallucination est la vue rétrospective par l'âme d'une image empreinte dans le cerveau.

Comme on le voit, nous avons rendu compte de cette anomalie apparente par une loi toute physiologique bien connue, celle des empreintes cérébrales ; mais il nous a toujours fallu faire intervenir l'âme, avec ses facultés distinctes de la matière ; or, si les matérialistes n'ont pu encore donner une solution rationnelle de ce phénomène, c'est qu'ils ne veulent pas admettre l'âme, et qu'avec le matérialisme pur il est inexplicable ; aussi diront-ils que notre explication est mauvaise, parce que nous faisons intervenir un agent contesté ; contesté par qui ? par eux, mais admis par l'immense majorité depuis qu'il y a des hommes sur la terre, et la négation de quelques-uns ne peut faire loi.

Notre explication est-elle bonne ? Nous la donnons pour ce qu'elle peut valoir à défaut d'autres, et si l'on veut, à titre d'hypothèse, en attendant mieux ; elle a au moins l'avantage de donner à l'hallucination une base, un corps, une raison d'être ; tandis que, quand les physiologistes ont prononcé leurs mots sacramentels de surexcitation, d'exaltation, d'effets de l'imagination, ils n'ont rien dit, ou n'ont pas tout dit, parce qu'ils n'ont pas observé toutes les phases du phénomène.

L'imagination joue aussi un rôle qu'il faut distinguer de l'hallucination proprement dite, quoique ces deux causes soient souvent réunies ; elle prête à certains objets des formes qu'ils n'ont pas, comme elle fait voir une figure dans la lune ou des animaux dans les nuages. On sait que, dans l'obscurité, les objets revêtent des apparences bizarres, faute de pouvoir en distinguer toutes les parties, et parce que les contours n'en sont pas nettement accusés ; que de fois, la nuit, dans une chambre, un vêtement accroché, un vague reflet lumineux, n'ont-ils pas semblé avoir une forme humaine aux yeux des personnes qui sont le plus de sang-froid ? Si la peur s'y joint, ou une crédulité exagérée, l'imagination fait le reste. On comprend, d'après cela, que l'imagination puisse altérer la réalité des images perçues pendant l'hallucination et leur prêter des formes fantastiques.

Les véritables apparitions ont un caractère qui, pour un observateur expérimenté, ne permet pas de les confondre avec les effets que nous venons de citer. Comme elles peuvent avoir lieu en plein jour, on doit se défier de celles qu'on croit voir la nuit, dans la crainte d'être dupe d'une illusion d'optique. Il en est d'ailleurs des apparitions comme de tous les autres phénomènes spirites, le caractère intelligent est la meilleure preuve de leur réalité. Toute apparition qui ne donne aucun signe intelligent, peut hardiment être mise an rang des illusions. MM. les matérialistes doivent voir que nous leur faisons la part très large.

Telle qu'elle est, notre explication rend-elle raison de tous les cas de vision ? Certainement non, et nous mettons tous les physiologistes au défi d'en donner une seule, à leur point de vue exclusif, qui les résolve tous ; donc, si toutes les théories de l'hallucination sont insuffisantes pour expliquer tous les faits, c'est qu'il y a autre chose que l'hallucination proprement dite, et ce quelque chose n'a sa solution que dans la théorie Spirite qui les renferme tous. En effet, si l'on examine avec soin certains cas de visions très fréquents, on verra qu'il est impossible de leur attribuer la même origine qu'à l'hallucination. En cherchant à donner de celle-ci une explication probable, nous avons voulu montrer en quoi elle diffère de l'apparition. Dans l'un et l'autre cas, c'est toujours l'âme qui voit et non les yeux ; dans le premier, elle voit une image intérieure, et dans le second une chose

extérieure, si l'on peut s'exprimer ainsi. Lorsqu'une personne absente, à laquelle on ne songe nullement, que l'on croit en très bonne santé, se présente spontanément alors qu'on est parfaitement éveillé, et vient révéler les particularités de sa mort, qui a lieu à ce moment même, et dont, par conséquent, on ne pouvait avoir connaissance, on ne peut attribuer le fait ni à un souvenir, ni à la préoccupation de l'esprit. En supposant que l'on eût des appréhensions sur la vie de cette personne, il resterait encore à expliquer la coïncidence du moment de la mort avec l'apparition, et surtout les circonstances de la mort, choses que l'on ne peut ni connaître ni prévoir. On peut donc ranger parmi les hallucinations les visions fantastiques qui n'ont rien de réel, mais il n'en est pas de même de celles qui révèlent des actualités positives, confirmées par les événements ; les expliquer par les mêmes causes serait absurde, et il serait plus absurde encore de les attribuer au hasard, cette raison suprême de ceux qui n'ont rien à dire. Le Spiritisme seul peut en donner raison par la double théorie du périsprit et de l'émancipation de l'âme ; mais comment croire à l'action de l'âme quand on n'admet pas l'âme ?

En ne tenant aucun compte de l'élément spirituel, la science se trouve dans l'impuissance de résoudre une foule de phénomènes, et tombe dans l'absurde en voulant tout rapporter à l'élément matériel. C'est en médecine surtout que l'élément spirituel joue un rôle important ; quand les médecins en tiendront compte, ils se fourvoieront moins souvent qu'ils ne le font ; ils y puiseront une lumière qui les guidera plus sûrement dans le diagnostic et dans le traitement des maladies. C'est ce qu'on peut constater dès à présent dans la pratique des médecins spirites dont le nombre s'augmente tous les jours. L'hallucination ayant une cause physiologique, ils trouveront, nous en sommes certains, le moyen de la combattre. Nous en connaissons un qui, grâce au Spiritisme, est sur la voie de découvertes de la plus haute portée, parce qu'il lui a fait connaître la véritable cause de certaines affections rebelles à la médecine matérialiste.

Le phénomène de l'apparition peut se produire de deux manières : ou c'est l'Esprit qui vient trouver la personne qui voit ; ou c'est l'Esprit de celle-ci qui se transporte et va trouver l'autre. Les deux exemples suivants nous semblent parfaitement caractériser les deux cas.

Un de nos collègues nous racontait dernièrement qu'un officier de ses amis, étant en Afrique, eut tout à coup devant lui le tableau d'un convoi funèbre : c'était celui d'un de ses oncles qui habitait en France, et qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. Il vit distinctement toute la cérémonie depuis la sortie de la maison mortuaire, à l'église, et le transport au cimetière ; il remarqua même diverses particularités dont il ne pouvait avoir l'idée. A ce moment il était éveillé, et pourtant dans un certain état d'absorption dont il ne sortit que lorsque tout eut disparu. Frappé de cette circonstance, il écrivit en France pour avoir des nouvelles de son oncle, et apprit que celui-ci, étant mort subitement, avait été enterré le jour et à l'heure où l'apparition avait eu lieu, et avec les particularités qu'il avait vues. Il est évident que, dans ce cas, ce n'est pas le convoi qui est venu le trouver, mais lui qui est allé trouver le convoi, dont il a eu la perception par un effet de seconde vue.

Un médecin de notre connaissance, M. Félix Mallo, avait donné des soins à une jeune femme ; mais, ayant jugé que l'air de Paris lui était contraire, il lui conseilla d'aller passer quelque temps dans sa famille, en province, ce qu'elle fit. Depuis six mois il n'en avait plus entendu parler et n'y pensait plus, lorsqu'un soir, vers dix heures, étant dans sa chambre à coucher, il entendit frapper à la porte de son cabinet de consultation. Croyant qu'on venait l'appeler pour un malade, il dit d'entrer ; mais il fut fort surpris de voir devant lui la jeune femme en question, pâle, dans le costume qu'il lui avait connu, et qui lui dit avec un très grand sang-froid : « Monsieur Mallo, je viens vous dire que je suis morte ; » puis elle disparut. Le médecin, s'étant assuré qu'il était bien éveillé et que personne n'était entré, fit prendre des informations, et il sut que cette jeune femme était morte le soir même où elle lui était apparue. Ici, c'est bien l'Esprit de la femme qui était venu le trouver. Les incrédules ne manqueront pas de dire que le médecin pouvait être préoccupé de la santé de son ancienne malade, et qu'il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il prévît sa mort ; soit ; mais, qu'ils expliquent le fait de la coïncidence de son apparition avec le moment de sa mort, alors que depuis plusieurs mois le médecin n'en avait pas entendu parler. En supposant même qu'il ait cru à l'impossibilité d'une guérison, pouvait-il prévoir qu'elle mourrait à tel jour et à telle heure ? Nous devons ajouter que ce n'est pas un homme à se frapper l'imagination.

Voici un autre fait non moins caractéristique et qu'on ne saurait attribuer à une prévision quelconque. Un de nos sociétaires, officier de marine, était en mer, lorsqu'il vit son père et son frère jetés en bas d'une voiture ; le père tué et le frère sans aucun mal. Quinze jours après, étant débarqué en France, ses amis cherchèrent à le préparer à recevoir une triste nouvelle. - Ne prenez pas tant de précautions, leur dit-il, je sais ce que vous voulez me dire : Mon père est mort ; il y a quinze jours que je le sais. En effet, son père et son frère, étant à Paris, descendaient les Champs-Élysées en voiture, le cheval s'emporta, la voiture fut brisée, le père tué et le frère en fut quitte pour quelques contusions. Ces faits sont positifs, actuels, et l'on ne dira pas que ce sont des légendes du moyen âge. Que chacun recueille ses souvenirs, et l'on verra qu'ils sont plus fréquents qu'on ne croit. Nous demandons s'ils ont aucun des caractères de l'hallucination. Nous demandons également aux matérialistes de donner une explication du fait relaté dans l'article suivant.

Une apparition providentielle

On lit dans l'Oxford Chronicle du 1° juin 1861 :
« En 1828, un navire qui faisait les voyages de Liverpool à New-Brunswick avait pour second un M. Robert Bruce. Étant près des bancs de Newfoundland, le capitaine et le second calculaient un jour leur route, le premier dans sa cabine et l'autre dans la chambre à côté ; les deux pièces étaient disposées de manière que l'on pouvait se voir et se parler de l'une à l'autre. Bruce, absorbé dans son travail, ne s'aperçut pas que le capitaine était monté sur le pont ; sans regarder, il lui dit : Je trouve telle longitude ; comment est la vôtre ? Ne recevant pas de réponse, il répète sa question, mais inutilement. Il s'avance alors vers la porte de la cabine et voit un homme assis à la place du capitaine et écrivant sur son ardoise. L'individu se retourne, regarde Bruce fixement, et celui-ci, terrifié, s'élance sur le pont. - Capitaine, dit-il dès qu'il eut rejoint ce dernier, qui donc est à votre bureau en ce moment dans votre cabine ? - Mais personne, je présume. - Je vous certifie qu'il y a un étranger. - Un étranger ! Vous rêvez, monsieur Bruce ; qui oserait se mettre à mon bureau sans mes ordres ? Vous avez peut-être vu le contremaître ou l'intendant. - Monsieur, c'est un homme assis dans votre fauteuil et qui écrit sur votre ardoise. Il m'a regardé en face, et je l'ai vu distinctement ou je n'ai jamais vu personne en ce monde. - Lui ! qui ? - Dieu le sait, monsieur ! J'ai vu cet étranger que, de ma vie, je n'ai jamais vu autre part. - Vous devenez fou, monsieur Bruce ; un étranger ! et voilà six semaines que nous sommes en mer. - Je le sais, et cependant je l'ai vu. - Eh bien ! allez voir qui c'est. - Capitaine, vous savez que je ne suis pas poltron ; je ne crois pas aux revenants ; cependant j'avoue que je ne tiens pas à le voir seul en face ; j'aimerais que nous y allions tous les deux. Le capitaine descendit le premier, mais ne trouva personne. - Vous voyez bien, dit-il, que vous avez rêvé. Je ne sais comment cela se fait, mais je vous jure qu'il était là tout à l'heure et qu'il écrivait sur votre ardoise. - En ce cas il doit y avoir quelque chose d'écrit. Il prit l'ardoise, et lut ces mots : Gouvernez au nord-ouest. Ayant fait écrire les mêmes mots par Bruce et par tous les hommes de l'équipage sachant écrire, il constata que l'écriture ne ressemblait à celle d'aucun d'eux. On chercha dans tous les coins du navire et l'on ne découvrit aucun étranger. Le capitaine, s'étant consulté pour savoir s'il devait suivre cet avis mystérieux, se décida à changer de direction et navigua vers le Nord-Ouest, après avoir placé en vigie un homme sûr. Vers les trois heures un glaçon fut signalé, puis un navire démâté sur lequel on voyait plusieurs hommes. En approchant de plus près on sut que le navire était brisé, les provisions épuisées, l'équipage et les passagers affamés. On envoya des embarcations pour les recueillir ; mais au moment où ils arrivaient à bord, M. Bruce, à sa grande stupéfaction, reconnut parmi les naufragés l'homme qu'il avait vu dans la cabine du capitaine. Aussitôt que la confusion fut calmée et que le navire eut repris sa route, M. Bruce dit au capitaine : - Il paraît que ce n'est pas un Esprit que j'ai vu aujourd'hui ; il est vivant ; l'homme qui écrivait sur votre ardoise est un des passagers que nous venons de sauver ; le voici ; je le jurerais devant la justice.
« Le capitaine étant allé vers cet homme, l'invita à descendre dans sa cabine et le pria d'écrire sur l'ardoise, du côté opposé à celui où se trouvait l'écriture mystérieuse : Gouvernez au nord-ouest. Le passager, intrigué de cette demande, s'y conforma néanmoins. Le capitaine, ayant pris l'ardoise, la

retourna sans faire semblant de rien, et montrant au passager les mots écrits précédemment, lui dit : - C'est bien là votre écriture ? - Sans doute, puisque je viens d'écrire devant vous. - Et celle-ci ? ajouta-t-il en montrant l'autre côté. - Ceci est aussi mon écriture ; mais je ne sais comment cela se fait, car je n'ai écrit que d'un seul côté. - Mon second, que voici, prétend vous avoir vu aujourd'hui, à midi, assis devant ce pupitre et écrivant ces mots. - C'est impossible, puisqu'on m'a amené sur ce bâtiment il n'y a qu'un instant.

« Le capitaine du navire naufragé, questionné sur cet homme et sur ce qui aurait pu se passer d'extraordinaire chez lui dans la matinée, répondit : - Je ne le connais pas autrement que comme un de mes passagers ; mais un peu avant midi il est tombé dans un profond sommeil dont il n'est sorti qu'après une heure. Pendant son sommeil, il a exprimé la confiance que nous allions être bientôt délivrés, disant qu'il se voyait à bord d'un navire dont il décrivit l'espèce et le gréement, en tout conformes à celui que nous eûmes en vue quelques instants après. Le passager ajouta qu'il ne se souvenait ni d'avoir rêvé, ni d'avoir écrit quoi que ce soit, mais seulement qu'il avait conservé au réveil un pressentiment dont il ne se rendait pas compte, qu'un navire venait à leur secours. Une chose étrange, dit-il, c'est que tout ce qui est sur ce navire me semble familier, et pourtant je suis très sûr de n'y être jamais venu. Là-dessus, M. Bruce lui raconta les circonstances de l'apparition qu'il avait eue, et ils en conclurent que ce fait était providentiel. »

Cette histoire est parfaitement authentique ; M. Robert Dale Owen, ancien ministre des États-Unis à Naples, qui la rapporte également dans son ouvrage, s'est entouré de tous les documents qui peuvent en constater la véracité. Nous demandons si elle a aucun des caractères de l'hallucination ? Que l'espérance, qui n'abandonne jamais les malheureux, ait suivi le passager dans son sommeil, et lui ait fait rêver qu'on venait les secourir, cela se conçoit ; la coïncidence du rêve avec le secours pourrait encore être un effet du hasard ; mais comment expliquer la description du navire ? Quant à M. Bruce, il est certain qu'il ne rêvait pas ; si l'apparition était une illusion, comment expliquer cette ressemblance avec le passager ? Si c'est encore le hasard, l'écriture sur l'ardoise est un fait matériel. D'où venait le conseil, donné par ce moyen, de naviguer dans la direction des naufragés, contrairement à la route suivie par le navire ? Que MM. les hallucinationistes veuillent bien nous dire comment, avec leur système exclusif, ils pourront rendre raison de toutes ces circonstances. Dans les phénomènes spirites provoqués, ils ont la ressource de dire qu'il y a supercherie ; mais ici il n'est guère probable que le passager ait joué la comédie. C'est en cela que les phénomènes spontanés, lorsqu'ils sont appuyés sur des témoignages irrécusables, sont d'une très grande importance, parce qu'on ne peut suspecter aucune connivence.

Ce fait, pour les Spirites, n'a rien d'extraordinaire, parce qu'ils s'en rendent compte ; aux yeux des ignorants il paraîtra surnaturel, merveilleux ; pour quiconque connaît la théorie du périsprit, de l'émancipation de l'âme chez les vivants, il ne sort pas des lois de la nature. Un critique s'est beaucoup égayé sur l'histoire de l'Homme à la tabatière, que nous avons rapportée dans la Revue du mois de mars 1859, en disant que c'était un effet de l'imagination de la dame malade ; qu'a-t-elle de plus impossible que celle-ci ? Les deux faits s'expliquent exactement par la même loi qui régit les rapports de l'Esprit et de la matière. Nous demandons, en outre, à tous les Spirites qui ont étudié la théorie des phénomènes, si, en lisant le fait que nous venons de rapporter, leur attention ne s'est pas immédiatement portée sur la manière dont il a dû se produire ; s'ils ne se le sont pas expliqué ; si, de cette explication, ils n'ont pas conclu à la possibilité, et si, par suite de cette possibilité, il ne les a pas plus intéressés que s'ils avaient dû l'accepter avec les seuls yeux de la foi, sans y joindre l'assentiment de leur intelligence ? Ceux qui noirs blâment d'avoir donné cette théorie oublient qu'elle est le résultat de longues et patientes études qu'ils auraient pu faire comme nous, en travaillant autant que nous l'avons fait et que nous le faisons tous les jours ; qu'en donnant les moyens de se rendre compte des phénomènes, nous y avons donné une base, une raison d'être qui ont arrêté plus d'un critique, et contribué, pour une large part, à la propagation du Spiritisme, attendu que l'on accepte plus volontiers ce que l'on comprend que ce que l'on ne comprend pas.

Entretiens familiers d'outre-tombe

Les amis ne nous oublient pas dans l'autre monde

Un de nos abonnés nous transmet l'entretien suivant qu'il a eu avec un de ses amis dont la perte lui avait été très sensible, par l'entremise d'un médium étranger, n'étant pas lui-même médium. Outre l'élévation remarquable des pensées, on y verra la preuve que les liens formés sur la terre, quand ils sont sincères, ne sont pas rompus par la mort.

Premier entretien, 28 décembre 1860.

1. Évocation. Prière à l'Esprit de Jules P…, qui me fut si cher, de vouloir bien se communiquer à moi. - R. Cher ami, je viens à ton appel ; je viens avec d'autant plus d'empressement que je ne pouvais espérer me communiquer à toi que dans un temps reculé encore par la volonté de Dieu. Combien il m'est doux de voir ce temps abrégé par ta volonté, et de pouvoir te dire combien l'épreuve que j'ai subie sur la terre a servi à mon avancement ! Quoique errant encore, je me sens tout heureux, sans autre pensée que l'enthousiasme pour les œuvres de Dieu qui me permet de jouir de tous les prodiges qu'il veut bien laisser à ma disposition, en me faisant espérer une réincarnation dans un monde supérieur où je suivrai la gradation fortunée qui m'élèvera au suprême bonheur. Puisses-tu, cher ami, en m'entendant, voir dans mes paroles un présage de ce qui t'attend ! Je viendrai, au dernier jour, te prendre par la main pour te montrer la voie que je parcours déjà depuis quelque temps avec tant de joie. Tu me trouveras pour guide, comme dans la vie terrestre tu m'as trouvé pour ami fidèle.

2. Puis-je compter sur ton concours, cher ami, pour arriver au but heureux que tu me laisses entrevoir ? - R. Sois tranquille ; je ferai mon possible pour te faire avancer dans cette voie où nous nous rencontrerons tous deux avec tant d'émotion et de plaisir ; je viendrai, comme autrefois, te donner toutes les preuves de bonté de cœur auxquelles tu as toujours été si sensible.

3. Je dois conclure de ton langage que tu es beaucoup plus heureux que tu ne l'étais lors de ta dernière existence ? - R. Sans contredit, mon ami, bien heureux, je ne saurais assez le répéter. Quelle différence ! Plus d'ennuis, plus de tristesse, plus de souffrances corporelles et morales ; et, avec cela, la vue de tout ce qui nous fut cher ! Souvent j'étais avec toi, à ton côté ; combien de fois je t'ai suivi dans ta carrière ! Je te voyais lorsque tu ne me supposais pas si près de toi, toi qui me croyais perdu pour toujours. Mon cher ami, la vie est précieuse pour l'Esprit ; d'autant plus précieuse qu'elle est douce et qu'il peut la faire servir, comme sur la terre, à son avancement céleste. Sois bien persuadé que tout se concorde dans les décrets divins pour rendre les créatures de Dieu plus heureuses, et qu'il suffit, de leur part, d'avoir un cœur pour aimer, et de courber la tête pour être humble ; il s'élève alors plus haut qu'il n'aurait pu l'espérer.

4. Que désires-tu de moi qui puisse te faire plaisir ? - R. Ta Pensée revêtue d'une fleur.

Nota. Une discussion s'étant engagée sur le sens de cette réponse, l'Esprit ajouta :

Quand je dis ta pensée revêtue d'une fleur, je dis qu'en cueillant des fleurs tu dois penser quelquefois à moi. Tu comprends que je veux, autant que possible, me reproduire sous un de tes sens en te frappant agréablement.

5. Adieu, cher ami ; je saisirai avec plaisir la prochaine occasion que j'aurai de t'évoquer. - R. Je t'attendrai avec impatience. Au revoir, cher ami.

Deuxième entretien, 31 décembre.

6. Evocation. Nouvelle demande à mon ami de vouloir bien me donner une communication dans l'intérêt de mon instruction. - R. Me voilà de nouveau, cher ami ; je ne demande pas mieux que de venir te dire encore une fois combien tu me fus cher. Je veux t'en donner une preuve en m'élevant aux plus hautes considérations. Oui, mon ami, la matière n'est rien ; traite-la durement ; ne crains rien, l'esprit est tout ; lui seul se perpétue et doit ne jamais cesser de vivre, ni de parcourir les voies que Dieu lui trace. Il s'arrête parfois sur les bords escarpés pour reprendre haleine ; mais lorsqu'il tourne les yeux vers le Créateur, il reprend courage et surmonte rapidement les difficultés qu'il rencontre, s'élève, et admire la bonté de son maître qui lui distribue à mesure les forces dont il a besoin. Alors il s'avance ; l'empyrée se présente à ses yeux, à son cœur ; il marche, il devient bientôt digne de la destinée céleste qu'il entrevoit. Cher ami, ne crains plus rien ; je sens en moi le courage doublé, les forces décuplées depuis que j'ai quitté votre terre ; je ne doute plus du bonheur prédit

qui, comparé à celui dont je jouis, sera aussi supérieur que la plus brillante des pierres précieuses l'est au plus simple anneau. Ainsi, tu vois combien il y a de grandeur dans les volontés célestes, et qu'il serait bien difficile pour les humains d'en apprécier, d'en peser les résultats ! Aussi votre langage nous sert difficilement lorsque nous voulons exprimer ce qui doit vous paraître incompréhensible.
7. N'as-tu rien à ajouter aux belles pensées que tu viens d'exprimer ? - R. Sans doute je n'ai pas fini ; mais j'ai voulu te donner une preuve de mon identité. Quand tu voudras je t'en donnerai de nouvelles.
Remarque. Ces preuves d'identité sont ici toutes morales et ne ressortent d'aucun signe matériel, ni d'aucune de ces questions puériles que quelques personnes font souvent dans ce but. Les preuves morales sont les meilleures et les plus sûres, attendu que les signes matériels peuvent toujours être imités par des Esprits trompeurs ; ici, l'Esprit se fait reconnaître par ses pensées, son caractère, l'élévation et la noblesse du style. Un Esprit trompeur pourrait certes essayer de le contrefaire sous ce rapport, mais ce ne serait jamais qu'une imitation grossière, et comme le fond manquerait chez lui, il ne pourrait imiter que la forme, et ne pourrait d'ailleurs soutenir longtemps son rôle.
8. Puisque tu es dans cette disposition bienveillante, je serais heureux d'en profiter maintenant, et te prie de vouloir bien continuer. - R. Je te dirai : Ouvre le livre de tes destinées ; l'Évangile, mon ami, te donnera à comprendre bien des choses que je ne saurais exprimer. Laisse la lettre ; prends l'esprit de ce livre sacré, et tu y trouveras toutes les consolations qui sont nécessaires à ton cœur. Ne t'inquiète pas des termes obscurs ; cherche la pensée, et ton cœur l'interprétera comme il doit l'interpréter. Je suis maintenant plus au courant, et j'avoue le tort que nous, Esprits, avions de le considérer aussi froidement de notre vivant. Je reconnais aujourd'hui, qu'heureusement servi par mon cœur, j'aurais pu, en étendant davantage les enseignements précieux que le divin Maître nous a laissés, y puiser bien des secours qui me sont échappés.
9. Merci et adieu, cher ami, je profiterai avec plaisir de la première occasion que j'aurai de t'évoquer. - R. Je viendrai alors comme je viens aujourd'hui, n'en doute pas ; je ferai de mon mieux.

Correspondance

Lettre du Président de la Société spirite de Mexico.

Mexico, 18 avril 1861.
A Monsieur Allan Kardec, à Paris.
Monsieur,
Mon ami, M. Viseur, dans son avant-dernière lettre, me manifeste le désir que vous éprouvez de connaître le but et les tendances de la société Spirite que je préside à Mexico. C'est avec le plus grand plaisir et la plus vive sympathie pour vos profondes lumières touchant cette matière, que je vous adresse ce court exposé de l'historique du Spiritisme dans ce pays, en vous priant d'avoir égard à notre faible expérience, mais aussi de nous compter parmi vous comme de fervents adeptes.
Bien longtemps après vous, monsieur, nous avons eu le bonheur de connaître cette douce vérité, que les Esprits ou âmes des personnes mortes peuvent se communiquer aux vivants. Malgré quelques publications venant du Nord, notre attention et notre curiosité ne s'étaient pas éveillées, et nous ne nous étions pas donné la peine de chercher ce qu'on entendait par les manifestations spirituelles ; ce n'est que votre Livre des Esprits, arrivé heureusement parmi nous, qui nous a fait ouvrir les yeux et nous a convaincus de la réalité des faits qui se propagent avec tant de rapidité sur tous les points du globe, en nous les faisant comprendre. Nous commençâmes alors à faire des recherches et des expériences, en prenant à tâche de nous former, par un travail constant, pour recevoir les manifestations. Les conseils que nous puisâmes dans votre excellent livre firent que nous connûmes cette grande vérité, qu'après la mort l'âme existe, et que nous pouvons communiquer avec celles qui nous ont été chères sur la terre.
Je ne rendrais pas hommage à la vérité, si je vous disais que nous fûmes les premiers ici à avoir connaissance des manifestations ; plusieurs personnes de notre ville s'en occupaient déjà, ce que nous ne sûmes que plus tard. Le principe de la réincarnation est celui qui nous a le plus étonnés an

premier abord, mais nos communications avec les Esprits d'un ordre que nous reconnaissons à leur langage pour être supérieurs, ne nous ont pas permis de douter d'une croyance que tout prouve être dans l'ordre des choses et selon la toute-puissante justice de Dieu. Un fait qui prouve la bonté et la supériorité des Esprits qui nous assistent, c'est qu'ils rendent la santé à ceux qui souffrent corporellement, et le calme et la résignation aux afflictions spirituelles. La simple logique nous dit que le bien ne peut venir que d'une bonne source ; mais nous serions trop présomptueux de nous poser comme des champions capables de cette sublime doctrine ; à vous, monsieur, appartient le droit de nous éclairer, comme le prouvent les travaux sortis du sein de votre Société.
Nous avons formé une société composée de membres éprouvés dans la croyance spirite, et nous recevons dans son sein tout individu qui veut être éclairé. Les lois fondamentales qui nous régissent sont l'unité de principes, la fraternité entre les membres, et la charité pour tout ce qui souffre. Voilà, monsieur, comment les idées spirites se sont répandues dans ce pays, et, nous pouvons le dire avec satisfaction, se sont propagées au delà de nos espérances. Si vous jugez à propos de vouloir bien nous guider par vos bons conseils, nous les recevrons toujours avec une vive reconnaissance et comme un témoignage de sympathie de votre part.

Agréez, etc.
Ch. Gourgues.

Le même jour où nous est parvenue cette lettre de Mexico, nous avons reçu la suivante de Constantinople.
Constantinople, 28 mai 1861.
A monsieur Allan Kardec, directeur de la Revue Spirite.
Monsieur,
Vous me permettrez de venir, tant en mon nom personnel qu'en celui de mes amis et frères Spiritualistes de cette ville, vous offrir deux petits cadeaux, en souvenir, non pas de gens que vous ne connaissez pas encore, et qui n'ont l'honneur de vous connaître que par vos ouvrages, mais vous les accepterez en témoignage des sentiments de confraternité qui doivent unir les Spiritualistes de tous les pays. Vous les accepterez aussi, parce qu'ils sont une preuve des phénomènes aussi sublimes qu'extraordinaires du Spiritisme. Vous les accepterez, et vous ferez les honneurs d'un cadre à notre bonne Sophie, parce que c'est en son nom et en celui de sa sœur Angélica, que le Spiritisme se développe et se propage à Constantinople, cette capitale de l'Orient, si émouvante par ses souvenirs historiques. Véritable tour de Babel, c'est la ville qui réunit toutes les sectes religieuses, toutes les nations, et dans laquelle on parle toutes les langues. Figurez-vous le Spiritisme se propageant tout à coup au milieu de tout cela… quel immense point de départ ! Nous sommes encore en très petit nombre, mais ce nombre augmente tous les jours et fait la boule de neige ; j'espère qu'avant peu nous nous compterons par centaines.
Les manifestations obtenues par nous jusqu'à ce jour sont le soulèvement des tables, dont une, de plus de 100 kilogs, s'est élevée, légère comme une plume, au-dessus de nos têtes ; les coups directs frappés par les Esprits ; les rapts, etc. Nous en sommes aux apparitions d'Esprits, visibles pour tous ; y parviendrons-nous ? ils nous l'ont promis : nous attendons. Nous avons déjà un grand nombre de médiums écrivains ; d'autres font des dessins ; d'autres composent des morceaux de musique, alors même qu'ils ignorent ces différents arts. Nous avons vu, suivi et étudié différents Esprits de tous genres et de toutes qualités. Quelques-uns de nos médiums ont des visions, des extases ; d'autres exécutent médianimiquement sur le piano des airs inspirés par les Esprits. Deux jeunes demoiselles, qui n'ont jamais rien vu ni lu en magnétisme, magnétisent toutes espèces de maux, par l'action des Esprits, qui les font agir de la manière la plus scientifique.
Voilà, Monsieur, un aperçu de ce que nous avons fait en Spiritisme jusqu'à ce jour. Pour mieux vous faire juger de nos travaux en révélations spirituelles, voici le résultat de quelques séances au moyen de la table.
(Suivent diverses communications morales d'un ordre très élevé, dont la Société a entendu la lecture avec le plus vif intérêt.)

Si vous trouvez que ces révélations peuvent intéresser la propagation de la nouvelle science Spiritualiste ou Spirite, car, pour moi ainsi que pour mes amis, le titre ne fait absolument rien à la chose, dont il ne change ni la forme ni le fond, je me ferai un plaisir de vous envoyer quelques séances instructives en même temps que concluantes au point de vue de la preuve des manifestations spirituelles.
Bientôt, tous les Spiritualistes de la terre ne devront former qu'un seul faisceau, une seule et même famille. Ne sommes-nous pas tous frères et enfants du même père, qui est Dieu ? Voilà les premiers principes que les Spiritualistes doivent prêcher au genre humain, sans distinction de rang, de pays, de langage, de secte ni de fortune.

Agréez, etc.
Repos, avocat.

Cette lettre était accompagnée d'un dessin représentant une tête de grandeur naturelle très correctement exécutée, quoique le médium ne sût pas dessiner, et d'un morceau de musique, paroles, chant et accompagnement de piano, intitulé : le spiritualisme ; le tout avec cette dédicace : « Offert au nom des Spiritualistes de Constantinople à M. Allan Kardec, directeur de la Revue spirite, à Paris. »
Dans le morceau de musique, le chant et les paroles ont seuls été obtenus par voie médianimique ; l'accompagnement a été fait par un artiste.
Si nous publiions toutes les lettres d'adhésion que nous recevons, il nous faudrait y consacrer des volumes. On y verrait des milliers de fois répétée l'expression d'une touchante reconnaissance envers la doctrine Spirite. Beaucoup de ces lettres sont d'ailleurs trop intimes pour être communiquées. Les deux que nous reproduisons ci-dessus ont un intérêt général comme preuve de l'extension que prend de tous côtés le Spiritisme, et du point de vue sérieux sous lequel il est maintenant envisagé, bien loin, comme on le voit, de l'amusement des tables tournantes ; partout on en comprend les conséquences morales, et on le considère comme la base providentielle des réformes promises à l'humanité. Nous sommes heureux de donner par là un témoignage de sympathie et un encouragement à nos lointains confrères. Ce lien, qui existe déjà entre les Spirites des différents points du globe, et qui ne se connaissent que par la conformité de croyance, n'est-il pas un symptôme de ce qui sera plus tard ? Ce lien est une conséquence naturelle des principes qui découlent du Spiritisme ; il ne peut être rompu que par ceux qui en méconnaissent la loi fondamentale : la charité pour tous.

Les dessins mystérieux

Nouveau genre de médianimité

Sous ce titre, le Herald of progress, de New-York, journal consacré aux matières spiritualistes, sous la direction de Andrew Jackson Davis, contient le récit suivant :
« Le 22 novembre dernier, le docteur Hallock fait invité, avec d'autres personnes, chez Mme French, n° 8, 4° avenue, pour être témoin de différentes manifestations spirites, et voir les évolutions d'un crayon de mine de plomb. Vers huit heures, Mme French quitta la chambre où la compagnie était assemblée et s'assit sur un canapé dans un cabinet à côté ; elle ne quitta pas ce siège pendant toute la soirée. Peu après qu'elle est assise elle semble être dans une sorte d'extase, ses yeux sont fixes et hagards. Elle prie le docteur Hallock et le professeur Britton d'examiner la chambre. Ils trouvent sur le lit en face de l'endroit où elle est assise un portefeuille fermé avec un ruban de soie et une bouteille contenant du vin pour servir à l'expérience ; le papier devant servir à faire les dessins était dans le portefeuille. Nous fûmes invités, dit le docteur Hallock, à ne pas toucher au portefeuille ni à la bouteille. Plusieurs crayons et deux morceaux de gomme élastique étaient également sur le lit, mais dans le reste de la chambre on ne trouva ni dessin ni papier. Après cette recherche, M. Cuberton fut prié, par Mme French, de prendre le portefeuille, de le porter dans la chambre occupée par les invités, de l'ouvrir et d'en ôter le contenu. Il y avait du papier ordinaire dont six feuilles de différentes grandeurs furent prises des mains de M. Cuberton par Mme French

et posées sur une table placée devant elle. Celle-ci demanda des épingles, et prenant une bande de papier de 5 ou 6 pouces de long qu'elle plaça sur le bord inférieur du papier, elle attacha les deux bords du papier à la bande. Cela fait, une personne fut priée de prendre le papier et de le faire examiner à la société, de retenir la bande et les épingles et de lui rendre la feuille. La même chose fut faite pour les autres feuilles, et chaque fois les épingles étaient mises en nombre et en des endroits différents, et chaque feuille remise à une autre personne, dans le but de reconnaître le papier au moyen des traces qui devaient correspondre à ceux des bandes. Toutes les feuilles étant examinées et rendues à Mme French, M. Cuberton prit le vin et le lui donna. Elle posa les feuilles sur la table, versa sur chacune une quantité de vin suffisante pour la mouiller entièrement, en l'étendant avec la paume de la main. Ensuite elle s'occupa de les sécher en pressant les feuilles une par une, les roulant, soufflant dessus et les agitant dans l'air. Cela dura quelques minutes ; puis elle fit baisser la mèche de la lampe et approcher les invités. Il est nécessaire de dire que durant l'opération du mouillage une des feuilles de papier était devenue trop sèche et qu'il fallut recommencer l'opération. (Le vin était un simple mélange de jus de raisin et de sucre, autorisé par l'État, et production de la Nouvelle-Angleterre.) Mme French fit alors réintégrer la lumière et pria les personnes de venir s'asseoir près de la porte où elle était : M. Gurney, le professeur Britton, le docteur Warner et le docteur Hallock étaient à six pieds d'elle, et les autres en pleine vue.
« Posant une des feuilles de papier sur la table devant elle, elle plaça plusieurs crayons entre ses doigts ; le docteur Hallock ne la perdit pas de vue ainsi qu'il s'était promis de le faire. Tout étant prêt, Mme French, pour avertir que l'expérience allait commencer, cria : Time (temps) ; alors on vit un mouvement rapide de la main, et pendant un moment des deux mains ; on entendit un bruit vivement répété sur le papier ; les crayons et le papier furent lancés à quelque distance sur le plancher, comme par un mouvement nerveux ; cela dura vingt et une secondes. Le dessin représente un bouquet de fleurs, consistant en hyacinthes, lis, tulipes, etc.
« On opéra successivement sur les autres feuilles. Le n° 2 est aussi un groupe de fleurs. Le n° 3 est une très belle grappe de raisin avec sa tige, ses feuilles, etc. ; il a été fait en vingt et une secondes. Le n° 4 est une tige et des feuilles avec cinq groupes de fruits semblables à des abricots ; les feuilles sont une espèce de fougère. Quand on se prépara pour cette feuille, Mme French demanda combien de temps on lui donnait pour l'exécution ; les uns dirent dix secondes, d'autres moins. Bien, dit Mme French, quand je dirai : une, regardez à vos montres ; au mot quatre, le dessin sera fini. Attention ! une, deux, trois, quatre, et le dessin fut fait, c'est-à-dire en quatre secondes. Le n° 5 représente une branche de groseillier, de laquelle partent douze grappes de groseilles vertes avec fleurs et feuilles, entourée de feuilles d'une autre espèce. Ce dessin fut présenté par madame French, étant en extase, à M. Bruckmaster, de Pittsbourg, comme venant de l'Esprit de sa sœur, en exécution de la promesse que cet Esprit lui avait faite. Le temps employé fut deux secondes. Le n° 6, qui peut être considéré comme le chef-d'œuvre de la série, est un dessin de 9 pouces sur 4 ; il consiste en fleurs et feuillages en blanc sur fond ombré ; c'est-à-dire que le dessin est de la couleur naturelle du papier, les contours marqués et les intérieurs colorés par le crayon. Sauf deux autres dessins produits de la même manière à une autre occasion, ils sont toujours au crayon sur fond blanc. Au centre de ce groupe de fleurs et au bas de la page est une main tenant un livre ouvert de 1 pouce et un quart sur trois quarts ; les coins n'en sont pas exactement à angles droits ; mais ce qui est très curieux, les trous des épingles faits primitivement pour reconnaître le papier, marquent les quatre coins du livre. Sur le haut de la page de gauche est écrit : Galatians vi, et ensuite les six premiers versets et une partie du seizième de ce chapitre qui couvrent presque les deux pages entières en caractères très lisibles par une bonne lumière, à l'œil nu ou avec une loupe. On compte plus de cent mots bien écrits. Le temps employé fut treize secondes. Quand on eut constaté la coïncidence des trous du papier avec ceux de la bande, madame French, encore en extase, pria les personnes présentes de certifier par écrit ce qu'elles venaient de voir. Alors on écrivit en marge du dessin ce qui suit : « Exécuté en treize secondes en notre présence par madame French ; certifié par les soussignés, le 22 novembre 1860, n° 8, 4° avenue. Suivent dix-neuf signatures. »
Nous n'avons aucun motif de douter de l'authenticité du fait, ni de suspecter la bonne foi de Mme French, que nous ne connaissons pas ; mais on conviendra que cette manière de procéder aurait

quelque chose de peu convainquant pour nos incrédules, qui ne manqueraient pas d'objections à faire et de dire que tous ces préparatifs ont trop un air de famille avec ceux de la prestidigitation qui fait même les choses sans autant d'embarras apparents ; nous avouons être un peu de leur avis. Que les dessins aient été produits, c'est incontestable ; l'origine seulement ne nous semble pas prouvée d'une manière authentique. Quoi qu'il en soit, en admettant qu'il n'y ait eu aucune supercherie, c'est sans contredit un fait des plus curieux d'écriture et de dessin directs, dont la théorie nous explique la possibilité. Sans cette théorie de pareils faits seraient de prime abord relégués parmi les fables ou les tours d'escamotage ; mais par cela même qu'elle nous fait connaître les conditions dans lesquelles les phénomènes peuvent se produire, elle doit nous rendre d'autant plus circonspects pour ne les accepter qu'à bon escient.
Les médiums américains ont décidément une spécialité pour la production des phénomènes extraordinaires, car les journaux du pays sont remplis d'une foule de faits de ce genre, dont nos médiums européens sont loin d'approcher ; aussi dit-on, de l'autre côté de l'Atlantique, que nous sommes encore très arriérés en Spiritisme. Quand nous avons demandé aux Esprit la raison de cette différence, ils ont répondu : « A chacun son rôle ; le vôtre n'est pas le même, et Dieu ne vous a pas donné la plus petite part dans l'œuvre régénératrice. » A considérer le mérite des médiums au point de vue de la rapidité d'exécution, de l'énergie et de la puissance des effets, les nôtres sont pâles à côté de ceux-là, et pourtant nous en connaissons beaucoup qui n'échangeraient pas les simples et consolantes communications qu'ils obtiennent contre les prodiges des médiums américains ; elles suffisent pour leur donner la foi, et ils préfèrent ce qui touche l'âme à ce qui frappe les yeux ; la morale qui console et rend meilleur aux phénomènes qui étonnent. Un instant en Europe on s'est préoccupé des faits matériels ; mais bientôt on les a négligés pour la philosophie qui ouvre un plus vaste champ à la pensée, et tend au but final et providentiel du Spiritisme : la régénération sociale. Chaque peuple a son génie particulier et ses tendances spéciales, et chacun, dans les limites qui lui sont assignées, concourt aux vues de la Providence. Le plus avancé sera celui qui marchera le plus vite dans la voie du progrès moral, car c'est celui qui s'approchera le plus des desseins de Dieu.

Exploitation du Spiritisme

L'Amérique du Nord revendique à juste titre d'honneur d'avoir la première, dans ces derniers temps, révélé les manifestations d'outre-tombe ; pourquoi faut-il qu'elle ait aussi la première donné l'exemple du trafic, et que chez ce peuple, si avancé à tant d'égards, et si digne de nos sympathies, l'instinct mercantile ne se soit pas arrêté au seuil de la vie éternelle ? Qu'on lise ses journaux, et l'on y verra à chaque page des annonces comme celles-ci :
« Mistress S. E. Royers, somnambule, médium médecin, guérit psychologiquement par sympathie. Traitement ordinaire si c'est nécessaire. - Description de la figure, de la moralité et de l'Esprit des personnes. De dix heures à midi ; de deux à cinq ; de sept à dix du soir ; les vendredis, samedis et dimanches exceptés, si ce n'est par abonnement. Prix : 1 dollar l'heure (5 fr. 42 c.). »
Nous pensons que la sympathie de ce médium pour ses malades doit être en raison directe du nombre de dollars qu'on lui paie. Nous croyons superflu de donner les adresses.
« Mistress E. C. Morris, médium écrivain ; de dix heures à midi ; de deux à quatre ; de sept à neuf du soir. »
« J. B. Conklin, médium ; reçoit les visiteurs tous les jours et tous les soirs dans ses salons. Se rend à domicile. »
« A. C. Styles, médium lucide, garantit le diagnostic exact de la maladie de la personne présente, sous perte des honoraires. Règles qui sont strictement observées : Pour un examen lucide et les prescriptions, quand la personne est présente, 2 dol. ; pour descriptions psychonométriques des caractères, 3 dol. Ne pas oublier que les consultations sont payées d'avance. »
« Aux amateurs du Spiritualisme. Mistress Beck, médium crisiaque, parlant, épelant, frappant et grattant. Les véritables observateurs peuvent la consulter de 9 heures du matin à 10 heures du soir, dans sa maison. Un médium frappeur très puissant est associé à mistress Beck. »

Croit-on que ce commerce ne soit le fait que d'obscurs et ignorants spéculateurs ? Voici qui prouve le contraire :
« Le docteur G. A. Redman, médium éprouvé, est de retour dans la ville de New-York ; on le trouve à son domicile où il reçoit comme autrefois. »
Le trafic du Spiritualisme s'est étendu jusqu'aux objets usuels ; c'est ainsi que nous avons lu dans le Spiritual Telegraph, de New-York, l'annonce de « Allumettes Spirituelles ; nouvelle invention sans frottoirs et sans odeur. »
Ce qui est plus honorable pour le pays que ces annonces, c'est l'article ci-après que nous trouvons dans le Weekly American, de Baltimore, du 5 février 1859.
« Statistique du Spiritualisme. Le Spiritual Register, de 1859, estime le nombre des Spiritualistes dans les États-Unis à 1,284,000. Dans le Maryland il y en a 8,000. Le nombre total dans le monde est évalué à 1,900,000. Le Register compte 1,000 orateurs spiritualistes, 40,000 médiums tant publics que privés ; 500 livres et brochures, 6 journaux hebdomadaires, 4 mensuels et 3 semi-menstiels consacrés à cette cause. »
Les médiums spéculateurs ont gagné l'Angleterre ; on en compte à Londres plusieurs qui ne prennent pas moins d'une guinée par séance. Espérons que s'ils tentaient de s'introduire en France, le bon sens des vrais Spirites en ferait justice.
La production des effets matériels excite la curiosité plus qu'elle ne touche le cœur ; de là, chez les médiums qui ont une aptitude spéciale pour obtenir ces effets, une propension à exploiter cette curiosité ; ceux qui n'ont que des communications morales d'un ordre élevé ont une répugnance instinctive pour tout ce qui sent la spéculation en ce genre. Il y a pour cela, chez les premiers, un double motif : c'est d'abord que l'exploitation de la curiosité est plus lucrative, car les curieux abondent en tous pays ; secondement que les phénomènes physiques agissant moins sur le moral, il y a chez eux moins de scrupule ; leur faculté est à leurs yeux un don qui doit les faire vivre, comme une belle voix pour le chanteur ; la question morale est secondaire ou nulle. Aussi, une fois entrés dans cette voie, l'appât du gain développe le génie de la ruse ; comme il faut gagner son argent, on ne veut pas faillir à sa réputation d'habileté en restant court. Qui sait d'ailleurs si le client qui vient aujourd'hui reviendra demain ? Il faut donc le satisfaire à tout prix, et si l'Esprit ne donne pas, on lui vient en aide, ce qui est bien autrement facile pour les faits matériels que pour les communications intelligentes d'une haute portée morale et philosophique ; la prestidigitation a pour les premiers des ressources qui lui font absolument défaut pour les autres. C'est pourquoi nous disons qu'il faut avant tout considérer la moralité du médium ; que la meilleure garantie contre la supercherie est dans son caractère, son honorabilité, son désintéressement absolu ; partout où se glisse l'ombre d'intérêt, quelque minime qu'il soit, on est en droit de suspicion. La fraude est toujours coupable, mais quand elle s'attache aux choses de l'ordre moral elle est sacrilège. Celui qui, ne connaissant le Spiritisme que de nom, cherche à en imiter les effets, n'est pas plus répréhensible que le saltimbanque qui imite les expériences du savant physicien ; mieux vaudrait sans doute que cela n'eût pas lieu, mais en réalité il ne trompe personne, car il ne fait pas mystère de sa qualité : il ne cache que ses moyens. Il en est autrement de celui qui connaît la sainteté de ce qu'il contrefait dans un ignoble but de spéculation ; c'est plus que de la fraude, c'est de l'hypocrisie, car il se donne pour ce qu'il n'est pas ; et il est encore plus coupable si, possédant en réalité quelques facultés, il s'en sert pour mieux abuser de la confiance qu'on lui accorde ; mais Dieu sait ce qu'il lui réserve peut-être dès ici-bas. Si les faux médiums ne faisaient tort qu'à eux-mêmes, il n'y aurait que demi-mal ; le plus fâcheux ce sont les armes qu'ils fournissent aux incrédules, et le discrédit qu'ils jettent sur la chose dans l'esprit des indécis, dès que la fraude est reconnue. Nous ne contestons pas les facultés, même puissantes, de certains médiums mercenaires, mais nous disons que l'appât du gain est une tentation de fraude qui doit inspirer une défiance d'autant plus légitime qu'on ne peut voir dans cette exploitation l'effet d'un excès de zèle pour l'unique bien de la chose. N'y aurait-il même pas de fraude, le blâme n'en devrait pas moins atteindre celui qui spécule sur une chose aussi sacrée que les âmes des morts.

Variétés

Les visions de M. O.

Nous extrayons le récit suivant du Spiritual Magazine publié à Londres, numéro d'avril 1861.

« M. O…, gentilhomme du Glocestershire, n'avait jamais eu de visions jusqu'au moment où il vint habiter P…, le 3 octobre 1859. Environ quinze jours après son arrivée il commença à en avoir la nuit ; c'étaient d'abord des rayons de lumière qui venaient éclairer sa chambre en passant par la croisée ; il y fit peu attention, attribuant cela à la lanterne d'un surveillant ou à un long éclair. Cependant, une nuit qu'il fixait ses yeux sur le mur de sa chambre, il vit se former une rose et ensuite des étoiles de diverses formes. Une autre nuit il vit, dans la mystérieuse lumière, deux anges magnifiques tenant une trompette. Cette nuit-là M. O… s'était retiré plus tôt que de coutume à cause d'une légère souffrance qu'il avait ressentie. La présence de ces deux anges, qui dura une ou deux secondes, lui fit éprouver une douce sensation, qui dura même après leur départ.

« La semaine suivante, la même lumière lui apparut avec la figure d'un enfant embrassant un petit chat. Plusieurs autres figures parurent de même, mais trop obscures pour être distinguées. En mars, il vit le profil d'une dame entourée d'un cercle lumineux ; il reconnut sa mère, et s'écria tout joyeux : Ma mère ! ma mère ! mais cette vision s'évanouit aussitôt. Dans la même nuit, il vit une très belle dame en toilette de ville avec un chapeau sur la tête.

« Une ou deux nuits après il vit un joli petit chien et un petit garçon. Une lumière lui apparut ensuite, semblable à celle d'une fenêtre dont le contour n'était pas nettement marqué, ce qui se renouvela quatre fois, et les trois premières fois pendant environ une demi-minute. M. O… se recueillit et chercha à deviner le sens de cette vision, et crut qu'elle signifiait qu'il n'avait plus que trois ans ou trois mois à vivre. La lumière revint encore une fois ; M. O… se leva sur son séant et la lumière disparut au bout d'une minute.

« Le 3 avril il vit une lumière faisant l'effet d'une fente lumineuse, et dans l'intérieur de la chambre une partie de figure d'homme : le front, les yeux et le nez étaient seuls visibles ; les yeux très grands et très saillants le regardaient avec fixité. Cela disparut bientôt. Aux dates ci-après il eut encore les visions suivantes :

« 4 avril. - Figure et buste d'une dame souriant à deux petits enfants qui s'embrassaient l'un l'autre. Un peu après c'était le haut de la tête d'un homme que M. O… a reconnu aux cheveux et au front pour un de ses amis mort récemment. - 27 juillet. - Une main dirigée vers le bas. Ceci apparut d'abord sur le mur comme une lumière phosphorescente et prit graduellement la forme d'une main. Alors il vit une tête d'homme âgé appartenant à cette main, et un petit oiseau gris à plumes claires. Cette figure le regardait d'un air solennel, mais disparut ; il en éprouva une certaine crainte et se sentit trembler, mais en même temps il éprouvait une sensation de chaleur agréable. Il vit aussi un rouleau de papier sur lequel il y avait des hiéroglyphes. - 12 décembre. - Un oiseau sur son nid donnant la becquée à ses petits. - 13 décembre. - Deux têtes de léopards. - 15 d°. - Un fort coup qui fut entendu par miss S… dans sa chambre, et qui réveilla M. O… profondément endormi. - 16 d°. - Un bruit de cloches entendu aussi par miss S… - Un ange avec un petit enfant brillant qui se sont changés en fleurs. - Une tête de cerf avec de grandes cornes. - 18 d°. - Quelques figures et deux colombes. - 20 d°. - Plusieurs figures d'hommes, de femmes et d'enfants. - 1° janvier. - Un grand bateau de l'arrière duquel une tête d'enfant s'élevait graduellement et finit par s'envoler à l'avant. - 3 janvier. - Un chérubin et un enfant.

« Une nuit il vit une peinture représentant un superbe paysage ; c'était comme une ouverture dans l'obscurité ; il voyait des prairies, des champs, des arbres, etc., un homme se promenant et une vache. La plus belle clarté du soleil éclairait ce paysage. Ce qu'il y a de particulier à ces visions lumineuses, c'est que très souvent la lumière éclaire toute la chambre, de manière à laisser voir les meubles comme en plein jour ; quand elle disparaît tout rentre dans l'obscurité.

« M. O… a eu bien d'autres visions dont il a négligé de prendre note. »

Il nous semble qu'il y en a suffisamment pour nous permettre de les apprécier, et nous ne pensons pas qu'aucune personne éclairée sur la cause et la nature des phénomènes spirites puisse les considérer comme de véritables apparitions. Si l'on veut bien se reporter au premier article de ce

numéro où nous avons essayé de déterminer le caractère de l'hallucination, on comprendra l'analogie qu'elles ont avec les figures qui se présentent souvent dans le demi-sommeil, et qu'elles doivent avoir les mêmes causes. Nous en serions convaincu par le seul fait de la multitude d'animaux qu'il a vus. On sait qu'il n'y a pas d'Esprits d'animaux errants dans le monde invisible, et que, par conséquent, il ne peut y avoir d'apparitions d'animaux, sauf le cas où un Esprit ferait naître une apparence de ce genre dans un but déterminé, ce qui ne serait toujours qu'une apparence, et non l'Esprit réel de tel ou tel animal. Le fait des apparitions est incontestable, mais il faut se garder d'en voir partout, et de prendre pour telles les jeux de certaines imaginations faciles à s'exalter, ou la vue rétrospective des images empreintes dans le cerveau. La minutie même avec laquelle M. O… relève certaines particularités insignifiantes est un indice de la nature des préoccupations de son esprit.
En résumé, nous ne trouvons rien dans les visions de M. O… qui ait le caractère des apparitions proprement dites, et nous croyons qu'il y a beaucoup d'inconvénient à donner de pareils faits sans commentaires, et sans faire de prudentes réserves, parce qu'on fournit sans le vouloir des armes à la critique.

Les Esprits et la grammaire

Une grave erreur grammaticale a été découverte dans le Livre des Esprits par un profond critique qui nous a adressé la note suivante :
« Je lis, page 384, paragraphe 911, ligne 23, dans votre Livre des Esprits :
« Il y a beaucoup de personnes qui disent : Je veux ; mais la volonté n'est que sur les lèvres ; ils veulent et ils sont bien aises que cela ne soit pas. » Si vous aviez mis : « Elles veulent et elles sont bien aises que cela ne soit pas, » ne croyez-vous pas que le français y eût gagné ? Je serais tenté de croire que votre Esprit écrivain protecteur est un farceur qui vous fait commettre des fautes de langage. Dépêchez-vous de le punir et surtout de le corriger. »
Nous regrettons de ne pouvoir adresser nos remerciements à l'auteur de cette remarque ; mais c'est sans doute par modestie et pour se soustraire aux témoignages de notre reconnaissance qu'il a oublié de mettre son nom et son adresse, et qu'il s'est borné à signer : Un Esprit protecteur de la langue française. Puisqu'il paraît que ce monsieur, ou cet Esprit, se donne la peine de lire nos ouvrages, nous prions les bons Esprits de vouloir bien lui mettre notre réponse sous les yeux.
Il demeure évident que ce monsieur sait que le substantif personne est du féminin, et que les adjectifs et les pronoms s'accordent en genre et en nombre avec le substantif auquel ils se rapportent. Malheureusement on n'apprend pas tout dans les écoles, surtout en fait de langue française ; si ce monsieur, qui se déclare le protecteur de notre langue, avait franchi les limites de la grammaire de Lhomond, il saurait qu'on trouve dans Regnard la phrase suivante : Quoique ces trois personnes eussent des intérêts bien différents, ils étaient tous, néanmoins, tourmentÉs de la même passion ; et cette autre dans Vaugelas : Les personnes consommées dans la vertu ont en toutes choses une droiture d'esprit et une attention judicieuse qui les empêche d'être mÉdisants ; de là cette règle que l'on trouve dans la Grammaire normale des Examens, par MM. Lévi Alvarès et Rivail, dans celle de Boniface, etc.
« On emploie quelquefois, par syllepse, le pronom il pour remplacer le substantif personne, quoique ce dernier mot soit féminin. Cet accord ne peut avoir lieu que lorsque, dans la pensée, le mot personne ne représente pas exclusivement des femmes, et en outre quand le mot il en est assez éloigné pour que l'oreille n'en soit pas choquée. »
A l'égard du pronom personne, qui est masculin, on trouve la remarque suivante : « Cependant quand le pronom personne, désigne spécialement une femme, l'adjectif qui s'y rapporte peut se mettre au féminin ; on peut dire : Personne n'est plus jolie que Rosine (Boniface).
Les Esprits qui ont dicté la phrase en question ne sont donc pas tout à fait aussi ignorants que le prétend ce monsieur ; nous serions même tenté de croire qu'ils en savent un peu plus que lui, quoique en général ils se piquent assez peu d'exactitude grammaticale, à l'instar de plus d'un de nos savants qui ne sont pas tous de première force sur l'orthographe. Moralité : Il est bon de savoir avant de critiquer.

Quoi qu'il en soit, pour calmer les scrupules de ceux qui n'en sauraient pas davantage, et croiraient la doctrine en péril pour une faute de langue réelle ou supposée, nous avons changé cet accord dans la cinquième édition du Livre des Esprits qui vient de paraître, puisque :
. . . . Sans peine, aux rimeurs hasardeux
L'usage encor, je crois, laisse le choix des deux.
C'est vraiment plaisir de voir la peine que se donnent les adversaires du Spiritisme pour l'attaquer avec toutes les armes qui leur tombent sous la main ; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que, malgré la multitude des traits qu'on lui décoche, malgré les pierres qu'on sème sur sa route, malgré les pièges qu'on lui tend pour le faire dévier de son but, aucun n'a encore trouvé le moyen de l'arrêter dans sa marche, et qu'il gagne un terrain désespérant pour ceux qui croyaient l'abattre en lui donnant des chiquenaudes. Après les chiquenaudes, les athlètes du feuilleton ont essayé les coups de massue : il n'en a pas même été ébranlé, et il n'en a couru que plus vite.

Dissertations et enseignements spirites

Par dictées spontanées

Rôle des médiums dans les communications
(Obtenu par M. d'Ambel, médium de la Société.)
Quelle que soit la nature des médiums écrivains, qu'ils soient mécaniques, semi-mécaniques, ou simplement intuitifs, nos procédés de communication avec eux ne varient pas essentiellement. En effet, nous communiquons avec les Esprits incarnés eux-mêmes, comme avec les Esprits proprement dits, par le seul rayonnement de notre pensée.
Nos pensées n'ont pas besoin du vêtement de la parole pour être comprises par les Esprits, et tous les Esprits perçoivent la pensée que nous désirons leur communiquer, par cela seul que nous dirigeons cette pensée vers eux, et ce en raison de leurs facultés intellectuelles ; c'est-à-dire que telle pensée peut être comprise par tels et tels, suivant leur avancement, tandis que chez tels autres, cette pensée ne réveillant aucun souvenir, aucune connaissance au fond de leur cœur ou de leur cerveau, n'est pas perceptible pour eux. Dans ce cas, l'Esprit incarné qui nous sert de médium est plus propre à rendre notre pensée pour les autres incarnés, bien qu'il ne la comprenne pas, qu'un Esprit désincarné et peu avancé ne pourrait le faire, si nous étions forcé de recourir à son intermédiaire ; car l'être terrestre met son corps, comme instrument, à notre disposition, ce que l'Esprit errant ne peut faire.
Ainsi, quand nous trouvons dans un médium le cerveau meublé de connaissances acquises dans sa vie actuelle, et l'Esprit riche de connaissances antérieures latentes, propres à faciliter nos communications, nous nous en servons de préférence, parce qu'avec lui le phénomène de la communication nous est beaucoup plus facile qu'avec un médium dont l'intelligence serait bornée, et dont les connaissances antérieures seraient restées insuffisantes. Nous allons nous faire comprendre par quelques explications nettes et précises.
Avec un médium dont l'intelligence actuelle ou antérieure se trouve développée, notre pensée se communique instantanément d'Esprit à Esprit, par une faculté propre à l'essence de l'Esprit lui-même. Dans ce cas, nous trouvons dans le cerveau du médium les éléments propres à revêtir notre pensée du vêtement de la parole qui correspond à cette pensée, et cela, que le médium soit intuitif, semi-mécanique ou mécanique pur. C'est pourquoi, quelle que soit la diversité des Esprits qui se communiquent à un médium, les dictées obtenues par lui, tout en procédant d'Esprits divers, portent-elles un cachet de forme et de couleur personnel à ce médium. Oui, bien que la pensée lui soit tout à fait étrangère, bien que le sujet sorte du cadre dans lequel il se meut habituellement lui-même, bien que ce que nous voulons dire ne provienne en aucune façon de lui, il n'en influence pas moins la forme, par les qualités, les propriétés qui sont adéquates à son individu. C'est absolument comme lorsque vous regardez différents points de vue avec des lunettes nuancées, vertes, blanches ou bleues ; bien que les points de vue ou objets regardés soient tout à fait opposés et tout à fait indépendants les uns des autres, ils n'en affectent pas moins toujours une teinte qui provient de la couleur des lunettes. Ou mieux, comparons les médiums à ces bocaux pleins de liquides colorés et

transparents que l'on voit dans la montre des officines pharmaceutiques ; eh bien ! nous sommes comme des lumières qui éclairons certains points de vue moraux, philosophiques et internes, à travers des médiums bleus, verts ou rouges, de telle sorte que nos rayons lumineux, obligés de passer à travers des verres plus ou moins bien taillés, plus ou moins transparents, c'est-à-dire par des médiums plus ou moins intelligents, n'arrivent sur les objets que nous voulons éclairer qu'en empruntant la teinte, ou mieux la forme propre et particulière à ces médiums. Enfin pour terminer par une dernière comparaison, nous, Esprits, sommes comme des compositeurs de musique qui avons composé ou voulons improviser un air, et n'avons sous la main qu'un piano, qu'un violon, qu'une flûte, qu'un basson ou qu'un sifflet de deux sous. Il est incontestable qu'avec le piano, la flûte ou le violon nous exécuterons notre morceau d'une manière très compréhensible pour nos auditeurs ; bien que les sons provenant du piano, du basson ou de la clarinette soient essentiellement différents les uns des autres, notre composition n'en sera pas moins identiquement la même, sauf les nuances du son. Mais si nous n'avons à notre disposition qu'un sifflet de deux sous ou qu'un entonnoir de fontainier, là pour nous gît la difficulté.

En effet, quand nous sommes obligés de nous servir de médiums peu avancés, notre travail devient bien plus long, bien plus pénible, parce que nous sommes obligés d'avoir recours à des formes incomplètes, ce qui est une complication pour nous ; car alors nous sommes forcés de décomposer nos pensées et de procéder, mots par mots, lettres par lettres, ce qui est un ennui et une fatigue pour nous, et une entrave réelle à la promptitude et au développement de nos manifestations.

C'est pourquoi nous sommes heureux de trouver des médiums bien appropriés, bien outillés, munis de matériaux prêts à fonctionner, bons instruments en un mot, parce qu'alors notre périsprit agissant sur le périsprit de celui qui nous médianimisons, n'a plus qu'à donner l'impulsion à la main qui nous sert de porte-plume ou de porte-crayon ; tandis qu'avec les médiums insuffisants, nous sommes obligés de faire un travail analogue à celui que nous faisons quand nous nous communiquons par des coups frappés, c'est-à-dire en désignant lettre par lettre, mot par mot, chacune des phrases qui forment la traduction des pensées que nous voulons communiquer.

C'est pour ces raisons que nous nous sommes adressés de préférence aux classes éclairées et instruites, pour la divulgation du Spiritisme et le développement des facultés médianimiques scriptives, bien que ce soit parmi ces classes que se rencontrent les individus les plus incrédules, les plus rebelles et les plus immoraux. C'est que de même que nous laissons aujourd'hui, aux Esprits jongleurs et peu avancés, l'exercice des communications tangibles de coups et d'apports, de même les hommes peu sérieux parmi vous préfèrent-ils la vue des phénomènes qui frappent leurs yeux ou leurs oreilles, aux phénomènes purement spirituels, purement psychologiques.

Quand nous voulons procéder par dictées spontanées, nous agissons sur le cerveau, sur les casiers du médium, et nous assemblons nos matériaux avec les éléments qu'il nous fournit, et cela tout à fait à son insu ; c'est comme si nous prenions dans sa bourse les sommes qu'il peut y avoir, et que nous en arrangions les différentes monnaies suivant l'ordre qui nous paraîtrait le plus utile.

Mais quand le médium veut lui-même nous interroger de telle ou telle façon, il est bon qu'il y réfléchisse sérieusement afin de nous questionner d'une façon méthodique, en nous facilitant ainsi notre travail de réponse. Car, comme Éraste te l'a dit, dans une précédente instruction, votre cerveau est souvent dans un désordre inextricable, et il nous est aussi pénible que difficile de nous mouvoir dans le dédale de vos pensées. Quand des questions doivent être posées par des tiers, il est bon, il est utile que la série des questions soit communiquée, par avance, au médium, pour que celui-ci s'identifie avec l'Esprit de l'évocateur, et s'en imprègne pour ainsi dire ; parce que nous-mêmes avons alors bien plus de facilité pour répondre, par l'affinité qui existe entre notre périsprit et celui du médium qui nous sert d'interprète.

Certainement, nous pouvons parler mathématiques au moyen d'un médium qui y a l'air tout à fait étranger ; mais souvent l'Esprit de ce médium possède cette connaissance à l'état latent, c'est-à-dire personnel à l'être fluidique et non à l'être incarné, parce que son corps actuel est un instrument rebelle au contraire à cette connaissance. Il en est de même de l'astronomie, de la poésie, de la médecine et des langues diverses ainsi que de toutes les autres connaissances particulières à l'espèce

humaine. Enfin, nous avons encore le moyen de l'élaboration pénible en usage avec les médiums complètement étrangers au sujet traité, en assemblant les lettres et les mots comme en typographie.
Comme nous l'avons dit, les Esprits n'ont pas besoin de revêtir leur pensée ; ils perçoivent et communiquent la pensée, par ce fait seul qu'elle existe en eux. Les êtres corporels, au contraire, ne peuvent percevoir la pensée que revêtue. Tandis que la lettre, le mot, le substantif, le verbe, la phrase en un mot, vous sont nécessaires pour percevoir même mentalement, aucune forme visible ou tangible n'est nécessaire pour nous.

Éraste et Timothée, Esprits protecteurs des médiums.

L'Hôtel-Dieu
(Obtenu par M. A. Didier, médium de la Société.)
Un soir d'hiver je suivais les quais sombres qui avoisinent Notre-Dame ; c'est le quartier du désespoir et de la mort ; un poète l'a bien compris ; ce quartier a toujours été, depuis la Cour des Miracles jusqu'à la Morgue, le réceptacle de toutes les misères humaines. Aujourd'hui que tout tombe, ces immenses monuments de l'agonie que l'homme appelle hôpitaux de l'Hôtel-Dieu vont tomber peut-être aussi. Je regardais ces lumières blafardes qui percent ces sombres murs, et je me disais : Que de morts désespérées ! quelle fosse commune de la pensée qui engloutit chaque jour tant de cœurs changés, tant d'innocences gangrenées ! C'est donc là, me disais-je, que sont morts tant de rêveurs, poètes, artistes ou savants ! Il y a un petit couloir en pont au-dessus de la rivière qui clapote lourdement ; c'est là que passent ceux qui ne sont plus. Les morts entrent alors dans un autre bâtiment sur la façade duquel on devrait écrire comme à la porte de l'Enfer : Ici plus d'espérance. En effet, c'est là que le corps se découpe pour servir à la science ; mais c'est là aussi que la science dérobe à la foi le moindre reste d'espérance.
En proie à ces pensées j'avais fait quelques pas, mais la pensée va plus vite que nous. Je fus rejoint par un jeune homme jaune et grelottant qui me demanda sans façon du feu pour sa pipe ; c'était un carabin, comme on dit. Aussitôt dit, aussitôt fait ; je fumais aussi et j'entrai en conversation avec l'inconnu ; pâle, amaigri et affaibli par les veilles, front vaste et oeil triste, tel était au premier coup d'oeil l'aspect de cet homme. Il paraissait penseur, je lui fis part de mes pensées. - Je viens de disséquer, dit-il, mais je n'ai trouvé que la matière. Ah ! mon Dieu, ajouta-t-il avec un sang-froid glacial, si vous voulez vous débarrasser de cette étrange maladie que l'on nomme croyance à l'immortalité de l'âme, allez voir chaque jour, comme moi, se dissoudre avec tant d'uniformité cette matière que l'on nomme le corps ; allez voir comment s'éteignent ces cerveaux enthousiastes, ces cœurs généreux ou dégradés ; allez voir si le néant qui les saisit n'est pas le même chez tous. Quelle folie de croire ! Je lui demandai son âge. - J'ai 24 ans, me dit-il ; sur ce je vous quitte, car il fait bien froid.
Est-ce donc là, me demandai-je en le voyant s'éloigner, le résultat de la science ?

Gérard de Nerval.
Je continuerai.

Nota. A quelques jours de là, madame Costel obtint en particulier la communication suivante, dont l'analogie avec la précédente offre une particularité remarquable.
« Je suivais un soir les quais déserts ; il faisait beau et chaud ; les étoiles d'or se détachaient sur le sombre azur ; la lune arrondissait son cercle élégant, et son blanc rayon éclairait comme un sourire l'eau profonde. Les peupliers, muets gardiens de la rive, élançaient leurs formes sveltes, et je passais lentement, regardant tour à tour le reflet des astres dans l'eau, et le reflet de Dieu dans la voûte azurée. Devant moi marchait une femme, et avec une curiosité puérile je suivais ses pas qui semblaient régler les miens. Longtemps nous marchâmes ainsi ; arrivés devant la façade de l'Hôtel-Dieu, trouée çà et là de points lumineux, elle s'arrêta, et se tournant vers moi, elle m'adressa subitement la parole, comme si j'eusse été son compagnon. - Ami, dit-elle, crois-tu que ceux qui souffrent ici souffrent plus de l'âme que du corps ? ou crois-tu que la douleur physique éteigne la lueur divine ? - Je crois, répondis-je, profondément surpris, que, pour la plupart des malheureux qui, à cette heure, souffrent et agonisent, la douleur physique est le répit et l'oubli de leurs misères

habituelles. - Tu te trompes, ami, reprit-elle en souriant gravement ; la maladie est une suprême angoisse pour les déshérités de la terre, pour les pauvres, les ignorants et les abandonnés ; elle ne verse l'oubli qu'à ceux qui, semblables à toi, ne souffrent que de la nostalgie des biens rêvés et ne connaissent que les douleurs idéales couronnées de violettes. Je voulus parler ; elle me fit signe de me taire, et élevant sa blanche main vers l'hôpital : ici, dit-elle, s'agitent des malheureux qui calculent le nombre d'heures volées par la maladie à leur salaire ; ici des femmes dans les angoisses songent au cabaret qui engourdit le chagrin et fait oublier à leurs maris le pain des enfants ; ici, là, partout, les préoccupations terrestres étreignent et étouffent la pâle lueur de l'espérance qui ne peut se glisser dans ces âmes désolées. Dieu est encore plus oublié de ces malheureux, vaincus par la souffrance, qu'il ne l'est dans leur patient labeur ; c'est que Dieu est bien haut, bien loin, tandis que la misère est proche ; donc, que faire pour donner à ces hommes, à ces femmes, l'élan moral nécessaire pour qu'ils dépouillent leur enveloppe charnelle, non comme des insectes rampants, mais comme des créatures intelligentes, ou pour qu'ils rentrent moins sombres et moins désespérés dans la bataille de la vie ? Toi, rêveur ; toi, poète qui rimes des sonnets à la lune, as-tu jamais pensé à ce formidable problème que seuls peuvent résoudre deux mots : charité et amour ?
La femme semblait grandir, et le frisson des choses divines courait en moi. Écoute encore, reprit-elle, et sa grande voix semblait remplir la cité de son harmonie : Allez tous, vous les puissants, les riches, les intelligents ; allez répandre une merveilleuse nouvelle ; dites à ceux qui souffrent et qui sont abandonnés, que Dieu, leur père, n'est plus réfugié dans le ciel inaccessible, et qu'il leur envoie pour les consoler et les assister les Esprits de ceux qu'ils ont perdus ; que leurs pères, leurs mères, leurs enfants, penchés à leur chevet et leur parlant la langue connue, leur apprendront qu'au delà de la tombe brille une jeune aurore qui dissipe, comme une nuée, les maux terrestres. L'ange ouvrit les yeux de Tobie ; que l'ange de l'amour ouvre à son tour les âmes fermées de ceux qui souffrent sans espoir ; et disant cela, la femme toucha légèrement mes paupières, et je vis à travers les murs de l'hôpital les Esprits, pures flammes, qui faisaient resplendir les salles désolées. Leur union avec l'humanité se consommait, et les plaies de l'âme et du corps étaient pansées et adoucies par le baume de l'espérance. Des légions d'Esprits, plus innombrables et plus brillants que les étoiles, chassaient devant eux, comme d'impures vapeurs, le désespoir, le doute ; et de l'air, de la terre, du fleuve s'échappait un seul mot : amour.
Je restai longtemps immobile et transporté hors de moi-même ; puis les ténèbres envahirent de nouveau la terre ; l'espace devint désert. Je regardai autour de moi, la femme n'y était plus ; un grand tremblement m'agitait, et je demeurais étranger à ce qui m'entourait. Depuis cette nuit on me nomma le rêveur et le fou. Oh ! quelle douce et sublime folie que celle de croire au réveil de la tombe ; mais qu'elle est navrante et stupide la folie qui montre le néant comme l'unique compensation de nos misères, comme l'unique récompense des vertus obscures et modestes ! Quel est ici le véritable fou : celui qui espère, ou celui qui désespère ?

Alfred de Musset.

Après la lecture de cette communication, Gérard de Nerval dicte spontanément ce qui suit, par un autre médium, M. Didier :
« Mon noble ami Musset a terminé pour moi ; nous nous étions entendus ; seulement il fallait, puisque la suite était tout à fait la réponse à la première partie que j'ai dictée, il fallait, dis-je, un style différent et des images plus consolantes. »

La prière
(Envoi de M. Sabo, de Bordeaux.)
Tempête des passions humaines, étouffoir des bons sentiments dont tous les Esprits incarnés ont au fond de la conscience une vague intuition, qui calme votre furie ? C'est la prière qui doit protéger les hommes contre le flux de cet océan dont le sein recèle les monstres hideux de l'orgueil, de l'envie, de la haine, de l'hypocrisie, du mensonge, de l'impureté, du matérialisme et des blasphèmes. La digue que vous leur opposez par la prière est construite avec la pierre et le ciment le plus dur, et dans leur impuissance à la franchir, ils viennent s'épuiser en vains efforts contre elle et rentrent

sanglants et meurtris au fond de l'abîme. O prière du cœur, invocation incessante de la créature au créateur, si l'on connaissait ta force, que de cœurs entraînés par faiblesse auraient recours à toi au moment de tomber ! Tu es le précieux antidote qui guérit les plaies presque toujours mortelles que la matière fait à l'esprit en faisant courir dans ses veines le poison de ses sensations brutales. Mais qu'il est restreint le nombre de ceux qui prient bien ! Croyez-vous qu'après avoir consacré une grande partie de votre temps à réciter les formules que vous avez apprises ou à les lire dans vos livres, vous aurez bien mérité de Dieu ? Détrompez-vous ; la bonne prière est celle qui part du cœur ; elle n'est pas diffuse ; seulement, de temps en temps, elle laisse échapper en aspirations vers Dieu son cri, ou de détresse, ou de pardon, comme pour l'implorer de venir à notre secours, et les bons Esprits la portent aux pieds du Père juste et éternel, et cet encens est pour lui d'agréable odeur. Alors il les envoie en troupes nombreuses fortifier ceux qui prient bien contre l'Esprit du mal ; ils deviennent forts comme des rochers inébranlables ; ils voient se briser contre eux les vagues des passions humaines, et comme ils se plaisent dans cette lutte qui doit les remplir de mérite, ils construisent, comme l'alcyon, leur nid au milieu des tempêtes.

Fénelon.

Allan Kardec.

Août 1861

Avis.
La Société parisienne des Études spirites a décidé, dans sa séance du 19 juillet, qu'elle prendrait cette année ses vacances du 15 août au 1° octobre. En conséquence, pendant cet intervalle, les séances seront suspendues.

Phénomènes psycho-physiologiques

Des personnes qui parlent d'elles-mêmes à la troisième personne.
Le journal le Siècle, du 4 juillet 1861, cite le fait suivant, d'après le journal du Havre :
« Il vient de mourir à l'hospice un homme qui était en proie à une aberration mentale des plus singulières. C'était un soldat, nommé Pierre Valin, qui avait été blessé à la tête à la bataille de Solferino. Sa blessure s'était complètement cicatrisée, mais depuis ce moment il se croyait mort.
« Quand on lui demandait des nouvelles de sa santé, il répondait : « Vous voulez savoir comment va Pierre Valin ? Le pauvre garçon ! Il a été tué d'un coup de feu dans la tête à Solferino. Ce que vous voyez là n'est pas Valin, c'est une machine qu'ils ont faite à sa ressemblance, mais elle est bien mal faite ; vous devriez les prier d'en faire une autre. »
« Jamais, en parlant de lui-même, il ne disait je ou moi, mais cela. Souvent il tombait dans un état complet d'immobilité et d'insensibilité qui durait plusieurs jours. Appliqués contre cette affection, les sinapismes, les vésicatoires n'ont jamais déterminé le moindre signe de douleur. On a exploré souvent la sensibilité de la peau chez cet homme, on lui a pincé les bras et les jambes, sans qu'il manifestât la plus petite souffrance.
« Pour être plus certain qu'il ne la dissimulait pas, le médecin le faisait piquer vivement par derrière pendant qu'on lui parlait ; le malade ne s'apercevait de rien. Souvent Pierre Valin refusait de manger, en disant que ça n'en avait pas besoin ; que d'ailleurs ça n'avait pas de ventre, etc.
« Ce fait, du reste, n'est pas le seul de ce genre. Un autre soldat, également blessé à la tête, parlait toujours à la troisième personne et au féminin. Il s'écriait : « Ah ! comme elle souffre ! Elle a bien soif ! etc. » On le fit d'abord apercevoir de son erreur, et il en convint avec beaucoup de surprise, mais il y retombait continuellement, et dans les derniers temps de sa vie, il ne s'exprimait plus que de cette manière.
« Un zouave, toujours par suite d'une blessure à la tête, parfaitement guérie cependant, avait perdu la mémoire des substantifs. Sergent instructeur, quoiqu'il connût très bien les noms des soldats de son escouade, il les désignait par ces mots : Le grand brun, le petit châtain, etc. Pour commander, il se servait de périphrases lorsqu'il s'agissait de désigner le fusil ou le sabre, etc. On fut obligé de le renvoyer dans ses foyers.
« Les dernières années du célèbre médecin Baudelocque offrirent l'exemple d'une lésion analogue, mais moins marquée. Il se rappelait fort bien ce qu'il avait fait étant en santé ; il reconnaissait à la voix (car il avait été frappé de cécité) les personnes qui venaient le voir ; mais il n'avait aucune conscience de son existence. Lui demandait-on, par exemple : Comment va la tête ? il répondait : « Je n'ai pas de tête. » Si on lui demandait le bras pour lui tâter le pouls, il répondait qu'il ne savait pas où il était. Il voulut un jour se tâter lui-même le pouls ; on lui mit la main droite sur le poignet gauche ; il demanda ensuite si c'était bien sa main qu'il sentait, après quoi il jugea fort sainement de son pouls. »
La physiologie nous offre à chaque pas des phénomènes qui semblent des anomalies, et devant lesquels elle reste muette. Pourquoi cela ? Nous l'avons déjà dit, et nous ne saurions trop le répéter, c'est qu'elle veut tout rattacher à l'élément matériel, sans tenir aucun compte de l'élément spirituel. Tant qu'elle s'obstinera dans cette voie restrictive, elle sera impuissante à résoudre les mille problèmes qui surgissent à chaque instant sous son scalpel, comme pour lui dire : « Tu vois bien qu'il y a autre chose que la matière, puisque avec la matière seule tu ne peux tout expliquer. » Et ici nous ne parlons pas seulement de quelques phénomènes bizarres qui pourraient la prendre au dépourvu, mais des effets les plus vulgaires. S'est-elle seulement rendu compte des rêves ? Nous ne

parlons pas même des rêves vrais, de ceux qui sont des perceptions réelles de choses absentes, présentes ou futures, mais simplement des rêves fantastiques ou de souvenirs ; dit-elle comment se produisent ces images si claires et si nettes qui nous apparaissent quelquefois ? Quel est ce miroir magique qui conserve ainsi l'empreinte des choses ? Dans le somnambulisme naturel, que personne ne conteste, dit-elle d'où vient cette étrange faculté de voir sans le secours des yeux ? de voir, non pas vaguement, mais les détails les plus minutieux, au point de pouvoir faire avec précision et régularité des travaux qui, dans l'état normal, exigeraient une vue perçante ? Il y a donc en nous quelque chose qui voit indépendamment des yeux. Dans cet état, non seulement le sujet agit, mais il pense, il calcule, il combine, il prévoit, il se livre à des travaux d'intelligence dont il est incapable dans l'état de veille, et dont il ne conserve aucun souvenir ; il y a donc quelque chose qui pense indépendamment de la matière. Quel est ce quelque chose ? là, elle s'arrête. Ces faits cependant ne sont pas rares ; mais un savant ira aux antipodes pour voir et calculer une éclipse, tandis qu'il n'ira pas chez son voisin pour observer un phénomène de l'âme. Les faits naturels et spontanés, qui prouvent l'action indépendante d'un principe intelligent, sont très nombreux, mais cette action ressort avec encore plus d'évidence dans les phénomènes magnétiques et spirites, où l'isolement de ce principe se produit pour ainsi dire à volonté.

Revenons à notre sujet. Nous avons rapporté un fait analogue dans la Revue de juin 1861, à propos de l'évocation du marquis de Saint-Paul. Dans ses derniers moments ; il disait toujours : Il a soif, il faut lui donner à boire ; il a froid, il faut le réchauffer ; il souffre à tel endroit, etc. Et quand on lui disait : Mais c'est vous qui avez soif, il répondait : Non, c'est lui. C'est que le moi pensant est dans l'Esprit et non dans le corps ; l'Esprit, déjà en partie dégagé, considérait son corps comme une autre individualité qui n'était pas lui, à proprement parler ; c'était donc à son corps, à cet autre individu qu'il fallait donner à boire, et non à lui Esprit. Aussi, lorsque dans l'évocation on lui fit cette demande : Pourquoi parliez-vous toujours à la troisième personne ? Il répondit : « Parce que j'étais voyant, je vous l'ai dit, et que je sentais nettement les différences qui existent entre le physique et le moral ; ces différences, reliées entre elles par le fluide de vie, deviennent très tranchées aux yeux des mourants clairvoyants. »

Une cause semblable a dû produire l'effet remarqué chez les militaires dont on a parlé. On dira peut-être que la blessure avait déterminé une sorte de folie ; mais le marquis de Saint-Paul n'avait reçu aucune blessure ; il avait toute sa raison, ce dont nous sommes certains, puisque nous le tenons de sa soeur, membre de la Société. Ce qui s'est produit spontanément chez lui a parfaitement pu être déterminé chez les autres par une cause accidentelle. Tous les magnétiseurs savent d'ailleurs qu'il est très ordinaire aux somnambules de parler à la troisième personne, faisant ainsi la distinction entre la personnalité de leur âme ou Esprit, et celle de leur corps.

Dans l'état normal les deux individualités se confondent, et leur parfaite assimilation est nécessaire à l'harmonie des actes de la vie ; mais le principe intelligent est comme ces gaz qui ne tiennent à certains corps solides que par une cohésion éphémère, et s'échappent au premier souffle ; il a toujours une tendance à se débarrasser de son fardeau corporel, dès que la force qui maintient l'équilibre cesse d'agir par une cause quelconque. L'activité harmonique des organes maintient seule l'union intime et complète de l'âme et du corps ; mais à la moindre suspension de cette activité, l'âme prend son essor ; c'est ce qui a lieu dans le sommeil, dans le demi-sommeil, dans le simple engourdissement des sens, dans la catalepsie, dans la léthargie, dans le somnambulisme naturel ou magnétique, dans l'extase, dans ce qu'on appelle le rêve éveillé ou seconde vue, dans les inspirations du génie, dans toutes les grandes tensions de l'esprit qui souvent rendent le corps insensible ; c'est enfin ce qui peut avoir lieu comme conséquence de certains états pathologiques. Une foule de phénomènes moraux n'ont pas d'autre cause que l'émancipation de l'âme ; la médecine admet bien l'influence des causes morales, mais elle n'admet pas l'élément moral comme principe actif ; c'est pourquoi elle confond ces phénomènes avec la folie organique, et c'est pourquoi aussi elle leur applique un traitement purement physique qui, bien souvent, détermine une folie réelle là où il n'y en avait que l'apparence.

Parmi les faits cités, il en est un qui semble assez bizarre ; c'est celui du militaire qui parlait à la troisième personne du féminin. L'élément primitif du phénomène est, comme nous l'avons dit, la

distinction des deux personnalités par suite du dégagement de l'Esprit ; mais il en est un autre que nous révèle le Spiritisme, et dont il faut tenir compte, parce qu'il peut donner aux idées un caractère particulier : c'est le vague souvenir des existences antérieures qui, dans l'état d'émancipation de l'âme, peut se réveiller, et permettre de jeter un coup d'oeil rétrospectif sur quelques points du passé. Dans de telles conditions, le dégagement de l'âme n'est jamais complet, et les idées se ressentant de l'affaiblissement des organes, ne peuvent être très lucides, puisqu'elles ne le sont pas même entièrement dans les premiers instants qui suivent la mort. Supposons que l'homme dont nous parlons ait été femme dans sa précédente incarnation, l'idée qu'il en aurait conservée pouvait se confondre avec celle de son état présent.

Ne pourrait-on trouver dans ce fait la cause première de l'idée fixe de certains aliénés qui se croient rois ? S'ils l'ont été dans une autre existence, il peut leur en rester un souvenir qui leur fasse illusion. Ce n'est qu'une supposition, mais qui, pour les initiés au Spiritisme, n'est pas dépourvue de vraisemblance. Si cette cause est possible dans ce cas, dira-t-on, elle ne saurait s'appliquer à ceux qui se croient loups ou porcs, puisqu'on sait que l'homme n'a jamais été animal. C'est vrai, mais un homme peut avoir été dans une condition abjecte qui l'obligeait à vivre parmi les animaux immondes ou sauvages ; là peut être la source de cette illusion qui pourrait bien, chez certains, leur être imposée en punition des actes de leur vie actuelle. Lorsque des faits de la nature de ceux que nous avons rapportés se présentent, si, au lieu de les assimiler systématiquement aux maladies purement corporelles, on en suivait attentivement toutes les phases à l'aide des données fournies par les observations spirites, on reconnaîtrait sans peine la double cause que nous leur assignons, et l'on comprendrait que ce n'est pas avec des douches, des moxas et des saignées qu'on peut y remédier.

Le fait du docteur Baudelocque trouve encore son explication dans des causes analogues. Il n'avait, dit l'article, aucune conscience de son existence ; c'est une erreur, car il ne se croyait pas mort, seulement il n'avait pas conscience de son existence corporelle ; il se trouvait dans un état à peu près semblable à celui de certains Esprits qui, dans les premiers temps qui suivent la mort, ne croient pas être morts et prennent leur corps pour celui d'un autre, le trouble où ils se trouvent ne leur permettant pas de se rendre compte de leur situation ; ce qui se passe chez certains désincarnés peut avoir lieu chez certains incarnés ; c'est ainsi que le docteur Baudelocque pouvait faire abstraction de son corps, et dire qu'il n'avait plus de tête, parce qu'en effet son Esprit n'avait plus de tête charnelle. Les observations spirites fournissent de nombreux exemples de ce genre, aussi jettent-elles une lumière toute nouvelle sur une infinie variété de phénomènes jusqu'à ce jour inexpliqués, et inexplicables sans les bases fournies par le Spiritisme.

Il resterait à examiner le cas du zouave qui avait perdu la mémoire des substantifs ; mais il ne peut s'expliquer que par des considérations d'un tout autre ordre qui rentrent dans le domaine de la physiologie organique. Les développements qu'il comporte nous engagent à y consacrer un article spécial que nous publierons prochainement.

Manifestations américaines

On lit dans le Banner of Light, journal de New-York, du 18 mai 1861.

Pensant que les faits suivants sont dignes d'attention, nous les avons réunis pour être publiés par le Banner, et nous les faisons suivre de nos signatures pour en attester la sincérité.

Mercredi matin, 1° mai, nous avons prié M. Say, médium, de se joindre à nous chez M. Hallock, à New-York. Le médium s'est assis près d'une table sur laquelle étaient placés un cornet d'étain, un violon et trois bouts de corde. Les invités étaient assis en demi-cercle et faisaient face au médium, la table à six ou sept pouces d'eux ; leurs mains se touchaient pour donner à chacun l'assurance que personne ne quittait sa place pendant les expériences que nous allons raconter. La lumière fut ôtée, et les invités furent priés de chanter ; après quelques minutes la lumière ayant été rapportée, le médium fut trouvé assis dans sa chaise, les bras croisés devant lui, les poignets attachés ensemble avec la corde nouée et serrée au point d'arrêter la circulation et de faire enfler les chairs. Le bout de la corde était passé dans le fond de la chaise et attachait les jambes aux barreaux. Une autre corde était nouée autour des genoux, qu'elle serrait fortement, pendant que la troisième retenait de la

même manière les chevilles des pieds. Dans cette condition, il était clair que le médium ne pouvait ni marcher, ni se lever, ni faire usage de ses mains.
Un membre du cercle plaça une feuille de papier sur le plancher sous les pieds du médium, et traça, avec un crayon, le contour des pieds. La lumière fut emportée, et presque immédiatement le cornet, saisi par une puissance invisible, se mit à frapper rapidement et violemment sur la table, de manière à laisser une foule de traces. Du cornet sortait une voix qui conversait avec les membres de la société ; l'articulation des mots était très distincte ; le son était celui d'une voix mâle, et le ton quelquefois plus haut que celui de la conversation ordinaire. Une autre voix, plus faible, tant soit peu gutturale et moins distincte, conversait aussi avec la société. On apporta une lumière, et le médium fut trouvé sur sa chaise, pieds et mains liés comme nous avons dit, et les pieds sur le papier dans les lignes de crayon. La lumière fut encore emportée, et le cornet recommença comme ci-dessus. La société fut priée de chanter, et les manifestations cessèrent. On renouvela plusieurs fois l'expérience, et chaque fois le médium fut trouvé dans le même état. Ceci fut la première série des manifestations.
On emporta encore la lumière, la société chanta quelques moments, puis, la lumière étant rapportée, on constata que le médium était toujours attaché sur sa chaise. Une cloche fut placée sur la table, et aussitôt l'obscurité faite, la cloche commença par frapper sur la table, sur le cornet et sur le plancher ; elle fut enlevée de la table et se mit à sonner très fort, et semblait parcourir un arc de cinq à six pieds à chaque coup de battant ; pendant ce temps-là le médium criait : Je suis là, je suis là, pour montrer qu'il était toujours à la même place.
On fit sur le violon une grande marque brillante avec du phosphore. On ôta la lumière, et aussitôt on vit, à la trace phosphorescente, le violon s'élever à six ou sept pieds, et voler rapidement en l'air. On pouvait aussi le suivre par l'ouïe, car les cordes étaient mises en vibration dans sa course. Pendant que le violon flottait, le médium criait : Je suis là, je suis là.
Un membre de la société plaça sur la table un vase à moitié rempli d'eau, et un morceau de papier entre les lèvres du médium. On emporte la lumière, la société chante quelques instants, et la lumière étant rapportée, le vase fut trouvé vide sans aucune trace d'eau, ni sur la table, ni sur le plancher ; le médium toujours à sa place, et le papier sec entre ses lèvres. Ceci termina la deuxième série d'expériences.
Madame Spence s'assit en face du médium. Un monsieur s'assit entre eux deux, mettant son pied droit sur celui de madame Spence, sa main droite sur la tête du médium, et sa main gauche sur la tête de madame Spence. Le médium prit le bras droit du monsieur avec ses deux mains, et madame Spence en fit de même du bras gauche. Quand la lumière fut enlevée, le monsieur sentit distinctement les doigts d'une main passer sur sa figure, lui tirer le nez ; il reçut un soufflet qui fut entendu des assistants, et le violon vint lui donner des coups sur la tête qui furent également entendus des autres personnes. Chacun répéta l'expérience et éprouva les mêmes effets. Ceci termine la troisième série, et nous certifions que tout cela n'a pu être produit ni par M. Fay, ni par aucune autre personne de la société.
Charles Patridge, R. T. Hallock, Mme Sarah P. Clark, Mme Mary, S. Hallock, Mme Amanda, M. Spence, Mlle Alla Britt, William Blondel, William P. Coles, W. B. Hallock, B. Franklin Clark, Peyton Spence.
Remarque. Nous ne contestons pas la possibilité de toutes ces choses, et nous n'avons aucun motif de douter de l'honorabilité des signataires, quoique nous ne les connaissions pas ; toutefois, nous maintenons les réflexions que nous avons faites dans notre dernier numéro, à propos des deux articles sur les dessins mystérieux et l'exploitation du Spiritisme.
On dit qu'en Amérique cette exploitation n'a rien qui choque l'opinion, et qu'on trouve tout naturel que les médiums se fassent payer ; cela se conçoit, d'après les habitudes d'un pays où time is money ; mais nous n'en répéterons pas moins ce que nous disons dans un autre article, que le désintéressement absolu est une garantie encore meilleure que toutes les précautions matérielles. Si nos écrits ont contribué à jeter en France et dans d'autres contrées du discrédit sur la médianimité intéressée, nous croyons que ce ne sera pas un des moindres services qu'ils auront rendus au

Spiritisme sérieux. Ces réflexions générales ne sont nullement faites en vue de M. Fay, dont nous ne connaissons pas la position vis-à-vis du public.

A. K.

Entretiens familiers d'outre-tombe

Don Peyra, prieur d'Amilly

Cette évocation a été faite l'année dernière à la Société, sur la demande de M. Borreau, de Niort, qui nous avait adressé la notice suivante :

« Nous avions, il y a quelque trente ans, au prieuré d'Amilly, tout près de Mauzé, un prêtre qui se nommait don Peyra, et qui a laissé dans le pays une réputation de sorcier. Il est de fait qu'il s'occupait constamment de sciences occultes ; on raconte de lui des choses qui paraissent fabuleuses, mais qui, d'après la science Spirite, pourraient bien avoir leur raison d'être. Il y a environ une douzaine d'années, en faisant avec une somnambule des recherches fort intéressantes, je me suis trouvé en rapport avec son Esprit ; il s'est présenté comme un auxiliaire avec lequel nous ne pouvions manquer de réussir, et pourtant nous avons échoué. Depuis, dans des recherches de même nature, j'ai été porté à croire que cet Esprit a dû s'y intéresser. Je viens vous prier, si ce n'est abuser de votre obligeance, de l'évoquer, et de lui demander quels ont été, et quels sont ses rapports avec moi. Partant de là, j'aurai peut-être un jour d'intéressantes choses à vous communiquer. »

(Premier entretien, le 13 janvier 1860.)

1. Évocation. - R. Je suis là.

2. D'où vous venait la réputation de sorcier que vous aviez de votre vivant ? - R. Contes de bonnes femmes ; j'étudiais la chimie.

3. Quel est le motif qui vous a porté à vous mettre en rapport avec M. Borreau, de Niort ? - R. Le désir de me distraire un peu à propos du pouvoir qu'il me croyait.

4. Il dit que vous vous êtes présenté à lui comme un auxiliaire dans ses recherches ; pourriez-vous nous dire quelle était la nature de ces recherches ? - R. Je ne suis pas assez indiscret pour trahir un secret qu'il n'a pas jugé à propos de vous révéler. Votre demande me blesse.

5. Nous n'avons garde d'insister, mais nous vous ferons remarquer que vous auriez pu répondre plus convenablement à des personnes qui vous interrogent sérieusement et avec bienveillance ; votre langage n'est pas celui d'un Esprit avancé. - R. Je suis ce que j'ai toujours été.

6. De quelle nature sont les choses fabuleuses qu'on raconte de vous ? - R. Ce sont, je vous l'ai dit, des contes ; je connaissais l'opinion que l'on, avait de moi, et loin de chercher à l'étouffer je faisais ce qu'il fallait pour la favoriser.

7. D'après votre réponse précédente, il semblerait que vous n'avez pas progressé depuis votre mort ?- R. Je n'ai pas, à vrai dire, cherché à le faire, n'en connaissant pas les moyens ; cependant je crois qu'il doit y avoir quelque chose à faire ; j'y ai pensé depuis peu.

8. Votre langage nous étonne de la part d'un Esprit qui était prêtre de son vivant, et qui, par cela même, devait avoir des idées d'une certaine élévation. - R. J'étais, je crois bien, trop et trop peu instruit.

9. Veuillez développer votre pensée. - R. Trop instruit pour croire, pas assez pour savoir.

10. Vous n'étiez donc pas ce qu'on appelle un bon prêtre ? - R. Oh ! non.

11. Quelles sont vos occupations comme Esprit ? - R. Toujours la chimie ; je crois que j'aurais mieux fait de chercher Dieu que la matière.

12. Comment un Esprit peut-il s'occuper de chimie ? - R. Oh ! permettez-moi de vous dire que la question est puérile ; ai-je besoin de microscope ou d'alambic pour étudier les propriétés de la matière que vous savez si pénétrable à l'Esprit ?

13. Êtes-vous heureux comme Esprit ? - R. Ma foi, non ; je vous l'ai dit, je crois avoir fait fausse route, et je vais en changer, surtout si je suis assez heureux pour être un peu secondé ; surtout, si moi, qui ai dû tant prier pour les autres, ce que j'avoue n'avoir pas toujours fait pour l'argent reçu ; si, dis-je, on veut bien ne pas m'appliquer la peine du talion.

14. Nous vous remercions d'être venu et nous ferons pour vous ce que vous n'avez pas fait pour les autres. - R. Vous valez mieux que moi.

(Deuxième entretien, le 25 juin 1861.)

M. Borreau nous ayant adressé de nouvelles questions pour l'Esprit de don Peyra, celui-ci fut évoqué de nouveau par l'intermédiaire d'un autre médium, et donna les réponses suivantes dans lesquelles on peut puiser d'utiles leçons, soit comme étude des individualités du monde spirite, soit comme enseignement général.

15. Évocation. - R. Que me voulez-vous, et pourquoi me dérangez-vous ?

16. C'est M. Borreau, de Niort, qui nous a prié de vous adresser quelques questions. - R. Que me veut-il encore ? Il n'est donc pas content de me déranger à Niort ? Pourquoi faut-il qu'il me fasse évoquer à Paris, où rien ne m'appelle ? Je voudrais bien que la pensée lui vînt de me laisser en repos. Il m'appelle, il m'évoque, il me met en rapport avec ses somnambules ; il me fait évoquer par des tiers ; il est très ennuyeux ce monsieur.

17. Vous devez cependant vous rappeler que nous vous avons déjà évoqué et que vous avez répondu plus gracieusement qu'aujourd'hui ; et même nous vous avons promis de prier pour vous. - R. Je me le rappelle fort bien ; mais promettre et tenir sont deux ; vous avez prié, vous ; mais les autres ?

18. Certainement d'autres ont prié aussi. Enfin, voulez-vous répondre aux questions de M. Borreau ? - R. Je vous certifie que pour lui je n'ai nulle envie de le satisfaire, parce qu'il est toujours sur mon dos ; pardon de l'expression, mais elle est vraie, d'autant plus qu'il n'existe entre lui et moi aucune affinité ; mais pour vous qui avez pieusement appelé sur moi la miséricorde d'en haut, je veux bien vous répondre du mieux que je pourrai.

19. Vous disiez tout à l'heure qu'on vous avait dérangé ; pouvez-vous nous donner une explication à ce sujet pour notre instruction personnelle ? - R. J'appelle être dérangé, en ce sens que vous avez appelé mon attention et ma pensée près de vous en vous occupant de moi, et j'ai vu qu'il me faudrait répondre à ce que vous me demanderiez, ne fût-ce que par politesse. Je m'explique mal ; ma pensée était ailleurs, à mes études, mon occupation habituelle ; votre évocation a forcément appelé mon attention sur vous, sur les choses de la terre ; par conséquent, comme ce n'était point dans mes vues de m'occuper de vous et de la terre, vous m'avez dérangé.

Remarque. Les Esprits sont plus ou moins communicatifs, et viennent plus ou moins volontiers, selon leur caractère ; mais on peut être certain que, pas plus que les hommes sérieux, ils n'aiment ceux qui les importunent sans nécessité. Quant aux Esprits légers, c'est différent ; ils sont toujours disposés à se mêler de tout, même quand on ne les appelle pas.

20. Quand vous vous êtes mis en rapport avec M. Borreau, connaissiez-vous ses croyances sur la possibilité de faire triompher ses convictions par l'accomplissement d'un grand fait devant lequel l'incrédulité eût été forcée de s'incliner ? - R. M. Borreau voulait que je le servisse dans une opération mi-magnétique, mi-Spirite ; mais il n'est pas de taille pour mener à bien une pareille oeuvre, et je n'ai pas cru devoir lui accorder plus longtemps mon concours. Du reste, je l'aurais voulu, que je ne l'aurais pas pu ; l'heure n'était pas et n'est pas encore venue pour cela.

21. Pourriez-vous voir et lui dire quelles sont les causes qui, pendant ses recherches en Vendée, sont venues le faire échouer en le culbutant, lui, sa somnambule, et deux autres personnes présentes ? - R. Ma réponse précédente peut s'appliquer à cette question. M. Borreau a été renversé par les Esprits qui ont voulu lui donner une leçon, et lui apprendre à ne pas chercher ce qui doit être caché. C'est moi qui les ai bousculés avec son propre fluide, à lui, magnétiseur.

Remarque. Cette explication concorde parfaitement avec la théorie qui a été donnée des manifestations physiques ; ce n'est pas avec leurs mains que les Esprits les ont bousculés, mais avec le propre fluide animé des personnes, combiné avec celui de l'Esprit. La dissertation que nous donnons ci-après sur les apports contient à ce sujet des développements du plus haut intérêt. Une comparaison qui pourrait peut-être bien avoir quelque analogie semble justifier l'expression de l'Esprit.

Lorsqu'un corps chargé d'électricité positive s'approche d'une personne, celle-ci se charge d'électricité contraire ; la tension croît jusqu'à la distance explosive ; à ce point, les deux fluides se

réunissent violemment par l'étincelle, et la personne reçoit une secousse qui, selon la masse de fluide, peut la renverser et même la foudroyer. Dans ce phénomène il faut toujours que la personne fournisse son contingent de fluide. Si l'on supposait que le corps électrisé positivement fût un être intelligent, agissant par sa volonté et rendant compte de l'opération, il dirait qu'il a combiné une partie du fluide de la personne avec le sien. Dans le fait de M. Borreau, les choses ne se sont peut-être pas passées exactement de même, mais on comprend qu'il peut y avoir un effet analogue, et que don Peyra a été logique en disant qu'il l'a bousculé avec son propre fluide ; on le comprendra mieux encore, si l'on veut bien se reporter à ce qui est dit dans le Livre des Esprits et dans le Livre des Médiums sur le fluide universel qui est le principe du fluide vital, du fluide électrique et du fluide magnétique animal.

22. Il dit avoir fait, pendant ses longues et dramatiques expériences, des découvertes beaucoup plus étonnantes pour lui que la solution qu'il cherchait ; les connaissez-vous ? - R. Oui, mais il y a quelque chose qu'il n'a pas découvert ; c'est que les Esprits n'ont pas mission d'aider les hommes dans des recherches pareilles à celles qu'il faisait. S'ils le pouvaient, Dieu ne pourrait rien avoir de caché, et les hommes négligeraient le travail et l'exercice de leurs facultés pour courir, celui-ci après un trésor, celui-là après une invention, en priant les Esprits de leur servir cela tout chaud, de telle façon qu'il n'y ait plus qu'à se baisser pour récolter gloire et fortune. Nous aurions vraiment fort à faire s'il nous fallait contenter l'ambition de tout le monde. Voyez-vous d'ici quel remue-ménage dans le monde des Esprits par la croyance universelle au Spiritisme ? Nous serions appelés tantôt à droite, tantôt à gauche, ici pour fouiller la terre et enrichir un paresseux ; là pour épargner à un imbécile la peine de résoudre un problème ; ailleurs, pour chauffer le fourneau d'un chimiste ; et partout, pour trouver la pierre philosophale. La plus belle découverte que M. Borreau aurait dû faire, c'est celle de savoir qu'il y a toujours des Esprits qui s'amusent à faire miroiter des mines d'or, même aux yeux du somnambule le plus clairvoyant, en les faisant paraître où elles ne sont pas, et se donner le plaisir de rire à vos dépens quand vous croyez mettre la main dessus, et cela pour vous apprendre que la sagesse et le travail sont les véritables trésors.

23. Est-ce que l'objet des recherches de M. Borreau était un trésor ? - R. Je crois vous avoir dit, quand vous m'avez appelé la première fois, que je ne sais pas indiscret ; s'il n'a pas jugé à propos de vous le dire, ce n'est pas à moi de le faire.

Remarque. On voit que cet Esprit est discret ; c'est du reste une qualité que l'on retrouve chez tous en général, et même chez les Esprits peu avancés ; d'où l'on peut conclure que si un Esprit faisait des révélations indiscrètes sur quelqu'un, il y aurait toute probabilité que ce serait pour s'amuser, et on aurait tort de le prendre au sérieux.

24. Pourriez-vous lui donner quelques explications sur la main invisible qui, pendant longtemps, a tracé les nombreux écrits qu'il trouvait sur les feuilles du cahier mis exprès pour les recevoir ? - R. Quant aux écrits, ce n'est pas le fait des Esprits ; il en connaîtra plus tard la source, mais je ne dois pas la dire à présent. Les Esprits ont pu les provoquer dans le but que j'ai dit plus haut, mais ils ne sont pour rien dans l'écriture.

Remarque. Quoique ces deux entretiens aient eu lieu à dix-huit mois d'intervalle et par des médiums différents, on y reconnaît un enchaînement, une suite et une similitude de langage qui ne permettent pas de douter que ce soit le même Esprit qui ait répondu. Quant à l'identité, elle ressort de la lettre suivante que nous a écrite M. Borreau après l'envoi de la seconde évocation.

« 18 juillet 1861.

« Monsieur,

« Je viens vous remercier de la peine que vous avez bien voulu prendre, et de l'empressement que vous avez mis à m'adresser la dernière évocation de don Peyra. Comme vous le dites, l'Esprit de l'ancien prieur n'était point en belle humeur, aussi exprime-t-il vertement l'impatience que lui a causée cette nouvelle démarche. Il résulte de là, monsieur, un grand enseignement, c'est que les Esprits qui se font un jeu malin de nous tourmenter peuvent être, à leur tour, payés par nous dans une monnaie à peu près semblable.

« Ah ! messieurs d'outre-tombe ! - je ne parle ici que des Esprits farceurs et légers, - vous vous flattiez sans doute d'avoir seuls le privilège de nous importuner ; et voilà qu'un pauvre Esprit

terrestre, bien pacifique, en se mettant tout simplement en garde contre vos manœuvres et en cherchant à les déjouer, vous tourmente au point de le sentir péniblement peser sur votre dos fluidique ! Eh ! que dirai-je donc, moi, cher prieur, quand vous avouez avoir fait partie de la tourbe Spirite qui m'a si cruellement obsédé et joué de si beaux tours pendant mes excursions dans la Vendée ? S'il est vrai que vous y fussiez, vous deviez savoir que je ne les avais entreprises que dans le but de faire triompher la vérité par des faits irréfutables. C'était une grande ambition, sans doute, mais elle était honorable, ce me semble ; seulement, ainsi que vous le dites, je ne me suis pas trouvé de taille pour lutter, et vous et les vôtres nous avez secoués de telle sorte, que nous nous sommes vus forcés d'abandonner la partie, en emportant nos morts, car vos manœuvres fantastiques, qui amenèrent une horrible lutte, venaient de briser ma pauvre somnambule qui, dans un évanouissement qui ne dura pas moins de six heures, ne donnait plus aucun signe de vie, et nous la croyions morte. Notre position semblera sans doute plus facile à comprendre qu'à décrire, si l'on songe qu'il était minuit, et que nous étions là sur un des champs ensanglantés par les guerres de la Vendée, lieu d'un aspect sauvage et entouré de petites collines pelées dont les échos venaient de répéter les cris déchirants de la victime. Mon effroi était à son comble, en songeant à l'affreuse responsabilité qui retombait sur moi, et à laquelle je ne savais comment échapper… J'étais éperdu ! la prière seule pouvait me sauver ; elle me sauva. Si vous appelez cela des leçons, il faut convenir qu'elles sont rudes ! c'était probablement encore pour me donner une de ces leçons, qu'un an plus tard vous me faisiez appeler à Mauzé ; mais là j'étais plus instruit et je savais déjà à quoi m'en tenir sur l'existence des Esprits, et sur les faits et gestes de beaucoup d'entre eux ; et puis d'ailleurs la scène n'était plus disposée pour un drame comme à Châtillon ; aussi en fus-je quitte pour une échauffourée.

« Pardon, monsieur, si je me suis laissé entraîner avec le prieur ; je reviens à vous, mais pour vous en entretenir encore, si vous voulez bien le permettre. Je suis allé, il y a peu de jours, chez un homme fort honorable qui l'a beaucoup connu dans sa jeunesse, et je lui ai fait part de l'évocation que vous m'avez adressée ; il a parfaitement reconnu le langage, le style et l'esprit caustique de l'ancien prieur, et m'a raconté les faits suivants.

« Don Peyra, par suite de la Révolution, s'étant vu forcé d'abandonner le prieuré de Surgères, acheta, près de Mauzé, la petite propriété d'Amilly où il se fixa ; là il se fit connaître par de belles cures qu'il obtenait au moyen du magnétisme et de l'électricité qu'il employait avec succès ; mais, voyant que les affaires n'allaient pas aussi bien qu'il le désirait, il employa le charlatanisme, et, à l'aide de sa machine électrique, fit des tours qui ne tardèrent pas à le faire passer pour sorcier ; loin de combattre cette opinion, il la provoquait et l'encourageait. Il y avait à Amilly une longue allée de charmilles par laquelle arrivaient les clients qui souvent venaient de dix ou quinze lieues. Sa machine était mise en communication avec le maillet de la porte, et lorsque les pauvres paysans voulaient frapper, ils se trouvaient comme foudroyés. Il est facile de se figurer ce que de semblables faits devaient produire sur des personnes peu éclairées, surtout à cette époque.

« Nous avons un proverbe qui dit que « dans la peau mourra le renard. » Hélas ! je vois bien qu'il nous en faut changer plus d'une fois avant que nos mauvais instincts nous abandonnent. N'allez pourtant pas tirer de tout cela, monsieur, que j'en veuille au prieur ; non ; et la preuve, c'est que, à votre exemple, j'ai prié pour lui, ce que j'avoue bien, ainsi qu'il vous l'a dit, n'avoir pas fait jusque-là.

« Agréez.

« J.-B. Borreau. »

On remarquera que cette lettre est du 18 juillet 1861, tandis que la première évocation remonte au mois de janvier 1860 ; à cette époque nous ne connaissions pas toutes ces particularités de la vie de don Peyra, avec lesquelles ses réponses concordent parfaitement, puisqu'il dit qu'il faisait ce qu'il fallait pour accréditer sa réputation de sorcier.

Ce qui est arrivé à M. Borreau a une singulière analogie avec les mauvais tours que don Peyra, de son vivant, jouait à ses visiteurs ; et nous serions fort porté à croire que ce dernier a voulu en donner une répétition ; or, pour cela, il n'avait pas besoin de machine électrique, ayant à sa disposition la

grande machine universelle ; on en comprendra la possibilité si l'on rapproche cette idée de la remarque que nous avons faite ci-dessus à la question 21. M. Borreau trouve une sorte de compensation aux malices de certains Esprits dans les ennuis qu'on peut leur susciter ; nous l'engageons pourtant à ne pas trop s'y fier, car ils ont plus de moyens de nous échapper que nous n'en avons de nous soustraire à leur influence. Du reste, il est évident que si, à cette époque, M. Borreau avait connu à fond le Spiritisme, il aurait su ce qu'on peut raisonnablement lui demander, et ne se serait pas aventuré dans des tentatives que la science lui aurait démontré ne pouvoir aboutir qu'à une mystification. Il n'est pas le premier qui ait acheté l'expérience à ses dépens ; c'est pourquoi nous ne cessons de répéter : Étudiez d'abord la théorie ; elle vous apprendra toutes les difficultés de la pratique, et vous éviterez ainsi des écoles dont on doit s'estimer heureux lorsqu'on en est quitte pour quelques désagréments. Son intention, dit-il, était bonne, puisqu'il voulait prouver par un grand fait la vérité du Spiritisme ; mais en pareil cas les Esprits donnent les preuves qu'ils veulent et quand ils veulent, et jamais quand on les leur demande. Nous connaissons des personnes qui, elles aussi, voulaient donner de ces preuves irrécusables par la découverte de fortunes colossales au moyen des Esprits, mais ce qui en est résulté de plus clair pour elles a été de dépenser leur argent. Nous ajouterons même que de pareilles preuves, si elles pouvaient réussir une fois par hasard, seraient beaucoup plus nuisibles qu'utiles, parce qu'elles fausseraient l'opinion sur le but du Spiritisme, en accréditant la croyance qu'il peut servir de moyen de divination, et c'est alors que se vérifierait la réponse de don Peyra à la question 22.

Correspondance

Lettre de M. Mathieu sur les médiums trompeurs.

Paris, 21 juillet 1861.

Monsieur,

On peut être en désaccord sur certains points, et être en parfait accord sur d'autres. Je viens de lire, à la page 213 du dernier numéro de votre journal, des réflexions sur la fraude en matière d'expériences spiritualistes (ou Spirites) auxquelles je suis heureux de m'associer de toutes mes forces. Là, toute dissidence en matière de théories et de doctrines disparaît comme par enchantement.

Je ne suis peut-être pas aussi sévère que vous à l'égard des médiums qui, sous une forme digne et convenable, acceptent une rémunération comme indemnité du temps qu'ils consacrent à des expériences souvent longues et fatigantes ; mais je le suis tout autant, - et on ne saurait trop l'être, - à l'égard de ceux qui, en pareil cas, suppléent, dans l'occasion, par la tricherie et par la fraude à l'absence ou à l'insuffisance des résultats promis et attendus.

Mêler le faux au vrai, quand il s'agit des phénomènes obtenus par l'intervention des Esprits, c'est tout bonnement une infamie, et il y aurait oblitération de sens moral chez le médium qui croirait pouvoir le faire sans scrupule. Ainsi que vous le faites parfaitement observer, c'est jeter le discrédit sur la chose dans l'esprit des indécis, dès que la fraude est reconnue. J'ajouterai que c'est compromettre de la manière la plus déplorable les hommes honorables qui prêtent aux médiums l'appui désintéressé de leurs connaissances et de leurs lumières, qui se portent garants de leur bonne foi, et les patronnent en quelque sorte ; c'est commettre envers eux une véritable forfaiture.

Tout médium qui serait convaincu de manœuvres frauduleuses ; qui serait pris, pour me servir d'une expression un peu triviale, la main dans le sac, mériterait d'être mis au ban de tous les spiritualistes, ou Spirites du monde, pour qui ce serait un devoir rigoureux de les démasquer ou de les flétrir.

S'il vous convient, monsieur, d'insérer ces quelques lignes dans votre journal, elles sont à votre service.

Agréez, etc.
Mathieu.

Nous n'attendions pas moins des sentiments honorables qui distinguent M. Mathieu, que cette énergique réprobation prononcée contre les médiums de mauvaise foi ; nous aurions été surpris, au

contraire, qu'il eût pris froidement et avec indifférence de tels abus de confiance. Ils pouvaient être plus faciles, lorsque le Spiritisme était moins connu ; mais, à mesure que cette science est plus répandue et mieux comprise, que l'on connaît mieux les véritables conditions dans lesquelles les phénomènes peuvent se produire, il se trouve partout des yeux clairvoyants capables de découvrir la fraude ; la signaler partout où elle se montre est le meilleur moyen de la décourager.
On a dit qu'il serait préférable de ne pas dévoiler ces turpitudes dans l'intérêt du Spiritisme ; que la possibilité de tromper pourrait augmenter la défiance des indécis. Nous ne sommes pas de cet avis, et nous pensons qu'il vaut encore mieux que les indécis soient défiants que trompés, car une fois qu'ils sauraient l'avoir été, ils pourraient s'éloigner sans retour ; il y aurait d'ailleurs encore un plus grand inconvénient à ce qu'ils crussent que les Spirites se laissent facilement prendre pour dupes ; ils seront au contraire d'autant plus disposés à croire, qu'ils verront les croyants s'entourer de plus de précautions, et répudier les médiums susceptibles de tromper.
M. Mathieu dit qu'il n'est peut-être pas aussi sévère que nous à l'endroit des médiums qui, sous une forme digne et convenable, acceptent une rémunération comme indemnité du temps qu'ils consacrent à la chose. Nous sommes parfaitement d'avis qu'il peut et doit y avoir d'honorables exceptions, mais comme l'appât du gain est un grand tentateur, et que les personnes novices n'ont pas l'expérience nécessaire pour distinguer le vrai du faux, nous maintenons notre opinion que la meilleure garantie de sincérité est dans le désintéressement absolu, parce que là où il n'y a rien à gagner, le charlatanisme n'a rien à faire ; celui qui paie veut en avoir pour son argent, et ne serait pas content si on lui disait que l'Esprit ne veut pas agir ; de là à la découverte des moyens de faire agir l'Esprit quand même, il n'y a qu'un pas, selon le proverbe : la nécessité est la mère de l'industrie. Nous ajoutons que les médiums gagneront au centuple en considération ce qu'ils manqueront de gagner en profits matériels. La considération, dit-on, ne fait pas vivre ; il est vrai qu'elle ne suffit pas, mais il est, pour vivre, d'autres industries plus honorables, que l'exploitation des âmes des morts.

Dissertations et enseignements spirites

De l'influence morale des médiums dans les communications
(Société Spirite de Paris. Médium M. d'Ambel.)
Nous l'avons déjà dit : les médiums, en tant que médiums, n'ont qu'une influence secondaire dans les communications des Esprits ; leur tâche est celle d'une machine électrique, qui transmet les dépêches télégraphiques d'un point éloigné à un autre point éloigné de la terre. Ainsi, quand nous voulons dicter une communication, nous agissons sur le médium, comme l'employé du télégraphe sur son appareil ; c'est-à-dire que de même que le tac tac du télégraphe dessine à des milliers de lieues, sur une bande de papier, les signes reproducteurs de la dépêche, de même nous communiquons à travers les distances incommensurables qui séparent le monde visible du monde invisible, le monde immatériel du monde incarné, ce que nous voulons vous enseigner au moyen de l'appareil médianimique. Mais aussi, de même que les influences atmosphériques agissent, et troublent souvent les transmissions du télégraphe électrique, l'influence morale du médium agit, et trouble quelquefois la transmission de nos dépêches d'outre-tombe ; parce que nous sommes obligés de les faire passer par un milieu qui leur est contraire. Cependant, le plus souvent cette influence est annulée par notre énergie et notre volonté, et aucun acte perturbateur ne se manifeste. En effet, des dictées d'une haute portée philosophique, des communications d'une parfaite moralité, sont transmises quelquefois par des médiums peu propices à ces enseignements supérieurs ; tandis que, d'un autre côté, des communications peu édifiantes arrivent aussi quelquefois par des médiums tout honteux de leur avoir servi de conducteur.
En thèse générale, on peut affirmer que les Esprits similaires appellent les Esprits similaires, et que rarement les Esprits des pléiades élevées se communiquent par des appareils mauvais conducteurs, quand ils ont sous la main de bons appareils médianimiques, de bons médiums en un mot.
Les médiums légers et peu sérieux appellent donc des Esprits de même nature ; c'est pourquoi leurs communications sont empreintes de banalités, de frivolités, d'idées sans suite et souvent fort

hétérodoxes, spiritement parlant. Certes, ils peuvent dire et disent quelquefois de bonnes choses ; mais c'est dans ce cas surtout qu'il faut apporter un examen sévère et scrupuleux, car, au milieu de ces bonnes choses, certains Esprits hypocrites insinuent avec habileté et avec une perfidie calculée des faits controuvés, des assertions mensongères, afin de duper la bonne foi de leurs auditeurs. On doit alors élaguer sans pitié tout mot, toute phrase équivoques, et ne conserver de la dictée que ce que la logique accepte, ou ce que la doctrine a déjà enseigné. Les communications de cette nature ne sont à redouter que pour les Spirites isolés, les groupes récents ou peu éclairés, car, dans les réunions où les adeptes sont plus avancés et ont acquis de l'expérience, le geai a beau se parer des plumes du paon, il est toujours impitoyablement éconduit.

Je ne parlerai pas des médiums qui se plaisent à solliciter et à écouter des communications ordurières ; laissons-les se complaire dans la société des Esprits cyniques. D'ailleurs, les communications de cet ordre recherchent d'elles-mêmes la solitude et l'isolement ; elles ne pourraient, en tout cas, que soulever le dédain et le dégoût parmi les membres des groupes philosophiques et sérieux. Mais où l'influence morale du médium se fait réellement sentir, c'est quand celui-ci substitue ses idées personnelles à celles que les Esprits s'efforcent de lui suggérer ; c'est encore lorsqu'il puise dans son imagination des théories fantastiques qu'il croit lui-même, de bonne foi, résulter d'une communication intuitive. Il y a souvent alors mille à parier contre un que ceci n'est que le reflet de l'Esprit personnel du médium ; et il arrive même ce fait curieux, c'est que la main du médium se meut quelquefois presque mécaniquement, poussée qu'elle est par un Esprit secondaire et moqueur. C'est contre cette pierre de touche que viennent se briser les imaginations jeunes et ardentes ; car, emportés par la fougue de leurs propres idées, par le clinquant de leurs connaissances littéraires, ils méconnaissent la modeste dictée d'un sage Esprit, et abandonnant la proie pour l'ombre, y substituent une paraphrase ampoulée. C'est contre cet écueil redoutable que viennent également échouer les personnalités ambitieuses qui, à défaut des communications que les bons Esprits leur refusent, présentent leurs propres œuvres comme l'œuvre de ces Esprits eux-mêmes. Voilà pourquoi il faut que les chefs des groupes Spirites soient pourvus d'un tact exquis et d'une rare sagacité, pour discerner les communications authentiques de celles qui ne le sont pas, et pour ne pas blesser ceux qui se font illusion à eux-mêmes.

Dans le doute, abstiens-toi, dit un de vos anciens proverbes ; n'admettez donc que ce qui est pour vous d'une évidence certaine. Dès qu'une opinion nouvelle se fait jour, pour peu qu'elle vous semble douteuse, passez-la au laminoir de la raison et de la logique ; ce que la raison et le bon sens réprouvent, rejetez-le hardiment ; mieux vaut repousser dix vérités, qu'admettre un seul mensonge, une seule fausse théorie. En effet, sur cette théorie vous pourriez édifier tout un système qui croulerait au premier souffle de la vérité comme un monument bâti sur un sable mouvant ; tandis que, si vous rejetez aujourd'hui certaines vérités, parce qu'elles ne vous sont pas démontrées logiquement et clairement, bientôt un fait brutal ou une démonstration irréfutable viendra vous en affirmer l'authenticité.

Rappelez-vous, néanmoins, ô Spirites, qu'il n'y a d'impossible pour Dieu et pour les bons Esprits que l'injustice et l'iniquité.

Le Spiritisme est assez répandu maintenant parmi les hommes, et a suffisamment moralisé les adeptes sincères de sa sainte doctrine, pour que les Esprits ne soient plus réduits à employer de mauvais outils, des médiums imparfaits. Si donc maintenant un médium, quel qu'il soit, donne, par sa conduite ou ses mœurs, par son orgueil, par son manque d'amour et de charité, un légitime sujet de suspicion, repoussez, repoussez, ses communications, car il y a un serpent caché dans l'herbe. Voilà ma conclusion sur l'influence morale des médiums.

Éraste.

Des apports et des autres phénomènes tangibles

(Société spirite de Paris. Médium M. d'Ambel.)

Il faut nécessairement, pour obtenir des phénomènes de cet ordre, avoir avec soi des médiums que j'appellerai sensitifs, c'est-à-dire, doués au plus haut degré des facultés médianimiques d'expansion et de pénétrabilité ; parce que le système nerveux de ces médiums, facilement excitable, leur

permet, au moyen de certaines vibrations, de projeter autour d'eux, avec profusion, leur fluide animalisé.
Les natures impressionnables, les personnes dont les nerfs vibrent au moindre sentiment, à la plus petite sensation, que l'influence morale ou physique, interne ou externe, sensibilise, sont des sujets très aptes à devenir d'excellents médiums pour les effets physiques de tangibilité et d'apports. En effet, leur système nerveux, presque entièrement dépourvu de l'enveloppe réfractaire, qui isole ce système chez la plupart des autres incarnés, les rend propres au développement de ces divers phénomènes. En conséquence, avec un sujet de cette nature, et dont les autres facultés ne sont pas hostiles à la médianimisation, on obtiendra plus facilement les phénomènes de tangibilité, les coups frappés dans les murs et dans les meubles, les mouvements intelligents, et même la suspension dans l'espace de la matière inerte la plus lourde ; à fortiori, obtiendra-t-on ces résultats si, au lieu d'un médium, on en a sous la main plusieurs également bien doués.
Mais de la production de ces phénomènes à l'obtention de celui des apports, il y a tout un monde ; car, dans ce cas, non seulement le travail de l'Esprit est plus complexe, plus difficile, mais bien plus, l'Esprit ne peut opérer qu'au moyen d'un seul appareil médianimique, c'est-à-dire que plusieurs médiums ne peuvent pas concourir simultanément à la production du même phénomène. Il arrive même, au contraire, que la présence de certaines personnes antipathiques à l'Esprit qui opère entrave radicalement son opération. A ces motifs qui, comme vous le voyez, ne manquent pas d'importance, ajoutez que les apports nécessitent toujours une plus grande concentration et en même temps une plus grande diffusion de certains fluides, et qu'enfin ils ne peuvent être obtenus qu'avec les médiums les mieux doués, ceux, en un mot, dont l'appareil électro-médianimique est le mieux conditionné.
En général, les faits d'apports sont et resteront excessivement rares. Je n'ai pas besoin de vous démontrer pourquoi ils sont et seront moins fréquents que les autres faits de tangibilité ; de ce que je dis vous le déduirez vous-mêmes. D'ailleurs, ces phénomènes sont d'une nature telle, que non seulement tous les médiums n'y sont pas propres, mais que tous les Esprits eux-mêmes ne peuvent pas les produire. En effet, il faut qu'entre l'Esprit et le médium influencé il existe une certaine affinité, une certaine analogie, en un mot une certaine ressemblance qui permette à la partie expansible du fluide périspritique9 de l'incarné de se mêler, de s'unir, de se combiner avec celui de l'Esprit qui veut faire un apport. Cette fusion doit être telle que la force résultante devienne, pour ainsi dire, une ; de même qu'un courant électrique, en agissant sur le charbon, produit un foyer, une clarté uniques.
Pourquoi cette union ? pourquoi cette fusion, direz-vous ? C'est que, pour la production de ces phénomènes, il faut que les propriétés essentielles de l'Esprit moteur soient augmentées de quelques-unes de celles du médianimisé ; c'est que le fluide vital, indispensable à la production de tous les phénomènes médianimiques, est l'apanage exclusif de l'incarné, et que, par conséquent, l'Esprit opérateur est obligé de s'en imprégner. Ce n'est qu'alors qu'il peut, au moyen de certaines propriétés de votre milieu ambiant, inconnues pour vous, isoler, rendre invisibles et faire mouvoir certains objets matériels, et des incarnés eux-mêmes.
Il ne m'est pas permis, pour le moment, de vous dévoiler ces lois particulières qui régissent les gaz et les fluides qui vous environnent ; mais avant que des années soient écoulées, avant qu'une existence d'homme soit accomplie, l'explication de ces lois et de ces phénomènes vous sera révélée, et vous verrez surgir et se produire une nouvelle variété de médiums, qui tomberont dans un état cataleptique particulier dès qu'ils seront médianimisés.
Vous voyez de combien de difficultés la production des apports se trouve entourée ; vous pouvez en conclure très logiquement que les phénomènes de cette nature sont excessivement rares, et avec d'autant plus de raison que les Esprits s'y prêtent fort peu, parce que cela motive de leur part un travail quasi matériel, ce qui est un ennui et une fatigue pour eux. D'autre part, il arrive encore ceci :

---

9 On voit que, lorsqu'il s'agit d'exprimer une idée nouvelle pour laquelle la langue manque de termes, les Esprits savent parfaitement créer des néologismes. Ces mots : *électromédianimique*, *périspritique*, ne sont pas de nous. Ceux qui nous ont critiqué d'avoir créé les mots *spirite*, *spiritisme*, *périsprit*, qui n'avaient pas leurs analogues, pourront aussi faire le même procès aux Esprits.

c'est que très souvent, malgré leur énergie et leur volonté, l'état du médium lui-même leur oppose une barrière infranchissable.
Il est donc évident, et votre raisonnement le sanctionne, je n'en doute pas, que les faits tangibles de coups, de mouvement et de suspension sont des phénomènes simples, qui s'opèrent par la concentration et la dilatation de certains fluides, et qu'ils peuvent être provoqués et obtenus par la volonté et le travail des médiums qui y sont aptes, quand ceux-ci sont secondés par des Esprits amis et bienveillants ; tandis que les faits d'apports sont multiples, complexes, exigent un concours de circonstances spéciales, ne peuvent s'opérer que par un seul Esprit et un seul médium, et nécessitent, en dehors des besoins de la tangibilité, une combinaison toute particulière pour isoler et rendre invisible l'objet ou les objets qui font le sujet de l'apport.
Vous tous, Spirites, vous comprenez mes explications, et vous vous rendez parfaitement compte de cette concentration de fluides spéciaux, pour la locomotion et la tactilité de la matière inerte ; vous y croyez, comme vous croyez aux phénomènes de l'électricité et du magnétisme, avec lesquels les faits médianimiques sont pleins d'analogie, et en sont, pour ainsi dire, la consécration et le développement. Quant aux incrédules, je n'ai que faire de les convaincre, je ne m'occupe pas d'eux ; ils le seront un jour, par la force de l'évidence, car il faudra bien qu'ils s'inclinent devant le témoignage unanime des faits spirites, comme ils ont été forcés de le faire devant tant d'autres faits qu'ils avaient d'abord repoussés.
Pour me résumer : si les faits de tangibilité sont fréquents, les faits d'apports sont très rares, parce que les conditions en sont très difficiles ; par conséquent, nul médium ne peut dire : A telle heure, à tel moment, j'obtiendrai un apport ; car souvent l'Esprit lui-même se trouve empêché dans son œuvre. Je dois ajouter que ces phénomènes sont doublement difficiles en public, car on y rencontre presque toujours des éléments énergiquement réfractaires qui paralysent les efforts de l'Esprit, et à plus forte raison l'action du médium. Tenez, au contraire, pour certain, que ces phénomènes se produisent spontanément ; le plus souvent à l'insu des médiums et sans préméditation, presque toujours en particulier, et enfin, fort rarement, quand ceux-ci en sont prévenus ; d'où vous devez conclure qu'il y a motif légitime de suspicion, toutes les fois qu'un médium se flatte de les obtenir à volonté, autrement dit, de commander aux Esprits comme à des serviteurs, ce qui est tout simplement absurde. Tenez encore pour règle générale que les phénomènes spirites ne sont point faits pour être donnés en spectacle et pour amuser les curieux. Si quelques Esprits se prêtent à ces sortes de choses, ce ne peut être que pour des phénomènes simples, et non pour ceux qui, comme les apports et autres semblables, exigent des conditions exceptionnelles.
Rappelez-vous, Spirites, que s'il est absurde de repousser systématiquement tous les phénomènes d'outre-tombe, il n'est pas sage non plus de les accepter tous aveuglément. Quand un phénomène de tangibilité, d'apparition, de visibilité ou d'apport se manifeste spontanément et d'une manière instantanée, acceptez-le ; mais, je ne saurais trop vous le répéter, n'acceptez rien aveuglément ; que chaque fait subisse un examen minutieux, approfondi et sévère ; car, croyez-le, le Spiritisme, si riche en phénomènes sublimes et grandioses, n'a rien à gagner à ces petites manifestations que d'habiles prestidigitateurs peuvent imiter.
Je sais bien ce que vous allez me dire : c'est que ces phénomènes sont utiles pour convaincre les incrédules ; mais sachez bien que si vous n'aviez pas eu d'autres moyens de conviction, vous n'auriez pas aujourd'hui la centième partie des Spirites que vous avez. Parlez au cœur ; c'est par là que vous ferez le plus de conversions sérieuses. Si vous croyez utile, pour certaines personnes, d'agir par les faits matériels, présentez-les au moins dans des circonstances telles qu'ils ne puissent donner lieu à aucune fausse interprétation, et surtout ne sortez pas des conditions normales de ces faits ; car les faits présentés dans de mauvaises conditions fournissent des arguments aux incrédules au lieu de les convaincre.

Eraste.

Les animaux médiums
(Société spirite de Paris. Médium M. d'Ambel.)

J'aborde aujourd'hui cette question de la médianimité des animaux, soulevée et soutenue par un de vos plus fervents adeptes. Il prétend, en vertu de cet axiome, qui peut le plus peut le moins, que nous pouvons médianimiser les oiseaux et les autres animaux, et nous en servir dans nos communications avec l'espèce humaine. C'est ce que vous appelez en philosophie, ou plutôt en logique, purement et simplement un sophisme.
« Vous animez, dit-il, la matière inerte, c'est-à-dire, une table, une chaise, un piano ; à fortiori devez-vous animer la matière déjà animée et notamment des oiseaux. » Eh bien ! dans l'état normal du Spiritisme, cela n'est pas, cela ne peut pas exister.
D'abord, convenons bien de nos faits. Qu'est-ce qu'un médium ? C'est l'être, c'est l'individu qui sert de trait d'union aux Esprits, pour que ceux-ci puissent avec facilité se communiquer aux hommes : Esprits incarnés. Par conséquent, sans médium, point de communications tangibles, mentales, scriptives, physiques, ni de quelque sorte que ce soit.
Il est un principe qui, j'en suis sûr, est admis par tous les Spirites : c'est que les semblables agissent avec leurs semblables et comme leurs semblables. Or, quels sont les semblables des Esprits, sinon les Esprits, incarnés ou non ? Faut-il vous le répéter sans cesse ? Eh bien ! je vous le répéterai encore : Votre périsprit et le nôtre sont puisés dans le même milieu, sont d'une nature identique, sont semblables en un mot ; ils possèdent une propriété d'assimilation plus ou moins développée, d'aimantation plus ou moins vigoureuse, qui nous permet, Esprits et incarnés, de nous mettre très promptement et très facilement en rapport. Enfin, ce qui appartient en propre aux médiums, ce qui est de l'essence même de leur individualité, c'est une affinité spéciale, et en même temps une force d'expansion particulière qui anéantissent en eux toute réfractibilité, et établissent entre eux et nous une sorte de courant, une espèce de fusion qui facilite nos communications. C'est, du reste, cette réfractibilité de la matière qui s'oppose au développement de la médianimité chez la plupart de ceux qui ne sont pas médiums. J'ajouterai que c'est à cette qualité réfractaire qu'il faut attribuer la particularité qui fait que certains individus, non médiums, transmettent et développent la médianimité, par leur simple contact, chez des médiums novices ou chez des médiums presque passifs, c'est-à-dire dépourvus de certaines qualités médianimiques.
Les hommes sont toujours disposés à tout exagérer ; les uns, je ne parle pas ici des matérialistes, refusent une âme aux animaux, et d'autres veulent leur en donner une, pour ainsi dire pareille à la nôtre. Pourquoi vouloir ainsi confondre le perfectible avec l'imperfectible ? Non, non, soyez-en bien convaincus, le feu qui anime les bêtes, le souffle qui les fait agir, mouvoir et parler en leur langage, n'a, quant à présent, aucune aptitude à se mêler, à s'unir, à se fondre avec le souffle divin, l'âme éthérée, l'Esprit en un mot, qui anime l'être essentiellement perfectible, l'homme, ce roi de la création. Or, n'est-ce pas ce qui fait la supériorité de l'espèce humaine sur les autres espèces terrestres que cette condition essentielle de perfectibilité ? Eh bien ! reconnaissez donc qu'on ne peut assimiler à l'homme, seul perfectible en lui-même et dans ses œuvres, aucun individu des autres races vivantes sur la terre.
Le chien, que son intelligence supérieure parmi les animaux, a rendu l'ami et le commensal de l'homme, est-il perfectible de son chef et de son initiative personnelle ? Nul n'oserait le soutenir ; car le chien ne fait pas progresser le chien ; et celui d'entre eux qui est le mieux dressé est toujours dressé par son maître. Depuis que le monde est monde, la loutre bâtit toujours sa hutte sur les eaux, d'après les mêmes proportions et suivant une règle invariable ; les rossignols et les hirondelles n'ont jamais construit leurs nids autrement que leurs pères ne l'avaient fait. Un nid de moineaux d'avant le déluge, comme un nid de moineaux de l'époque moderne, est toujours un nid de moineaux, édifié dans les mêmes conditions et avec le même système d'entrelacement de brins d'herbes et de débris, recueillis au printemps à l'époque des amours. Les abeilles et les fourmis, ces petites républiques ménagères, n'ont jamais varié dans leurs habitudes d'approvisionnement, dans leurs allures, dans leurs mœurs, dans leurs productions. Enfin l'araignée tisse toujours sa toile de la même manière.
D'un autre côté, si vous cherchez les cabanes de feuillage et les tentes des premiers âges de la terre, vous rencontrerez à leur place les palais et les châteaux de la civilisation moderne ; aux vêtements de peaux brutes, ont succédé les tissus d'or et de soie ; enfin, à chaque pas vous trouvez la preuve de cette marche incessante de l'humanité vers le progrès.

De ce progrès constant, invincible, irrécusable de l'espèce humaine, et de ce stationnement indéfini des autres espèces animées, concluez avec moi que s'il existe des principes communs à ce qui vit et se meut sur la terre : le souffle et la matière, il n'en est pas moins vrai que vous seuls, Esprits incarnés, êtes soumis à cette inévitable loi du progrès, qui vous pousse fatalement en avant et toujours en avant. Dieu a mis les animaux à côté de vous comme des auxiliaires pour vous nourrir, vous vêtir, vous seconder. Il leur a donné une certaine dose d'intelligence, parce que, pour vous aider, il leur fallait comprendre, et il a proportionné leur intelligence aux services qu'il sont appelés à rendre ; mais, dans sa sagesse, il n'a pas voulu qu'il fussent soumis à la même loi du progrès ; tels ils ont été créés, tels ils sont restés et resteront jusqu'à l'extinction de leurs races.
On a dit : les Esprits médianimisent et font mouvoir la matière inerte, des chaises, des tables, des pianos ; font mouvoir, oui ; mais médianimisent, non ! Car, encore une fois, sans médium aucun de ces phénomènes ne peut se produire. Qu'y a-t-il d'extraordinaire qu'à l'aide d'un ou de plusieurs médiums nous fassions mouvoir la matière inerte, passive, qui, justement en raison de sa passivité, de son inertie, est propre à subir les mouvements et les impulsions que nous désirons lui imprimer ? Pour cela nous avons besoin de médiums, c'est positif ; mais il n'est pas nécessaire que le médium soit présent ou conscient, car nous pouvons agir avec les éléments qu'il nous fournit, à son insu et hors de sa présence, surtout dans les faits de tangibilité et d'apports. Notre enveloppe fluidique, plus impondérable et plus subtile que le plus subtil et le plus impondérable de vos gaz, s'unissant, se mariant, se combinant avec l'enveloppe fluidique, mais animalisée du médium, et dont la propriété d'expansion et de pénétrabilité est insaisissable pour vos sens grossiers, et presque inexplicable pour vous, nous permet de mouvoir des meubles et même de les briser dans des pièces inhabitées.
Certainement les Esprits peuvent se rendre visibles et tangibles pour les animaux, et souvent telle frayeur subite que prennent ceux-ci, et qui ne vous semble pas motivée, est causée par la vue d'un ou de plusieurs de ces Esprits mal intentionnés pour les individus présents ou pour ceux à qui appartiennent ces animaux. Très souvent, vous apercevez des chevaux qui ne veulent ni avancer ni reculer, ou qui se cabrent devant un obstacle imaginaire ; eh bien ! tenez pour certain que l'obstacle imaginaire est souvent un Esprit ou un groupe d'Esprits qui se plaît à les empêcher d'avancer. Rappelez-vous l'ânesse de Balaam, qui voyant un ange devant elle, et redoutant son épée flamboyante, s'obstinait à ne pas bouger ; c'est qu'avant de se manifester visiblement à Balaam, l'ange avait voulu se rendre visible pour l'animal seul ; mais, je le répète, nous ne médianimisons directement ni les animaux ni la matière inerte ; il nous faut toujours le concours conscient ou inconscient d'un médium humain, parce qu'il nous faut l'union de fluides similaires, ce que nous ne trouvons ni dans les animaux, ni dans la matière brute.
M. Thiry, dit-il, a magnétisé son chien ; à quoi est-il arrivé ? Il l'a tué ; car ce malheureux animal est mort après être tombé dans une espèce d'atonie, de langueur, conséquence de sa magnétisation. En effet, en l'inondant d'un fluide puisé dans une essence supérieure à l'essence spéciale à sa nature, il l'a écrasé et a agi sur lui, quoique plus lentement, à la manière de la foudre. Donc, comme il n'y a nulle assimilation possible entre notre périsprit et l'enveloppe fluidique des animaux proprement dits, nous les écraserions instantanément en les médianimisant.
Ceci établi, je reconnais parfaitement que chez les animaux il existe des aptitudes diverses ; que certains sentiments, que certaines passions identiques aux passions et aux sentiments humains se développent en eux ; qu'ils sont sensibles et reconnaissants, vindicatifs et haineux, suivant que l'on agit bien ou mal avec eux. C'est que Dieu, qui ne fait rien d'incomplet, a donné aux animaux, compagnons ou serviteurs de l'homme, des qualités de sociabilité qui manquent entièrement aux animaux sauvages qui habitent les solitudes.
Pour me résumer : les faits médianimiques ne peuvent se manifester sans le concours conscient ou inconscient du médium ; et ce n'est que parmi les incarnés, Esprits comme nous, que nous pouvons rencontrer ceux qui peuvent nous servir de médiums. Quant à dresser des chiens, des oiseaux ou autres animaux pour faire tels ou tels exercices, c'est votre affaire et non la nôtre.

Éraste.

Remarque. A propos de la discussion qui eut lien dans la Société sur la médianimité des animaux, M. Allan Kardec dit qu'il a observé très attentivement les expériences qui ont été faites en ces derniers temps sur des oiseaux auxquels on attribuait la faculté médianimique, et il ajoute qu'il y a reconnu de la manière la moins contestable les procédés de la prestidigitation, c'est-à-dire des cartes forcées, mais employées avec assez d'adresse pour faire illusion sur des spectateurs qui se contentent de l'apparence sans scruter le fond. En effet, ces oiseaux font des choses que ni l'homme le plus intelligent, ni même le somnambule le plus lucide ne pourraient faire, d'où il faudrait conclure qu'ils possèdent des facultés intellectuelles supérieures à l'homme, ce qui serait contraire aux lois de la nature. Ce qu'il faut le plus admirer dans ces expériences, c'est l'art, la patience qu'il a fallu déployer pour dresser ces animaux, les rendre dociles et attentifs ; pour obtenir ces résultats, il a certainement fallu avoir affaire à des natures flexibles, mais ce ne peut être en définitive que des animaux dressés, chez qui il y a plus d'habitude que de combinaisons ; et la preuve en est, c'est que si on cesse de les exercer pendant quelque temps, ils perdent bientôt ce qu'ils ont appris. Le charme de ces expériences, comme celui de tous les tours de prestidigitation, est dans le secret des procédés ; une fois le procédé connu, elles perdent tout leur attrait ; c'est ce qui est arrivé quand les saltimbanques ont voulu imiter la lucidité somnambulique par le prétendu phénomène de ce qu'ils appelaient la double vue. Il ne pouvait y avoir d'illusion pour quiconque connaissait les conditions normales du somnambulisme ; il en est de même de la prétendue médianimité des oiseaux dont tout observateur expérimenté peut facilement se rendre compte.

Peuples, faites silence !
(Envoi de M. Sabô, de Bordeaux, médium madame Cazemajoux.)

I

Où courent ces enfants revêtus de robes blanches ? la joie illumine leurs cœurs ; leur essaim folâtre va s'ébattre dans les vertes prairies où ils feront une ample moisson de fleurs et poursuivront l'insecte brillant qui se nourrit dans leurs calices. Insouciants et heureux, ils ne voient pas plus loin que l'horizon bleu qui les entoure ; leur chute sera terrible, si vous ne vous hâtez de disposer leurs cœurs aux enseignements spirites ;
Car les Esprits du Seigneur ont passé à travers les nues et viennent vous prêcher ; prêtez l'oreille à leurs voix amies ; écoutez attentivement ; peuples, faites silence !

II

Ils sont devenus grands et forts ; la mâle beauté des uns, la grâce et l'abandon des autres font revivre dans le cœur des pères les doux souvenirs d'une époque déjà éloignée d'eux, mais le sourire qui allait s'épanouir sur leurs lèvres flétries disparaît pour faire place aux sombres soucis. C'est qu'eux aussi, ils ont bu à longs traits dans la coupe enchantée des illusions de la jeunesse, et son poison subtil a appauvri leur sang, énervé leurs forces, vieilli leurs visages, dégarni leurs fronts, et ils voudraient empêcher leurs fils de goûter à cette coupe empoisonnée. Frères ! le Spiritisme sera l'antidote qui doit préserver la nouvelle génération de ses mortels ravages ;
Car les Esprits du Seigneur ont passé à travers les nues et viennent vous prêcher ; prêtez l'oreille à leurs voix amies ; écoutez attentivement ; peuples, faites silence !

III

Ils ont atteint l'âge de la virilité ; ils sont devenus hommes ; ils sont sérieux et graves, mais ils ne sont pas heureux ; leur cœur est blasé et n'a qu'une fibre sensible : celle de l'ambition. Ils emploient tout ce qu'ils ont de force et d'énergie à acquérir des biens terrestres. Pour eux, pas de bonheur sans les dignités, les honneurs, la fortune. Insensés ! D'un instant à l'autre, l'ange de la délivrance va vous frapper ; vous serez forcés d'abandonner toutes ces chimères ; vous êtes des proscrits que Dieu peut rappeler d'un instant à l'autre dans la mère patrie. Ne bâtissez ni palais ni monuments ; une tente, des vêtements et du pain, voilà le nécessaire. Contentez-vous de cela, et avec votre superflu donnez à vos frères qui en manquent : l'abri, le vêtement et le pain. Le Spiritisme vient vous dire que les

véritables trésors que vous devez acquérir sont l'amour de Dieu et du prochain ; ils vous feront riches pour l'éternité ;
Car les Esprits du Seigneur ont passé à travers les nues et viennent vous prêcher ; prêtez l'oreille à leurs voix amies ; écoutez attentivement ; peuples, faites silence !

IV

Ils ont leurs fronts penchés sur le bord du sépulcre ; ils ont peur et voudraient relever la tête, mais le temps a voûté leurs épaules, raidi leurs nerfs et leurs muscles, et ils sont impuissants à regarder en haut. Ah ! quelles angoisses viennent les assaillir ! Ils repassent dans le secret de leur âme leur vie inutile et souvent criminelle ; le remords les ronge comme un vautour affamé ; c'est qu'ils ont souvent, dans le cours de cette existence écoulée dans l'indifférence, nié leur Dieu, et il leur apparaît au bord de la tombe, vengeur inexorable. Ne craignez pas, Frères, et priez. Si dans sa justice, Dieu vous châtie, il fera grâce à votre repentir, car le Spiritisme vient vous dire que l'éternité des peines n'existe pas, et que vous renaissez pour vous purifier et expier. Aussi, vous qui êtes fatigués de votre exil sur la terre, faites tous vos efforts pour vous améliorer afin de n'y plus revenir ;
Car les Esprits du Seigneur ont passé à travers les nues et viennent vous prêcher ; prêtez l'oreille à leurs voix amies ; écoutez attentivement ; peuples, faites silence !

Byron.

Jean-Jacques Rousseau
(Méd. Madame Costel.)
Nota. Le médium était occupé de choses très étrangères au Spiritisme ; il se disposait à écrire pour des affaires personnelles, lorsqu'une force invisible le contraignit d'écrire ce qui suit, malgré son désir de poursuivre le travail commencé. C'est ce qui explique le début de la communication :
« Me voici, quoique tu ne m'appelles pas. Je viens te parler de choses très étrangères à tes préoccupations. Je suis l'Esprit de Jean-Jacques Rousseau. J'attendais depuis longtemps l'occasion de me communiquer à toi. Ecoute donc.
« Je pense que le Spiritisme est une étude toute philosophique des causes secrètes des mouvements intérieurs de l'âme peu ou point définis jusqu'ici. Il explique, plus encore qu'il ne découvre, des horizons nouveaux. La réincarnation et les épreuves subies avant d'arriver au but suprême, ne sont pas des révélations, mais une confirmation importante. Je suis frappé des vérités que ce moyen met en lumière. Je dis moyen avec intention, car, à mon sens, le Spiritisme est un levier qui écarte les barrières de l'aveuglement. La préoccupation des questions morales est tout entière à créer ; on discute la politique qui remue les intérêts généraux ; on discute les intérêts privés ; on se passionne pour l'attaque ou la défense des personnalités ; les systèmes ont leurs partisans et leurs détracteurs ; mais les vérités morales, celles qui sont le pain de l'âme, le pain de vie, sont laissées dans la poussière accumulée par les siècles. Tous les perfectionnements sont utiles aux yeux de la foule, sauf celui de l'âme ; son éducation, son élévation sont des chimères bonnes tout au plus pour occuper les loisirs des prêtres, des poètes, des femmes, soit à l'état de mode, soit à l'état d'enseignement.
« Si le Spiritisme ressuscite le Spiritualisme, il rendra à la société l'élan qui donne aux uns la dignité intérieure, aux autres la résignation, à tous le besoin de s'élever vers l'Être suprême oublié et méconnu par ses ingrates créatures.
« J.-J. Rousseau. »

La Controverse
(Envoi de M. Sabô, de Bordeaux.)
O Dieu ! mon maître, mon père et mon créateur, daignez donner encore à votre serviteur un peu de cette éloquence humaine qui portait la conviction dans le cœur des Frères qui venaient, autour de la chaire sacrée, s'instruire des vérités que vous leur avez enseignées.
Dieu, en vous envoyant ses Esprits pour vous enseigner vos véritables devoirs envers lui et envers vos frères, veut surtout que la charité soit votre mobile dans toutes vos actions, et vos frères qui

veulent faire renaître ces jours de deuil sont dans la voie de l'orgueil. Ce temps est loin de vous, et Dieu soit à jamais béni d'avoir permis que les hommes cessassent pour toujours ces disputes religieuses qui n'ont jamais produit aucun bien et qui ont causé tant de mal. Pourquoi vouloir discuter les textes évangéliques que vous avez déjà commentés de tant de manières ? Ces divers commentaires ont eu lieu alors que vous n'aviez pas le Spiritisme pour vous éclairer, et il vous dit : La morale évangélique est la meilleure, et suivez-la ; mais si, dans le fond de votre conscience, une voix vous crie : Pour moi il y a tel ou tel point obscur, et je ne puis me permettre de penser différemment que mes autres frères ! Héloïm ! mon frère, laissez de côté ce ni est trouble pour vous ; aimez Dieu et la charité, et vous serez dans la bonne voie. A quoi a servi le fruit de mes longues veilles quand je vivais dans votre monde ? à rien. Beaucoup n'ont pas jeté les yeux sur mes écrits qui n'étaient pas dictés par la charité et qui ont attiré des persécutions à mes frères. La controverse est toujours animée d'un sentiment d'intolérance qui peut dégénérer jusqu'à l'offense, et l'entêtement que chacun met à soutenir ses prétentions éloigne l'époque où la grande famille humaine, reconnaissant ses erreurs passées, respectera toutes les croyances et n'aiguisera pas elle-même le poignard qui avait tranché ces liens fraternels. Et pour vous donner un exemple de ce que je vous dis, ouvrez l'Évangile, et vous y trouverez ces paroles : « Je suis la vérité et la vie ; celui-là seul qui croira en moi vivra. » Et beaucoup d'entre vous condamnent ceux qui ne suivent pas la religion qui possède les enseignements du Verbe incarné ; pourtant, beaucoup sont assis à la droite du Seigneur, parce que, dans la droiture de leurs coeurs, ils l'ont adoré, aimé ; qu'ils ont respecté les croyances de leurs frères et qu'ils ont crié vers le Seigneur quand ils ont vu les peuples se déchirer entre eux dans leurs luttes de religion, et qu'ils n'étaient pas aptes à trouver le véritable sens des paroles du Christ, et qu'ils n'étaient que les insruments aveugles de leurs prêtres ou de leurs ministres.

Mon Dieu, moi qui vivais dans ces temps où les cœurs étaient gros de tempêtes pour les frères d'une croyance opposée, si j'avais été plus tolérant, si je n'avais pas condamné dans mes écrits leur manière d'interpréter l'Évangile, ils seraient aujourd'hui moins irrités contre leurs frères catholiques, et tous auraient fait un pas plus grand vers la fraternité universelle ; mais les Protestants, les Juifs, toutes les religions un peu marquantes, ont leurs savants et leurs docteurs, et quand le Spiritisme, plus répandu, sera étudié de bonne foi par ces hommes instruits, ils viendront, comme l'ont fait les Catholiques, donner la lumière à leurs frères et calmer leurs scrupules religieux. Laissez donc Dieu poursuivre l'œuvre de la réforme morale qui doit vous élever vers lui, tous au même degré, et ne soyez pas rebelles aux enseignements des Esprits qu'ils vous envoie.

Bossuet.

Le Paupérisme

(Envoi de M. Sabô, de Bordeaux.)

C'est en vain que les philanthropes de votre terre rêvent des choses qu'ils ne verront jamais se réaliser. Rappelez-vous cette parole du Christ : « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous, » et vous savez que ses paroles sont des paroles de vérité. N'est-ce pas, mon ami, qu'à présent que vous connaissez le Spiritisme, vous trouvez juste et équitable cette inégalité des conditions qui vous soulevait le cœur, gros de murmures contre ce Dieu qui n'avait pas fait tous les hommes également riches et heureux ? Eh bien ! maintenant que vous pensez que Dieu fait bien tout ce qu'il fait, et que vous savez que la pauvreté est un châtiment ou une épreuve, cherchez à la soulager, mais ne venez pas, par des utopies, faire rêver au malheureux une égalité impossible. Certes que, par une sage organisation sociale, on peut alléger bien des souffrances, et c'est à quoi il faut viser ; mais prétendre les faire toutes disparaître de dessus la surface de la terre est une idée chimérique. La terre étant un lieu d'expiation, il y aura toujours des pauvres qui expient dans cette épreuve l'abus qu'ils ont fait des biens dont Dieu les avait fait les dispensateurs et qui n'ont jamais connu la douceur de faire du bien à leurs frères ; qui ont thésaurisé pièce à pièce pour amasser des richesses inutiles à eux-mêmes et aux autres ; qui se sont enrichis des dépouilles de la veuve et de l'orphelin. Oh ! ceux-là sont bien coupables, et leur égoïsme aura un terrible retour !

Gardez-vous cependant de voir dans tous les pauvres des coupables en punition ; si la pauvreté est pour quelques-uns une expiation sévère, pour d'autres c'est une épreuve qui doit leur ouvrir plus promptement le sanctuaire des élus. Oui, il y aura toujours des pauvres et des riches, pour que les uns aient le mérite de la résignation, et les autres celui de la charité et du dévouement. Que vous soyez riches ou pauvres, vous êtes sur un terrain glissant qui peut vous précipiter dans l'abîme, et sur la pente duquel vos vertus seules peuvent vous retenir.
Quand je dis qu'il y aura toujours des pauvres sur la terre, je veux dire tant qu'il y aura des vices qui en feront un lieu d'expiation pour les Esprits pervers que Dieu y envoie s'incarner pour leur propre châtiment et celui des vivants. Méritez par vos vertus, que Dieu ne vous envoie que de bons Esprits, et d'un enfer vous ferez un paradis terrestre.
Adolphe, évêque d'Alger.

La Concorde
(Envoi de M. Rodolphe, de Mulhouse.)
Soyez unis, mes amis, c'est l'union qui fait la force. Proscrivez de vos réunions tout esprit de discorde, tout esprit de jalousie. N'enviez pas les communications que reçoit tel ou tel médium, chacun en reçoit suivant la disposition de son esprit et la perfection de ses organes.
N'oubliez jamais que vous êtes frères, et cette fraternité n'est pas illusoire : c'est une fraternité réelle ; car celui qui a été votre frère dans une autre existence peut se trouver parmi vous, appartenant à une autre famille.
Soyez donc unis d'esprit et de cœur ; ayez la même communion de pensées. Soyez dignes de vous-mêmes, de la doctrine que vous professez et des enseignements que vous êtes appelés à répandre.
Soyez donc conciliants dans vos opinions ; n'en ayez pas d'absolues ; cherchez à vous éclairer les uns par les autres. Soyez à la hauteur de votre apostolat, et donnez au monde l'exemple de la bonne harmonie.
Soyez l'exemple vivant de la fraternité humaine, et montrez à quoi peuvent arriver des hommes sincèrement dévoués à la propagation de la morale.
N'ayant qu'un seul but, vous ne devez avoir qu'une même pensée, celle de mettre en pratique ce que vous enseignez. Que votre devise soit donc : Union et concorde, Paix et fraternité !

Mardochée

L'aurore des nouveaux jours
(Société spirite de Paris. Médium Madame Costel.)
Me voici, moi que vous n'évoquez pas, mais qui suis désireuse d'être utile à mon tour à une Société dont le but est aussi sérieux que l'est le vôtre. Je vous parlerai de politique. Ne vous effrayez pas : je sais dans quelles limites je dois me renfermer.
La situation actuelle de l'Europe offre l'aspect le plus saisissant pour l'observateur ; à aucune époque, je n'en excepte pas même la fin du dernier siècle qui a opéré une si large trouée dans les préjugés et les abus qui comprimaient l'esprit humain ; à aucune époque, dis-je, le mouvement intellectuel ne s'est fait sentir plus hardi, plus franc. Je dis franc, car l'esprit européen marche dans le vrai. La liberté n'est plus un fantôme sanglant, mais la belle et grande déesse de la prospérité publique. En Allemagne même, dans cette Allemagne que j'ai décrite avec tant d'amour, le souffle ardent de l'époque abat les dernières forteresses des préjugés. Soyez heureux, vous qui vivez dans un tel moment ; mais plus heureux encore seront vos descendants ; car l'heure approche, l'heure annoncée par le Précurseur ; vous voyez blanchir l'horizon, mais, comme jadis les Hébreux, vous resterez au seuil de la Terre Promise, et vous ne verrez pas se lever le soleil radieux des nouveaux jours.

Staël

Allan Kardec

Septembre 1861

Le style, c'est l'homme

Polémique entre plusieurs Esprits

(Société Spirite de Paris.)

Dans la séance de la Société du 19 juillet 1861, l'Esprit de Lamennais donna spontanément la dissertation suivante sur l'aphorisme de Buffon : Le style, c'est l'homme, par l'entremise de M. A. Didier, médium. Buffon, se trouvant attaqué, répliqua, quelques jours après, par l'intermédiaire de M. d'Ambel. Puis, successivement, le vicomte Delaunay (Mme Delphine de Girardin), Bernardin de Saint-Pierre et autres entrèrent en lice. C'est cette polémique aussi curieuse qu'instructive que nous reproduisons dans son entier. On remarquera qu'elle n'a été ni provoquée ni préméditée, et que chaque Esprit est venu spontanément y prendre part ; Lamennais a ouvert la discussion, les autres l'ont suivi.

Dissertation de Lamennais

(Méd. M. A. Didier.)

Il y a un phénomène bien étrange dans l'homme, c'est ce que j'appellerai le phénomène des contrastes ; nous parlons avant tout des natures d'élite ; voici le fait : Vous rencontrez dans le monde des esprits dont les oeuvres puissantes contrastent étrangement avec la vie privée et les habitudes de leurs auteurs. M. de Buffon a dit : Le style, c'est l'homme ; malheureusement, ce grand seigneur du style et de l'élégance a trop vu tous les auteurs par lui-même. Ce qui pouvait parfaitement s'appliquer à lui est loin d'être applicable à tous les autres écrivains. Nous prendrons ici le mot style dans le sens le plus étendu et dans sa plus large acception. Le style, selon nous, sera la manière grande, la forme la plus pure par laquelle l'homme rendra ses idées. Tout le génie humain est donc ici devant nous, et nous contemplons d'un coup d'œil toutes les œuvres de l'intelligence humaine : poésie dans l'art, dans la littérature et dans la science. Loin de dire comme Buffon : Le style, c'est l'homme, nous dirons, peut-être d'une manière moins concise, moins formulée, que l'homme, par sa nature changeante, diffuse, contrariante et révoltée, écrit souvent contrairement à sa nature première, à ses primitives inspirations, je dirai même plus, à ses croyances.

Souvent, en lisant les œuvres de plus d'un grand génie d'un siècle ou d'un autre, nous nous disons : Quelle pureté ! quelle sensibilité ! quelle croyance profonde au progrès ! quelle grandeur ! Puis on apprend que l'auteur, loin d'être l'auteur moral de ses œuvres, n'en est que l'auteur matériel, imbu de préjugés et d'idées préconçues. Il y a là un grand phénomène, non seulement humain, mais spirite.

Très souvent donc l'homme ne se reflète pas dans ses œuvres ; nous dirons aussi combien de poètes usés, abrutis ; combien d'artistes désillusionnés sentent tout à coup une étincelle divine illuminer parfois leur intelligence ! Ah ! c'est qu'ici l'homme écoute autre chose que lui-même ; il écoute ce que le prophète Isaïe appelait le petit souffle, et que nous, nous appelons les Esprits. Oui, ils sentent en eux cette voix sacrée, mais oubliant Dieu et sa lumière, ils se l'attribuent à eux-mêmes ; ils reçoivent la grâce dans l'art comme d'autres la reçoivent dans la foi, et elle touche quelquefois ceux qui prétendent la renier.

Lamennais.

Réplique de Buffon

(Méd. M. d'Ambel.)

On a dit que j'étais un gentilhomme de lettres, et que mon style, tiré à quatre épingles, sentait la poudre et le tabac d'Espagne ; n'est-ce pas la consécration la plus certaine de cette vérité : Le style, c'est l'homme ? Bien que l'on ait un peu exagéré en me représentant la brette au côté et la plume à la main, j'avoue que j'aimais les belles choses, les habits pailletés, les dentelles et les vestes voyantes, en un mot, tout ce qui était élégant et délicat ; il est donc tout naturel que je fusse toujours en tenue ; c'est pourqui mon style porte avec lui ce cachet de bon ton, ce parfum de bonne compagnie qu'on retrouve également chez notre grande Sévigné. Que voulez-vous ! j'ai toujours préféré les ruelles et

les boudoirs aux cabarets et aux cohues de bas étage. Vous me permettrez donc, malgré l'opinion émise par votre contemporain Lamennais, de maintenir mon judicieux aphorisme, en l'appuyant de quelques exemples pris parmi vos auteurs et vos philosophes modernes.
Un des malheurs de votre temps, c'est que beaucoup ont fait métier de leur plume ; mais laissons ces artisans de la plume, qui, pareils aux artisans de la parole, écrivent indifféremment pour ou contre telle idée, suivant celui qui les paie, et crient selon les temps : Vive le roi ! vive la Ligue ! Laissons-les ; ceux-là, pour moi, ne sont point des auteurs sérieux.
Voyons, l'abbé, ne vous offensez pas si je vous prends vous-même comme exemple ; votre vie mal assise ne s'est-elle pas toujours reflétée dans vos œuvres ? et De l'indifférence en matière de religion à vos Paroles d'un croyant, quel contraste, comme vous dites ! Néanmoins, votre ton doctoral est aussi tranchant, aussi absolu dans l'une comme dans l'autre de ces œuvres. Vous êtes bilieux, l'abbé, convenez-en, et vous distillez votre bile en plaintes amères dans toutes les belles pages que vous avez laissées. En redingote boutonnée, comme en soutane, vous êtes resté déclassé, mon pauvre Lamennais. Voyons, ne vous fâchez pas, mais convenez avec moi que le style, c'est l'homme.
Si de Lamennais je passe à Scribe, l'homme heureux se reflète dans de tranquilles et paisibles comédies de mœurs. Il est gai, heureux et sensible : il sème la sensibilité, la gaieté et le bonheur dans ses œuvres. Chez lui, jamais de drame, jamais de sang ; seulement quelques duels sans dangers pour punir le traître et le coupable.
Voyez ensuite Eugène Sue, l'auteur des Mystères de Paris. Il est fort comme son prince Rodolphe, et comme lui il serre dans son gant jaune la main calleuse de l'ouvrier ; comme lui il se fait l'avocat des causes populaires.
Voyez votre Dumas vagabond, gaspillant sa vie comme son intelligence ; allant du pôle sud au pôle nord aussi facilement que ses fameux mousquetaires ; jouant air conquérant avec Garibaldi, et allant de l'intimité du duc d'Orléans à celle des lazaroni napolitains ; faisant des romans avec l'histoire et mettant l'histoire en romans.
Voyez les œuvres orgueilleuses de Victor Hugo, ce type de l'orgueil incarné ; je, moi, dit Hugo poète ; je, moi, dit Hugo sur son rocher de Jersey.
Voyez Murger, ce chantre des mœurs faciles, jouant consciencieusement son rôle dans cette bohème qu'il a chantée. Voyez Nerval, aux couleurs étranges, au style pailleté et décousu, faisant de la fantasia avec sa vie comme avec sa plume. Combien j'en laisse et des meilleurs ! comme Soulié et Balzac dont la vie et les œuvres suivent des routes parallèles. Mais je crois que ces exemples vous suffiront pour que vous ne repoussiez pas d'une manière aussi absolue mon aphorisme : Le style, c'est l'homme.
N'auriez-vous pas, cher abbé, confondu la forme et le fond, le style et la pensée ? mais encore là tout se tient.

Buffon.

Questions adressées à Buffon à propos de sa communication

Dem. Nous vous remercions de la spirituelle communication que vous avez bien voulu nous donner ; mais il y a une chose qui nous étonne, c'est que vous soyez si au courant des moindres détails de notre littérature, appréciant avec une justesse remarquable les œuvres et les auteurs. Vous vous occupez donc encore assez de ce qui se passe sur la terre pour en avoir connaissance ? Vous lisez donc tout ce qui se publie ? Veuillez nous donner à ce sujet une explication qui sera très utile à notre instruction.
Rép. Nous n'avons pas besoin de beaucoup de temps pour lire et apprécier ; d'un seul coup d'œil nous percevons l'ensemble des ouvrages qui attirent notre attention. Tous, tant que nous sommes, nous nous occupons avec intérêt de votre cher petit groupe, et vous ne sauriez croire combien de ceux que vous appeliez hommes éminents suivent avec bienveillance les progrès du Spiritisme. Aussi vous devez penser combien j'ai été heureux de voir mon nom prononcé par un de vos fidèles Esprits, Lamennais, et avec quel empressement j'ai saisi l'occasion de me communiquer à vous. En effet, lorsque j'ai été mis en cause à votre dernière séance, j'ai reçu, pour ainsi dire, le contrecoup de votre pensée ; et ne voulant pas que la vérité que j'avais proclamée dans mes écrits fût renversée

sans être défendue, j'ai prié Éraste de me prêter son médium pour répondre aux assertions de Lamennais. D'un autre côté, vous devez comprendre que chacun de nous reste fidèle à ses préférences terrestres ; c'est pourquoi nous autres écrivains sommes attentifs au progrès que les auteurs vivants font accomplir, ou croient faire accomplir à la littérature ; de même que les Jouffroy, les Laroque, les la Romiguière, se préoccupent de la philosophie, et les Lavoisier, les Berzélius, les Thénard de la chimie, chacun cultive son dada et se rappelle avec amour ses travaux, suivant d'un œil inquiet ce que font ses successeurs.
Dem. Vous avez apprécié en peu de mots plusieurs écrivains contemporains, morts ou vivants ; nous vous serions très reconnaissants de nous donner, sur quelques-uns, une appréciation un peu plus développée ; ce serait un travail suivi qui nous serait fort utile. Nous vous prierons, pour commencer, de nous parler de Bernardin de Saint-Pierre, et surtout de son Paul et Virginie que vous aviez condamné à la lecture, et qui pourtant est devenu un des ouvrages les plus populaires.
Rép. Je ne peux pas ici entreprendre le développement critique des œuvres de Bernardin de Saint-Pierre ; mais quant à mon appréciation d'alors, je peux l'avouer aujourd'hui : j'étais comme M. Josse, un peu trop orfévre ; en un mot, fidèle à l'Esprit de confraternité littéraire, j'éreintais de mon mieux un importun et important concurrent. Je vous donnerai plus tard mon appréciation vraie sur cet éminent écrivain, si un Esprit réellement critique, comme Merle ou Geoffroy, ne se charge pas de le faire.

Buffon.

Défense de Lamennais par le vicomte Delaunay
(Médium M. d'Ambel.)
Nota. Dans la conversation qui eut lieu à la Société sur les communications précédentes, le nom de madame de Girardin fut prononcé à propos du sujet en discussion, quoiqu'il n'ait pas été mentionné par les Esprits interlocuteurs ; c'est ce qui explique le début du nouvel intervenant.
- Vous m'avez mis quelque peu en cause dans vos dernières séances, messieurs les Spirites, et je crois que vous m'avez donné le droit, comme on dit au Palais, d'intervenir aux débats. Ce n'est pas sans plaisir que j'ai entendu la profonde dissertation de Lamennais et la riposte un peu vive de M. de Buffon ; mais il manque une conclusion à cette passe d'armes ; j'interviens donc et m'érige en juge du camp, de mon autorité privée. D'ailleurs vous demandiez un critique ; je vous réponds : prenez mon ours ; car, s'il vous en souvient, j'ai tenu quelque part, de mon vivant, d'une façon qu'on disait magistrale, ce poste redouté de critique exécuteur ; et il me plaît infiniment de revenir sur ce terrain aimé. Or donc, il y avait une fois… mais non, laissons là les banalités du genre et entrons sérieusement en matière.
Monsieur de Buffon, vous maniez l'épigramme d'une jolie façon ; on voit que vous tenez du grand siècle ; mais, tout élégant écrivain que vous êtes, un vicomte de ma race ne craint pas de relever votre gant et de croiser la plume avec vous. Allons, mon gentilhomme ! vous avez été bien dur pour ce pauvre Lamennais, que vous avez traité de déclassé ! Est-ce la faute de ce génie fourvoyé si, après avoir écrit de main de maître cette étude splendide que vous lui avez reprochée, il s'est retourné vers d'autres régions, vers d'autres croyances ? Certes, les pages de l'Indifférence en matière de religion seraient signées des deux mains par les meilleurs prosateurs de l'Eglise ; mais si ces pages sont restées debout quand le prêtre a été désarçonné, n'en connaissez-vous pas la cause, vous si rigoureux ? Ah ! regardez Rome, et rappelez-vous ses mœurs dissolues, et vous aurez la clef de cette volte-face qui vous a étonné. Bah ! Rome est si loin de Paris !
Les philosophes, les chercheurs de la pensée, tous ces rudes piocheurs du moi psychologique ne doivent jamais être confondus avec les écrivains de la pure forme ; ceux-ci écrivent pour les plaisirs du public, ceux-là pour la science profonde ; ces derniers n'ont pour souci que la vérité, les autres ne se piquent pas d'être logiques : ils fuient l'uniformité. En somme, ce qu'ils recherchent, c'est ce que vous recherchiez vous-même, mon beau seigneur, c'est-à-dire la vogue, la popularité, le succès, qui se résument en bons écus trébuchants. Du reste, sauf cela, votre spirituelle riposte est trop vraie pour que je n'y applaudisse pas de grand cœur ; seulement, ce dont vous rendez responsable l'individu, j'en rends responsable le milieu social. Enfin, je tenais à défendre mon contemporain qui,

sachez-le bien, n'a couru ni ruelles, ni cabarets, ni boudoirs, ni cohue de bas étage. Haut perché dans sa mansarde, sa seule distraction était d'émietter du pain aux moineaux tapageurs qui venaient le visiter dans sa cellule de la rue de Rivoli ; mais sa suprême joie était d'être assis devant sa table boiteuse, et de faire voltiger sa plume rapide sur les feuilles vierges d'un cahier de papier !

Ah ! certes, il a eu raison de se plaindre, ce grand Esprit malade qui, pour éviter la souillure d'un siècle matériel, avait épousé l'Église catholique, et qui, après l'avoir épousée, a trouvé la souillure assise sur les marches de l'autel. Est-ce sa faute, si, jeté jeune entre les mains des cléricaux, il n'a pas pu sonder la profondeur de l'abîme où on le précipitait ? Oui, il a raison d'exhaler ses plaintes amères, comme vous dites ; n'est-il pas l'image vivante d'une éducation mal dirigée et d'une vocation imposée ?

Prêtre défroqué ! Savez-vous combien d'ineptes bourgeois lui ont jeté souvent cette injure à la face, parce qu'il a obéi à ses convictions et à l'impulsion de sa conscience ? Ah ! croyez-moi, heureux naturaliste, pendant que votre couriez les belles et que votre plume, célèbre par la conquête du cheval, était prônée par de jolies pécheresses et applaudie par des mains parfumées, il montait péniblement son Golgotha ! Car comme Christ, il a bu son calice jusqu'à la lie et porté rudement sa croix !

Et vous, monsieur de Buffon, est-ce que vous ne prêtez pas un peu le flanc à la critique ? Voyons. Dame ! votre style est pimpant comme vous, et comme vous, tout de clinquant habillé ! Mais aussi quel intrépide voyageur vous avez été ? En avez-vous visité des pays !… non, des bibliothèques inconnues ? Quel infatigable pionnier ! En avez-vous défriché des forêts !… non, des manuscrits inédits et inédités ! J'en conviens, vous avez recouvert toutes vos dépouilles opimes d'un vernis étincelant qui est bien à vous. Mais de tous ces volumes encombrants qu'y a-t-il de sérieusement à vous comme étude, comme fond ? L'histoire du chien, du chat ou de cheval peut-être ? Ah ! Lamennais a moins écrit que vous, mais tout est bien à lui, monsieur de Buffon : la forme et le fond. On vous accusait l'autre jour d'avoir méconnu la valeur des œuvres du bon Bernardin de Saint-Pierre ; vous vous êtes disculpé un peu jésuitiquement ; mais vous n'avez pas dit que si vous avez refusé la vitalité à Paul et Virginie, c'est qu'en œuvre de ce genre, vous en étiez encore à la grande Scudèri, au grand Cyrus et au pays du Tendre, enfin, à toute cette friperie sentimentale qui fait si bien aujourd'hui chez les bouquinistes, ces marchands d'habits de la littérature. Eh ! eh ! monsieur de Buffon, vous commencez à être tombé joliment bas dans l'estime de ces messieurs, tandis que l'utopiste Bernardin a conservé un cours élevé. La Paix universelle, une utopie ! Paul et Virginie, une utopie ! Allons, allons ! votre jugement a été cassé par l'opinion publique. N'en parlons plus.

Ma foi, tant pis ! Vous m'avez mis la plume à la main, j'en use et j'en abuse ; ça vous apprendra, chers Spirites, à vous inquiéter d'un bas bleu réformé comme moi, et à vous enquérir de mes nouvelles. Ce cher Scribe nous est arrivé tout ahuri de ces derniers demi-succès ; il voudrait que nous nous érigeassions en Académie ; sa palme verte lui manque ; il était si heureux sur la terre, qu'il hésite encore à s'asseoir dans sa nouvelle position. Bah ! il se consolera en voyant reprendre ses pièces, et dans quelques semaines il n'y paraîtra plus.

Gérard de Nerval vous a donné dernièrement une charmante fantaisie inachevée ; l'achèvera-t-il, ce capricieux Esprit ? Qui le sait ! Toutefois, il voulait conclure que le vrai du savant n'étant par le vrai, le beau du peintre n'étant pas le beau, et le courage de l'enfant étant mal récompensé, il avait bien fait de suivre les écarts de sa chère Fantasia.

Vicomte Delaunay (Delphine de Girardin).

Nota. Voir ci-après Fantasia, par Gérard de Nerval.

Réponse de Buffon au vicomte DeLaunay

Vous m'invitez à rentrer dans un débat dont j'ai été trop vivement éconduit, pour ne pas me le tenir pour dit ; et je vous avoue que je préfère rester dans le milieu paisible où je me tenais, que de m'exposer à une pareille charge à fond de train. De mon temps, on échangeait une plaisanterie plus ou moins athénienne, mais aujourd'hui, peste ! On y va à coups de cravache plombée. Merci ! je me retire ; j'en ai plus qu'il ne m'en faut ; car je suis encore tout marbré des coups du vicomte. Convenez que, bien qu'ils m'aient été généreusement, trop généreusement administrés par la

gracieuse main d'une femme, ils n'en sont pas moins cuisants. Ah ! madame, vous m'avez rappelé à la charité d'une façon bien peu charitable. Vicomte ! vous êtes trop redoutable ; je vous rends les armes et reconnais humblement mes torts. J'en conviens, Bernardin de Saint-Pierre a été un grand philosophe ; que dis-je ? il a trouvé la pierre philosophale, et je ne suis, comme je n'ai été, qu'un indigeste compilateur ! Là ! êtes-vous content ? voyons, soyez gentil et ne m'humiliez plus ainsi dorénavant, sans quoi vous obligeriez un gentilhomme, ami de notre groupe parisien, à quitter la place, ce qu'il ne ferait qu'à son grand regret, car il tient à profiter, lui aussi, des enseignements spirites, et à connaître ce qui se passe ici.
Et tenez : j'ai entendu aujourd'hui le récit de phénomènes si étranges, que de mon temps on aurait brûlé vifs, comme sorciers, les acteurs et même les narrateurs de ces événements. Entre nous, sont-ce bien là des phénomènes spirites ? L'imagination d'un côté, et l'intérêt de l'autre n'y sont-ils pas pour quelque chose ? Je ne voudrais pas en jurer. Qu'en pense le spirituel vicomte ? Quant à moi, je m'en lave les mains. D'ailleurs, si j'en crois ma jugeote de naturaliste, tout naturaliste de cabinet que l'on m'appelle, les phénomènes de cet ordre ne doivent avoir lieu que bien rarement. Voulez-vous mon opinion sur l'affaire de la Havane ? Eh bien ! il y a là une coterie de gens mal intentionnés, qui ont tout intérêt à discréditer la propriété, pour qu'elle puisse se vendre à vil prix, et des propriétaires peureux et craintifs, épouvantés d'une fantasmagorie assez bien montée. Quant au lézard : il me souvient bien d'en avoir écrit l'histoire, mais j'avoue n'en avoir jamais rencontré de diplômés par la faculté de médecine. Il y a ici un médium à cerveau faible, qui a pris dans son imagination des faits qui n'avaient en somme aucune réalité.

Buffon.

Nota. Ce dernier paragraphe fait allusion à deux faits racontés dans la même séance et dont, faute de place, nous ajournons le récit à un autre numéro. Buffon donne à ce sujet son opinion spontanément.

Réponse de Bernardin de Saint-Pierre
(Méd. Madame Costel.)
Je viens, moi, Bernardin de Saint-Pierre, me mêler à un débat où mon nom a été prononcé, discuté et défendu. Je ne puis être de l'avis de mon spirituel défenseur ; M. de Buffon a une valeur autre que celle d'un compilateur éloquent. Qu'importent les erreurs littéraires d'un jugement si souvent fin et délicat dans les choses de la nature et qui n'était égaré que par la rivalité et la jalousie de métier !
Néanmoins, je suis entièrement de l'opinion contraire à la sienne, et comme Lamennais, je dis : Non, le style n'est pas l'homme. J'en suis une preuve éloquente, moi, dont la sensibilité gisait tout entière dans le cerveau, et qui inventais ce que les autres sentent. De l'autre côté de la vie on juge avec froideur des choses de la vie terrestre, des choses finies ; je ne mérite pas toute la réputation littéraire dont j'ai joui. Paul et Virginie, s'il paraissait aujourd'hui, serait facilement éclipsé par une quantité de charmantes productions qui passent inaperçues ; c'est que le progrès de votre époque est grand, plus grand que vous, contemporains, ne pouvez le juger. Tout s'élève : sciences, littérature, art social ; mais tout s'élève comme le niveau de la mer à marée montante, et les marins qui sont au large n'en peuvent juger. Vous êtes au large.
J'en reviens à M. de Buffon dont je loue le talent et dont j'oublie le blâme, et aussi à mon spirituel défenseur qui sait découvrir toutes les vérités, leurs sens spirituels, et qui leur donne une couleur paradoxale. Après vous avoir prouvé que les littérateurs morts ne conservent aucun fiel, je vous adresse tous mes remerciements et aussi mon vif désir de pouvoir vous être utile.
Bernardin de Saint-Pierre.

Lamennais à Buffon
(Méd. M. A. Didier.)
Il faut bien faire attention, monsieur de Buffon ; je n'ai pas conclu le moins du monde d'une manière littéraire et humaine ; j'ai envisagé la question tout autrement, et ce que j'en ai déduit est ceci : « Que l'inspiration humaine est très souvent divine. » Il n'y avait là matière à aucune controverse. Je n'écris plus maintenant avec cette prétention, et vous pouvez le voir même dans mes réflexions sur

les influences de l'art, sur le cœur et le cerveau10 ; j'ai évité le monde et les personnalités ; ne retournons jamais au passé, voyons l'avenir. Aux hommes de juger et de discuter nos œuvres ; à nous de leur en donner d'autres émanant toutes de cette idée fondamentale : Spiritisme. Mais pour nous : adieu au monde !

Lamennais.

Fantasia par Gérard de Nerval
(Méd. M. A. Didier.)
Nota. On se rappelle que Buffon, en parlant des auteurs contemporains, a dit que « Gérard de Nerval, aux couleurs étranges, au style pailleté et décousu, faisait de la fantasia avec sa vie comme avec sa plume. » Gérard de Nerval, au lieu de discuter, répondit à cette attaque en dictant spontanément le morceau suivant, auquel il donna lui-même le titre de Fantasia. Il l'écrivit en deux séances, et c'est dans l'intervalle qu'eut lieu la riposte du vicomte Delaunay à Buffon ; c'est pourquoi il dit qu'il ne sait si ce capricieux Esprit l'achèvera, et il en donne la conclusion probable.
Nous ne l'avons pas mis à son rang chronologique, pour ne pas interrompre la série des attaques et des répliques, Gérard de Nerval ne se mêlant aux débats que par cette allégorie philosophique.
- Un jour, dans une de mes fantasias, j'arrivai, je ne sais comment, près de la mer, dans un petit port peu connu ; qu'importe ! J'avais abandonné pour quelques heures mes compagnons de voyage, et je pus me livrer à la fantasia la plus orageuse, puisque c'est le terme consacré à mes évolutions cérébrales. Il ne faut pourtant pas croire que la Fantasia soit toujours une fille folle, se livrant aux excentricités de la pensée ; souvent la pauvre fille rit pour ne pas pleurer, et rêve pour ne pas tomber ; souvent son cœur est ivre d'amour et de curiosité, alors que sa tête se perd dans les nuages ; c'est peut-être parce qu'elle aime trop, cette pauvre folle du logis ; laissez-la donc errer, puisqu'elle aime et qu'elle admire.
J'étais donc avec elle le jour où je contemplais la mer dont le ciel est l'horizon, lorsqu'au milieu de ma solitude à deux, j'aperçus un petit vieillard, décoré, ma foi ! Il avait eu le temps de l'être, heureusement, car il était assez cassé ; mais son air était si positif, ses mouvements si réguliers, que cette sagesse et cette harmonie dans ses allures remplaçaient les nerfs et les muscles alourdis. Il s'assit, examina bien le terrain, et s'assura qu'il ne serait pas piqué par quelques-unes des petites bêtes qui fourmillent sous le sable de la mer ; puis il déposa à côté de lui sa canne à pomme d'or ; mais jugez de mon étonnement, lorsqu'il mit ses lunettes. Des lunettes ! pour voir l'immensité ! Fantasia fit un bond terrible et voulut se jeter sur lui ; je parvins à la calmer avec beaucoup de peine ; je m'approchai, caché derrière une roche, et je voulus entendre de toutes mes oreilles : « Voilà donc l'image de notre vie ! le grand tout, le voilà ! Profonde vérité ! Voilà donc nos existences élevées et basses, profondes et mesquines, révoltées et calmes ! O vagues ! vagues ! Grande fluctuation universelle ! » Puis le petit vieillard ne parla plus qu'en lui-même. Fantasia, jusque-là, avait été paisible, et avait écouté religieusement ; mais elle n'y tint plus, poussa un long éclat de rire ; je n'eus que le temps de l'emporter dans mes bras, et nous abandonnâmes le petit vieillard. « En vérité, disait Fantasia, ce doit être un membre de quelque société savante. » Après avoir couru pendant quelque temps, nous aperçûmes une toile de peintre, représentant un bout de falaise et le commencement de l'Océan. Je regardai, ou plutôt nous regardâmes la toile. Le peintre, probablement, cherchait un autre site dans les environs ; après avoir regardé la toile, je regardai la nature et alternativement. Fantasia voulut crever la toile ; j'eus beaucoup de peine à la contenir. - Comment ! me dit-elle, il est sept heures du matin, et je vois sur cette toile un effet qui n'a pas de nom ! Je compris parfaitement ce que Fantasia m'expliquait. Elle a vraiment du sens, cette fille folle, me disais-je, et je voulus m'éloigner. Hélas ! l'artiste caché avait suivi les moindres nuances de mon expression ; quand ses yeux rencontrèrent les miens, ce fut un choc terrible, un choc électrique. Il me lança un de ces regards superbes qui semblent dire : Vermisseau ! Cette fois, Fantasia fut

10 Allusion à une série de communications dictées par Lamennais, sous le titre de : *Méditations philosophiques et religieuses*, et que nous publierons dans le prochain numéro.

terrifiée de tant d'insolence, et elle le vit reprendre avec stupéfaction sa palette. « Tu n'as pas celle de Lorrain, » lui dit-elle en riant.
Puis, se retournant vers moi : « Nous avons déjà vu le vrai et le beau, me dit-elle, cherchons donc un peu le bien. » Après avoir grimpé dans les falaises, j'aperçus un enfant, un fils de pêcheur qui pouvait bien avoir de treize à quatorze ans ; il jouait avec un chien et se couraient l'un après l'autre, celui-ci aboyant et l'autre criant. Soudain, j'entendis dans l'air des cris qui semblaient venir du bas de la falaise ; aussitôt l'enfant s'élança d'un bond par un sentier rapide qui conduisait à la mer ; Fantasia, malgré toute son ardeur, eut peine à le suivre ; lorsque j'arrivai au bas de la falaise, je vis un spectacle terrible ; l'enfant luttait contre les vagues et ramenait vers le rivage un malheureux qui se débattait contre lui son sauveur ; je voulus m'élancer, mais l'enfant me cria de n'en rien faire, et au bout de quelques instants, meurtri, broyé et tremblotant, il abordait avec l'homme qu'il avait sauvé. C'était, selon toute apparence, un baigneur qui s'était aventuré trop loin, et qui était tombé dans un courant.
Je continuerai une autre fois.

Gérard De Nerval.

Nota. C'est dans cet intervalle qu'eut lieu la communication du vicomte Delaunay, rapportée ci-dessus.

Suite

Après quelques instants, le noyé revint peu à peu à la vie, mais ce ne fut que pour dire : « C'est incroyable, moi qui nage si bien ! » Il vit bien celui qui l'avait sauvé, mais, me regardant il ajouta : « Ouf ! je l'ai échappé belle ! Il y a certains moments, vous savez, où l'on perd la tête ; ce ne sont pas les forces qui vous trahissent, mais… mais… » Voyant qu'il ne pouvait continuer, je me hâtai de lui dire : « Enfin, grâce à ce brave garçon, vous voilà sauvé. » Il regarda l'enfant qui l'examinait de l'air le plus indifférent du monde, les poings sur les hanches. Le monsieur se mit à sourire : « C'est pourtant vrai, » dit-il ; puis il me salua. Fantasia voulut courir après lui. « Bah ! me dit-elle en se ravisant, au fait, c'est tout naturel. » L'enfant le regarda s'éloigner, puis retourna à son chien. Fantasia, cette fois, pleura.
Gérard De Nerval.
Un membre de la Société faisant observer que la conclusion manquait, Gérard ajouta ces mots :
« Je suis à vous de tout cœur pour une autre dictée, mais pour celle-ci, Fantasia me dit de m'arrêter là ; peut-être a-t-elle tort ; elle est si capricieuse ! »
La conclusion en avait été donnée d'avance par le vicomte Delaunay.

Conclusion d'Eraste

Après le tournoi littéraire et philosophique qui a eu lieu dans les dernières séances de votre société, et auquel nous avons assisté avec une véritable satisfaction, je crois nécessaire, au point de vue purement spirite, de vous faire part de quelques réflexions qui m'ont été suscitées par cet intéressant débat dans lequel, du reste, je ne veux intervenir en aucune façon. Mais avant tout, laissez-moi vous dire que si votre réunion a été animée, cette animation n'a rien été auprès de celle qui régnait entre les groupes nombreux d'Esprits éminents que ces séances quasi académiques avaient attirés. Ah ! certes, si vous aviez pu devenir voyants instantanément, vous auriez été surpris et confus devant cet aréopage supérieur. Mais je n'ai pas l'intention de vous dévoiler aujourd'hui ce qui s'est passé parmi nous ; mon but est tout uniment de vous faire entendre quelques mots au sujet du profit que vous devez retirer de cette discussion au point de vue de votre instruction spirite.
Vous connaissez de longue main Lamennais, et vous avez certainement apprécié combien ce philosophe est resté amoureux de l'idée abstraite ; vous avez remarqué sans doute combien il poursuit avec persistance et, je dois le dire, avec talent, ses théories philosophiques et religieuses ; vous devez en déduire logiquement que l'être personnel pensant poursuit, même au-delà de la tombe, ses études et ses travaux, et qu'au moyen de cette lucidité qui est l'apanage particulier des Esprits, comparant sa pensée spirituelle avec sa pensée humaine, il doit en élaguer tout ce qui

l'obscurcissait matériellement. Eh bien ! ce qui est vrai pour Lamennais est également vrai pour les autres, et chacun, dans le vaste pays de l'erraticité, conserve ses aptitudes et son originalité.
Buffon, Gérard de Nerval, le vicomte Delaunay, Bernardin de Saint-Pierre conservent, comme Lamennais, les goûts et la forme littéraire que vous remarquiez en eux de leur vivant. Je crois qu'il est utile d'appeler votre attention sur cette condition d'être de notre monde d'outre-tombe, pour que vous ne vous laissiez pas aller à croire qu'on abandonne instantanément ses penchants, ses mœurs et ses passions en dépouillant le vêtement humain. Sur la terre, les Esprits sont comme des prisonniers que la mort doit délivrer ; mais de même que celui qui est sous les verrous a les mêmes propensions, conserve la même individualité quand il est en liberté, de même les Esprits conservent leurs tendances, leur originalité, leurs aptitudes, quand ils arrivent parmi nous ; sauf toutefois ceux qui ont passé, non par une vie de travail et d'épreuves, mais par une vie de châtiment, comme les idiots, les crétins et les fous. Pour ceux-là, les facultés intelligentes étant restées à l'état latent, ne se réveillent qu'à leur sortie de la prison terrestre. Ceci, comme vous le pensez, doit s'entendre du monde spirite inférieur ou moyen, et non des Esprits élevés affranchis de l'influence corporelle.
Vous allez prendre vos vacances, messieurs les Sociétaires ; permettez-moi de vous adresser quelques paroles amies avant de nous séparer pour quelque temps. Je crois que la doctrine consolante que nous sommes venus vous enseigner ne compte que des adeptes fervents parmi vous ; c'est pourquoi, comme il est essentiel que chacun se soumette à la loi du progrès, je crois devoir vous conseiller d'examiner par-devers vous quel profit vous avez retiré personnellement de nos travaux spirites, et quelle amélioration morale il en est résulté dans vos milieux réciproques. Car, vous le savez, il ne suffit pas de dire : Je suis Spirite, et de renfermer au fond de soi-même cette croyance ; mais ce qu'il vous est indispensable de savoir, c'est si vos actes se sont conformés aux prescriptions de votre foi nouvelle qui est, on ne saurait trop vous le répéter : Amour et charité. Que Dieu soit avec vous !

Éraste.

Entretiens familiers d'outre-tombe

La peine du talion
(Société, 9 août 1861. Médium M. d'Ambel.)
Un correspondant de la Société lui transmet la note suivante :
M. Antonio B…, un de mes parents, écrivain de mérite, estimé de ses concitoyens, ayant rempli avec distinction et intégrité des fonctions publiques en Lombardie, tomba, il y a environ dix ans, à la suite d'une attaque d'apoplexie, dans un état de mort apparente qu'on prit malheureusement, comme cela arrive quelquefois, pour la mort réelle. L'erreur était d'autant plus facile qu'on avait cru apercevoir sur le corps des signes de décomposition. Quinze jours après l'enterrement, une circonstance fortuite détermina la famille à demander l'exhumation ; il s'agissait d'un médaillon oublié par mégarde dans le cercueil ; mais la stupeur des assistants fut grande quand, à l'ouverture, on reconnut que le corps avait changé de position, qu'il s'était retourné, et, chose horrible ! qu'une des mains était en partie mangée par le défunt. Il fut alors manifeste que le malheureux Antonio B… avait été enterré vivant ; il avait dû succomber sous les étreintes du désespoir et de la faim. Quoi qu'il en soit de ce triste événement et de ses suites morales, ne serait-il pas intéressant, au point de vue Spirite et psychologique, de faire à ce sujet une enquête dans le monde des Esprits ? »
1. Évocation d'Antonio B… - R. Que me voulez-vous ?
2. Un de vos parents nous a priés de vous évoquer ; nous le faisons avec plaisir, et nous serons heureux si vous voulez bien nous répondre. - R. Oui, je veux bien vous répondre.
3. Vous rappelez-vous les circonstances de votre mort ? - R. Ah ! certes oui ! je me les rappelle ; pourquoi réveiller ce souvenir de châtiment ?

4. Est-il certain que vous avez été enterré vivant par méprise ? - R. Cela devait être ainsi, car la mort apparente a eu tous les caractères d'une mort réelle ; j'étais presque exsangue. On ne doit imputer à personne un fait prévu dès avant ma naissance.
5. Si ces questions sont de nature à vous causer de la peine, faut-il les cesser ? - Non, continuez.
6. Nous voudrions vous savoir heureux, car vous avez laissé la réputation d'un honnête homme. - R. Je vous remercie bien ; je sais que vous prierez pour moi. Je vais tâcher de répondre, mais si j'échoue un de vos guides habituels y suppléera.
7. Pourriez-vous décrire les sensations que vous avez éprouvées dans ce terrible moment ? - R. Oh ! quelle douloureuse épreuve ! se sentir enfermé entre quatre planches, de manière à ne pouvoir remuer, ni bouger ! Ne pouvoir appeler ; la voix ne résonnant plus dans un milieu privé d'air. Oh ! quelle torture que celle d'un malheureux qui s'efforce en vain d'aspirer dans une atmosphère insuffisante et dépourvue de la partie respirable ! Hélas ! j'étais comme un condamné à la gueule d'un four, sauf la chaleur. Oh ! je ne souhaite à personne de pareilles tortures ! Non, je ne souhaite à personne une fin comme la mienne ! Hélas ! cruelle punition d'une cruelle et féroce existence ! Ne me demandez pas à quoi je pensais, mais je plongeais dans le passé et j'entrevoyais vaguement l'avenir.
8. Vous dites : cruelle punition d'une féroce existence : mais votre réputation, jusqu'à ce jour intacte, ne faisait rien supposer de pareil. Pouvez-vous nous expliquer cela ? - R. Qu'est-ce que la durée d'une existence dans l'éternité ! Certes, j'ai tâché de bien agir dans ma dernière incarnation ; mais cette fin avait été acceptée par moi avant de rentrer dans l'humanité. Ah ! pourquoi m'interroger sur ce passé douloureux que seul je connaissais ainsi que les Esprits, ministres du Tout-Puissant ? Sachez donc, puisqu'il faut vous le dire, que dans une existence antérieure, j'avais muré une femme, la mienne ! toute vivante dans un caveau ! C'est la peine du talion que j'ai dû m'appliquer ! Dent pour dent, œil pour œil.
9. Nous vous remercions d'avoir bien voulu répondre à nos questions et nous prions Dieu de vous pardonner le passé en faveur du mérite de votre dernière existence. - R. Je reviendrai plus tard ; du reste, l'Esprit d'Eraste voudra bien compléter.
Réflexions de Lamennais sur cette évocation.
Dieu est bon ! mais l'homme, pour arriver au perfectionnement, doit subir les épreuves les plus cruelles. Ce malheureux a vécu plusieurs siècles pendant son agonie désespérée, et quoique sa vie ait été honorable, cette épreuve devait avoir lieu puisqu'il l'avait choisie.

Réflexions d'Éraste
Ce que vous devez retirer de cet enseignement, c'est que toutes vos existences se tiennent, et que nulle n'est indépendante des autres ; les soucis, les tracas, comme les grandes douleurs qui frappent les hommes, sont toujours les conséquences d'une vie antérieure criminelle ou mal employée. Cependant, je dois vous le dire, les fins pareilles à celle d'Antonio B… sont rares, et si cet homme, dont la dernière existence a été exempte de blâme, a fini de cette façon, c'est qu'il avait sollicité lui-même une mort pareille, afin d'abréger le temps de son erraticité et atteindre plus rapidement les sphères élevées. En effet, après une période de trouble et de souffrance morale pour expier encore son crime épouvantable, il lui sera pardonné et il s'élèvera vers un monde meilleur où il retrouvera sa victime qui l'attend et qui lui a déjà depuis longtemps pardonné. Sachez donc faire votre profit de cet exemple cruel, pour supporter avec patience, ô mes chers Spirites, les souffrances corporelles, les souffrances morales, et toutes les petites misères de la vie.
Dem. Quel profit peut retirer l'humanité de pareilles punitions ? - R. Les châtiments ne sont pas faits pour développer l'humanité, mais pour châtier l'individu coupable. En effet, l'humanité n'a nul intérêt à voir souffrir un des siens. Ici la punition a été appropriée à la faute. Pourquoi des fous ? pourquoi des crétins ? pourquoi des gens paralysés ? pourquoi ceux qui meurent dans le feu ? pourquoi ceux qui vivent des années dans les tortures d'une longue agonie, ne pouvant ni vivre ni mourir ? Ah ! croyez-moi, respectez la volonté souveraine et ne cherchez pas à sonder la raison des décrets providentiels ; sachez-le ! Dieu est juste et fait bien ce qu'il fait.
Éraste.

Remarque. N'y a-t-il pas dans ce fait un grand et terrible enseignement ? Ainsi la justice de Dieu atteint toujours le coupable, et pour être quelquefois tardive, elle n'en suit pas moins son cours. N'est-il pas éminemment moral de savoir que si de grands coupables achèvent leur existence paisiblement et souvent dans l'abondance des biens terrestres, l'heure de l'expiation sonnera tôt ou tard ? Des peines de cette nature se comprennent, non seulement parce qu'elles sont en quelque sorte sous nos yeux, mais parce qu'elles sont logiques ; on y croit, parce que la raison les admet ; or, nous demandons si ce tableau que le Spiritisme fait dérouler à chaque instant devant nous n'est pas plus propre à impressionner, à retenir sur le bord de l'abîme, que la crainte des flammes éternelles auxquelles on ne croit pas. Qu'on relise seulement les évocations que nous avons publiées dans cette Revue, et l'on y verra qu'il n'est pas un vice qui n'ait son châtiment, et pas une vertu qui n'ait sa récompense proportionnés au mérite ou au degré de culpabilité, car Dieu tient compte de toutes les circonstances qui peuvent atténuer le mal ou augmenter le prix du bien.

Correspondance

Lettre de M. Mathieu sur la médianimité des oiseaux

Paris, 11 août 1861.
Monsieur,
C'est encore moi qui vous écris, et pour rendre, si vous le permettez, un nouvel hommage à la vérité.
Je lis aujourd'hui seulement, dans le dernier numéro de votre Revue, d'excellentes observations de votre part sur la prétendue faculté médianimique des oiseaux, et je m'empresse de vous en remercier comme d'un nouveau service rendu à la cause que nous défendons l'un et l'autre.
Plusieurs exhibitions d'oiseaux merveilleux ont eu lieu dans ces dernières années, et comme je connaissais la principale ficelle des tours exécutés par ces intéressants volatiles, j'entendais avec beaucoup de peine et de regrets certains Spiritualistes, ou Spirites, attribuer ces tours à une action médianimique, ce qui devait faire sourire in petto, si je puis m'exprimer ainsi, les propriétaires de ces oiseaux ; mais ce qu'ils ne paraissaient pas très empressés de démentir, je viens le démentir pour eux, puisque vous m'en fournissez l'occasion, non pour nuire à leur industrie, j'en serais bien fâché, mais pour empêcher une déplorable confusion d'avoir lieu entre les faits qu'une ingénieuse patience et une certaine habileté de mains produisent seules chez eux, et ceux que l'intervention des Esprits produit chez nous.
Vous avez parfaitement raison en disant : « Ces oiseaux font des choses que ni l'homme le plus intelligent, ni même le somnambule le plus lucide ne pourraient faire ; d'où il faudrait conclure qu'ils possèdent des facultés intellectuelles supérieures à l'homme, ce qui serait contraire aux lois de la nature. » Cette considération aurait dû frapper les personnes trop enthousiastes qui n'ont pas craint d'avoir recours à la faculté médianimique pour expliquer des expériences qu'elles ne comprenaient pas à la première vue ; mais, hélas ! les observateurs froids et judicieux sont encore assez rares, et parmi les hommes honorables qui poursuivent nos études, il en est qui ne savent pas toujours se défendre des entraînements de l'imagination et des dangers de l'illusion.
Or, voulez-vous que je vous dise ce qui m'a été communiqué au sujet de ces oiseaux merveilleux, dont nous avons admiré un soir ensemble, si vous vous en souvenez, un échantillon ? Un de mes amis, amateur de toutes les curiosités possibles, m'exhiba un jour un long casier en bois dans lequel un très grand nombre de minces cartons étaient placés sur champ les uns à côté des autres. Sur ces cartons étaient imprimés des mots, des chiffres, des représentations de cartes à jouer, etc. J'ai acheté cela, me dit-il, d'un homme qui montrait des oiseaux savants, et il m'a vendu en même temps la manière de m'en servir.
Mon ami, tirant alors de leur casier plusieurs de ces cartons, me fit remarquer que les tranches supérieures et inférieures étaient, l'une pleine, l'autre formée de deux feuillets séparés par une fente presque imperceptible, et surtout inappréciable à distance. Il m'expliqua ensuite que ces cartons devaient être placés dans le casier, tantôt la fente en bas, tantôt la fente en haut, selon que l'on voulait que l'oiseau les tirât du casier avec son bec, ou n'y touchât pas. L'oiseau était préalablement

dressé à attirer à lui tous les cartons où il apercevait une fente. Il paraît que cette instruction préliminaire lui était donnée au moyen de grains de millet, ou de toute autre friandise, placés dans la fente en question ; il finissait par prendre l'habitude de becqueter et de faire, par suite, sortir du casier tous les cartons fendus qu'il y rencontrait en se promenant sur leur dos.
Telle est, monsieur, l'ingénieuse ficelle que mon ami me fit connaître. Tout me porte à croire qu'elle est commune à toutes les personnes qui exploitent l'industrie des oiseaux savants. Il reste à ces personnes le mérite de dresser leurs oiseaux à ce manége avec beaucoup de patience, et peut-être un peu de jeûne, - pour les oiseaux, bien entendu. Il leur reste aussi celui de sauver, avec le plus d'adresse possible, les apparences, soit par du compérage, soit par une habile prestidigitation dans le maniement des cartons, comme dans celui des objets accessoires qui figurent dans leurs expériences.
Je regrette de révéler ainsi le plus important de leurs secrets ; mais, d'une part, le public n'en verra pas avec moins de plaisir des oiseaux aussi bien dressés, pour peu qu'il ne tienne pas à ce qu'on le rende témoin de choses impossibles ; d'autre part, il ne m'était pas permis de laisser s'accréditer plus longtemps une opinion qui ne tend à rien moins qu'à la profanation de nos études. En présence d'un intérêt aussi sacré, je crois qu'un silence de complaisance serait un scrupule exagéré. Si c'est aussi votre opinion, vous êtes libre, monsieur, de faire part de cette nouvelle lettre à vos lecteurs.
Agréez.

Mathieu.

Assurément nous sommes de l'avis de M. Mathieu, et nous sommes heureux de nous être rencontré avec lui sur cette question. Nous le remercions des détails qu'il a bien voulu nous transmettre et dont nos lecteurs lui sauront certainement gré. Le Spiritisme est assez riche en faits remarquables authentiques, sans lui en attribuer qui toucheraient au merveilleux ou à l'impossible. Une étude sérieuse et approfondie de la science peut seule mettre les gens trop crédules sur leurs gardes ; car cette étude, en leur donnant la clef des phénomènes, leur apprend les limites dans lesquelles ils peuvent se produire.
Nous avons dit que si les oiseaux opéraient leurs prodiges avec connaissance de cause, et par l'effort de leur intelligence, ils feraient ce que ni l'homme le plus intelligent ni le somnambule le plus lucide ne peuvent faire. Ceci nous rappelle le successeur du célèbre Munito que nous avons vu il y a quelque 25 ou 30 ans, gagner constamment son partenaire à l'écarté, et poser le total d'une addition avant que nous n'ayons pu nous-même l'obtenir en faisant le calcul, or, sans vanité, nous nous croyons un peu plus fort que ce chien sur le calcul ; il y avait là sans aucun doute des cartes forcées comme pour les oiseaux. Quant aux somnambules, il y en a, sans contredit, qui sont assez lucides pour faire des choses aussi surprenantes que ce que font ces intéressants animaux, ce qui n'empêche pas notre proposition d'être vraie. On sait que la lucidité somnambulique, même la plus développée, est essentiellement variable et intermittente de sa nature ; qu'elle est subordonnée à une foule de circonstances et surtout à l'influence du milieu ambiant ; que le somnambule voit très rarement d'une manière instantanée ; que souvent il ne peut voir à un instant donné ce qu'il verra une heure plus tard ou le lendemain ; que ce qu'il voit avec une personne, il ne le verra pas avec une autre ; en supposant qu'il y ait chez les animaux savants une faculté analogue, il faudrait admettre qu'ils ne subissent aucune influence susceptible de la troubler ; qu'ils l'ont toujours, à toute heure, et vingt fois par jour, s'il le faut, à leur disposition sans aucune altération, et c'est à ce point de vue que nous disons surtout qu'ils font ce que le somnambule le plus lucide ne peut faire. Ce qui caractérise les tours de prestidigitation, c'est la précision, la ponctualité, l'instantanéité, la répétition facultative, toutes choses contraires à l'essence des phénomènes purement moraux du somnambulisme et du Spiritisme, dont il faut presque toujours attendre les effets, et que l'on peut très rarement provoquer.
De ce que les effets dont il vient d'être parlé sont dus à des procédés artificiels, cela ne prouverait rien contre la médianimité des animaux en général.
La question serait donc de savoir s'il y a chez eux possibilité ou non de servir d'intermédiaires entre les Esprits et les hommes ; or, l'incompatibilité de leur nature à cet égard est démontrée par la

dissertation d'Eraste sur ce sujet, publiée dans notre numéro du mois d'août, et celle du même Esprit sur le rôle des médiums dans les communications, insérée dans celui du mois de juillet.

Lettre de M. Jobard sur les Spirites de Metz

Bruxelles, 18 août 1861.
Mon cher maître,
Je viens de visiter les Spirites de Metz comme vous avez visité ceux de Lyon, l'an passé ; mais, au lieu de pauvres ouvriers simples et illettrés, ce sont des comtes, des barons, des colonels, des officiers du génie, des anciens élèves de l'École polytechnique, des savants connus par des ouvrages du premier mérite. Eux aussi m'ont offert un banquet, mais un banquet de païen qui n'avait rien de commun avec les modestes agapes des premiers chrétiens ; aussi l'Esprit de Lamennais leur a-t-il donné sur les doigts, en ces termes :
« Pauvre humanité ! vous ramassez toujours les débris du milieu dans lequel vous vivez ; vous matérialisez tout, preuve que la boue souille encore votre être. Je ne vous fais pas de reproches, mais une simple remarque ; votre but étant paré d'excellentes intentions, les voies qui vous y conduisent ne sont point condamnables ; si, à côté d'une satisfaction presque animale, vous placez le désir de la sanctifier, de l'ennoblir, la pureté de vos jouissances les centuplera sûrement. A part les bonnes paroles qui vont resserrer votre amitié ; à côté du souvenir de cette bonne journée, dont le Spiritisme a sa large part, ne quittez pas la table sans avoir songé que les bons Esprits qui sont les professeurs de vos réunions ont droit à une pensée de reconnaissance. »
Que ceci serve de leçon aux Lucullus, aux Trimalcions parisiens qui dévorent en un dîner la substance de cent familles, en prétendant que Dieu leur a donné les biens de la terre pour en jouir. Pour en jouir, soit ; mais non pour en abuser, au point d'altérer la santé du corps et de l'Esprit. A quoi servent, je vous le demande, ces doubles, triples et quadruples services ; cette superfluité croissante des vins les plus délicats auxquels Dieu semble avoir enlevé leur saveur par un miracle inverse de celui des noces de Cana, et qu'il change en poison pour ceux qui perdent la raison au point de devenir insensibles aux avertissements de leur instinct animal ? Quand le Spiritisme, répandu dans les hautes classes de la société, n'aurait pour effet que de mettre un frein à la gloutonnerie et aux orgies de la table des riches, il rendrait à la société un service immense, que la médecine officielle n'a pu lui rendre, puisque les médecins eux-mêmes partagent volontiers ces excès qui leur fournissent le plus de malades, le plus d'estomacs à désobstruer, le plus de rates à désopiler, le plus de goutteux à consoler, car ils ne savent pas les guérir.
Je vous dirai, cher maître, que j'ai trouvé à Metz des maisons d'ancienne noblesse, très religieuses, dont les grands-mères, les mères, les filles, les petits enfants, et jusqu'aux ecclésiastiques leurs gouverneurs, obtiennent par la typtologie des dictées magnifiques, bien que d'un ordre inférieur à celles des savants médiums de la Société dont je vous parle.
Ayant demandé à deux Esprits ce qu'ils pensaient de certain livre, l'un nous dit qu'il l'avait lu et médité, et en fit le plus grand éloge ; l'autre avoua qu'il ne l'avait pas lu, mais qu'il en avait entendu dire le plus grand bien autour de lui ; un autre le trouvait bon, mais lui reprochait quelque obscurité. Exactement comme on juge ici-bas.
Un autre nous exposa une cosmogonie des plus séduisantes, qu'il nous donnait comme la pure vérité, et comme il allait jusqu'à l'affirmation des secrets de Dieu sur l'avenir, je lui demandai s'il était Dieu lui-même, ou si sa théorie n'était qu'une belle hypothèse de sa part ; il balbutia, et reconnut qu'il s'était trop avancé, mais que pour lui c'était une conviction. A la bonne heure !
Dans peu de jours vous recevrez la première publication des Spirites de Metz, dont ils ont bien voulu me prier d'être le parrain ; vous en serez content, car c'est bien. Vous y trouverez deux discours de Lamennais sur la prière qu'un prêtre a lu au prône, en déclarant que ce ne pouvait être l'œuvre d'un homme. Madame de Girardin les visite comme vous, et vous y reconnaîtrez son esprit, son cœur et son style.
Le cercle de Metz m'a prié de le mettre en communion avec le cercle belge, qui ne se compose encore que de deux médiums, dont l'un Français et l'autre Anglais. Les Belges sont infiniment plus

raisonnables ; ils plaignent de tout leur cœur un homme d'une intelligence aussi grande que la mienne, sur toutes les matières de l'industrie et des sciences, de donner dans cette folie de croire à l'existence, et de plus à l'immortalité de l'âme. Ils se détournent avec pitié en disant : « Qu'est-ce que c'est que de nous ! » C'est ce qui m'est arrivé hier soir en leur lisant votre Revue, que je croyais devoir les intéresser, et qu'ils prennent pour un recueil de canards composés pour amuser les

Jobard.

Remarque. Nous savions depuis longtemps que la ville de Metz marche à grands pas dans la voie du progrès spirite, et que MM. les officiers ne sont pas les derniers à la suivre ; nous sommes heureux d'en avoir la confirmation par notre honorable collègue M. Jobard ; aussi nous ferons-nous un plaisir de rendre compte des travaux de ce cercle qui se pose sur des bases véritablement sérieuses ; il ne peut manquer d'exercer une grande influence par la position sociale de ses membres. Nous aurons aussi bientôt à parler de celui de Bordeaux qui se fonde sous les auspices de la Société de Paris, avec des éléments déjà très nombreux et dans des conditions qui ne peuvent manquer de le placer aux premiers rangs.

Nous connaissons trop les principes de M. Jobard pour être certain qu'en énumérant les titres et qualités des Spirites de Metz à côté des modestes ouvriers que nous avons visités l'année dernière à Lyon, il n'a voulu faire aucune comparaison offensante ; son but a été uniquement de constater que le Spiritisme compte des adeptes dans tous les rangs. C'est un fait bien connu que, par une vue providentielle, il s'est d'abord recruté dans les classes éclairées, afin de prouver à ses adversaires qu'il n'est pas le privilège des sots et des ignorants, et aussi afin de n'arriver aux masses qu'après avoir été épuré et dégagé de toute idée superstitieuse. Ce n'est que depuis peu qu'il a pénétré parmi les travailleurs ; mais là aussi il fait de rapides progrès, parce qu'il apporte de suprêmes consolations au milieu de souffrances matérielles qu'il apprend à supporter avec résignation et courage.

M. Jobard se trompe s'il croit que mous n'avons trouvé à Lyon des Spirites que parmi les ouvriers ; la haute industrie, le grand commerce, les arts et les sciences, là comme ailleurs, fournissent leur contingent. Les ouvriers, il est vrai, y sont en majorité par des circonstances toutes locales. Ces ouvriers sont pauvres, comme le dit M. Jobard ; c'est une raison pour leur tendre la main ; mais ils sont pleins de cœur, de zèle et de dévouement ; s'ils n'ont qu'un morceau de pain, ils savent le partager avec leurs frères ; ils sont simples, c'est encore vrai ; c'est-à-dire, qu'ils n'ont ni l'orgueil, ni la présomption du savoir ; ils sont illettrés ; oui, relativement, mais non dans le sens absolu. A défaut de science, ils ont assez de jugement et de bon sens pour apprécier ce qui est juste, et distinguer, dans ce qu'on leur enseigne, ce qui est rationnel de ce qui est absurde. Voilà ce dont nous avons pu juger par nous-même ; c'est pourquoi nous saisissons cette occasion de leur rendre justice. La lettre suivante, par laquelle ils viennent de nous engager à aller les visiter encore cette année, témoigne de l'heureuse influence qu'exercent les idées spirites, et des résultats qu'on doit en attendre lorsqu'elles se seront généralisées.

Lyon, 20 août 1861.

Mon bon monsieur Allan Kardec,

Si je suis resté si longtemps sans vous écrire, il ne faut pas croire qu'il y ait indifférence de ma part ; c'est que, sachant la volumineuse correspondance que vous avez, je ne vous écris que lorsque j'ai quelque chose d'important à vous mander. Je viens donc vous dire que nous comptons sur vous cette année, et vous prier de m'informer de l'époque aussi précise que possible de votre arrivée, et de l'endroit où vous descendrez, parce que cette année le nombre des Spirites a beaucoup augmenté, surtout dans les classes ouvrières ; ils veulent tous vous voir, vous entendre ; et quoiqu'ils sachent bien que ce sont les Esprits qui ont dicté vos ouvrages, ils sont désireux de voir l'homme que Dieu a choisi pour cette belle mission ; ils veulent vous dire combien ils sont heureux de vous lire, et vous faire juge du progrès moral qu'ils ont tiré de vos instructions, car ils s'efforcent d'être doux, patients et résignés dans leur misère, qui est très grande à Lyon, surtout dans la soierie. Ceux qui murmurent, ceux qui se plaignent encore, sont les commençants ; les plus instruits leur disent :

Courage ! nos peines et nos souffrances sont des épreuves ou les conséquences de nos vies antérieures ; Dieu, qui est bon et juste, nous rendra plus heureux et nous récompensera dans de nouvelles incarnations. Allan Kardec nous le dit, et il nous le prouve par ses écrits.
Nous avons choisi un plus grand local que la dernière fois, parce que nous serons plus de cent ; notre repas sera modeste, car il y aura bien des petites bourses ; ce sera plutôt le plaisir de la réunion. Je fais en sorte qu'il y ait des Spirites de tous les rangs et de toutes les conditions, afin de leur faire comprendre qu'ils sont tous frères. M. Déjou s'en occupe avec zèle, il y amènera tout son groupe, qui est nombreux.
Votre dévoué et affectionné,

C. Rey.

Une invitation toute aussi flatteuse nous est adressée de Bordeaux.
Bordeaux, 7 août 1861.
Mon cher monsieur Kardec,
Votre dernière Revue annonce que la Société Spirite de Paris prend ses vacances du 15 août au 1° octobre ; pouvons-nous espérer que, dans cet intervalle, vous honorerez les Spirites bordelais de votre présence ; nous en serions tous bien heureux. Les adeptes les plus fervents de la doctrine, dont le nombre augmente chaque jour, désirent organiser une Société qui dépendrait de celle de Paris pour le contrôle des travaux. Nous avons formulé un règlement sur le modèle de la Société parisienne ; nous vous le soumettrons. A part la Société principale, il y aura sur différents points de la ville des groupes de dix à douze personnes, principalement pour les ouvriers, où les membres de la Société se rendront de temps en temps à tour de rôle, pour y donner les conseils nécessaires. Tous nos guides spirituels sont d'accord sur ce point, que Bordeaux doit avoir une Société d'études, parce que cette ville sera le centre de la propagation du Spiritisme dans tout le Midi.
Nous vous attendons avec confiance et bonheur pour le jour mémorable de l'inauguration, et nous espérons que vous serez content de notre zèle et de notre manière de travailler. Nous sommes prêts à nous soumettre aux sages conseils de votre expérience. Venez donc nous voir à l'ouvrage : à l'œuvre on connaît l'ouvrier.
Votre bien dévoué serviteur,

A. Sabo.

Dissertations et enseignements spirites

Un Esprit israélite à ses coreligionnaires

Nos lecteurs se rappellent la belle communication que nous avons publiée dans le numéro de mars dernier, sur la loi de Moïse et la loi du Christ, signée Mardochée, obtenue par M. R… de Mulhouse. Ce monsieur en a obtenu d'autres également remarquables du même Esprit et que nous publierons. Celle que nous donnons ci-après est d'un autre parent décédé il y a quelques mois. Elle a été dictée à trois reprises différentes.
A tous ceux que j'ai connus.

I

Mes amis,
Soyez Spirites, je vous en conjure tous. Le Spiritisme est la loi de Dieu : c'est la loi de Moïse appliquée à l'époque actuelle. Lorsque Moïse donna la loi aux enfants d'Israël, il la fit telle que Dieu la lui donna, et Dieu l'appropria aux hommes de ce temps-là ; mais depuis les hommes ont fait des progrès ; ils se sont améliorés dans tous les sens ; ils ont progressé en science et en moralité ; chacun d'eux sait aujourd'hui se conduire ; chacun d'eux sait ce qu'il doit à son créateur, à son prochain, à soi-même. Il faut donc aujourd'hui élargir les bases de l'enseignement ; ce que la loi de Moïse vous a appris ne suffit plus pour faire avancer l'humanité, et Dieu ne veut pas que vous restiez toujours au même point, car ce qui était bon il y a 5,000 ans ne l'est plus aujourd'hui. Lorsque vous voulez faire avancer vos enfants et leur donner une éducation un peu forte, les

envoyez-vous toujours à la même école, où ils n'apprendraient que les mêmes choses ? non ; vous les envoyez à une école supérieure. Eh bien ! mes amis, les temps sont arrivés où Dieu veut que vous élargissiez le cadre de vos connaissances. Le Christ lui-même, quoiqu'il ait fait faire un pas en avant à la loi mosaïque, n'a pas tout dit, parce qu'il n'aurait pas été compris, mais il a jeté des semences qui devaient être recueillies et mises à profit par les générations futures. Dieu, dans sa bonté infinie, vous envoie aujourd'hui le Spiritisme dont toutes les bases sont dans la loi biblique et dans la loi évangélique, pour vous élever et vous apprendre à vous aimer les uns les autres. Oui, mes amis : la mission du Spiritisme est d'éteindre toutes les haines d'homme à homme, de nation à nation ; c'est l'aurore de la fraternité universelle qui se lève ; avec le Spiritisme seulement vous pouvez arriver à une paix générale et durable.

Levez-vous donc, peuples ! soyez debout ; car voilà Dieu, le créateur de toutes choses qui vous envoie les Esprits de vos parents pour vous ouvrir une nouvelle voie plus grande et plus large que celle que vous suivez encore. Oh ! mes amis, ne soyez pas les derniers à vous rendre à l'évidence, car Dieu appesantira sa main sur les incrédules et les endurcis qui devront disparaître de dessus la terre, afin qu'ils ne troublent pas le règne du bien qui se prépare. Croyez-en les avertissements de celui qui fut et qui est toujours votre parent et votre ami.

Que les Israélites prennent les devants ! Qu'ils arborent vivement et sans tarder la bannière que Dieu envoie aux hommes pour les rallier en une seule famille ; armez-vous de courage et de résolution ; n'hésitez pas ; ne vous laissez pas arrêter par les traînards qui voudraient vous retenir en vous parlant de sacrilèges. Non, mes amis, il n'y a pas de sacrilège, et plaignez ceux qui essaieraient de retarder votre marche par de pareils prétextes. Votre raison ne vous dit-elle pas qu'il n'y a rien d'immuable dans ce monde ? Dieu seul est immuable ; mais tout ce qu'il a créé doit suivre, et suit une marche progressive que rien ne peut arrêter, parce qu'elle est dans les desseins du Créateur. Tâchez donc d'empêcher que la terre ne tourne !

Les institutions qui étaient magnifiques il y a 5,000 ans sont vieilles aujourd'hui ; le but qu'elles étaient destinées à atteindre est dépassé ; elles ne peuvent pas plus suffire à la société actuelle que ce que l'on appelle en France l'ancien régime ne pourrait suffire à la France d'aujourd'hui. Un nouveau progrès se prépare, sans lequel toutes les autres améliorations sociales sont sans bases solides ; ce progrès, c'est la fraternité universelle dont le Christ a jeté les semences et qui germe dans le Spiritisme. Seriez-vous donc les derniers à entrer dans cette voie ? Ne voyez-vous pas que le vieux monde est dans un travail d'enfantement pour se renouveler ? Jetez les yeux sur la carte, je ne dis pas de l'Europe, mais du monde, et voyez si toutes les institutions surannées ne tombent pas une à une, et soyez assurés qu'elles ne se relèveront jamais. Pourquoi cela ? C'est que l'aurore de la liberté se lève et chasse les despotismes de toutes sortes, comme les premiers rayons du soleil chassent les ténèbres de la nuit. Les peuples sont las d'avoir été ennemis ; ils comprennent que leur bonheur est dans la fraternité, et ils veulent être libres, parce qu'ils ne peuvent s'améliorer et devenir frères qu'autant qu'ils seront libres. Ne reconnaissez-vous pas à la tête d'un grand peuple un homme éminent qui remplit une mission assignée par Dieu et prépare les voies ? N'entendez-vous pas les sombres craquements du vieux monde qui s'écroule pour faire place à l'ère nouvelle ? Bientôt vous verrez surgir à la chaire de Saint-Pierre un pontife qui proclamera les principes nouveaux, et cette croyance, devenue celle de tous les peuples, réunira toutes les sectes dissidentes en une seule et même famille. Soyez donc prêts ; arborez ; vous dis-je, le drapeau de cet enseignement si grand et si saint, afin de n'être pas les derniers.

Israélites de Bordeaux et de Bayonne, vous qui avez marché à la tête du progrès, levez-vous ; acclamez le Spiritisme, car c'est la loi du Seigneur, et bénissez-le de vous apporter les moyens d'arriver plus promptement au bonheur éternel qui est destiné à ses élus.

II

Mes amis,

Ne soyez pas surpris en lisant cette communication. Elle vient de moi, Edouard Pereyre, votre parent, votre ami, votre compatriote. C'est bien moi qui l'ai dictée à mon neveu Rodolphe, à qui je tiens la main pour la lui faire écrire suivant mon écriture. Je prends cette peine pour mieux vous

convaincre, car c'est une fatigue pour le médium et pour moi, le médium devant suivre un mouvement contraire à celui qui lui est habituel.
Oui, mes amis, le Spiritisme est une nouvelle révélation, et comprenez la portée de ce mot dans toute son acception. C'est une révélation, puisqu'elle vous dévoile une nouvelle force de la nature que vous ne soupçonniez pas, et cependant elle est aussi ancienne que le monde ; elle était connue des hommes d'élite de notre histoire religieuse à l'époque de Moïse, et c'est par elle que vous avez reçu les premiers enseignements sur les devoirs de l'homme envers son créateur, mais elle ne donna que ce qui était alors compatible avec les hommes de cette époque.
Aujourd'hui que le progrès est fait ; que la lumière se répand dans les masses ; que la stupidité et l'ignorance des premiers âges commencent à faire place à la raison et au sens moral ; aujourd'hui que l'idée de Dieu est comprise de tous, ou tout au moins de l'immense majorité, il se fait une nouvelle révélation, et elle se produit simultanément chez tous les peuples instruits, en se modifiant toutefois selon le degré de leur avancement, et cette révélation vous dit que l'homme ne meurt pas, que l'âme survit au corps, et qu'elle habite l'espace parmi vous et à vos côtés.
Oui, mes amis ; consolez-vous quand vous perdez un être qui vous est cher, car vous ne perdez que son corps matériel ; mais son Esprit vit au milieu de vous pour vous guider, vous instruire et vous inspirer. Séchez vos larmes surtout s'il a été bon, charitable et sans orgueil, car alors il est heureux dans ce monde nouveau où toutes les religions se confondent dans une seule et même adoration, bannissant toutes les haines et toutes les jalousies de sectes. Aussi nous sommes heureux quand nous pouvons inspirer ces mêmes sentiments aux hommes que nous sommes chargés d'instruire, et notre plus grand bonheur est de vous voir rentrer dans la bonne voie, car alors vous ouvrez la porte par laquelle vous devez venir nous rejoindre. Demandez au médium quels sont les sublimes enseignements qu'il reçoit de son grand-père Mardochée ; s'il suit la route qui lui est tracée, il se prépare un avenir de bonheur ; mais aussi, s'il manquait à ses devoirs après un tel enseignement, il en subirait toute la responsabilité, et ce serait pour lui à recommencer jusqu'à ce qu'il ait convenablement rempli sa tâche.
Oui, mes amis, nous avons déjà vécu corporellement, et nous vivrons encore ; le bonheur dont nous jouissons n'est que relatif ; il y a des états bien supérieurs à celui où nous sommes et auxquels on n'arrive que par des incarnations successives et progressives dans d'autres mondes ; car ne croyez pas que de tous les globes de l'univers la terre soit le seul habité. Pauvre orgueil de l'homme qui croit que Dieu n'a créé tous les astres que pour réjouir sa vue ! Sachez donc que tous les mondes sont habités, et, parmi ces mondes, si vous saviez le rang qu'occupe la terre, vous n'auriez pas raison de vous en glorifier ! Si ce n'était pour remplir la mission qui nous est donnée de vous inspirer et de vous instruire, combien nous aimerions mieux aller visiter ces mondes et nous instruire nous-mêmes ! Mais notre devoir et nos affections nous attachent encore à la terre ; plus tard, lorsque nous céderons la place aux derniers venus, nous irons prendre d'autres existences dans des mondes meilleurs, nous purifiant ainsi par degrés jusqu'à ce que nous arrivions à Dieu, notre Créateur.
Voilà le Spiritisme ; voilà ce qu'il enseigne, et ceci est la vérité qu'aujourd'hui vous pouvez comprendre et qui doit vous aider à vous régénérer.
Comprenez bien que tous les hommes sont frères, qu'ils soient noirs ou blancs, riches on pauvres, musulmans, juifs ou chrétiens. Comme ils doivent, pour progresser, renaître plusieurs fois, selon la révélation qu'en a faite le Christ, Dieu permet que ceux que les liens du sang ou de l'amitié ont unis dans des existences antérieures se rencontrent de nouveau sur la terre sans se connaître, mais dans des positions relatives aux expiations qu'ils ont à subir pour leurs fautes passées ; de sorte que celui qui est votre serviteur peut avoir été votre maître dans une autre existence ; le malheureux à qui vous refusez assistance est peut-être un de vos ancêtres dont vous tirez vanité, ou un ami qui vous fut cher. Comprenez-vous maintenant la portée de ce commandement du Décalogue : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Voilà, mes amis, la révélation qui doit vous mener à la fraternité universelle quand elle sera comprise de tous. Voilà pourquoi vous ne devez pas rester immuables dans vos principes, mais suivre la marche du progrès tracé par Dieu sans jamais vous arrêter ; voilà pourquoi je vous ai exhortés à prendre en main le drapeau du Spiritisme. Oui, soyez Spirites, car c'est la loi de Dieu, et souvenez-vous que dans cette voie est le bonheur, parce que c'est celle qui

conduit à la perfection. Je vous soutiendrai, moi et tous ceux que vous avez connus, qui, comme moi, agissent dans le même sens.
Que dans chaque famille on étudie le Spiritisme ; que dans chaque famille on forme des médiums afin de multiplier les interprètes de la volonté de Dieu ; ne vous laissez pas décourager par les entraves des premières épreuves : elles sont souvent entourées de difficultés et ne sont pas toujours sans danger, car il n'y a pas de récompense là où il n'y a pas un peu de peine. Vous pouvez tous acquérir cette faculté, mais avant d'essayer de l'obtenir, étudiez afin de vous prémunir contre les obstacles ; purifiez-vous de vos souillures ; amendez votre cœur et vos pensées, afin d'écarter de vous les mauvais Esprits ; priez surtout pour ceux qui cherchent à vous obséder, car c'est la prière qui les convertit et vous en délivre. Que l'expérience de vos devanciers vous profite et vous empêche de tomber dans les mêmes fautes !
Je continuerai mes instructions.

III

La religion israélite fut la première qui émit aux yeux des hommes l'idée d'un Dieu spirituel. Jusqu'alors les hommes adoraient : les uns le soleil, les autres la lune ; ici le feu, là les animaux ; mais l'idée de Dieu n'était représentée nulle part dans son essence spirituelle et immatérielle.
Moïse arriva ; il apportait une loi nouvelle qui renversait toutes les idées reçues avant cette époque. Il avait à lutter contre les prêtres égyptiens qui entretenaient les peuples dans l'ignorance la plus absolue, l'asservissement le plus abject ; et ces prêtres, qui retiraient de cet état de choses une puissance illimitée, ne pouvaient voir sans effroi la propagation d'une foi nouvelle, qui venait détruire l'échafaudage de leur puissance, et menaçait de les renverser. Cette foi apportait avec elle la lumière, l'intelligence et la liberté de penser ; c'était une révolution sociale et morale. Aussi les adeptes de cette foi, qui s'étaient recrutés parmi toutes les classes de l'Égypte, et non pas seulement parmi les descendants de Jacob, comme on l'a dit par erreur, étaient-ils persécutés, traqués, soumis aux plus dures vexations, et enfin chassés du pays, comme infestant la population d'idées subversives et antisociales. Il en est toujours ainsi, toutes les fois qu'un progrès paraît à l'horizon et éclate sur l'humanité ; les mêmes persécutions et les mêmes traitements accompagnent les novateurs qui jettent sur le sol de la nouvelle génération les germes féconds du progrès et de la morale ; parce que toute innovation progressive amenant la destruction de certains abus, a nécessairement pour ennemis tous ceux qui sont intéressés au maintien de ces abus.
Mais Dieu tout-puissant, qui conduit avec sa sagesse infinie les événements d'où doit jaillir le progrès, inspira Moïse ; il lui donna un pouvoir que n'avait eu aucun homme, et par le rayonnement de ce pouvoir dont les effets frappaient les yeux des plus incrédules, Moïse acquit une immense influence sur une population qui, se confiant aveuglément à sa destinée, accomplit un des miracles dont l'impression devait se perpétuer de générations en générations, comme un souvenir impérissable de la puissance de Dieu et de son prophète.
Le passage de la mer Rouge fut le premier acte de la délivrance de ce peuple ; mais son éducation était à faire ; il fallait le dompter par la force du raisonnement et par des miracles souvent renouvelés ; il fallait lui inculquer la foi et la morale ; il fallait lui apprendre à mettre sa force et sa confiance dans un Dieu créateur, être infini, immatériel, infiniment bon, infiniment juste, et les quarante années d'épreuves qu'il passa dans le désert au milieu des privations, des souffrances, et des vicissitudes de toutes sortes, les exemples d'insubordination qui furent si sévèrement réprimés, par une justice providentielle, tout cela contribua à développer en lui la foi dans cet être tout-puissant dont chaque jour il éprouvait tantôt la main bienfaisante, tantôt la main sévère qui punit celui qui le brave.
Sur le mont Sinaï eut lieu cette première révélation, cet éclatant mystère qui étonna le monde, le subjugua, et répandit sur la terre les premiers bienfaits d'une morale qui délivrait l'Esprit des étreintes de la chair et d'un despotisme abrutissant ; qui plaçait l'homme au-dessus de la sphère des animaux, et qui en faisait un être supérieur, capable de s'élever par le progrès à la suprême intelligence.

Les premiers pas de ce peuple qui avait confié sa destinée à l'homme de Dieu furent entravés par des guerres dont l'effet devait être le germe fécond d'un renouvellement social parmi les peuplades qu'il combattait. Le judaïsme devenait le foyer de la lumière, de l'intelligence et de la liberté, et il rayonnait d'un éclat brillant sur toutes les nations voisines, dont il provoquait l'hostilité et la haine. Ce résultat immédiat était dans les desseins de Dieu, sans cela le progrès eût été trop lent ; et en même temps que ces guerres fécondaient les germes du progrès, elles étaient un enseignement pour les Juifs, dont elles ranimaient la foi.

Ce peuple, tiré de chez un autre peuple, qui s'était confié sans réflexion à la conduite d'un homme qui l'avait étonné par une puissance miraculeuse, ce peuple avait donc une mission, c'était un peuple prédestiné.

Ce n'est pas sans raison qu'on l'a dit : il remplissait une mission dont il ne se rendait pas compte, ni lui, ni les autres peuples ; il allait en aveugle, exécutant sans les comprendre les desseins de la Providence. Cette mission aride fut remplie de fiel et d'amertume ; ces apôtres souffrirent toutes les avanies possibles, ils furent persécutés, poursuivis, lapidés et dispersés, et partout ils apportaient avec eux cette foi vive et intelligente, cette confiance en leur Dieu dont ils avaient mesuré la puissance, éprouvé la bonté et dont ils acceptaient les épreuves qui devaient apporter sur l'humanité les bienfaits de la civilisation.

Voilà ces apôtres obscurs, bafoués, méprisés ; voilà les premiers pionniers de la liberté ; ont-ils assez souffert depuis leur sortie d'Egypte jusqu'à nos jours ?

L'heure de leur réhabilitation ne tardera pas à sonner pour eux, et un jour qui n'est pas éloigné saluera ces premiers soldats de la civilisation moderne avec reconnaissance et vénération, et on rendra justice aux descendants de ces anciennes familles qui, inébranlables dans leur foi, l'ont apportée en dot dans toutes les nations où Dieu permit qu'ils fussent dispersés.

Lorsque Jésus-Christ parut, c'était encore un envoyé de Dieu ; c'était un nouvel astre qui apparaissait sur la terre comme Moïse dont il reprenait la mission pour la continuer, la développer et l'approprier au progrès accompli, et lui-même était destiné à subir cette mort ignominieuse dont les Juifs avaient préparé les voies, amené les circonstances, et dont le crime fut commis par les Romains. Mais cessez donc de considérer l'histoire des peuples et des hommes comme vous l'avez considérée jusqu'à ce jour. Dans votre orgueil, vous vous imaginez que ce sont eux qui amènent les événements qui changent la face du monde, et vous oubliez qu'il y a un Dieu dans l'univers, qui régit cette admirable harmonie et dont vous subissez la loi, en croyant l'imposer vous-même. Regardez donc l'histoire de l'humanité d'un point plus élevé ; embrassez un horizon plus vaste, et remarquez que tout suit un système unique ; la loi du progrès dans chaque siècle, et non pas chaque jour, vous fait faire un pas.

Jésus-Christ fut donc la seconde phase, la seconde révélation, et ses enseignements ont mis dix-huit siècles à se répandre, à se vulgariser ; jugez par là si le progrès est lent, et ce que devaient être les hommes quand Moïse apporta au monde étonné l'idée d'un Dieu tout-puissant, infini et immatériel, dont la puissance se rendait visible pour ce peuple à qui sa mission apporta tant d'épines et de ronces. Le progrès ne s'effectue donc pas sans peine ; c'est à ses dépens, c'est par ses souffrances et ses cruelles vicissitudes que l'humanité apprend le but de sa destinée et la puissance de celui auquel elle doit d'exister.

Le christianisme fut donc le résultat de la seconde révélation. Mais cette doctrine dont le Christ avait apporté et développé la sublime morale, l'a-t-on comprise dans son admirable simplicité ? et comment la pratiquent la plupart de ceux qui la professent ? Ne l'a-t-on jamais fait dévier de son but ? N'en a-t-on jamais abusé pour la faire servir d'instrument au despotisme, à l'ambition et à la cupidité ? En un mot, tous ceux qui se disent chrétiens le sont-ils selon le fondateur ? Non ; voilà pourquoi eux aussi devaient passer par l'alambic du malheur qui purifie tout. L'histoire de christianisme est trop moderne pour en raconter toutes les péripéties ; mais enfin le but est près d'être atteint, et l'aurore nouvelle va se lever, qui, par des moyens différents, va vous faire marcher d'un pas plus rapide dans cette voie où vous avez mis six mille ans pour arriver.

Le Spiritisme est l'avènement d'une ère qui verra se réaliser cette révolution dans les idées des peuples ; car le Spiritisme détruira ces préventions incomprises, ces préjugés sans cause qui ont

accompagné et suivi les Juifs dans leur long et pénible pèlerinage ; on comprendra qu'ils subissaient une destinée providentielle, dont ils étaient les instruments, tout comme ceux qui les poursuivaient de leur haine le faisaient poussés par la même puissance, dont les secrets desseins devaient s'accomplir par des voies mystérieuses et ignorées.

Oui, le Spiritisme est la troisième révélation ; il se révèle à une génération d'hommes plus avancés, ayant de plus nobles aspirations, aspirations généreuses et humanitaires qui doivent concourir à la fraternité universelle. Voilà le nouveau but assigné par Dieu à vos efforts, mais ce résultat, comme ceux atteints jusqu'à ce jour, ne s'obtiendra pas sans douleurs et sans souffrances. Que ceux qui se sentent le courage d'en être les apôtres se lèvent, qu'ils élèvent la voix, qu'ils parlent haut et clair, qu'ils exposent leurs doctrines, qu'ils attaquent les abus, et qu'ils montrent leur but. Ce but n'est point un éclatant mirage que vous poursuivez en vain ; ce but est réel, vous l'atteindrez à l'époque assignée par Dieu. Elle est peut-être éloignée, mais elle est là, assignée ; ne craignez pas, allez, apôtres du progrès, marchez hardiment, le front haut et le cœur résigné. Vous avez pour soutien une doctrine pure, exempte de tout mystère, faisant appel aux plus belles vertus de l'âme, et offrant cette certitude consolante que l'âme ne meurt jamais, qu'elle survit à la mort et aux supplices.

Voilà, mes amis, le but dévoilé. Quels seront les apôtres, direz-vous, et à quoi les reconnaîtrons-nous ? Dieu se charge de vous les faire connaître par les missions qui leur seront confiées et qu'ils accompliront. Vous les reconnaîtrez à leurs œuvres, mais non pas aux qualités qu'ils s'attribueront. Ceux qui reçoivent des missions d'en haut les remplissent, mais ne s'en glorifient pas ; car Dieu choisit les humbles pour répandre sa parole, et non les ambitieux et les orgueilleux. A ces signes vous reconnaîtrez les faux prophètes.

Edouard Pereyre.

Variétés

Un canard

Un journal, nous ne savons de quel pays, a publié il y a quelque temps, et d'autres l'ont répété, à ce qu'il paraît, qu'une conférence solennelle devait avoir lieu sur le Spiritisme entre MM. Home, Marcillet, Squire, Delaage, Sardou, Allan Kardec, etc., etc. Ceux de nos lecteurs qui pourraient en avoir entendu parler sont informés que tout ce qui est imprimé n'étant pas parole d'évangile, fût-ce même dans un journal, c'est tout simplement un canard accommodé au très gros sel, et à l'assaisonnement duquel on a oublié de mettre une chose, c'est de l'esprit. Nous ne serions pas surpris de voir un jour publier les décisions de ce congrès, et même citer les paroles qui y auraient été prononcées. Cela n'en coûtera pas davantage, et, faute de mieux, cela remplira les colonnes du journal.

Allan Kardec.

Octobre 1861

Le Spiritisme à Lyon

Nous nous sommes rendus de nouveau cette année à l'invitation pressante qui nous a été faite par les Spirites de Lyon, et bien que nous connussions, par la correspondance, les progrès du Spiritisme dans cette ville, le résultat a de beaucoup dépassé notre attente. Nos lecteurs nous sauront gré, sans doute, de leur donner quelques renseignements à ce sujet ; ils y verront un indice de la marche irrésistible de la doctrine, et une preuve patente de ses conséquences morales.

Mais avant de parler des Spirites de Lyon, nous ne devons pas oublier ceux de Sens et de Mâcon que nos avons visités sur notre route, et de les remercier de leur sympathique accueil. Là aussi nous avons pu constater un progrès très notable, soit dans le nombre des adeptes, soit dans l'opinion que l'on se fait du Spiritisme en général ; partout les rangs des rieurs s'éclaircissent, et ceux même qui ne croient point encore observent une prudente réserve, commandée par le caractère et la position sociale de ceux qui ne craignent plus aujourd'hui de s'avouer hautement partisans et propagateurs des nouvelles idées ; en présence de l'opinion qui se prononce et se généralise, les incrédules se disent qu'il pourrait bien y avoir quelque chose, et qu'en résumé chacun est libre dans ses croyances ; on veut tout au moins savoir ce dont il s'agit avant de parler, tandis qu'avant on parlait d'abord, avant de savoir sur quoi ; or, on ne peut nier que pour beaucoup de gens ce ne soit là un véritable progrès. Nous reviendrons plus tard sur ces deux centres, encore jeunes, numériquement parlant, tandis que Lyon a déjà atteint la virilité.

Ce n'est plus en effet par centaines que l'on y compte les Spirites, comme il y a un an : c'est par milliers ; ou, pour mieux dire, on ne les compte plus, et l'on estime qu'en suivant les mêmes progressions, dans un ou deux ans ils seront plus de trente mille. Le Spiritisme s'y est recruté dans toutes les classes, mais c'est surtout dans la classe ouvrière qu'il s'est propagé avec le plus de rapidité, et cela n'est pas étonnant ; cette classe étant celle qui souffre le plus, elle se tourne du côté où elle trouve le plus de consolations. Vous qui criez contré le Spiritisme, que ne lui en donnez-vous autant ! elle se tournerait vers vous ; mais au lieu de cela vous voulez lui ôter ce qui l'aide à porter son fardeau de misère ; c'est le plus sûr moyen de vous aliéner ses sympathies et de grossir les rangs qui vous sont opposés. Ce que nous avons vu de nos yeux est tellement caractéristique, et renferme un si grand enseignement, que nous croyons devoir donner aux travailleurs la plus large part dans notre compte rendu.

L'année passée il n'y avait qu'un seul centre de réunion, celui des Brotteaux, dirigé par M. Dijoud, chef d'atelier, et sa femme ; depuis il s'en est formé sur les différents points de la ville, à la Guillotière, à Perrache, à la Croix-Rousse, à Vaise, à Saint-Just, etc., sans compter un grand nombre de réunions particulières. A peine y avait-il en tout deux ou trois médiums assez novices ; aujourd'hui il y en a dans tous les groupes, et plusieurs sont de première force ; dans un seul groupe nous en avons vu cinq écrire simultanément. Nous avons également vu une jeune personne très bon médium voyant, et chez laquelle nous avons pu constater cette faculté développée à un très haut degré.

Nous avons rapporté une collection de dessins extrêmement remarquables d'un médium dessinateur qui ne sait pas dessiner ; ils rivalisent pour l'exécution et la complication avec les dessins de Jupiter, quoique dans un autre genre. Nous ne devons pas oublier un médium guérisseur aussi recommandable par son dévouement que par la puissance de sa faculté.

C'est beaucoup sans doute que les adeptes se multiplient, mais ce qui vaut mieux encore que le nombre c'est la qualité. Eh bien ! nous déclarons hautement que nous n'avons nulle part vu de réunions Spirites plus édifiantes que celles des ouvriers Lyonnais, sous le rapport de l'ordre, du recueillement et de l'attention qu'ils apportent aux instructions de leurs guides Spirituels ; il y a là des hommes, des vieillards, des femmes, des jeunes gens, des enfants même dont la tenue respectueuse et recueillie contraste avec leur âge ; jamais un seul n'a troublé un instant le silence de nos réunions souvent fort longues ; ils semblaient presque aussi avides que leurs parents de recueillir nos paroles. Ce n'est pas tout ; le nombre des métamorphoses morales est, chez les

ouvriers, presque aussi grand que celui des adeptes : des habitudes vicieuses réformées, des passions calmées, des haines apaisées, des intérieurs devenus paisibles, en un mot les vertus les plus chrétiennes développées, et cela par la confiance désormais inébranlable que les communications Spirites leur donnent en l'avenir auquel ils ne croyaient pas ; c'est un bonheur pour eux d'assister à ces instructions d'où ils sortent réconfortés contre l'adversité ; aussi en voit-on qui s'y rendent de plus d'une lieue par tous les temps, hiver comme été, et qui bravent tout pour ne pas manquer une séance ; c'est qu'il n'y a pas chez eux une foi vulgaire, mais une foi basée sur une conviction profonde, raisonnée et non aveugle.

Les Esprits qui les instruisent savent admirablement se mettre à la portée de leurs auditeurs. Leurs dictées ne sont pas des morceaux d'éloquence, mais de bonnes instructions familières, sans prétention, et qui, par cela même, vont au cœur. Les entretiens avec les parents et les amis défunts y jouent un grand rôle, et il en sort presque toujours d'utiles leçons. Souvent une famille entière se réunit, et la veillée se passe dans un doux épanchement avec ceux qui ne sont plus ; on veut avoir des nouvelles des oncles, des tantes, des cousins et des cousines ; savoir s'ils sont heureux ; personne n'est oublié ; chacun veut que le grand-père lui dise quelque chose ; et il donne à chacun un avis. - Et moi, grand-père, disait un jour un jeune garçon, vous ne me direz donc rien ? - Toi, mon enfant, si, je te dirai quelque chose : je ne suis pas content de toi ; l'autre jour tu t'es querellé en chemin pour une bêtise au lieu d'aller droit à ton ouvrage ; ce n'est pas bien, - Comment, grand-père, vous savez cela ? - Sans doute, je le sais ; est-ce que nous autres Esprits, nous ne voyons pas tout ce que vous faites, puisque nous sommes à côté de vous ? - Pardon, grand-père ; je vous promets que je ne recommencerai plus.

N'y a-t-il pas quelque chose de touchant dans cette communion des morts avec les vivants ? La vie future est là, palpitante sous les yeux ; il n'y a plus de mort, plus de séparation éternelle, plus de néant ; le ciel est plus près de la terre, et on le comprend mieux. Si c'est là une superstition, plût à Dieu qu'il n'y en eût jamais eu d'autres !

Un fait digne de remarque et que nous avons constaté, c'est la facilité avec laquelle ces hommes, la plupart illettrés, et endurcis aux plus rudes travaux, comprennent la portée de la doctrine ; on peut dire qu'ils n'en voient que le côté sérieux. Dans les instructions que nous avons données dans les différents groupes, nous avons vainement cherché à piquer la curiosité par le récit des manifestations physiques, et pourtant, pas un seul n'a vu une table tourner ; tandis que tout ce qui touchait aux appréciations morales captivait au plus haut point leur intérêt.

L'allocution suivante nous a été adressée lors de notre visite au groupe de Saint-Just ; nous la rapportons, non pour satisfaire une sotte et puérile vanité, mais comme preuve des sentiments qui dominent dans les ateliers où a pénétré le Spiritisme, et parce que nous savons être agréable à ceux qui ont bien voulu nous donner ce témoignage de sympathie. Nous la transcrivons textuellement, car nous nous serions fait un scrupule d'y ajouter un seul mot ; l'orthographe seule a été rectifiée.

« Monsieur Allan Kardec, disciple de Jésus, interprète de l'Esprit de Vérité, vous êtes notre frère en Dieu ; nous sommes réunis tous d'un même cœur sous la protection de saint Jean-Baptiste, protecteur de l'humanité, et précurseur du grand-maître Jésus, notre Sauveur.

« Nous vous prions, notre cher maître, de plonger vos regards dans le fond de nos cœurs, afin que vous puissiez vous rendre compte des sympathies que nous avons pour vous. Nous sommes de pauvres travailleurs, sans artifices ; un épais rideau, dès notre enfance, a été étendu sur nous pour étouffer notre intelligence ; mais vous, cher maître, par la volonté du Tout-Puissant, vous déchirez le rideau. Ce rideau, qu'ils ont cru impénétrable, ne peut résister à votre digne courage. Oh ! oui, notre frère, vous avez pris la lourde pioche pour découvrir la semence du spiritisme que l'on avait enfermée dans un terrain de granit ; vous la semez aux quatre coins du globe, et jusque dans nos pauvres quartiers d'ignorants, qui commencent à savourer le pain de vie.

« Nous le disons tous du fond du cœur ; nous sommes animés du même feu et nous répétons tous : Gloire à Allan Kardec et aux bons Esprits qui l'ont inspiré ! et vous, braves frères, M. et Mme Dijoud, les bénis de Dieu, de Jésus et de Marie, vous êtes gravés dans nos cœurs pour n'en sortir jamais, car vous avez sacrifié pour nous vos intérêts et vos plaisirs matériels. Dieu le sait ; nous le

remercions de vous avoir choisis pour cette mission, et nous remercions aussi notre protecteur supérieur saint Jean-Baptiste.
« Merci, M. Allan Kardec ; merci mille fois, au nom du groupe de Saint-Just, d'être venu parmi nous, simples ouvriers, et encore bien imparfaits en Spiritisme ; votre présence nous cause une grande joie au milieu de nos tribulations qui sont grandes dans ce moment de crise commerciale ; vous nous apportez le baume bienfaisant que l'on nomme espérance, qui calme les haines, et rallume dans le cœur de l'homme l'amour et la charité. Nous nous appliquerons, cher maître, à suivre vos bons conseils et ceux des Esprits supérieurs qui auront la bonté de nous aider et de nous instruire, afin de devenir tous de vrais et bons Spirites. Cher maître, soyez assuré que vous emportez avec vous la sympathie de nos cœurs pour l'éternité ; nous le promettons ; nous sommes et nous serons toujours vos adeptes sincères et soumis. Permettez au médium et à moi de vous donner le baiser d'amour fraternel au nom de tous les frères et sœurs qui sont ici. Nous serions bien heureux aussi si vous vouliez trinquer avec nous. »
Nous venions de loin, et nous avions gravi les hauteurs de Saint-Just par une chaleur accablante. Quelques rafraîchissements avaient été préparés au milieu des instruments du travail : du pain, du fromage, quelques fruits, un verre de vin ; véritables agapes offertes avec la simplicité antique et un cœur sincère. Un verre de vin ! hélas ! à notre intention ; car ces braves gens n'en boivent pas tous les jours ; mais c'était fête pour eux : on allait parler du Spiritisme. Oh ! c'est de grand cœur que nous avons trinqué avec eux, et leur modeste collation avait à nos yeux cent fois plus de prix que les plus splendides repas. Qu'ils en reçoivent ici l'assurance.
Quelqu'un nous disait à Lyon : « Le spiritisme pénètre chez les ouvriers par le raisonnement ; ne serait-il pas temps de chercher à l'y faire pénétrer par le cœur ? » Cette personne assurément ne connaît pas les ouvriers ; il serait à désirer qu'on trouvât autant de cœur chez tout le monde. Si un tel langage n'est pas inspiré par le cœur ; si le cœur n'est pour rien chez celui qui trouve dans le spiritisme la force de vaincre ses penchants, de lutter avec résignation contre la misère, d'étouffer ses rancunes et ses animosités ; chez celui qui partage son morceau de pain avec un plus malheureux, nous avouons ne pas savoir où est le cœur.

Banquet

Offert à M. Allan Kardec par les différents groupes de Spirites lyonnais, le 19 septembre 1861.

Un banquet a encore réuni cette année un certain nombre de Spirites à Lyon, avec cette différence que l'année dernière il y avait une trentaine de convives, tandis que celui-ci en comptait cent soixante, représentant les différents groupes qui se considèrent tous comme les membres d'une même famille, et entre lesquels il n'existe pas l'ombre de jalousie et de rivalité, ce que nous sommes bien aise de faire remarquer en passant. La majorité des assistants était composée d'ouvriers, et tout le monde a remarqué l'ordre parfait qui n'a pas cessé de régner un seul instant ; c'est que les vrais Spirites mettent leur satisfaction dans les joies du cœur et non dans les plaisirs bruyants. Plusieurs discours ont été prononcés ; nous allons les rapporter, parce qu'ils résument la situation et caractérisent une des phases de la marche du Spiritisme ; ils font, en outre, connaître le véritable esprit de cette population, regardée jadis avec une sorte d'effroi, parce qu'on l'avait mal jugée, et peut-être aussi mal dirigée moralement. Un des principaux discours fera malheureusement défaut, et nous le regrettons sincèrement : c'est celui de M. Renaud, remarquable par ses appréciations, et auquel nous ne trouvons de trop que les éloges qui nous y sont adressés. La copie de ce discours, d'une certaine étendue, ne nous ayant point été remise avant notre départ, nous sommes privés de l'insérer, mais nous n'en sommes pas moins reconnaissant envers l'auteur pour les témoignages de sympathie qu'il a bien voulu nous donner.
On a remarqué que, par une coïncidence non préméditée, puisqu'elle a été subordonnée à notre arrivée, le banquet de cette année avait eu lieu à la même date, 19 septembre, que celui de l'année passée.

Allocution de M. Dijoud, chef d'atelier, président du groupe Spirite des Brotteaux, en remerciement de l'assistance des bons Esprits.
Mes bons amis,
C'est au nom de tous que je viens remercier les bons Esprits de nous avoir réunis et initiés par leurs manifestations aux lois divines auxquelles nous sommes tous soumis ; satisfaction immense pour nous que les douces consolations qu'ils nous donnent et qui nous font supporter avec patience et résignation les épreuves et les souffrances de cette vie passagère, car nous n'ignorons plus maintenant le but de nos incarnations de rude labeur, et la récompense qui attend notre Esprit si nous les supportons avec courage et soumission.
Nous avons aussi appris par eux que si nous écoutons leurs avis, et si nous mettons en pratique leur sublime morale, c'est nous-mêmes qui amènerons le règne de bonheur que Dieu nous a fait promettre par son Fils ; alors l'égoïsme, la calomnie et la malice disparaîtront parmi nous, car nous sommes tous frères, et nous devons nous aimer, nous aider et nous pardonner comme des frères.
C'est donc à l'appel invisible des Esprits supérieurs que nous répondons en venant ici leur témoigner d'un cœur unanime notre reconnaissance. Prions-les de vouloir bien nous conserver leur protection et leur amour, et nous continuer leurs instructions si douces, si consolantes, si vivifiantes, qui nous ont fait tant de bien depuis que nous avons le bonheur de recevoir leurs communications.
Oh ! mes amis ! qu'il est beau ce jour où Dieu nous a conviés ! Prenons tous la résolution d'être de bons et sincères Spirites, et de ne jamais oublier cette doctrine qui fera le bonheur de l'humanité entière, en conduisant les hommes vers le bien. Merci aux bons Esprits qui nous assistent et nous donnent la lumière, et merci à Dieu de nous les avoir envoyés !

Toast porté par M. Courtet, négociant.
Messieurs,
Membre du groupe Spirite des Brotteaux, et en son nom, je viens vous proposer un toast en l'honneur de monsieur et madame Dijoud.
Madame, je remplis un devoir bien doux en servant d'interprète à toute notre Société, qui vous remercie de tout ce que vous avez fait en notre faveur ! Que de consolations vous avez fait naître parmi nous ! que de larmes d'attendrissement et de joie vous nous avez fait répandre ! Votre cœur si bon et si modeste ne s'est point enorgueilli de vos succès, et votre charité s'en est accrue.
Nous savons bien, madame, que vous n'êtes que l'interprète des Esprits supérieurs qui vous sont attachés, mais aussi avec quel dévouement vous acquittez-vous de cette tâche ! Par votre entremise nous sommes initiés à ces hautes questions de morale et de philosophie dont la solution doit amener le règne de Dieu, et par conséquent le bonheur des hommes sur cette terre.
Nous vous remercions aussi, madame, de l'assistance que vous donnez à nos malades ; votre foi et votre zèle en reçoivent la récompense par la satisfaction que vous éprouvez à faire le bien et à soulager la souffrance. Nous vous demandons la continuation de vos bons offices ; soyez persuadée de toute notre gratitude et de notre reconnaissance éternelle.
Monsieur Dijoud, nous vous remercions de l'intelligence, de la fermeté et de la complaisance que vous apportez dans nos réunions. Nous comptons sur vous pour continuer cette grande œuvre avec le concours des bons Esprits.

Toast porté par M Bouillant, professeur.
J'ai l'honneur de porter un toast à M. Allan Kardec, un toast tout de gratitude et de reconnaissance, au nom de ses adeptes, de ses apôtres ici présents.
Ah ! combien nous sommes heureux, nous, les volontaires de la grande œuvre, de l'œuvre féconde et régénératrice, de voir au milieu de nous notre vaillant, notre bien aimé chef !
Si nous éprouvons ce bonheur, il faut bien le reconnaître, c'est que la faveur distinctive qui nous est accordée aujourd'hui est une de celles qu'on n'oublie pas, qu'on n'oublie jamais. Eh ! quel est le soldat, par exemple, qui ne se ressouviendrait point avec la plus vive ardeur que son général a bien voulu se mêler à lui pour rompre le même pain à la même table ?

Eh bien ! nous aussi, cher maître, nous sommes vos soldats, vos volontaires, et aussi haut que vous ayez planté votre étendard, à nous, non de le défendre, il n'en est pas besoin, mais à nous de le faire triompher par une sage, une fervente propagation. Cette cause, il est vrai, est si belle, si juste, si consolante ! vous nous l'avez si bien prouvé dans vos œuvres si remplies d'érudition, de savoir, d'éloquence ! Ah ! nous le reconnaissons tous, ce sont bien là les pages de l'homme inspiré du pur Esprit, car chacun de nous a compris, en puisant à la source de votre consciencieux travail, que toutes vos pensées étaient autant de sublimes émanations du Très-Haut ! Puis, si nous ajoutons, cher maître, que votre mission est sainte et sacrée ici-bas, c'est que plus d'une fois nous avons ressenti, par le secours de vos lumières, l'étincelle fluidique qui relie entre eux tous les mondes visibles et invisibles gravitant dans l'immensité ! Aussi nos cœurs battent-ils à l'unisson d'un même amour pour vous ; recevez-en ici l'expression vive, sincère et profonde ; à vous de tout notre cœur, à vous de tout notre esprit !

Discours de M. Allan Kardec.

Mesdames et Messieurs, vous tous, mes chers et bons frères en Spiritisme ;

S'il est des circonstances où l'on puisse regretter l'insuffisance de notre pauvre langue humaine, c'est lorsqu'il s'agit d'exprimer certains sentiments, et telle est en ce moment ma position. Ce que j'éprouve est à la fois une surprise bien agréable quand je vois le terrain immense que la doctrine Spirite a gagné parmi vous depuis un an, et j'admire la Providence ; une joie indicible à la vue du bien qu'elle y produit, des consolations qu'elle y répand sur tant de douleurs ostensibles ou cachées, et j'en déduis l'avenir qui l'attend ; c'est un bonheur inexprimable de me retrouver au milieu de cette famille devenue si nombreuse en si peu de temps, et qui s'accroît tous les jours ; c'est enfin, et par-dessus tout, une profonde et sincère gratitude pour les touchants témoignages de sympathie que je reçois de vous.

Cette réunion a un caractère particulier. Dieu merci ! nous sommes tous ici d'assez bons Spirites, je pense, pour n'y voir que le plaisir de nous trouver ensemble, et non celui de nous trouver à table ; et, soit dit en passant, je crois même qu'un festin de Spirites serait une contradiction. Je présume aussi qu'en m'invitant si gracieusement et avec tant d'instances à me rendre au milieu de vous, vous n'avez pas cru que la question d'un banquet fût un motif d'attraction pour moi ; c'est ce que je me suis empressé d'écrire à mes bons amis Rey et Dijoud quand ils se sont excusés sur la simplicité de la réception ; car, soyez bien convaincus que ce qui m'honore le plus dans cette circonstance, ce dont je puis avec raison être fier, c'est la cordialité et la sincérité de l'accueil, ce qui se trouve bien rarement dans les réceptions d'apparat, car ici il n'y a point de masques sur les visages.

Si une chose pouvait atténuer le bonheur que j'ai de me trouver au milieu de vous, ce serait de n'y pouvoir rester que si peu de temps ; il m'eût été bien agréable de prolonger mon séjour dans un des centres les plus nombreux et les plus zélés du Spiritisme ; mais puisque vous avez désiré recevoir quelques instructions de ma part, vous ne trouverez pas mauvais, sans doute, qu'afin d'utiliser tous les instants, je sorte un peu des banalités assez ordinaires en pareilles circonstances, et que mon allocution emprunte quelque gravité à la gravité même du sujet qui nous réunit. Certes, si nous étions à un repas de noces ou de baptême, il serait intempestif de parler des âmes, de la mort, et de la vie future ; mais, je le répète, nous sommes ici pour nous instruire, plutôt que pour manger, et, en tout cas, ce n'est pas pour nous amuser.

Ne croyez pas, messieurs, que cette spontanéité qui vous a portés à vous réunir ici soit un fait purement personnel ; cette réunion, n'en doutez pas, a un caractère spécial et providentiel ; une volonté supérieure l'a provoquée ; des mains invisibles vous y ont poussés à votre insu, et peut-être un jour marquera-t-elle dans les fastes du Spiritisme. Puissent nos frères futurs se rappeler ce jour mémorable où les Spirites lyonnais, donnant l'exemple de l'union et de la concorde, ont posé, dans ces nouvelles agapes, le premier jalon de l'alliance qui doit exister entre les Spirites de tous les pays du monde ; car le Spiritisme, en restituant à l'Esprit son véritable rôle dans la création, en constatant la supériorité de l'intelligence sur la matière, efface naturellement toutes les distinctions établies parmi les hommes d'après les avantages corporels et mondains, sur lesquels seul l'orgueil a fondé les castes et les stupides préjugés de la couleur. Le Spiritisme, en élargissant le cercle de la famille

par la pluralité des existences, établit entre les hommes une fraternité plus rationnelle que celle qui n'a pour base que les liens fragiles de la matière, car ces liens sont périssables, tandis que ceux de l'Esprit sont éternels. Ces liens, une fois bien compris, influeront, par la force des choses, sur les relations sociales, et plus tard sur la législation sociale, qui prendra pour base les lois immuables d'amour et de charité ; alors on verra disparaître ces anomalies qui choquent les hommes de bon sens, comme les lois du moyen âge choquent les hommes d'aujourd'hui. Mais ceci est l'œuvre du temps ; laissons à Dieu le soin de faire venir chaque chose à son heure ; attendons tout de sa sagesse et remercions-le seulement de nous avoir permis d'assister à l'aurore qui se lève pour l'humanité, et de nous avoir choisis comme les premiers pionniers de la grande œuvre qui se prépare. Qu'il daigne répandre sa bénédiction sur cette assemblée, la première où les adeptes du Spiritisme soient réunis en aussi grand nombre dans un sentiment de véritable confraternité.

Je dis de véritable confraternité, parce que j'ai l'intime conviction que tous, ici présents, n'en apportent aucun autre ; mais vous ne doutez pas que de nombreuses cohortes d'Esprits sont là parmi nous, qui nous écoutent en ce moment, épient toutes nos actions, et sondent les pensées de chacun, scrutant sa force ou sa faiblesse morale. Les sentiments qui les animent sont bien différents ; si les uns sont heureux de cette union, d'autres, croyez-le bien, en sont horriblement jaloux ; en sortant d'ici, ils vont tenter de semer la discorde et la désunion ; c'est à vous tous, bons et sincères Spirites, de leur prouver qu'ils perdent leur temps, et qu'ils se sont trompés en croyant trouver ici des cœurs accessibles à leurs perfides suggestions. Invoquez donc avec ferveur l'assistance de vos anges gardiens, afin qu'ils écartent de vous toute pensée qui ne serait pas pour le bien ; or, comme le mal ne peut avoir sa source dans le bien, le simple bon sens nous dit que toute pensée mauvaise ne peut venir d'un bon Esprit, et une pensée est nécessairement mauvaise grand elle est contraire à la loi d'amour et de charité ; quand elle a pour mobile l'envie ou la jalousie, l'orgueil blessé, ou même une puérile susceptibilité d'amour-propre froissé, frère jumeau de l'orgueil, qui porterait à regarder ses frères avec dédain. Amour et charité pour tous, dit le Spiritisme ; tu aimeras ton prochain comme toi-même, dit le Christ : cela n'est-il pas synonyme ?

Je vous ai félicités, mes amis, des progrès que le Spiritisme a faits parmi vous, et je suis on ne peut plus heureux de le constater. Félicitez-vous, de votre côté, de ce que ce progrès est le même partout ; oui, cette dernière année a vu dans tous les pays le Spiritisme grandir dans une proportion qui a dépassé toutes les espérances ; il est dans l'air, dans les aspirations de tous, et partout il trouve des échos, des bouches qui répètent : Voilà ce que j'attendais, ce qu'une voix secrète me faisait pressentir. Mais le progrès se manifeste encore sous une nouvelle phase : c'est le courage de son opinion, qui n'existait pas il y a peu de temps encore. Ce n'était qu'en secret et à la dérobée qu'on en parlait ; aujourd'hui on s'avoue Spirite aussi hautement qu'on s'avoue catholique, juif ou protestant ; on brave la raillerie, et cette hardiesse impose aux railleurs, qui sont comme ces roquets qui courent après ceux qui les fuient, et se sauvent si on les poursuit ; elle donne du courage aux timides, et révèle dans beaucoup de localités de nombreux Spirites qui s'ignoraient mutuellement. Ce mouvement peut-il s'arrêter ? Peut-on l'arrêter ? Je le dis hautement : Non ; on a mis tout en œuvre pour cela : sarcasmes, railleries, science, anathème, il a tout surmonté sans ralentir sa marche d'une seconde ; aveugle donc qui n'y verrait pas le doigt de Dieu. On peut l'entraver ; l'arrêter, jamais, car s'il ne coule pas à droite, il coulera à gauche.

En voyant les bienfaits moraux qu'il procure, les consolations qu'il donne, les crimes même qu'il a déjà empêchés, on se demande qui peut avoir intérêt à le combattre. Il a contre lui d'abord les incrédules qui le bafouent : ceux-là ne sont pas à craindre, puisqu'on a vu leurs traits acérés se briser contre sa cuirasse ; les ignorants qui le combattent sans le connaître : ce sont les plus nombreux ; mais sa vérité combattue par l'ignorance n'a jamais eu rien à redouter, car les ignorants se réfutent eux-mêmes sans le vouloir, témoin M. Louis Figuier dans son Histoire du merveilleux. La troisième catégorie d'adversaires est plus dangereuse, car elle est tenace et perfide ; elle se compose de tous ceux dont il peut froisser les intérêts matériels ; ils combattent dans l'ombre, et les traits empoisonnés de la calomnie ne leur font pas défaut. Voilà les véritables ennemis du Spiritisme, comme de tout temps ils l'ont été de toutes les idées de progrès, et vous en trouverez dans tous les rangs, dans toutes les classes de la société. L'emporteront-ils ? Non ; car il n'est pas donné à

l'homme de s'opposer à la marche de la nature, et le Spiritisme est dans l'ordre des choses naturelles ; il faudra donc que tôt ou tard ils en prennent leur parti, et qu'ils acceptent ce qui sera accepté par tout le monde. Non, ils ne l'emporteront pas ; ce sont eux qui seront emportés.
Un nouvel élément vient s'ajouter à la Légion des Spirites : c'est celui des classes laborieuses ; et remarquez en cela la sagesse de la Providence. Le Spiritisme s'est en premier lieu propagé dans les classes éclairées, dans les sommités sociales ; cela était nécessaire, d'abord pour lui donner plus de crédit, secondement pour qu'il fût élaboré et purgé des idées superstitieuses que le défaut d'instruction aurait pu y introduire, et avec lesquelles on l'aurait confondu. A peine est-il constitué, si l'on peut parler ainsi d'une science aussi nouvelle, qu'il touche à la classe ouvrière et s'y propage avec rapidité. Ah ! c'est que là il y a tant de consolations à donner, tant de courages moraux à relever, tant de larmes à sécher, tant de résignation à inspirer, qu'il y est accueilli comme une ancre de salut, comme une égide contre les terribles tentations du besoin. Partout où je l'ai vu pénétrer dans la demeure du travail, partout je l'ai vu y produire ses bienfaisants effets moralisateurs. Réjouissez-vous donc, ouvriers lyonnais qui m'écoutez, car vous avez dans d'autres cités, telles que Sens, Lille, Bordeaux, des frères Spirites qui comme vous ont abjuré les coupables espérances du désordre et les criminels désirs de la vengeance. Continuez à prouver par votre exemple les bienfaisants résultats de cette doctrine. A ceux qui demandent à quoi elle peut servir ? répondez-leur : Dans mon désespoir, je voulais me tuer : le Spiritisme m'a arrêté, parce que je sais ce qu'il en coûte d'abréger volontairement les épreuves qu'il a plu à Dieu d'envoyer aux hommes ; pour m'étourdir je m'enivrais : j'ai compris que j'étais méprisable de m'ôter volontairement la raison et que je me privais ainsi de gagner mon pain et celui de mes enfants ; j'avais divorcé avec tous sentiments religieux : aujourd'hui je prie Dieu et je mets mon espoir dans sa miséricorde ; je ne croyais à rien qu'au néant comme suprême remède à mes misères : mon père s'est communiqué à moi et m'a dit : Mon fils, courage ! Dieu te voit ; encore un effort et tu es sauvé ! et je me suis mis à genoux devant Dieu et lui ai demandé pardon ; en voyant des riches et des pauvres, des gens qui ont tout et d'autres qui n'ont rien, j'accusais la Providence : aujourd'hui je sais que Dieu pèse tout dans la balance de sa justice et j'attends son jugement ; s'il est dans ses décrets que je doive succomber à la peine, eh bien ! je succomberai, mais avec la conscience pure, et sans emporter le remords d'avoir dérobé une obole à celui qui pouvait me sauver la vie. Dites-lui : Voilà à quoi sert le Spiritisme, cette folie, cette chimère, comme vous l'appelez. Oui, mes amis, continuez à prêcher d'exemple ; faites comprendre le Spiritisme avec ses conséquences salutaires, et quand on le comprendra, on ne s'en effraiera plus ; bien plus, il sera accueilli comme une garantie d'ordre social, et les incrédules eux-mêmes seront forcés d'en parler avec respect.
J'ai parlé des progrès du Spiritisme ; c'est qu'en effet il est sans exemple qu'une doctrine, quelle qu'elle soit, ait marché avec autant de rapidité sans en excepter même le christianisme. Cela veut-il dire qu'il lui soit supérieur, qu'il doive le supplanter ? Non ; mais c'est ici le lieu d'en fixer le véritable caractère, afin de détruire une prévention assez généralement répandue parmi ceux qui ne le connaissent pas.
Le christianisme, à sa naissance, avait à lutter contre une puissance redoutable : le Paganisme, alors universellement répandu ; il n'y avait entre eux aucune alliance possible, pas plus qu'entre la lumière et les ténèbres ; en un mot, il ne pouvait se propager qu'en détruisant ce qui existait ; aussi la lutte fut-elle longue et terrible ; les persécutions en sont la preuve. Le Spiritisme, au contraire, n'a rien à détruire, car il s'assied sur les bases mêmes du christianisme ; sur l'Évangile, dont il n'est que l'application. Vous concevez l'avantage, non de sa supériorité, mais de sa position. Ce n'est donc point, ainsi que quelques-uns le prétendent, toujours parce qu'ils ne le connaissent pas, une religion nouvelle, une secte qui se forme aux dépens de ses aînées ; c'est une doctrine purement morale qui ne s'occupe nullement des dogmes et laisse à chacun l'entière liberté de ses croyances, puisqu'elle n'en impose aucune ; et la preuve en est, c'est qu'il a des adhérents dans toutes, parmi les plus fervents catholiques comme parmi les protestants, les juifs et les musulmans. Le Spiritisme repose sur la possibilité de communiquer avec le monde invisible, c'est-à-dire avec les âmes ; or, comme les juifs, les protestants, les musulmans ont des âmes comme nous, il en résulte qu'elles peuvent se

communiquer à eux aussi bien qu'à nous, et que, par conséquent, ils peuvent être Spirites comme nous.
Ce n'est pas plus une secte politique qu'une secte religieuse ; c'est la constatation d'un fait qui n'appartient pas plus à un parti que l'électricité et les chemins de fer ; c'est, dis-je, une doctrine morale, et la morale est de toutes les religions et de tous les partis.
La morale qu'il enseigne est-elle bonne ou mauvaise ? est-elle subversive ? Là est toute la question. Qu'on étudie, et l'on saura à quoi s'en tenir. Or, puisque c'est la morale de l'Évangile développée et appliquée, la condamner serait condamner l'Évangile.
A-t-il fait du bien ou du mal ? Étudiez encore et vous verrez. Qu'a-t-il fait ? Il a empêché d'innombrables suicides ; il a ramené la paix et la concorde dans un grand nombre de familles ; il a rendu doux et patients des hommes violents et colères ; il a donné de la résignation à ceux qui en manquaient, des consolations aux affligés ; il a ramené à Dieu ceux qui le méconnaissaient en détruisant les idées matérialistes, véritable plaie sociale qui annihile la responsabilité morale de l'homme ; voilà ce qu'il a fait, ce qu'il fait tous les jours, ce qu'il fera de plus en plus à mesure qu'il sera plus répandu. Est-ce là le résultat d'une mauvaise doctrine ? Mais je ne sache pas que personne ait jamais attaqué la morale du spiritisme ; seulement on dit que la religion peut produire tout cela. J'en conviens parfaitement ; mais alors pourquoi ne le produit-elle pas toujours ? C'est parce que tout le monde ne la comprend pas ; or, le Spiritisme, en rendant clair et intelligible pour tous ce qui ne l'est pas ; évident ce qui est douteux, conduit à l'application ; tandis qu'on ne sent jamais la nécessité de ce que l'on ne comprend pas ; donc le Spiritisme, loin d'être l'antagoniste de la religion, en est l'auxiliaire ; et la preuve, c'est qu'il ramène aux idées religieuses ceux qui les avaient repoussées. En résumé, le Spiritisme n'a jamais conseillé de changer de religion, ni de sacrifier ses croyances ; il n'appartient en propre à aucune religion, ou pour mieux dire il est de toutes les religions.
Quelques mots encore, messieurs, je vous prie, sur une question toute pratique. Le nombre croissant des Spirites, à Lyon, montre l'utilité du conseil que je vous ai donné l'année dernière, relativement à la formation des groupes. Réunir tous les adeptes en une seule société serait déjà aujourd'hui une chose matériellement impossible, et qui le sera bien plus encore dans quelque temps. Outre le nombre, les distances à parcourir en raison de l'étendue de la ville, les différences des habitudes selon les positions sociales, ajoutent à cette impossibilité. Par ces motifs, et par beaucoup d'autres qu'il serait trop long de développer ici, une seule société est une chimère impraticable ; multipliez les groupes le plus possible ; qu'il y en ait dix, qu'il y en ait cent, s'il le faut, et soyez certains que vous arriverez plus vite et plus sûrement.
Il y aurait ici des choses très importantes à dire sur la question d'unité de principes ; sur la divergence qui pourrait exister entre eux sur quelques points ; mais je m'arrête pour ne pas abuser de votre patience à m'écouter, patience que j'ai déjà mise à une trop longue épreuve. Si vous le désirez, j'en ferai l'objet d'une instruction spéciale que je vous adresserai prochainement.
Je termine, messieurs, cette allocution, à laquelle je me suis laissé entraîner par la rareté même des occasions que j'ai d'avoir le bonheur d'être au milieu de vous. J'emporterai de votre bienveillant accueil un souvenir qui ne s'effacera jamais, soyez-en bien persuadés.
Encore une fois, mes amis, merci du fond du cœur des marques de sympathie que vous voulez bien me donner ; merci des bonnes paroles que vous m'avez fait adresser par vos interprètes, et dont je n'accepte que le devoir qu'elles m'imposent pour ce qui me reste à faire, et non les éloges. Puisse cette solennité être le gage de l'union qui doit exister entre tous les vrais Spirites !
Je porte un toast aux Spirites lyonnais et à tous ceux d'entre eux qui se distinguent par leur zèle, leur dévouement ; leur abnégation, et que vous nommez vous-mêmes sans que j'aie besoin de le faire.
Aux Spirites lyonnais, sans distinction d'opinion, qu'ils soient ou non présents !
Messieurs, les Esprits veulent aussi avoir leur part dans cette fête de famille, et y dire leur mot. Celui d'Éraste, que vous connaissez par les remarquables dissertations qui ont été publiées dans la Revue, a spontanément dicté, avant mon départ, et à votre intention, l'épître suivante, dont il m'a chargé de vous donner lecture en son nom. C'est avec bonheur que je m'acquitte de cette commission. Vous aurez ainsi la preuve que les Esprits qui se communiquent à vous ne sont pas les

seuls à s'occuper de vous et de ce qui vous concerne. Cette certitude ne peut qu'affermir votre foi et votre confiance, en voyant que l'œil vigilant des Esprits supérieurs s'étend sur tous, et que, sans vous en douter, vous êtes aussi l'objet de leur sollicitude.

Epître d'Eraste aux Spirites lyonnais, lue au banquet du 19 septembre 1861.

Ce n'est pas sans une émotion bien douce que je viens m'entretenir avec vous, chers Spirites du groupe lyonnais ; dans un milieu comme le vôtre, où tous les rangs sont confondus, où toutes les conditions sociales se donnent la main, je me sens plein de tendresse et de sympathie, et je suis heureux de pouvoir vous annoncer que nous tous, qui sommes les Esprits initiateurs du Spiritisme en France, assisterons avec une joie bien vive à vos fraternelles agapes, auxquelles nous avons été conviés par Jean et Irénée, vos guides spirituels éminents. Ah ! ces agapes réveillent dans mon cœur le souvenir de celles où nous nous réunissions tous, il y a dix-huit cents ans, lorsque nous combattions contre les mœurs dissolues du paganisme romain, et que nous commentions déjà les enseignements et les paraboles du Fils de l'Homme, mort pour la propagation de l'idée sainte sur l'arbre d'infamie ! Si le TRÈS-HAUT, mes amis, par un effet de sa miséricorde infinie, permettait que le souvenir du passé pût rayonner un instant dans vos mémoires engourdies, vous vous rappelleriez cette époque, illustrée par les saints martyrs de la pléiade lyonnaise : Sanctus, Alexandre, Attale, Episode, la douce et courageuse Blandine, Irénée le vaillant évêque, auxquels beaucoup d'entre vous formaient alors cortège, en applaudissant à leur héroïsme et en chantant les louanges du Seigneur ; vous vous souviendriez aussi que plusieurs d'entre ceux qui m'écoutent ont arrosé de leur sang la terre lyonnaise, cette terre féconde qu'Eucher et Grégoire de Tours ont appelée la patrie des martyrs. Je ne vous les nommerai pas ; mais vous pouvez considérer ceux qui remplissent auprès de vos groupes une mission, un apostolat, comme ayant déjà été martyrs de la propagation de l'idée égalitaire, enseignée du haut du Golgotha par notre Christ bien-aimé ! Aujourd'hui, chers disciples, celui qui fut sacré par saint Paul vient vous dire que votre mission est toujours la même, car le paganisme romain, toujours debout, toujours vivace, enlace encore le monde, comme le lierre enlace le chêne ; vous devez donc répandre parmi vos malheureux frères, esclaves de leurs passions ou des passions des autres, la saine et consolante doctrine que mes amis et moi sommes venus vous révéler par nos médiums de tous les pays. Néanmoins, constatons que les temps ont progressé ; que les mœurs ne sont plus les mêmes et que l'humanité a grandi ; car aujourd'hui, si vous étiez en butte à la persécution, elle n'émanerait plus d'un pouvoir tyrannique et jaloux, comme au temps de la primitive Église, mais des intérêts coalisés contre l'idée et contre vous, les apôtres de l'idée.

Je viens de prononcer le mot égalitaire : je crois utile de m'y arrêter un peu, parce que nous ne venons point prêcher, au milieu de vous, d'impraticables utopies, et parce que, au contraire, nous repoussons énergiquement tout ce qui semblerait se rattacher aux prescriptions d'un communisme antisocial ; nous sommes, avant tout, essentiellement propagateurs de la liberté individuelle, indispensable au développement des incarnés ; par conséquent, ennemis déclarés de tout ce qui se rapproche de ces législations conventuelles qui annihilent brutalement les individus. Bien que je m'adresse à un auditoire en partie composé d'artisans et de prolétaires, je sais que leurs consciences, éclairées par les rayonnements de la vérité spirite, ont déjà repoussé toute communion avec les théories antisociales données à l'appui de ce mot : égalité. Quoi qu'il en soit, je crois devoir restituer à ce mot sa signification chrétienne, telle que celui qui a dit : « Rendez à César ce qui appartient à César, » l'avait expliqué lui-même. Eh bien ! Spirites, l'égalité proclamée par le Christ, et que nous professons nous-mêmes au milieu de vos groupes aimés, c'est l'égalité devant la justice de Dieu, c'est-à-dire, notre droit, suivant notre devoir accompli, de monter dans la hiérarchie des Esprits et d'atteindre un jour les mondes avancés où règne le parfait bonheur. Pour cela, il n'est tenu compte ni de la naissance, ni de la fortune : le pauvre et le faible y parviennent comme le riche et le puissant ; car les uns n'emportent pas plus que les autres matériellement ; et comme on n'y achète ni sa place ni son pardon avec de l'argent, les droits sont égaux pour tous ; égalité devant Dieu, voilà la véritable égalité. Il ne vous sera pas demandé ce que vous avez possédé, mais bien l'usage que vous aurez fait de ce que vous avez possédé. Or, plus vous aurez possédé, plus longs et plus difficiles

seront les comptes que vous aurez à rendre de votre gestion. Ainsi donc, après vos existences de missions, d'épreuves ou de châtiments dans les parages terrestres, chacun de vous, selon ses œuvres bonnes ou mauvaises, ou progressera dans l'échelle des êtres, ou recommencera tôt ou tard son existence, si celle-ci a été dévoyée. En conséquence, je vous le répète, en proclamant le dogme sacré de l'égalité, nous ne venons pas vous enseigner que vous devez être ici-bas tous égaux en richesses, en savoir et en bonheur ; mais que vous arriverez tous, à votre heure et selon vos mérites, au bonheur des élus, partage des âmes d'élite qui ont accompli leurs devoirs. Voilà, mes chers Spirites, l'égalité à laquelle vous avez droit, à laquelle le Spiritisme émancipateur vous conduira, et à laquelle je vous convie de toutes mes forces. Pour y parvenir, qu'avez-vous à faire ? Obéir à ces deux mots sublimes : amour et charité, qui résument admirablement la loi et les prophètes. Amour et charité ! ah ! celui qui remplira selon sa conscience les prescriptions de cette maxime divine est sûr de gravir rapidement les degrés de l'échelle de Jacob, et d'atteindre bientôt les sphères élevées, d'où il pourra adorer, contempler et comprendre la majesté de l'Éternel.
Vous ne sauriez croire combien il nous est doux et agréable de présider à votre banquet, où le riche et l'artisan se coudoient en buvant à la fraternité ; où le juif, le catholique et le protestant peuvent s'asseoir à la même communion pascale. Vous ne sauriez croire combien je suis fier de vous distribuer à tous et à chacun les éloges et les encouragements que l'Esprit de Vérité, notre maître bien-aimé, m'a ordonné de décerner à vos pieuses cohortes : à toi, Dijoud, à toi, sa digne compagne, et à vous tous dévoués missionnaires, qui répandez les bienfaits du Spiritisme, merci de votre concours et de votre zèle. Mais noblesse oblige, mes amis, surtout celle du cœur, et vous seriez bien coupables, bien criminels de faillir, à l'avenir, à vos saintes missions ; mais vous n'y faillirez pas ; j'en ai pour garant le bien que vous avez accompli et celui qui vous reste à faire. Mais c'est à vous, mes bien-aimés frères du labeur quotidien, que je réserve mes plus sincères félicitations, car, je le sais, vous gravissez péniblement votre Golgotha en portant, comme Christ, votre croix douloureuse. Que pourrais-je dire de plus élogieux pour vous que de rappeler le courage et la résignation avec lesquels vous supportez les désastres inouïs que la lutte fratricide, mais nécessaire des deux Amériques engendre au milieu de vous ? Ah ! nul ne peut nier que la bienfaisante influence du Spiritisme ne se fasse déjà sentir ; elle a pénétré, avec l'espérance et la foi, au milieu des ateliers ; et quand on se rappelle les époques du dernier règne, où, dès que le travail chômait, les travailleurs descendaient de la Croix-Rousse aux Terreaux en groupes tumultueux faisant présager l'émeute, et l'émeute la répression terrible, on doit remercier Dieu de la nouvelle révélation. En effet, suivant cette image vulgaire dont ils se servent dans leur langage pittoresque, souvent il leur faut danser devant le buffet ; alors ils disent, en serrant la courroie : Bah ! nous mangerons demain ! ! ! ! Je sais bien que la charité publique et particulière s'ingénie et se remue ; mais là n'est pas le vrai remède. Il faut mieux à l'humanité ; c'est pourquoi, si le Christianisme a préconisé l'égalité et les lois égalitaires, le Spiritisme recèle dans ses flancs la fraternité et ses lois ; œuvre grandiose et durable que béniront les siècles futurs. Rappelez-vous, mes amis, que Christ prit ses apôtres parmi les derniers des hommes, et que ces derniers, plus forts que les Césars, ont conquis le monde à l'idée chrétienne. A vous donc incombe l'œuvre sainte d'éclairer vos compagnons d'atelier, et de propager notre sublime doctrine qui fait les hommes si forts dans l'adversité, afin que l'Esprit du mal et de révolte ne vienne pas susciter la haine et la vengeance dans le cœur de vos frères que la grâce spirite n'a pas encore touchés. Cette œuvre vous appartient tout entière, mes chers amis ; vous la remplirez, je le sais, avec le zèle et l'ardeur que donne la conscience d'un devoir à remplir ; et un jour l'histoire reconnaissante inscrira dans ses annales que les ouvriers de Lyon, éclairés par le Spiritisme, ont bien mérité de la patrie en 1861 et 1862, pour le courage et la résignation avec lesquels ils ont supporté les tristes conséquences des luttes esclavagistes entre les États désunis d'Amérique. Qu'importe ! car ces temps de luttes et d'épreuves sont, mes enfants, des temps bénis de Dieu, envoyés pour développer le courage, la patience et l'énergie ; pour hâter l'élévation et le perfectionnement de l'orbe terrestre et des Esprits qui y sont emprisonnés dans les liens charnels de la matière. Allez ! maintenant, la tranchée est ouverte dans le vieux monde, et sur ses ruines vous acclamerez l'ère spirite de la fraternité qui vous montre le but et la fin des misères humaines, en consolant et fortifiant vos cœurs contre l'adversité et la lutte, et vous confondrez les incrédules et les

impies en remerciant Dieu du lot de vos infortunes et de vos épreuves, parce que celles-ci vous rapprochent du bonheur éternel.
Il me reste à vous faire entendre quelques conseils que souvent déjà vos guides habituels vous ont donnés, mais que ma position personnelle et la circonstance actuelle m'engagent à vous rappeler de nouveau. Je m'adresse ici, mes bons amis, à tous les Spirites, à tous les groupes, afin que nulle scission, nulle dissidence, nul schisme ne surgissent entre vous, mais qu'au contraire, une croyance solidaire vous anime et vous réunisse tous, parce que cela est nécessaire au développement de notre bienfaisante doctrine. Je sens comme une volonté qui me contraint à vous prêcher la concorde et l'union, parce qu'en cela comme en toute chose, l'union fait la force, et vous avez besoin d'être forts et unis pour tenir tête aux orages qui s'approchent ; et non seulement vous avez besoin d'être unis entre vous, mais encore avec vos frères de tous les pays ; c'est pourquoi je vous adjure de suivre l'exemple que vous ont donné les Spirites de Bordeaux, dont tous les groupes particuliers forment les satellites d'un groupe central, lequel a sollicité d'entrer en communion avec la Société initiatrice de Paris qui, la première, a reçu les éléments d'un corps de doctrine et posé des bases sérieuses aux études du Spiritisme que nous tous, Esprits, professons par le monde entier.
Je sais que ce que je vous dis ici ne sera pas perdu ; je m'en réfère, du reste, entièrement aux conseils que vous avez déjà reçus, et que vous recevrez encore de vos excellents guides spirituels qui vous dirigeront dans cette voie salutaire, parce qu'il faut que la lumière aille du centre aux rayons et des rayons au centre, afin que tous profitent et bénéficient des travaux de chacun. Il est incontestable, d'ailleurs, qu'en soumettant au creuset de la raison et de la logique toutes les données et toutes les communications des Esprits, il sera facile de repousser l'absurdité et l'erreur. Un médium peut être fasciné, un groupe abusé, mais le contrôle sévère des autres groupes, mais la science acquise et la haute autorité morale des chefs de groupes, mais les communications des principaux médiums, qui reçoivent un cachet de logique et d'authenticité de nos meilleurs Esprits, feront rapidement justice des dictées mensongères et astucieuses émanées d'une tourbe d'Esprits trompeurs, imparfaits ou méchants. Repoussez-les impitoyablement tous ces Esprits qui se donnent comme conseils exclusifs en prêchant la division et l'isolement. Ce sont presque toujours des Esprits vaniteux et médiocres qui tendent à s'imposer aux hommes faibles et crédules en leur prodiguant des louanges exagérées, afin de les fasciner et de les tenir sous leur domination. Ce sont généralement des Esprits affamés de pouvoir qui, despotes publics ou privés de leur vivant, veulent avoir encore des victimes à tyranniser après leur mort. En général, mes amis, défiez-vous des communications qui portent un caractère de mysticisme et d'étrangeté, ou qui prescrivent des cérémonies et des actes bizarres ; il y a toujours alors un motif légitime de suspicion. D'un autre côté, croyez bien que lorsqu'une vérité doit être révélée à l'humanité, elle est, pour ainsi dire, instantanément communiquée dans tous les groupes sérieux qui possèdent de sérieux médiums.
Enfin, je crois bon de vous redire ici que nul n'est parfait médium s'il est obsédé ; l'obsession est un des plus grand écueils, et il y a obsession manifeste lorsqu'un médium n'est apte qu'à recevoir les communications d'un Esprit spécial, si haut que celui-ci cherche à se placer lui-même. En conséquence, tout médium, tout groupe qui se croient privilégiés par des communications que, seuls, ils peuvent recevoir, et qui, d'autre part, sont assujettis à des pratiques qui frisent la superstition, sont indubitablement sous le coup d'une obsession des mieux caractérisées. Je vous dis tout cela, mes amis, parce qu'il existe dans le monde des médiums fascinés par de perfides Esprits. Je les démasquerai impitoyablement ces Esprits, s'ils osent encore profaner des noms vénérés, dont ils s'emparent comme des larrons, et dont ils se parent orgueilleusement comme des laquais de l'habit de leur maître ; je les clouerai au pilori sans pitié, s'ils persistent à détourner du droit chemin d'honnêtes Chrétiens, de zélés Spirites dont ils ont surpris la bonne foi. En un mot, laissez-moi vous répéter ce que j'ai déjà conseillé aux Spirites parisiens : il vaut mieux repousser dix vérités momentanément qu'admettre un seul mensonge, une seule fausse théorie ; parce que sur cette théorie, sur ce mensonge, vous pourriez édifier tout un système qui croulerait au premier souffle de la vérité, comme un monument bâti sur un sable mouvant ; tandis que si vous rejetez aujourd'hui certaines vérités, certains principes, parce qu'ils ne vous sont pas démontrés logiquement, bientôt un fait brutal ou une démonstration irréfutable viendra vous en affirmer l'authenticité.

A Jean, à Irénée, à Blandine, ainsi qu'à tous vos Esprits protecteurs, incombe la tâche de vous prémunir dorénavant contre les faux prophètes de l'erraticité. Le grand Esprit émancipateur qui préside à nos travaux sous l'œil du Tout-Puissant y pourvoira, vous pouvez m'en croire. Quant à moi, bien que je sois plus particulièrement attaché aux groupes parisiens, je viendrai quelquefois m'entretenir avec vous et je suivrai toujours avec intérêt vos travaux particuliers.
Nous attendons beaucoup de la province lyonnaise, et nous savons que vous ne manquerez ni les uns ni les autres à vos missions respectives. Rappelez-vous que le christianisme, apporté par les légions césariennes, jeta, il y a bientôt deux mille ans, les premières semences de la rénovation chrétienne à Vienne et à Lyon, d'où elles se propagèrent rapidement dans la Gaule du Nord. Aujourd'hui, le progrès doit s'accomplir dans un rayonnement nouveau, c'est-à-dire du Nord au Midi. A l'œuvre donc ! Lyonnais ; il faut que la vérité triomphe, et ce n'est pas sans une légitime impatience que nous attendons l'heure où retentira la trompette d'argent qui nous annoncera votre premier combat et votre première victoire.
Maintenant laissez-moi vous remercier du recueillement avec lequel vous m'avez écouté, et du sympathique accueil que vous nous avez fait. Que Dieu tout-puissant, notre maître à tous, vous accorde sa bienveillance, et répande sur vous et sur son serviteur très humble les trésors de sa miséricorde infinie ! Adieu ! Lyonnais ; je vous bénis !

Éraste.

Entretiens familiers d'outre-tombe

Eugène Scribe

(Société spirite de Paris.)
Lors de la discussion qui s'est établie entre plusieurs Esprits sur l'aphorisme de Buffon : Le style c'est l'homme, et que nous avons rapportée dans notre précédent numéro, le nom de M. Scribe fut prononcé, ce qui sans doute a été pour lui un motif de venir, quoique n'étant pas appelé ; sans prendre part au débat, il dicta spontanément la dissertation suivante qui provoqua l'entretien ci-après.
- Il serait à désirer que le théâtre, où grands et petits vont puiser des enseignements, se préoccupât un peu moins de flatter le goût des mœurs faciles et l'exaltation des côtés véniels d'une jeunesse ardente, mais que l'amélioration sociale fût poursuivie par des pièces élevées et morales, où la fine plaisanterie remplacerait le gros sel de cuisine dont se servent les vaudevillistes du jour. Mais non ; suivant le théâtre, et suivant le public, on flatte les passions humaines. Ici, on préconise la blouse aux dépens de l'habit noir dont on fait le bouc émissaire de toutes les iniquités sociales ; là, c'est la blouse qui est honnie et conspuée, car elle recouvre toujours, dit-on, le fripon ou l'assassin. Mensonge des deux côtés.
Quelques auteurs commencent bien à prendre le taureau par les cornes, et, comme Émile Augier, à clouer les manieurs d'argent au pilori de l'opinion publique. Bah ! qu'importe ! Le public n'en continue pas moins à se précipiter vers les théâtres, où une plastique effrontée et sans pudeur fait tous les frais du spectacle. Ah ! il est temps que les idées spirites soient propagées dans toutes les couches sociales, parce qu'alors le théâtre se moralisera de lui-même, et, aux exhibitions féminines succéderont des pièces consciencieuses, jouées consciencieusement par des artistes de talent ; tous y gagneront. Espérons que bientôt surgira un auteur dramatique capable de chasser du théâtre et de l'engouement du public tous ces faiseurs, proxénètes immoraux des dames aux camélias de toute sorte. Travaillez donc à répandre le Spiritisme qui doit produire un aussi louable résultat.

E. Scribe.

Dem. Dans une communication que vous avez dictée il y a peu de temps à mademoiselle J…, et qui a été lue à la Société, vous dites que ce qui a fait votre réputation sur la terre ne l'a pas faite au ciel, et que vous auriez pu mieux employer les dons que vous aviez reçus de Dieu. Seriez-vous assez bon pour nous développer cette pensée, et nous dire en quoi vos œuvres sont répréhensibles ; il nous semble qu'elles ont un côté moral, et qu'elles ont ouvert une voie au progrès dans un certain sens ?

Rép. Tout est relatif ; aujourd'hui, dans le monde élevé où je me trouve, je ne vois plus avec mes yeux terrestres, et je pense qu'avec les dons que j'avais reçus du Tout-Puissant, je pouvais arriver à mieux pour l'humanité ; voilà pourquoi j'ai dit que je n'avais pas travaillé pour le ciel. Mais je ne peux pas exprimer en quelques mots ce que je voudrais vous dire là-dessus, car, vous le savez, j'étais un peu verbeux.
D. Vous dites encore que vous voudriez composer un ouvrage plus utile et plus sérieux, mais que cette joie vous est refusée. Est-ce comme Esprit que vous auriez voulu faire cet ouvrage, et dans ce cas, comment auriez-vous fait pour en faire profiter les hommes ?
R. Mon Dieu ! de la manière toute simple qu'emploient les Esprits, en inspirant les écrivains qui s'imaginent souvent puiser dans leur propre fonds, hélas ! quelquefois bien vide.
D. Peut-on savoir quel est le sujet que vous vous proposiez de traiter ?
R. Je n'avais point de but arrêté, mais, vous le savez, on aime un peu à faire ce que l'on n'a jamais fait. J'aurais voulu m'occuper de philosophie et de spiritualisme, parce que je me suis un peu trop occupé de réalisme. Ne prenez pas ce mot réalisme comme on l'entend aujourd'hui ; j'ai voulu seulement dire que je me suis plus spécialement occupé de ce qui amusait les yeux et l'oreille des Esprits frivoles de la terre que de ce qui pouvait satisfaire les Esprits sérieux et philosophes.
D. Vous avez dit à mademoiselle J…, que vous n'étiez pas heureux. Vous pouvez ne pas avoir le sort des bienheureux ; mais tout à l'heure, dans le comité, on a raconté une foule de bonnes actions que vous avez faites et qui doivent certainement vous compter.
R. Non, je ne suis pas heureux, parce que, hélas ! j'ai encore de l'ambition, et qu'ayant été académicien sur la terre, j'aurais bien voulu également faire partie de celle des élus.
D. Il nous semble qu'à défaut de l'ouvrage que vous ne pouvez pas faire encore, vous pourriez atteindre le même but, pour vous et pour les autres, en venant ici nous faire une série de dissertations.
R. Je ne demande pas mieux, et je viendrai avec plaisir, si on me le permet, ce que j'ignore, parce que je n'ai pas encore de position bien déterminée dans le monde spirituel. Tout est si nouveau pour moi, qui ai passé ma vie à marier des sous-lieutenants avec de riches héritières, que je n'ai pas encore eu le temps de connaître et d'admirer ce monde éthéré que j'avais oublié dans mon incarnation. Je reviendrai donc, si les Grands Esprits le permettent.
D. Dans le monde où vous êtes, aviez-vous déjà revu madame de Girardin qui, de son vivant, s'occupait beaucoup d'Esprits et d'évocations ?
R. Elle a eu la bonté de venir m'attendre au seuil de la véritable vie avec les Esprits de la pléiade à laquelle nous appartenions.
D. Est-elle plus heureuse que vous ?
R. Plus heureuse que moi est son Esprit, parce qu'elle a contribué aux ouvrages d'éducation pour l'enfance, composés par Sophie Gay, sa mère.
Remarque d'Éraste. Non, c'est parce qu'elle a lutté, tandis que Scribe s'est laissé aller au courant de sa vie facile.
D. Allez-vous quelquefois assister à la représentation de vos œuvres, ainsi que madame de Girardin ou Casimir Delavigne ?
R. Comment voulez-vous que nous n'allions pas voir ces enfants chéris, que nous avons laissés sur la terre ? c'est encore une de nos pures jouissances.
Remarque. La mort ne sépare donc point ceux qui se sont connus sur la terre ; ils se retrouvent, se réunissent et s'intéressent à ce qui faisait l'objet de leurs préoccupations. On dira sans doute que s'ils se rappellent ce qui faisait leur joie, ils se rappellent aussi les sujets de douleur, et que cela doit altérer leur félicité. Ce souvenir produit un effet tout contraire, car la satisfaction d'être délivré des maux terrestres est une jouissance d'autant plus douce que le contraste est plus grand ; on apprécie mieux les bienfaits de la santé après une maladie, le calme après la tempête. Le guerrier rentré dans ses foyers ne se plait-il pas à raconter les dangers qu'il a courus, les fatigues qu'il a éprouvées ? De même, pour les Esprits, le souvenir des luttes terrestres est une jouissance quand ils en sont sortis victorieux. Mais ce souvenir se perd dans le lointain, ou tout au moins diminue d'importance à leurs yeux, à mesure qu'ils se dégagent des fluides matériels des mondes inférieurs et se rapprochent de la

perfection ; ces souvenirs sont pour eux des rêves éloignés, comme sont chez l'homme fait les souvenirs de la première enfance.

Enseignements et dissertations spirites

Les Crétins.
(Société spirite de Paris. - Méd. Madame Costel.)
Notre collègue, madame Costel, étant allée faire une excursion dans la partie des Alpes où le crétinisme semble avoir établi un de ses principaux foyers, y reçut d'un de ses Esprits habituels la communication suivante :
- Les crétins sont des êtres punis sur la terre pour le mauvais usage qu'ils ont fait de puissantes facultés ; leur âme est emprisonnée dans un corps dont les organes impuissants ne peuvent exprimer leurs pensées ; ce mutisme moral et physique est une des plus cruelles punitions terrestres ; souvent elle est choisie par les Esprits repentants qui veulent racheter leurs fautes. Cette épreuve n'est point stérile, car l'Esprit ne reste pas stationnaire dans sa prison de chair ; ces yeux hébétés voient, ce cerveau déprimé conçoit, mais rien ne peut se traduire ni par la parole ni par le regard, et, sauf le mouvement, ils sont moralement dans l'état des léthargiques et des cataleptiques qui voient et entendent ce qui se passe autour d'eux sans pouvoir l'exprimer. Quand vous avez en rêve ces terribles cauchemars où vous voulez fuir un danger, que vous poussez des cris pour appeler au secours, tandis que votre langue reste attachée au palais et vos pieds au sol, vous éprouvez un instant ce que le crétin éprouve toujours : paralysie du corps jointe à la vie de l'Esprit.
Presque toutes les infirmités ont ainsi leur raison d'être ; rien ne se fait sans cause, et ce que vous appelez l'injustice du sort est l'application de la plus haute justice. La folie est aussi une punition de l'abus de hautes facultés ; le fou a deux personnalités : celle qui extravague et celle qui a la conscience de ses actes, sans pouvoir les diriger. Quant aux crétins, la vie contemplative et isolée de leur âme, qui n'a pas les distractions du corps, peut être aussi agitée que les existences les plus compliquées par les événements ; quelques-uns se révoltent contre leur supplice volontaire ; ils regrettent de l'avoir choisi et éprouvent un désir furieux de revenir à une autre vie, désir qui leur fait oublier la résignation à la vie présente, et le remords de la vie passée dont ils ont la conscience, car les crétins et les fous savent plus que vous, et sous leur impuissance physique se cache une puissance morale dont vous n'avez nulle idée. Les actes de fureur ou d'imbécillité auxquels leur corps se livre sont jugés par l'être intérieur qui en souffre et qui en rougit. Ainsi, les bafouer, les injurier, les maltraiter même, comme on le fait quelquefois, c'est augmenter leurs souffrances, car c'est leur faire sentir plus durement leur faiblesse et leur abjection, et s'ils le pouvaient, ils accuseraient de lâcheté ceux qui n'agissent de cette façon que parce qu'ils savent que leur victime ne peut se défendre.
Le crétinisme n'est pas une des lois de Dieu, et la science peut le faire disparaître, car il est le résultat matériel de l'ignorance, de la misère et de la malpropreté. Les nouveaux moyens d'hygiène que la science, devenue plus pratique, a mis à la portée de tous, tendent à le détruire. Le progrès étant la condition expresse de l'humanité, les épreuves imposées se modifieront et suivront la marche des siècles ; elles deviendront toutes morales, et lorsque votre terre, jeune encore, aura accompli toutes les phases de son existence, elle deviendra un séjour de félicité comme d'autres planètes plus avancées.

Pierre Jouty, père du médium.

Remarque. Il fut un temps où l'on avait mis en question l'âme des crétins, et l'on se demandait s'ils appartenaient véritablement à l'espèce humaine. La manière dont le Spiritisme les fait envisager n'est-elle pas d'une haute moralité et d'un grand enseignement ? N'y a-t-il pas matière à sérieuses réflexions en songeant que ces corps disgraciés renferment des âmes qui ont peut-être brillé dans le monde, qui sont aussi lucides et aussi pensantes que les nôtres sous l'épaisse enveloppe qui en étouffe les manifestations, et qu'il peut en être de même un jour de nous, si nous abusons des facultés que nous a départies la Providence ?

Comment en outre le crétinisme pourrait-il s'expliquer ; comment le faire concorder avec la justice et la bonté de Dieu, sans admettre la pluralité des existences, autrement dit la réincarnation ? Si l'âme n'a pas déjà vécu, c'est qu'elle est créée en même temps que le corps ; dans cette hypothèse, comment justifier la création d'âmes aussi déshéritées que celles des crétins de la part d'un Dieu juste et bon ? car ici, il ne s'agit point d'un de ces accidents, comme la folie, par exemple, que l'on peut ou prévenir ou guérir ; ces êtres naissent et meurent dans le même état ; n'ayant aucune notion du bien et du mal, quel est leur sort dans l'éternité ? Seront-ils heureux à l'égal des hommes intelligents et travailleurs ? Mais pourquoi cette faveur, puisqu'ils n'ont rien fait de bien ? Seront-ils dans ce qu'on appelle les limbes, c'est-à-dire dans un état mixte qui n'est ni le bonheur ni le malheur ? Mais pourquoi cette infériorité éternelle ? Est-ce leur faute si Dieu les a créés crétins ? Nous défions tous ceux qui repoussent la doctrine de la réincarnation de sortir de cette impasse. Avec la réincarnation, au contraire, ce qui parait une injustice devient une admirable justice ; ce qui est inexplicable s'explique de la manière la plus rationnelle. Au reste, nous ne sachons pas que ceux qui repoussent cette doctrine l'aient jamais combattue avec des arguments plus péremptoires que celui de leur répugnance personnelle à revenir sur la terre. Ils sont donc bien sûrs d'avoir assez de vertus pour gagner le ciel d'emblée ! Nous leur souhaitons bonne chance. Mais les crétins ? mais les enfants qui meurent en bas âge ? quels titres auront-ils à faire valoir ?

Si c'était un homme de bien, il se serait tué.
(Société spirite de Sens.)
Vous dites souvent en parlant d'un mauvais homme qui échappe à un danger : Si c'était un homme de bien, il se serait tué. Eh bien, en disant cela vous êtes dans le vrai, car effectivement il arrive bien souvent que Dieu donne à un Esprit, jeune encore dans les voies du progrès, une plus longue épreuve qu'à un bon qui recevra, comme une récompense due à son mérite, que son épreuve soit aussi courte que possible. Ainsi donc, quand vous vous servez de cet axiome, vous ne vous doutez pas que vous commettez un blasphème. S'il meurt un homme de bien, et qu'à côté de sa maison soit celle d'un méchant, vous vous hâtez de dire : Il vaudrait bien mieux que ce fût celui-là. Vous êtes grandement dans l'erreur, car celui qui part a fini sa tâche, et celui qui reste ne l'a peut-être pas encore commencée. Pourquoi voudriez-vous donc que celui-ci n'eût pas le temps de l'achever, et que l'autre restât attaché à la glèbe terrestre ? Que diriez-vous d'un prisonnier qui aurait fini son temps et qu'on retiendrait en prison, tandis qu'on donnerait la liberté à celui qui n'y a pas droit ? Sachez donc que la vraie liberté est dans l'affranchissement des liens du corps, et que tant que vous êtes sur la terre, vous êtes en captivité.
Habituez-vous à ne pas blâmer ce que vous ne pouvez comprendre, et croyez que Dieu est juste en toutes choses ; souvent ce qui vous paraît un mal est un bien, mais vos facultés sont si bornées que l'ensemble du grand tout échappe à vos sens obtus. Efforcez-vous de sortir par la pensée de votre étroite sphère, et à mesure que vous vous élèverez, l'importance de la vie matérielle diminuera à vos yeux, car elle ne vous apparaîtra que comme un incident dans la durée infinie de votre existence spirituelle, la seule véritable existence.

Fénelon.

Les pauvres et les riches.
(Société spirite de Lyon.)
Nota. Bien que les Spirites de Lyon soient divisés en plusieurs groupes, qui se réunissent séparément, nous les considérons comme ne formant qu'une seule société, que nous désignons sous le nom général de Société spirite de Lyon. Les deux communications suivantes ont été obtenues en notre présence.
La jalousie est la compagne de l'orgueil et de l'envie ; elle vous porte à désirer tout ce que les autres possèdent, sans vous rendre compte si, en enviant leur position, vous ne demandez pas qu'on vous fasse présent d'un aspic que vous réchaufferiez dans votre sein. Vous enviez et vous jalousez toujours les riches ; votre ambition et votre égoïsme vous portent à avoir soif de l'or des autres. « Si j'étais riche, dites-vous, je ferais un tout autre usage de mes biens que je ne le vois faire à tel ou

tel ; » et savez-vous si, quand vous tiendriez cet or, vous n'en feriez pas un plus mauvais usage encore ? A cela vous répondez : « Celui qui est à l'abri des besoins quotidiens de la vie n'a que des peines bien minimes en comparaison de moi. » Qu'en savez-vous ? Apprenez que le riche n'est que l'intendant de Dieu ; s'il fait un mauvais usage de sa fortune, il lui en sera demandé un compte sévère. Cette fortune que Dieu lui donne et dont il profite sur la terre, c'est sa punition, c'est son épreuve, c'est son expiation. Que de tourments le riche se donne pour conserver cet or auquel il tient tant ; et quand arrive sa dernière heure, quand il lui faut rendre ses comptes, et qu'il comprend, à cette heure suprême, qui lui révèle presque toujours toute la conduite qu'il aurait dû tenir, comme il tremble ! comme il a peur ! C'est qu'il commence à comprendre qu'il a failli à sa mission, qu'il a été un mandataire infidèle, et que ses comptes vont être embrouillés. Les pauvres travailleurs, au contraire, qui ayant souffert toute leur vie, qu'ils aient été attachés à l'enclume ou à la charrue, voient arriver la mort, cette délivrance de tous les maux, avec reconnaissance, surtout s'ils ont supporté leurs misères avec résignation, et sans murmurer. Croyez-moi, mes amis, s'il vous était donné de voir le rude pilori auquel la fortune attache les riches, vous, dont le cœur est bon, parce que vous avez passé par toutes les étamines du malheur, vous diriez avec le Christ, quand votre amour-propre a été froissé par le luxe des opulents de la terre : « Pardonnez-leur, mon Dieu, ils ne savent ce qu'ils font, » et vous vous endormiriez sur votre dur oreiller en ajoutant : « Mon Dieu, bénissez-moi et que votre volonté soit faite ! ! ! »

L'Esprit protecteur du médium.

Différentes manières de faire la charité.
(Société spirite de Lyon.)
Nota. La communication suivante a été obtenue en notre présence dans le groupe de Perrache :
Oui, mes amis, je viendrai toujours au milieu de vous, chaque fois que j'y serai appelé. Hier, j'ai été bien heureux pour vous, quand j'ai entendu l'auteur des livres qui vous ont ouvert les yeux témoigner le désir de vous voir réunis, pour vous adresser de bienveillantes paroles. C'est pour vous tous à la fois un grand enseignement et un puissant souvenir. Seulement, quand il vous a parlé amour et charité, j'ai entendu plusieurs d'entre vous se dire : Comment faire la charité ? Je n'ai souvent pas même le nécessaire.
La charité, mes amis, se fait de bien des manières ; vous pouvez faire la charité en pensées, en paroles, et en actions. En pensées : en priant pour les pauvres délaissés qui sont morts sans avoir été à même de voir la lumière ; une prière du cœur les soulage. En paroles : en adressant à vos compagnons de tous les jours, quelques bons avis ; dites aux hommes aigris par le désespoir, les privations, et qui blasphèment le nom du Très-Haut : « J'étais comme vous ; je souffrais, j'étais malheureux, mais j'ai cru au Spiritisme, et voyez, je suis radieux maintenant. » Aux vieillards qui vous diront : « C'est inutile ; je suis au bout de ma carrière ; je mourrai comme j'ai vécu. » Dites à ceux-là : « Dieu a pour vous tous une justice égale ; rappelez-vous les ouvriers de la dixième heure. » Aux petits enfants qui, déjà viciés par leur entourage, s'en vont rôder par les chemins, tout prêts à succomber aux mauvaises tentations, dites-leur : « Dieu vous voit, mes chers petits, » et ne craignez pas de leur répéter souvent cette douce parole ; elle finira par prendre germe dans leur jeune intelligence, et au lieu de petits vagabonds, vous aurez fait des hommes. C'est encore là une charité.
Plusieurs d'entre vous disent aussi : « Bah ! nous sommes si nombreux sur la terre, Dieu ne peut pas nous voir tous. » Ecoutez bien ceci, mes amis : quand vous êtes sur le sommet d'une montagne, est-ce que votre regard n'embrasse pas les milliards de grains de sable qui forment cette montagne ? Eh bien ! Dieu vous voit de même ; il vous laisse votre libre arbitre, comme vous laissez ces grains de sable libres d'aller au gré du vent qui les disperse ; seulement Dieu, dans sa miséricorde infinie, a mis au fond de votre cœur, une sentinelle vigilante qu'on appelle la conscience. Ecoutez-la ; elle ne vous donnera que de bons conseils. Parfois vous l'engourdissez en lui opposant l'Esprit du mal ; elle se tait alors ; mais soyez sûrs que la pauvre délaissée se fera entendre aussitôt que vous lui aurez laissé apercevoir l'ombre du remords. Ecoutez-la ; interrogez-la, et souvent vous vous trouverez consolés du conseil que vous en aurez reçu.

Mes amis, à chaque régiment nouveau le général remet un drapeau ; je vous donne, moi, cette maxime du Christ : « Aimez-vous les uns les autres. » Pratiquez cette maxime ; réunissez-vous tous autour de cet étendard, et vous en recevrez le bonheur et la consolation.

Votre Esprit protecteur.

Rome.

(Envoi de M. Sabô, de Bordeaux.)

Ville de Romulus, ville des Césars, berceau du christianisme, tombeau des apôtres, tu es la ville éternelle, et Dieu veut que la longue léthargie où tu es tombée cesse enfin ; l'heure de ton retour à la vie va sonner ; secoue l'engourdissement de tes membres ; relève-toi forte et vaillante pour obéir aux destinées qui t'attendent, car depuis de longs siècles tu n'es qu'une cité déserte. Les nombreuses ruines de tes vastes arènes, qui contenaient à grande peine les flots de spectateurs avides, sont à peine visitées par de rares étrangers qui passent de temps en temps dans tes rues solitaires. Tes catacombes, où reposent les dépouilles de tant de vaillants soldats morts pour la foi, les tirent à peine de leur indifférence. Mais la crise que tu subis sera la dernière, et tu vas sortir de ce pénible et douloureux travail, grande, forte, puissante, transformée par la volonté de Dieu, et du haut de ta vieille basilique, la voix du successeur de saint Pierre étendra sur toi les mains qui t'apporteront la bénédiction du ciel, et il appellera dans son conseil suprême les Esprits du Seigneur ; il se soumettra à leurs leçons, il donnera le signal du progrès en arborant franchement la bannière du Spiritisme. Alors, soumis à leurs enseignements, l'univers catholique accourra en foule se ranger autour de la houlette de son premier pasteur, et, cet élan donné, tous les cœurs seront tournés vers toi ; tu seras le phare lumineux qui doit éclairer le monde, et tes habitants, dans la joie et le bonheur de te voir donner aux nations l'exemple de l'amélioration et du progrès, rediront dans leurs chants : Oui, Rome est la ville éternelle.

Massillon.

Le Colisée.

(Envoi de M. le comte X… de Rome ; traduit de l'italien.)

Quel sentiment la vue du Colisée fait-elle naître en vous ? celui que produit l'aspect de toute ruine : la tristesse. Ses vastes et belles proportions rappellent tout un monde de grandeur ; mais sa décrépitude reporte involontairement la pensée sur la fragilité des choses humaines. Tout passe ; et les monuments, qui semblaient défier le temps, s'écroulent, comme pour prouver qu'il n'y a de durables que les œuvres de Dieu ; et quand les décombres, semés de toutes parts, protestent contre l'éternité des œuvres de l'homme, vous osez appeler éternelle une ville jonchée des débris du passé !

« Où êtes-vous, Babylone ? où êtes-vous, Ninive ? où sont vos immenses et splendides palais ? Voyageur, tu les cherches en vain sous le sable du désert ; ne vois-tu pas que Dieu les a effacés de dessus la terre ? Rome ! espères-tu donc braver les lois de la nature ? Je suis chrétienne, dis-tu, et Babylone était païenne. Oui, mais tu es de pierres comme elle, et d'un souffle Dieu peut disperser ces pierres amoncelées. Le sol qui tremble autour de toi n'est-il pas là pour t'avertir que ton berceau, qui est sous tes pieds, peut devenir ton tombeau ? Je suis chrétienne, dis-tu, et Dieu me protège ! Mais oses-tu te comparer à ces premiers chrétiens qui mouraient pour la foi, et dont toutes les pensées n'étaient déjà plus de ce monde, toi qui vis de plaisirs, de luxe et de mollesse ? Jette les yeux sur ces arènes devant lesquelles tu passes avec tant d'indifférence ; interroge ces pierres encore debout et elles te parleront, et l'ombre des martyrs t'apparaîtra pour te dire : Qu'as-tu fait de la simplicité dont notre divin Maître nous a fait une loi, de l'humilité et de la charité dont il nous a donné l'exemple ? Avaient-ils des palais, étaient-ils vêtus d'or et de soie, ces premiers propagateurs de l'Évangile ? leurs tables regorgeaient-elles de superflu ? avaient-ils des cohortes de serviteurs inutiles pour flatter leur orgueil ? Qu'y a-t-il de commun entre eux et toi ? Ils ne cherchaient que les trésors du ciel, et tu cherches les trésors de la terre ! Oh ! hommes, qui vous dites chrétiens, à voir votre attachement aux biens périssables de ce monde, on dirait vraiment que vous ne comptez pas sur ceux de l'éternité. Rome ! qui te dis immortelle, puissent les siècles futurs ne pas chercher ta place, comme aujourd'hui on cherche celle de Babylone !

« Dante. »
Remarque. Par une singulière coïncidence, ces deux dernières communications nous sont arrivées le même jour. Quoique traitant le même sujet, on voit que les Esprits l'ont envisagé chacun à son point de vue personnel. Le premier voit la Rome religieuse, et, selon lui, elle est éternelle, parce qu'elle sera toujours la capitale du monde chrétien ; le second voit la Rome matérielle, et dit que rien de ce qu'élèvent les hommes ne peut être éternel. Au reste, on sait que les Esprits ont leurs opinions, et qu'ils peuvent différer entre eux de manière de voir lorsqu'ils sont encore imbus des idées terrestres : les Esprits les plus purs sont seuls exempts de préjugés ; mais à part l'opinion qui peut être controversée, on ne peut refuser à ces deux communications une grande élévation de style et de pensée et nous croyons qu'elles ne seraient pas désavouées par les écrivains dont elles portent le nom.

La Terre Promise.
(Envoi de M. Rodolphe, de Mulhouse.)
Le Spiritisme se lève, sa lumière féconde va bientôt illuminer le monde ; son éclat magnifique protestera contre les attaques de ceux qui sont intéressés à conserver les abus, et contre l'incrédulité du matérialisme. Ceux qui doutent seront heureux de trouver dans cette doctrine nouvelle, si belle, si pure, le baume consolateur qui les guérira de leur scepticisme, et les rendra aptes à s'améliorer et à progresser comme toutes les autres créatures. Les privilégiés seront ceux qui, renonçant aux impuretés de la matière, s'élanceront d'un vol rapide jusqu'au faîte des idées les plus pures, et chercheront à se dématérialiser complètement.
Peuples ! levez-vous pour assister à l'aurore de cette vie nouvelle qui vient pour vous régénérer ; qui vient, envoyée par Dieu, pour vous unir dans une sainte communion fraternelle. Oh ! qu'ils seront heureux ceux qui, écoutant cette voix bénie du Spiritisme, suivront sa bannière, et rempliront l'apostolat qui doit ramener les frères égarés par le doute, l'ignorance, ou abrutis par le vice !
Revenez, brebis égarées, revenez au bercail ; relevez la tête, contemplez votre Créateur, et vous rendrez hommage à son amour pour vous. Rejetez promptement le voile qui vous cachait l'Esprit de la Divinité ; admirez sa toute bonté ; prosternez-vous la face contre terre, et repentez-vous. Le repentir vous ouvrira les portes du bonheur : celles d'un monde meilleur où règnent l'amour le plus pur, la fraternité la plus étroite, où chacun fait sa joie de la joie du prochain.
Ne sentez-vous pas que le moment approche où des choses nouvelles vont surgir ? Ne sentez-vous pas que la terre est en travail d'enfantement ? Que veulent ces peuples qui se remuent, qui s'agitent, qui s'apprêtent à la lutte ? Pourquoi vont-ils combattre ? Pour briser les chaînes qui arrêtent l'essor de leur intelligence, absorbent leur sève, sèment la défiance et la discorde, arment le fils contre le père, le frère contre le frère, corrompent les nobles aspirations et tuent le génie. O liberté ! ô indépendance ! nobles attributs des enfants de Dieu, qui élargissez le cœur et élevez l'âme, c'est par vous que les hommes deviennent bons, grands et généreux ; par vous nos aspirations tournent vers le bien, par vous l'injustice disparaît, les haines s'éteignent, et la discorde fuit honteuse, éteignant son flambeau, craignant qu'il ne l'éclaire de trop sinistres lueurs. Frères ! écoutez la voix qui vous dit : Marchez ! Marchez vers ce but que vous voyez poindre là-bas ! Marchez vers cet éclatant rayon de lumière qui est devant vous, comme jadis la colonne lumineuse devant le peuple d'Israël ; il vous conduira dans la véritable Terre Promise, celle où règne le bonheur éternel, réservé aux purs Esprits. Armez-vous de vertus ; purifiez-vous de vos impuretés, et alors la route vous semblera facile, et vous la trouverez jonchée de fleurs ; vous la parcourrez avec un sentiment ineffable de joie, car à chaque pas vous comprendrez que vous approchez du but où vous pourrez conquérir les palmes éternelles.

Mardochée

Egoïsme et orgueil.
(Société spirite de Sens.)
Si les hommes s'aimaient d'un commun amour, la charité serait mieux pratiquée ; mais il faudrait pour cela que vous vous efforçassiez de vous débarrasser de cette cuirasse qui couvre vos cœurs,

afin d'être plus sensibles envers les cœurs qui souffrent. La rigidité tue les bons sentiments ; le Christ ne se rebutait pas ; celui qui s'adressait à lui, quel qu'il fût, n'était pas repoussé : la femme adultère, le criminel étaient secourus par lui ; il ne craignait jamais que sa propre considération eût à en souffrir. Quand donc le prendrez-vous pour modèle de toutes vos actions ? Si la charité régnait sur la terre, le méchant n'aurait plus d'empire ; il fuirait honteux ; il se cacherait, car il se trouverait déplacé partout. C'est alors que le mal disparaîtrait de la surface de la terre ; soyez bien pénétrés de ceci. Commencez par donner l'exemple vous-mêmes ; soyez charitables envers tous indistinctement ; efforcez-vous de prendre l'habitude de ne plus remarquer ceux qui vous regardent avec dédain ; croyez toujours qu'ils méritent votre sympathie, et laissez à Dieu le soin de toute justice, car chaque jour, dans son royaume, il sépare le bon grain de l'ivraie. L'égoïsme est la négation de la charité ; or sans la charité, point de repos dans la société ; je dis plus : point de sécurité ; avec l'égoïsme et l'orgueil qui se donnent la main, ce sera toujours une course au plus adroit, une lutte d'intérêts où sont foulées aux pieds les plus saintes affections, où les liens sacrés de la famille ne sont pas même respectés.

Pascal.

Société spirite de Metz.

Au retour de notre voyage nous trouvons une lettre de l'honorable président de la Société spirite de Metz, ainsi que la première publication de cette Société ; nous en rendrons compte dans notre prochain numéro, celui-ci étant composé et au moment d'être mis sous presse. Il nous reste tout juste la place et le temps d'adresser nos sincères félicitations à cette Société et à son digne président.

Allan Kardec.

Novembre 1861

La queue du moyen âge

Autodafé des ouvrages Spirites à Barcelone

Nous n'apprendrons rien à nos lecteurs sur ce fait qu'ils ne sachent déjà par la voie de la presse ; ce qui a lieu d'étonner, c'est que des journaux qui passent généralement pour bien informés aient pu le révoquer en doute ; ce doute ne nous surprend pas ; le fait en lui-même parait si étrange au temps où nous vivons, il est tellement loin de nos mœurs que, quelque aveuglement que l'on reconnaisse au fanatisme, on croit rêver en entendant dire que les bûchers de l'inquisition s'allument encore en 1861, à la porte de la France ; le doute, en cette circonstance, est un hommage rendu à la civilisation européenne, au clergé catholique lui-même. En présence d'une réalité incontestable aujourd'hui, ce qui doit le plus étonner, c'est qu'un journal sérieux, qui tombe chaque jour à bras raccourcis sur les abus et les empiétements du pouvoir sacerdotal, n'ait trouvé, pour signaler ce fait, que quelques paroles railleuses, en ajoutant : « En tous cas, ce n'est pas nous qui nous amuserions en ce moment à faire tourner les tables en Espagne. » (Siècle du 14 octobre 1861.) Le Siècle en est-il donc encore à voir le Spiritisme dans les tables tournantes ? lui aussi est-il donc assez aveuglé par le scepticisme pour ignorer que toute une doctrine philosophique, éminemment progressive, est sortie de ces tables dont il s'est tant moqué ? Ne sait-il donc pas encore que cette idée fermente partout ; que partout, dans les grandes cités comme dans les petites localités, du haut en bas de l'échelle, en France et à l'étranger, cette idée se répand avec une rapidité inouïe ? que partout elle agite les masses qui saluent en elle l'aurore d'une rénovation sociale ? Le coup dont on a cru la frapper n'est-il pas un indice de son importance ? car on ne se rue pas ainsi contre un enfantillage sans conséquence, et Don Quichotte n'est pas revenu en Espagne pour se battre contre des moulins à vent.

Ce qui n'est pas moins exorbitant, et ce contre quoi on s'étonne de n'avoir pas vu une protestation énergique, c'est l'étrange prétention que s'arroge l'évêque de Barcelone de faire la police en France. A la demande qui a été faite de réexporter les ouvrages, il a été répondu par un refus ainsi motivé : L'Église catholique est universelle, et ces livres étant contraires à la foi catholique, le gouvernement ne peut consentir qu'ils aillent pervertir la morale et la religion des autres pays. Ainsi, voilà un évêque étranger qui s'institue juge de ce qui convient ou ne convient pas à la France ! La sentence a donc été maintenue et exécutée, sans même exempter le destinataire des frais de douane qu'on a bien eu soin de lui faire payer.

Voici la relation qui nous a été personnellement adressée :

« Ce jour, neuf octobre mil huit cent soixante et un, à dix heures et demie du matin, sur l'esplanade de la ville de Barcelone, au lieu où sont exécutés les criminels condamnés au dernier supplice, et par ordre de l'évêque de cette ville, ont été brûlés trois cents volumes et brochures sur le Spiritisme, savoir :

« La Revue Spirite, directeur Allan Kardec ;
« La Revue Spiritualiste, directeur Piérard ;
« Le Livre des Esprits, par Allan Kardec ;
« Le Livre des Médiums, par le même ;
« Qu'est-ce que le Spiritisme, par le même ;
« Fragment de sonate dicté par l'Esprit de Mozart ;
« Lettre d'un catholique sur le Spiritisme, par le docteur Grand ;
« L'Histoire de Jeanne d'Arc, dictée par elle-même à Mlle Ermance Dufaux ;
« La réalité des Esprits démontrée par l'écriture directe, par le baron de Guldenstubbé.

« Ont assisté à l'autodafé :

« Un prêtre revêtu des habits sacerdotaux, portant la croix d'une main et une torche de l'autre main ;
« Un notaire chargé de rédiger le procès-verbal de l'autodafé ;
« Le clerc du notaire ;
« Un employé supérieur de l'administration des douanes ;
« Trois mozos (garçons) de la douane, chargés d'entretenir le feu ;

« Un agent de la douane représentant le propriétaire des ouvrages condamnés par l'évêque.
« Une foule innombrable encombrait les promenades et couvrait l'immense esplanade où se dressait le bûcher.
« Quand le feu a eu consumé les trois cents volumes ou brochures Spirites, le prêtre et ses aides se sont retirés couverts par les huées et les malédictions des nombreux assistants qui criaient : A bas l'inquisition !
« Plusieurs personnes se sont ensuite approchées du bûcher et en ont recueilli des cendres. »
Une partie de ces cendres nous a été envoyée ; il s'y trouve un fragment du Livre des Esprits à moitié consumé. Nous les conservons précieusement comme un témoignage authentique de cet acte insensé.
Toute opinion à part, cette affaire soulève une grave question de droit international. Nous reconnaissons au gouvernement espagnol le droit d'interdire l'entrée sur son territoire des ouvrages qui ne lui conviennent pas, comme celle de toutes marchandises prohibées. Si ces ouvrages eussent été introduits clandestinement et en fraude, il n'y aurait rien à dire ; mais ils sont expédiés ostensiblement et présentés à la douane ; c'était donc une permission loyalement sollicitée. Celle-ci croit devoir en référer à l'autorité épiscopale qui, sans autre forme de procès, condamne les ouvrages à être brûlés par la main du bourreau. Le destinataire demande alors à les réexporter au lieu de provenance, et il lui est répondu par la fin de non-recevoir relatée ci-dessus. Nous demandons si la destruction de cette propriété, dans de telles circonstances, n'est pas un acte arbitraire et en dehors du droit commun.
Si l'on examine cette affaire au point de vue de ses conséquences, nous dirons d'abord qu'il n'y a eu qu'une voix pour dire que rien ne pouvait être plus heureux pour le Spiritisme. La persécution a toujours été profitable à l'idée qu'on a voulu proscrire ; par là on en exalte l'importance, on éveille l'attention, et on la fait connaître de ceux qui l'ignoraient. Grâce à ce zèle imprudent, tout le monde, en Espagne, va entendre parler du Spiritisme et voudra savoir ce que c'est ; c'est tout ce que nous désirons. On peut brûler des livres, mais on ne brûle pas les idées ; les flammes des bûchers les surexcitent au lieu de les étouffer. Les idées, d'ailleurs, sont dans l'air, et il n'y a pas de Pyrénées assez hautes pour les arrêter ; et quand une idée est grande et généreuse, elle trouve des milliers de poitrines toutes prêtes à l'aspirer. Quoi que l'on ait fait, le Spiritisme a déjà de nombreuses et profondes racines en Espagne ; les cendres de ce bûcher vont les faire fructifier. Mais ce n'est pas en Espagne seulement que ce résultat sera produit, c'est le monde entier qui en ressentira le contrecoup.
Plusieurs journaux d'Espagne ont stigmatisé cet acte rétrograde comme il le mérite. Las Novedades de Madrid, du 19 octobre, entre autres, contient sur ce sujet un remarquable article ; nous le reproduirons dans notre prochain numéro.
Spirites de tous les pays ! n'oubliez pas cette date du 9 octobre 1861 ; elle marquera dans les fastes du Spiritisme ; qu'elle soit pour vous un jour de fête et non de deuil, car elle est le gage de votre prochain triomphe !
Parmi les nombreuses communications que les Esprits ont dictées sur cet événement, nous ne citerons que les deux suivantes qui ont été données spontanément à la Société de Paris ; elles en résument les causes et toutes les conséquences.

Sur l'autodafé de Barcelone.
« L'amour de la vérité doit toujours se faire entendre : elle perce la nue, et partout elle éclate à la fois. Le Spiritisme est arrivé à être connu de tous ; bientôt il sera jugé et mis en pratique ; plus il y aura de persécutions, plus cette sublime doctrine arrivera vite à son apogée ; ses plus cruels ennemis, les ennemis du Christ et du progrès, s'y prennent de manière que nul n'ignore que Dieu permet à ceux qui ont quitté cette terre d'exil de revenir vers ceux qu'ils ont aimés.
« Rassurez-vous ; les bûchers s'éteindront d'eux-mêmes, et si les livres sont jetés au feu, la pensée immortelle leur survit. »

Dollet.

Nota. Cet Esprit, qui s'est manifesté spontanément, a dit être celui d'un ancien libraire du seizième siècle.

Autre.
« Il fallait quelque chose qui frappât d'un coup violent certains Esprits incarnés pour qu'ils se décidassent à s'occuper de cette grande doctrine qui doit régénérer le monde. Rien n'est inutilement fait sur votre terre pour cela, et nous qui avons inspiré l'auto-da-fé de Barcelone, nous savions bien qu'en agissant ainsi nous ferions faire un pas immense en avant. Ce fait brutal, inouï dans les temps actuels, a été consommé à l'effet d'attirer l'attention des journalistes qui restaient indifférents devant l'agitation profonde qui remuait les villes et les centres Spirites ; ils laissaient dire et ils laissaient faire ; mais ils s'obstinaient à faire la sourde oreille, et répondaient par le mutisme au désir de propagande des adeptes du Spiritisme. Bon gré, mal gré, il faut qu'ils en parlent aujourd'hui ; les uns en constatant l'historique du fait de Barcelone, les autres en le démentant, ont donné lieu à une polémique qui fera le tour du monde, et dont seul le Spiritisme profitera. Voilà pourquoi, aujourd'hui, l'arrière-garde de l'inquisition a fait son dernier auto-da-fé, parce que nous l'avons ainsi voulu. »

Saint Dominique.

Opinion d'un journaliste sur le Livre des Esprits.
La presse ne nous gâte pas, comme on le sait, ce qui n'empêche pas le Spiritisme d'avancer rapidement, preuve évidente qu'il est assez fort pour marcher tout seul. Si la presse est muette ou hostile, on aurait tort de croire qu'il a contre lui tous ses représentants ; beaucoup, au contraire, lui sont très sympathiques, mais sont retenus par des considérations personnelles, car le tout est d'attacher le grelot. Pendant ce temps, l'opinion se prononce de plus en plus ; l'idée se généralise, et quand elle aura envahi les masses, la presse progressive sera bien forcée de la suivre, sous peine de rester avec ceux qui n'avancent jamais. Elle le fera surtout quand elle comprendra que le Spiritisme est le plus puissant élément de propagation pour toutes les idées grandes, généreuses et humanitaires qu'elle ne cesse de prêcher ; ses paroles sans doute ne sont point perdues ; mais que de coups de pic ne faut-il pas donner dans le roc des préjugés avant de l'entamer ! Le Spiritisme leur ouvre un terrain fécond et aplanit les dernières barrières qui en arrêtaient la marche. Voilà ce que comprendront ceux qui se donneront la peine de l'étudier à fond, d'en mesurer la portée et d'en voir les conséquences qui déjà se manifestent par des résultats positifs ; mais pour cela il faut des observateurs sérieux et non superficiels ; de ces hommes qui n'écrivent pas pour écrire, mais qui se font une religion de leurs principes. Il s'en trouvera, gardons-nous d'en douter ; et plus tôt qu'on ne pense, on verra à la tête de la propagation des idées Spirites quelques-uns de ces noms qui, par eux seuls, sont des autorités, et dont l'avenir gardera la mémoire, comme ayant concouru à la véritable émancipation l'humanité.
L'article suivant publié par l'Akhbar, journal d'Alger, du 15 octobre 1861, est, dans cette voie, un premier pas qui aura des imitateurs ; sous le modeste pseudonyme d'Ariel, nos lecteurs reconnaîtront peut-être la plume exercée d'un de nos éminents publicistes.
« La presse d'Europe s'est beaucoup occupée de cet ouvrage ; et après l'avoir lu, on le conçoit, quelle que soit d'ailleurs l'opinion que l'on se fasse sur la collaboration des intelligences ultra-mondaines que l'auteur dit avoir obtenue. En effet, que l'on supprime les quelques pages d'introduction qui exposent les voies et moyens de cette collaboration, - la partie contestable pour les profanes, - il reste un livre d'une haute philosophie, d'une morale éminemment pure et surtout d'un effet très consolant sur l'âme humaine, tiraillée ici-bas entre les souffrances du présent et les craintes de l'avenir. Aussi, plus d'un lecteur a dû se dire, en arrivant à la dernière page : Je ne sais pas si tout cela est, mais je voudrais bien que tout cela fût !
« Qui n'a entendu parler, depuis quelques années, des étranges communications dont certains êtres privilégiés étaient les intermédiaires entre notre monde matériel et le monde invisible ? Chacun a pris parti dans la question ; et, comme d'habitude, la plupart de ceux qui se sont rangés sous la

bannière des croyants, ou qui se sont retranchés dans le camp des incrédules, n'ont pas pris la peine de vérifier les faits dont les uns admettaient et dont les autres niaient la réalité.
« Mais ce ne sont pas là des matières qui se discutent dans un journal de la nature du nôtre. Sans donc contester ni attester l'authenticité des signatures posthumes de Platon, Socrate, saint Augustin, Jules César, Charlemagne, saint Louis, Napoléon, etc., qui se trouvent au bas de plusieurs des paragraphes du livre de M. Allan Kardec, constatons que si ces grands hommes revenaient au monde pour nous donner des explications sur les problèmes les plus intéressants de l'humanité, ils ne s'exprimeraient pas avec plus de lucidité, avec un sens moral plus profond, plus exquis, avec plus d'élévation dans les vues et dans le langage qu'ils ne le font dans l'excentrique ouvrage dont nous essayons de donner une idée. Ce sont des choses qui ne se lisent point sans émotion, et ce ne sont pas de celles qu'on oublie presque aussitôt après les avoir lues. En ce sens, le Livre des Esprits ne passera pas, comme tant d'autres, au milieu de l'indifférence du siècle : il aura d'ardents détracteurs, des moqueurs impitoyables, mais nous ne serions pas étonné qu'il eût aussi, en compensation, des partisans très sincères et très enthousiastes.
« Ne pouvant, en conscience, - faute d'une vérification préalable, - nous ranger parmi les uns ni parmi les autres, nous nous arrêtons à l'humble office de rapporteur et nous disons : Lisez cet ouvrage, car il sort complètement des sentiers battus de la banalité contemporaine ; si vous n'êtes pas séduit, subjugué, vous vous irriterez peut-être, mais, à coup sûr, vous ne resterez ni froid ni indifférent.
Nous recommandons surtout le passage relatif à la mort. Voilà un sujet sur lequel personne n'aime à arrêter l'attention, même celui qui pose pour esprit fort et intrépide. Eh bien ! après l'avoir lu et médité, on se sent tout étonné de ne plus trouver cette crise suprême si effrayante ; on en arrive, sur ce sujet, au point le plus désirable, celui où on ne craint ni ne souhaite la mort. D'autres problèmes de non moins grande importance ont des solutions également consolantes et inattendues. Bref, le temps que l'on consacrera à la lecture de ce livre sera bien employé pour la curiosité intellectuelle, et il ne sera pas perdu pour l'amélioration morale. »

Ariel.

Le Spiritisme à Bordeaux

Si Lyon a fait ce qu'on pourrait appeler son pronunciamento en fait de Spiritisme, Bordeaux n'est pas resté en arrière, car il veut, lui aussi, prendre rang un des premiers dans la grande famille ; on en jugera par le compte rendu que nous donnons de la visite que nous venons de faire aux Spirites de cette ville sur leur invitation. Ce n'est pas en quelques années, c'est en quelques mois que la doctrine y a pris des proportions imposantes dans toutes les classes de la société. Constatons tout d'abord un fait capital, c'est que là, comme à Lyon et comme dans beaucoup d'autres villes que nous avons visitées, nous avons vu la doctrine envisagée au point de vue le plus sérieux, et dans ses applications morales ; là, comme ailleurs, nous avons vu d'innombrables transformations, de véritables métamorphoses ; des caractères qui ne sont plus reconnaissables ; des gens qui ne croyaient plus à rien, ramenés aux idées religieuses par la certitude de l'avenir, maintenant palpable pour eux. Cela donne la mesure de l'esprit qui règne dans les réunions Spirites, déjà très multipliées ; dans toutes celles où nous avons assisté, nous y avons vu le recueillement le plus édifiant, un air de bienveillance mutuelle entre les assistants ; on se sent dans un milieu sympathique qui inspire la confiance.
Les ouvriers de Bordeaux ne sont pas en reste avec ceux de Lyon ; ils y comptent de nombreux et fervents adeptes dont le nombre augmente tous les jours. Nous sommes heureux de dire que nous sommes sortis de leurs réunions édifié du sentiment pieux qui y préside, autant que du tact avec lequel ils savent se tenir en garde contre l'intrusion des Esprits trompeurs. Un fait que nous aimons à constater, c'est que souvent des hommes dans une position sociale éminente se mêlent aux groupes plébéiens avec la plus cordiale fraternité, en laissant leurs titres à la porte, de même que de simples travailleurs sont accueillis avec une égale bienveillance dans les groupes d'un autre ordre. Partout le riche et l'artisan se serrent cordialement la main ; on nous a dit que ce rapprochement des

deux extrémités de l'échelle sociale est dans les mœurs du pays, et nous l'en félicitons ; mais le Spiritisme est venu, on le reconnaît, donner à cet état de choses une raison d'être et une sanction morale, en montrant en quoi consiste la véritable fraternité.
Nous avons trouvé à Bordeaux de très nombreux et de très bons médiums de tous rangs, de tous sexes et de tous âges. Beaucoup écrivent avec une grande facilité, et obtiennent des communications d'une haute portée, ce dont les Esprits, du reste, nous avaient prévenu avant notre départ. On ne peut que les louer en outre de l'empressement avec lequel ils prêtent leur concours dans les réunions ; mais ce qui vaut mieux encore, c'est l'abnégation de tout amour-propre, à l'endroit des communications ; nul ne se croit privilégié et l'interprète exclusif de la vérité ; nul ne cherche à s'imposer ni à imposer les Esprits qui l'assistent ; tous soumettent avec simplicité ce qu'ils obtiennent au jugement de l'assemblée, et nul ne s'offense, ni ne se blesse des critiques ; celui qui obtient de fausses communications s'en console en profitant des bonnes que d'autres obtiennent, et dont ils ne sont point jaloux. En est-il de même partout ? Nous l'ignorons ; nous constatons ce que nous avons vu ; nous constatons aussi que l'on est pénétré de ce principe que tout médium orgueilleux, jaloux et susceptible ne peut être assisté par de bons Esprits, et que ce travers, chez lui, est un motif de suspicion. Loin donc de rechercher ces médiums, s'il s'en rencontrait, malgré l'éminence de leur faculté, ils seraient repoussés de tous les groupes sérieux, qui veulent avant tout avoir des communications sérieuses, et non viser à l'effet.
Parmi les médiums que nous avons vus, il en est un qui mérite une mention spéciale ; c'est une jeune personne de dix-neuf ans qui, à la faculté de médium écrivain, joint celle de médium dessinateur et de médium musicien. Elle a noté mécaniquement, sous la dictée d'un Esprit qui a dit être Mozart, un morceau de musique que celui-ci ne désavouerait pas. Il l'a signé, et plusieurs personnes qui ont vu de ses autographes ont affirmé la parfaite identité de la signature. Mais le travail le plus remarquable est sans contredit le dessin ; c'est un tableau planétaire de quatre mètres carrés superficiels, d'un effet si original et si singulier qu'il nous serait impossible d'en donner une idée par la description. Il est travaillé au crayon noir, au pastel de diverses couleurs et à l'estompe. Ce tableau, commencé il y a quelques mois, n'est pas encore tout à fait terminé ; il est destiné par l'Esprit à la Société Spirite de Paris. Nous avons vu le médium à l'œuvre, et nous avons été émerveillé de la rapidité autant que de la précision du travail. Au début, et pour la mise en train, l'Esprit lui a fait tracer à main levée et d'un seul jet des cercles et des spirales de près d'un mètre de diamètre, d'une telle régularité, qu'on en a trouvé le centre géométrique parfaitement exact. Nous ne pouvons encore rien dire sur la valeur scientifique de ce tableau ; mais en admettant que ce soit une fantaisie, ce n'en est pas moins, comme exécution médiumnique, un travail très remarquable. L'original devant être envoyé Paris, l'Esprit a conseillé de le faire photographier pour en avoir plusieurs copies.
Un fait que nous devons mentionner, c'est que le père du médium est peintre ; en sa qualité d'artiste, il trouvait que l'Esprit s'y prenait contrairement aux règles de l'art, et prétendait donner des conseils ; aussi l'Esprit lui a-t-il interdit d'assister au travail, afin que le médium ne subît pas son influence.
Il y a peu de temps encore le médium n'avait point lu nos ouvrages ; l'Esprit lui a dicté, pour nous être remis à notre arrivée qui n'était point encore annoncée, un petit traité de Spiritisme de tous points conforme au Livre des Esprits.
Rendre compte des témoignages de sympathie que nous avons reçus, des attentions et des prévenances dont nous avons été l'objet, serait trop présomptueux de notre part ; il y aurait eu certes de quoi enflammer notre orgueil si nous n'avions songé que c'était un hommage rendu à la doctrine bien plus qu'à notre personne. Par le même motif nous avions hésité à publier quelques-uns des discours qui ont été prononcés et dont nous sommes vraiment confus. Ayant soumis nos scrupules à quelques amis et à plusieurs membres de la Société, il nous a été dit que ces discours étaient un indice de l'état de la doctrine, et qu'à ce point de vue il était instructif pour tous les Spirites de les connaître ; que, d'un autre côté, ces paroles étant l'expression d'un sentiment sincère, ceux qui les ont prononcées verraient probablement avec peine que, par un excès de modestie, nous nous abstinssions de les reproduire ; ils pourraient y voir de l'indifférence de notre part. Cette dernière

considération surtout nous a déterminé ; nous espérons que nos lecteurs nous jugent assez bon Spirite pour ne pas mentir aux principes que nous professons, en faisant de cette relation une question d'amour-propre.
Puisque nous rapportons ces divers discours, nous n'avons garde d'omettre, comme trait caractéristique, la petite allocution qui nous fut récitée avec une grâce charmante et un naïf empressement par un tout jeune enfant de cinq ans et demi, le fils de M. Sabò, à notre arrivée dans cette famille vraiment patriarcale, et sur laquelle le Spiritisme a versé à pleines mains ses bienfaisantes consolations. Si toute la génération qui s'élève était imbue de tels sentiments, il serait permis d'entrevoir comme très prochain le changement qui doit s'opérer dans les mœurs sociales, changement qui est annoncé de tous côtés par les Esprits. Ne croyez pas que cet enfant ait débité sa petite harangue comme un perroquet ; non, il en a très bien saisi le sens ; le Spiritisme, dont il est pour ainsi dire bercé, est déjà, pour sa jeune intelligence, un frein qu'il comprend parfaitement, et que sa raison, en se développant, ne repoussera pas.
Voici le petit discours de notre jeune ami, Joseph Sabò, qui serait bien fâché de ne pas le voir imprimé :
« Monsieur Allan Kardec, permettez au plus jeune de vos enfants Spirites de venir en ce jour, à jamais gravé dans nos cœurs, vous exprimer la joie que cause votre arrivée parmi nous. Je suis encore à l'âge de l'enfance ; mais mon père m'a déjà appris ce que sont les Esprits qui se manifestent à nous, la docilité avec laquelle nous devons suivre leurs conseils, les peines et les récompenses qui leur sont accordées ; et dans quelques années, si Dieu le juge à propos, je veux aussi, sous vos auspices, devenir un digne et fervent apôtre du Spiritisme, toujours soumis à votre savoir et à votre expérience. M'accorderez-vous, en retour de ces quelques mots dictés par mon petit cœur, un baiser que je n'ose vous demander ? »

Réunion générale des Spirites bordelais, le 14 octobre 1861
Discours de M. Sabò
Mesdames, Messieurs,
Adressons à Dieu le sincère hommage de notre reconnaissance pour avoir jeté sur nous un regard paternel et bienveillant, en nous accordant la faveur précieuse de recevoir les enseignements des bons Esprits qui, par son ordre, viennent chaque jour nous aider à discerner la vérité de l'erreur, nous donner la certitude d'un bonheur à venir, nous montrer que la punition est proportionnée à l'offense, mais non point éternelle, et nous faire comprendre cette juste et équitable loi de la réincarnation, clef de voûte de l'édifice Spirite, qui sert à nous purifier et à nous faire progresser vers le bien.
La réincarnation, ai-je dit ! Mais pour rendre ce mot plus saisissable, cédons un instant la parole à l'un de nos guides spirituels qui, pour notre instruction spirite, a bien voulu développer en quelques mots ce grave et si intéressant sujet pour notre pauvre humanité.
« La réincarnation, dit-il, c'est l'enfer ; la réincarnation, c'est le purgatoire ; la réincarnation, c'est l'expiation ; la réincarnation, c'est le progrès ; elle est enfin la sainte échelle que doivent gravir tous les hommes ; ses échelons sont les phases des différentes existences à parcourir pour arriver au sommet, car Dieu l'a dit : pour aller à lui, il faut naître, mourir et renaître jusqu'à ce qu'on soit arrivé aux limites de la perfection, et nul n'arrive à lui sans avoir été purifié par la réincarnation. »
Encore novice dans la science Spirite, nous n'avions, pour la répandre que du zèle et de la bonne volonté ; Dieu s'est contenté de cela et a béni nos faibles efforts en faisant germer dans le cœur de quelques-uns de nos frères de Bordeaux la semence de la divine parole.
En effet, depuis le mois de janvier que nous nous occupons de la science pratique, nous avons vu se rallier à nous un certain nombre de frères qui s'en occupaient isolément ; d'autres qui en ont entendu parler par la voix de la presse, ou par celle de la renommée, cette trompette retentissante qui s'est chargée de faire savoir sur tous les points de notre ville l'apparition de celle foi consolante, témoignage irrécusable de la bonté de Dieu pour ses enfants.
Malgré les difficultés que nous avons rencontrées sur notre route, forts de la pureté et de la droiture de nos convictions, soutenus par les conseils de notre aimé et vénéré chef M. Allan Kardec, nous

avons la douce satisfaction, après neuf mois d'apostolat, avec l'aide de quelques-uns de nos frères, de pouvoir nous réunir aujourd'hui sous ses yeux pour l'inauguration de cette Société qui, je l'espère, continuera à porter des fruits en abondance, et se répandra comme une rosée bienfaisante sur les cœurs desséchés par le matérialisme, endurcis par l'égoïsme, gonflés par l'orgueil, et portera le baume de la résignation aux affligés et aux souffrants, aux pauvres et aux déshérités des biens terrestres, en leur disant : « Confiance et courage ; les épreuves terrestres sont courtes comparativement à l'éternité de bonheur que Dieu vous réserve en récompense de vos souffrances et de vos luttes ici-bas. »

Oui, je le confesse à haute voix, je suis heureux d'être l'interprète d'un grand nombre de membres de la Société Spirite de Bordeaux, en protestant de notre fidélité à suivre la route qui nous est tracée par notre cher missionnaire ici présent, parce que nous avons compris que, pour être sûr, le progrès ne peut se faire que graduellement, et qu'en heurtant trop fortement certaines idées reçues depuis des siècles, nous éloignerions le moment de notre émancipation spirituelle. Il est possible qu'il y ait parmi nous des opinions divergentes sous ce rapport ; nous les respectons. Pour nous, marchons peu à peu suivant cette maxime de la sagesse des nations : que va piano va sano ; nous arriverons plus tard, peut-être, mais nous arriverons plus sûrement, parce que nous n'aurons pas rompu avec la foi de nos ancêtres, qui sera toujours sacrée pour nous, qu'elle qu'elle soit ; servons-nous de la lumière du Spiritisme, non pour abattre, mais pour nous améliorer, pour progresser ; en supportant avec courage et résignation les vicissitudes de cette vie où nous ne sommes que de passage, nous mériterons la faveur d'être conduits à la fin de nos épreuves, par les Esprits du Seigneur, à la jouissance de l'immortalité pour laquelle nous avons été créés.

Permettez, cher maître, qu'au nom des membres de cette Société qui vous entourent, je vous remercie de l'honneur que vous leur avez fait en venant inaugurer vous-même cette réunion de famille qui est une fête pour nous tous, et qui marquera sans contredit dans les fastes du Spiritisme ; recevez également en ce jour, qui restera gravé dans nos cœurs et d'une manière toute particulière, l'expression bien sincère de notre vive reconnaissance pour la bonté paternelle avec laquelle vous avez encouragé nos faibles travaux ; c'est vous qui nous avez tracé la route où nous sommes heureux de vous suivre, convaincus d'avance que votre mission est de faire marcher le progrès spirituel dans notre belle France qui, à son tour, donnera l'élan aux autres nations de la terre, pour les faire arriver peu à peu au bonheur, par le progrès intellectuel et moral.

Quelques considérations sur le Spiritisme, lues en séance générale lors du passage de M. Allan Kardec à Bordeaux.

Par le docteur Bouché de Vitray.

(14 octobre 1861.)

Il est certaines époques ou l'idée gouverne le monde, précédant ces grands cataclysmes qui transforment les hommes et les peuples. Autant et plus que celle qui préside aux intérêts temporaires, l'idée religieuse prend aussi sa part dans le grand mouvement social.

Absorbée fréquemment par les préoccupations matérielles, elle s'en dégage tout à coup, ou insensiblement. Tantôt c'est la foudre qui s'échappe de la nue, tantôt le volcan qui mine sourdement la montagne avant de franchir le cratère. Aujourd'hui elle affecte un autre genre de manifestation : après s'être montrée comme un point imperceptible à l'horizon de la pensée, elle a fini par envahir l'atmosphère. L'air en est imprégné ; elle traverse l'espace, féconde les intelligences, tient le monde entier en émoi ; et ne croyez pas que j'emprunte ici à la métaphore l'expression de la réalité ; non, c'est un phénomène dont on a conscience et qui se traduit difficilement par la parole. C'est comme un fluide qui nous presse de toutes part, c'est quelque chose de vague et d'indéterminé dont chacun ressent l'influence, dont le cerveau est imprégné, qui s'en dégage souvent comme par intuition, rarement comme une pensée formulée explicitement. L'idée religieuse, disons Spirite, tient sa place dans le comptoir du négociant, dans le cabinet du médecin, dans l'étude de l'avocat et de l'avoué, dans l'atelier de l'ouvrier, dans les camps et dans les casernes. Le nom de notre grand, de notre cher missionnaire Spirite, est dans toutes les bouches, comme son image est dans tous nos cœurs, et tous les yeux sont fixés sur ce point culminant, digne interprète des ministres du Seigneur. Cette idée qui

parcourt l'immensité, qui surexcite tous les cerveaux humains, qui existe même instinctivement dans les esprits incarnés les plus récalcitrants, ne serait-elle pas l'œuvre de cette multitude d'intelligences qui nous enveloppe, devançant et facilitant nos travaux apostoliques ?
Nous savons que le témoignage de l'authenticité de notre doctrine remonte à la nuit des temps ; que les livres sacrés, base fondamentale du christianisme les relatent ; que plusieurs Pères de l'Église, entre autres Tertullien et saint Augustin, en affirment la réalité ; les œuvres contemporaines même en font mention, et je ne puis résister au désir de citer un passage d'un opuscule publié en 1843, qui semble exposer analytiquement toute la quintessence du Spiritisme :
« Quelques personnes mettent en doute l'existence d'intelligences supérieures, incorporelles, autrement de génies présidant à l'administration du monde, et entretenant un commerce intime avec quelques êtres privilégiés ; c'est pour elles que j'écris les lignes qui vont suivre ; elles leur donneront, j'espère, la conviction. Dans tous les règnes de la nature, c'est une loi que les espèces s'échelonnent depuis les infiniment petits jusqu'aux infiniment grands. C'est par degrés imperceptibles que l'on passe du ciron à l'éléphant, du globule de sable au plus immense des globes célestes. Cette gradation régulière est évidente dans toutes les œuvres sensibles du Créateur ; elle doit donc se trouver dans ses chefs-d'œuvre, afin que l'échelle soit continue pour monter jusqu'à lui ! La distance prodigieuse qui existe entre la matière inerte et l'homme doué de raison semble être comblée par les êtres organiques, mais privés de cette noble prérogative. Dans la distance infinie entre l'homme et son auteur se trouve la place des purs Esprits. Leur existence est indispensable pour que la création soit achevée en tout sens.
« Il y a donc aussi le monde des Esprits, dont la variété est aussi grande que celle des étoiles qui brillent au firmament ; il y a aussi l'univers des intelligences qui, par la subtilité, la promptitude et l'étendue de leur pénétration, approchent de plus en plus de l'intelligence souveraine. Son dessein, déjà manifeste dans l'organisation du monde visible, se continue jusqu'à parfaite consommation dans le monde invisible. Toutes les religions proclament l'existence de ces êtres immatériels, toutes les représentent comme s'immisçant dans les affaires humaines en qualité d'agents secondaires ; nier leur entremise dans les péripéties humanitaires, c'est évidemment nier les faits sur lesquels reposent les croyances de tous les peuples, de tous les philosophes et de tous les sages, en remontant jusqu'à la plus haute antiquité. »
A coup sûr celui qui a tracé ce tableau était Spirite au fond de l'âme. A cette ébauche incomplète il manque le dogme essentiel de la réincarnation, ainsi que les conséquences morales que l'enseignement des Esprits impose aux adeptes du Spiritisme. La doctrine existait à l'état d'intuition dans les intelligences et dans les cœurs : vous êtes apparu, vous, monsieur, l'élu de Dieu ; le Tout-Puissant a enté sur une vaste érudition, sur un esprit élevé et d'une rectitude complète une médiumnité privilégiée. Tous les éléments des vérités éternelles étaient disséminés dans l'espace ; il fallait fixer la science, porter la conviction dans les consciences encore indécises, réunir toutes les inspirations émanées du Très-Haut, en un corps substantiel de doctrine ; l'œuvre a marché, et le pollen échappé de cette anthère intellectuelle a produit la fécondation. Votre nom est le drapeau sous lequel nous nous rangeons à l'envi. Aujourd'hui vous venez en aide à ces enfants du Spiritisme qui ne font encore que balbutier les rudiments de la science, mais qu'un grand nombre d'Esprits attentifs et bienveillants ne dédaignent pas de favoriser de leurs célestes inspirations. Déjà, et nous nous en félicitons, au milieu de ce congrès des intelligences des deux mondes, les passions mauvaises s'ameutent autour de l'œuvre régénératrice ; déjà le faux savoir, l'orgueil, l'égoïsme et les intérêts humains se dressent contre le Spiritisme, en témoignage de sa puissance, tandis que le grand moteur de ce progrès ascensionnel vers les régions célestes, Dieu, caché derrière ce nuage de théories haineuses et chimériques, reste calme, et poursuit son œuvre.
Et l'œuvre s'accomplit, et sur tous les points du globe se forment des centres Spirites. Les jeunes gens abandonnent les illusions du premier âge, qui leur préparent tant de déceptions à l'époque de leur maturité ; des hommes mûrs apprennent à prendre l'existence au sérieux ; des vieillards qui ont usé leurs émotions au frottement de la vie, remplissent ce vide immense par des jouissances plus réelles que celles qui les abandonnent, et de tous ces éléments hétérogènes se forment des agrégats qui rayonnent à l'infini.

Notre belle cité n'a pas été la dernière à participer à ce mouvement intellectuel. Un de ces hommes au cœur droit, au jugement sain, a pris l'initiative. Son appel a été entendu par des intelligences qui s'harmonisaient avec la sienne ; autour de ce foyer lumineux gravitait un grand nombre de cercles Spirites.
De toutes parts surgissent des communications variées portant le cachet de leur auteur : c'est la mère qui, de sa sphère glorieuse, avec la perfection du détail et sa tendresse infinie, se communique à son enfant bien-aimé ; c'est le père ou l'aïeul qui allie à l'amour paternel la sévérité de la forme ; c'est Fénelon qui donne au langage de la charité l'empreinte de la beauté antique et la mélodie de sa prose ; c'est le spectacle touchant d'un fils devenu Esprit bienheureux, et rendant celle qui le porta dans son sein l'écho de ses hauts enseignements ; c'est celui d'une mère qui se révèle à son fils, et qui, la tête couronnée d'étoiles, le conduit d'épreuve en épreuve à la place qu'il doit occuper près d'elle et dans le sein de Dieu pendant toutes les éternités (sic) ; c'est l'archevêque d'Utrecht soufflant à son protégé ses inspirations éloquentes, et les soumettant au frein de l'orthodoxie ; c'est un ange Gabriel, touchant homonyme du grand archange, prenant spontanément, et avec la permission de Dieu, la mission de guider son frère, de le suivre pas à pas, alliant ainsi, lui Esprit supérieur, l'amour fraternel à l'amour divin ; ce sont les purs Esprits, les saints, les archanges, qui revêtent leurs sublimes instructions du sceau de la divinité ; ce sont enfin des manifestations physiques, après lesquelles le doute n'est plus qu'une absurdité s'il n'est pas une profanation.
Après avoir élevé vos regards jusqu'aux degrés supérieurs de l'échelle des êtres, consentez, chers collègues, à les abaisser jusqu'aux degrés infimes, et les infiniment petits vous fourniront encore des enseignements.
Il y a bientôt dix ans que les clartés du Spiritisme ont lui à mes yeux ; mais c'était le Spiritisme à l'état rudimentaire, dénué de ses principaux documents et de sa technologie caractéristique ; c'était un reflet, quelques jets d'un mince rayonnement ; ce n'était pas encore la lumière.
Au lieu de mettre à la main la plume et le crayon et d'obtenir, par ce moyen ainsi simplifié, des communications rapides, on recourait à la table par la typtologie ou l'écriture médiate. La table n'était qu'un appendice de la main, mais ce mode de communication, en général répulsif aux Esprits supérieurs, les tenait le plus souvent à distance. Je n'eus donc que des mystifications, des réponses triviales ou obscènes ; et je m'éloignai moi-même de ces mystères d'outre-tombe, qui se traduisaient d'une manière si peu conforme à mon attente, ou plutôt qui se présentaient sous un aspect qui m'épouvantait. Plusieurs expérimentations avaient été tentées et avaient amené des résultats analogues.
Et cependant ces déceptions apparentes n'étaient que des épreuves temporaires qui devaient avoir pour conséquence définitive l'entraînement de mes convictions.
Malgré moi, le positivisme de mes études avait déteint sur mes croyances philosophiques ; mais j'étais sceptique et non pyrrhonien ; car je doutais, à mon grand regret, et je faisais de vains efforts pour repousser le matérialisme qui avait envahi par surprise mon âme et mon cœur. Que les décrets de Dieu sont impénétrables ! Cette disposition morale servit précisément à ma transformation. J'avais sous les yeux l'immortalité de l'âme revêtant l'aspect d'une réalité matérielle et, pour asseoir celle foi si nouvelle, que m'importait après tout que les manifestations me vinssent d'un Esprit supérieur ou inférieur, pourvu que ce fût un Esprit ! Ne savais-je pas bien qu'un corps inerte, tel que la table, peut être l'instrument, mais non la cause d'une manifestation intelligente ; que celle-ci n'entrait pour rien dans la sphère de mes idées, et que toutes les théories fluidiques sont impuissantes à les expliquer ?
J'avais donc secoué ces tendances matérialistes, contre lesquelles je luttais sans succès, avec une énergie désespérée, et j'aurais exploré franchement ces régions intellectuelles que j'avais seulement entrevues, n'était la démonophobie de M. de Mirville et l'impression profonde qu'elle avait jetée dans mon âme. Il fallait, pour contrepartie de son livre, ce traité si lumineux, si substantiel, si plein de vérités consolantes, écrit sous la direction des intelligences célestes par un Esprit incarné, mais un Esprit d'élite, auquel, dès ce jour, fut révélée sa mission sur la terre.
La reconnaissance m'oblige aujourd'hui à inscrire sur cette page le nom d'un de mes bons amis, qui ouvrit mes yeux à la lumière, celui de M. Roustaing, avocat distingué, et surtout consciencieux,

destiné à jouer un rôle marquant dans les fastes du Spiritisme ; je dois cet hommage passager à la reconnaissance et à l'amitié.
Certes, si dans cette solennité, je ne craignais pas d'abuser de l'emploi du temps, j'aurais à citer nombre de communications d'un intérêt incontestable ; et cependant, au milieu de cette activité purement intellectuelle, au-dessus de nos rapports incessants avec le monde des Esprits, surnagent deux faits qui me semblent, par exception, protester contre un mutisme absolu. Le premier est caractérisé par des détails intimes et touchants qui nous ont émus jusqu'aux larmes ; le second, par l'étrangeté du phénomène, appartient à la médiumnité voyante, et constitue une preuve si palpable qu'on en serait réduit à nier la bonne foi des médiums, si l'on voulait nier la réalité du fait.
Quelques fervents Spirites se réunissent hebdomadairement à moi, pour étudier en commun et plus fructueusement la doctrine des Esprits. Une foi pleine et entière, l'analogie, pour la plupart, des études et de l'éducation, ont fait naître une sympathie réciproque et une communion d'idées et de pensées ; disposition intellectuelle et morale sans contredit la plus favorable aux communications sérieuses.
Dans ce modeste comité, l'un de nous, doué à un degré éminent de la faculté médianimique, voulut évoquer l'Esprit d'une jeune enfant qu'il avait connue et qui avait succombé, je crois, à une affection croupale, à l'âge de 6 ans ; il faisait office de médium et moi d'évocateur. L'Evocation était à peine terminée qu'une percussion très sensible contre un des meubles de l'antichambre excita notre attention, et nous porta à nous enquérir si ce bruit, d'un caractère insolite, provenait d'une cause naturelle ou d'un effet spirite. Ce sont, nous répondirent nos guides, les compagnes d'Estelle (c'était le nom que portait la jeune fille pendant sa vie terrestre), qui viennent au-devant de leur jeune amie ; et nous suivions, par la pensée, ce gracieux cortège planant dans l'espace ! On nous désigna parmi elles Antonia, jeune fille qui ne fit que passer sur la terre et qui avait à peine achevé son quatrième printemps lorsqu'elle tomba sous la faux meurtrière. Prévoyant qu'elles allaient achever leurs épreuves dans une nouvelle existence, je priai mon ange gardien, cette bonne mère dont la tendresse ne m'a jamais fait défaut, de les prendre sous son patronage, et de leur montrer ostensiblement leur céleste protectrice. L'adhésion ne se fit pas attendre ; mais Dieu ne lui permit d'apparaître qu'à l'une d'elles, et elle choisit Antonia : « Que vois-tu, ma petite amie ? m'écriai-je en évoquant cette dernière - Oh ! la belle dame, elle est toute resplendissante de lumières ! - Et que dit cette belle dame ? - Elle me dit : Viens à moi, mon enfant, je t'aime ! » Voilà pourquoi j'ai représenté cette tendre mère la tête couronnée d'étoiles.
Si cette touchante anecdote, appartenant au monde Spirite, ne vous paraît que le chapitre d'un roman, il faut renoncer à toute communication.
L'autre fait peut se résumer en deux mots : J'étais avec un de mes collègues en Spiritisme ; onze heures et demie nous avaient surpris au milieu des prières que nous adressions à Dieu pour les Esprits souffrants, lorsque j'entrevis vaguement une ombre partant d'un des points de mon cabinet, en décrivant une ligne diagonale, qui se prolongea jusqu'à mon lit, situé dans la pièce voisine. Lorsqu'elle eut fini son parcours, nous entendîmes un craquement très distinct, et l'ombre se dirigea vers la bibliothèque en formant un angle aigu avec la première direction.
L'émotion me gagnait, mais à cette heure où tout dispose aux émotions et au mystère, je crus d'abord à une hallucination, à une illusion d'optique, et je formai intérieurement la résolution de garder le silence sur cette apparition fantastique, lorsque le compagnon de mes études incessantes, se tournant vers moi, me demanda si je n'avais rien vu. J'étais interdit, mais je résolus d'attendre une ouverture plus complète, et je me bornai à m'enquérir des motifs de sa question. Il me décrivit alors l'étrange phénomène dont il avait été également témoin avec une telle exactitude qu'il ne me fut plus possible de douter et de ne pas confirmer la réalité de l'apparition.
Le surlendemain, notre médium par excellence était présent ; nos guides consultés nous confirmèrent la vérité ; ils ajoutèrent que cette apparition spontanée était celle d'un Esprit désigné, pendant sa vie terrestre, sous le nom de Maria de los Angelles. Il nous fut permis de l'évoquer, et le résultat de nos questions fut qu'elle était née en Espagne, qu'elle y avait pris le voile, que sa vie avait été longtemps exempte de reproches, mais qu'une faute grave, à laquelle la mort n'avait pas laissé le temps de l'expiation, était la cause de ses souffrances dans le monde des Esprits.

Quelques jours après, le hasard, ou plutôt la volonté de Dieu, nous ménagea un second contrôle de ce fait étrange. Un Spirite, jeune mécanicien d'une intelligence remarquable, avait passé avec moi la dernière partie de sa soirée. Pendant que je m'entretenais avec lui, je remarquai que son regard prenait une fixité singulière. Il n'attendit pas ma demande pour me donner l'explication de cette circonstance. « A l'instant même où vous aviez les yeux dirigés vers moi, j'ai vu distinctement la silhouette d'une femme qui, de la fenêtre, s'est avancée jusqu'au fauteuil voisin, devant lequel elle s'est agenouillée ; elle avait l'aspect d'une personne de vingt-cinq ans ; elle était vêtue en noir ; la partie supérieure du torse était recouverte d'une pèlerine ; elle était coiffée d'une sorte de mouchoir ou béguin. »

Cette description concordait parfaitement avec l'idée que je m'étais faite de la religieuse espagnole, et la place où elle se prosterna est à peu près celle où j'ai l'habitude d'offrir à Dieu, dans cette position, mes prières pour les décédés. Pour moi, c'était Marie des Anges.

Sans doute les incrédules et les faux Spirites se riront de ma certitude, et verront dans ce fait trois visionnaires au lieu d'un ; quant aux Spirites sincères, ils me croiront, surtout quand je l'affirmerai sur l'honneur. Je ne reconnais à personne le droit de révoquer en doute un pareil témoignage.

Les travaux du Spiritisme à Bordeaux, de quelque modestie et de quelque réserve qu'ils s'entourent, n'en sont pas moins l'objet de la curiosité publique, et il ne se passe guère de jours que je ne sois questionné à ce sujet. Tout profane émerveillé des phénomènes spirites réclame avec instance la faveur d'une expérimentation ; son âme flotte entre son propre doute et la conviction des adeptes.

Introduisez-le dans une assemblée sérieuse, dans une réunion de Spirites que nous supposons profondément recueillie, c'est-à-dire apportant une disposition convenable à la gravité de la circonstance ; que se passera-t-il chez lui ? Le médium écrivain traduisant sous la dictée les inspirations d'un Esprit supérieur les lui fera-t-il accepter comme telles ? J'en ai fait la fâcheuse expérience : si la communication porte le cachet de l'inspiration céleste, il en attribuera le mérite au talent du médium ; si la pensée du messager de Dieu prend la teinte du milieu par où elle passe, elle lui paraîtra bien certainement une conception tout humaine. Dans cette circonstance, voici ma règle de conduite ; elle est à l'avance tracée par l'homme de la Providence, par ce missionnaire de la pensée, que nous possédons momentanément et qui de son centre habituel d'activité, continuera à faire rayonner sur nous les trésors célestes dont une grâce spéciale l'a fait le dispensateur. Au curieux qui vient s'enquérir de la réalité des faits ou solliciter une audience, soit comme sujet de distraction, soit comme une émotion qui traverse le cœur sans s'y arrêter, je me borne à exposer la gravité du sujet ; à l'esprit faux savant incarné, qui me représente parfaitement sur ce globe celui de la 8° classe et du 3° ordre du monde Spirite, je réponds par une fin de non-recevoir ; mais à celui qui, bien qu'obsédé par ses doutes, possède la vérité à l'état de germe, qui débute par la bonne foi pour arriver à la foi, je conseille les études théoriques, auxquelles ne tarde pas à succéder l'étude pratique ou l'expérimentation ; ainsi, à mesure que d'un fait nouveau se dégage une idée nouvelle, il l'enregistre à côté du fait ; alors se logent goutte à goutte dans son cœur et dans son cerveau, la science Spirite, ses conséquences morales, qui nous font voir, au bout de cette longue succession de revers, de travaux et d'épreuves alternant dans les deux existences, une éternité radieuse qui s'écoule au sein de Dieu, source de bonheur et de vie !

Bouché de Vitray, docteur-médecin.

Discours de M. Allan Kardec

Mesdames et Messieurs,

C'est avec bonheur que je me suis rendu à l'appel que vous avez bien voulu me faire, et l'accueil sympathique que je reçois de vous est une de ces satisfactions morales qui laissent dans le cœur une impression profonde et ineffaçable. Si je suis heureux de cet accueil cordial, c'est que j'y vois un hommage rendu à la doctrine que nous professons et aux bons Esprits qui nous l'enseignent, bien plus qu'à moi personnellement qui ne suis qu'un instrument dans les mains de la Providence. Convaincu de la vérité de cette doctrine, et du bien qu'elle est appelée à produire, j'ai tâché d'en coordonner les éléments ; je me suis efforcé de la rendre claire et intelligible pour tous ; c'est toute

la part qui m'en revient, aussi ne m'en suis-je jamais posé comme le créateur : l'honneur tout entier en est aux Esprits ; c'est donc à eux seuls que doivent se reporter les témoignages de votre gratitude, et je n'accepte les éloges que vous voulez bien me donner que comme un encouragement de poursuivre ma tâche avec persévérance.

Dans les travaux que j'ai faits pour atteindre le but que je me suis proposé, j'ai sans doute été aidé par les Esprits, ainsi qu'ils me l'ont dit plusieurs fois, mais sans aucun signe extérieur de médianimité. Je ne suis donc point médium dans le sens vulgaire du mot, et aujourd'hui je comprends qu'il est heureux pour moi qu'il en soit ainsi. Par une médianimité effective, je n'aurais écrit que sous une même influence ; j'aurais été porté à n'accepter comme vrai que ce qui m'aurait été donné, et cela peut-être à tort ; tandis que, dans ma position, il convenait que j'eusse une liberté absolue de prendre le bon partout où il se trouve et de quelque côté qu'il vînt ; j'ai donc pu faire un choix des divers enseignements, sans prévention, et avec une entière impartialité. J'ai beaucoup vu, beaucoup étudié, beaucoup observé, mais toujours d'un œil impassible, et je n'ambitionne rien de plus que de voir l'expérience que j'ai acquise mise à profit par les autres, auxquels je suis heureux de pouvoir éviter les écueils inséparables de tout noviciat.

Si j'ai beaucoup travaillé, et si je travaille tons les jours, j'en suis bien largement récompensé par la marche si rapide de la doctrine, dont les progrès dépassent tout ce qu'il était permis d'espérer par les résultats moraux qu'elle produit, et je suis heureux de voir que la ville de Bordeaux, non seulement ne reste pas en arrière de ce mouvement, mais se dispose à marcher à la tête par le nombre et la qualité des adeptes. Si l'on considère que le Spiritisme doit sa propagation à ses propres forces, sans l'appui d'aucun des auxiliaires qui font d'ordinaire les succès, et malgré les efforts d'une opposition systématique, ou plutôt à cause même de ces efforts, on ne peut s'empêcher d'y voir le doigt de Dieu. Si ses ennemis sont puissants, puisqu'ils n'ont pu en paralyser l'essor, il faut donc convenir qu'il est plus puissant qu'eux, et que comme le serpent de la fable, ils usent en vain leurs dents contre une lime d'acier.

Si nous disons que le secret de sa puissance est dans la volonté de Dieu, ceux qui ne croient pas à Dieu s'en moqueront. Il y a bien aussi des gens qui ne nient pas Dieu, mais qui pensent être plus forts que lui ; ceux-là ne rient pas : ils opposent des barrières qu'ils croient infranchissables, et pourtant le Spiritisme les franchit tous les jours sous leurs yeux ; c'est qu'en effet il puise dans sa nature, dans son essence même, une force irrésistible. Quel est donc le secret de cette force ? Tenons-nous à le cacher, de peur qu'une fois connu, à l'exemple de Samson, ses ennemis n'en profitent pour le terrasser ? Nullement ; dans le Spiritisme, il n'y a point de mystères, tout se fait au grand jour, et nous pouvons sans crainte le révéler hautement. Quoique je l'aie déjà dit, il n'est peut-être pas hors de propos de le répéter ici, afin que l'on sache bien que si nous livrons à nos adversaires le secret de nos forces, c'est que nous connaissons aussi leur côté faible.

La force du Spiritisme a deux causes prépondérantes : la première, c'est qu'il rend heureux ceux qui le connaissent, le comprennent et le pratiquent ; or, comme il y a beaucoup de gens malheureux, il recrute une innombrable armée parmi ceux qui souffrent. Veut-on lui enlever cet élément de propagation ? Qu'on rende les hommes tellement heureux moralement et matériellement, qu'ils n'aient plus rien à désirer, ni dans ce monde ni dans l'autre ; nous ne demandons pas mieux, puisque le but sera atteint. La seconde, c'est qu'il ne repose sur la tête d'aucun homme qu'on puisse abattre ; qu'il n'a point de foyer unique qu'on puisse éteindre ; son foyer est partout, parce que partout il y a des médiums qui peuvent communiquer avec les Esprits ; qu'il n'y a pas de famille qui n'en puisse trouver dans son sein, et que cette parole du Christ s'accomplit : Vos fils et vos filles prophétiseront, et ils auront des visions ; parce qu'enfin le Spiritisme est une idée, et qu'il n'y a point de barrières impénétrables à l'idée, ni assez hautes pour qu'elle ne puisse les franchir. On a tué le Christ, on a tué ses apôtres et ses disciples ; mais le Christ avait lancé dans le monde l'idée chrétienne, et cette idée a triomphé de la persécution des Césars omnipotents. Pourquoi donc le Spiritisme, qui n'est autre chose que le développement et l'application de l'idée chrétienne, ne triompherait-il pas de quelques railleurs ou d'antagonistes qui, jusqu'à présent, malgré leurs efforts, n'ont pu lui opposer qu'une stérile négation ? Est-ce là une prétention chimérique ? Un rêve réformateur ? Les faits sont là pour répondre : le Spiritisme, envers et contre tout, pénètre partout ; comme la poussière fécondante des

fleurs, il est porté par les vents, et prend racine aux quatre coins du monde, parce que partout il trouve une terre féconde en souffrances sur laquelle il verse un baume consolateur. Supposez donc l'état le plus absolu que l'imagination puisse rêver, recrutant le ban et l'arrière-ban de ses sbires pour arrêter l'idée au passage ; empêchera-t-il les Esprits d'entrer chez lui, de se manifester spontanément ? Empêchera-t-il les médiums de se former dans l'intimité des familles ? Supposons-le assez fort pour empêcher d'écrire, pour prohiber la lecture des livres ; peut-il empêcher d'entendre, puisqu'il y a des médiums auditifs ? Empêchera-t-il le père de recevoir les consolations du fils qu'il a perdu ? Vous voyez donc que c'est impossible, et que j'avais raison de dire que le Spiritisme peut, sans crainte, livrer le secret de ses forces à ses ennemis.

Soit, dira-t-on ; quand une chose est inévitable, il faut bien l'accepter ; mais si c'est une idée fausse ou mauvaise, n'a-t-on pas raison de l'entraver ? Il faudrait d'abord prouver qu'elle est fausse ; or, jusqu'à présent, qu'opposent ses adversaires ? Des railleries et des négations qui, en bonne logique, n'ont jamais passé pour des arguments ; mais une réfutation sérieuse, solide ; une démonstration catégorique, évidente, où la trouvez-vous ? Nulle part, pas plus dans les critiques de la science qu'ailleurs. D'un autre côté, quand une idée se propage avec la rapidité de l'éclair, quand elle trouve d'innombrables échos dans les rangs les plus éclairés de la société, quand elle a ses racines chez tous les peuples, depuis qu'il y a des hommes sur la terre ; quand les plus grands philosophes sacrés et profanes l'ont proclamée, il est illogique de supposer qu'elle ne repose que sur le mensonge et l'illusion ; tout homme sensé, ou qui n'est pas aveuglé par la passion ou l'intérêt personnel, se dira qu'il doit y avoir quelque chose de vrai, et tout au moins l'homme prudent, avant de nier, suspendra son jugement.

L'idée est-elle mauvaise ? Si elle est vraie, si elle n'est qu'une application des lois de la nature, il semble difficile qu'elle puisse être mauvaise, à moins d'admettre que Dieu a mal fait ce qu'il a fait. Comment une doctrine serait-elle mauvaise quand elle rend meilleurs ceux qui la professent, quand elle console les affligés, donne de la résignation dans le malheur, ramène la paix dans les familles, calme l'effervescence des passions, empêche le suicide ? Elle est, disent quelques-uns, contraire à la religion. Voilà le grand mot avec lequel on essaie d'effrayer les timides et ceux qui ne la connaissent pas. Comment une doctrine qui rend meilleur, qui enseigne la morale évangélique, qui ne prêche que la charité, l'oubli des offenses, la soumission à la volonté de Dieu, serait-elle contraire à la religion ? Ce serait un non-sens ; affirmer une pareille chose serait faire le procès à la religion elle-même ; c'est pourquoi je dis que ceux qui parlent ainsi ne la connaissent pas. Si telle était ce résultat, pourquoi ramènerait-elle aux idées religieuses ceux qui ne croient à rien ? Pourquoi ferait-elle prier ceux qui avaient oublié de le faire depuis leur enfance ?

Il est d'ailleurs une autre réponse également péremptoire : le Spiritisme est étranger à toute question dogmatique. Aux matérialistes, il prouve l'existence de l'âme ; à ceux qui ne croient qu'au néant, il prouve la vie éternelle ; à ceux qui croient que Dieu ne s'occupe pas des actions des hommes, il prouve les peines et les récompenses futures ; en détruisant le matérialisme, il détruit la plus grande plaie sociale : voilà son but ; quant aux croyances spéciales, il ne s'en occupe pas, et laisse à chacun toute liberté ; le matérialiste est le plus grand ennemi de la religion ; le Spiritisme, en le ramenant au Spiritualisme, lui fait faire les trois quarts du chemin pour rentrer dans le giron de l'Eglise ; c'est à l'Église à faire le reste ; mais si la communion vers laquelle il tendrait à se rallier le repousse, il serait à craindre qu'il ne se tournât vers une autre.

En vous disant cela, messieurs, je prêche des convertis, vous le savez tous aussi bien que moi ; mais il est un autre point sur lequel il est utile de dire quelques mots.

Si les ennemis du dehors ne peuvent rien contre le Spiritisme, il n'en est pas de même de ceux du dedans ; je veux dire de ceux qui sont plus Spirites de nom que de fait, sans parler de ceux qui n'ont du Spiritisme que le masque. Le plus beau côté du Spiritisme, c'est le côté moral ; c'est par ses conséquences morales qu'il triomphera, car là est sa force, par là il est invulnérable. Il inscrit sur son drapeau : Amour et charité, et devant ce palladium plus puissant que celui de Minerve, car il vient du Christ, l'incrédulité elle-même s'incline. Que peut-on opposer à une doctrine qui conduit les hommes à s'aimer comme des frères ? Si l'on n'admet pas la cause, du moins on respectera l'effet ; or, le meilleur moyen de prouver la réalité de l'effet, c'est d'en faire l'application à soi-même ; c'est

de montrer aux ennemis de la doctrine, par son propre exemple, qu'elle rend réellement meilleur ; mais comment faire croire qu'un instrument peut produire l'harmonie, s'il rend des sons discordants ? De même, comment persuader que le Spiritisme doit conduire à la concorde, si ceux qui le professent, ou qui sont censés le professer, ce qui est tout un pour les adversaires, se jettent la pierre ? Si une simple susceptibilité d'amour-propre, de préséance suffit pour les diviser ? N'est-ce pas le moyen de se faire renvoyer son propre argument ? Les ennemis les plus dangereux du spiritisme sont donc ceux qui le font mentir à lui-même, en ne pratiquant pas la foi qu'eux-mêmes viennent proclamer. Il y aurait puérilité à faire dissidence pour des nuances d'opinion ; il y aurait malveillance évidente, oubli du premier devoir du vrai Spirite, de se séparer pour une question personnelle, car le sentiment de la personnalité est le fruit de l'orgueil et de l'égoïsme.

Il ne faut pas oublier, messieurs, que les ennemis du Spiritisme sont de deux ordres : d'un côté vous avez les railleurs et les incrédules ; ceux-là reçoivent tous les jours des démentis par les faits ; vous ne les craignez pas et vous avez raison. Il servent notre cause sans le vouloir, et nous devons les en remercier. D'un autre côté sont les gens intéressés à combattre la doctrine ; ceux-là, n'espérez pas les ramener par la persuasion, car ils ne cherchent pas la lumière ; en vain déploieriez-vous à leurs yeux l'évidence du soleil, ils sont aveugles, parce qu'ils ne veulent pas voir. Ils ne vous attaquent pas, parce que vous êtes dans l'erreur, mais parce que vous êtes dans le vrai, et qu'à tort ou à raison ils croient que le Spiritisme est nuisible à leurs intérêts matériels ; s'ils étaient persuadés que c'est une chimère, ils le laisseraient parfaitement tranquille ; aussi leur acharnement croît en raison des progrès de la doctrine, de telle sorte qu'on peut mesurer son importance par la violence de leurs attaques. Tant qu'ils n'ont vu dans le Spiritisme qu'un jeu de tables tournantes, ils n'ont rien dit, et ils ont compté sur le caprice de la mode ; mais aujourd'hui qu'en dépit de leur mauvais vouloir ils voient l'insuffisance de la raillerie, ils emploieront d'autres moyens. Ces moyens, quels qu'ils soient, nous en avons démontré l'impuissance ; toutefois, s'ils ne peuvent étouffer cette voix qui s'élève de toutes les parties du monde, s'ils ne peuvent arrêter ce torrent qui les envahit de toutes parts, ils feront tout pour apporter des entraves, et s'ils peuvent reculer le progrès d'un seul jour, ils diront que c'est encore un jour de gagné.

Attendez-vous donc à ce qu'ils disputeront le terrain pied à pied, car l'intérêt matériel est de tous le plus tenace ; pour lui, les droits les plus sacrés de l'humanité ne sont rien ; vous en avez la preuve dans la lutte américaine. Périsse l'union qui faisait notre gloire, plutôt que nos intérêts ! disent les esclavagistes ; ainsi parlent les adversaires du Spiritisme, car la question humanitaire est le moindre de leurs soucis. Que leur opposer ? Un drapeau qui les fait pâlir, car ils savent bien qu'il porte ces mots sortis de la bouche du Christ : Amour et charité, et que ces mots sont leur sentence. Autour de ce drapeau, que tous les vrais Spirites se rallient, et ils seront forts, car l'union fait la force. Reconnaissez donc les vrais défenseurs de votre cause, non à de vaines paroles, les paroles ne coûtent rien, mais à la pratique de la loi d'amour et de charité, à l'abnégation de la personnalité ; le meilleur soldat n'est pas celui qui brandit le plus haut son sabre, mais celui qui sacrifie courageusement sa vie. Regardez donc comme faisant cause commune avec vos ennemis tous ceux qui tendraient à jeter parmi vous des ferments de discorde, car volontairement ou involontairement, ils fournissent des armes contre vous ; dans tous les cas, ne comptez pas plus sur eux que sur ces mauvais soldats qui lâchent pied au premier coup de fusil.

Mais, direz-vous, si les opinions sont partagées sur quelques points de la doctrine, comment reconnaître de quel côté est la vérité ? C'est la chose la plus facile. Vous avez d'abord pour poids votre jugement, pour mesure la saine et inflexible logique. Vous aurez ensuite l'assentiment de la majorité ; car, croyez bien que le nombre croissant ou décroissant des partisans d'une idée vous donne la mesure de sa valeur ; si elle est fausse, elle ne saurait conquérir plus de voix que la vérité : Dieu ne le permettrait pas ; il peut laisser l'erreur se montrer par-ci par-là, pour nous faire voir ses allures et nous apprendre à la reconnaître ; sans cela où serait notre mérite si nous n'avions pas de choix à faire ? Voulez-vous un autre critérium de la vérité ? En voici un qui est infaillible. Puisque la devise du Spiritisme est Amour et charité, reconnaissez la vérité à la pratique de cette maxime, et tenez pour certain que celui qui jette la pierre à l'autre ne peut être dans le vrai absolu. Quant à moi, messieurs, vous avez entendu ma profession de foi. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, il s'élevait des

dissidences entre vous, je le dis à regret, je me séparerais ouvertement de ceux qui déserteraient le drapeau de la fraternité, car, à mes yeux, ils ne pourraient être regardés comme de vrais Spirites.
Dans tous les cas, ne vous inquiétez nullement de quelques dissidences passagères ; vous aurez bientôt la preuve qu'elles sont sans conséquences graves ; ce sont des épreuves pour votre foi et votre jugement ; ce sont souvent aussi des moyens permis par Dieu et les bons Esprits pour donner la mesure de la sincérité, et faire connaître ceux sur lesquels on peut réellement compter au besoin, et que l'on évite ainsi de mettre en avant ; ce sont de petites pierres semées sur votre route, afin de vous habituer à voir sur quoi vous vous appuyez.
Il me reste, messieurs, à vous parler de l'organisation de la Société. Puisque vous voulez bien me demander mon avis, je vous dirai ce que j'ai dit l'année passée à Lyon ; les mêmes motifs m'engagent à vous détourner de toutes mes forces du projet de former une Société unique embrassant tous les Spirites de la ville, ce qui serait tout simplement impraticable par le nombre croissant de ses adeptes. Vous ne tarderiez pas à être arrêtés par les obstacles matériels et par les difficultés morales plus grandes encore qui vous en montreraient l'impossibilité ; mieux vaut donc ne pas entreprendre une chose à laquelle vous seriez obligés de renoncer. Toutes les considérations à l'appui de cette opinion sont complètement développées dans la nouvelle édition du Livre des Médiums auquel je vous invite à vous en référer. Je n'y ajouterai que peu de mots.
Ce qu'il est difficile d'obtenir dans une réunion nombreuse l'est beaucoup moins dans les groupes particuliers ; ils se forment par une affinité de goûts, de sentiments et d'habitudes. Deux groupes séparés peuvent avoir une manière de voir différente sur quelques points de détail, et n'en pas moins très bien marcher d'accord, tandis que s'ils étaient réunis, la divergence des opinions y apporterait inévitablement le trouble.
Le système de la multiplication des groupes a encore pour résultat de couper court aux rivalités de suprématie et de présidence. Chaque groupe est naturellement présidé par le maître de la maison ou celui qui est désigné, et tout se passe en famille. Si la haute direction du Spiritisme, dans une ville, incombe à quelqu'un, celui ci y sera appelé par la force des choses, et un assentiment tacite le désignera tout naturellement en raison de son mérite personnel, de ses qualités conciliantes, du zèle et du dévouement dont il aura fait preuve, des services réels qu'il aura rendus à la cause ; il acquerra ainsi, sans la rechercher, une force morale que personne ne songera à lui contester, parce que tout le monde la reconnaîtra en lui ; tandis que celui qui, de son autorité privée, chercherait à s'imposer, ou qui serait porté par une coterie, rencontrerait de l'opposition de la part de tous ceux qui ne lui reconnaîtraient pas les qualités morales nécessaires, et de là une cause inévitable de divisions.
C'est une chose grave que de conférer à quelqu'un la direction suprême de la doctrine ; avant de le faire il faut être bien sûr de lui sous tous les rapports, car, avec des idées erronées, il pourrait entraîner la Société sur une pente fâcheuse et peut-être à sa ruine. Dans les groupes particuliers, chacun peut faire ses preuves d'habileté et se désigner, pour plus tard, au suffrage de ses collègues s'il y avait lieu ; mais nul ne peut prétendre être général avant d'avoir été soldat. De même que le bon général se reconnaît à son courage et à ses talents, le véritable Spirite se reconnaît à ses qualités ; or, la première dont il doit faire preuve, c'est l'abnégation de la personnalité ; c'est donc à ses actes qu'on le reconnaît, plus qu'à ses paroles. Ce qu'il faut pour une telle direction, c'est un vrai Spirite, et le vrai spirite n'est mû ni par l'ambition, ni par l'amour-propre. J'appelle à ce sujet, messieurs, votre attention sur les diverses catégories de Spirites dont les caractères distinctifs sont clairement définis dans le Livre des Médiums (n° 28).
Du reste, quelle que soit la nature de la réunion, qu'elle soit nombreuse ou non, les conditions qu'elle doit remplir pour atteindre le but sont les mêmes ; c'est à cela qu'il faut apporter tous ses soins, et ceux qui les rempliront seront forts, parce qu'ils auront nécessairement l'appui des bons Esprits. Ces conditions sont tracées dans le Livre des Médiums (n° 341).
Un travers assez fréquent chez quelques nouveaux adeptes, c'est de se croire passés maîtres après quelques mois d'étude. Le Spiritisme est une science immense, comme vous savez, et dont l'expérience ne peut s'acquérir qu'avec le temps, en cela comme en toutes choses. Il y a dans cette prétention de n'avoir plus besoin des conseils d'autrui et de se croire au-dessus de tous, une preuve d'insuffisance, puisqu'on manque à l'un des premiers préceptes de la doctrine : la modestie et

l'humilité. Quand les Esprits mauvais rencontrent de semblables dispositions dans un individu, ils ne manquent pas de les surexciter et de les entretenir, en lui persuadant qu'il possède seul la vérité. C'est un des écueils que l'on peut rencontrer, et contre lequel j'ai cru devoir vous prémunir, en ajoutant qu'il ne suffit pas plus de se dire Spirite que de se dire chrétien : il faut le prouver par la pratique.

Si, par la formation des groupes, on évite la rivalité des individus, cette rivalité ne peut-elle exister entre les groupes eux-mêmes qui, marchant dans des voies un peu divergentes, pourraient produire des schismes, tandis qu'une Société unique maintiendrait l'unité de principes ? A cela je réponds que l'inconvénient que l'on signale ne serait pas évité, puisque ceux qui n'adopteraient pas les principes de la Société s'en sépareraient, et que rien ne les empêcherait de faire bande à part. Les groupes sont autant de petites Sociétés qui marcheront nécessairement dans la même voie si elles adoptent toutes le même drapeau, et les bases de la science consacrées par l'expérience. J'appelle également à ce sujet votre attention sur le n° 348 du Livre des Médiums. D'ailleurs, rien n'empêche qu'un groupe central ne soit formé de délégués des divers groupes particuliers qui se trouveraient ainsi avoir un point de ralliement et un correspondant direct avec la Société de Paris. Puis, tous les ans, une assemblée générale pourrait réunir tous les adeptes et devenir ainsi une véritable fête du Spiritisme. Du reste, sur ces divers points, je préparerai une instruction détaillée que j'aurai l'honneur de vous transmettre ultérieurement, soit sur l'organisation, soit sur l'ordre des travaux. Ceux qui la suivront se maintiendront naturellement dans l'unité des principes.

Tels sont, messieurs, les conseils que je crois devoir vous donner, puisque vous avez bien voulu en référer à mes avis. Je suis heureux d'ajouter que j'ai trouvé à Bordeaux d'excellents éléments, et un progrès beaucoup plus grand que je ne m'y attendais ; j'y ai trouvé un grand nombre de vrais et sincères Spirites, et j'emporte de ma visite l'espoir fondé que notre doctrine s'y développera sur les bases les plus larges et dans d'excellentes conditions. Croyez bien que mon concours ne fera jamais défaut à tout ce qui sera en mon pouvoir de faire pour seconder les efforts de ceux qui sont sincèrement et consciencieusement dévoués de cœur à cette noble cause qui est celle de l'humanité.

L'Esprit d'Éraste, que vous connaissez déjà, messieurs, par les remarquables dissertations que vous avez lues de lui, veut aussi vous apporter le tribut de ses conseils. Avant mon départ de Paris il a dicté, par son médium habituel, la communication suivante dont je vais avoir l'honneur de vous donner lecture.

Première épître aux Spirites de Bordeaux, par Éraste, humble serviteur de Dieu

Que la paix du Seigneur soit avec vous, mes bons amis, afin que rien ne vienne jamais troubler la bonne harmonie qui doit régner dans un centre de Spirites sincères ! Je sais combien votre foi en Dieu est profonde, et quels fervents adeptes vous êtes de la nouvelle révélation ; c'est pourquoi je vous le dis dans toute l'effusion de ma tendresse pour vous, je serais désolé, nous serions tous désolés, nous qui sommes, sous la direction de l'Esprit de Vérité, les initiateurs du Spiritisme en France, si la concorde dont vous avez donné jusqu'à ce jour des preuves éclatantes, venait à disparaître d'au milieu de vous. Si vous n'aviez pas donné l'exemple d'une fraternité solide ; si enfin vous n'étiez pas un centre sérieux et important de la grande communion Spirite française, j'aurais laissé cette question dans l'ombre. Mais si je l'ai soulevée, c'est que j'ai de plausibles raisons pour vous inviter à maintenir parmi vos divers groupes l'union, la paix et l'unité de doctrine. Oui, mes chers disciples, je profite avec empressement de cette occasion, que nous avons préparée nous-mêmes, pour vous montrer combien serait funeste au développement du Spiritisme, et quel scandale causerait parmi vos frères des autres pays, la nouvelle d'une scission dans le centre que nous avons été charmés, jusqu'à cette heure, de citer, pour son Esprit de fraternité, à tous les autres groupes formés ou en voie de formation. Je n'ignore pas, et vous ne devez pas ignorer non plus, qu'on mettra tout en œuvre pour semer la division parmi vous ; qu'on cherchera à vous tendre des pièges ; qu'on sèmera sur votre route des embûches de toute sorte ; qu'on vous opposera les uns aux autres, afin de fomenter une division et d'amener une rupture à tous égards regrettable ; mais vous saurez éviter cela, en pratiquant d'abord vis-à-vis de vous-mêmes, et ensuite vis-à-vis de tous, les sublimes

préceptes de la loi d'amour et de charité. Non, j'en suis convaincu, vous ne donnerez pas aux ennemis de notre sainte cause, la satisfaction de dire : Voyez ces Spirites de Bordeaux, qu'on nous montrait comme marchant à l'avant-garde des nouveaux croyants ; ils ne savent pas même être d'accord, entre eux ! C'est là, mes chers amis, où l'on vous attend, où l'on nous attend tous. Vos excellents guides vous l'ont déjà dit : vous aurez à lutter non seulement contre les orgueilleux, les égoïstes, les matérialistes et tous ces infortunés qui sont imbus de l'esprit du siècle ; mais encore et surtout contre la tourbe des Esprits trompeurs qui, trouvant au milieu de vous une rare réunion de médiums, car vous êtes des mieux partagés sous ce rapport, viendront bientôt vous assaillir : les uns, avec des dissertations savamment combinées où, à la faveur de quelques pieuses tirades, ils insinueront l'hérésie ou quelque principe dissolvant ; les autres avec des communications ouvertement hostiles aux enseignements donnés par les vrais missionnaires de l'Esprit de vérité. Ah ! Croyez-moi, ne craignez jamais alors de démasquer les fourbes qui, nouveaux Tartuffes, s'introduiraient parmi vous sous le masque de la religion ; soyez également sans pitié pour les loups dévorants qui se cacheraient sous des peaux de brebis. Avec l'aide de Dieu, que vous n'invoquerez jamais en vain, et avec l'assistance des bons Esprits qui vous protègent, vous resterez inébranlables dans votre foi ; les mauvais Esprits vous trouveront invulnérables, et lorsqu'ils verront leurs traits s'émousser contre l'amour et la charité qui animent vos cœurs, ils se retireront tout confus d'une campagne où ils n'auront récolté que l'impuissance et la honte. En regardant comme subversive toute doctrine contraire à la morale de l'Evangile et aux prescriptions générales du Décalogue, qui se résument dans celle loi concise : Aimez Dieu par-dessus tout et votre prochain comme vous-même, vous resterez invariablement unis. Du reste, en toute chose, il faut savoir se soumettre à la loi commune : il n'appartient à personne de s'y soustraire, ou de vouloir imposer son opinion et son sentiment quand ceux-ci ne sont pas acceptés par les autres membres d'une même famille Spirite ; et en cela, je vous invite instamment à vous modeler sur les usages et les règlements de la Société des études Spirites de Paris, où nul, quels que soient son rang, son âge, les services rendus ou l'autorité acquise, ne peut substituer son initiative personnelle à celle de la Société dont il fait partie, et à fortiori l'engager en rien par des démarches qu'elle n'a pas approuvées. Cela dit, il est incontestable que les adeptes d'un même groupe doivent avoir une juste déférence pour la sagesse et l'expérience acquises : l'expérience n'est le partage ni du plus âgé ni du plus savant, mais bien de celui qui s'est occupé depuis le plus long temps et avec le plus de fruit pour tous de notre consolante philosophie ; quant à la sagesse, c'est à vous d'examiner celui ou ceux qui parmi vous en suivent et en pratiquent le mieux les préceptes et les lois. Toutefois, mes amis, avant de suivre vos propres inspirations, vous avez, ne l'oubliez pas, vos conseils et vos protecteurs éthérés à consulter, et ceux-ci ne vous feront jamais défaut quand vous les solliciterez avec ferveur et dans un but d'intérêt général. Pour cela, il vous faut de bons médiums, et j'en vois ici d'excellents au milieu desquels vous n'aurez qu'à choisir. Certes, et je m'y connais, madame et mademoiselle Cazemajoux et quelques autres possèdent au plus haut degré les qualités médianimiques, et nul pays, je vous le répète, n'est, sous ce rapport, mieux partagé que Bordeaux.

J'ai dû vous faire entendre une voix d'autant plus sévère, mes bien-aimés, que l'Esprit de Vérité, notre maître à tous, attend davantage de vous. Rappelez-vous que vous faites partie de l'avant-garde Spirite, et que l'avant-garde, comme l'état-major, doit à tous l'exemple d'une soumission absolue à la discipline établie. Ah ! votre tâche n'est pas facile, puisque c'est à vous qu'incombe l'œuvre de porter, d'une main vigoureuse, la cognée dans les sombres forêts du matérialisme, et de poursuivre jusque dans leurs derniers retranchements les intérêts matériels coalisés. Nouveaux Jasons, vous marchez à la conquête de la véritable toison d'or, c'est-à-dire, de ces idées nouvelles et fécondes qui doivent régénérer le monde ; mais vous y marchez non plus dans votre intérêt privé, non plus même dans l'intérêt de la génération actuelle, mais surtout dans l'intérêt des générations futures auxquelles vous préparez les voies. Il y a dans cette œuvre un cachet d'abnégation et de grandeur qui frappera d'admiration et de reconnaissance les siècles futurs, et dont Dieu, croyez-moi, saura vous tenir compte. J'ai dû vous parler comme je l'ai fait, parce que je m'adresse à des gens qui entendent la raison, à des hommes qui poursuivent sérieusement un but éminemment utile : l'amélioration et l'émancipation de la race humaine ; à des Spirites, enfin, qui enseignent et qui prêchent d'exemple,

que le meilleur moyen pour y arriver est dans la pratique des véritables vertus chrétiennes. J'ai dû vous parler ainsi, parce qu'il fallait vous prémunir contre un danger en vous le signalant : c'était mon devoir ; je viens de le remplir. Aussi, maintenant, je puis envisager sans inquiétude l'avenir, parce que je suis convaincu que mes paroles profiteront à tous et à chacun ; et que l'égoïsme, l'amour-propre ou la vanité n'auront désormais aucune prise sur des cœurs où la vraie fraternité régnera sans partage.

Vous vous souviendrez, Spirites de Bordeaux, que l'union entre vous est le véritable acheminement vers l'union et la fraternité universelle ; et, à cet égard, je suis heureux, très heureux, de pouvoir constater hautement que le Spiritisme vous devra de lui avoir fait faire un pas en avant. Recevez donc nos félicitations, car je parle ici au nom de tous les Esprits qui président à la grande œuvre de la régénération humaine, pour avoir, par votre initiative, ouvert un nouveau champ d'exploration et une nouvelle cause de certitude aux études des phénomènes d'outre-tombe, par votre demande d'affiliation, non plus comme individus isolés, mais comme groupe compact, à la société initiatrice de Paris. Je reconnais, à l'importance de cette démarche, la haute sagesse de vos guides principaux, et j'en remercie le tendre Fénelon et ses fidèles coadjuteurs Georges et Marius, qui président avec lui à vos pieuses et studieuses réunions. Je profite de cette circonstance pour rendre également un témoignage éclatant aux Esprits Ferdinand et Félicia, que vous connaissez tous. Bien que ces dignes collaborateurs aient fait le bien pour le bien seul, il est bon que vous sachiez que c'est à ces modestes pionniers, secondés par l'humble Marcelin, que notre sainte doctrine doit d'avoir si rapidement prospéré à Bordeaux et dans le sud-ouest de la France.

Oui, mes fidèles croyants, votre admirable initiative sera suivie, je le sais, par tous les groupes Spirites sérieusement formés. C'est donc un pas immense en avant. Vous avez compris, et tous vos frères comprendront comme vous quels avantages, quels progrès, quelle propagande résulteront de l'adoption d'un programme uniforme pour les travaux et les études de la doctrine que nous vous avons révélée. Il est bien entendu, néanmoins, que chaque groupe conservera son originalité et son initiative particulière ; mais en dehors de ses travaux particuliers, il aura à s'occuper de diverses questions d'intérêt général soumises à son examen par la Société centrale, et à résoudre diverses difficultés dont la solution n'a pu jusqu'à ce jour être obtenue des Esprits, par des raisons qu'il est inutile de vous développer ici. Je croirais vous faire injure si je faisais ressortir à vos yeux les conséquences qui résulteront de travaux simultanés ; et qui donc alors osera contester une vérité, quand cette vérité sera confirmée par l'unanimité ou la majorité des réponses médianimiques obtenues simultanément à Lyon, à Bordeaux, à Constantinople, à Metz, à Bruxelles, à Sens, à Mexico, à Carlsruhe, à Marseille, à Toulouse, à Mâcon, à Sétif, à Alger, à Oran, à Cracovie, à Moscou, à Saint-Pétersbourg ainsi qu'à Paris ?

Je vous ai entretenu avec la rude franchise dont je me sers avec vos frères de Paris. Néanmoins, je ne vous quitterai pas sans témoigner mes sympathies justement acquises à cette famille patriarcale où les excellents Esprits commis à votre direction spirituelle ont commencé à faire entendre leurs éloquentes paroles ; j'ai nommé la famille Sabò, qui a su traverser avec une constance et une piété inaltérable les épreuves douloureuses dont Dieu a bien voulu l'affliger, afin de l'élever et de la rendre apte à sa mission actuelle. Je ne dois pas oublier non plus le concours dévoué de tous ceux qui, dans leurs sphères respectives, ont contribué à propager notre consolante doctrine. Continuez tous, mes amis, à marcher résolument dans la voie ouverte : elle vous conduira sûrement vers les sphères éthérées du parfait bonheur où je vous donne rendez-vous. Au nom de l'Esprit de Vérité qui vous aime, je vous bénis, Spirites de Bordeaux !

Éraste.

Banquet

offert par les Spirites bordelais à M. Allan Kardec.

Discours et toast de M. Lacoste, négociant.

Messieurs,

Je prie surtout les jeunes gens qui m'écoutent de vouloir bien prêter attention aux quelques paroles d'affection fraternelle que j'ai spécialement écrites pour eux. Le défaut d'expérience, la conformité de nos âges et la communion de nos idées m'assurent leur indulgence.
Aucun de nous, messieurs, n'a accueilli avec indifférence la révélation de cette saine doctrine dont notre vénéré maître a recueilli, dans un livre savant, les éléments nouveaux. Jamais plus vaste champ ne fut ouvert à nos imaginations, jamais horizon plus grandiose ne fut dévoilé à nos intelligences. C'est avec l'ardeur du jeune âge, c'est sans jeter un regard en arrière que nous nous sommes faits les adeptes de la foi de l'avenir et les pionniers de la civilisation future. A Dieu ne plaise que je vienne proférer des paroles de découragement ! Vos croyances me sont trop connues, messieurs, je les sais trop solides pour croire que la moquerie ou le faux raisonnement de quelques adversaires pourra jamais les ébranler. La jeunesse est riche en privilèges ; facile aux nobles émotions, ardente à l'entreprise, elle possède encore l'enthousiasme de la foi, ce levier moral qui soulève les mondes. Mais si son imagination l'emporte au-delà des obstacles, elle lui fait souvent dépasser le but. C'est contre ces écarts que je vous exhorte à vous prémunir. Livrés à vous-mêmes, attirés par les charmes de la nouveauté, soulevant à chaque pas un coin du voile qui vous dérobait l'inconnu, touchant presque du doigt à la solution du problème éternel des causes premières, prenez garde de vous laisser enivrer par les joies du triomphe. Peu de routes sont vierges de précipices ; la trop grande confiance suit toujours les routes aisées, et rien n'est plus difficile à obtenir des jeunes soldats comme des jeunes intelligences que la modération dans la victoire. Là est le mal que je redoute pour vous, comme pour moi.
Heureusement le remède est près du mal ; il en est parmi nous, ici rassemblés, qui joignent à la maturité de l'âge et du talent l'avantage heureux d'avoir été, dans notre ville, les propagateurs éclairés de l'enseignement Spirite. C'est à ces esprits plus calmes et plus réfléchis que vous devrez soumettre la direction de vos études, et, grâce à cette déférence de tous les jours, grâce à cette subordination morale, il vous sera donné d'apporter à la construction de l'édifice commun une pierre qui ne chancellera pas.
Sachons donc, messieurs, vaincre de puériles questions d'amour-propre ; notre part, à nous jeunes gens, n'est-elle pas assez belle ? A nous, en effet, appartient l'avenir ; à nous qui, lorsque nos pères en Spiritisme revivront dans un monde meilleur, pourrons, pleins de vie et de foi, assister au splendide rayonnement de cette vérité dont ils n'auront fait qu'entrevoir sur terre la mystérieuse aurore.
Laissez-moi donc espérer, messieurs, que vous direz avec moi et du fond du cœur :
A tous nos doyens d'âge ; à tous ceux qui, connus ou inconnus, sous l'habit du riche comme sous la blouse de l'ouvrier, se sont faits, à Bordeaux, les adeptes et les propagateurs de la doctrine Spirite ! A la prospérité de la Société Spirite de Paris, de cette Société qui tient si haut et si ferme le drapeau sous lequel nous aspirons à nous ranger ! Que M. Allan Kardec, notre maître à tous, reçoive pour nos frères de Paris l'assurance d'une profonde sympathie ; qu'il leur dise bien que nos jeunes cœurs battent à l'unisson, et que, bien que d'un pas moins assuré, nous n'en concourrons pas moins à la régénération universelle, encouragés par leurs exemples et leurs succès.

Toasts de M. Sabò.
Les Esprits aussi, messieurs, veulent nous assurer une fois de plus que leurs sympathies nous sont acquises en joignant leurs souhaits aux nôtres pour la prospérité de cette sainte doctrine qui est leur œuvre ; l'Esprit de Ferdinand, un de nos guides protecteurs, a spontanément dicté l'enseignement suivant que je suis heureux de vous faire entendre.
« La grande famille Spirite dont vous faites partie voit tous les jours s'augmenter le nombre de ses enfants, et bientôt, il n'y aura plus, dans votre belle patrie, ni villes ni bourgades où ne soit campée la tente des membres de cette tribu bénie de Dieu.
« Il nous serait déjà impossible de vous signaler les centres nombreux qui viennent graviter autour du foyer lumineux dont Paris est le siège, car les centres des grandes cités sont seuls connus de nous. Parmi ceux-là se distingue, par le savoir, l'intelligence et l'union fraternelle, la Société des Spirites de Metz ; elle est destinée à porter des fruits en abondance, et en cherchant à établir avec

eux des relations amicales fondées sur une estime réciproque, vous remplirez d'une douce joie le cœur paternel de votre chef ici présent.
« L'éminent Esprit d'Eraste vous l'a dit hier : soyez unis, l'union fait la force. Faites donc tous vos efforts pour y parvenir, afin que dans peu de temps tous les centres Spirites français, unis entre eux par les liens de la fraternité, marchent à pas de géant dans la voie tracée.»

Ferdinand, guide spirituel du médium.

Comme conclusion et fidèle interprète des sentiments exprimés par ce bon Esprit, je propose un toast à nos frères Spirites de Metz en particulier et à tous les Spirites français en général.
Messieurs,
Persuadé que les paroles chaleureuses prononcées hier au milieu de nous par notre honorable chef Spirite ne sont pas tombées sur la pierre et sur les ronces, mais bien dans vos cœurs disposés maintenant à resserrer entre eux les liens de la fraternité, je viens vous proposer un toast à nos frères Spirites de Lyon ; ils ont commencé leur tâche avant nous, et ils ont eu à subir, pour s'organiser, les mêmes tiraillements qui nous faisaient tant souffrir naguère ; mais, grâce à l'impulsion que notre chef bien-aimé leur a donnée l'année dernière, ils ont fait un pas immense dans la voie bénie où les bons Esprits viennent faire entrer l'humanité. Imitons-les, messieurs ; qu'une émulation louable unisse les Spirites de Bordeaux et de Lyon, afin que la communion de pensées et de sentiments dont ils seront tous animés fasse dire d'eux : Bordelais et Lyonnais sont frères.
Je propose un toast à l'union des frères de Bordeaux et de Lyon.

Discours de M. Desqueyroux, mécanicien.
Au nom du groupe des ouvriers.
Monsieur Allan Kardec, notre cher maître,
Je me permets au nom de tous les ouvriers Spirites de Bordeaux, mes amis et mes frères, de porter un toast à votre prospérité. Quoique déjà arrivé à une haute perfection, que Dieu vous fasse encore grandir dans les bons sentiments qui vous ont animé jusqu'à ce jour, et surtout qu'il vous fasse grandir aux yeux de l'univers et dans le cœur de ceux qui, en suivant votre doctrine, se rapprochent de Dieu ; nous, qui sommes du nombre de ceux qui la professent, nous vous bénissons du fond de nos cœurs, et prions notre divin créateur qu'il vous laisse encore longtemps au milieu de nous, afin que, lorsque votre mission sera terminée, nous soyons assez affermis dans la foi pour nous conduire seuls sans nous écarter de la bonne voie.
C'est le bonheur ineffable pour nous d'être nés à une époque où nous pouvons être éclairés par le Spiritisme ; mais ce n'est pas assez de connaître et de goûter ce bonheur ; avec la doctrine nous avons contracté des engagements qui consistent en quatre devoirs différents : devoir de soumission qui nous la fasse écouter avec docilité ; devoir d'affection qui nous la fasse aimer avec tendresse ; devoir de zèle pour en défendre les intérêts avec ardeur ; devoir de pratique qui nous la fasse honorer par nos œuvres.
Nous sommes dans le sein du Spiritisme, et le Spiritisme est pour nous une solide consolation dans nos peines ; car, il faut l'avouer, il y a des moments dans la vie où la raison pourrait peut-être nous soutenir, mais il y en a d'autres où l'on a besoin de toute la foi que donne le Spiritisme pour ne pas succomber. En vain les philosophes viennent-ils nous prêcher une fermeté stoïque, nous débiter leurs pompeuses maximes, nous dire que le sage n'est ébranlé de rien, que l'homme est fait pour se posséder lui-même et dominer les événements de la vie ; fades consolations ! loin d'adoucir ma douleur, vous l'aigrissez ; dans toutes vos paroles nous ne trouvons que vide et sécheresse ; mais le Spiritisme vient à notre secours et nous prouve que notre affliction même peut contribuer à notre félicité.
Oui, notre maître ; continuez votre auguste mission ; continuez à nous montrer cette science qui vous est dictée par la bonté divine ; qui fait notre consolation pendant cette vie, et qui sera la solide pensée qui nous rassurera au moment de la mort.
Recevez, cher maître, ces quelques paroles sorties du cœur de vos enfants, car vous êtes notre père à tous ; le père de la classe laborieuse et des affligés. Vous le savez : progrès et souffrance marchent

ensemble ; mais tandis que le désespoir accablait nos cœurs, vous êtes venu nous apporter la force et le courage. Oui, en nous montrant le Spiritisme, vous avez dit : Frères, courage ! supportez sans murmurer les épreuves qui vous sont envoyées, et Dieu vous bénira. Sachez donc que nous sommes des apôtres dévoués, et que dans le siècle présent, comme dans les siècles futurs, votre nom sera béni par nos enfants et nos amis les ouvriers.

Discours et toast de M. Allan Kardec.

Mes chers frères en Spiritisme,

Les expressions me manquent pour rendre l'impression que je ressens de votre accueil si sympathique et si bienveillant. Permettez-moi donc de vous dire en quelques mots, au lieu de longues phrases qui n'en diraient pas davantage, que je placerai mon premier séjour à Bordeaux au nombre des moments les plus heureux de ma vie, et que j'en garderai un éternel souvenir ; mais je n'oublierai pas non plus, messieurs, que cet accueil m'impose une grande tâche, celle de le justifier, ce que j'espère faire avec l'aide de Dieu et des bons Esprits. Il m'impose en outre de grandes obligations, non seulement envers vous, mais encore envers les Spirites de tous les pays dont vous êtes les représentants comme membres de la grande famille ; envers le Spiritisme en général que vous venez acclamer dans ces deux réunions solennelles, et qui, n'en doutez pas, puisera dans l'élan de votre importante cité une force nouvelle pour lutter contre les obstacles qu'on voudra jeter sur sa route.

Dans mon allocution d'hier, j'ai parlé de son irrésistible puissance ; n'en êtes-vous pas la preuve évidente, et n'est-ce pas un fait caractéristique que l'inauguration d'une société Spirite qui débute, comme la vôtre, par la réunion spontanée de près de 300 personnes, attirées, non par une vaine curiosité, mais par la conviction, et le seul désir de se grouper en un seul faisceau ? Oui, messieurs, ce fait est non seulement caractéristique, mais il est providentiel. Voici à ce sujet ce que me disait encore hier, avant la séance, mon guide spirituel : l'Esprit de Vérité.

« Dieu a marqué du cachet de sa volonté immuable l'heure de la régénération des enfants de cette grande cité. A l'œuvre donc avec confiance et courage ; ce soir les destinées de ses habitants vont commencer à sortir de l'ornière des passions que sa richesse et son luxe faisaient germer comme l'ivraie près du bon grain, pour atteindre, par le progrès moral que le Spiritisme va lui imprimer, la hauteur des destinées éternelles. Bordeaux, vois-tu, est une ville aimée des Esprits, car elle voit se multiplier dans ses murs les plus sublimes dévouements de la charité sous toutes les formes ; aussi étaient-ils affligés de la voir en arrière dans le mouvement progressif que le Spiritisme vient imposer à l'humanité ; mais les progrès vont se faire si rapidement, que les Esprits béniront le Seigneur de t'avoir inspiré le désir de venir les aider à entrer dans cette voie sacrée. »

Vous le voyez donc, messieurs, l'élan qui vous anime vient d'en haut, et bien téméraire serait celui qui voudrait l'arrêter, car il serait terrassé comme les anges rebelles qui voulurent lutter contre la puissance de Dieu. Ne craignez donc point l'opposition de quelques adversaires intéressés, ou se pavanant dans leur incrédulité matérialiste ; le matérialisme touche à sa dernière heure, et c'est le Spiritisme qui vient la sonner, car il est l'aurore qui dissipe les ténèbres de la nuit ; et, chose providentielle, c'est le matérialisme lui-même qui, sans le vouloir, sert d'auxiliaire à la propagation du Spiritisme ; par ses attaques il appelle sur lui l'attention des indifférents ; on veut voir ce que c'est, et comme on le trouve bien, on l'adopte. Vous en avez la preuve sous vos yeux ; sans les articles d'un des journaux de votre ville, les Spirites bordelais seraient peut-être moitié moins nombreux qu'ils ne le sont ; cet article a naturellement éveillé la curiosité, car on s'est dit : On attaque, donc il y a quelque chose ; et l'on a mesuré l'importance de la chose à la longueur de l'article. On s'est demandé : est-ce bon ; est-ce mauvais ? est-ce vrai ; est-ce faux ? voyons toujours. On a vu, et vous savez le résultat. Loin donc d'en vouloir à l'auteur de l'article, il faut le remercier d'avoir fait de la réclame gratuite ; et s'il y a ici quelqu'un de ses amis, nous le prions de vouloir bien l'engager à recommencer, afin que, si nous étions 300 hier, nous soyons 600 l'année prochaine. Je pourrais à ce sujet vous citer des faits curieux de propagande semblable faite en certaines villes par des sermons furibonds contre le Spiritisme.

Bordeaux comme Lyon vient donc de planter fièrement le drapeau du Spiritisme, et ce que je vois m'est garant qu'il ne le laissera pas enlever. Bordeaux et Lyon ! deux des plus grandes villes de France ; foyers de lumières ! et l'on dit que tous les Spirites sont des fous ! Honneur aux fous de cette espèce ! N'oublions pas Metz qui vient aussi de fonder sa société où figurent en grand nombre des officiers de tous grades, et qui réclame son admission dans la grande famille. Bientôt, je l'espère, Toulouse, Marseille, et d'autres cités où fermente déjà la nouvelle semence, se joindront à leurs sœurs aînées, et donneront le signal de la régénération dans leurs contrées respectives.
Messieurs, au nom de la Société parisienne des Etudes spirites, je porte un toast aux Spirites de Bordeaux ; à leur union fraternelle pour résister à l'ennemi qui voudrait les diviser, afin d'en avoir plus facilement raison.
A ce toast j'associe du plus profond de mon cœur, et avec la plus vive sympathie le groupe Spirite des ouvriers de Bordeaux qui, comme ceux de Lyon, donnent un admirable exemple de zèle, de dévouement, d'abnégation et de réforme morale. Je suis heureux, bien heureux je vous assure, d'en voir les délégués réunis fraternellement à cette table avec l'élite de la Société, qui prouve, par cette association, l'influence du Spiritisme sur les préjugés sociaux. En pourrait-il être autrement, quand il nous apprend que le plus haut placé dans le monde a peut-être été lui-même un humble prolétaire, et qu'en serrant la main du dernier manœuvre, il serre peut-être celle d'un frère, d'un père ou d'un ami.
Au nom des Spirites de Metz et de Lyon, dont je me rends l'interprète, je vous remercie de les avoir compris dans l'expression de vos sentiments fraternels.
Aux Spirites bordelais !
Messieurs, les Spirites ne doivent pas être ingrats ; je crois qu'il est du devoir de la reconnaissance de ne pas oublier ceux qui servent notre cause, même sans le vouloir. Je propose donc un toast à l'auteur de l'article du Courrier de la Gironde, pour le service qu'il nous a rendu, en faisant des vœux pour qu'il renouvelle de temps en temps ses spirituels articles ; et s'il plaît à Dieu, il sera bientôt le seul homme sensé de Bordeaux.

Les campagnards et le chêne

Poésie de circonstance, dites par M. Dombre (de Marmande) venu à Bordeaux pour cette solennité.
Fable à M. Allan Kardec.

Les abus ont des champions occultes plus dangereux que les adversaires avoués, et la preuve en est, c'est la difficulté qu'on éprouve à les déraciner. Allan Kardec. (Qu'est-ce que le Spiritisme.)

Un jour d'honnêtes campagnards,
Debout devant un chêne énorme, au front immense,
Le mesuraient de leurs regards.
- En vain nous prodiguons, dit l'un, notre semence
Le long de ces sillons hersés et bien fumés :
Rien ne pousse ; l'engrais, les sucs sont consommés
Par ces rameaux nombreux et cet épais feuillage ;
C'est faire de son bien un triste gaspillage
Que de laisser cet arbre appauvrir ce terrain,
Absorber nos sueurs, stériliser le grain.
Frères, si vous voulez m'en croire,
Nous délivrerons notre champ
De cet hôte incommode… et cela… sur-le-champ.
- A l'œuvre ! reprit l'auditoire.
Ils étaient tous ardents et forts ;
Une corde est fixée à la cime du chêne,
Et les voilà formant comme une chaîne
Dont les anneaux unissent leurs efforts.

Le feuillage tremble et murmure,
Mais c'est tout… Ils ont beau s'agiter, s'essouffler
Après la tortueuse et robuste ramure,
Le chêne ne peut s'ébranler.
Un des sages de la contrée,
Un bon vieillard leur dit en passant : - Mes enfants,
Votre moisson est dévorée
Au profit des rameaux, des feuilles et des glands,
Détruisez-les… c'est bien… je le comprends ;
Mais frapper l'arbre au front n'est pas chose facile ;
Le vieux chêne ne ploiera pas
Sous le faible effort de vos bras ;
L'âge raidit le corps, comme il rend indocile.
Livrez un moins bruyant mais plus terrible assaut
A ce colosse plein de force ;
Les siècles ont passé sur sa noueuse écorce ;
Mettez à le miner plusieurs jours s'il le faut.
Découvrez au grand jour l'absorbante racine
Et vous aurez la mort de ces massifs touffus.
Quand ne peut d'un coup supprimer un abus,
C'est dans ses fondements qu'on cherche sa ruine.
C. Dombre.

Le hérisson, le lapin et la pie

Fable

Aux membres de la Société Spirite de Bordeaux.

La charité, mes amis, se fait de bien des manières : vous pouvez faire la charité en pensées et en actions… (L'Esprit protecteur de la Société Spirite de Lyon. Revue Spirite du 10 octobre 1861.)

Un pauvre hérisson, chassé de son abri,
Roulait à travers champs et ronces meurtrières,
Sous les coups de sabot d'un enfant des chaumières,
Qui l'abandonne enfin ensanglanté, meurtri.
Il replie en tremblant son épineuse armure,
S'allonge, autour de lui jette un regard furtif,
Et, le danger passé, murmure
D'un accent débile et plaintif :
- Où me cacher ?… où fuir ?… regagner ma demeure
Est au-dessus de mon pouvoir ;
Mille dangers que je ne puis prévoir
Me menacent ici… Faut-il donc que je meure ?
J'ai besoin d'un refuge et d'un peu de repos
Pour laisser guérir mes blessures ;
Mais… où sont les retraites sûres ?
Qui prendra pitié de mes maux ?
Un lapin, habitant sous des débris de roche,
Lapin pour qui la charité
N'était pas un vain mot, est attendri, s'approche
Et lui dit : - Mon ami, je suis bien abrité ;
Acceptez la moitié de mon modeste asile,
Asile sûr pour vous ; il serait difficile

De venir y chercher la trace de vos pas.
Puis, vous pouvez être tranquille :
Les soins auprès de moi ne vous manqueront pas.
Sur cette offre si gracieuse,
Le hérisson cheminait lentement,
Quand une pie officieuse,
Faisant signe au lapin : - Arrêtez un moment,
Je vous prie… un mot… peu de chose…
Et puis au hérisson : - C'est un petit secret !…
Pardon au moins du retard que je cause !
Et le bon lapin, tout discret
L'engage à parler bas et dresse les oreilles.
- Comment ! vous emmenez chez vous de telles gens !…
Vous aller un peu loin dans vos soins obligeants !
Je ne ferai jamais de sottises pareilles,
Moi… Vous ne craignez pas de vous en repentir ?
Une fois sa santé, ses forces recouvrées,
Vous serez le premier peut-être à ressentir
Avec son mauvais cœur ses pointes acérées ;
Et quel moyen alors de le faire sortir ?…
Le lapin lui répond : - Aucune inquiétude
Ne doit nous détourner d'un élan généreux ;
Il vaut mieux s'exposer à de l'ingratitude
Que de manquer aux malheureux !
C. Dombre.

Bibliographie

Le Livre des médiums, seconde édition[11].

La première édition du Livre des médiums, publiée au commencement de cette année, a été épuisée en quelques mois, et ce n'est pas là un des moindres traits caractéristiques du progrès des idées spirites. Nous avons pu constater par nous-même, dans nos excursions, l'influence salutaire que cet ouvrage a exercée sur la direction des études Spirites pratiques ; aussi les déceptions et les mystifications sont-elles beaucoup moins nombreuses qu'autrefois, parce qu'il a appris les moyens de déjouer les ruses des Esprits trompeurs. Cette seconde édition est beaucoup plus complète que la précédente ; elle renferme de nombreuses instructions nouvelles très importantes et plusieurs chapitres nouveaux. Toute la partie qui concerne plus spécialement les médiums, l'identité des Esprits, l'obsession, les questions que l'on peut adresser aux Esprits, les contradictions, les moyens de discerner les bons et les mauvais Esprits, la formation des réunions Spirites, les fraudes en matière de Spiritisme, a reçu de très notables développements, fruits de l'expérience. Au chapitre des dissertations Spirites, nous avons ajouté plusieurs communications apocryphes, accompagnées de remarques propres à donner les moyens de découvrir la supercherie des Esprits trompeurs qui se parent de faux, noms.

Nous devons ajouter que les Esprits ont revu l'ouvrage en entier, et qu'ils y ont apporté de très nombreuses observations du plus haut intérêt, en sorte qu'on peut dire qu'il est leur œuvre autant que la nôtre.

Nous recommandons avec instance cette nouvelle édition, comme le guide le plus complet, soit pour les médiums, soit pour les simples observateurs ; et nous pouvons affirmer qu'en le suivant ponctuellement on évitera les écueils si nombreux contre lesquels tant de novices inexpérimentés

[11] 1 vol. in-12, prix, 3 fr. 50 c. ; par la poste, 4 fr.

sont venus se heurter. Après l'avoir lu et médité attentivement, ceux qui seront trompés ou mystifiés ne pourront assurément s'en prendre qu'à eux-mêmes, car ils auront eu tous les moyens de s'éclairer.

Le Spiritisme ou Spiritualisme à Metz

Première série des publications de la Société Spirite de Metz12.
Nous n'avons mentionné cette publication que pour mémoire dans notre dernier numéro, nous proposant d'y revenir. Nous l'avons lue avec attention, et nous ne pouvons que féliciter la Société des Spirites messins de ses résultats. Elle compte dans son sein, un grand nombre d'hommes éclairés qui, nous l'espérons, sauront la tenir en garde contre les embûches des mauvais Esprits qui ne manqueront pas de tenter de la détourner de la bonne voie dans laquelle elle s'est placée.
Cette publication n'est point périodique ; la Société de Metz se propose d'en faire de semblables de temps en temps, à des époques indéterminées, et d'y insérer les meilleures communications qu'elle aura obtenues. Ce mode est avantageux en ce qu'il n'oblige à contracter aucun engagement envers des abonnés qu'il faut servir quand même, et que les frais que l'on fait sont toujours proportionnels.
Toutes les communications contenues dans cette première brochure portent un cachet éminemment sérieux et d'une moralité irréprochable ; nous n'y avons rien remarqué qui ne fût ce qu'on pourrait appeler orthodoxe au point de vue de la science et d'accord avec l'enseignement du Livre des Esprits. Si messieurs les Spirites de Metz nous permettent de leur donner un conseil, nous les engagerons à continuer à apporter dans leurs publications ultérieures la prudente circonspection que nous remarquons dans celle-ci ; qu'ils se persuadent bien que des publications intempestives peuvent être plus nuisibles qu'utiles à la propagation du Spiritisme. Nous comptons sur la sagesse et la sagacité de ceux qui les dirigent pour ne pas céder aux entraînements d'adeptes plus zélés que réfléchis ; qu'ils veuillent bien se souvenir de cette maxime : Rien ne sert de courir, il faut partir à point.
Les deux communications suivantes, extraites de cette première livraison, peuvent donner une idée de l'Esprit dans lequel elles sont faites.

Le fluide universel.
(Le 29 septembre 1860.)
Le fluide universel relie entre eux tous les mondes ; et, selon les courants qui lui sont imprimés par la volonté du Créateur, il donne tous les phénomènes de la création. C'est lui qui est la vie même, et qui relie les différentes matières de notre globe ; c'est lui qui, par des propriétés subordonnées à des lois, règle les différentes choses si mystérieuses, pour vous, des affinités physiques et morales ; c'est lui qui vous fait voir le passé, le présent et l'avenir, surtout lorsque la matière qui obstrue votre âme est annulée ou affaiblie par une cause quelconque ; alors cette double vue (bien que moins développée qu'après votre mort), voit, sent et touche tout, dans ce milieu fluidique, qui est son élément et le miroir exact de ce qui a été, est et sera ; car il n'y a que les parties les plus grossières de ce fluide qui subissent des modifications sensibles de composition.
Henry, ancien Magnétiseur.

Effets de la prière.
(Le 15 octobre 1860.)
La prière est une aspiration sublime à laquelle Dieu a donné un pouvoir si magnifique que les Esprits la réclament pour eux constamment. Tendre rosée, qui est comme un rafraîchissement pour le pauvre exilé sur la terre et un agencement (sic) fructueux pour l'âme éprouvée. La prière agit directement sur l'Esprit qui en est le but ; elle ne change pas ses épines pour des roses, elle modifie sa vie de souffrances, - ne pouvant rien sur la volonté immuable de Dieu, - en lui imprimant cet essor de volonté qui relève son courage, en lui donnant la force pour lutter contre les épreuves et les

12 Broch. in-8° ; prix 1 fr., à Paris, chez *Didier et Comp*., quai des Augustins, 35 ; *Ledoyen*, Palais-Royal, galerie d'Orléans, 31 ; à Metz, chez *Verronnais*, rue des Jardins, 14, et chez *Warion*, rue du Palais, 8.

dominer. Par ce moyen, le chemin qui conduit à Dieu est abrégé et rien ne peut, comme effet merveilleux, être comparé à la prière.
Celui qui blasphème contre la prière ne peut être qu'un Esprit infime, tellement terrestre et reculé, qu'il ne comprend même pas qu'il doit s'accrocher à cette planche de salut pour se sauver.
Priez : c'est un mot descendu du ciel, c'est la goutte de rosée dans le calice d'une fleur, c'est le soutien du roseau pendant l'orage, c'est la planche du pauvre naufragé pendant la tempête, c'est l'abri du mendiant et de l'orphelin, c'est le berceau de l'enfant pour s'endormir. Émanation divine, la prière, c'est ce qui nous relie à Dieu par le langage, c'est ce qui l'intéresse à nous ; le prier, c'est l'aimer ; l'implorer pour son frère, c'est un acte d'amour des plus méritoires. La prière qui vient du cœur tient la clef des trésors de grâce ; c'est l'économe qui dispense les bienfaits au nom de l'infinie miséricorde. L'âme élevée vers Dieu, par un de ces élans sublimes de la prière, semble, dégagée de son enveloppe grossière, se présenter pleine de confiance devant lui, sûre d'obtenir ce qu'elle demande avec humilité. Priez, oh ! priez, faites un réservoir de vos saintes aspirations qui sera déversé au jour de la justice. Préparez le grenier d'abondance, si précieux pendant la disette ; enfouissez le trésor de vos prières jusqu'au jour choisi par Dieu pour en distribuer le riche dépôt. Amassez pour vous et pour vos frères, ce qui diminuera vos angoisses et vous fera franchir avec plus de célérité l'espace qui vous sépare de Dieu. Réfléchis à ta misérable nature, compte tes déceptions, tes dangers, sonde l'abîme si profond où peuvent l'entraîner tes passions, regarde autour de toi ceux qui tombent, et tu sentiras le besoin impérieux de recourir à la prière ; c'est l'ancre de salut qui empêchera le brisement de ton navire, si bouleversé par les tourmentes du monde.

Ton Esprit familier.

Le Spiritisme en Amérique

Fragments traduits de l'anglais par Mlle Clémence Guérin13.

Le Spiritisme compte en Amérique des hommes éminents qui, dès le principe, en ont jugé la portée, et y ont vu autre chose que de simples manifestations. De ce nombre est le juge Edmonds, de New-York, dont les écrits sur cet important sujet sont justement estimés et trop peu connus en Europe où ils n'ont point été traduits. Nous devons savoir gré à Mlle Guérin de nous en donner une idée par les quelques fragments qu'elle a publiés dans sa brochure, tout en nous faisant regretter qu'elle n'ait pas achevé son œuvre par une traduction complète. Elle y joint quelques extraits non moins remarquables du docteur Hare, de Philadelphie, qui, lui aussi, osa un des premiers affirmer sa foi dans les nouvelles révélations.
Mlle Guérin, qui a longtemps habité l'Amérique, où elle a vu se produire et se développer les premières manifestations, est un de ces Spirites sincères, consciencieux, jugeant tout avec calme, sang-froid, et sans enthousiasme. Nous avons l'honneur de la connaître personnellement, et nous sommes heureux de lui donner ici un témoignage mérité de notre profonde estime. On jugera, par le fragment suivant de son avant-propos, que notre opinion est justement motivée.
« Comme les Américains, nous avons la Foi profonde, la radieuse Espérance, que cette doctrine, si éminemment basée sur la charité (non l'aumône, mais l'amour), est bien celle qui doit régénérer, pacifier le monde. Jamais la solidarité fraternelle n'a été démontrée plus clairement, ni d'une manière plus séduisante. Les Esprits en revenant nous consoler, nous aider, nous instruire, nous indiquer enfin le meilleur usage à faire de nos facultés, en vue de l'avenir, sont si évidemment désintéressés, que l'homme ne peut les entendre longtemps sans éprouver le désir de les imiter, sans chercher autour de lui quelqu'un à qui faire part des bienfaits qu'on lui dispense si généreusement. Il le fait d'autant plus volontiers qu'il a compris enfin que son propre progrès est à ce prix, et qu'il n'est porté à son avoir, sur le grand livre de Dieu, que les actes accomplis en vue du bien-être matériel ou moral de ses frères. Ce que les Esprits font avec succès en ce moment a été tenté bien des fois, sur la terre, par de nobles cœurs, par des âmes courageuses, mais ils ont été et sont encore méconnus et bafoués ; on suspecte leur dévouement, et ce n'est guère qu'en disparaissant, qu'ils ont quelque

13 Broch. grand in-18, prix, 1 fr., chez Dentu, Palais-Royal, galerie d'Orléans.

chance d'être jugés avec impartialité. C'est pourquoi Dieu leur permet de continuer l'œuvre après ce que nous appelons la mort.
« N'est-ce pas le cas de répéter avec Davis : Ne craignez rien, frères, l'erreur, étant mortelle, ne peut vivre, la vérité, étant immortelle, ne peut mourir ! »
Clémence Guerin.
Le passage suivant du juge Edmonds montrera avec quelle justesse il avait entrevu les conséquences du Spiritisme ; il ne faut pas oublier qu'il écrivait en 1854, et qu'à cette époque le Spiritisme était encore jeune en Amérique comme en Europe.
« Que mes déductions soient vraies ou fausses, d'autres jugeront. Mon but sera atteint si, en parlant de l'effet produit sur mon esprit par ces révélations, j'ai fait naître chez quelques-uns le désir de chercher aussi et d'apporter par là de nouvelles lumières à l'étude de ces phénomènes ; car jusqu'ici les adversaires les plus véhéments, ceux qui dans leur indignation crient à l'imposture, sont aussi les plus obstinés dans leur refus de rien voir ni entendre à ce sujet, les plus résolus à rester dans une ignorance complète de la nature des faits. Des hommes ayant une réputation de savoir, sinon de science, ne craignent pas de la compromettre en donnant des explications qui ne satisfont personne, basées qu'elles sont sur des observations superficielles, faites avec une légèreté dont un écolier rougirait.
« Ce n'est pourtant pas une chose indifférente que ce nouveau pouvoir inhérent à l'homme (connected with man), et qui, sans aucun doute, aura sur ses destinées une influence considérable pour le bien ou pour le mal.
« Et déjà nous pouvons voir que depuis l'origine, cinq ans à peine, l'idée spiritualiste s'est propagée avec une rapidité que la religion chrétienne n'avait pas égalée en cent ans ; elle ne cherche pas les lieux retirés, ne s'enveloppe pas de mystères, mais vient ouvertement aux hommes, provoquant leur minutieux examen, ne demandant pas une foi aveugle, mais en toutes circonstances recommandant l'exercice de la raison et du libre jugement.
« Nous avons vu que les railleries des philosophes n'ont pu détourner un seul croyant, que les sarcasmes de la presse, les anathèmes de la chaire sont également impuissants à arrêter le progrès, et surtout nous pouvons déjà constater son influence moralisatrice ; le vrai croyant devient toujours plus sage et meilleur (a wiser and a better man), parce qu'il lui est démontré que l'existence de l'homme après la mort est positivement prouvée. Tous ceux qui ont sérieusement, sincèrement porté leurs investigations sur ce sujet en ont reçu les preuves irréfutables. Comment pourrait-il en être autrement ? Voici une intelligence qui nous parle tous les jours, c'est un ami. (En général, les Américains commencent par converser avec leurs parents ou amis.) Il prouve son identité par mille circonstances qui ne peuvent laisser aucun doute, par maints ressouvenirs que lui seul peut connaître. Il nous parle des conséquences de la vie terrestre et nous peint la vie future sous des couleurs si rationnelles, que nous sentons qu'il dit vrai ; tant c'est conforme à l'idée intime que nous avions de la Divinité et des devoirs qu'elle nous impose.
« Nous ne sommes pas séparés par la mort de ceux que nous avons aimés, mais ils sont souvent près de nous, nous aident et nous consolent par l'espoir d'une réunion certaine. Combien de fois l'ai-je entendu pour moi et les autres ! Que de personnes désolées j'ai vu calmées par la douce certitude que l'être chéri « ramené par les liens de l'amour, voltige autour d'elles, murmure à leur oreille, contemple leur âme, converse avec leur esprit ! »
« La mort se trouve ainsi dépouillée du cortège de terreurs mystérieuses et indéfinies dont elle a été entourée par ceux qui attendent plus de la dégradante passion de la peur que du noble sentiment d'amour.
« Remarquons en passant que, quelles que soient les nuances dans l'enseignement de la nouvelle philosophie, tous ses disciples s'entendent sur ce point, que la mort n'est pas un épouvantail, mais un phénomène naturel, le passage à une existence où, libre des mille maux de la vie matérielle, et des entraves qui le confinent à une seule planète, l'Esprit peut parcourir l'immensité des mondes, prendre l'essor vers des régions où la gloire de Dieu est réellement visible.
« Il est également démontré (demonstraded) que nos plus secrètes pensées sont connues des êtres qui, nous ayant aimés, continuent à veiller sur nous. C'est en vain qu'on essaierait de se soustraire à

cette inquisition terrible par sa bienveillance même. Il n'est pas possible, le voulût-ont, d'en douter. J'ai été souvent stupéfait et j'en ai vu frissonner à cette révélation inattendue, mais irrécusable, que les plis les mieux fermés de la conscience peuvent être fouillés par ceux-là même auxquels nous voudrions cacher nos faiblesses.

« N'est-ce pas là un frein salutaire contre les mauvaises pensées, les actes criminels, commis le plus souvent parce que le coupable s'est rassuré par ces mots : On ne le saura pas… Si quelque chose peut confirmer cette vérité si terrifiante pour quelques-uns, c'est le souvenir de ce que chacun éprouve après une bonne action, même lorsqu'elle est restée secrète, - un contentement intime à rien autre comparable. - Ceux-là le savent bien, dont la main gauche ignore ce que donne la main droite. Il est donc rationnel de croire que si nos amis peuvent nous féliciter, ils peuvent aussi nous réprimander ; s'ils voient nos actes méritoires, ils voient aussi nos méfaits.

« A ceci nous n'hésitons pas à attribuer le fait incontestable et incontesté, qu'il n'y a pas un vrai croyant qui ne soit devenu meilleur.

« De notre conduite dépend notre destinée future, non de notre adhésion à telle ou telle secte religieuse, mais de notre soumission à ce grand précepte : Aimer Dieu et le prochain… Nous ne devons pas ajourner notre conversion. Nous devons travailler nous-mêmes à notre salut, non plus tard, mais maintenant ; non demain, mais aujourd'hui.

« Quoi de plus consolant, de plus fortifiant pour l'âme vertueuse, à travers les épreuves et les vicissitudes de cette vie, que la certitude complète que son bonheur futur dépend de ses actions, qu'elle peut diriger.

« D'autre part le vicieux, le méchant, le cruel, l'égoïste, l'égoïste surtout, souffrira par lui et les autres (self and mutual torment) des tourments plus terribles que ceux de l'enfer matériel, tel que l'imagination la plus désordonnée ait jamais pu le peindre. »

Allan Kardec.

Décembre 1861

Avis
MM. les abonnés qui ne voudront pas éprouver de retard dans l'envoi de la Revue spirite pour l'année 1862 (5° année) sont priés de vouloir bien renouveler leur abonnement avant le 31 décembre.
Les abonnés de 1862 pourront se procurer la collection des quatre années précédentes, prises ensemble, au prix de 30 fr. au lieu de 40 ; de sorte qu'avec l'abonnement courant ils ne payeront les cinq années que 40 fr., c'est-à-dire que, pour le même prix, ils auront cinq années au lieu de quatre ; soit une diminution de 20 p. 100. Les années prises isolément sont au prix de 10 fr. chacune, comme par le passé.
Le second tirage des années 1858, 1859 et 1860 étant épuisé, il vient d'en être fait une troisième réimpression.
Nota. Le numéro de janvier 1862 contiendra un article très développé sur l'Interprétation de la doctrine des Anges rebelles, des Anges déchus, du Paradis perdu, et sur l'Origine et la condition morale de l'homme sur la terre.
Nouveaux ouvrages de M. Allan Kardec devant paraître prochainement.
Le Spiritisme à sa plus simple expression ; brochure destinée à populariser les éléments de la doctrine spirite. Elle sera vendue 25 c.
Réfutation des critiques contre le Spiritisme, au point de vue du Matérialisme, de la Science et de la Religion. Cette dernière partie aura tous les développements nécessaires. Elle contiendra la réponse à la brochure de M. le curé Marouzeau.
Plusieurs autres ouvrages, dont un d'une importance à peu près égale, comme volume, au Livre des Esprits, seront publiés dans le courant de 1862.

Organisation du Spiritisme

1. Jusqu'à présent les Spirites, quoique très nombreux, ont été disséminés dans tous les pays, et ce n'est pas là un des caractères les moins saillants de la doctrine ; comme une semence emportée par les vents, elle a pris racine sur tous les points du globe, preuve évidente que sa propagation n'est l'effet ni d'une coterie ni d'une influence locale et personnelle. Les adeptes, d'abord isolés, sont tout surpris aujourd'hui de se trouver en nombre ; et comme la similitude des idées inspire le désir du rapprochement, ils cherchent à se réunir et à fonder des Sociétés ; aussi, de toutes parts, nous demande-t-on des instructions à cet égard, en nous manifestant le désir de s'unir à la Société centrale de Paris. Le moment est donc venu de s'occuper de ce qu'on peut appeler l'organisation du Spiritisme. Le Livre des Médiums (2° édition) contient sur la formation des Sociétés spirites des observations importantes auxquelles nous renvoyons, et que nous prions de méditer avec soin. L'expérience vient chaque jour en confirmer la justesse ; nous les rappellerons succinctement, en y ajoutant des instructions plus circonstanciées.
2. Parlons d'abord des adeptes qui se trouvent encore isolés au milieu d'une population ou hostile, ou ignorante des idées nouvelles. Nous recevons journellement des lettres de personnes qui sont dans ce cas et qui nous demandent ce qu'elles peuvent faire en l'absence de médiums et de copartisans du Spiritisme. Ils sont dans la situation où se trouvaient, il y a un an à peine, les premiers Spirites des centres les plus nombreux aujourd'hui ; peu à peu les adeptes se sont multipliés, et il est telle ville où ils se comptaient naguère par unités clairsemées, et où ils sont maintenait des centaines et des milliers ; il en sera bientôt de même partout : c'est une question de patience. Quant à ce qu'ils ont à faire, c'est fort simple. Ils peuvent d'abord travailler pour leur propre compte, se pénétrer de la doctrine par la lecture et la méditation des ouvrages spéciaux ; plus ils l'approfondiront, plus ils y découvriront de vérités consolantes confirmées par leur raison. Dans leur isolement, ils doivent s'estimer heureux d'avoir été les premiers favorisés. Mais s'ils se bornaient à puiser dans la doctrine une satisfaction personnelle, ce serait une sorte d'égoïsme ; ils ont, en raison de leur position même, une belle et importante mission à remplir : celle de répandre la

lumière autour d'eux. Ceux qui accepteront cette mission sans être arrêtés par les difficultés, en seront largement récompensés par le succès et par la satisfaction d'avoir fait une chose utile. Sans doute ils rencontreront de l'opposition ; ils seront en butte à la raillerie et aux sarcasmes des incrédules, à la malveillance même des gens intéressés à combattre la doctrine ; mais où serait le mérite s'il n'y avait aucun obstacle à vaincre ? A ceux donc qui seraient arrêtés par la crainte puérile du qu'en dira-t-on, nous n'avons rien à dire, aucun conseil à donner ; mais à ceux qui ont le courage de leur opinion, qui sont au-dessus des mesquines considérations mondaines, nous dirons que ce qu'ils ont à faire se borne à parler ouvertement du Spiritisme, sans affectation, comme d'une chose toute simple et toute naturelle, sans la prêcher, et surtout sans chercher ni à forcer les convictions, ni à faire des prosélytes quand même. Le Spiritisme ne doit pas s'imposer ; on vient à lui parce qu'on en a besoin, et parce qu'il donne ce que les autres philosophies ne donnent pas. Il convient même de n'entrer dans aucune explication avec les incrédules obstinés : ce serait leur donner trop d'importance et leur faire croire qu'on tient à eux. Les efforts que l'on fait pour les attirer à soi les éloignent, et, par amour-propre, ils se roidissent dans leur opposition ; c'est pourquoi il est inutile de perdre son temps avec eux ; lorsque le besoin s'en fera sentir, ils y viendront d'eux-mêmes ; en attendant, il faut les laisser tranquilles se complaire dans leur scepticisme, qui, croyez-le bien, leur pèse souvent plus qu'ils ne veulent le faire paraître ; car, ils ont beau dire, l'idée du néant après la mort a quelque chose de plus effrayant, de plus navrant que la mort même.

Mais, à côté des railleurs il se trouvera des gens qui demanderont : « Qu'est-ce que c'est que cela ? » Empressez-vous alors de les satisfaire en proportionnant vos explications à la nature des dispositions que vous trouverez en eux. Lorsqu'on parle du Spiritisme en général, il faut considérer les paroles que l'on prononce comme des graines jetées à la volée : dans le nombre, beaucoup tombent sur des pierres et ne produisent rien ; mais n'y en eût-il qu'une seule qui tombât sur de la terre fertile, estimez-vous heureux ; cultivez-la, et soyez certains que cette plante, fructifiant, aura des rejetons. La difficulté, pour quelques adeptes, est de répondre à certaines objections ; la lecture attentive des ouvrages leur en fournira les moyens ; mais ils pourront surtout s'aider, à cet effet, de la brochure que nous allons publier sous le titre de : Réfutation des critiques contre le Spiritisme au point de vue matérialiste, scientifique et religieux.

3. Parlons maintenant de l'organisation du Spiritisme dans les centres déjà nombreux. L'accroissement incessant des adeptes démontre l'impossibilité matérielle de constituer dans une ville, et surtout dans une ville populeuse, une Société unique. Outre le nombre, il y a la difficulté des distances, qui est un obstacle pour beaucoup. D'un autre côté, il est reconnu que les grandes réunions sont moins favorables aux belles communications, et que les meilleures s'obtiennent dans les petits comités. C'est donc à multiplier les groupes particuliers qu'il faut s'attacher. Or, comme nous l'avons dit, vingt groupes de quinze à vingt personnes obtiendront plus et feront plus pour la propagande qu'une Société unique de quatre cents membres. Les groupes se forment naturellement par affinité de goûts, de sentiments, d'habitudes et de position sociale ; tout le monde s'y connaît, et, comme ce sont des réunions privées, on est libre du nombre et du choix de ceux que l'on y admet.

4. Le système de la multiplication des groupes a encore pour résultat, ainsi que nous l'avons dit en plusieurs occasions, d'empêcher les conflits et les rivalités de suprématie et de présidence. Chaque groupe est naturellement dirigé par le chef de la maison, ou celui qui est désigné à cet effet ; il n'y a pas, à proprement parler, de président officiel, car tout se passe en famille. Le chef de la maison, étant maître chez lui, a toute autorité pour le maintien du bon ordre. Avec une Société proprement dite, il faut un local spécial, un personnel administratif, un budget, en un mot, une complication de rouages que le mauvais vouloir de quelques dissidents malintentionnés pourrait compromettre.

5. A ces considérations, longuement développées dans le Livre des Médiums, nous en ajouterons une qui est prépondérante. Le Spiritisme n'est pas encore vu d'un bon œil par tout le monde. Avant peu on comprendra qu'on a tout intérêt à favoriser une croyance qui rend les hommes meilleurs, et qui est une garantie d'ordre social ; mais jusqu'à ce qu'on soit bien convaincu de son heureuse influence sur l'esprit des masses et de ses effets moralisateurs, les adeptes doivent s'attendre à ce que, soit par ignorance du véritable but de la doctrine, soit dans des vues d'intérêt personnel, on leur suscitera des embarras ; non seulement on les bafouera, mais, quand on verra s'émousser l'arme du

ridicule, on les calomniera. On les accusera de folie, de charlatanisme, d'irréligion, de sorcellerie, afin d'ameuter le fanatisme contre eux. De folie ! Sublime folie que celle qui fait croire à Dieu et à l'avenir de l'âme ; pour ceux qui ne croient à rien, c'est, en effet, de la folie de croire à la communication des morts et des vivants ; folie qui fait le tour du monde et atteint les hommes les plus éminents. De charlatanisme ! Ils ont une réponse péremptoire : le désintéressement, car le charlatanisme n'est jamais désintéressé. D'irréligion ! eux qui, depuis qu'ils sont Spirites, sont plus religieux qu'ils ne l'étaient auparavant. De sorcellerie et de commerce avec le diable ! eux qui nient l'existence du diable, et ne reconnaissent que Dieu comme seul maître tout-puissant, souverainement juste et bon ; singuliers sorciers que ceux qui renieraient leur maître et agiraient au nom de son antagoniste ! En vérité, le diable ne devrait guère être content de ses adeptes. Mais les bonnes raisons sont le moindre souci de ceux qui veulent chercher noise ; quand on veut tuer son chien, on dit qu'il est enragé. Heureusement le moyen âge jette ses dernières et pâles lueurs sur notre siècle ; comme le Spiritisme vient lui donner le coup de grâce, il n'est pas étonnant de le voir tenter un suprême effort ; mais qu'on se rassure, la lutte ne sera pas longue. Cependant, que la certitude de la victoire ne rende pas imprudent, car une imprudence pourrait, sinon compromettre, du moins retarder le succès. Par ces motifs, la constitution de Sociétés nombreuses rencontrerait peut-être des obstacles dans certaines localités, tandis qu'il n'en saurait être de même des réunions de famille.

6. Ajoutons encore une considération. Les Sociétés proprement dites sont sujettes à de nombreuses vicissitudes ; mille causes dépendantes ou non de leur volonté peuvent en amener la dissolution. Supposons donc qu'une Société spirite ait rallié à elle tous les adeptes d'une même ville, et que, par une circonstance quelconque, elle cesse d'exister ; voilà les membres dispersés et désorientés. Maintenant, qu'au lieu de cela il y ait cinquante groupes, s'il en disparaît quelques-uns, il en restera toujours, et d'autres se formeront ; ce sont autant de plantes vivaces qui renaissent quand même. N'ayez dans un champ qu'un seul gros arbre, la foudre peut l'abattre ; ayez-en cent, le même coup ne saurait les atteindre tous, et plus ils seront petits, moins ils seront exposés.

Tout milite donc en faveur du système que nous proposons ; lorsqu'un premier groupe fondé quelque part devient trop nombreux, qu'il fasse comme les abeilles : que des essaims sortis de la ruche mère aillent fonder de nouvelles ruches qui, à leur tour, en formeront d'autres. Ce seront autant de centres d'action rayonnant dans leur cercle respectif, et plus puissants pour la propagande qu'une Société unique.

7. La formation des groupes étant donc admise en principe, plusieurs questions importantes restent à examiner. La première de toutes, c'est l'uniformité dans la doctrine. Cette uniformité ne serait pas mieux garantie par une Société compacte, puisque les dissidents auraient toujours la facilité de se retirer et de faire bande à part. Que la Société soit une ou fractionnée, l'uniformité sera la conséquence naturelle de l'unité de base que les groupes adopteront. Elle sera complète chez tous ceux qui suivront la ligne tracée par le Livre des Esprits et le Livre des Médiums : l'un contenant les principes de la philosophie de la science ; l'autre, les règles de la partie expérimentale et pratique. Ces ouvrages sont écrits avec assez de clarté pour ne pas donner lieu à des interprétations divergentes, condition essentielle de toute nouvelle doctrine.

Jusqu'à présent ces ouvrages servent de régulateur à l'immense majorité des Spirites, et partout ils sont accueillis avec une sympathie non équivoque ; ceux qui ont voulu s'en écarter ont pu reconnaître, à leur isolement et au nombre décroissant de leurs partisans, qu'ils n'avaient pas pour eux l'opinion générale. Cet assentiment donné par le plus grand nombre est d'un grand poids ; c'est un jugement qu'on ne saurait suspecter d'influence personnelle, puisqu'il est spontané et qu'il est prononcé par des milliers de personnes qui nous sont complètement inconnues. Une preuve de cet assentiment, c'est qu'on nous a demandé de les traduire en diverses langues : en espagnol, en anglais, en portugais, en allemand, en italien, en polonais, en russe et même en langue tartare. Nous pouvons donc, sans présomption, en recommander l'étude et la pratique aux diverses réunions spirites, et cela avec d'autant plus de raison, qu'ils sont les seuls, jusqu'à présent, où la science soit traitée d'une manière complète ; tous ceux qui ont été publiés sur la matière n'ont touché que quelques points isolés de la question. Au reste, nous n'avons nullement la prétention d'imposer nos

idées ; nous les émettons, comme c'est notre droit ; ceux à qui elles conviennent les adoptent ; les autres les rejettent, comme c'est aussi leur droit ; les instructions que nous donnons sont donc naturellement pour ceux qui marchent avec nous, pour ceux qui nous honorent du titre de leur chef spirite, et nous ne prétendons en aucune façon réglementer ceux qui veulent suivre une autre voie. Nous livrons la doctrine que nous professons à l'appréciation générale ; or, nous avons rencontré assez d'adhérents pour nous donner confiance, et nous consoler de quelques dissidences isolées. L'avenir, d'ailleurs, sera le juge en dernier ressort ; avec les hommes actuels disparaîtront, par la force des choses, les susceptibilités d'amour-propre froissé, les causes de jalousie, d'ambition, d'espérances matérielles déçues ; ne voyant plus les personnes, on ne verra que la doctrine, et le jugement sera plus impartial. Quelles sont les idées nouvelles qui, à leur apparition, n'ont eu leurs contradicteurs plus ou moins intéressés ? Quels sont les propagateurs de ces idées qui n'ont été en butte aux traits de l'envie, surtout si le succès couronne leurs efforts ? Mais revenons à notre sujet.

8. Le second point est la constitution des groupes. Une des premières conditions, c'est l'homogénéité, sans laquelle il ne saurait y avoir communion de pensées. Une réunion ne peut être ni stable ni sérieuse, s'il n'y a pas sympathie entre ceux qui la composent ; et il ne peut y avoir sympathie entre gens qui ont des idées divergentes et qui se font une opposition sourde si elle n'est ouverte. Loin de nous de dire par là qu'il faille étouffer la discussion, puisque, au contraire, nous recommandons l'examen scrupuleux de toutes les communications et de tous les phénomènes ; il est donc bien entendu que chacun peut et doit émettre son opinion ; mais il y a des gens qui discutent pour imposer la leur et non pour s'éclairer. C'est contre l'esprit d'opposition systématique que nous nous élevons ; contre les idées préconçues qui ne cèdent, même pas devant l'évidence. De telles gens sont incontestablement une cause de trouble qu'il faut éviter. Les réunions spirites sont, à cet égard, dans des conditions exceptionnelles ; ce qu'elles requièrent par-dessus tout, c'est le recueillement ; or, comment être recueilli si l'on est à chaque instant distrait par une polémique acrimonieuse ; s'il règne entre les assistants un sentiment d'aigreur, et quand on sent autour de soi des êtres que l'on sait hostiles, sur la figure desquels on lit le sarcasme et le dédain pour tout ce qui n'abonde pas dans leur sens ?

9. Nous avons tracé dans le Livre des Médiums (n° 28) le caractère des principales variétés de Spirites ; cette distinction étant importante pour le sujet qui nous occupe, nous croyons devoir la rappeler.

On peut mettre en première ligne ceux qui croient purement et simplement aux manifestations. Le Spiritisme n'est pour eux qu'une science d'observation, une série de faits plus ou moins curieux ; la philosophie et la morale sont des accessoires dont ils se préoccupent peu, ou dont ils ne soupçonnent pas la portée. Nous les appelons Spirites expérimentateurs.

Viennent ensuite ceux qui voient dans le Spiritisme autre chose que des faits ; ils en comprennent la portée philosophique ; ils admirent la morale qui en découle, mais ils ne la pratiquent pas ; ils s'extasient devant de belles communications, comme devant un éloquent sermon qu'on écoute sans en profiter. Son influence sur leur caractère est insignifiante ou nulle ; ils ne changent rien à leurs habitudes et ne se priveraient pas d'une seule jouissance : l'avare est toujours ladre, l'orgueilleux, toujours plein de lui-même, l'envieux et le jaloux toujours hostiles ; pour eux la charité chrétienne n'est qu'une belle maxime, et les biens de ce monde l'emportent dans leur estime sur ceux de l'avenir ; ce sont les spirites imparfaits.

A côté de ceux-là il en est d'autres, plus nombreux qu'on ne croit, qui ne se bornent pas à admirer la morale spirite, mais qui la pratiquent et en acceptent pour eux-mêmes toutes les conséquences. Convaincus que l'existence terrestre est une épreuve passagère, ils tâchent de mettre à profit ces courts instants pour marcher dans la voie du progrès, en s'efforçant de faire le bien et de réprimer leurs penchants mauvais ; leurs relations sont toujours sûres, car leur conviction les éloigne de toute pensée du mal. La charité est en toutes choses la règle de leur conduite ; ce sont les vrais spirites, ou mieux les Spirites chrétiens.

10. Si l'on a bien compris ce qui précède, on comprendra aussi qu'un groupe exclusivement formé des éléments de cette dernière classe serait dans les meilleures conditions, car c'est entre gens pratiquant la loi d'amour et de charité qu'un lien fraternel sérieux peut seul s'établir. Entre hommes

pour qui la morale n'est qu'une théorie, l'union ne saurait être durable ; comme ils n'imposent aucun frein à leur orgueil, à leur ambition, à leur vanité, à leur égoïsme, ils n'en imposeront pas davantage à leurs paroles ; ils voudront primer quand ils devraient s'abaisser ; ils s'irriteront des contradictions et ne se feront aucun scrupule de semer le trouble et la discorde. Entre vrais Spirites, au contraire, il règne un sentiment de confiance et de bienveillance réciproque ; on se sent à son aise dans ce milieu sympathique, tandis qu'il y a contrainte et anxiété dans un milieu mélangé.

11. Ceci est dans la nature des choses, et nous n'inventons rien sous ce rapport. S'ensuit-il que, dans la formation des groupes, il faille exiger la perfection ? Ce serait tout simplement absurde, parce que ce serait vouloir l'impossible, et qu'à ce compte nul ne pourrait prétendre en faire partie. Le Spiritisme, ayant pour but l'amélioration des hommes, ne vient point chercher ceux qui sont parfaits, mais ceux qui s'efforcent de le devenir en mettant en pratique l'enseignement des Esprits. Le vrai Spirite n'est pas celui qui est arrivé au but, mais celui qui veut sérieusement l'atteindre. Quels que soient donc ses antécédents, il est bon Spirite dès lors qu'il reconnaît ses imperfections et qu'il est sincère et persévérant dans son désir de s'amender. Le Spiritisme est pour lui une véritable régénération, car il rompt avec son passé ; indulgent pour les autres, comme il voudrait qu'on le fût pour lui, il ne sortira de sa bouche aucune parole malveillante ni blessante pour personne. Celui qui, dans une réunion, s'écarterait des convenances prouverait non seulement un défaut de savoir-vivre et d'urbanité, mais un manque de charité ; celui qui se froisserait de la contradiction et prétendrait imposer sa personne ou ses idées, ferait preuve d'orgueil ; or, ni l'un ni l'autre ne seraient dans la voie du vrai Spiritisme, c'est-à-dire du Spiritisme chrétien. Celui qui croit avoir une opinion plus juste que les autres la fera bien mieux accepter par la douceur et la persuasion ; l'aigreur serait de sa part un très mauvais calcul.

12. La simple logique démontre donc à quiconque connaît les lois du Spiritisme quels sont les meilleurs éléments pour la composition des groupes vraiment sérieux, et nous n'hésitons pas à dire que ce sont ceux qui ont la plus grande influence sur la propagation de la doctrine ; par la considération qu'ils commandent, par l'exemple qu'ils donnent de ses conséquences morales, ils en prouvent la gravité et imposent silence à la raillerie, qui, lorsqu'elle s'attaque au bien, est plus que ridicule, car elle est odieuse ; mais que voulez-vous que pense un critique incrédule quand il assiste à des expériences dont les assistants sont les premiers à se faire un jeu ? Il en sort un peu plus incrédule qu'en y entrant.

13. Nous venons d'indiquer la meilleure composition des groupes ; mais la perfection n'est pas plus possible dans les ensembles que dans les individus ; nous indiquons le but, et nous disons que plus on en approchera, plus les résultats seront satisfaisants. On est quelquefois dominé par les circonstances, mais c'est à éluder les obstacles qu'il faut apporter tous ses soins. Malheureusement, quand un groupe se crée, on est assez peu rigoureux sur le choix, parce qu'on veut avant tout former un noyau ; il suffit, la plupart du temps, pour y être admis, d'un simple désir, ou d'une adhésion quelconque aux idées les plus générales du Spiritisme ; plus tard, on s'aperçoit qu'on a été trop facile.

14. Dans un groupe, il y a toujours l'élément stable et l'élément flottant. Le premier se compose des personnes assidues qui en forment la base ; le second, de celles qui n'y sont admises que temporairement et accidentellement. C'est à la composition de l'élément stable qu'il est essentiel d'apporter une attention scrupuleuse, et, dans ce cas, il ne faut pas hésiter à sacrifier la quantité à la qualité, car c'est lui qui donne l'impulsion et sert de régulateur ; l'élément flottant est moins important, parce qu'on est toujours libre de le modifier à son gré. Il ne faut pas perdre de vue que les réunions spirites, comme du reste toutes les réunions en général, puisent les sources de leur vitalité dans la base sur laquelle elles sont assises ; tout dépend, sous ce rapport, du point de départ. Celui qui a l'intention d'organiser un groupe dans de bonnes conditions doit avant tout s'assurer du concours de quelques adeptes sincères, prenant la doctrine au sérieux, et dont le caractère conciliant et bienveillant lui soit connu. Ce noyau étant formé, ne fût-il que de trois ou quatre personnes, on établira des règles précises, soit pour les admissions, soit pour la tenue des séances et l'ordre des travaux, règles auxquelles les nouveaux arrivants seront tenus de se conformer. Ces règles peuvent subir des modifications selon les circonstances ; mais il en est quelques-unes d'essentielles.

15. L'unité de principe étant un des points importants, cette unité ne peut exister chez ceux qui, n'ayant pas étudié, ne peuvent s'être formé une opinion. La première condition à imposer, si l'on ne veut être à chaque instant distrait par des objections ou par des questions oiseuses, c'est donc l'étude préalable. La seconde est une profession de foi catégorique, et une adhésion formelle à la doctrine du Livre des Esprits, et telles autres conditions spéciales qu'on jugera à propos. Ceci est pour les membres titulaires et dirigeants ; pour les auditeurs, qui viennent généralement pour acquérir un surcroît de connaissances et de conviction, on peut être moins rigoureux ; toutefois, comme il en est qui pourraient causer du trouble par des observations déplacées, il est important de s'assurer de leurs dispositions ; il faut surtout, et sans exception, écarter les curieux et quiconque ne serait attiré que par un motif frivole.
16. L'ordre et la régularité des travaux sont des choses également essentielles. Nous regardons comme éminemment utile d'ouvrir chaque séance par la lecture de quelques passages du Livre des Médiums et du Livre des Esprits ; par ce moyen, on aura toujours présents à la mémoire les principes de la science et les moyens d'éviter les écueils que l'on rencontre à chaque pas dans la pratique. L'attention se fixera ainsi sur une foule de points qui échappent souvent dans une lecture particulière, et pourront donner lieu à des commentaires et à des discussions instructives auxquelles les Esprits eux-mêmes pourront prendre part.
Il n'est pas moins nécessaire de recueillir et de mettre au net toutes les communications obtenues, par ordre de dates, avec indication du médium qui a servi d'intermédiaire. Cette dernière mention est utile pour l'étude du genre de faculté de chacun. Mais il arrive souvent qu'on perd de vue ces communications, qui deviennent ainsi des lettres mortes ; cela décourage les Esprits qui les avaient données en vue de l'instruction des assistants. Il est donc essentiel de faire un recueil spécial des plus instructives, et d'en faire de temps en temps une nouvelle lecture. Ces communications sont souvent d'un intérêt général, et ne sont pas données par les Esprits pour l'instruction de quelques-uns seulement, et pour être enfouies dans des archives. Il est donc utile qu'elles soient portées à la connaissance de tous par la publicité. Nous examinerons cette question dons un article de notre prochain numéro, en indiquant le mode le plus simple, le plus économique et en même temps le plus propre à atteindre le but.
17. Comme on le voit, nos instructions s'adressent exclusivement aux groupes formés d'éléments sérieux et homogènes ; à ceux qui veulent suivre la route du Spiritisme moral en vue du progrès de chacun, but essentiel et unique de la doctrine ; à ceux enfin qui veulent bien nous accepter pour guide et tenir compte des conseils de notre expérience. Il est incontestable qu'un groupe formé dans les conditions que nous avons indiquées fonctionnera avec régularité, sans entraves, et d'une manière fructueuse. Ce qu'un groupe peut faire, d'autres peuvent le faire de même. Supposons donc, dans une ville, un nombre quelconque de groupes constitués sur les mêmes bases, il y aura nécessairement entre eux unité de principes, puisqu'ils suivent le même drapeau ; union sympathique, puisqu'ils ont pour maxime amour et charité ; ce sont, en un mot, les membres d'une même famille, entre lesquels il ne saurait y avoir ni concurrence, ni rivalité d'amour-propre, s'ils sont tous animés des mêmes sentiments pour le bien.
18. Il serait utile cependant qu'il y eût entre eux un point de ralliement, un centre d'action. Selon les circonstances et les localités, les divers groupes, mettant de côté toute question personnelle, pourraient désigner à cet effet celui qui, par sa position et son importance relative, serait le plus apte à donner au Spiritisme une impulsion salutaire. Au besoin, et s'il est nécessaire de ménager des susceptibilités, un groupe central, formé des délégués de tous les groupes, prendrait le nom de groupe directeur. Dans l'impossibilité pour nous de correspondre avec tous, c'est celui-ci avec lequel nous aurions des rapports plus directs. Nous pourrons également, dans certains cas, désigner une personne chargée plus spécialement de nous représenter.
Sans préjudice des relations qui s'établiront par la force des choses entre les groupes d'une même ville marchant dans une voie identique, une assemblée générale annuelle pourrait réunir les Spirites des divers groupes dans une fête de famille, qui serait en même temps la fête du Spiritisme. Des discours y seraient prononcés, et il y serait donné lecture des communications les plus remarquables ou appropriées à la circonstance.

Ce qui est possible entre les groupes d'une même ville l'est également entre les groupes directeurs de différentes villes, dès lors qu'il y a entre eux communauté de vues et de sentiments ; c'est-à-dire qu'ils peuvent établir des rapports réciproques. Nous en indiquerons les moyens en parlant du mode de publicité.

19. Tout cela, comme on le voit, est d'une exécution très simple, et sans rouages compliqués ; mais tout dépend du point de départ, c'est-à-dire de la composition des groupes primitifs. S'ils sont formés de bons éléments, ce seront autant de bonnes racines qui donneront de bons rejetons. Si, au contraire, ils sont formés d'éléments hétérogènes et antipathiques, de Spirites douteux, s'occupant plus de la forme que du fond, considérant la morale comme la partie accessoire et secondaire, il faut s'attendre à des polémiques irritantes et sans issue, à des prétentions personnelles, à des froissements de susceptibilités, et, par suite, à des conflits précurseurs de la désorganisation. Entre vrais Spirites tels que nous les avons définis, voyant le but essentiel du Spiritisme dans la morale qui est la même pour tous, il y aura toujours abnégation de la personnalité, condescendance et bienveillance, et, par suite, sûreté et stabilité dans les rapports. Voilà pourquoi nous avons tant insisté sur les qualités fondamentales.

20. On dira peut-être que ces restrictions sévères sont un obstacle à la propagation ; c'est une erreur. Ne croyez pas qu'en ouvrant vos portes au premier venu vous fassiez plus de prosélytes ; l'expérience est là pour prouver le contraire ; vous seriez assaillis par la foule des curieux et des indifférents, qui y viendraient comme à un spectacle ; or, les curieux et les indifférents sont des embarras et non des auxiliaires. Quant aux incrédules par système ou par orgueil, quoi que vous leur montriez, ils n'en traiteront pas moins ce qu'ils verront de jonglerie, parce qu'ils ne le comprendront pas, et ne veulent pas se donner la peine de comprendre. Nous l'avons dit, et nous ne saurions trop le répéter, la véritable propagation, celle qui est utile et fructueuse, se fait par l'ascendant moral des réunions sérieuses ; s'il n'y en avait jamais eu que de semblables, les Spirites seraient encore plus nombreux qu'ils ne le sont, car, il faut bien le dire, beaucoup ont été détournés de la doctrine parce qu'ils n'ont assisté qu'à des réunions futiles, sans ordre et sans gravité. Soyez donc sérieux dans toute l'acception du mot, et les gens sérieux viendront à vous : ce sont les meilleurs propagateurs, parce qu'ils parlent de conviction et qu'ils prêchent d'exemple autant que de paroles.

21. Du caractère essentiellement sérieux des réunions, il ne faut pas inférer qu'on doive systématiquement proscrire les manifestations physiques. Ainsi que nous l'avons dit dans le Livre des Médiums (n° 326), elles son d'une utilité incontestable au point de vue de l'étude des phénomènes et pour la conviction de certaines personnes ; mais pour en profiter à ce double point de vue, il faut en exclure toute pensée frivole. Une réunion qui posséderait un bon médium à effets physiques, et qui s'occuperait de ce genre de manifestations avec ordre, méthode et gravité, dont la condition morale offrirait toute garantie contre le charlatanisme et la supercherie, non seulement pourrait obtenir des choses remarquables au point de vue phénoménal, mais produirait beaucoup de bien. Nous engageons donc fortement à ne point négliger ce genre d'expérimentation, si l'on a à sa disposition des médiums appropriés à la chose, et à organiser à cet effet des séances spéciales, indépendantes de celles où l'on s'occupe des communications morales et philosophiques. Les médiums puissants de cette catégorie sont rares ; mais il est des phénomènes qui, quoique plus vulgaires, n'en sont pas moins très intéressants et très concluants, parce qu'ils prouvent d'une manière évidente l'indépendance du médium ; de ce nombre sont les communications par la typtologie alphabétique, qui donnent souvent les résultats les plus inattendus. La théorie de ces phénomènes est nécessaire pour pouvoir se rendre compte de la manière dont ils s'opèrent, car il est rare qu'ils amènent une conviction profonde chez ceux qui ne les comprennent pas ; elle a, de plus, l'avantage de faire connaître les conditions normales dans lesquelles ils peuvent se produire, et, par conséquent, d'éviter des tentatives inutiles, et de faire découvrir la fraude si elle se glissait quelque part.

On a cru à tort que nous étions systématiquement opposé aux manifestations physiques ; nous préconisons et nous préconiserons toujours les communications intelligentes, celles surtout qui ont une portée morale et philosophique, parce que seules elles tendent au but essentiel et définitif du Spiritisme ; quant aux autres, nous n'en avons jamais contesté l'utilité, mais nous nous sommes

élevé contre l'abus déplorable qu'on en a fait et qu'on peut en faire, contre l'exploitation qu'en a faite le charlatanisme, contre les mauvaises conditions dans lesquelles on opère le plus souvent, et qui prêtent au ridicule ; nous avons dit et nous répétons que les manifestations physiques sont le début de la science, et qu'on n'avance pas en restant à l'a b c ; que si le Spiritisme n'était pas sorti des tables tournantes, il n'aurait pas grandi comme il l'a fait, et qu'on n'en parlerait peut-être plus aujourd'hui ; voilà pourquoi nous nous sommes efforcé de le faire entrer dans la voie philosophique, certain qu'alors, s'adressant plus à l'intelligence qu'aux yeux, il toucherait le cœur, et ne serait pas une affaire de mode ; c'est à cette seule condition qu'il pouvait faire le tour du monde et s'implanter comme doctrine ; or, le résultat a de beaucoup dépassé notre attente. Nous n'attachons aux manifestations physiques qu'une importance relative et non absolue ; c'est là notre tort aux yeux de certaines personnes qui en font leur occupation exclusive, et ne voient rien au-delà. Si nous ne nous en occupons pas personnellement, c'est qu'elles ne nous apprendraient rien de nouveau, et que nous avons des choses plus essentielles à faire ; loin de blâmer ceux qui s'en occupent, nous les y encourageons, au contraire, s'ils le font dans des conditions réellement profitables ; toutes les fois donc que nous connaîtrons des réunions de ce genre méritant toute confiance, nous serons les premiers à les recommander à l'attention des nouveaux adeptes. Telle est, sur cette question, notre profession de foi catégorique.

22. Nous avons dit en commençant que plusieurs réunions spirites ont demandé à s'unir à la Société de Paris ; on s'est même servi du mot affilier ; une explication à ce sujet est nécessaire.

La Société de Paris est la première qui ait été régulièrement et légalement constituée ; par sa position et la nature de ses travaux, elle a eu une grande part dans le développement du Spiritisme, et justifie, à notre avis, le titre de Société initiatrice que certains Esprits lui ont donné. Son influence morale s'est fait sentir au loin, et, bien qu'elle se soit restreinte, numériquement parlant, elle a la conscience d'avoir plus fait pour la propagande que si elle eût ouvert ses portes au public. Elle s'est formée dans l'unique but d'étudier et d'approfondir la science spirite ; elle n'a besoin pour cela ni d'un auditoire nombreux, ni de beaucoup de membres, sachant très bien que la véritable propagande se fait par l'influence des principes. Comme elle n'est mue par aucune vue d'intérêt matériel, un excédant numérique lui serait plus nuisible qu'utile ; aussi verra-t-elle avec plaisir se multiplier autour d'elle les réunions particulières formées dans de bonnes conditions, et avec lesquelles elle pourrait établir des rapports de confraternité. Elle ne serait ni conséquente avec ses principes, ni à la hauteur de sa mission, si elle pouvait en concevoir l'ombre de jalousie ; ceux qui l'en croiraient capable ne la connaissent pas.

Ces observations suffisent pour montrer que la Société de Paris ne saurait avoir la prétention d'absorber les autres Sociétés qui pourraient se former à Paris ou ailleurs sur les mêmes errements ; le mot affiliation serait donc impropre, car il supposerait de sa part une sorte de suprématie matérielle à laquelle elle n'aspire nullement, et qui aurait même des inconvénients. Comme Société initiatrice et centrale, elle peut établir avec les autres groupes ou Sociétés des rapports purement scientifiques, mais là se borne son rôle ; elle n'exerce aucun contrôle sur ces Sociétés, qui ne relèvent d'elle en aucune façon, et restent entièrement libres de se constituer comme elles l'entendent, sans avoir à en rendre compte à personne, et sans que la Société de Paris ait à s'immiscer en quoi que ce soit dans leurs affaires. Les Sociétés étrangères peuvent donc se former sur les mêmes bases, déclarer qu'elles adoptent les mêmes principes, sans en relever autrement que par la concentration des études, les conseils qu'elles peuvent lui demander, et que celle-ci se fera toujours un plaisir de leur donner.

La Société de Paris, d'ailleurs, ne se flatte pas d'être plus que les autres à l'abri des vicissitudes. Si elle les tenait pour ainsi dire dans ses mains, et que, par une cause quelconque, elle cessât d'exister, le point d'appui manquant, il en résulterait une perturbation. Les groupes ou Sociétés doivent chercher un point d'appui plus solide que dans une institution humaine nécessairement fragile ; elles doivent puiser leur vitalité dans les principes de la doctrine, qui sont les mêmes pour toutes et qui survivent à toutes, que ces principes soient ou non représentés par une Société constituée.

23. Le rôle de la Société de Paris étant clairement défini pour éviter toute équivoque et toute fausse interprétation, les rapports qu'elle établira avec les Sociétés étrangères sont extrêmement simplifiés ;

ils se bornent à des relations morales, scientifiques et de mutuelle bienveillance, sans aucune sujétion ; elles se transmettront réciproquement le résultat de leurs observations soit par la voie des publications, soit par la correspondance. Pour que la Société de Paris puisse établir ces relations, il faut nécessairement qu'elle soit fixée sur celles des Sociétés étrangères qui entendent marcher dans la même voie et adopter le même drapeau ; elle les inscrira sur la liste de ses correspondants. S'il y a plusieurs groupes dans une ville, ils seront représentés par le groupe central dont nous avons parlé au paragraphe 18.

24. Nous indiquerons dès à présent quelques travaux auxquels les diverses Sociétés pourront concourir d'une manière fructueuse ; par la suite nous en indiquerons d'autres.

On sait que les Esprits, n'ayant pas tous la souveraine science, peuvent envisager certains principes à leur point de vue personnel, et, par conséquent, n'être pas toujours d'accord. Le meilleur critérium de la vérité est naturellement dans la concordance des principes enseignés sur divers points par des Esprits différents et par l'entremise de médiums étrangers les uns aux autres. C'est ainsi qu'a été composé le Livre des Esprits ; mais il reste encore beaucoup de questions importantes qu'on peut résoudre de cette manière, et dont la solution aura d'autant plus d'autorité qu'elle aura obtenu une plus grande majorité. La Société de Paris pourra donc, à l'occasion, adresser des questions de cette nature à tous les groupes correspondants, qui en demanderont la solution par leurs médiums à leurs guides spirituels.

Un autre travail consiste dans des recherches bibliographiques. Il existe un très grand nombre d'ouvrages anciens et modernes où se trouvent des témoignages plus ou moins directs en faveur des idées spirites. Un recueil de ces témoignages serait très précieux, mais il est presque impossible qu'il soit fait par une seule personne. Il devient facile, au contraire, si chacun veut bien en puiser quelques éléments dans ses lectures ou dans ses études et les transmettre à la Société de Paris, qui les coordonnera.

25. Telle est, dans l'état actuel des choses, la seule organisation possible du Spiritisme ; plus tard, les circonstances pourront la modifier, mais il ne faut rien faire d'inopportun ; c'est déjà beaucoup qu'en si peu de temps les adeptes soient assez multipliés pour amener ce résultat. Il y a dans cette simple disposition un cadre qui peut s'étendre à l'infini, par la simplicité même des rouages ; ne cherchons donc pas à les compliquer, de peur de rencontrer des obstacles. Ceux qui veulent bien nous accorder quelque confiance peuvent être assurés que nous ne les laisserons pas en arrière, et que chaque chose viendra en son temps. C'est à eux seuls, comme nous l'avons dit, que nous nous adressons dans ces instructions, n'ayant pas la prétention de nous imposer à ceux qui ne marchent pas avec nous.

On a dit, par dénigrement, que nous voulions faire école dans le Spiritisme ; et pourquoi n'aurions-nous pas ce droit ? M. de Mirvil n'a-t-il pas tenté de former l'école démoniaque ? Pourquoi serions-nous obligé de suivre à la remorque tel ou tel ? N'avons-nous pas le droit d'avoir une opinion, de la formuler, de la publier, de la proclamer ? Si elle rencontre de si nombreux adhérents, c'est qu'apparemment on ne la trouve pas dénuée de tout sens commun ; mais c'est là notre tort aux yeux de certaines gens qui ne nous pardonnent pas d'avoir été plus vite qu'eux et surtout d'avoir réussi. Que ce soit donc une école, puisqu'ils le veulent ainsi ; nous nous faisons gloire d'inscrire sur le frontispice : École du Spiritisme moral, philosophique et chrétien ; et nous y convions tous ceux qui prennent pour devise : amour et charité. A ceux qui se rallient à ce drapeau, toutes nos sympathies sont acquises, et notre concours ne fera jamais défaut.

Allan Kardec.

Nécrologie

Mort de M. Jobard, de Bruxelles

Le Spiritisme vient de perdre un de ses adeptes les plus fervents et les plus éclairés. M. Jobard, directeur du musée royal de l'Industrie de Bruxelles, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Académie de Dijon et de la Société d'encouragement de Paris, est mort à Bruxelles, d'une attaque d'apoplexie, le 27 octobre 1861, à l'âge de soixante-neuf ans ; il était né à Baissey (Haute-Marne), le

14 mai 1792. Il avait été successivement ingénieur du cadastre, fondateur du premier établissement de lithographie en Belgique, directeur de l'Industriel et du Courrier belge, rédacteur du Bulletin de l'Industrie belge, de la Presse, et, en dernier lieu, du Progrès international. La Société parisienne des Études spirites lui avait conféré le titre de président honoraire. Voici l'appréciation qu'en a donnée le Siècle :

« Esprit original, fécond, prompt au paradoxe et au système, M. Jobard a rendu de réels services à la technologie industrielle, et à la cause, si longtemps délaissée, de la propriété intellectuelle, dont il a été le défenseur opiniâtre et peut-être excessif ; ses théories sur ce sujet ont été formulées dans son Maunotopole ; 1844. On doit à ce polygraphe infatigable une foule d'écrits et de brochures sur tous les sujets possibles, depuis le psychisme oriental jusqu'à l'utilité des sots dans l'ordre social. Il laisse encore des contes et des fables piquantes. Parmi ses nombreuses inventions, figure l'ingénieuse et économique lampe pour un, qui a figuré à l'exposition universelle de Paris en 1855. »

Aucun journal, à notre connaissance du moins, n'a parlé de ce qui avait été un des caractères saillants des dernières années de sa vie : son adhésion complète à la doctrine spirite, dont il avait embrassé la cause avec ardeur ; c'est qu'il en coûte aux adversaires du Spiritisme d'avouer que des hommes de génie, et qu'on ne peut taxer de folie sans faire douter de sa propre raison, adoptent ces idées nouvelles. C'est, en effet, pour eux un des points les plus embarrassants et dont ils n'ont jamais pu donner d'explication satisfaisante, que la propagation de ces idées se soit faite d'abord et de préférence dans la classe la plus éclairée de la société ; aussi se retranchent-ils derrière cet axiome banal, que le génie est cousin germain de la folie ; quelques-uns même affirment de bonne foi et sans rire que Socrate, Platon et tous les philosophes et savants qui ont professé des idées semblables n'étaient que des fous ; Socrate surtout, avec son démon familier ; peut-on, en effet, avoir le sens commun et croire qu'on a un Esprit à ses ordres ? M. Jobard ne pouvait donc trouver grâce devant cet aréopage qui s'érige en juge suprême de la raison humaine dont il se pose comme le type et l'étalon métrique. C'est, nous a-t-on dit, pour ménager la réputation de M. Jobard, et par respect pour sa mémoire, qu'ils ont passé sous silence ce travers de son esprit.

L'entêtement dans les idées fausses n'a jamais été regardé comme une preuve de bon sens ; c'est, de plus, de la petitesse quand il est le fait de l'orgueil, ce qui est le cas le plus ordinaire. M. Jobard a prouvé qu'il était à la fois homme de sens et d'esprit, en abjurant sans hésiter ses premières théories sur le Spiritisme, quand il lui fut démontré qu'il n'était pas dans le vrai.

On sait que, dans les premiers temps, avant que l'expérience n'eût élucidé la question, divers systèmes surgirent, et que chacun expliqua ces nouveaux phénomènes à sa manière. M. Jobard était partisan du système de l'âme collective. Selon ce système, « l'âme seule du médium se manifeste, mais elle s'identifie avec celle de plusieurs autres vivants, présents ou absents, de manière à former un tout collectif réunissant les aptitudes, l'intelligence et les connaissances de chacun. » De tous les systèmes créés à cette époque, combien sont restés debout aujourd'hui ? Nous ne savons si celui-ci compte encore quelques partisans, mais ce qui est positif, c'est que M. Jobard, qui l'avait préconisé et amplifié, fut un des premiers à l'abandonner quand parut le Livre des Esprits, à la doctrine duquel il se rallia franchement, ainsi que l'attestent les diverses lettres que nous avons publiées de lui.

La doctrine de la réincarnation surtout l'avait frappé comme un trait de lumière. « Si j'ai tant pataugé, nous disait-il un jour, dans le dédale des systèmes philosophiques, c'est qu'il me manquait une boussole ; je ne trouvais que des chemins sans issue et qui ne me menaient à rien ; aucun ne me donnait une solution concluante des problèmes les plus importants ; j'avais beau me creuser la tête, je sentais qu'il me manquait une clef pour arriver à la vérité. Eh bien ! cette clef est dans la réincarnation, qui explique tout d'une manière si logique, si conforme à la justice de Dieu, qu'on se dit naturellement : « Oui, il faut qu'il en soit ainsi. »

Depuis sa mort, M. Jobard a fait aussi bon marché de certaines théories scientifiques qu'il avait soutenues de son vivant. Nous en parlerons dans notre prochain numéro, dans lequel nous publierons les entretiens que nous avons eus avec lui. Disons, en attendant, qu'il s'est montré très promptement dégagé, et que le trouble a duré fort peu de temps. Comme tous les Spirites qui l'ont précédé, il confirme de tous points ce qui nous a été dit du monde des Esprits, dans lequel il se trouve beaucoup mieux que sur terre, où il laisse néanmoins des regrets sincères chez tous ceux qui

ont été à même d'apprécier son éminent savoir, sa bienveillance et son affabilité. Ce n'était point un de ces savants jaloux qui barrent le chemin aux nouveaux venus dont le mérite leur porte ombrage ; tous ceux, au contraire, auxquels il a tendu la main et frayé la route auraient suffi pour lui former un beau cortège. En résumé, M. Jobard était un homme de progrès, travailleur infatigable et partisan de toutes les idées grandes, généreuses et propres à faire avancer l'humanité. Si sa perte est regrettable pour le Spiritisme, elle ne l'est pas moins pour les arts et l'industrie, qui inscriront son nom dans leurs annales.

Autodafé de Barcelone

Voir le numéro de novembre 1861.

Les journaux espagnols n'ont pas été aussi sobres de réflexions sur cet évènement que les journaux français. Quelle que soit l'opinion que l'on professe à l'endroit des idées spirites, il y a dans le fait en lui-même quelque chose de si étrange pour le temps où nous vivons, qu'il excite plus de pitié que de colère contre des gens qui semblent avoir dormi depuis plusieurs siècles, et se réveiller sans avoir conscience du chemin que l'humanité a parcouru, se croyant encore au point départ.

Voici un extrait de l'article publié à ce sujet par Las Novedades, un des grands journaux de Madrid :

« L'autodafé célébré il y a quelques mois à la Corogne, où on brûla un grand nombre de livres à la porte d'une église, avait produit dans notre esprit et dans celui de tous les hommes à idées libérales une bien triste impression. Mais c'est avec une indignation bien plus grande encore qu'a été reçue dans toute l'Espagne la nouvelle du second autodafé célébré à Barcelone, dans cette capitale civilisée de la Catalogne, au milieu d'une population essentiellement libérale, à laquelle sans doute on a fait cette insulte barbare parce qu'on reconnaît en elle de grandes qualités. »

Après avoir rendu compte des faits d'après le journal de Barcelone, il ajoute :

« Voilà le répugnant spectacle qu'ont autorisé les hommes de l'union libérale en plein dix-neuvième siècle : un bûcher à la Corogne, un autre à Barcelone, et bien d'autres encore qui ne feront point défaut en d'autres lieux. C'est ce qui devait arriver, parce que c'est une conséquence immédiate de l'esprit général qui domine l'état de choses actuel, et qui se reflète en toute chose. Réaction à l'intérieur touchant les projets de lois qu'on présente ; réaction à l'extérieur appuyant tous les gouvernements réactionnaires de l'Italie avant et après leur chute, combattant les idées libérales dans toutes les occasions, cherchant l'appui de la réaction de tous côté, et l'obtenant au prix des plus maladroites concessions. »

Suivent de longues considérations touchant les symptômes et les conséquences de cet acte, mais qui, par leur caractère essentiellement politique, ne sont pas du ressort de notre journal.

Le Diaro de Barcelone, journal ultramontain, est le premier qui ait annoncé l'autodafé, en disant que : « Les titres des livres brûlés suffisaient pour justifier leur condamnation ; que c'est le droit et le devoir de l'Église de faire respecter son autorité d'autant plus qu'on donne plus de latitude à la liberté de la presse, principalement dans les pays qui jouissent (gozan) de la terrible plaie de la liberté des cultes. »

La Corona, journal de Barcelone, fait à ce sujet les réflexions suivantes :

« Nous espérions que notre collègue (le Diaro), qui avait donné la nouvelle, aurait la bonté de satisfaire la curiosité du public sérieusement alarmé d'un acte semblable, incroyable au temps où nous vivons ; mais c'est en vain que nous avons attendu ses explications. Depuis lors nous avons été assaillis de questions sur cet événement, et nous devons à la vérité de dire que les amis du gouvernement en éprouvent plus de peine que ceux qui lui font de l'opposition.

« Dans le but de satisfaire la curiosité si vivement excitée, nous nous sommes mis en quête de la vérité, et nous avons le regret de dire que le fait est exact, et qu'en effet l'autodafé a été célébré dans les circonstances suivantes :

(Suit le récit que nous avons donné dans notre dernier numéro.)

« Les expédients employés pour arriver à ce résultat ne peuvent être plus expéditifs ni plus efficaces. On présenta au contrôle de la douane les livres susdits ; on répondit au commis qu'on ne

pouvait expédier sans un permis du seigneur évêque. Le seigneur évêque était absent ; à son retour on lui présenta un exemplaire de chaque ouvrage, et après les avoir lus, ou les avoir fait lire par des personnes de sa confiance, se conformant au jugement de leur conscience, il ordonna qu'ils fussent jetés au feu comme étant immoraux et contraires à la foi catholique. On réclama contre une telle sentence, on demanda au gouvernement que, puisqu'on ne permettait pas la circulation de ces livres en Espagne, on permît au moins à leur propriétaire de les réexpédier au lieu de leur provenance ; mais cela même a été refusé, donnant pour raison qu'étant contre la morale et la foi catholique, le gouvernement ne pouvait consentir que ces livres allassent pervertir la morale et la religion des autres pays. Malgré cela, le propriétaire a été obligé de payer les droits, qui semblaient ne pas devoir être exigés. Une foule immense a assisté à l'autodafé, ce qui n'a rien d'étonnant, si l'on tient compte de l'heure et du lieu de l'exécution, et surtout de la nouveauté du spectacle. L'effet qu'il produisit sur les assistants fut la stupéfaction chez les uns, le rire chez les autres, et l'indignation parmi le plus grand nombre, à mesure qu'ils se rendaient compte de ce qui se passait. Des paroles de haine sortirent de plus d'une bouche, puis vinrent les plaisanteries, les dictons bouffons et mordants de la part de ceux qui voyaient avec un extrême plaisir l'aveuglement de certains hommes ; en cela ils ont raison, car ils entrevoient dans cette réaction, digne du temps de l'inquisition, le triomphe plus prompt de leurs idées ; ils se moquaient afin que cette cérémonie n'accrût pas le prestige de l'autorité qui, avec tant de complaisance, se prête à des exigences vraiment ridicules. Lorsque les cendres de ce nouveau bûcher furent refroidies, on a remarqué que les personnes qui avaient été présentes, ou qui passaient aux environs, instruites du fait, se dirigèrent vers le lieu de l'autodafé, et y recueillirent une partie des cendres pour les conserver.

« Tel est le récit de cet événement, dont ne peuvent s'empêcher de parler les personnes qui se rencontrent ; on s'en indigne, on se lamente ou l'on se réjouit, selon la manière d'interpréter les choses. Les sincères partisans de la paix, du principe d'autorité et de la religion, s'affligent de ces démonstrations réactionnaires, parce qu'ils comprennent qu'aux réactions succèdent les révolutions, et qu'ils savent que ceux qui sèment les vents ne peuvent récolter que des tempêtes. Les libéraux sincères s'indignent que de semblables spectacles soient donnés au monde par des hommes qui ne comprennent pas la religion sans intolérance, et veulent l'imposer comme Mahomet imposait son Coran.

« Maintenant, abstraction faite de la qualification donnée aux livres brûlés, nous examinerons le fait en lui-même. La jurisprudence peut-elle admettre qu'un évêque diocésain ait une autorité sans appel et puisse empêcher la publication et la circulation d'un livre ? On nous dira que la loi sur l'imprimerie signale ce qu'il y a à faire dans ce cas ; mais cette loi dit-elle que les livres, si mauvais et si pernicieux qu'ils soient, seront jetés au feu avec cet appareil ? Nous n'y trouvons aucun article qui puisse justifier un acte semblable. En outre, les livres en question ont été publiquement déclarés. Un commissionnaire déclare des livres à la douane, parce qu'ils pourraient être dans la catégorie de ceux que signale l'article 6 ; ils passent à la censure diocésaine, le gouvernement pouvait en prohiber la circulation, et la chose était terminée. Les prêtres devraient se borner à conseiller à leurs fidèles l'abstention de telle ou telle lecture, s'ils la jugent contraire à la morale et à la religion ; mais on ne devrait pas leur concéder un pouvoir absolu qui les rend juges et bourreaux. Nous nous abstenons d'émettre aucune opinion sur la valeur des ouvrages brûlés ; ce que nous voyons, c'est le fait, ce sont ses tendances, et l'esprit qu'il révèle. Dans quel diocèse s'abstiendra-t-on désormais d'user, si non d'abuser, d'une faculté que, d'après notre jugement, le gouvernement lui-même n'a pas, si, à Barcelone, dans la libérale Barcelone, on le fait ? L'absolutisme est très sagace ; il essaie s'il peut faire un coup d'autorité quelque part ; s'il réussit, il ose davantage. Espérons toutefois que les efforts de l'absolutisme seront inutiles, que toutes les concessions qu'on lui fait n'auront d'autre résultat que de dévoiler le parti qui, renouvelant des scènes comme celle de jeudi dernier, se précipite de plus en plus dans l'abîme où il court aveuglément ; c'est ce que nous fait espérer l'effet produit à Barcelone par cet autodafé. »

La Fauvette, le Ramier et le Petit Poisson

Fable

A Madame et mademoiselle C***, de Bordeaux. Amour et charité. (Spiritisme.)

Dans le sein d'un rosier qui bordait un enclos,
Une fauvette avait déposé sa couvée ;
Tous les petits étaient heureusement éclos ;
Une infortune, hélas ! leur était réservée !
Des feux ont lui partout et l'orage a grondé ;
La pluie, à torrents descendue,
Dans les champs forme un lac d'une vaste étendue,
Déjà l'enclos est inondé.
Loin du rosier, le nid sur les eaux se balance ;
La fauvette le couvre et se livre au destin ;
Elle n'a point fermé son cœur à l'espérance ;
L'étoile de salut lui sourit au lointain.
Cependant l'eau s'écoule. Avec l'eau de la plaine
Le ruisseau dans son lit reçoit le nid flottant,
Qui, malgré les écueils dont chaque rive est pleine,
Arrive sans encombre au fleuve qui l'attend.
Vers le milieu du fleuve un petit banc de sable
Des eaux dominait la hauteur ;
Une vague, qu'aidait un zéphyr favorable,
Y pousse mollement le nid navigateur.
Aux premiers transports d'allégresse,
Qu'éprouve la fauvette en touchant à ce bord,
Succède tout à coup une morne tristesse :
En ce lieu quel sera son sort ?
Ses petits ont déjà demandé la pâture :
Doit-elle, pour chercher au loin leur nourriture,
Les laisser exposés sur ce sable mouvant ?
S'ils ont été sauvés par une vague amie
Ils ont à redouter une vague ennemie,
Ou le funeste effet de quelque coup de vent.
Au même instant près d'elle un gros ramier se pose,
« Oiseau puisant, dit-elle, excusez-moi si j'ose
Faire un appel à vos bontés :
Il s'agit du salut de toute une famille ;
Oh ! rendez leur enclos, leur rosier, leur charmille
A mes petits qu'ici l'ouragan a jetés.
Daignez ouvrir pour eux vos ailes généreuses ;
Le trajet n'est pas long, et vos serres nerveuses
N'auront jamais porté fardeau moins lourd. »
Le ramier à sa voix n'est pas tout à fait sourd :
« Je déplore votre infortune
Et regrette beaucoup qu'une affaire importune,
M'obligeant de mon vol à poursuivre le cours,
Me prive du bonheur de vous prêter secours ;
Mais soyez sans inquiétude,
Et suivez le conseil que ma sollicitude
Est heureuse de vous donner :
Confiez-vous aux flots… Le bienfaisant génie
Qui vous a jusqu'ici si bien sauvé la vie
Ne saurait vous abandonner. »

Et, satisfait de lui, dans les airs il s'élève.
Un carpillon, rôdant autour de cette grève,
Avait tout vu, tout entendu.
« Consolez-vous, dit-il, ô malheureuse mère !
Moi, je comprends votre douleur amère,
Et tout espoir n'est pas perdu.
Je n'ai pas la force en partage ;
J'espère cependant vous conduire au rivage. »
Et, prenant à sa bouche un des longs filaments
Dont l'épaisseur du nid abonde,
Il le déroule et fait glisser le nid sur l'onde.
La fauvette, debout, hardiment le seconde,
En ouvrant ses ailes aux vents.
La cargaison s'agite, et le poisson, qui hale,
Pour flotter sans cahot, tient une marche égale,
Et se détourne des courants.
On est près du bord… on arrive !
La fauvette charmée a trouvé sur la rive
Gazons touffus et hauts taillis ;
Et le poisson lui dit : « A l'avenir, ma chère,
Comptez peu sur les grands ; les cris de la misère
N'ont qu'un bien faible écho dans leurs cœurs endurcis ;
Leurs dons sont les conseils et la condoléance ;
Mais la cordiale assistance,
On la trouve chez les petits. »
C. Dombre (de Marmande).

Du Surnaturel

Par M. Guizot.

Nous extrayons du nouvel ouvrage de M. Guizot : L'Église et la société chrétienne en 1861, le remarquable chapitre sur le Surnaturel. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, un plaidoyer pour ou contre le Spiritisme, car il n'y est nullement question de la nouvelle doctrine ; mais comme aux yeux de beaucoup de personnes le Spiritisme est inséparable du surnaturel, qui selon les uns est une superstition, et selon d'autres une vérité, il est intéressant de connaître sur cette question l'opinion d'un homme de la valeur de M. Guizot. Il y a dans ce travail des observations d'une incontestable justesse, mais, selon nous, il y a aussi de grandes erreurs qui tiennent au point de vue où se place l'auteur. Nous en ferons un examen approfondi dans notre prochain numéro.

« Toutes les attaques dont le christianisme est aujourd'hui l'objet, quelque diverses qu'elles soient dans leur nature et dans leur mesure, partent d'un même point et tendent à un même but, la négation du surnaturel dans les destinées de l'homme et du monde, l'abolition de l'élément surnaturel dans la religion chrétienne, comme dans toute religion, dans son histoire comme dans ses dogmes.

« Matérialistes, panthéistes, rationalistes, sceptiques, critiques, érudits, les uns hautement, les autres discrètement, tous pensent et parlent sous l'empire de cette idée que le monde et l'homme, la nature morale comme la nature physique, sont uniquement gouvernés par des lois générales, permanentes et nécessaires, dont aucune volonté spéciale n'est jamais venue et ne vient jamais suspendre ou modifier le cours.

« Je ne songe pas à discuter pleinement ici cette question, qui est la question fondamentale de toute religion ; je ne veux que soumettre aux adversaires déclarés ou voilés du surnaturel deux observations ou, pour parler plus exactement, deux faits qui, selon moi, la décident.

« C'est sur une foi naturelle au surnaturel, sur un instinct inné du surnaturel, que toute religion se fonde. Je ne dis pas toute idée religieuse, mais toute religion positive, pratique, puissante, durable,

populaire. Dans tous les lieux, sous tous les climats, à toutes les époques de l'histoire, à tous les degrés de la civilisation, l'homme porte en lui ce sentiment, j'aimerais mieux dire ce pressentiment, que le monde qu'il voit, l'ordre au sein duquel il vit, les faits qui se succèdent régulièrement et constamment autour de lui ne sont pas tout. En vain il fait chaque jour, dans ce vaste ensemble, des découvertes et des conquêtes ; en vain il observe et constate savamment les lois permanentes qui y président : sa pensée ne s'enferme point dans cet univers livré à sa science ; ce spectacle ne suffit point à son âme ; elle s'élance ailleurs ; elle cherche, elle entrevoit autre chose ; elle aspire pour l'univers et pour elle-même à d'autres destinés, à un autre maître :

Par delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside,

a dit Voltaire, et le Dieu qui est par delà tous les cieux, ce n'est pas la nature personnifiée, c'est le surnaturel en personne. C'est à lui que les religions s'adressent ; c'est pour mettre l'homme en rapport avec lui qu'elles se fondent. Sans la foi instinctive des hommes au surnaturel, sans leur élan spontané et invincible vers le surnaturel, la religion ne serait pas.

« Seul entre tous les êtres ici-bas, l'homme prie. Parmi ses instincts moraux, il n'y en a point de plus naturel, de plus universel, de plus invincible que la prière. L'enfant s'y porte avec une docilité empressée. Le vieillard s'y replie comme dans un refuge contre la décadence et l'isolement. La prière monte d'elle-même sur les jeunes lèvres qui balbutient à peine le nom de Dieu et sur les lèvres mourantes qui n'ont plus la force de le prononcer. Chez tous les peuples, célèbres ou obscurs, civilisés ou barbares, on rencontre à chaque pas des actes et des formules d'invocation. Partout où vivent des hommes, dans certaines circonstances, à certaines heures, sous l'empire de certaines impressions de l'âme, les yeux s'élèvent, les mains se joignent, les genoux fléchissent pour implorer ou pour rendre grâces, pour adorer ou pour apaiser. Avec transport ou avec tremblement, publiquement ou dans le secret de son cœur, c'est à la prière que l'homme s'adresse, en dernier recours, pour combler les vides de son âme ou porter les fardeaux de sa destinée ; c'est dans la prière qu'il cherche, quand tout lui manque, de l'appui pour sa faiblesse, de la consolation dans ses douleurs, de l'espérance pour sa vertu.

« Personne ne méconnaît la valeur morale et intérieure de la prière, indépendamment de son efficacité quant à son objet. Par cela seul qu'elle prie, l'âme se soulage, se relève, s'apaise, se fortifie ; elle éprouve, en se tournant vers Dieu, ce sentiment de retour à la santé et au repos qui se répand dans le corps quand il passe d'un air orageux et lourd dans une atmosphère sereine et pure. Dieu vient en aide à ceux qui l'implorent, avant et sans qu'ils sachent s'il les exaucera.

« Les exaucera-t-il ? Quelle est l'efficacité extérieure et définitive de la prière ? Ici est le mystère, l'impénétrable mystère des desseins et de l'action de Dieu sur chacun de nous. Ce que nous savons, c'est que, soit qu'il s'agisse de notre vie extérieure ou intérieure, ce n'est pas nous seuls qui en disposons selon notre pensée et notre volonté propres. Tous les noms que nous donnons à cette part de notre destinée qui ne vient pas de nous-mêmes, hasard, fortune, étoile, nature, fatalité, sont autant de voiles jetés sur notre impiété ignorante. Quand nous parlons ainsi, nous refusons de voir Dieu où il est. Au-delà de l'étroite sphère où sont renfermées la puissance et l'action de l'homme, c'est Dieu qui règne et qui agit. Il y a, dans l'acte naturel et universel de la prière, une foi naturelle et universelle dans cette action permanente, et toujours libre, de Dieu sur l'homme et sur sa destinée : « Nous sommes ouvriers avec Dieu, » dit saint Paul : ouvriers avec Dieu, et dans l'œuvre des destinées générales de l'humanité, et dans celle de notre propre destinée, présente et future. C'est là ce que nous fait entrevoir la prière sur le lien qui unit l'homme à Dieu ; mais là s'arrête pour nous la lumière : « Les voies de Dieu ne sont pas nos voies ; » nous y marchons sans les connaître ; croire sans voir et prier sans prévoir, c'est la condition que Dieu a faite à l'homme en ce monde, pour tout ce qui en dépasse les limites. C'est dans la conscience et l'acceptation de cet ordre surnaturel que consistent la foi et la vie religieuses.

« Ainsi M. Edmond Scherer a raison quand il doute que « le rationalisme chrétien soit et puisse jamais être une religion. » Et pourquoi M. Jules Simon, qui s'incline devant Dieu avec un respect si sincère, a-t-il intitulé son livre : la Religion naturelle ? Il aurait dû l'appeler Philosophie religieuse. La philosophie poursuit et atteint quelques-unes des grandes idées sur lesquelles la religion se fonde ; mais, par la nature de ses procédés et les limites de son domaine, elle n'a jamais fondé et ne

saurait fonder une religion. A parler exactement, il n'y a point de religion naturelle, car dès que vous abolissez le surnaturel, la religion aussi disparaît.
« Que cette foi instinctive au surnaturel, source de la religion, puisse être et soit aussi la source d'une infinité d'erreurs et de superstitions, source à leur tour d'une infinité de maux, qui songe à le nier ? Ici, comme partout, c'est la condition de l'homme que le bien et le mal se mêlent incessamment dans ses destinées et dans ses œuvres comme en lui-même ; mais de cet incurable mélange il ne s'ensuit pas que nos grands instincts n'aient point de sens et ne fassent que nous égarer quand ils nous élèvent. Quels que puissent être, en y aspirant, nos égarements, il reste certain que le surnaturel est dans la foi naturelle de l'homme, et qu'il est la condition sine quâ non, le véritable objet, l'essence même de la religion.
« Voici un second fait qui mérite, je crois, toute l'attention des adversaires du surnaturel.
« Il est reconnu et constaté par la science que notre globe n'a pas toujours été dans l'état où il est aujourd'hui, qu'à des époques diverses et indéterminées il a subi des révolutions, des transformations qui en ont changé la face, le régime physique, la population ; que l'homme en particulier n'y a pas toujours existé, et que, dans plusieurs des états successifs par lesquels ce monde a passé, l'homme n'aurait pu y exister.
« Comment y est-il venu ? De quelle façon et par quelle puissance le genre humain a-t-il commencé sur la terre ?
« Il ne peut y avoir, de son origine, que deux explications : ou bien il a été le produit du travail propre et intime des forces naturelles de la matière, ou bien il a été l'œuvre d'un pouvoir surnaturel, extérieur et supérieur à la matière. La génération spontanée ou la création, il faut, à l'apparition de l'homme ici-bas, l'une ou l'autre de ces causes.
« Mais en admettant, ce que pour mon compte je n'admets nullement, les générations spontanées, ce mode de production ne pourrait, n'aurait jamais pu produire que des êtres enfants, à la première heure et dans le premier état de la vie naissante. Personne, je crois, n'a jamais dit et personne ne dira jamais que, par la vertu d'une génération spontanée, l'homme, c'est-à-dire l'homme et la femme, le couple humain, ont pu sortir et qu'ils sont sortis un jour du sein de la matière tout formés et tout grands, en pleine possession de leur taille, de leur force, de toutes leurs facultés, comme le paganisme grec a fait sortir Minerve du cerveau de Jupiter.
« C'est pourtant à cette condition seulement qu'en apparaissant pour la première fois sur la terre l'homme aurait pu y vivre, s'y perpétuer et y fonder le genre humain. Se figure-t-on le premier homme naissant à l'état de la première enfance, vivant, mais inerte, inintelligent, impuissant, incapable de se suffire un moment à lui-même, tremblotant et gémissant, sans mère pour l'entendre et pour le nourrir ! C'est pourtant là le seul premier homme que le système de la génération spontanée puisse donner.
« Évidemment l'autre origine du genre humain est seule admissible, seule possible. Le fait surnaturel de la création explique seul la première apparition de l'homme ici-bas.
« Ceux-là donc qui nient et abolissent le surnaturel abolissent du même coup toute religion réelle ; et c'est en vain qu'ils triomphent du surnaturel si souvent introduit à tort dans notre monde et dans notre histoire ; ils sont contraints de s'arrêter devant le berceau surnaturel de l'humanité, impuissants à en faire sortir l'homme sans la main de Dieu. »
Guizot.

Méditations philosophiques et religieuses

Dictées à M. Alfred Didier, médium, par l'Esprit de Lamennais.
(Société Spirite de Paris.)
Nous avons déjà publié un certain nombre de communications dictées par l'Esprit de Lamennais et dont on a pu remarquer la haute portée philosophique. Le sujet était quelquefois nettement indiqué, mais souvent aussi il n'avait pas de caractère assez tranché pour qu'il fût facile d'y donner un titre. En ayant fait l'observation à l'Esprit, il répondit qu'il se proposait de donner une série de dissertations sur divers sujets variés, et à laquelle il proposait de donner le titre général de

Méditations Philosophiques et religieuses, sauf à donner un titre particulier aux sujets qui le comporteront. Nous en avons alors suspendu la publication jusqu'à ce que nous ayons un ensemble susceptible d'être coordonné ; c'est cette publication que nous commençons aujourd'hui et que nous continuerons dans les numéros suivants.
Nous devons faire observer que les Esprits arrivés à un très haut degré de perfection sont seuls aptes à juger les choses d'une manière complètement saine ; que jusque-là, quel que soit le développement de leur intelligence et même de leur moralité, ils peuvent être plus ou moins imbus de leurs idées terrestres et voir les choses à leur point de vue personnel, ce qui explique les contradictions que l'on rencontre souvent dans leurs appréciations. Lamennais nous paraît être dans ce cas ; il y a sans doute dans ses communications de très belles et très bonnes choses, comme pensées et comme style, mais il y en a évidemment qui peuvent prêter à la critique, et dont nous ne prenons nullement la responsabilité ; chacun est libre d'y prendre ce qu'il trouvera de bon, et de rejeter ce qui lui paraîtra mauvais ; les Esprits parfaits peuvent seuls produire des choses parfaites ; or Lamennais, qui est sans contredit un Esprit bon et avancé, n'a pas la prétention d'être encore parfait, et le caractère sombre, mélancolique et mystique de l'homme se reflète incontestablement sur celui de l'Esprit, et, par conséquent, sur ses communications ; à ce point de vue seul elles seraient déjà un intéressant sujet d'observations.

I

Les idées changent, mais les idées et les desseins de Dieu ne changent pas. La religion, c'est-à-dire la foi, l'espérance, la charité, une seule chose en trois, l'emblème de Dieu sur la terre, reste inébranlable au milieu des luttes et des préjugés. La religion existe avant tout dans les cœurs, donc elle ne peut changer. C'est au moment où l'incrédulité règne, où les idées se choquent et s'entrechoquent, sans profit pour la vérité, qu'apparaît cette Aurore qui vous dit : Je viens au nom du Dieu des vivants et non des morts ; la matière seule est périssable, parce qu'elle est divisible ; mais l'âme est immortelle, parce qu'elle est une et indivisible. Lorsque l'âme de l'homme s'amollit dans le doute sur l'éternité, elle prend moralement l'aspect de la matière ; elle se divise, et, par suite, est sujette aux épreuves malheureuses dans ses réincarnations nouvelles. La religion est donc la force de l'homme ; elle assiste tous les jours aux crucifiements nouveaux qu'elle inflige au Christ ; elle entend tous les jours les blasphèmes qui lui sont jetés à la face ; mais, forte et inébranlable comme la Vierge, elle assiste divinement au sacrifice de son fils, parce qu'elle possède en elle la foi, l'espérance et la charité. La Vierge s'est évanouie devant les douleurs du Fils de l'homme, mais elle n'est pas morte.

II

Samson.
Après une lecture de la bible sur l'histoire de Samson, je vis dans ma pensée un tableau analogue à ceux de l'artiste puissant que la France vient de perdre, Decamps. Je vis un homme d'une stature colossale, aux membres musculeux, comme le Jour de Michel-Ange, et cet homme fort dormait à côté d'une femme qui faisait brûler autour d'elle des parfums tels que les Orientaux ont toujours su en introduire dans leur luxe et dans leurs mœurs efféminées. Les membres de ce géant tombaient de lassitude, et un petit chat sautait tantôt sur lui, tantôt sur la femme qui était auprès de lui. La femme se pencha pour voir si le géant dormait ; puis elle prit de petits ciseaux et se mit à couper la chevelure ondoyante du colosse, et vous savez le reste. - Des hommes armés se ruèrent sur lui et le garrottèrent, et l'homme pris dans les filets de Dalila se nomme Samson, me dit tout à coup un Esprit que je vis aussitôt près de moi ; cet homme représente l'humanité affaiblie par la corruption, c'est-à-dire par l'avidité et l'hypocrisie. L'humanité, quand Dieu fut avec elle, souleva, comme Samson, les portes de Gaza ; l'humanité, quand elle eut pour soutien la liberté, c'est-à-dire le christianisme, écrasa ses ennemis, comme ce géant écrasa à lui seul une armée de Philistins. - Ainsi, répondis-je à mon Esprit, la femme qui est auprès de lui… Il ne me laissa pas achever, et me dit : « Est celle qui a remplacé Dieu ; et songe que je ne veux pas parler de la corruption des siècles passés, mais du vôtre. » Depuis longtemps Samson et Dalila s'étaient effacés de devant mes yeux ;

je voyais l'ange, seul toujours, qui me dit en souriant : « L'humanité est vaincue. » Son visage devint alors réfléchi et profond, et il ajouta : « Voici les trois êtres qui rendront à l'humanité sa vigueur première ; ils se nomment la Foi, l'Espérance et la Charité. Ils viendront dans quelques années, et ils fonderont une nouvelle doctrine que les hommes appelleront Spiritisme. »

III

Suite.

Chaque phase religieuse de l'humanité a possédé la force divine matérialisée par les figures de Samson, d'Hercule et de Roland. Un homme s'armant des arguments de la logique nous dirait : « Je vous devine ; mais cette comparaison me paraît bien subtile et bien compassée. » Il est vrai, peut-être jusqu'à présent n'est-elle venue à l'esprit de personne ; et cependant, examinons. Je vous ai parlé dernièrement de Samson, qui est l'emblème de la force de la foi divine dans les premiers âges. La Bible est un poème oriental ; Samson est la figure matérielle de cette force impétueuse qui renversa Héliodore sur le parvis du temple et qui réunit les flots de la mer Rouge après les avoir séparés. Cette grande force divine avait abattu des armées, renversé les murs de Jéricho. Les Grecs, vous le savez, vinrent d'Égypte et de l'Orient ; cette tradition de Samson n'existait plus que dans le domaine de la philosophie et de l'histoire égyptienne. Les Grecs dégrossirent les colosses de granit de l'Égypte, armèrent Hercule d'une massue et lui donnèrent la vie. Hercule fit ses douze travaux, terrassa l'hydre de Lerne, l'hydre des sept péchés capitaux, et devint, dans ce monde païen, le symbole de la force divine incarnée sur la terre : ils en firent un dieu. Mais remarquez quels furent les vainqueurs de ces deux géants. Faut-il sourire ? faut-il pleurer ? comme dit Lamartine. Ce furent deux filles d'Ève : Dalila et Déjanire. Vous le voyez, la tradition de Samson et d'Hercule est la même que celle de Dalila et de Déjanire. Dalila, seulement, avait changé la coiffure des filles de Pharaon pour le diadème de Vénus.

Vers le soir, dans la fameuse vallée de Roncevaux, un géant, couché dans un ravin profond, hurlait le nom de Charlemagne avec des cris désespérés. Il était à moitié écrasé sous un énorme rocher, que ses mains défaillantes essayaient en vain de remuer. Pauvre Rolland ! ton heure est venue ; les Basques te narguent du haut du rocher, et font encore rouler sur toi d'énormes pierres. Parmi tes ennemis se trouvent des femmes ; Rolland peut-être en avait aimé une : toujours Dalila et Déjanire ; l'histoire ne le dit pas, mais cela est fort probable. Toujours est-il que Roland mourut comme Samson et Hercule. Discutez maintenant si vous voulez ; mais il me semble, messieurs, que ce rapprochement ne paraît pas si subtil. Quelle sera dans les âges futurs la personnification de la force du Spiritisme ? Qui vivra verra, dit-on sur la terre ; ici l'on dit : L'homme verra toujours.

Lamennais.

(La suite au prochain numéro.)

Allan Kardec.

TABLE DES MATIERES

Janvier 1861 2

Bulletin de la société parisienne des études spirites 2
Le Livre des Médiums 4
La Bibliographie catholique contre le Spiritisme 5
Lettre sur l'incrédulité 10
L'Esprit frappeur de l'Aube 15
Enseignement spontané des Esprits 18

Février 1861 21

Bulletin de la société parisienne des études spirites 21
M. Squire 23
Pénurie des médiums 26
Lettre sur l'incrédulité 28
Entretiens familiers d'outre-tombe 33
Le Suicide d'un athée 33
Questions et problèmes divers 35
Enseignement des Esprits 36

Mars 1861 40

Petit bonhomme vit encore 40
La tête de Garibaldi 46
Assassinat de M. Poinsot 47
Entretiens familiers d'outre-tombe 49
Madame Bertrand (Haute Saône.) 49
Mademoiselle Pauline M 51
Henri Murger 52
L'Esprit et les roses 54
Enseignements et dissertations spirites 54

Avril 1861 60

Encore un mot sur M. Deschanel du Journal des Débats 60
M. Louis Jourdan et le Livre des Esprits 61
Appréciation de l'histoire du Merveilleux 66
La mer par M. Michelet 71
Entretiens familiers d'outre-tombe 72
Alfred Leroy, suicidé 72
Jules Michel 74
Correspondance 75
Enseignements et dissertations Spirites 76

Mai 1861 80

Discours de M. Allan Kardec 80
L'Ange du choléra 84
Phénomène des apports 86
Entretiens familiers d'outre-tombe 90
Le docteur Glas 90
Questions et problèmes divers 92
Enseignements et dissertations spirites 95
Madame de Girardin 95
La peinture et la musique 96
Fête des bons Esprits 96

Juin 1861 99

Discours sur la vie future 99
Correspondance 102
La prière 105
Entretiens familiers d'outre-tombe 106
Monsieur le marquis de Saint-Paul 106
Henri Mondeux 107
Madame Anaïs Gourdon. 109
Évocation de M. Gourdon fils aîné 110
Effets du désespoir 111
Dissertations et enseignements spirites 112

Juillet 1861 237

Essai sur la théorie de l'hallucination 237
Une apparition providentielle 240
Entretiens familiers d'outre-tombe 241
Les amis ne nous oublient pas dans l'autre monde 242
Correspondance 243
Les dessins mystérieux 245
Exploitation du Spiritisme 247
Variétés 249
Les visions de M. O. 249
Les Esprits et la grammaire 250
Dissertations et enseignements spirites 251

Août 1861 256

Phénomènes psycho-physiologiques 256
Manifestations américaines 258
Entretiens familiers d'outre-tombe 260
Don Peyra, prieur d'Amilly 260
Correspondance 264
Dissertations et enseignements spirites 265

Septembre 1861 275

Le style, c'est l'homme 275
Entretiens familiers d'outre-tombe 282
Correspondance 284
Lettre de M. Jobard sur les Spirites de Metz 286
Dissertations et enseignements spirites 288
Variétés 293

Octobre 1861 294

Le Spiritisme à Lyon 294
Banquet 296
Entretiens familiers d'outre-tombe 305
Eugène Scribe 305
Enseignements et dissertations spirites 307

Novembre 1861 313

La queue du moyen âge 313
Le Spiritisme à Bordeaux 316
Discours de M. Allan Kardec 323
Première épître aux Spirites de Bordeaux, par Éraste, humble serviteur de Dieu 328
Banquet 330

Les campagnards et le chêne 334
Le hérisson, le lapin et la pie 335
Bibliographie 336
Le Spiritisme ou Spiritualisme à Metz 337
Le Spiritisme en Amérique 338

Décembre 1861 341

Organisation du Spiritisme 341
Nécrologie 349
Autodafé de Barcelone 351
La Fauvette, le Ramier et le Petit Poisson 352
Du Surnaturel 354
Méditations philosophiques et religieuses 356